



**BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI**

No Curent Format

No Curent 49078 Format -
No Inventar 820954 Anul
Secția Dezvolt III Raftul VI

HISTOIRE
D'ISRAËL
PEUPLE DE DIEU

D'APRÈS LA BIBLE, LES ANCIENNES TRADITIONS
ET LES DÉCOUVERTES MODERNES

ORNÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

PAR

L.-CL. FILLION

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

PROFESSEUR HONORAIRE A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS
CONSULTEUR DE LA COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE

TOME II

DE LA MORT DE DAVID A LA FIN DE LA CAPTIVITÉ



PARIS-VI

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ

87, BOULEVARD RASPAIL, 87

1928

4

HISTOIRE D'ISRAËL
PEUPLE DE DIEU

TOME II

DEPUIS LA MORT DE DAVID JUSQU'A LA FIN DE LA CAPTIVITÉ
DE BABYLONE.

50014

CONTROL 1925

1956

DU MÊME AUTEUR :

Biblia Sacra juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo edita, divisionibus logicis analytique continua, sensum illustrantibus, ornata. 1 vol. in-8°, 9° édit., Paris, 1925. Ouvrage approuvé par plusieurs cardinaux et de nombreux évêques.

Novum Testamentum, juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo editum, divisionibus logicis analytique continua... ornatum. 1 vol. in-24, 3° édit., Paris, 1901.

La Sainte Bible commentée d'après la Vulgate et les textes originaux. 8 vol. in-8°, ornés de nombreuses gravures. Ouvrage plusieurs fois réédité.

Synopsis evangelica, editio nova perpolitâ, gr. in-8°, 1925.

Introduction générale aux Évangiles. 1 vol. grand in-8°, nouv. édit., 1925, Paris 1889.

Évangile selon saint Matthieu. Introduction critique et commentaires. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1878. Nouv. édition, revue et augmentée, 1925.

Évangile selon saint Marc. Introduction critique et commentaires. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1879. Nouv. édit., revue et augmentée, 1925.

Évangile selon saint Luc. Introduction critique et commentaires. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1882. Nouv. édit., revue et augmentée, 1925.

Évangile selon saint Jean. Introduction critique et commentaires. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1886. Ces divers commentaires ont été réédités plusieurs fois. Nouv. édit., revue et augmentée, 1925.

Le Nouveau Testament. Traduction annotée et ornée de nombreuses gravures d'après les monuments anciens. 2 vol. in-18, 110° édit., Paris, 1921.

Atlas Archéologique de la Bible, d'après les meilleurs documents, soit anciens, soit modernes, 2° édit., 1 vol. grand in-4°, composé d'un texte explicatif et de 117 planches contenant plus de 1.000 figures, Lyon, 1886.

Atlas d'Histoire Naturelle de la Bible, d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines, 1 vol. grand in-4°, composé d'un texte explicatif et de 112 planches contenant 900 figures. Lyon, 1884.

Atlas Géographique de la Bible, d'après les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines, 1 vol. grand in-4°, composé d'un lexique et de 18 planches en couleurs. Lyon 1890. — Une édition abrégée a été publiée à Paris, en 1894.

Saint Pierre. 1 vol. in-12, 5° édit., Paris, 1925 (dans la collection *Les Saints*, publiée sous la direction de M. Henri Joly).

Saint Jean l'Évangéliste, sa vie et ses écrits. 1 vol. in-12, Paris, 1907.

L'existence personnelle de Jésus et le rationalisme contemporain, brochure in-12 (collection *Science et Religion*), Paris, 1909.

L'Évangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains. Exposition et critique. Brochure in-12 écu, Paris, 1910.

Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 2 vol. in-12, Paris, 1909-1910.

Les étapes du Rationalisme dans ses attaques contre les Évangiles et la vie de N.-S. Jésus-Christ; 1 vol. in-12, Paris, 1911. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après les Évangiles. 1 vol. in-18, 16° édit., Paris, 1921. Ouvrage approuvé par plusieurs cardinaux et de nombreux évêques.

L'étude de la Bible. Lettres d'un professeur d'Écriture sainte à un jeune prêtre. 1 vol. in-8°, Paris, 1922.

Vie de N.-S. Jésus-Christ, Exposé historique, critique et apologétique, 3 vol. in-12, 1922, 11° édit., en 1925. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Leçons d'histoire sainte à l'usage des Enfants. Cours moyen, illustré. 1 vol. in-12, Tours, 1925.

Le bon Emploi du temps. 1 vol. in-32, Paris, 1923.

Les Lectures. 1 vol. in-32. Paris, 1927.

573158

HISTOIRE D'ISRAËL

PEUPLE DE DIEU

D'APRÈS LA BIBLE, LES ANCIENNES TRADITIONS
ET LES DÉCOUVERTES MODERNES

ORNÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

PAR

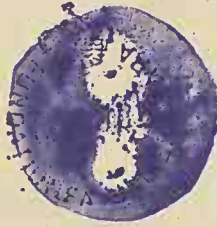
L. CL. FILLION

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

PROFESSEUR HONORAIRE A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS
CONSULTEUR DE LA COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE

TOME II

DEPUIS LA MORT DE DAVID JUSQU'A LA FIN DE LA CAPTIVITÉ
DE BABYLONE



PARIS-VI

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ

87, BOULEVARD RASPAIL, 87

1927

902.6 (33:569.4) -1015/-0538 (02) (084.1)

[930.26]

9 (33) -1015/-053 (084.1) (02)

9 (569.4) -1015/-0538 (02) (084.1)

296

CONTRICI 1955

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București
49074
Cuth.....

RC 96/10

NIHIL OBSTAT

Isiaci, prope Parisios, die 16^a decembris 1925.

P. BOISARD, p. S. S.,

Censor deputatus.

IMPRIMATUR

Parisii, die 29^a januarii 1926.

ED. THOMAS,

Vic. Gen.

B.C.U. Bucuresti



C50014

HISTOIRE D'ISRAËL

PEUPLE DE DIEU

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE CINQUIÈME

De l'établissement de la royauté au schisme des six tribus (*Suite*).

CHAPITRE III

LE RÈGNE DE SALOMON

(1015-975 avant J.-C.)

I. — L'onction royale du jeune prince; mort de David ¹.

Désormais, comme source principale de l'histoire du peuple de Dieu jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Chaldéens et la ruine de l'État israélite, nous aurons, à côté de la plus grande partie des Paralipomènes ², les données authentiques des III^e et IV^e livres des Rois ³, qui ne forment, en réalité, eux aussi, qu'une seule composition littéraire, rédigée par un auteur unique. Cet écrit contient la partie de beaucoup la plus considérable des annales de la monarchie israélite. Il prend celle-ci à son âge d'or, aux derniers jours du règne de David, pour la suivre jusqu'à sa ruine totale, à travers des péripéties tantôt glorieuses, tantôt désastreuses, mais toujours émouvantes. Royaume unique sous Salomon et sous les huit derniers rois de Juda ⁴; deux royaume rivaux, le plus souvent hostiles, celui de Juda et celui d'Israël, depuis le début du règne de Roboam jusqu'à la neuvième année du gouvernement d'Osée ⁵. Le récit est synchronique pendant

1. III Rois, I, 1-xi, 43; I Par., xxiii, 1; xxviii-xxix; II Par., I, 1-ix, 31.
2. I Par., xxiii, 1; xxviii et xxix, et II Par. en entier.
3. Dans la Bible hébraïque, I et II Rois.
4. III Rois, I, 1-xi, 43; IV Rois, xviii, 1-xxv, 31.
5. III Rois, xii, 1-IV Rois, xvii, 41.

la durée simultanée des deux royaumes. D'après la chronologie généralement adoptée, les événements racontés dans ces deux livres et aux passages parallèles des Paralipomènes remplissent une période de quatre cent cinquante-quatre ans, le couronnement de Salomon ayant eu lieu vers l'an 1015 avant J.-C., et le dernier fait mentionné, la restitution des privilèges royaux à Joachin de Juda par le roi d'Assyrie Evilmérodach, se rapportant à l'année 561. La composition de nos deux livres n'est donc pas antérieure à cette dernière date; mais elle doit avoir précédé l'édit par lequel Cyrus rendit la liberté aux Juifs, en 536, puisque cet acte d'une importance capitale n'est pas signalé par l'auteur.

Cet auteur ne serait autre que le prophète Jérémie, d'après la tradition juive, qu'ont adoptée d'assez nombreux exégètes de l'antiquité et des temps modernes. Les données historiques sont insuffisantes pour fournir une démonstration rigoureuse de ce sentiment. Toutefois une comparaison établie entre les III^e et IV^e livres des Rois et la prophétie de Jérémie le font paraître assez vraisemblable. L'écrivain, quel qu'il soit, s'est appuyé sur trois documents principaux pour rédiger son récit: le livre des *Actes de Salomon*, le livre des *Annales des rois de Juda*, le livre des *Annales des rois d'Israël*. Comme ces documents ont eux-mêmes pris pour bases des *Mémoires* composés par des prophètes ou d'autres personnages contemporains, les écrits inspirés qui vont nous servir de guides présentent les meilleures garanties d'authenticité et de véracité. Le Nouveau Testament leur rend témoignage, en les citant assez fréquemment¹.

Le gouvernement de David va prendre fin plus tôt que le roi lui-même s'y attendait. Selon la remarque très expresse de l'historien sacré, ce prince « avait vieilli et était avancé en âge ». D'après l'historien Josèphe², il avait environ soixante-dix ans lors de l'avènement de Salomon, et tel est aussi l'âge indiqué par les passages III Rois, II, 11 et V, 4-5, où il est dit qu'il avait trente ans quand il devint roi, et qu'il régna sept ans et demi à Hébron et trente-trois ans à Jérusalem. Ce n'était cependant pas là un âge très avancé; mais la persécution que David avait endurée de la part de Saül, les guerres nombreuses qu'il avait soutenues, son activité toujours en éveil, les violents soucis de ses dernières années, avaient usé peu à peu sa constitution, qui doit avoir été très robuste. Une pénible infirmité de sa vieillesse est notée à part. On avait beau le couvrir de vêtements; on ne pouvait réussir à réchauffer ses membres toujours glacés. On recourut alors

1. S. Matth., VI, 29; XII, 42; S. Marc., I, 6; S. Luc., IV, 25-26; X, 4; Actes des Apôtres, VII, 47-48; Ep. aux Romains, XI, 3-4; Ep. aux Hébr., XI, 35; S. Jacques; V, 17-18; Apocalypse, II, 20; XI, 6.

2. *Ant.*, VII, XV, 2.

à un procédé artificiel, qui nous paraît aujourd'hui plus qu'étrange, mais qu'il faut juger d'après les mœurs d'alors, et qui a été employé, non seulement en Orient, mais aussi en Occident, jusqu'à une époque assez tardive¹. On donna au roi pour compagne une jeune fille nommée Abisag, originaire de la petite ville de Sunem, aujourd'hui Solam, au pied du petit Hermon. Elle lui rendait tous les services dont il avait besoin, et elle dormait auprès de lui, pour lui communiquer la chaleur naturelle qui s'était retirée de ses membres décrépés. En réalité, c'était une nouvelle épouse de second rang qu'on lui donnait ainsi, et comme la polygamie était alors tolérée, le fait n'avait rien de bien extraordinaire. Le narrateur ajoute que David respecta la virginité d'Abisag².

Un essai de rébellion, analogue à celle d'Absalom, mais moins grave et promptement réprimée, vint jeter de nouveau le trouble dans l'âme du monarque. Profitant de la faiblesse physique et morale de son vieux père, Adonias se posa tout à coup en héritier du trône. Dans la liste des fils de David³, il occupe le quatrième rang, et il est probable qu'après la mort d'Amnon et d'Absalom, il se trouvait être l'aîné. En effet, Chéléab, mentionné comme le troisième, ne reparait nulle part ailleurs; ce qui suppose qu'il mourut en bas âge. Né pendant le séjour de son père à Hébron, Adonias devait être alors âgé d'environ trente-cinq ans. Le récit biblique note qu'il était doué, comme Absalom, d'une grande beauté. S'imaginant que son rang d'âge lui donnait le droit de succéder à David⁴, et la succession au trône paraissant devoir s'ouvrir à une époque assez prochaine, il ne craignit pas d'afficher ouvertement ses prétentions. Pour se rendre populaire, il recourut aux mêmes moyens qu'Absalom : riche chariot sur lequel il se pavait dans la ville et aux environs, cavaliers qui l'entouraient, cinquante coureurs qui le précédaient. Nous avons vu, à propos d'Amnon et d'Absalom, que David se montrait parfois trop indulgent à l'égard de ses fils. C'est ce qui arriva encore à l'égard d'Adonias, auquel il n'adressa aucun reproche, de sorte que ce prince poussa encore plus avant ses menées ambitieuses. Il réussit à gagner à sa cause de nombreux adhérents, parmi lesquels on comptait les autres fils du roi, envieux comme lui du privilège accordé à Salomon, divers officiers royaux, et surtout deux personnages haut placés : d'une part Joab, neveu de David, pendant longtemps généralissime de son armée, mais qui était devenu hostile au roi depuis qu'il avait été disgracié;

1. Voir Trusen, *Sitten, Gebräuche und Krankheiten der alten Hebräer*, p. 260. Josèphe, *Ant.*, VII, xrv, 3, dit qu'on suivit en cela pour David la prescription formelle des médecins.

2. III Rois, I, 1-4.

3. II Rois, III, 2-5.

4. Il dira plus tard que le peuple le regardait comme l'héritier du roi (III Rois, II, 15).

d'autre part, le grand-prêtre Abiathar, comblé de bienfaits, mais jaloux sans doute de l'influence accordée à Sadoc, l'autre pontife.

Fier de ces premiers succès, Adonias résolut, plutôt que d'attendre la vacance du trône par la mort de son père, de s'en emparer immédiatement. Toutefois, si des partisans habiles et puissants s'étaient rangés autour de lui, prêts à l'aider dans sa trahison, la fidélité d'autres personnages éminents de la cour, de l'armée, du sacerdoce, n'avait pas été ébranlée. Ni Sadoc, le second pontife, ni le prophète Nathan, ni Banaïas chef de la garde royale, ni les vaillants « héros » de David, n'avaient accepté d'autre candidat à la couronne que Salomon, désigné par Dieu lui-même, puis par David, comme le futur roi d'Israël.

Lorsque, comptant sur la faiblesse de son père, Adonias crut le moment venu de passer à l'action directe; imitant une fois de plus l'exemple d'Absalom, il convia les principaux conjurés à un sacrifice solennel, qui devait être suivi d'un grand festin, à l'issue duquel il serait proclamé roi. Le lieu du rendez-vous était « la pierre de Zohéleth », localité située auprès de la fontaine de Rogel, probablement identique au *Bir-Eyoub* actuel (fig. 1), dont il a été déjà question à propos de la révolte d'Absalom¹. Les conjurés vinrent y rejoindre Adonias. Mais une pareille assemblée ne pouvait pas demeurer secrète, et son but était trop manifeste pour qu'elle pût échapper à la perspicacité des amis de David. Ceux-ci, comprenant toute la gravité de la situation, avisèrent en hâte à en annuler les dangereux résultats. Le prophète Nathan alla donc immédiatement avertir Bethsabée, mère de Salomon, dont l'influence sur le roi était demeurée très grande, et qui se trouvait personnellement intéressée au succès d'une prompte résistance. Après lui avoir exposé brièvement les faits et lui avoir rappelé qu'il y avait là pour son fils et pour elle une question de vie ou de mort², il la pressa d'aller trouver immédiatement David, pour lui rappeler la promesse qu'il lui avait faite, d'après les indications divines³, de faire régner après lui leur fils Salomon, et pour l'engager à s'opposer au plus vite à l'exécution du projet d'Adonias⁴.

Bethsabée alla donc trouver aussitôt le roi, plaïda éloquemment en faveur de Salomon, et pria David de confirmer la promesse qu'il lui avait faite de le constituer héritier du trône israélite. A peine achevait-elle de parler, que Nathan se présentait à son tour, ainsi qu'il avait été convenu entre eux. Il reprit le même thème, avec toute l'autorité que lui conférait son rôle de prophète du Seigneur. Il ne

1. II Rois, xvii, 17.

2. Le premier acte de l'usurpateur aurait été certainement de faire disparaître, suivant une cruelle coutume de l'Orient qui a persévéré jusqu'à nos jours, tous les personnages rivaux ou dangereux.

3. Voir I Par., xv, 5-7.

4. III Rois, i, 5-14.

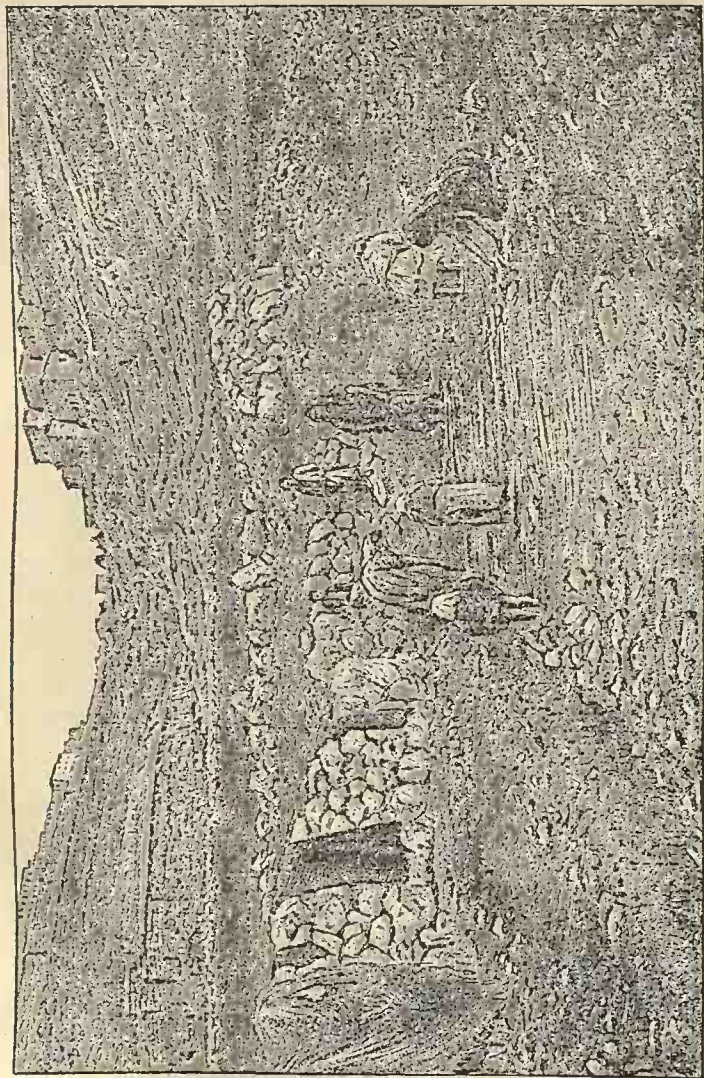


Fig. 1. — Bir Ey ub, à l'époque où il débordé. Le puits est à gauche. D'après une photographie.)

cacha pas non plus au roi le complot qu'en cet instant même Adonias et ses partisans tramaient audacieusement contre lui¹. Bethsabée s'était retirée lorsque Nathan avait été introduit dans la chambre du roi. Vivement impressionné par ce qu'il venait d'entendre, David la fit rappeler et lui tint ce langage solennel :

Par la vie du Seigneur qui m'a délivré de tant d'angoisses, comme je te l'ai juré par le Seigneur, le Dieu d'Israël, Salomon ton fils régnera après moi, et il s'assiéra sur le trône à ma place (fig. 2); je le ferai aujourd'hui même.

On est heureux de retrouver dans ce grand monarque, à cette heure délicate, toute sa promptitude de décision, toute son énergie de volonté.

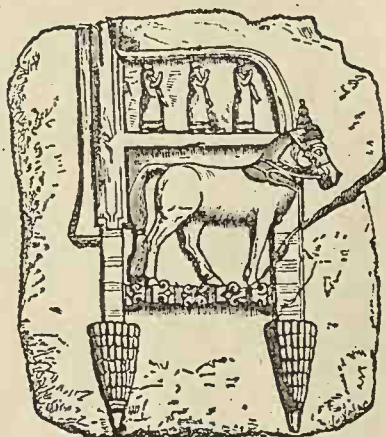


Fig. 2. — Trône assyrien. Sculpture antique.

Il comprit qu'une action immédiate pouvait seule changer le cours des événements, et il en régla les détails avec une parfaite lucidité. Sur son ordre on alla chercher Sadoc, Nathan et Banaïas, pour qu'ils procédassent sans retard, comme acteurs et comme témoins principaux, au sacre du jeune prince. Il leur dit :

Prenez avec vous les serviteurs de votre maître², faites monter mon fils Salomon sur ma mule, et conduisez-le à Gihon. Et là, le pontife Sadoc et le prophète Nathan l'oindront comme roi d'Israël. Vous sonnerez de la trompette, et vous direz : « Vive le roi Salomon ! » Vous reviendrez avec lui, et il viendra s'asseoir sur mon trône, et il régnera à ma place. C'est lui qui, par mon ordre, sera le chef d'Israël et de Juda³.

1. III Rois, I, 15-27.

2. C'est-à-dire, la garde royale.

3. III Rois, I, 32-35.

Après que Banaïas, en termes bien choisis, eut remercié David, au nom de tous, de la mission honorable qu'il leur confiait, et souhaité que le Dieu d'Israël daignât rendre le trône du nouveau roi plus glorieux encore que celui de son père, le cortège descendit du palais, pour aller à Gihon. C'était une localité des environs de Jérusalem, que plusieurs palestinologues placent à l'est ou au sud-est de la ville, mais que nous préférons chercher, d'après le sentiment traditionnel, à l'ouest de la cité, en face de la porte dite de Jaffa. Là le grand-prêtre oignit Salomon, en versant sur sa tête un peu d'huile sainte¹. Une foule considérable avait suivi le cortège, pour voir de quoi il s'agissait, et elle assista tout émue à la cérémonie. Après qu'une éclatante et joyeuse sonnerie des trompettes de la garde eut annoncé l'avènement du jeune roi, cette multitude, toujours grossissante, poussa de tels cris de jubilation, et de tels vivats en l'honneur de Salomon, que la terre en parut comme ébranlée². Les Orientaux ont toujours goûté ces démonstrations bruyantes. En ce jour de son sacre, Salomon n'était pas encore âgé de vingt ans. Il en régna quarante, de 1015 à 975 avant J.-C.

Cependant Adonias et ses convives, sûrs d'avance du succès, achevaient le festin qui, dans leur pensée, devait être suivi d'une proclamation enthousiaste, attribuant le trône au prince rebelle. Tout à coup le bruit des trompettes et des acclamations qui saluaient l'avènement de Salomon retentit à leurs oreilles et troubla aussitôt leur joie. Ils tremblèrent davantage encore, lorsque Jonathas, fils d'Abiathar, qui était devenu traître comme son père après avoir été un fidèle serviteur de David, accourut et mit les conjurés au courant de ce qui venait de se passer. Saisis d'effroi, ils se dispersèrent, chacun d'eux ne songeant plus qu'à son salut personnel, et abandonnant au plus vite la réunion compromettante. Adonias, le plus coupable de tous, se sentit perdu et ne vit pour lui d'autre lieu sûr que le tabernacle et le voisinage de l'autel des holocaustes, dont il saisit une des cornes revêtues de bronze. Elles avaient un caractère sacré, parce qu'on répandait sur elles quelques gouttes du sang des victimes. On vint l'annoncer à Salomon, qui promit que son frère aurait la vie sauve, à moins que sa conduite future ne jetât des doutes sur sa loyauté : rare exemple de clémence dans les contrées orientales, surtout après un pareil acte de rébellion³.

C'est peut-être à l'occasion et en souvenir du sacre de Salomon qu'a été composé le magnifique psaume LXXI^e (LXXII^e dans la Bible

1. On la conservait dans le tabernacle. Sa composition est décrite au livre de l'Exode, xxx, 23-25.

2. III Rois, I, 36-40.

3. III Rois, I, 41-66.

hébraïque), *Deus, judicium tuum regi da*, évidemment écrit en vue de l'avènement d'un roi, fils d'un roi précédent. L'auteur, qui serait Salomon lui-même d'après le titre placé en tête du poème dans le texte hébreu, ou David, suivant l'interprétation que les Septante et la Vulgate donnent de ce titre, formule des vœux et des espérances très naturels dans une pareille circonstance, et désire ou prévoit un règne heureux et brillant. Au dedans, justice, paix et prospérité; au dehors, grande puissance, mais puissance pacifique. Comme résultat, bonheur parfait, spécialement pour les petits et les pauvres, qui ont le plus à souffrir d'un mauvais gouvernement. Toutefois, si le roi en question est tout d'abord et directement Salomon, ainsi que l'ont pensé de tout temps de graves auteurs, il faut ajouter que le psalmiste s'élève bien au-dessus de ce prince et de ses gloires, et qu'il prophétise de la façon la plus évidente le règne du Messie. C'est l'opinion unanime de l'ancienne synagogue, et de l'Église chrétienne.

Le poète adresse tout d'abord à Dieu une ardente prière, pour que le héros de son cantique possède pleinement l'esprit de justice et n'agisse que par lui :

O Dieu, donne tes jugements au roi
et ta justice au fils du roi.
Qu'il juge ton peuple avec justice,
et les malheureux avec équité!
Que les montagnes portent la paix au peuple,
ainsi que les collines, par la justice!
Qu'il fasse droit aux malheureux du peuple,
qu'il sauve les enfants du pauvre,
et qu'il humilie l'opresseur!

La perpétuité et la prospérité de ce bienheureux règne sont ensuite célébrées :

Qu'on te révère tant que subsistera le soleil¹,
tant que paraîtra la lune, de génération en génération !
Qu'il descende comme la pluie sur le gazon,
comme les ondées qui arrosent la terre!
Qu'en ses jours le juste fleurisse,
avec l'abondance de la paix tant qu'existera la lune!

Le règne du nouveau monarque sera universel. Cette pensée est dramatiquement exposée :

Il dominera d'une mer à l'autre,
et du fleuve² aux extrémités de la terre.
Devant lui se prosterneront les habitants du désert,
et ses ennemis lécheront la poussière.

1. C'est-à-dire jusqu'à la fin des temps.

2. L'Euphrate, qui était pour les Hébreux le fleuve par excellence.

Les rois de Tharsis¹ et des îles paieront le tribut;
les rois d'Arabie et de Saba offriront des présents.
Tous les rois se prosterneront devant lui;
toutes les nations lui seront assujetties.

Belle et touchante conduite du jeune prince à l'égard des pauvres et des affligés :

Car il délivrera le pauvre qui crie,
et le malheureux que personne ne secourt.
Il aura pitié du misérable et de l'indigent,
et il sauvera la vie des pauvres.
Il les affranchira de l'oppression et de la violence,
et leur sang aura du prix à ses yeux.
Ils vivront et ils lui donneront de l'or d'Arabie,
ils feront sans cesse des vœux pour lui,
ils le béniront chaque jour.

Enfin la splendeur de ce règne béni est décrite au moyen d'images saisissantes :

Le blé abondera dans le pays jusqu'au sommet des montagnes,
et ses épis s'agiteront comme les arbres du Liban;
les hommes fleuriront, dans les villes comme l'herbe
Son nom subsistera à jamais; [des champs.
tant que durera le soleil son nom se perpétuera.
En lui on cherchera la bénédiction,
et toutes les nations le proclameront heureux.

Nous avons emprunté au III^e livre des Rois les intéressants détails qu'il nous a conservés sur le couronnement de Salomon. L'auteur des Paralipomènes se contente de signaler en quelques mots ce grand fait². En échange, il est seul à raconter³ comment, peu de temps après le sacre, David réunit en assemblée solennelle « tous les chefs d'Israël, les chefs des tribus, les chefs des corps d'armée qui étaient au service du roi, les chefs de mille et les chefs de centaines, tous les officiers des domaines du roi..., et tous les hommes vaillants »; en un mot, les personnages les plus importants du royaume. Dans un éloquent discours, il développa devant eux les exhortations qu'il avait adressées précédemment à son fils Salomon, au sujet de la construction du temple, tant il avait à cœur cette grande œuvre aux derniers temps de sa vie. Il remit ensuite au jeune roi le plan de la maison de Dieu et de son mobilier, tel qu'il l'avait reçu directement du ciel même; puis il encouragea son fils à s'y conformer fidèlement, et il lui promit

1. Dans l'Espagne méridionale.

2. I Par., xxiii, 1.

3. I Par., xxviii, 1-xxix, 19.

le concours, non seulement du Seigneur, mais aussi des prêtres, des lévites, d'ouvriers habiles, de tout le peuple et de ses chefs¹. Dans une autre allocution à l'assemblée, David, après avoir relevé de nouveau l'importance de l'entreprise — car « ce n'était pas pour des hommes, mais pour le Seigneur Dieu » que ce palais allait être construit — rappela brièvement ce qu'il avait déjà fait lui-même pour préparer les matériaux du futur temple. Il fut heureux d'annoncer qu'aux premières offrandes, qui avaient été fournies en partie par les deniers publics, il lui plaisait, « à cause de son affection pour la maison de son Dieu », d'en ajouter d'autres, provenant de sa fortune privée. Celles-ci atteignaient aussi des proportions considérables, car elles consistaient en 3000 talents d'or (395,550,000 fr.) et 7000 talents d'argent (environ 59,500,000 fr.).

Ces paroles et l'exemple du roi produisirent aussitôt leur fruit, car les chefs et la noblesse d'Israël s'engagèrent à donner pour la construction du temple, en talents d'or, 659,250,000 fr., en talents d'argent, 85,000,000, sans compter le fer, l'airain, les pierres précieuses, etc. L'écrivain sacré fait remarquer que ces offrandes volontaires furent faites avec autant de joie que de générosité². David en éprouva une vive satisfaction, qu'il témoigna en laissant échapper du plus profond de son âme d'admirables paroles, qui contiennent une douce et chaude action de grâce à Dieu et une ardente prière pour tout Israël et pour Salomon :

Sois béni d'éternité en éternité, Seigneur... A toi Seigneur, la magnificence, la force et la grandeur, l'éternité et la gloire, car tout ce qui est dans le ciel et sur la terre t'appartient. A toi, Seigneur, le règne, car tu es souverainement élevé au-dessus de tout. A toi les richesses et la gloire; c'est toi qui domines sur tout; dans ta main sont la force et la puissance; dans ta main sont la grandeur et la puissance sur toute chose. Maintenant, ô notre Dieu, nous te louons et nous rendons hommage à ton illustre nom. Car qui suis-je et qui est mon peuple, pour que nous puissions te faire ces offrandes volontaires? Tout est à toi, et nous avons reçu de ta main ce que nous t'offrons. Nous sommes devant toi des étrangers et des voyageurs, comme nos pères; nos jours sur la terre passent comme l'ombre...

Je sais, mon Dieu, que tu sondes les cœurs et que tu aimes la droiture. C'est pourquoi je t'ai offert toutes ces choses dans la simplicité et la joie de mon cœur; et j'ai été ravi de voir aussi tout ce peuple qui est assemblé ici t'offrir spontanément ces dons. Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac, d'Israël, nos pères, conserve à jamais dans le cœur de ce peuple ces dispositions et ces pensées... Donne aussi à mon fils Salomon un cœur fidèle, pour qu'il observe tes commandements, tes préceptes et tes lois,... et qu'il construise le palais dont j'ai fait les préparatifs.

1. I Par., xxviii, 1-21.

2. I Par., xxix, 1-9.

L'émotion fut à son comble lorsque David, s'adressant à tous les assistants leur dit : « Bénissez le Seigneur votre Dieu ». Ils le firent par de pieuses acclamations. Puis « ils s'inclinèrent et se prosternèrent devant le Seigneur et devant le roi. » Le lendemain, eut lieu une cérémonie religieuse très imposante, durant laquelle des milliers de victimes furent immolées en holocauste. Après le repas, tout religieux aussi et tout joyeux, qui fut rattaché aux sacrifices, l'assemblée approuva et confirma le choix que David avait fait de Salomon pour lui succéder. Ainsi que cela avait eu lieu pour son père ¹, on conféra alors une seconde fois au jeune prince l'onction royale. L'assemblée se dispersa ensuite, chacun de ses membres emportant les meilleures espérances au sujet du nouveau roi d'Israël.

Ce fut là pour David un grand succès et une des meilleures joies de sa vie. Quelque temps après, sentant sa fin approcher, il crut devoir adresser à Salomon quelques recommandations suprêmes, quelques conseils de nature religieuse et politique, générale et particulière, que lui suggérait sa longue expérience. Il le pressa d'abord, de toute son âme, d'observer avec fidélité les préceptes du Dieu d'Israël, tels qu'ils étaient contenus dans la législation du Sinaï; ce n'était qu'à cette condition qu'il pourrait compter sur la protection du ciel. Il lui rappela, à cette occasion, la promesse divine qu'il avait tant à cœur, et en vertu de laquelle un prince de sa race serait à jamais assis sur le trône d'Israël ².

Passant ensuite au domaine politique, David marqua à Salomon la conduite qu'il l'engageait à tenir envers trois de ses sujets, dont il avait eu à se louer ou à se plaindre. Barzillai, riche vieillard israélite de la province de Galaad, avait contribué généreusement à l'entretien de David pendant une partie de la révolte d'Absalom ³; il était juste que Salomon traitât ses fils avec une grande bienveillance. Mais il devait agir avec une légitime sévérité envers Joab et Séméi, deux personnages dangereux, que la nécessité des temps avait seule empêché David de punir au moment même où ils s'étaient montrés si coupables. Joab était cependant le neveu du vieux roi, auquel il avait rendu, en qualité de généralissime de ses armées, les plus éminents services; mais il avait tué de sa propre main Abner et Amasa, en des circonstances particulièrement odieuses ⁴. Tout récemment, nous l'avons vu participer au mouvement de révolte qui était destiné à placer Adonias sur le trône, contre la volonté du roi. On pouvait donc craindre qu'il ne profitât de la jeunesse de Salomon pour tramer

1. I Rois, xvi, 13; II Rois, ii, 4.

2. III Rois, ii, 1-4.

3. II Rois, xix, 31-40.

4. II Rois, iii, 22-39; xx, 11-23.

contre lui quelque autre dessein pervers. Quant à Séméï, bien que David lui eût pardonné ses grossiers outrages ¹, il était permis de le considérer encore comme un agitateur perfide, qui n'excuserait jamais la famille de David d'avoir supplanté celle de Saül. C'est donc à tort qu'on s'est choqué parfois de ces recommandations du roi, comme si elles donnaient cours, tardivement, à des sentiments de vengeance personnelle. En les faisant, David pensait avant tout aux intérêts de son fils et à la paix du royaume, qui risquaient d'être mis en danger par ces puissants adversaires ².

De cet entretien de David avec Salomon, l'auteur du III^e livre des Rois ³ passe directement à la mort du vieux monarque, qu'il signale simplement en ces termes : « David se coucha avec ses pères et fut enseveli dans la cité de David. » L'auteur des Paralipomènes est un peu plus expressif : « Il mourut dans une heureuse vieillesse, rassasié de jours, de richesses et de gloire ⁴. » Le roi David méritait d'avoir son tombeau dans la partie de Jérusalem qu'il avait si glorieusement conquise. Après la captivité de Babylone, on montrait ce sépulcre non loin de la piscine de Siloé ⁵. Saint Pierre, s'adressant aux Juifs de Jérusalem, leur disait que « cette tombe glorieuse était parmi eux ⁶. » Josèphe raconte ⁷ que Salomon y avait caché des sommes d'or considérables, et que Jean Hyrcan, l'ayant ouverte l'an 123 avant J.-C., y trouva 3000 talents d'or. Le roi Hérode y aurait aussi cherché des trésors. Depuis les croisades, on la montre dans un édifice construit au xiv^e siècle par les Franciscains, mais dont les musulmans se sont depuis longtemps emparés, pour en faire une mosquée. Le tombeau serait dans la partie inférieure du monument, l'étage supérieur étant, selon plus de vraisemblance, le cénacle (fig. 3.) où Jésus-Christ célébra la dernière cène la veille de sa mort, entouré de ses apôtres ⁸.

En mourant, David a laissé dans l'histoire de son peuple et dans les annales du monde entier un souvenir impérissable. Pour le bien caractériser, il faudrait l'envisager successivement comme homme, comme roi, comme poète. A ces divers points de vue, l'auteur du livre de l'Éclésiastique trace de lui ce beau portrait :

Il joua avec les lions comme avec des chevreaux,
et avec les ours comme avec des agneaux.

Dans sa jeunesse n'a-t-il pas tué le géant
et enlevé l'opprobre du peuple?

Levant la main, avec une pierre de sa fronde,
il terrassa l'insolence de Goliath;

1. II Rois, xvi, 5-13; xix, 16-22.— 2. III Rois, ii, 5-9.— 3. III Rois, ii, 10.

4. I Par., xxix, 28. — 5. Néhémie, iii, 6.

6. Actes des apôtres, ii, 29.

7. *Ant.*, VII, xv, 3; XIII, viii, 19; XVI, vii, 1.

8. Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, p. 322-324.

50014

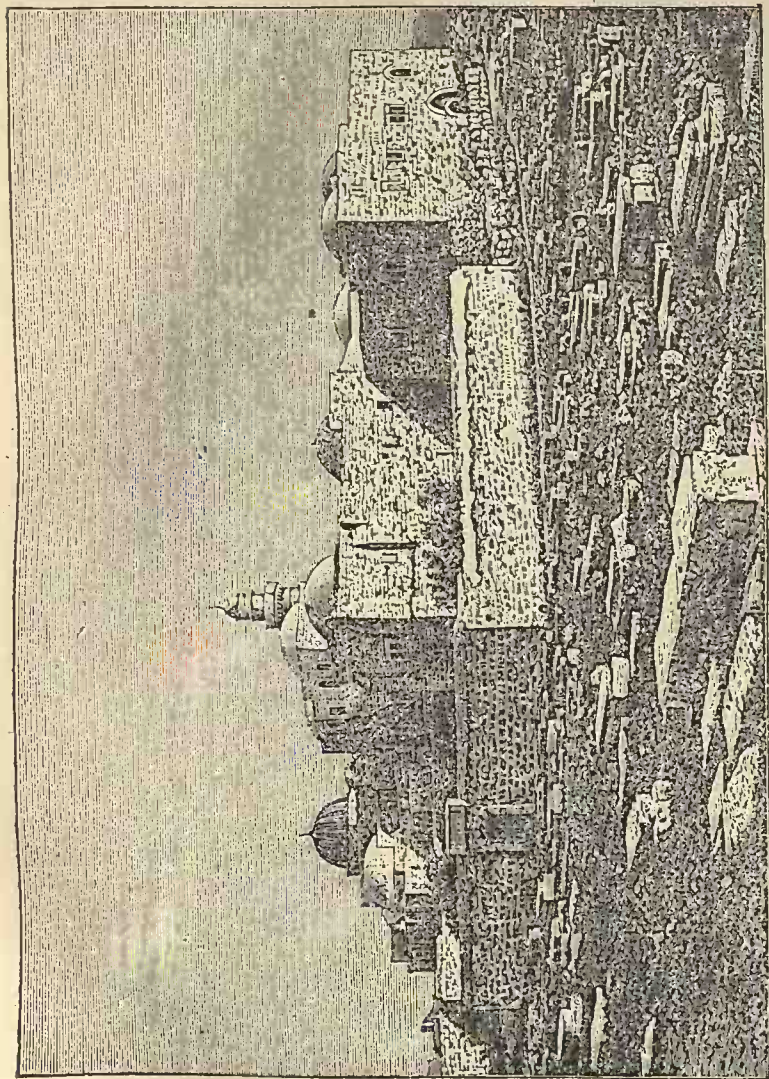


Fig. 3 — Le Cénacle au sommet de la colline de Sion. (D'après une photographie.)

car il invoqua le Seigneur, le Tout-Puissant,
qui donna la force à sa droite,
pour renverser ce redoutable guerrier
et pour relever la puissance de son peuple.
Aussi lui donna-t-on l'honneur d'en avoir tué dix mille;
on le loua à cause des bénédictions du Seigneur,
et on lui offrit une couronne de gloire.
Car il écrasa les ennemis de toutes parts,
il foula aux pieds les Philistins, les adversaires,
il brisa leur puissance jusqu'à ce jour.
Dans toutes ses œuvres il rendit hommage au Saint,
il célébra le Très-Haut par des hymnes de louange.
Il a loué le Seigneur de tout son cœur,
et il a aimé le Dieu qui l'avait fait.
Il établit des chantres devant l'autel,
et il fit entendre par leurs voix de douces mélodies.
Il donna de la splendeur aux fêtes
et de l'éclat aux solennités...
Le Seigneur lui pardonna ses fautes
et exalta sa puissance à jamais.
Il lui assura une postérité de rois
et un trône de gloire dans Israël.

Le caractère de David est mis dans un parfait relief par les divers incidents de sa vie. Dieu, en effet, l'avait doué des qualités les plus variées, qui l'adaptèrent aux rôles multiples qu'il eut à jouer durant de longues années — rôles de berger, de guerrier, de père, d'ami, d'homme d'État, de roi, de poète, de musicien, de prophète — et qu'il exerça tous avec un succès presque perpétuel. Des éléments assez complexes formaient cette riche nature : intelligence ouverte et vive, sensibilité plus vive encore, qu'impressionnaient tous les genres de beauté; cœur singulièrement aimant; distinction exquise de manières et de langage, qui attirait irrésistiblement à lui ceux avec lesquels il entrait en relations; générosité sans bornes, qui l'a rendu fidèle à Saül malgré tout le mal qu'il en avait reçu. Il est vrai qu'il avait ses défauts et que sa sensibilité, transformée en sensualité, en égoïsme, lui fit commettre plusieurs grands crimes. Comme tant d'autres, il avait subi l'influence souvent désastreuse de la prospérité. Mais il sut admirablement réparer ses fautes, de manière à devenir à jamais le modèle des vrais pénitents. Dès lors surtout, son humilité n'eut plus de bornes. D'ailleurs, les crimes en question demeurèrent isolés dans sa longue vie, que l'auteur inspiré caractérise dans les termes suivants¹ : « David avait fait ce qui est droit aux yeux du Seigneur, et ne s'était détourné d'aucun de ses commandements pendant toute sa vie, si ce n'est dans l'affaire d'Urie l'Héthéen. »

1. III Rois, xv, 5.

En tant que roi, David manifesta aussi des qualités de premier ordre. Avec Saül, l'établissement de la royauté au sein de la nation théocratique avait été simplement ébauché. Son successeur eut presque tout à faire pour la consolider et l'organiser. Il s'y appliqua de toutes ses forces, surtout lorsque les douze tribus se furent groupées sous son sceptre. Il fit preuve alors de rares talents administratifs; aidé par son patriotisme ardent, il devint promptement un homme d'État des plus habiles. Aussi, à sa mort, Israël était-il, grâce à lui et aux serviteurs dévoués qui le secondèrent, une nation puissante, ayant conscience de sa force. Ce peuple, comme il l'aimait! Comme il sut en agrandir le territoire par des opérations militaires de grande haleine, toujours heureuses, qui réduisirent pour longtemps à l'impuissance des voisins aussi forts qu'audacieux! La Providence avait permis qu'à cette époque l'Assyrie et l'Égypte fussent l'une et l'autre impuissantes, de sorte qu'elles ne s'inquiétèrent pas des conquêtes de David. Vrai fondateur du royaume israélite, après avoir centralisé le pouvoir, en donnant aux Hébreux une capitale parfaitement adaptée aux conditions du pays, « il étendit les frontières de son empire jusqu'aux plus extrêmes limites qu'elles aient jamais atteintes, et il eut ainsi la gloire de réaliser la promesse que Dieu avait faite à Abraham : Je donnerai tout ce pays à ta race, depuis le torrent d'Égypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate¹. » Les relations commerciales qu'il inaugura avec les Tyriens et qui furent développées par Salomon, contribuèrent aussi à accroître les revenus de ses sujets. Enfin la dynastie qu'il fonda, et qui gouverna le peuple de Dieu pendant plusieurs siècles, eut l'immense gloire d'aboutir à N.-S. Jésus-Christ, en qui elle possède une durée perpétuelle.

Que n'aurions-nous pas à dire du poète, du « chantre agréable d'Israël »? Nous avons cité plusieurs de ses « psaumes », comme on les nomme d'après un mot d'origine grecque, qui désignait un chant accompagné d'un instrument à cordes, et le lecteur a pu en apprécier les beautés de fond et de forme. Longtemps avant David, d'autres poètes hébreux avaient composé des cantiques sacrés, destinés à célébrer quelques-uns des grands événements de l'histoire d'Israël à un point de vue religieux; mais aucun d'eux n'avait créé, comme lui, sur des sujets très divers, tout un recueil de ces chants. Non toutefois qu'il soit l'auteur des cent cinquante poèmes dont se compose le Psautier, ou livre des Psaumes, tel que le contient la Bible. Sur ce nombre, soixante-treize lui sont attribués dans le texte hébreu², par

1. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 246.

2. Ce sont les psaumes III-IX, XI-XXXII, XXXIV-XLI, LI-LXV, LXVIII-LXX, LXXXVI, CI, CIII, CVIII-CX, CXXII, CXXXIV, CXXXI, CXXXIII, CXXXVIII-CXLV, d'après le numérotage de l'hébreu.

les titres placés en tête de ces chants ; quelques autres encore, d'après les Septante et la Vulgate. Il ne paraît donc pas avoir composé beaucoup plus de la moitié du Psautier ; mais il n'en demeure pas moins le principal et le plus grand poète lyrique d'Israël. Les psaumes dont il est l'auteur datent de toutes les époques de sa vie et en contiennent des réminiscences frappantes, ainsi qu'on a pu le voir, d'après les exemples que nous avons cités. Dieu et l'homme, tel est le sujet autour duquel ils gravitent tous, comme d'ailleurs les autres chants du Psautier : « Dieu dans sa grandeur, sa bonté, sa miséricorde, ses bienfaits, sa justice ; l'homme dans sa faiblesse, sa petitesse, sa misère, ses infidélités et le besoin qu'il a du secours de son Créateur ¹. » L'âme du saint roi y vibre tout entière, avec la sensibilité exquise que nous avons signalée plus haut, et que les splendeurs de la nature, les bienfaits de Dieu, son amour pour un si bon Maître, le désir de lui plaire, le regret de ses fautes et d'autres sentiments analogues, impressionnaient vivement. La piété de David, dont plusieurs traits de sa vie nous ont déjà fourni la preuve ², son zèle pour la gloire du Seigneur y éclatent sans cesse en accents brûlants. Et ces chants, après avoir manifesté sa foi, son amour, sa confiance, sa contrition, sont devenus, dans les différentes branches de l'Église chrétienne, l'aliment de la piété de toutes les âmes dévouées à Dieu.

Divers autres psaumes sont attribués, par les titres dont ils sont munis, à Moïse (le LXXXIX^e), à Salomon (le LXXI^e et le CXXXVI^e) ; à Asaph, maître de chœur du temple sous le règne de David ; aux « fils de Coré », descendants du lévite rebelle qui avait reçu un châtiment si terrible au temps de Moïse ; à Héman et à Éthan, chargés avec Asaph, par David, de la musique du temple. D'après les Septante, et la Vulgate, les prophètes Jérémie, Ézéchiel, Aggée et Zacharie en ont aussi composé quelques-uns. Tous ces poèmes, de nature exclusivement religieuse, ont été nommés à bon droit, dans leur ensemble, « une Bible dans la Bible », parce qu'ils en résument toute l'essence. Ils renferment un trésor inépuisable de saints enseignements, de consolations et d'encouragements célestes, qui s'approprient à tous les temps, à tous les pays, à chaque âme individuelle, à chaque situation de la vie. Aussi a-t-on pu dire sans exagération, que le psautier est « l'ouvrage le plus parfait que la poésie lyrique ait produit ³ ».

1. F. Vigouroux, *Manuel biblique*, t. II, p. 655 (6^e édit.).

2. Qu'on se rappelle son désir de construire un temple à Jérusalem, les grands préparatifs qu'il fit pour cet édifice, son organisation des lévites en vue de la splendeur du culte, etc.

3. C'est bien à tort que, de nos jours surtout, l'école rationaliste s'est efforcée de contester d'une manière générale l'ancienneté des psaumes et de retarder le plus possible l'époque de leur composition. Comme le dit très justement M. Kittel, critique protestant assez libre parfois, « la composition des psaumes

David ne nous y apparaît pas seulement comme un poète distingué, mais aussi, en plusieurs occasions, comme un véritable prophète, Sous l'inspiration divine, il a inséré dans quelques-uns de ses psaumes. des prophéties merveilleusement belles sur la personne et sur l'œuvre du Messie. Non seulement les poèmes en question sont imprégnés de l'idée du futur libérateur, telle que les oracles antérieurs l'avaient transmise; mais cette idée y prend un accroissement magnifique, se précisant et se clarifiant de plus en plus¹. David a contemplé de loin le Messie, son descendant, et « l'a chanté avec une magnificence que rien n'égalera jamais². » Il l'a vu et décrit dans une série de splendides oracles, qui le présentent comme une personnalité très distincte, et qui prédisent clairement mainte circonstance de sa vie. Si ce Messie doit participer à la nature humaine, il possède tout aussi réellement la nature divine³. Le prophète royal a eu le privilège de prédire pour le Christ une fonction sublime, que les anciens prophètes n'avaient pas signalée : à la dignité de roi, le Messie associera dans sa personne celle de « prêtre selon l'ordre de Melchisédech⁴, » et, à ce titre, il immolera au Seigneur une victime d'un prix infini, qui ne sera autre que lui-même et qui remplacera tous les anciens sacrifices⁵. Cette idée du Messie souffrant est développée avec une netteté surprenante en divers endroits du Psautier, particulièrement au psaume XXI, dont on a pu dire qu'il ressemble moins à une prédiction qu'à une narration historique, tant les détails qu'il donne sur la sanglante tragédie du Calvaire sont nombreux et précis. Mais l'auguste victime ne demeurera qu'un temps très limité dans le tombeau; une prompte résurrection consacra à jamais sa gloire et son autorité. David a donc été vraiment un grand prophète du Christ, et ce n'est point là le moindre des bienfaits dont Dieu l'a comblé.

Nous donnons ici la traduction du psaume XXI. L'auguste victime y pousse d'abord un cri d'angoisse, pour soulager sa douleur, en la jetant dans le cœur le Dieu :

chez les Israélites est très probablement aussi ancienne que la nation elle-même... Les victoires ou les défaites, les fêtes religieuses telles que la Pâque, la famine ou la peste, offraient aux Hébreux, depuis l'époque de Moïse, d'abondantes occasions d'associer les cantiques et les chants aux cérémonies du culte et aux sacrifices. C'est ainsi que naissent les hymnes de tout genre, les chants d'action de grâces, de demande ou de plainte. » *Gesch. des Volkes Israel*, 2^e édit., t. II, p. 257-258. Comme l'ajoute M. Kittel, les Babyloniens et les Égyptiens eurent de très bonne heure une littérature sacrée analogue à celle des psaumes, et elle nous a été fidèlement transmise par leurs monuments. Il était naturel que les Hébreux eussent aussi la leur.

1. Ce fait est également vrai dans la partie du Psautier qui n'a pas été composée par David. C'est pour ce motif que, de tous les écrits de l'Ancien Testament, ce livre est cité le plus souvent dans le Nouveau : jusqu'à cent seize fois.

2. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, II^e part., chap. IV.

3. Psaume II, 7. — 4. Psaume CIX, 4. — 5. Psaume XXXIX, 6-9.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné¹ ?
Malgré mes cris, le salut reste loin de moi.
Mon Dieu, je crie le jour, et tu ne réponds pas ;
la nuit, et je n'ai pas de repos.

Le Seigneur ne s'est pas toujours montré aussi rigoureux à l'égard des suppliants qui étaient dans la peine :

Pourtant, tu es saint ;
tu trônes au milieu des louanges d'Israël.
Nos pères se sont confiés à toi ;
ils se sont confiés, et tu les as délivrés.
Ils ont crié vers toi, et ils ont été sauvés ;
ils se sont confiés en toi, et ils n'ont pas été confus.
Mais moi, je suis un ver, et non un homme,
l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.
Tous ceux qui me voient se moquent de moi ;
ils ouvrent les lèvres, ils branlent la tête.
« Qu'il se recommande au Seigneur², qu'il le délivre !
qu'il le sauve, puisqu'il l'aime ! »
Oui³, c'est toi qui m'as tiré du sein maternel, ...
dès le sein de ma mère tu as été mon Dieu.
Ne t'éloigne pas de moi, car la détresse est proche,
car personne ne vient à mon secours.

De cette détresse, la divine victime trace un douloureux tableau :
au dehors de cruels ennemis la tourmentent ; de violentes souffrances
intérieures la torturent aussi :

De nombreux taureaux sont autour de moi ;
des taureaux de Basan m'environnent.
Ils ouvrent contre moi leur bouche,
comme un lion qui déchire et rugit⁴.
Je suis comme de l'eau qui s'écoule,
et tous mes os se sont disjoints.
Mon cœur est comme de la cire,
et se fond dans mes entrailles.
Ma force s'est desséchée comme un tesson,
et ma langue s'attache à mon palais.
Tu me réduis (ô Dieu) à la poussière de la mort.

Nous arrivons, au point de vue de la précision prophétique, au
passage le plus important de ce beau Psaume :

Car des chiens m'ont environné,
une bande de scélérats rôde autour de moi.

1. Jésus prononça ces mots peu d'instant avant d'expirer sur la croix.
2. Ce sont les ennemis du Sauveur qui prononcent ces paroles.
3. Le Messie souffrant continue sa prière.
4. Les ennemis du Messie sont représentés sous les traits de taureaux vigoureux, de lions cruels, qui s'élancent sur lui.

Ils ont percé mes mains et mes pieds (fig. 4);
je pourrais compter tous mes os.
Eux, ils m'observent, ils me regardent;
ils se partagent mes vêtements,
ils tirent au sort ma tunique.

Ne croirait-on pas lire ici quelques lignes de la passion du Sauveur



Fig. 4. — Jésus en croix.
D'après l'Évangélaire syriaque de la Bibliothèque Laurentienne de Florence.

dans les évangiles? Après cette description, la prière reprend, pleine de confiance, car le divin suppliant est sûr d'être exaucé :

Et toi, Seigneur, ne t'éloigne pas;
toi qui es ma force, hâte-toi de me secourir.
Délivre mon âme du glaive;
ma vie, du pouvoir des chiens.
Sauve-moi de la gueule du lion,
délivre-moi des cornes du buffle.
J'annoncerai ton nom à mes frères,
je te louerai au milieu de l'assemblée.

Et voici que tout à coup, la prière plaintive se transforme en une joyeuse action de grâces. Le héros du psaume remercie d'avance son tout-puissant Libérateur, en entonnant un cantique de louanges,

auquel il presse tous ses « frères » d'Israël et du monde entier de s'associer. Il relève ensuite brièvement les heureux résultats de ses souffrances, généreusement supportées : ce sera le salut, le vrai bonheur pour tous, pour les païens aussi bien que pour les Juifs. Ainsi se formera tout un peuple saint, qui durera et glorifiera Dieu à tout jamais.

II. — Début du règne de Salomon 1.

« Salomon s'assit sur le trône de son père et son règne s'affermir puissamment. » C'est en ces termes que l'auteur du III^e livre des Rois décrit le début du nouveau règne. Celui des Paralipomènes renchérit encore, en disant : « Salomon s'assit sur le trône du Seigneur comme un roi, à la place de David son père. Il prospéra et tout Israël lui obéit. Tous les chefs, et les héros ², et aussi tous les fils du roi David se soumirent au roi Salomon. Le Seigneur éleva bien haut le roi Salomon sous les yeux de tout Israël, et il rendit son royaume plus éclatant que ne fut celui d'aucun roi d'Israël avant lui. » Dans ce brillant sommaire, les mots « sur le trône du Seigneur » sont très significatifs. Le Dieu d'Israël avait accepté que son peuple fût gouverné par des rois, comme les autres nations ; mais à la condition expresse que rien ne modifierait le caractère sacré de l'alliance du Sinaï, et que le Seigneur continuerait d'être regardé et traité comme le monarque suprême. En principe, le gouvernement devait toujours être théocratique ; le prince qui siégeait sur le trône n'était que le vicaire et le représentant de Dieu. C'est ce qui avait eu lieu durant le règne de David, et Salomon conserva pendant quelque temps cette sainte tradition.

Après la mort de son père, le jeune monarque n'eut d'abord qu'à se féliciter du cours des événements. Ils lui furent entièrement favorables, puisque tout Israël adhéra franchement à lui comme à son souverain légitime, imitant en cela l'exemple de ses chefs et des principaux personnages du royaume, y compris « tous les fils de David ». Cependant Adonias ne tarda pas à troubler de nouveau la paix. Excité par son ambition, que son récent insuccès n'avait pas éteinte, il essaya d'obtenir par l'intrigue ce qu'il n'avait pas réussi à acquérir par la violence. Il alla trouver la reine mère, Bethsabée, qui, se défiant d'abord, lui demanda s'il venait pacifiquement à elle. Sur sa réponse affirmative, elle lui laissa exposer sa requête. Après avoir rappelé à la reine, non sans une exagération hardie, que le trône lui appartenait d'après son rang d'âge, et que le peuple s'était attendu à le voir succéder à David, il feignit d'accepter loyalement le fait accompli, puisque

1. III Rois, II, 12-III, 28 ; I Par., XXIX, 23-25 ; II Par., I, 1-13.

2. Les vaillants guerriers de David.

le Seigneur l'avait voulu ainsi; puis il pria Bethsabée d'intercéder en sa faveur auprès de Salomon, pour qu'il lui permit d'épouser Abisag. Les intentions perfides d'Adonias étaient si bien dissimulées sous son langage doucereux, que la reine se laissa prendre au piège et alla porter à son fils le message qui lui avait été confié. Mais Salomon comprit immédiatement le danger qui se dissimulait sous une telle demande. Nous l'avons dit, Abisag était, tout au moins d'après les apparences extérieures, une des femmes de David. Or, conformément aux usages de l'Orient, après la mort d'un roi, ses épouses de divers rang appartiennent à son successeur. Dans la requête de son frère, Salomon pouvait donc voir de nouvelles prétentions au trône et le commencement d'un second complot. Aussi, malgré le profond respect et la grande affection qu'il avait pour sa mère, non seulement il lui fut impossible de l'exaucer, mais il comprit qu'un acte de rigueur était nécessaire pour assurer la tranquillité du royaume et réprimer définitivement la rébellion. C'est pourquoi il crut devoir prononcer contre Adonias une sentence de mort, qui fut exécutée sur-le-champ¹. Le condamné était doublement coupable, puisqu'il avait abusé de la clémence antérieure du roi et n'avait tenu aucun compte de son avertissement.

Salomon n'aurait remporté qu'un demi-succès, s'il n'avait pas également frappé Abiathar et Joab, qui s'étaient faits précédemment les auxiliaires de la première révolte d'Adonias, et qui avaient peut-être aussi encouragé sa dernière tentative. A cause de leurs fonctions éminentes et de leur grande influence personnelle, ils pouvaient, profitant de la jeunesse et de l'inexpérience du nouveau roi, devenir facilement des ennemis dangereux. Moins à craindre sans doute, et aussi à cause, soit de son caractère sacré, soit de la généreuse fidélité avec laquelle il avait partagé les épreuves de David, Abiathar fut simplement dépouillé de la dignité de grand-prêtre et exilé à Anathoth, aujourd'hui *Anâta*, à cinq kilomètres au nord-est de Jérusalem. Sa disgrâce réalisa la prophétie² d'après laquelle la maison du grand-prêtre Héli devait être humiliée et privée du sacerdoce suprême³. Lors que la nouvelle de la défaveur de son ami parvint à Joab, il devina que la vengeance royale était pareillement sur le point de l'atteindre. Il crut pouvoir lui échapper, en allant se réfugier précipitamment dans la cour du tabernacle de Sion, et en saisissant, comme l'avait fait autrefois Adonias, la corne de l'autel des holocaustes. Mais, d'après le texte de la loi⁴, le lieu saint lui-même ne devait pas servir d'abri à un meurtrier, et, indépendamment du concours actif que Joab avait donné à Adonias, c'est parce qu'il avait

1. III Rois, II, 13-25. — 2. II Rois, II, 31-36; III, 10-14. — 3. III Rois, II, 26-27. — 4. Exode, XXI, 14.

frappé « deux hommes plus justes et meilleurs que lui », Abner et Amasa, et les avait « tués par l'épée » à l'insu de David, en des circonstances qui transformaient le meurtre en assassinat, qu'il fut condamné à mort par Salomon. Il fut donc conduit en dehors du sanctuaire et frappé par le glaive; mais il reçut une sépulture honorable, dans une propriété qu'il possédait non loin du désert de Juda. On regrette qu'un homme doué de tant de qualités, et qui avait rendu de si grands services à David en conduisant souvent ses armées à la victoire, ait eu une fin si triste; mais, surtout si l'on se place au point de vue des mœurs de l'Orient, on n'est pas en droit d'accuser Salomon d'injustice à son égard. C'est Banaïas, chef de la garde royale, qui remplaça Joab comme généralissime ¹.

Restait encore Séméï, le grossier insulteur de David, qui avait obtenu son pardon, mais sur lequel le vieux roi avait recommandé à son successeur d'avoir l'œil toujours ouvert, parce que c'était, en mauvaise part, un personnage remuant et influent. Salomon le fit donc venir et lui interdit, sous peine de mort, de s'éloigner de Jérusalem. Mais, trois ans plus tard, deux de ses esclaves s'étant enfuis et réfugiés à Geth, chez les Philistins, Séméï partit pour aller les chercher, sans demander auparavant l'autorisation du roi. A son retour, il subit le châtement dont sa désobéissance avait été menacée ².

Ces mesures énergiques, mais qui n'avaient rien d'outré, contribuèrent beaucoup à affermir la royauté entre les mains de Salomon, comme le note expressément l'écrivain sacré. Sûr désormais d'avoir la paix à l'intérieur du royaume, il songea bientôt à se fortifier aussi au dehors, en contractant, grâce à un mariage très honorable pour les deux contrées, une alliance assez intime avec l'Égypte, le plus puissant des États voisins. Il fit donc demander pour lui la main de la fille du pharaon, et elle lui fut aussitôt accordée : ce qui montre combien Israël avait grandi, lui qui, quelques siècles auparavant, avait été l'humble esclave des Égyptiens. Cet événement, qu'on n'aurait guère pu prévoir sous le règne de Saül et aux premiers temps de celui de David, avait une importance considérable; aussi la Bible l'enregistre-t-elle avec une certaine fierté ³. Quel était le pharaon d'alors? Il n'est pas possible de le dire avec certitude; mais il y a tout lieu de supposer que c'était un des derniers rois de la XXI^e dynastie ⁴, dont la ville de Tanis, située sur le bord du Nil, était la capitale. Un mariage de ce genre, qui unissait une princesse païenne à un roi israélite, étonne tout d'abord; mais il n'était pas contraire à la loi mosaïque, qui n'interdisait directement aux Hébreux que d'épouser

1. III Rois, II, 28-35. — 2. III Rois, II, 36-46. — 3. III Rois, III, 1.

4. Peut-être, d'après de nombreux historiens, Psousennès II, le dernier de tous. Selon d'autres, *Siamon*, qui avait régné un peu plus tôt.

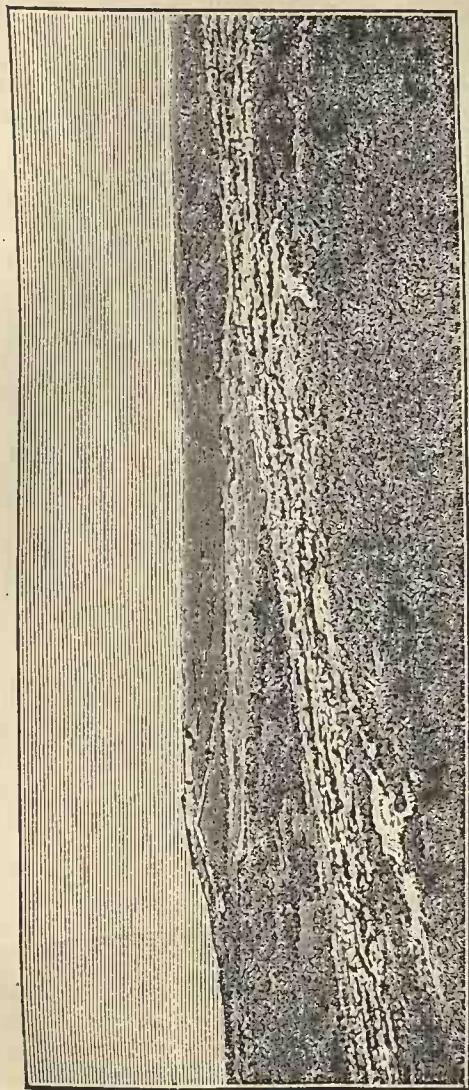


Fig. 5. — Emplacement et ruines de Guézer, aujourd'hui Tell-et-Djézer. (D'après une photographie.)

des Cananéennes¹. On peut dire cependant qu'il manifeste un changement réel entre l'esprit de la nouvelle monarchie et celui de l'ancienne théocratie, La tradition juive suppose que la reine adopta plus tard la religion mosaïque, en devenant prosélyte. Du moins, elle n'arriva pas à Jérusalem, les mains vides. Le pharaon son père, nous ignorons à quelle occasion, s'était avancé victorieusement avec son armée sur le territoire de la Palestine méridionale, avait enlevé la place forte de Guézer aux Cananéens qui l'habitaient encore en majorité, et l'avait incendiée. Le récit biblique nous apprend qu'il la rendit, comme dot de sa fille, à Salomon, qui la reconstruisit². La ville de Guézer est bien connue et elle a une intéressante histoire. C'est une des villes les plus anciennes de la Palestine, car elle existait avant la conquête de Canaan par les Hébreux. On trouve son nom cité sur les pylônes de Karnak, comme faisant partie des conquêtes de Thothmès III, pharaon de la XVIII^e dynastie. Les tablettes de Tel-el-Amarna (vers l'an 1400 av. J.-C.) nous la montrent administrée par des gouverneurs égyptiens. Lorsque les Israélites pénétrèrent dans la Terre promise, elle avait pour roi Horam, qui, ayant voulu se dresser contre Josué, fut massacré avec tous les habitants³. A l'époque du partage, nous la voyons située sur la frontière des tribus d'Éphraïm et de Dan⁴. Une partie considérable de sa population appartenait à la race cananéenne; les Hébreux lui permirent de rester, à condition de payer un tribut; et nous venons de constater qu'elle n'avait pas disparu au début du règne de Salomon. On a retrouvé Guézer au sud-est de Ramleh, près de la route qui conduit de Jassa à Jérusalem, sur une éminence qui domine les vallées environnantes. C'est un monceau de ruines appelé *Tell-el-Djézer*⁵ (fig. 5), dans lequel ont été faites naguère des fouilles très instructives sur l'histoire de cette place forte.

Le récit du mariage de Salomon avec la princesse égyptienne se termine par cette note : « Salomon amena (la fille du pharaon) dans la ville de David, jusqu'à ce qu'il eût achevé de bâtir son palais, le temple du Seigneur et le mur d'enceinte de Jérusalem⁶. » Plusieurs années s'écoulèrent donc avant que la construction de ce palais fût achevée.

On a parfois supposé que l'admirable psaume XLIV, *Eructavit cor meum verbum bonum*, a été composé à l'occasion de ce mariage de

1. Exode XXXIV, 6; Deut., VII, 5. — 2. III Rois, IX, 16. — 3. Josué, X, 33; XII, 12. — 4. Josué, XVI, 3.

5. L'auteur de cette belle découverte est un savant français, M. Ch. Clermont-Ganneau. Voir ses ouvrages, *La Palestine inconnue*, Paris, 1876, p. 14-23, et *Recueil d'archéologie orientale*, Paris, 1888-1894, t. III, p. 116-123, 264-268; le P. Lagrange, dans la *Revue biblique*, t. VIII (1899), p. 109-115, 422-427.

6. III Rois, III, 1.

Salomon avec la fille du roi d'Égypte. Ce cantique contient en réalité « un épithalame en l'honneur d'un roi sans pareil. » Dans le cas où ce sentiment serait exact, on devra aussitôt ajouter qu'à la signification historique du poème se superposait, dans l'intention de l'auteur et de l'Esprit divin qui l'inspirait, un sens beaucoup plus relevé, d'après lequel l'union du fils de David avec la fille du pharaon figurait une alliance autrement sublime, celle du Messie lui-même, c'est-à-dire de N.-S. Jésus-Christ, avec son Église. En effet, il n'est pas possible d'appliquer à Salomon, prince si pacifique, ce que le poète dit au sujet des conquêtes guerrières de l'Époux mystique. Il est plus impossible encore de lui appliquer les passages du psaume où il est affirmé que cet Époux est Dieu, qu'il régnera éternellement, que ses fils gouverneront toute la terre, qu'il sera loué en tous lieux et à jamais. Dans ces conditions, nous préférons, avec la plupart des exégètes croyants, regarder la psaume XLIV comme exclusivement prophétique et ne le rapporter qu'au Messie ¹.

Ajoutons, pour compléter ce qui concerne le mariage de Salomon, que le père de la jeune princesse y trouvait aussi son avantage; car il avait besoin d'être en excellents rapports d'amitié avec le roi d'Israël, pour maintenir la liberté du commerce de l'Égypte avec la Syrie et les régions de l'Euphrate, à travers la Palestine. Cet heureux événement et aussi tous les autres incidents prospères dont fut favorisé le commencement du règne de Salomon, eurent moins pour cause l'habileté des conceptions humaines que la protection très visible du Dieu d'Israël. D'ailleurs le jeune roi se rendait digne de cette protection par la fidélité avec laquelle il servait le Seigneur. Le récit biblique signale ici un trait vraiment exquis, qui révèle tout à la fois l'ardeur des sentiments religieux de Salomon et la parfaite intimité qui régnait entre lui et son Dieu ². Le peuple continuait d'offrir des sacrifices sur les hauts lieux. L'usage s'en était introduit presque aussitôt après la conquête de Canaan ³, et avait persévéré depuis. Les prophètes eux-mêmes s'étaient conformés à cette coutume ⁴. Le principe de l'unité du sanctuaire, qui faisait partie de la législation du Sinaï ⁵, ne devait entrer rigoureusement en vigueur, pensait-on, que lorsque un centre unique et définitif du culte aurait été établi. Salomon suivait donc, lui aussi, tout d'abord cet usage, et la preuve qu'il n'était pas à reprendre en cela, c'est, ajoute aussi le narrateur, qu'« il aimait le Seigneur » de toute son âme. Pour lui néanmoins, comme pour toute la nation théocratique, cette tolérance ne tardera pas à disparaître, à cause du double danger que présentait une telle pratique :

1. Voir L.-Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. IV, p. 136-137.

2. III Rois, III, 2-15; II Par., I, 1-17.— 3. Juges, VI, 25; XIII, 16.— 4. I Rois, VII, 10; XIII, 9; XIV, 35; XVI, 5.— 5. Lévitique, XVII, 3-5.

danger d'idolâtrie, nous n'aurons que trop fréquemment à le constater, car c'était généralement sur les hauts lieux que les païens célébraient leurs cérémonies religieuses; danger pour l'unité nationale, comme le montrera bientôt le schisme des dix tribus du nord.

Salomon alla donc, dans les premiers temps de son règne, offrir un sacrifice solennel au Seigneur à Gabaon, aujourd'hui el-Djib, bourgade qui se dressait sur un mamelon du plateau central de la Palestine, et où se trouvait « le principal des hauts lieux » du royaume. En effet, l'ancien tabernacle et l'autel des holocaustes construits par Moïse y avaient été transportés depuis un certain temps, on ignore à quelle époque précise, et ils y étaient demeurés, même après que l'arche d'alliance en avait été enlevée pour errer en divers lieux¹. Cette démarche de Salomon avait beaucoup plus qu'un caractère de dévotion personnelle. Il voulut y associer toute la nation, qui fut officiellement convoquée. Aussi des foules nombreuses accoururent-elles à Gabaon, avec les principaux personnages d'Israël. Le monarque fit immoler en holocauste jusqu'à mille victimes; sacrifice d'une munificence vraiment royale. Dans la nuit qui suivit la fête, le Seigneur apparut en songe à Salomon, et lui dit avec une condescendance toute paternelle : « Demande ce que tu veux que je te donne. » La réponse du jeune prince à son Dieu mérite d'être citée en entier. Elle consista en une prière admirable, composée d'un triple élément : une ardente action de grâces pour les bienfaits que le Seigneur avait accordés à David; une description délicate des difficultés dont était remplie la situation actuelle de Salomon; la requête proprement dite.

Tu as usé d'une grande bienveillance envers ton serviteur David mon père, parce qu'il a marché devant toi dans la vérité, la justice et la droiture de cœur envers toi; tu lui as conservé cette grande bienveillance et tu lui as donné un fils qui est assis sur son trône, comme on le voit aujourd'hui. Maintenant, Seigneur mon Dieu, tu m'as fait régner, moi ton serviteur, à la place de David mon père, et moi je ne suis qu'un jeune homme sans expérience. Ton serviteur est au milieu du peuple que tu as choisi, peuple immense, qui ne peut être compté à cause de sa multitude. Donne donc à ton serviteur un cœur droit, pour juger ton peuple et pour discerner entre le bien et le mal; car qui pourrait juger ton peuple, ce peuple si nombreux?

Salomon n'exagérait pas, lorsqu'il insistait sur le grand nombre des sujets qu'il avait à gouverner, puisque son royaume, tel que le lui avait légué son père, s'étendait de la Méditerranée à l'Euphrate; dans une autre direction, de Thaphsa, ville située sur le bord de l'Euphrate, à Gaza, la célèbre cité philistine bâtie sur la frontière de

1. Naguère David l'avait fait transporter à Sion, dans un tabernacle entièrement neuf.

l'Égypte¹. Une partie considérable de ce vaste domaine avait été incorporée au territoire israélite à la suite des conquêtes de David, et ne formait pas encore une masse compacte avec lui. Le moindre faux pas du jeune roi aurait donc pu compromettre la situation. C'est dans la pleine conscience de sa responsabilité qu'il demandait à Dieu, avec une charmante candeur, la sagesse pratique, la claire intelligence, le bon sens droit qui lui permettraient de gouverner idéalement son peuple. Comme on l'a dit, déjà « il faisait preuve de sagesse, en demandant la sagesse ». Le Seigneur daigna exaucer immédiatement cette touchante prière, que n'avait dictée aucun sentiment, d'égoïsme — par exemple, le désir d'une longue vie, d'abondantes richesses, de vengeance envers ses ennemis — et il lui promit de lui accorder une sagesse tellement remarquable, qu'il n'y avait jamais eu dans le passé, et qu'il n'y aurait jamais dans l'avenir un homme aussi bien doué que lui sous ce rapport. A cette promesse d'un ordre supérieur, il plut à Dieu d'ajouter celle des dons de second ordre, que le suppliant avait négligés dans sa demande, tels que la richesse et la gloire, etc.

De Gabaon, Salomon revint à Jérusalem où, après avoir salué le Seigneur devant l'arche qui figurait sa présence, il offrit encore des holocaustes et des sacrifices d'action de grâces. Puis, avec la partie des chairs des victimes qui revenait au donateur, il fit participer ses serviteurs à un grand festin de caractère religieux.

Nous aurons à apprécier plus loin la sagesse de Salomon dans ses manifestations principales. Ici, nous nous contenterons de rappeler, à la suite de l'écrivain sacré², l'histoire, devenue proverbiale, de la célèbre sentence que le jeune monarque prononça dans une affaire très délicate, peu de temps après son retour de Gabaon. Elle est évidemment citée, en cet endroit, comme un frappant exemple de la sagesse et de l'intelligence qui venaient de lui être départies. Deux femmes de mauvaise vie, qui habitaient ensemble, donnèrent l'une et l'autre naissance à un fils, à trois jours d'intervalle. Elles vivaient seules dans leur maison, de sorte que personne n'avait été témoin des faits qui vont suivre. L'un des enfants mourut pendant la nuit, étouffé par sa mère, qui l'avait imprudemment couché auprès d'elle dans son lit. Celle-ci, profitant du sommeil de sa compagne, lui enleva son enfant et mit à sa place le petit mort. Le matin venu, la seconde femme voulut allaiter son fils; mais elle ne trouva plus qu'un cadavre à ses côtés. En le regardant attentivement, elle reconnut que ce n'était pas son enfant et elle accusa sa voisine, qui nia et protesta. L'affaire, très difficile à cause de l'absence de

1. III Rois, iv, 24.

2. III Rois, iii, 16-28.

témoins, fut portée au tribunal du roi. Les deux mères renouvelèrent en sa présence leurs accusations et leurs assertions contradictoires. Après les avoir entendues patiemment,

Le roi dit : « Apportez-moi une épée. » Quand on eut apporté une épée devant le roi, il dit : « Coupez en deux l'enfant qui est vivant, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. » Alors la femme dont le fils était vivant dit au roi, car ses entrailles étaient émues pour son fils : « Mon seigneur, donnez-lui, je vous prie, l'enfant qui est vivant, et ne le faites pas mourir. » Mais l'autre dit : « Qu'il ne soit ni à moi ni à toi, mais coupez-le. » Le roi, prenant alors la parole, dit : « Donnez à la première femme l'enfant qui est vivant, et ne le faites pas mourir; c'est elle qui est sa mère. »

Salomon avait compté sur l'instinct maternel, pour découvrir la vraie mère de l'enfant, et il ne s'était pas trompé. En cela il avait manifesté une profonde connaissance du cœur humain; aussi l'imagination populaire fut-elle vivement impressionnée du stratagème si habile qui lui avait permis de donner une prompte décision. « Tous (dans Israël) concurent pour lui une crainte (respectueuse), car on vit que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre la justice ¹. »

III. — L'administration politique et militaire de Salomon ; ses richesses, sa sagesse, sa renommée.

On en a fait depuis longtemps la remarque, le règne de Salomon, quelque long et remarquable qu'il ait été, n'a pas abondé en épisodes saillants. Ce fut, à part deux incidents sans grande importance qui seront exposés plus loin, un règne tout « pacifique », comme le présageait le nom même du monarque. Mais, si la Bible a beaucoup moins de faits personnels à raconter sur Salomon que sur son père, elle insiste volontiers sur son talent d'administrateur, sur sa magnificence, ses richesses, sa renommée, dont elle donne plusieurs tableaux éloquentes ². S'il est vrai qu'« une lumière considérable, quoique indirecte, a été jetée sur l'époque de Salomon par les recherches archéologiques et historiques contemporaines », il convient d'ajouter que ces découvertes, quoique si précieuses, « ont moins augmenté nos connaissances sur Salomon lui-même que sur ses constructions et sur la topographie de sa capitale, sur la géographie, l'ethnologie et l'histoire de son royaume, et sur l'état des contrées avec lesquelles l'Israël de ce temps fut en relations ³. »

1. III Rois, III, 28.

2. III Rois, IV, 2-34; IX, 10-28; X, 1-29; II Par., I, 14-17; VIII, 1-18; IX, 1-28; Ecclésiastique, XLVII, 12-18.

3. Hastings, *Dictionary of the Bible*, t. IV, p. 561. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 258-405.

Ici encore, c'est aux écrivains sacrés que nous devons les renseignements les plus complets et les plus dignes de foi. Ils négligent plus ou moins l'ordre chronologique, préférant grouper, en petits sommaires, les faits généraux ou particuliers qui se rapportent à l'ensemble du règne. Ils nous présentent donc Salomon au plein midi de sa gloire, et tout d'abord comme administrateur éminent.

Au point de vue de l'organisation intérieure du royaume, comme sous tous les autres rapports, il avait reçu de son père un brillant héritage. Doué de beaux talents administratifs, il n'eut qu'à suivre les principes qui avaient dirigé David, mais en se plaçant sur une base beaucoup plus large. En somme, tout le pouvoir était concentré en sa personne, selon la coutume de l'Orient; mais il s'entoura de ministres sages et respectés, dans la liste desquels¹ nous lisons les noms de plusieurs des serviteurs les plus distingués de David — tels Sadoc et Banaïas — ou de leurs fils. Parmi ces ministres d'État, nommés par le roi et qui ne faisaient guère qu'exécuter ses ordres, on comptait trois secrétaires généraux, un archiviste ou annaliste officiel (c'était Josaphat, comme sous le règne précédent), deux grands-prêtres², un chef des intendants ou préfets de district dont il va être immédiatement question, un conseiller intime, un major-dome ou ministre de la maison du roi (rôle qui était loin d'être une sinécure, tant cette « maison » était nombreuse), un surintendant des impôts et des corvées.

Les douze tribus continuaient d'exister, mais elles ne servaient plus, comme auparavant, de divisions administratives. Sous ce rapport, le royaume avait été partagé en douze districts, dont le territoire correspondait en gros à celui des tribus, et qui avaient à leur tête, non pas les chefs de ces dernières, mais des gouverneurs spéciaux, dont on nous donne aussi la liste³. Chacun de ces districts devait pourvoir, pendant un mois, à tous les frais nécessités par l'entretien du roi et de la cour. Cette mesure, pareillement en usage chez les anciens Perses, eut d'abord ses avantages, aussi longtemps que le roi, qu'on appréciait et qu'on aimait à cause de son intelligence et de ses autres qualités, se préoccupa avant tout de la prospérité du pays. Mais elle devint peu à peu très lourde, quand le peuple fut surchargé d'autres impôts, par suite de la somptuosité du roi, devenue de plus en plus égoïste et désordonnée⁴. On rencontre çà et là, dans le récit sacré, quelques notes joyeuses qui font allusion au bonheur dont les Israélites jouissaient aux premiers temps de ce règne béni.

1. III Rois, iv, 2-6.

2. Abiathar n'est nommé ici que pour la forme, puisqu'il avait été déposé.

3. III Rois, iv, 7-19. Parmi eux sont cités deux gendres de Salomon.

4. III Rois, xii, 3-4.

La première signale la grande densité de la population, « pareille au sable qui est au bord de la mer », et en même temps l'aisance générale qui régnait dans le pays, puisque « tous mangeaient, buvaient et se réjouissaient », en pleine paix et à l'abri de tout danger¹. Quelques lignes plus bas, nous lisons que, sous le gouvernement de Salomon, « Juda et Israël — c'est-à-dire, la grande tribu du sud, dont le roi était le membre le plus glorieux, et les tribus du centre et du nord — habitaient en sécurité, chacun sous sa vigne et sous son figuier². »

La narration, revenant sur les douze préfets des nouveaux districts, donne quelques détails sur leurs fonctions. « Ils pourvoyaient,



Fig. 6. — Cuisiniers du roi d'Égypte. Tombeau de Ramsès III, à Thèbes.
(Wilkinson, *Manners and Customs*, t. II, p. 32.)

a-t-il été dit, chacun pendant un mois, à l'entretien du roi et de tous ceux qui mangeaient à sa table. » Une énumération significative nous aide à comprendre quelles dépenses énormes étaient exigées par cet entretien. Chaque jour, uniquement pour la nourriture (fig. 6) du roi, de sa famille, de ses hôtes, de ses officiers et serviteurs de divers rangs, il fallait : 30 *cors*³ de fleur de farine, 60 *cors* de farine ordinaire, dix bœufs engraisés dans l'étable, vingt bœufs engraisés dans les pâturages, cent moutons, sans compter les pièces de gibier (cerfs, gazelles, etc.) et la volaille engraisée⁴. Il est vrai qu'à la cour de Cyrus, les repas quotidiens exigeaient beaucoup plus encore : 400 moutons, 300 agneaux, 100 bœufs, 30 chevreaux, 30 cerfs, 400 oies grasses, 100 jeunes oies, 300 pigeons, 600 poulets. Mais le royaume de Salomon était relativement petit, à côté de celui de Cyrus; et les rois de Perse avaient un nombre beaucoup plus considérable de convives⁵. Quel contraste, quand même, entre les conditions de la royauté sous Salomon et sous ses deux prédécesseurs! Saül vécut dans la simplicité d'un roi paysan, auquel on pouvait offrir, comme

1. III Rois, iv, 20. — 2. III Rois, iv, 25.

3. Mesure hébraïque de capacité qui équivalait à 338 lit. 80.

4. III Rois, iv, 22-23, 27.

5. Jusqu'à 15.000 d'après Ctésias. Voir Athénée, *Deipnosoph.*, iv.

présent, quelques produits agricoles, des pains, une outre de vin, un chevreau ¹. David prit peu à peu des allures vraiment royales, à la manière des monarques orientaux; mais, c'est dès sa prise de possession du trône que Salomon eut des habitudes de luxe, de magnificence, dont il ne se départit jamais, et dont nous aurons à citer d'autres exemples.

De ce déploiement luxueux, l'auteur inspiré passe à la sagesse du monarque hébreu, déjà mentionnée plus haut, mais qu'il décrit à un autre point de vue ², soit en insistant sur son caractère surnaturel, soit en la démontrant par des faits irrécusables. Venue directement de Dieu, qui la lui avait solennellement promise, elle était tellement étendue, que plusieurs expressions sont employées pour la mieux représenter : « Dieu donna à Salomon de la sagesse, une très grande intelligence, une largeur de cœur multipliée comme le sable qui est au fond de la mer ³. » Établissant ensuite un rapprochement entre cette sagesse et celle de plusieurs anciens peuples — les fils de l'est (les Chaldéens, les Arabes) et les Égyptiens — et quatre personnages d'alors, très renommés — deux Israélites, Éthan et Héman, lévites célèbres sous le règne de David, auteurs de plusieurs psaumes, et deux étrangers dont nous ne connaissons que les noms, Calcol et Darda, fils de Machol — le récit biblique ajoute que Salomon « était plus sage qu'aucun homme. » Partant de là, les rabbins juifs ont représenté fièrement le fils de David comme l'auteur et l'inspirateur des connaissances mathématiques, philosophiques et autres, qui brillèrent plus tard chez les Grecs et les Romains. L'historien Josèphe, d'après une tradition encore plus exagérée, a fait de Salomon le plus habile des sorciers ⁴. C'est assez de dire que sa sagesse consistait en une vaste et profonde intelligence, en une grande sûreté de jugement, en un esprit droit et éclairé, qui lui permettait de trancher promptement les cas portés à son tribunal, enfin en une facilité extraordinaire pour acquérir les connaissances les plus variées.

Pour mieux faire la preuve de cette sagesse, le récit sacré ajoute que Salomon « a prononcé 3 000 proverbes et composé 1 500 cantiques. Il a aussi traité des plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille; il a aussi parlé des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons. » La plupart de ses œuvres sont malheureusement perdues. Il nous reste du moins de Salomon le livre des Proverbes, qui contient plusieurs centaines de maximes composées ou recueillies par lui; le livre de l'Écclésiaste; le Cantique

1. I Rois, xvi, 23. — 2. III Rois, iv, 29-34.

3. C'est-à-dire des connaissances très nombreuses. Dans la psychologie hébraïque, le cœur désigne souvent l'esprit.

4. *Anl.*, VIII, II, 5. Les légendes mahométanes et autres sur ce sujet sont presque innombrables.

des cantiques, où il dépeint sous de vives et riches couleurs allégoriques l'union des âmes avec Dieu¹; les psaumes LXXI, *Deus judicium tuum regi da*, et CXXVI, *Nisi Dominus ædificaverit domum...* Dans ces écrits, il montre qu'il possédait un sens exquis de la nature et que, l'ayant observée très attentivement, il savait en dépeindre avec une rare perfection les divers phénomènes, dont il faisait l'application la plus heureuse aux sujets traités par lui. Il réussissait fort bien aussi à déchiffrer les énigmes qu'on lui proposait : occupation intellectuelle de tout temps chère aux Orientaux². On conçoit donc que, dans ces conditions, on vint de tous côtés et de très loin, — nous en aurons plus tard un exemple célèbre — « pour entendre la sagesse de Salomon. »

Mais revenons, sous un autre point de vue, à l'administration du fils de David. Elle nous fournira de nouvelles preuves de cette sagesse, dont la renommée remplissait le monde oriental d'alors. Suivant une remarque très juste, on ne peut pas dire qu'il ait eu une politique guerrière, puisqu'il fut un prince essentiellement pacifique. Il eut toutefois une politique militaire, et c'est grâce à elle que, pendant quarante ans, il réussit à maintenir ses États — malgré quelques troubles dont il sera question plus loin — dans l'unité et dans une sécurité relative, tels que son père les lui avait transmis. C'est pour les défendre au dedans contre les dangers d'une insurrection, au dehors contre une invasion étrangère, qu'il organisa de plus en plus solidement l'excellente armée que lui avait laissée son père. Indépendamment de la garde royale et des corps d'infanterie, il créa une cavalerie très forte, composée de 12 000 cavaliers et de 1 400 chars de guerre³. Ce double élément avait manqué jusqu'alors aux Hébreux, et ils en avaient besoin désormais, pour lutter avantageusement, s'il le fallait, contre les États voisins, qui en étaient abondamment pourvus. Plusieurs fois, à l'époque des Juges, la nation théocratique avait subi de graves échecs, parce qu'elle ne pouvait opposer aux terribles chars de ses ennemis que des fantassins, quelque vaillants qu'ils fussent. Pour ces deux sortes de cavalerie, Salomon avait jusqu'à 40 000 chevaux. L'Égypte les lui procurait, en même temps que ces chars légers et solides qu'on voit si souvent représentés sur ses monuments (fig. 7). Les préfets des douze districts mentionnés plus haut étaient aussi chargés de fournir à tous ces chevaux le foin, la paille et l'orge nécessaires pour leur nourriture⁴.

1. Nous aurons à caractériser plus loin ces divers écrits.

2. Il en était ainsi déjà à l'époque de Samson (Juges, XIV, 12-18).

3. Ce chiffre n'est nullement exagéré. Jadis les Syriens du nord avaient pu en opposer de 2500 à 3000 au pharaon Ramsés II.

4. III Rois, IV, 26-28; X, 26; II Paral., IX, 25. Ce dernier passage mentionne seulement 4000 chevaux, mais il n'y est question que de l'attelage des 1400 chars.

Ces divers corps étaient répartis entre plusieurs villes, qui leur servaient de garnisons, et qui avaient été puissamment fortifiées par Salomon. Les principales d'entre elles étaient Hatsor, ancienne capitale de la confédération cananéenne du nord, située non loin du lac Mérom¹; Mageddo, aujourd'hui *el-Ledjjoûn*, dans la plaine d'Esdrélon, qui a été de nos jours le théâtre de fouilles très instructives; Guézer, au sud du royaume, naguère apportée en dot par la fille du pharaon. Grâce à leur situation, ces trois places fortes commandaient les routes du nord, du centre et du sud de la Palestine. Salomon fortifia aussi Béthoron le Bas et Béthoron le Haut²; Baa-



Fig. 7. — Chars égyptiens montés par un combattant et un cocher.
(D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, pl. xxxiii.)

lath, autre ville du sud, qui appartenait à la tribu de Dan. D'après la Bible hébraïque et un grand nombre de commentateurs, Salomon bâtit ou agrandit la ville célèbre que les Grecs et les Romains appelaient Palmyre, et à laquelle les Hébreux donnaient le nom de Tadmor³. Elle était située au nord-est de la Palestine, dans une riche oasis du désert arabe. Salomon fit d'elle comme une citadelle avancée, qui le protégerait, le cas échéant, contre les Syriens et les Assyriens. Il en reste encore des ruines imposantes. Enfin il transforma également en forteresses « les villes de provisions », c'est-à-dire, celles dont il avait fait des entrepôts et des magasins militaires, ou des casernements pour sa cavalerie⁴. Dans ses grands travaux de reconstruction et de fortification, Salomon n'oublia pas la capitale de son royaume. Non content d'en réparer les murailles, qui dataient d'environ cinquante ans, et de restaurer aussi « le Millo »,

1. Josué, xi, 1.

2. Sur ces deux bourgades, que la victoire de Josué sur les Cananéens avait rendues célèbres, voir le tome I, page 300.

3. Ici, le texte hébreu a la variante « Tamar »; ce qui a fait supposer à plusieurs interprètes qu'il s'agit d'une ville distincte de Palmyre.

4. III Rois, ix, 15-18; II Par., viii, 1-6. Divers auteurs attribuent aussi à Salomon la construction de Baalbek (fig. 8), au cœur de la Cœlésyrie. Les substructions gigantesques du temple du Soleil paraissent remonter à une très haute antiquité.

ouvrage de défense construit par les Jébuséens et fortifié davantage encore par David, il s'occupa de fournir aux habitants de Jérusalem, devenus plus nombreux, une provision d'eau suffisante à leurs besoins. Pour cela il fit capter, jusqu'au delà de Bethléem, des sources qu'il amena, d'après une tradition assez ancienne, d'abord dans les grands réservoirs qui portent encore son nom (les « étangs de Salomon »), puis de là, par des rigoles réparées longtemps après par Pilate, jusqu'au cœur de la ville.

IV. — La construction et la dédicace du temple de Jérusalem ¹.

Comme le pharaon Ramsès II, le roi Salomon a laissé après lui la réputation d'un constructeur infatigable. Mais, de tous les édifices plus ou moins somptueux qui se rattachent à son règne, le temple de Jérusalem est incontestablement le plus célèbre, celui qui, à lui seul, aurait suffi pour immortaliser son nom. Les renseignements particulièrement abondants que nous fournissent à ce sujet les deux auteurs inspirés, et qui sont complétés par l'historien Josèphe ², — sans compter les précieuses indications dues aux découvertes archéologiques contemporaines ³ — se rapportent à trois faits distincts : les préparatifs, la construction, la dédicace du splendide édifice. Sur chacun de ces points, nous nous efforcerons de dire brièvement l'essentiel ⁴.

I. *Les préparatifs de la construction.* — David, aux derniers temps de sa vie, pour se consoler de ne pas pouvoir bâtir en personne, ainsi qu'il l'avait ardemment désiré, un temple à la gloire du Dieu d'Israël, avait du moins mis de côté des sommes considérables et accumulé une grande quantité de matériaux, en vue de cette construction. Il avait même remis à son fils le plan du futur temple, tel qu'il l'avait reçu du ciel; en outre, il l'avait encouragé de son mieux à consacrer tout son zèle à cette œuvre, si digne d'un roi théocratique. Docile à cette recommandation suprême, Salomon se mit au travail dès que les affaires du royaume le lui permirent, c'est-à-dire, dès qu'il comprit qu'au dedans et au dehors, sa couronne était à l'abri de tout danger.

1. III Rois, v, 1-ix, 9; II Par., ii, 1-vi, 22.

2. *Ant.*, VIII, iii et iv.

3. Voir en particulier F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iii, p. 284-349.

4. Pour plus de détails, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages suivants : Melchior de Vogüé, *Le temple de Jérusalem*, Paris, 1864; X. Pailloux, S. J., *Monographie du temple de Salomon*, in-fol., Paris, 1885; C. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, Paris, 1887, t. iv, p. 171-338; l'article de M. Lesètre dans F. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, t. v, col. 2024-2045. Le travail magistral des Pères Vincent et Abel sur la Jérusalem antique n'a pas encore traité ce sujet.

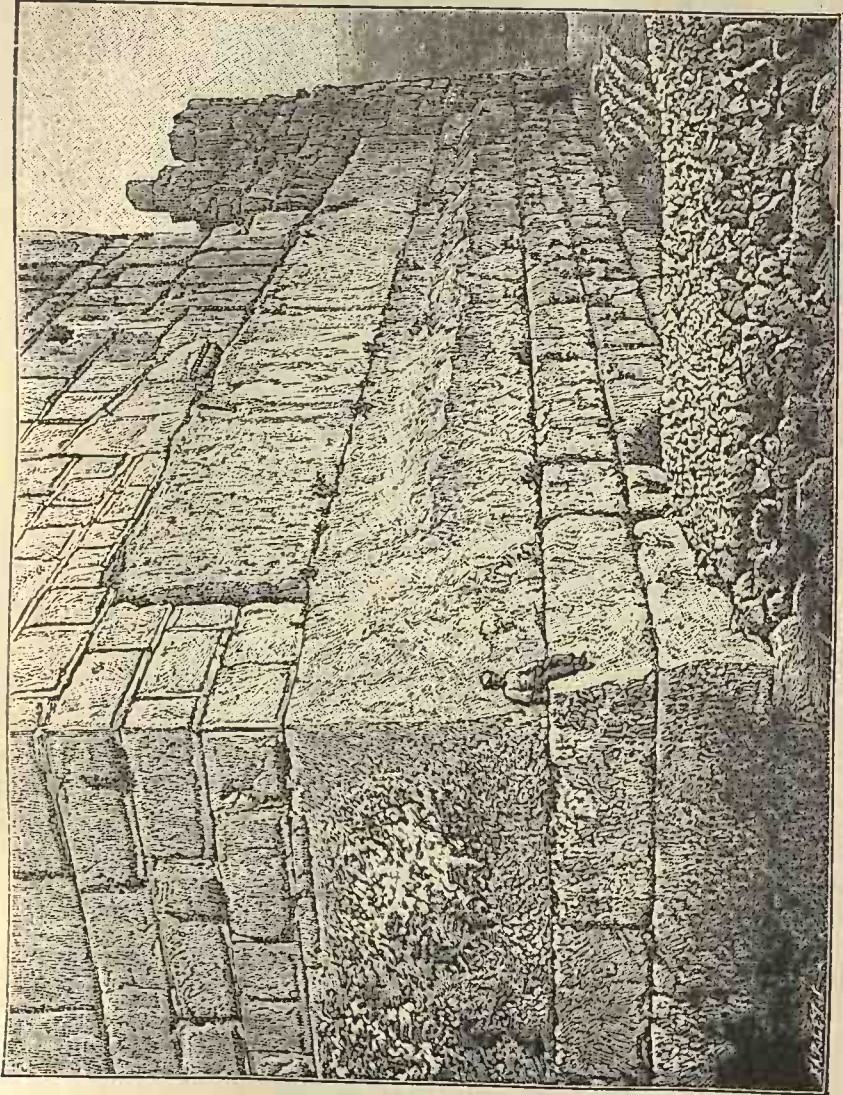


Fig. 8. — Murs de l'Acropole de Bambeck. (D'après une photographie.)

Il eut d'abord à s'occuper d'arrangements qui lui permettraient d'obtenir, promptement et avec avantage, les autres matériaux dont il avait besoin, comme aussi des ouvriers de tout genre, soit pour les préparer soit pour les utiliser. La Providence lui facilita singulièrement cette double tâche. Le prince phénicien Hiram, fils d'Abibal, avait succédé à son père sur le trône de Tyr, à l'époque où David réunissait sous son sceptre toutes les tribus d'Israël. Il avait aussitôt adopté, à l'égard de son royal voisin, une politique toute pacifique, qui était dans les traditions des marchands phéniciens. Il se lia même bientôt d'amitié avec David, auquel il fut heureux de procurer, ainsi qu'il a été dit, le bois et les ouvriers qui lui étaient nécessaires pour construire son palais ¹. Ses sentiments envers le peuple hébreu et son chef ne s'altèrent point après la mort de David; car il s'empressa d'envoyer à Salomon, lorsque celui-ci eut pris possession du trône, des ambassadeurs chargés de le féliciter de son avènement, et, en même temps, de lui offrir ses services ². Salomon, touché de cette attention, répondit au roi de Tyr par une autre ambassade, avec le double but de le remercier et de lui demander, dans un langage remarquable par sa délicatesse, ses sentiments de piété et de modestie, les matériaux et les artisans dont il avait besoin. Nous n'en citons que la partie principale :

Voici, je me propose de bâtir une maison au Seigneur mon Dieu, comme le Seigneur l'a déclaré à David mon père, en disant : « Ton fils, que je mettrai à ta place sur ton trône, c'est lui qui me bâtira une maison à mon nom. » Ordonne donc maintenant que l'on coupe pour moi des cèdres du Liban. Mes serviteurs seront avec les tiens, et je donnerai à tes serviteurs le salaire que tu demanderas, car tu sais qu'il n'y a personne parmi nous qui sache couper le bois comme les Sidoniens ³.

Salomon spécifiait qu'il avait surtout besoin de bois de cèdre, car cet arbre magnifique, qui recouvrait alors en grande partie les flancs du Liban, fournissait le meilleur des bois de construction (fig. 9). On l'exportait au loin, en Égypte, à Ninive et jusqu'à Ecbatane, pour les édifices princiers. Les rois de Ninive, qui furent souvent les maîtres du Liban, exigeaient comme tribut une certaine quantité de ce bois précieux, si estimé des anciens et regardé comme indestructible ⁴. La partie du Liban où croissaient abondamment les cèdres appartenait précisément alors au roi de Tyr ⁵. Salomon vantait à bon droit

1. II Rois, v, 9-12; I Par., xxii, 4; xxviii, 3.

2. III Rois, v, 1.

3. III Rois, v, 2-6; II Par., ii, 3-10.

4. Pline, *Hist. nat.*, xiii, 16; xvi, 76, 79; Horace, *Epist. ad Pis.*, 332.

5. Les vastes forêts de cèdres qui, d'après la juste remarque de Diodore de Sicile, xix, 58, étaient autrefois la gloire du Liban, ont presque entièrement disparu. Cà et là, cependant, on rencontre vers les sommets les plus élevés de

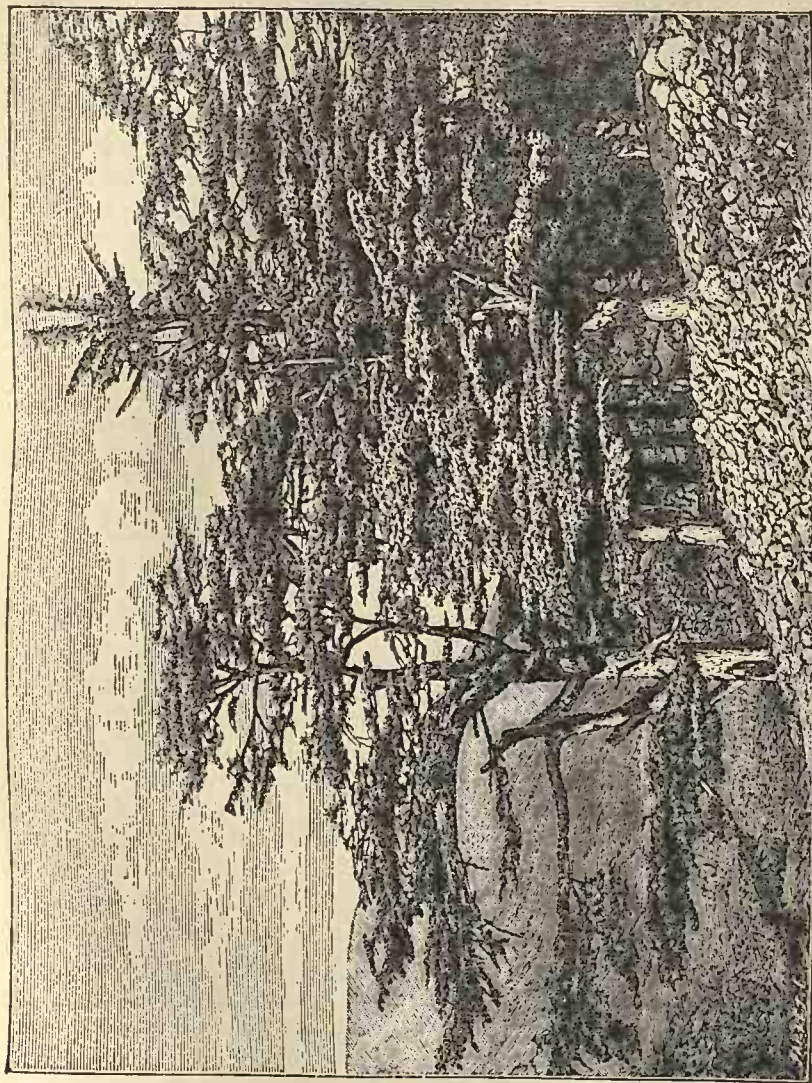


Fig. 9. — Groupe de cèdres du Liban. (D'après une photographie.)

l'habileté des bûcherons phéniciens qui devaient être employés à abattre, à équarrir, puis à charrier les quantités considérables de ces arbres qu'exigeait la construction non seulement du temple, mais aussi de ses palais. D'ailleurs, ce ne sont pas seulement les artisans tyriens et sidoniens de cette catégorie qui jouissaient alors d'une réputation très méritée. C'est pour toute sorte de travaux, dans toutes les classes de métiers, qu'on les savait capables et diligents. Les écrivains classiques, en particulier le vieil Homère, leur distribuent maint éloge sous ce rapport. Les Hébreux, au contraire, presque constamment en guerre depuis leur installation dans le pays de Canaan, et accoutumés à une grande simplicité de vie, n'avaient pas eu l'occasion, ou ne s'étaient guère souciés, de former des ouvriers dignes de succéder à ceux de leurs ancêtres qui, au temps de Moïse, avaient si bien réussi à fabriquer tout ce qui était nécessaire pour le tabernacle et son riche mobilier.

Hiram acquiesça volontiers à ce désir de Salomon; il en ressentit même une grande joie, car il comprit que, tout en obligeant son ami, il trouverait, pour son propre pays et pour lui-même, des avantages très appréciables à lui prêter son concours. Il se hâta donc de faire porter au roi d'Israël une lettre des plus aimables, dont nous possédons encore le texte¹. Elle débutait par un gracieux compliment :

C'est parce que le Seigneur aime son peuple qu'il t'a établi roi sur lui. Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui a fait le ciel et la terre, de ce qu'il a donné au roi David un fils sage, prudent et intelligent, pour bâtir un temple au Seigneur...

Hiram annonce ensuite à Salomon, en termes très cordiaux, l'envoi d'un artiste particulièrement habile, capable de diriger les ouvriers israélites dans tous les travaux d'art que nécessiteraient les constructions de son royal ami. Cet artiste modèle se nommait également Hiram; il était né du mariage d'un Tyrien avec une femme israélite. La lettre fait de lui un grand éloge :

Il sait travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, la pierre et le bois, les

cette chaîne célèbre, quelques groupes de cèdres relativement jeunes. Le plus renommé de ces groupes est situé à environ 1900 mètres d'altitude, à quelque distance de la source du *Nahr Qadicha*. Il se compose d'environ 350 à 400 arbres, dont une dizaine seulement attestent une haute antiquité. Le tronc de deux d'entre eux mesure 12 mètres de circonférence.

1. III Rois, v, 7-9; II Par., ii, 11-16. C'est le livre des Paralipomènes qui communique ce texte sous sa forme la plus complète. L'envoi d'une lettre par Hiram à Salomon n'a rien de surprenant, si l'on se rappelle que, plusieurs siècles auparavant, comme le témoignent les lettres de Tell-el-Amarna (voir les pages 278-281), les rois d'Égypte et d'Assyrie, les gouverneurs qui administraient au loin leurs provinces, correspondaient entre eux sous la forme épistolaire.

étoffes teintes en bleu et en pourpre,... et exécuter toute espèce de sculptures et d'objets d'art.

Cet artiste serait donc pour Salomon ce que Bézéléel avait été autrefois pour Moïse, lors de la construction du tabernacle¹. Assurément, comme on l'a dit, « la combinaison de tous ces talents artistiques paraît étrange à nos temps modernes; mais l'histoire de l'art fournit de nombreux exemples d'une souplesse presque aussi grande. Théodore de Samos, par exemple, était architecte; fondeur d'objets en bronze, graveur de cachets et orfèvre. Michel-Ange était peintre, sculpteur, architecte, etc. Durant la période primitive de l'art, le

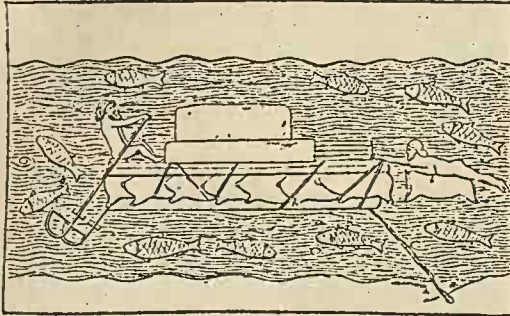


Fig. 10. — Radeau assyrien soutenu par des outrés et transportant des pierres de construction. Bas-relief de Ninive.

partage du travail, qui prévalut plus tard, est inconnu, ou du moins n'existe pas en fait. »

Le roi de Tyr proposa un excellent arrangement pour le transport du bois de cèdre, de cyprès², et d'autres essences nécessaires à Salomon : « Mes serviteurs les descendront du Liban à la mer, et je les expédierai par mer en radeaux (fig. 10) jusqu'au lieu que tu m'indiqueras; là je les ferai délier et tu les prendras. » De la sorte, tout irait pour le mieux. La forêt du Liban était située à dix ou douze lieues de la Méditerranée; on ferait donc glisser les troncs d'arbre le long des flancs de la montagne; puis on les rassemblerait en d'énormes radeaux que l'on conduirait, en suivant la côte, à Joppé, la Jaffa actuelle, qui a été de tout temps le port de Jérusalem. Il ne resterait ensuite que 38 kilomètres pour amener les arbres à Jérusalem. Ce moyen était tout ensemble le plus commode et le moins coûteux, car, vu l'absence

1. Exode, xxxi, 1-5.

2. Le bois de cyprès, que le Liban fournissait aussi en abondance, et dont le monarque israélite désirait également une grande quantité, convenait surtout pour les parquets, car il est remarquable par sa solidité, et il est aussi regardé comme incorruptible.

de routes carrossables, il aurait été extrêmement difficile alors de conduire une telle quantité de bois directement du Liban jusqu'au sud de la Palestine.

En échange de ces services, Salomon s'engagea à procurer à Hiram 20 000 *cors* de blé, 20 000 *baths* d'huile ordinaire ¹, 20 *baths* d'huile surfine ², et aussi un certain nombre de mesures d'orge et de vin. Les terres arables font presque complètement défaut dans les régions tyriennes, tandis que la Palestine était riche en céréales, en vin et en huile : ce paiement en nature était donc plus avantageux pour les deux parties contractantes ³. Un traité formel fut conclu sur ces bases entre Hiram et Salomon. Leur alliance n'en devint que plus intime; aussi se donnaient-ils parfois mutuellement le nom de « frères » ⁴. Des païens furent donc appelés à coopérer à la construction du temple du vrai Dieu. Symbole, a-t-on dit, de l'admission future des Gentils dans la religion dont ce temple allait être pendant longtemps le centre.

Hiram ne devait cependant fournir pour cette œuvre auguste qu'une minorité de travailleurs. Salomon eut à se préoccuper aussi d'en embaucher un grand nombre parmi ses propres sujets. Il en eut de deux catégories, tous rassemblés, comme cela s'est toujours fait dans l'Orient biblique, au moyen de la corvée obligatoire. La population non israélite de la Palestine, qui se composait surtout des descendants des races cananéennes épargnées autrefois par les Hébreux, en donna 50 000, à la tête desquels étaient placés 3 600 surveillants ou inspecteurs. Ils furent chargés des travaux les plus rudes : par exemple, de porter les fardeaux et d'extraire les pierres des carrières. La population israélite ne fournit que 30 000 ouvriers, qui furent employés dans le Liban. Comme, d'après le récent dénombrement opéré par David, le chiffre total des Hébreux âgés de plus de vingt ans était de 1 300 000 ⁵, cela ne faisait guère qu'un peu plus de deux hommes corvéables sur cent (un sur quarante). En outre un tiers seulement de ces 30 000 manœuvres était occupé en même temps, pendant un mois; les 20 000 autres demeuraient chez eux deux mois durant. En ajoutant à ces ouvriers soit cananéens, soit israélites, ceux qui lui vinrent de Phénicie, on peut dire que Salomon occupa près de 200 000 hommes à la construction du temple et de ses autres édifices.

Aujourd'hui, ce grand nombre nous paraîtrait énorme et même

1. Le *cor* était une mesure de capacité qui correspondait à 388 litr. 80; le *bath* en était la dixième partie (38 litr. 88).

2. Réservée sans doute pour la table d'Hiram.

3. III Rois, v, 10-12; II Par., II, 10, 15.

4. III Rois, ix, 13.

5. II Rois, xxiv, 3.

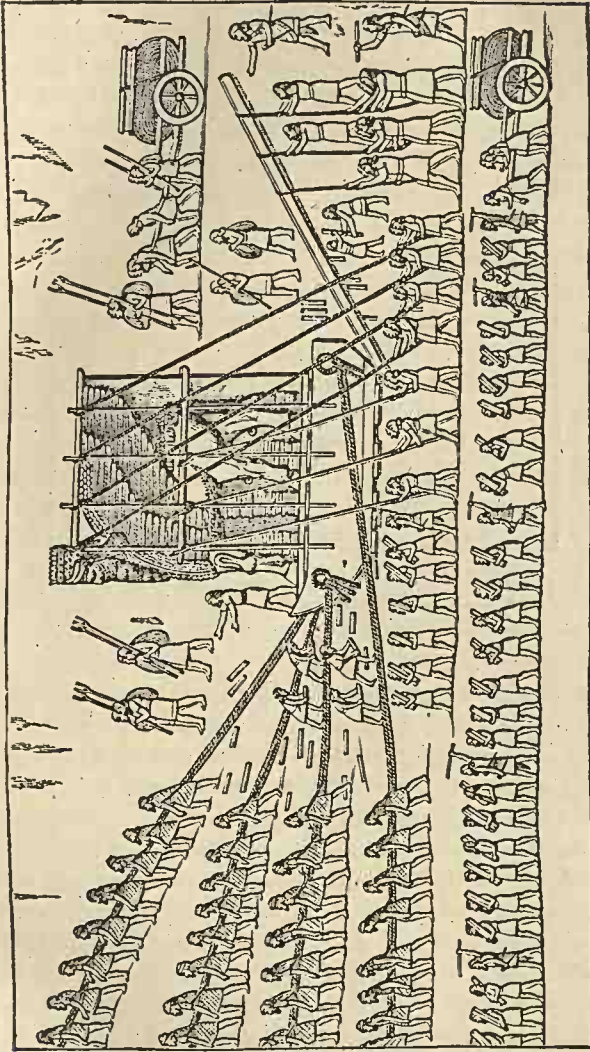


Fig. 11. — Assyriens transportant une statue colossale. (Bas-relief de Ninive.)

encombrant. Mais nous devons nous souvenir que les travaux de maçonnerie de quelque importance n'étaient pas simplifiés alors, comme aujourd'hui, par des moyens mécaniques aussi puissants qu'ingénieux. Des milliers de bras étaient requis pour soulever, pour traîner jusque sur le chantier, pour mettre en place les masses souvent énormes qui étaient mises en œuvre. Pour bâtir la pyramide de Chéops, en Égypte, 100 000 hommes furent employés pendant vingt ans ¹ (fig. 11). Les fresques égyptiennes et les bas-reliefs assyriens contiennent des scènes caractéristiques, au sujet du charroi de statues ou de pierres gigantesques. Et Salomon voulut précisément que « des pierres grandes et magnifiques » servissent pour les fondements du temple. Tout porte à croire que les assises réellement « gigantesques »

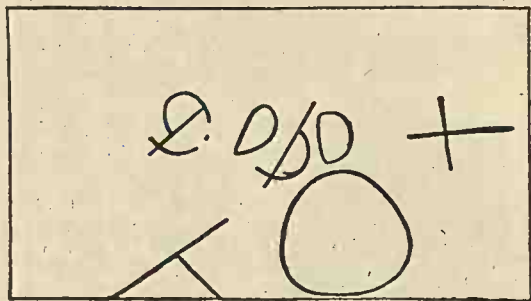


Fig. 12. — Pierres de construction, portant comme marques des lettres phéniciennes, trouvées sur l'emplacement du Temple à Jérusalem.
(D'après Warren, *Recovery of Jerusalem.*)

que l'on contemple avec admiration à l'angle sud-ouest de l'Haram-ech-Chérif, c'est-à-dire, de l'ancienne esplanade du temple, proviennent de cette époque. Nous en reparlerons plus loin. Les pierres employées étaient blanches et choisies, comme le montrent aussi les substructions antiques. En creusant au-dessous des murs, on a même retrouvé, peintes en rouges sur quelques-unes de ces pierres, des lettres phéniciennes (fig. 12) qui ont servi de marque aux ouvriers, pour indiquer la position qu'elles devaient occuper. Ce n'est pas des carrières du Liban que venaient les pierres avec lesquelles le temple fut construit. Cette opinion des anciens exégètes a été abandonnée à bon droit. « On concevrait difficilement qu'on eût fait transporter à grand-peine et à grands frais des pierres du Liban, lorsqu'on pouvait en avoir aisément sous la main. Les études et les fouilles récentes exécutées à Jérusalem ont montré que les pierres des fondations qui restent encore ont été extraites des carrières dites Royales, sur

1. Hérodote, II, 124; Pline, *Hist. nat.*, xxxvi, 12.

le mont Bézétha (à Jérusalem)... Il doit en être de même de toutes les pierres de l'édifice ¹. »

Elles furent taillées simultanément par des ouvriers israélites et des ouvriers phéniciens. Au nombre de ces derniers, on cite des Guébliens ou habitants de Guébal, la Byblos des Grecs, aujourd'hui *Gébaïl*, ville alors importante, située au bord de la Méditerranée, entre Beyrouth et Tripoli. Autre détail intéressant : le travail des tailleurs de pierre n'était pas exécuté auprès du chantier de construction, mais dans le voisinage des carrières ; on apportait les pierres à pied-d'œuvre entièrement préparées, prêtes à être mises en place. Le narrateur note avec une certaine fierté, que « ni marteaux, ni haches, ni aucun instrument de fer ne furent entendus pendant la construction ². » Comme il dut en être de même du bois destiné aux charpentes, aux toitures, aux parquets, le temple fut bâti pour ainsi dire dans un religieux et respectueux silence.

Un autre genre de préparatif que ne mentionne pas le récit biblique, mais qui avait une importance capitale et qui demanda un temps considérable, consista dans l'appropriation du site choisi par David, dans une circonstance mémorable, pour y élever le temple ³. C'était l'aire d'Areuna, située sur le mont Moriah et probablement agrandie par l'acquisition des terrains voisins. Mais cet emplacement « avait une coupe irrégulière, et la surface naturelle se prêtait mal à l'usage auquel on la destinait. Les ingénieurs en rectifièrent les contours par des murs gigantesques de soutènement ⁴ qui, selon les exigences du terrain, s'accrocheraient aux flancs de la montagne ou s'enracineraient au fond même de la vallée : l'espace circonscrit entre ce parement artificiel et la roche vide fut remblayé, et le tout se transforma en une sorte d'esplanade presque régulière, sur laquelle l'édifice s'appuya ⁵. » Cette esplanade n'occupait pas le *Haram-ech-Chérif* actuel dans son entier, mais seulement sa partie septentrionale. Les assises des murs de soutènement étaient d'une telle solidité, qu'elles ont résisté aux injures des temps et même aux attaques des hommes, plus redoutables encore, en particulier à la fureur des soldats de Nabuchodonosor.

II. D'après une note ajoutée au texte dans la traduction des Septante ⁶, la durée de ces divers préparatifs fut de trois années com-

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 448, note 2.

2. III Rois, VI, 7.

3. Page 556 du tome I.

4. En particulier par celui qui a été signalé ci-dessus, où telle pierre a 1 m. 90 d'épaisseur et 12 mètres de longueur ; mais c'est l'exception.

5. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. II, p. 744-745.

6. III Rois, V, 18.

plètes. Quoi qu'il en soit de la valeur de cette note, nos deux sources bibliques nous font connaître la date à laquelle commença le travail de construction proprement dit ¹. Le III^e livres des Rois, rattachant ce fait à la sortie d'Égypte, qui avait en quelque sorte inauguré la vie nouvelle des Hébreux au point de vue social, politique et religieux, dit qu'il eut lieu 480 ans après le passage de la mer Rouge. Mais les Septante ne parlent que de 440 ans, tandis que Josèphe

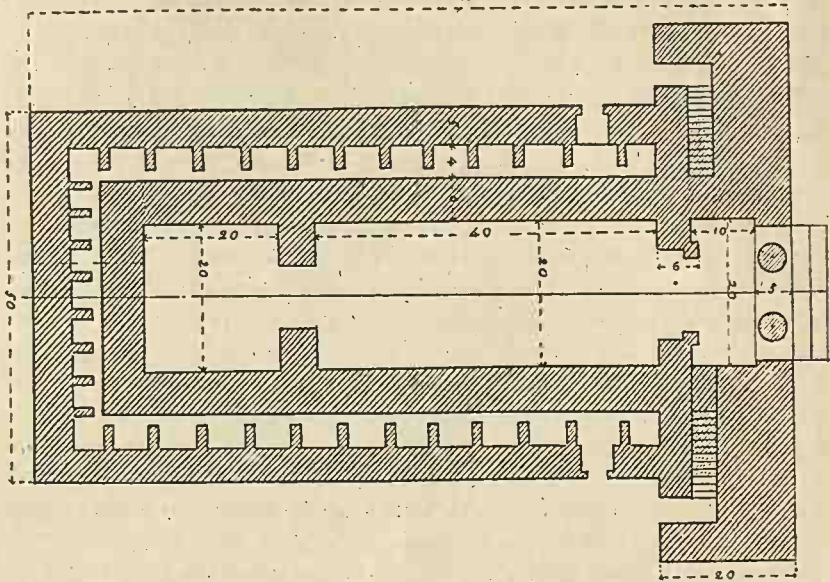


Fig. 13. — Plan général du temple de Salomon.

exagère et en réclame 592. Toute discussion est moralement impossible ici, puisque les données sûres font défaut. Une date plus claire est ensuite fixée des deux parts : la quatrième année du règne de Salomon — par conséquent en 1011 avant Jésus-Christ, si ce règne a débuté en 1015 — et le second mois de l'année, qui s'appelait *yyar* en hébreu et qui correspondait en partie à notre mois d'avril, en partie à celui de mai.

Nous ne suivrons pas dans tous ses détails le double récit de la construction, quelque intérêt qu'il présente. Il suffira, pour notre but, d'en donner un résumé, cependant assez complet, que quelques gravures rendront encore plus clair et plus vivant. Comme on l'a remarqué depuis longtemps, d'après son plan général, ses diffé-

1. III Rois, vii, 1; II Par., iii, 1-2.

rentes parties et la composition de son mobilier, le temple de Salomon était une reproduction assez exacte de l'ancien tabernacle, sauf que les dimensions étaient agrandies. Sa forme était celle d'un édifice (d'une « maison », dit le texte sacré), orienté de l'ouest à l'est, et ayant par conséquent sa façade tournée du côté de l'est. Par certains points, il rappelait les temples égyptiens; par d'autres, les temples phéniciens (fig. 13). Comme la tente construite au pied du Sinaï, et dont les débris furent respectueusement placés dans quelques-unes de ses dépendances, il se composait de trois parties : un portique,

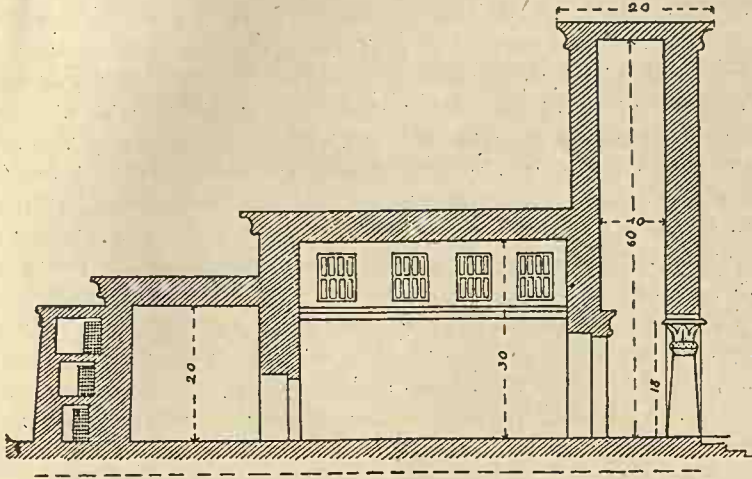


Fig. 14. — Coupe longitudinale du temple de Salomon.

le Saint et le Saint des saints ¹. Sa longueur totale était de 60 coudées; sa largeur, de 20 coudées; sa hauteur moyenne, de 30 coudées ². La coudée hébraïque équivalant alors, comme on le croit, à 0 m. 525, ces mesures, traduites en mètres, seraient d'environ 30 mètres de long, 10 de large et 15 de haut ³. C'était juste le double de celles du tabernacle, qui étaient respectivement de 30, de 10 et de 15 coudées (15, 5 et 7 1/2^m). Le temple de Salomon, tout merveilleux qu'il fût, n'était donc en réalité qu'un petit édifice; ce qui, du reste, suffisait à son but, car il était simplement, redisons-le, la « maison » du Seigneur, et accessible seulement aux prêtres et au grand-

1. Voir les pages 184-186 du tome I^{er} de cet ouvrage.

2. Ces mesures sont vraisemblablement prises hors d'œuvre, sans tenir compte de l'épaisseur des murs.

3. III Rois, vi, 2; II Paral., iii, 3.

prêtre pour certaines cérémonies du culte. Il n'était nullement destiné à servir de lieu de réunion et de prières pour les fidèles; ceux-ci ne pénétraient jamais dans le sanctuaire proprement dit, mais seulement dans les cours ou parvis.

En avant de l'édifice était un portique ou vestibule, auquel conduisait très probablement un escalier de quelques marches, comme dans le temple que décrit le prophète Ézéchiel¹. La largeur de ce *pronaos* était identique à celle de la « maison » elle-même (20 coudées, 10 m. environ); sa profondeur n'était que de 10 coudées (5 m.). Cette dernière mesure, ajoutée à celle de la largeur du temple ou *naos* proprement dit, portait celle-ci à 70 coudées ou 35 mètres². Ce qui caractérisait surtout le portique, c'était sa hauteur extraordinaire, s'il est vrai, comme le dit l'auteur des Paralipomènes, qu'elle atteignait jusqu'à 120 coudées ou 63 mètres. On a douté parfois de la réalité de ce détail, tant il paraît surprenant à première vue et hors de proportion avec les autres dimensions du temple. Le chiffre 120, auquel rien ne correspond dans l'autre document, serait dû à une erreur des copistes (fig. 14). Mais il est à remarquer que plusieurs temples égyptiens³ étaient précédés d'un énorme pylône du même genre; ce qui donne un caractère de vraisemblance à l'indication de l'écrivain biblique. Le portique était complètement ouvert. Auprès de son entrée se dressaient deux lourdes colonnes de bronze creux, une de chaque côté. Elles étaient hautes de 18 coudées (environ 9 m.) et leur diamètre mesurait 4 coudées à leur base. Leur chapiteau, d'une hauteur de 5 coudées, avait la forme d'un lis épanoui. Elles portaient en hébreu les noms symboliques de *Yâkîn*, « Il (Dieu) soutient », et *Boaz*, « en Lui (est) la force »⁴.

Du portique on pénétrait, par une porte à deux battants, en bois de cyprès, dans le « Saint », ainsi nommé d'après le mot hébreu *qôdech*, qui le désignait habituellement; mais on l'appelait aussi *hékal*, « temple ». C'était une salle longue de 40 coudées (20 m), large de 20 coudées (10 m.), haute de 30 coudées (15 m.). Une autre porte, également à deux battants, mais en bois d'olivier sauvage, conduisait au Saint des saints (*qôdech haqqôdech*) ou *debir*, « oracle », qui était la partie intérieure et la plus sacrée du temple. Un voile épais, couvert de fines broderies, le séparait aussi du Saint. Ses dimensions étaient de 20 coudées (10 m.) dans tous les sens, de sorte qu'il formait un cube parfait. Autour des murs du sanctuaire,

1. Ézéch., xi, 49.

2. III Rois, vi, 2; II Par., iii, 4.

3. En particulier ceux de Karnak, de Louksor et de Dendérah. Pour le temple de Jérusalem, la hauteur du pylône aurait été, dans ces conditions, le double de celle du Saint, le triple de celle du Saint des saints.

4. III Rois, vii, 15-23; II Par., iii, 13-17.

sur les deux faces latérales et par derrière, étaient bâtis trois étages de petites chambres, destinées à recevoir les trésors sacrés et les ustensiles qui servaient au culte, les vêtements sacerdotaux et d'autres objets religieux. L'entrée de l'étage inférieur avait été ménagée en dehors, et on montait aux étages supérieurs par un escalier tournant (fig. 15)¹. Aucune fenêtre ne s'ouvrait sur le Saint des saints, où régnait habituellement une obscurité complète. Dans la partie supérieure des murailles du Saint, on en avait pratiqué une rangée; mais elles étaient plus larges en dedans qu'en dehors². Le toit de l'édifice paraît avoir été plat; il consistait en poutres et en planches de cèdre, recouvertes de dalles de pierre blanche.

Tel était, pour ainsi dire, le squelette du temple de Salomon. L'ornementation intérieure des trois salles qui en formaient la partie

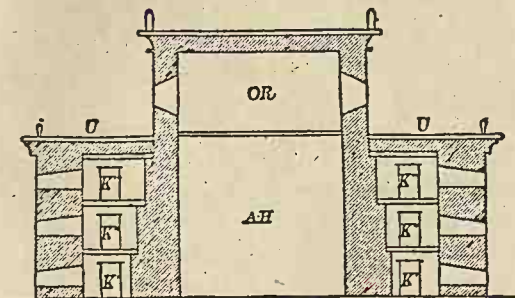


Fig. 15. — Coupe transversale du temple de Salomon, pour montrer l'arrangement des chambres autour du sanctuaire.
(D'après M. de Vogüé.)

essentielle peut être décrite en quelques lignes. Elle était d'une richesse prodigieuse. Nulle part on n'apercevait la pierre des murs, ceux-ci étant partout revêtus de lambris en bois de cèdre, qui étaient eux-mêmes lamés d'or. En outre, ces plaques d'or étaient décorées de bas-reliefs représentant des coloquintes, des fleurs, des palmiers, des chérubins. Tous les parquets étaient en bois de cyprès.

Le temple de Salomon était donc, on le voit, un édifice d'un genre très particulier, qui, malgré quelques emprunts faits à l'architecture religieuse de l'Égypte et de la Phénicie, était vraiment unique en son genre. Les Hébreux avaient le droit d'en être fiers. Sur toutes ses faces il était entouré d'une cour assez vaste, appelée tantôt la « cour des prêtres », parce qu'elle était réservée aux ministres sacrés pour l'exercice de leurs fonctions; tantôt la « cour supérieure »,

1. III Rois, vi, 5-10, 19-20, 31-32, 33-34; II Par., iii, 8, 14. — 2. III Rois, vi, 4.

par opposition à la grande cour, ou « grand parvis », qui était située plus à l'est et destinée à recevoir les adorateurs laïques. Un mur séparait ces deux parvis du reste de la ville. C'est du côté de l'orient qu'était l'entrée principale. Là se trouvait une colonnade dont Salomon ne put construire qu'une partie¹. Même après la destruction du temple bâti par lui, son nom resta attaché à ce côté des constructions. Voilà pourquoi, dans le temple d'Hérode, il était encore question du « Portique de Salomon². »

Il nous reste à dire aussi quelques mots du mobilier de ce sanctuaire vraiment digne du Dieu auquel il était consacré. Dans le Saint des saints, était placée l'arche d'alliance, ce meuble vénérable qui avait accompagné les Hébreux depuis le Sinaï, partageant leur bonne et leur mauvaise fortune. Les deux petits chérubins d'or dont elle était autrefois surmontée³ avaient fait place à deux statues colossales, hautes de 10 coudées (5 m.), debout à sa droite et à sa gauche, et représentant aussi deux esprits célestes de l'ordre des chérubins. « Leurs ailes étaient déployées : l'aile du premier touchait à l'un des murs, et l'aile du second touchait à l'autre mur ; leurs autres ailes se rencontraient par l'extrémité » au milieu du Saint des saints. Ainsi déployées, elles mesuraient vingt coudées à elles quatre, selon la largeur de la salle, et chacune d'elles avait cinq coudées de long. Les chérubins eux-mêmes étaient en bois d'olivier sauvage recouvert d'or⁴. Le Saint renfermait, comme autrefois, la partie correspondante du tabernacle, l'autel des parfums ou de l'encensement, en bois de cèdre lamé d'or, et, au lieu de l'unique chandelier d'or à sept branches du temps passé, dix chandeliers du même genre, portant des lampes qui brûlaient jour et nuit ; il y en avait cinq à droite de l'autel et cinq à gauche⁵. On voyait aussi dans le Saint la table d'or, sur laquelle on plaçait les pains de proposition renouvelés chaque samedi. De nombreux ustensiles, pareillement en or — mouchettes, bassins, couteaux, coupes, tasses, etc.⁶ — étaient mis en réserve pour le service quotidien dont cet autel était le centre matin et soir.

C'est dans la cour dite des prêtres qu'étaient offerts les sacrifices sanglants. L'autel sur lequel étaient consumées les chairs des victimes, d'après les rites fixés au Sinaï⁷, se dressait sur la plate-forme située en avant et au bas du portique qui a été décrit plus haut. Ses dimensions étaient considérables : dix coudées (5 m.) de haut, 20 (10 m.) de large et autant de long. Il consistait en un bloc de pierres et de terre, revêtu d'une couche d'airain. Les prêtres de service

1. Josèphe, *Bell. jud.*, V, v, 2.

2. Évang. de S. Jean, x, 23; Actes des apôtres, iii, 11.

3. Exode, xxv, 18-22. — 4. III Rois, vi, 23-28; II Par., iii, 10-13. —

5. III Rois, vi, 48-49. — 6. III Rois, vii, 50. — 7. Lévitique, i-vi, ix, xxxii, etc.

y accédaient par un plan incliné, muni de quelques marches à des intervalles réguliers. A ses quatre extrémités supérieures, étaient des protubérances en bronze massif, nommées « cornes », auxquelles on suspendait les membres des victimes avant de les brûler sur le brasier constamment allumé au sommet de l'autel. Entre ce même autel et le portique était placée la « mer d'airain », vaste bassin de forme ronde, qui avait environ 30 coudées de circonférence, 5 de hauteur et 10 de diamètre. Elle était supportée par douze bœufs d'airain, disposés en quatre groupes de trois (fig. 16)¹. Elle pouvait contenir jusqu'à 20 000 *baths* (plus de 777 hectolitres) d'eau, pour

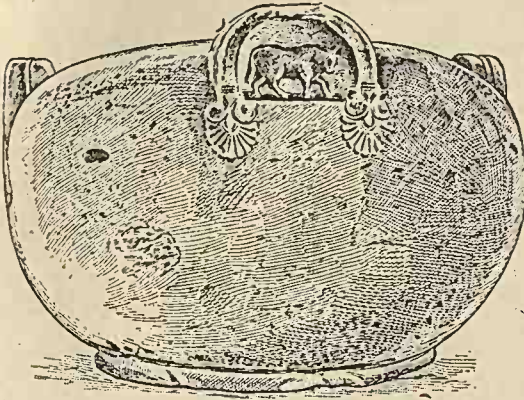


Fig. 16. — La mer d'airain et le bassin mobile. (Essai de reconstruction d'après Babelon, *Archéologie orientale*, p. 242-243.)

les ablutions réitérées des prêtres et des lévites. Il y avait en outre, de chaque côté de l'autel, cinq autres bassins également remplis d'eau et fixés sur des roues, de sorte qu'on pouvait les conduire aux divers endroits de la cour où on avait besoin d'eau pour laver les membres des victimes offertes en sacrifice².

Tel était, dans son ensemble, le temple que Salomon eut le grand honneur d'élever au Dieu d'Israël. Sa construction avait duré sept ans et demi, puisque, commencée le second jour du mois de *ziṽ* (avril-mai) de la quatrième année du règne de Salomon (1011 avant J.-C.), elle fut achevée le huitième mois³ de la onzième année (1004). Tandis

1. III Rois, vii, 23-26; II Par., iv, 2-5.

2. III Rois, vii, 27-37; II Par., iv, 6.

3. Le mois de *ziṽ*, appelé plus tard *yyar*, était le second de l'année des Hébreux. Le huitième mois, nommé alors *bout* et plus tard *marchésân*, correspondait en partie à octobre, en partie à décembre.

qu'on le bâtissait, le Seigneur était apparu à Salomon, pour l'encourager en lui disant :

Tu bâtis cette maison ! Si tu marches selon mes lois, si tu observes mes préceptes et si tu gardes tous mes commandements, j'accomplirai envers toi la promesse que j'ai faite à David ton père, et j'habiterai au milieu des fils d'Israël et je n'abandonnerai pas Israël mon peuple¹.

Quelque temps après l'achèvement du temple, Salomon en fit la consécration, la « dédicace », suivant l'expression reçue, avec une magnificence digne du Dieu d'Israël. Jamais, depuis la promulgation de la loi au mont Sinaï, le peuple théocratique n'avait assisté à une cérémonie aussi grandiose, et il ne semble pas qu'il en ait jamais revu de pareille. La célébration de cette fête avait été fixée au septième mois de l'année juive, alors appelé *éthanim* (plus tard *tichri*), qui correspond en partie à notre mois de septembre, en partie à celui d'octobre. Puisque la construction avait été terminée au huitième mois de l'année précédente, qui était la onzième du règne de Salomon, c'est donc onze mois plus tard qu'eut lieu la consécration. Cet intervalle fut employé soit à mettre la dernière main à certains détails, pour les perfectionner encore, soit à faire les préparatifs de la dédicace. Le roi avait convoqué officiellement « les anciens » d'Israël, et tous les chefs des tribus, les chefs des familles. Mais, comme on se trouvait alors en plein automne oriental, et que les travaux de la moisson et des vendanges étaient achevés, le peuple accourut aussi en masses nombreuses, de toutes les régions de la Palestine². Ce fut une manifestation splendide. Cette date avait été en partie choisie de manière à associer deux solennités : celle de la dédicace proprement dite du temple, et celle des Tabernacles ou des récoltes³, qui tombait en ce même mois, et qui était l'une des plus populaires chez les Israélites. Grâce à cette association, les fêtes de la dédicace du temple devaient être prolongées d'une semaine et durer quinze jours entiers.

Tout en laissant aux prêtres et aux lévites le soin d'accomplir les fonctions religieuses qui leur étaient réservées, Salomon joua, pendant ces grands jours, et tout spécialement en celui de la dédicace, un rôle tout à fait à part. Nous le verrons présider à tout. Il sera le héros de la fête. Le grand-prêtre, qui dut occuper naturellement l'un des premiers rangs pendant la cérémonie principale, ne sera pas même nommé. Et cependant, le monarque ne dépassa point ses droits et n'usurpa la place de personne. Comme roi théocratique il était, en effet, le vicaire et le représentant du Dieu d'Israël plus encore que le pontife.

1. III Rois, vi, 11-13. — 2. III Rois, viii, 1-2; II Par., v, 2-3. Voir aussi II Par., vii, 8. — 3. Lévitique, xxiii, 33-43.

Le récit biblique entre ici dans les moindres détails avec un intérêt visible¹, et suit pas à pas les trois grandes phases de la fête : rites de la consécration, prière solennelle de Salomon, action de grâces. La cérémonie religieuse s'ouvrit par la translation de l'arche d'alliance. Du tabernacle provisoire dans lequel David l'avait placée quelques années auparavant, elle fut portée par les prêtres dans le nouveau séjour qui avait été préparé tout exprès pour elle, et où elle devait rester pendant plus de quatre siècles. On organisa pour cela une procession majestueuse, à laquelle Salomon, dans toute la splendeur



Fig. 17. — Égyptiennes Jouant de la harpe, du luth, de la flûte, de la lyre, du tambourin. (D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte*, pl. CLXXV.)

de ses ornements royaux, accompagné de ses ministres et des principaux personnages du pays, entouré de sa garde, prit part au milieu d'un concours énorme de peuple. Entre le nouveau temple, et la cité de David où l'arche se trouvait alors, la distance à franchir était assez courte; il est à croire qu'on l'allongea, pour permettre à la procession de se développer. En même temps que l'arche d'alliance, les prêtres et les lévites transportèrent l'ancien tabernacle construit autrefois au Sinaï, et tous ses ustensiles. On était allé le chercher à Gabaon, où il avait résidé pendant longtemps. Cette précieuse relique devait trouver sa place dans les chambres construites autour du sanctuaire.

Au moment où la procession pénétra dans la cour du temple, de nombreuses victimes furent immolées; puis les prêtres, pénétrant dans le *naos*, traversèrent le portique et le Saint, et placèrent respectueusement l'arche dans le Saint des saints, à la place honorable qui lui était réservée, sous les ailes des deux chérubins. Elle contenait

1. L'historien Josèphe l'a encore développé d'après la tradition juive, *Ant.*, VIII, iv, 1.

encore les deux tables de la loi, que Moïse avait reçues de la main du Seigneur lui-même. La verge d'Aaron et l'urne remplie de manne en avaient disparu, on ne saurait dire à quelle époque. Quand les prêtres qui avaient porté l'arche sortirent du Saint des saints, les lévites chargés de la musique sacrée, vêtus de lin blanc, chantèrent, en s'accompagnant de luths, de harpes et de cymbales, (fig. 17) le refrain si populaire chez les Hébreux et répété à chaque verset du psaume cxxxv¹. « Louez le Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde dure à jamais. » Cent vingt prêtres, munis de trompettes alternaient avec eux, en faisant joyeusement retentir leurs instruments. Ainsi qu'il a été dit ailleurs, les prêtres et les lévites d'Israël avaient été répartis par David en différentes classes, qui avaient alternativement leur semaine de service; mais, pour cette cérémonie qui devait en employer un si grand nombre, on avait exigé la présence de tous sans exception. Ils contribuèrent ainsi à la splendeur de la fête².

A tous ces hommages, le Seigneur daigna répondre ostensiblement, en manifestant sa présence sous la forme d'une nuée miraculeuse, qui remplit l'intérieur du sanctuaire. Une manifestation semblable avait eu lieu au pied du Sinaï, lors de la consécration du tabernacle³. En renouvelant l'ancien prodige, Dieu montrait à son peuple qu'il acceptait le palais qui lui était offert et qu'il en prenait possession⁴. Mais la nuée qui lui servait de voile était si brillante, que les prêtres, comme autrefois Moïse, durent quitter momentanément le sanctuaire, où il leur était impossible d'accomplir leur service. A cette vue, Salomon s'écria : « Le Seigneur a dit qu'il habiterait dans une nuée; et moi, j'ai bâti une maison qui sera ta demeure, un lieu où tu résideras à jamais⁵. » Les premiers mots font allusion à plusieurs passages du Pentateuque⁶; par ce genre de manifestation, Dieu se cachait en même temps qu'il se montrait. L'autre parole, « Et moi... » exprime vivement l'émotion, le bonheur, la sainte fierté qui remplissaient l'âme du roi à cette heure solennelle.

Nous arrivons à la seconde partie de la cérémonie. Salomon, dont le visage avait été dirigé jusqu'alors du côté du sanctuaire, se retourna vers le peuple, qu'il bénit silencieusement en étendant les mains sur lui. Ensuite, dans une brève allocution, après avoir rappelé l'oracle communiqué autrefois à David par le prophète Nathan⁷, il remercia ardemment le Seigneur, qui lui avait permis de construire le temple et de réaliser ainsi le pieux désir de son père⁸. Cela dit, il

1. Ce beau cantique est attribué à David dans le titre qui le précède.

2. III Rois, viii, 3-9; II Par., v, 13-14. — 3. Exode, xl, 34. — 4. III Rois, viii, 10-11; II Par., v, 11-13. — 5. III Rois, viii, 12-13; II Par., vi, 1-2. — 6. Exode, xix, 9, 16, 18; xx, 21; Lévit., xvi, 2; Deut., iv, 11; v, 22, etc. — 7. II Rois, vii, 4-16. — 8. III Rois, viii, 14-21; II Par., vi, 3-11.

gravit les marches d'une tribune d'airain qu'on avait érigée dans le parvis des prêtres, s'agenouilla en face de l'assemblée et étendit ses mains vers le ciel. Dans cette attitude, il adressa au Dieu d'Israël, d'une voix forte, l'une des plus touchantes prières qui soit sortie d'une bouche humaine ¹. Nous en citerons quelques passages.

Après avoir d'abord vanté, dans un assez long prélude, les bontés du Seigneur au temps passé, gage de sa fidélité à ses promesses dans l'avenir, le royal suppliant conjura instamment son Dieu d'exaucer la prière qu'il allait lui adresser. Voici la seconde partie de cette sorte d'exorde :

Quoi donc? Dieu habiterait-il véritablement sur la terre? Si les cieux et les cieux des cieux ² ne peuvent te contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie! Mais, Seigneur mon Dieu, sois attentif à la prière de ton serviteur et à sa supplication... Que tes yeux soient ouverts nuit et jour sur cette maison, sur ce lieu dont tu as dit : « Là sera mon nom. » Écoute la prière que ton serviteur fait en ce lieu. Écoute la supplication de ton serviteur et d'Israël ton peuple, quand ils prieront en ce lieu. Exauce du lieu de ta demeure, des cieux; exauce et pardonne ³.

A la suite de ce prélude plein de foi et d'humilité, vient la prière proprement dite, composée de sept demandes pressantes. La première, un peu spéciale, relève la gravité du serment, surtout quand il est prêté devant les juges à propos d'un accusé. Que Dieu condamne le coupable et rende justice à l'innocent! La deuxième demande supplie le Seigneur d'accorder à la nation théocratique une prompte résurrection, dans le cas où elle aurait subi, en châtiment de ses péchés, une défaite humiliante :

Si ton peuple Israël est battu par ses ennemis parce qu'il aura péché contre toi, s'ils reviennent à toi et rendent gloire à ton nom, s'ils t'adressent des prières et des supplications dans cette maison, exauce-les du ciel ⁴, pardonne le péché de ton peuple Israël, et réunis-les dans le pays que tu as donné à leurs pères ⁵.

En troisième lieu, le roi demande la pluie en temps opportun, ce bien particulièrement nécessaire en Orient :

Si le ciel est fermé et s'il ne pleut pas à cause de leurs péchés contre toi, et si, priant en ce lieu, ils rendent gloire à ton nom, et s'ils se convertissent de leurs péchés parce que tu les auras châtiés, exauce-les du ciel

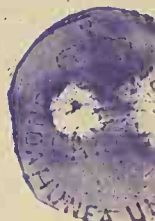
1. III Rois, VIII, 22-53; II Par., VI, 12-42.

2. Pléonasme qui représente fort bien les espaces immenses de la voûte céleste.

3. III Rois, VIII, 27-30; II Par., VI, 18-21.

4. Ces quatre mots reviennent au milieu de chaque demande, comme un refrain.

5. III Rois, VIII, 33-34; II Par., VI, 24-25.



et pardonne le péché de tes serviteurs et de ton peuple Israël, et montre-leur la bonne voie par laquelle ils devront marcher, et répands la pluie sur la terre que tu as donnée en héritage à ton peuple ¹.

Par sa quatrième demande, qui a beaucoup d'analogie avec la précédente, Salomon conjure la Seigneur d'exempter le territoire israélite de la famine, de la peste et de plusieurs fléaux redoutables pour l'agriculture. La cinquième, très touchante et très significative, se rapporte aux étrangers. Elle respire un esprit de charité qui est comme un avant-goût de l'évangile :

Lorsqu'un étranger qui ne sera pas de ton peuple Israël viendra d'un pays lointain, à cause de ton nom, car on apprendra que ton nom est grand, que ta main est forte et ton bras étendu; lorsqu'il viendra prier dans cette maison, exauce-le du ciel, du haut de ta demeure, et accorde à l'étranger tout ce qu'il te demandera, afin que tous les peuples de la terre connaissent ton nom pour te craindre, comme ton peuple Israël, et qu'ils sachent que ton nom a été invoqué sur cette maison que j'ai bâtie ².

C'est la conversion universelle des païens que Salomon désire ici ³. Son souhait si catholique se réalisera peu à peu; mais c'est seulement après la venue du Messie, et grâce à elle, qu'on en verra l'accomplissement parfait.

Que le peuple de Dieu sorte vainqueur de toutes les guerres qu'il aura légitimement entreprises : tel est le thème de la sixième demande. La septième, qui est la plus longue de toutes, supplie le Seigneur de remettre aux Israélites non seulement leurs péchés, mais aussi les châtements que leurs fautes leur auraient mérités. Comme conclusion de sa prière, Salomon rappelle à Dieu, avec une filiale candeur, le droit spécial qu'Israël avait à sa faveur :

Que tes yeux soient donc ouverts sur la supplication de ton serviteur et sur la supplication d'Israël ton peuple, pour les exaucer en tout ce qu'ils te demanderont. Car tu les as séparés de tous les peuples de la terre, pour en faire ton héritage, comme tu l'as déclaré par Moïse ton serviteur, quand tu as fait sortir nos pères d'Égypte, ô Seigneur Dieu ⁴.

Le roi conjure enfin le Seigneur de prendre possession du nouveau sanctuaire :

Lève-toi donc maintenant, Seigneur Dieu, viens à ton lieu de repos, toi et l'arche de ta majesté. Que tes prêtres, Seigneur Dieu, soient revêtus de salut et que tes bien-aimés ⁵ jouissent de bonheur ⁶.

1. III Rois, VIII, 35-36; II Par., VI, 26-27.

2. III Rois, VIII, 41-43; II Par., VI, 32-33.

3. Voir le psaume LXXI, où il développe admirablement cette pensée.

4. III Rois, VIII, 52-53; II Par., VI, 40-41.

5. Tous les Israélites.

6. II Par., VI, 42.

Après que Salomon eut achevé sa belle et pressante prière, d'une si haute spiritualité, un feu miraculeux descendit du ciel, et consuma les victimes immolées au début de la cérémonie. De plus, le phénomène de la nuée mystérieuse, qui s'était produit au moment où l'arche pénétrait dans le sanctuaire, se renouvela au plus haut degré d'intensité. Ce fut comme une seconde réponse du Seigneur, et une acceptation tout aimable des hommages qui lui étaient rendus. Les prêtres durent encore interrompre momentanément leur service, et le peuple entier, témoin de ces prodiges, se prosterna (fig. 18) la face contre terre, adorant son Dieu et répétant : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde dure à jamais ¹. »

Alors Salomon « se leva de devant l'autel où il s'était agenouillé, les mains étendues vers le ciel. » Debout et tourné vers le peuple,

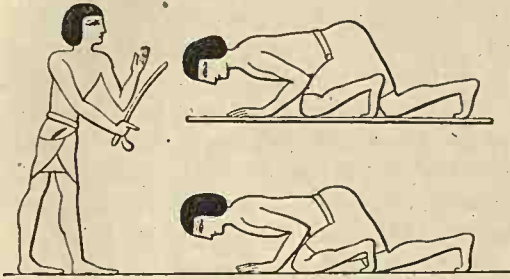


Fig. 18. — Serviteurs prosternés devant leur maître.
(D'après Champollion, *L'Égypte ancienne*, pl. xxxviii.)

il le bénit en prononçant d'autres pieuses et éloquentes paroles, qui exprimaient une vive reconnaissance envers Dieu pour tous ses bienfaits, la résolution de lui plaire par l'obéissance intégrale à ses commandements, le désir que « tous les peuples de la terre sachent que le Seigneur est Dieu et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui ². »

La troisième partie de la solennité consista en d'autres sacrifices, dont la généreuse profusion était en harmonie avec tous les autres actes de ces glorieuses journées. A lui seul, Salomon fit immoler 22 000 bœufs et 12 000 moutons. Chiffre énorme, mais que la magnificence habituelle du roi et les usages de l'ancien Orient, rendent aisément croyables. D'ailleurs, des myriades d'Israélites assistaient à la dédicace du temple, et offrirent aussi leur part des victimes successivement immolées pendant les quinze jours que durèrent les fêtes. Enfin, comme la plupart de ces sacrifices étaient offerts en action de grâces, une quantité considérable des chairs revenait aux donateurs, qui les consommaient avec leur famille, leurs amis et les

1. II Par., vii, 1-3. — 2. III Rois, viii, 54-61.

pauvres, dans de pieuses agapes. L'autel des holocaustes étant insuffisant pour qu'on pût brûler sur lui tant de victimes, on en avait dressé plusieurs autres dans la cour attenante au sanctuaire ¹.

Chez les anciens Hébreux, les fêtes religieuses duraient d'ordinaire une semaine entière. Après les sept jours consacrés à la dédicace du temple, on en consacra huit autres à la solennité des Tabernacles, ainsi qu'il a été dit plus haut. On les passa, selon la coutume, sous des tentes de feuillage dressées dans la ville et aux alentours. Le quinzième jour, Salomon congédia le peuple, qui s'en retourna « joyeux et le cœur content, » plein de reconnaissance pour « tout le bien que le Seigneur avait fait à David son serviteur et à Israël son peuple ². » Ce Dieu infiniment bon avait déjà manifesté sa satisfaction à Salomon. Il daigna la lui témoigner encore d'une manière toute bienveillante. Il lui apparut à Gabaon, pendant la nuit et en vision, comme aux premiers temps de son règne, et, après l'avoir assuré qu'exauçant sa prière, il avait sanctifié le temple, sur lequel ses yeux et son cœur seraient continuellement fixés, il lui réitéra la promesse faite autrefois à David touchant la perpétuité de sa race. Toutefois, en prévision de l'avenir et de la versatilité de ce peuple qu'il connaissait si bien, le Seigneur protesta que, si les rois ou la nation se détournaient de lui, en n'observant pas sa loi et en se livrant à l'idolâtrie, il répondrait à leur ingratitude par de terribles châtements : le peuple serait exilé loin de la Terre sainte, et le temple lui-même serait détruit. Ce double oracle ne s'accomplira que trop bien ³.

En attendant, le temple de Salomon fut, comme l'a dit Ézéchiël, « l'orgueil et la force d'Israël, les délices de ses yeux, l'objet de son amour ⁴. » Quelle joie inexprimable, au point de vue religieux, de savoir que le Seigneur l'avait agréé comme son palais permanent, dans lequel l'arche d'alliance figurait sa présence visible ! Aussi y venait-on avec un bonheur intime, aux principales fêtes de l'année et dans mainte autre circonstance particulière. A tout instant les prophètes et les autres écrivains sacrés parlent de lui avec les sentiments d'une vive piété. C'est en grande partie le temple qui contribua, malgré des défections trop fréquentes, à maintenir la vraie religion et le vrai culte au sein de la nation choisie. Au point de vue politique, si un schisme des plus regrettables sépara de lui les dix tribus du nord, il resserra de plus en plus les liens qui attachaient à leurs rois les tribus demeurées fidèles à la dynastie légitime. En vérité, « le temple sera la pierre angulaire contre laquelle les ennemis d'Israël viendront se briser, et la pierre fondamentale sur laquelle l'espoir d'Israël se construira un nouvel avenir ⁵. »

1. III Rois, viii, 62-64 ; II Par., vii, 4-7. — 2. III Rois, viii, 65-66 ; II Par., vii, 8-10. — 3. III Rois, ix, 1-9 ; II Par., vii, 11-22. — 4. Ézéchiël, xxiv, 21.

5. Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 4^e édit., t. II, p. 210.

V. — Apogée de la puissance et de la magnificence
de Salomon ¹.

Nous sommes arrivés à la période de la plus grande puissance et de la plus grande splendeur de Salomon, puissance et splendeur malheureusement plus profanes qu'on aurait pu le supposer en contemplant le zèle du roi pour le temple et pour le culte divin. Extérieurement du moins, sa piété ne semble pas avoir jamais été tout à fait en défaut; car ses biographes disent expressément qu'il offrait, aux trois grandes solennités de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, et chaque samedi, et même chaque jour, des holocaustes et des sacrifices d'action de grâces, et qu'il faisait brûler de l'encens par la main des prêtres sur l'autel d'or ².

D'autres constructions que celle du temple continuèrent de l'occuper pendant treize années encore. Déjà, en suivant les récits bibliques, nous avons signalé par anticipation les villes bâties, ou fortifiées, ou agrandies et embellies par lui, dans l'intérieur de son royaume et jusqu'en dehors des limites de la Palestine. Il nous reste à mentionner les magnifiques palais qu'il fit construire après l'achèvement du sanctuaire. Ils formaient un ensemble de toute beauté, un seul corps de bâtiment, dont les parties principales, au nombre de trois, étaient séparées par des cours et des galeries. Il y avait la « maison » du roi, celle de la reine, et la « maison de la forêt du Liban. » Aucun détail ne nous a été conservé sur le premier de ces palais. La reine, c'est-à-dire, la fille du pharaon, était un personnage trop important pour partager l'habitation des autres femmes du sérail; aussi Salomon l'avait-il installée d'abord dans la cité de David, en attendant qu'elle eût son propre palais. Quand il fut achevé, le roi lui en fit prendre solennellement possession ³. Le III^e livre des Rois décrit rapidement la « maison de la forêt du Liban ». Ce nom avait fait croire à plusieurs anciens commentateurs qu'elle était bâtie au cœur du mont Liban; mais c'était une fausse interprétation. On le lui avait donné à cause de la profusion du bois de cèdre qui était entré dans sa construction, et surtout parce que sa colonnade du rez-de-chaussée, formée de troncs de cèdres majestueux, présentait l'aspect d'une forêt libanaise. Ce palais avait cent coudées (50 m.) de long, cinquante (25 m.) de large, et trente de haut (15 m.). Il se composait de trois étages et contenait quarante-cinq chambres, quinze par étage. L'extérieur, quoique d'une grande distinction, était assez simple; le luxe avait été réservé pour l'intérieur, dont l'ornementation était très riche et très

1. III Rois, VII, 1-12; IX, 10-x, 29; II Par., VIII, 17-18; IX, 1-18.— 2. III Rois, IX, 25; II Par., VIII, 12-16.— 3. III Rois, IX, 24; II Par., VIII, 11.

soignée. De grandes salles hypostyles communiquaient avec des cours, autour desquelles se dressaient les bâtiments qui contenaient les appartements privés du monarque, ceux de sa famille, de ses officiers et de ses serviteurs. Deux de ces salles sont désignées à part : celle « des colonnes », et celle du trône, où Salomon rendait lui-même la justice, selon la coutume de l'Orient¹. Pour ce palais, comme pour le temple, le roi de Tyr fournit à Salomon, en même temps qu'un certain nombre de matériaux, les architectes, les artistes et les ouvriers qui dirigèrent ou aidèrent les artisans israélites².

Le fils de David pouvait donc écrire, au livre de l'Écclésiaste³ : « J'ai fait de grandes œuvres; je me suis construit des palais, j'ai planté des vignes, j'ai établi des jardins et des vergers, et je les ai remplis de toutes sortes d'arbres. » Parmi ces jardins, ces « paradis » semblables à ceux dans lesquels se complaisaient les monarques assyriens et chaldéens, une tradition très vraisemblable cite celui d'Étam, aujourd'hui *Ourtas* (fig. 19), à 12 kil. au sud-est de Jérusalem. Il y a là une vallée très fertile, suffisamment arrosée, où prospèrent les arbres fruitiers de toute espèce⁴. Ces travaux multiples occupèrent Salomon pendant vingt ans, à partir de la quatrième année de son règne (de 1011 à 992 avant J.-C.). En les résumant, le III^e livre des Rois pouvait dire (ix, 19) : Le roi « bâtit ce qu'il lui plut... à Jérusalem, au Liban et dans toute l'étendue de son royaume⁵. »

Nous venons de rappeler le concours que lui avait prêté son ami le roi de Tyr, durant cette longue période. En sus du paiement en blé, en farine, en huile et en vin, qui avait été stipulé entre eux, Salomon donna à Hiram — peut-être cela entraient-il aussi dans leurs conventions — vingt villes du territoire israélite. Ce fait a lieu de nous surprendre, car la cession d'une partie du sol israélite, quelque minime fût-elle, était peu conforme à l'esprit de la Loi⁶. Il est vrai qu'à cette époque de son règne, Salomon se préoccupait de moins en moins de cet esprit; de plus, il eut soin de choisir les villes en question au nord de la Palestine cisjordanienne, dans la Galilée dite « des nations », où les païens habitaient en grand nombre. Hiram s'empressa d'aller les voir; mais elles lui déplurent, sans doute parce que, tout en étant limitrophes de son royaume, elles étaient situées dans la montagne, et non sur le rivage de la mer. Il ne dissimula pas son mécontentement. « Quelles villes m'as-tu données là, mon frère! »

1. Voir d'intéressants détails dans Perrot et Chipiez, *Le temple de Salomon et la maison du Bois-Liban*, in-4^o, Paris, 1889, p. 76-87.

2. III Rois, vii, 1-12. — 3. Eccl., ii, 2-5.

4. Josèphe, *Ant.*, VIII, vii, 3.

5. Quelques maisons de plaisance pour l'été. Le Cantique des cantiques fait, comme l'Écclésiaste, de fréquentes allusions aux jardins de Salomon.

6. Lévitique, xxv, 23-34; III Rois, ix, 10-14.

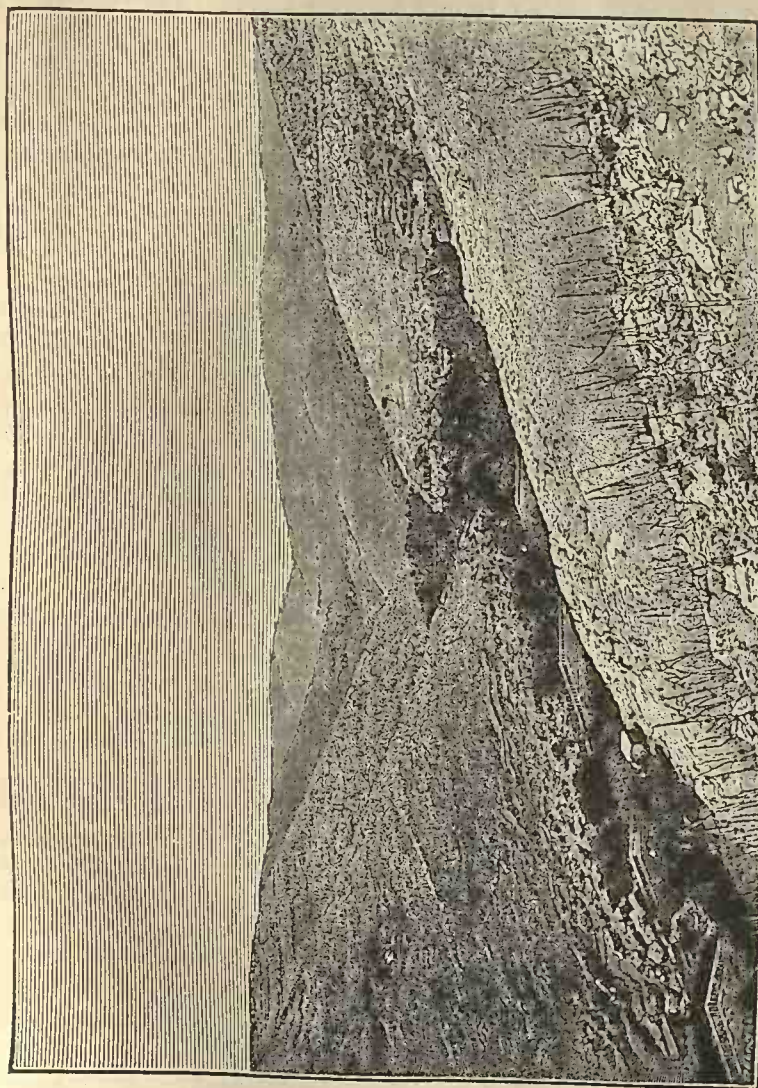


Fig. 19. — Ouadi Ourtas. (D'après une photographie.)

dit-il à Salomon. Il donna même ironiquement à ce district le nom de « pays de Caboul », qui paraît signifier : pays de rien ¹ ». Malgré son déplaisir, il rendit au roi d'Israël présent pour présent, Le sien consista en cent vingt talents d'or, c'est-à-dire, 15 822 000 francs de notre monnaie ².

La gloire et l'éclat du règne de Salomon, sa renommée de sagesse et d'intelligence répandue au loin, sont mis en relief par un épisode d'une haute portée : la visite que la reine de Saba, en hébreu *Chebâ*, vint lui faire de loin ³. Cet épisode sert pour ainsi dire de commentaire à une remarque de l'auteur inspiré (III Rois, iv, 34); remarque très exacte en réalité, quoique hyperbolique dans sa forme : « On venait de tous les peuples pour entendre la sagesse de Salomon, de la part de tous les rois de la terre. » Dans la Table des peuples contenue au chapitre x^e de la Genèse, le nom de *Chebâ* est porté par deux personnages, dont l'un représente l'Éthiopie, et l'autre l'Arabie heureuse ⁴. Et de fait, ces deux contrées revendiquent l'honneur d'avoir eu autrefois pour reine l'héroïne du récit que nous abordons. Les traditions arabes semblent offrir plus de garanties. Quel qu'ait été le pays de Saba, la réputation de Salomon y pénétra et émut la reine qui le gouvernait alors; aussi, sans redouter d'entreprendre un voyage si lointain, voulut-elle contrôler par elle-même cette renommée extraordinaire. Elle désirait particulièrement mettre à l'épreuve la sagesse du roi d'Israël par un procédé tout oriental : en lui proposant des énigmes qu'il devrait résoudre ⁵. Franchissant donc la distance considérable qui séparait ses États de la Palestine, elle fit un jour son entrée dans Jérusalem, entourée d'une suite brillante, et accompagnée d'un convoi de chameaux qui portaient les riches présents qu'elle offrirait au roi : « des aromates, de l'or et des pierres précieuses. »

Principalement accueillie par Salomon, « elle lui dit tout ce qu'elle avait au cœur », et elle fut ravie de recevoir une réponse satisfaisante à toutes les questions qu'elle lui posa. Après avoir admiré son intelligence, elle passa à une admiration d'un autre genre, quand elle eut été admise à voir de près ses merveilleux palais, la somptuosité de sa table, le grand nombre et les splendides costumes de ses serviteurs et des officiers de sa cour, et aussi les holocaustes qu'il offrait à son Dieu. En face de cette richesse et de cette magnificence, qu'elle ne s'était pas attendue à trouver dans la capitale israélite, elle se rendit compte de l'influence politique exercée par le roi, de sa puis-

1. D'après Josèphe, pays désagréable.

2. On croit que le talent d'or valait 131 850 francs.

3. III Rois, x, 1-13; II Par., ix, 1-9, 12. — 4. Genèse, x, 7, 28.

5. Voir Juges, xiii, 12.

sance, de la haute civilisation qu'il avait introduite dans son royaume. Et pourtant, elle savait par son expérience personnelle ce qu'était la splendeur d'une cour orientale! Aussi, comme hors d'elle-même, elle tint à Salomon ce langage flatteur :

C'était donc vrai, ce que j'ai appris dans mon pays sur ta situation et ta sagesse! Je ne le croyais pas avant d'être venue et de l'avoir vu de mes yeux. Mais on ne m'en avait pas dit la moitié. Ta sagesse et ta prospérité dépassent ce que la renommée m'en avait appris. Heureux tes gens, tes serviteurs, qui sont constamment auprès de toi et qui entendent ta sagesse! Béni soit le Seigneur ton Dieu, qui t'a accordé la faveur d'être assis sur le trône d'Israël! C'est parce que le Seigneur aime à jamais Israël, qu'il t'a établi roi pour gouverner avec justice et équité.

Ces dernières paroles ne prouvent nullement que la reine de Saba eût adopté le culte du vrai Dieu. Elles furent prononcées avec la signification générale que pouvait leur attribuer une païenne. En présent, l'illustre visiteur offrit à Salomon, outre les aromates et les pierres précieuses qu'elle avait apportés, cent vingt talents d'or, somme identique à celle que le roi de Tyr avait donnée naguère au roi d'Israël. Mais elle ne partit pas les mains vides, car Salomon lui fit cadeau à son tour « de tout ce qu'elle désira, de ce qu'elle demanda, et c'était plus qu'elle n'avait apporté. » Détail qui ne nous étonne pas, de la part d'un prince si magnifique.

La gloire du plus brillant des rois israélites n'était plus alors de tout premier ordre, tant les éléments profanes l'avaient altérée. N.-S. Jésus-Christ l'a cependant signalée à l'occasion de la visite de « la reine du Midi ¹ ». Et c'est précisément son caractère mondain qui la rendait plus éclatante aux yeux des hommes. Le soin avec lequel les écrivains sacrés la signalent sous ses différentes formes, montre qu'elle était vraiment exceptionnelle. C'est ainsi qu'après avoir déjà parlé de la richesse de Salomon dès les premiers temps de son règne, ils y reviennent, pour en indiquer une fois de plus, du moins partiellement, les sources et l'emploi. « Le poids de l'or qui arrivait chaque année à Salomon était de 666 talents d'or pur, outre ce qu'il retirait des négociants et du trafic des marchands, de tous les rois d'Arabie et des gouverneurs du pays ². » A eux seuls, ces quelques mots en disent bien long sur les revenus annuels du monarque.

Notons d'abord que toutes les dépenses de sa table si somptueuse, et beaucoup d'autres encore sans doute, étaient défrayées par la nation, ainsi qu'il a été expliqué précédemment. C'était là déjà un revenu énorme. On a calculé que les 666 talents d'or qui lui arri-

1. S. Matth., XII, 42; et S. Luc., XI, 31.

2. III Rois, X, 14-15; II Par., IX, 13-14.

vaient de différents côtés équivalaient à un poids de 283 000 kilogr., et à la somme de 87 800 000 francs; ce qui n'a pas lieu de nous surprendre, car l'or abondait alors dans les contrées orientales. A cette première source de revenus, il faut ajouter ce que Salomon retirait, sous la forme d'impôts et de tribut, des grands et des petits marchands, des droits de péage sur les caravanes qui traversaient la Palestine, des rois et des princes tributaires. Les présents qui lui étaient sans cesse offerts, de toutes les directions et sous toutes les formes — « objets d'argent et d'or, (riches) vêtements, armes, aromates, chevaux et mulets ¹ — contribuaient singulièrement aussi à l'enrichir. En outre, d'après la coutume des monarques orientaux, il s'attribua le monopole de divers articles de commerce qu'il importait du dehors, en particulier sur les chars de guerre et les chevaux. Il se livra même, sur ces deux derniers articles, à des opérations commerciales très avantageuses. L'Égypte possédait des haras célèbres, et elle fabriquait aussi en grande quantité les chars, légers et solides en même temps, qu'on voit à tout instant représentés sur ses monuments. Les agents de Salomon se rendaient donc régulièrement sur les bords du Nil, pour faire leurs achats. Un cheval de selle, rendu à Jérusalem, était payé 150 sicles d'argent (environ 425 fr.); un char de guerre, 600 sicles (environ 1700 fr.). Le roi revendait ensuite une partie de ses achats aux princes syriens et héthéens, avec de gros bénéfices pour son budget ². Nos deux narrateurs ont recours à une hyperbole très forte, pour donner à leurs lecteurs une idée générale de la richesse de Salomon. « Le roi, disent-ils, rendit l'argent aussi commun à Jérusalem que les pierres... On n'en faisait aucun cas du temps de Salomon ³. »

Nous avons parlé de la politique administrative et militaire du fils de David. Il eut aussi une politique maritime, et ce fut là une innovation qui fait honneur à son génie, en même temps qu'une autre source considérable de ses revenus. Son ami le roi de Tyr, qui lui avait été déjà d'un si grand secours pour mener ses constructions à bonne fin, l'aida puissamment aussi dans cette direction. Les Hébreux possédaient, à l'ouest de la Palestine, une grande étendue de côtes maritimes, mais aucun port bien organisé, car toutes ces côtes sont d'un abord difficile. D'ailleurs la population israélite, absorbée jusqu'alors par ses occupations agricoles toutes les fois que la paix le lui avait permis, ne s'était jamais sentie attirée par des entreprises d'outremer, dont elle laissait volontiers le monopole à ses hardis voisins de Phénicie ⁴. Toutefois, la conquête du territoire édomite

1. III Rois, x, 25; II Par., ix, 23-24. — 2. III Rois, x, 28-29; II Par., ix, 28. — 3. III Rois, x, 21, 27; I Par., ix, 20, 27.

4. Voir les intéressantes réflexions du P. Schwalm, *La vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*, in-12, Paris, 1910, p. 95-99.

par David avait ouvert à Israël une vue sur la mer Rouge, en lui donnant les deux petits ports d'Asiongaber et d'Élath, situés au fond du golfe élanitique (fig. 20). Salomon comprit quels précieux avantages il pouvait tirer de cette possession, et ce fut une autre de ses gloires.

Comme il n'avait à sa disposition ni vaisseaux ni marins, il s'adressa une fois de plus à Hiram, en lui demandant son concours pour se les



Fig. 20. — Carte du golfe élanitique.

procurer. Un nouveau traité fut donc passé entre eux, et des armateurs tyriens vinrent construire, de concert avec des ouvriers israélites, dans les deux ports qui viennent d'être mentionnés, une flotte capable d'entreprendre sur la mer Rouge et même au delà, des voyages au long cours. Le Liban fut encore mis à contribution pour fournir le bois nécessaire à cette construction. En même temps, des marins phéniciens formaient un certain nombre d'Hébreux à la manœuvre de ces navires. Quand tout fut prêt, la flotte appareilla, et vogua heureusement tout le long de la mer Rouge, franchit le détroit d'Aden et s'avança jusqu'aux régions lointaines de l'Inde, sur l'embouchure

de l'Indus. C'est là, en effet, que se trouvait, selon toute vraisemblance, le célèbre et mystérieux pays d'Ophir (fig. 21), où les écrivains sacrés nous apprennent que l'expédition s'arrêta¹. Elle en revint, trois ans plus tard, avec un chargement des plus précieux, qui consistait en 420 talents d'or, équivalant à plus de 55 000 000 de francs, en une grande quantité de bois de santal, en pierres précieuses, en argent, en aromates, etc.². Le bois de santal, originaire de l'Inde, et aux variétés rouge et blanche, a été de tout temps employé pour les travaux luxueux d'ébénisterie. Salomon en fit fabriquer des balustrades, destinées au temple et à ses propres palais, et aussi des harpes et des luths. D'Ophir on lui rapporta aussi des animaux rares, entre autres des paons et des singes. Ces curiosités exotiques plaisaient aux princes orientaux; aussi les voit-on apparaître sur les anciens monuments égyptiens et assyriens. D'après le texte biblique, ces expéditions lointaines devaient se renouveler tous les trois ans; mais il ne dit pas combien de fois la flotte de Salomon fit le voyage d'Ophir.

Du moins il nous indique, par quelques traits spéciaux, quel emploi le roi faisait de ses immenses revenus. Le budget de ses dépenses devait égaler, sinon dépasser, celui de ses recettes pourtant si considérables; car Salomon ne savait pas mettre un frein à ses goûts de luxe et de magnificence. C'est ainsi qu'il fit préparer, pour les soldats de sa garde, six cents boucliers lamés d'or. Il y en avait de deux sortes : les grands, qui atteignaient presque la taille d'un homme et pouvaient le protéger tout entier; les petits, de forme ronde, que les guerriers attachaient à leur bras gauche, et qui garantissaient leur tête et leur poitrine. Chacun des grands revenait à 600 sicles d'or, ou environ 23 000 fr.; chacun des petits, à 3 mines d'or ou 6 600 fr. Ils étaient déposés dans une salle du palais du bois du Liban, qu'ils ornaient splendidement. Nous verrons bientôt le roi égyptien Sésac s'en emparer comme d'une riche dépouille³.

1. Sur cette riche contrée, qu'on n'est pas encore parvenu à identifier avec certitude, voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 376-405. Parmi les nombreuses opinions qui se sont formées au sujet de son emplacement, deux seulement méritent de retenir l'attention; l'Arabie heureuse ou Yémen et les Indes.

2. III Rois, ix, 26-28; x, 22; II Par., viii, 17-18; ix, 21. Dans leur traduction des passages II Rois, x, 25, et II Paral., ix, 21, les Septante et la Vulgate supposent que la flotte de Salomon allait aussi à *Tarchich*, c'est-à-dire à Tartessus, en Espagne; mais il n'est nullement question, dans le texte hébreu, de ce voyage vers les régions extrêmes de la Méditerranée. L'erreur provient de ce que ce même texte désigne les navires de Salomon par l'expression « vaisseaux de Tarsis », qui, d'après d'autres passages bibliques — entre autres, (III Rois, xxii, 48 d'après l'hébreu), le Psaume xlvii (hébr., xlviii), 8, Isaïe, ii, 16 — servait à représenter des navires solides, capables de franchir des distances considérables, comme l'était celle qui séparait la Palestine de l'Espagne.

3. III Rois, x, 16-17; II Par., ix, 15-16.

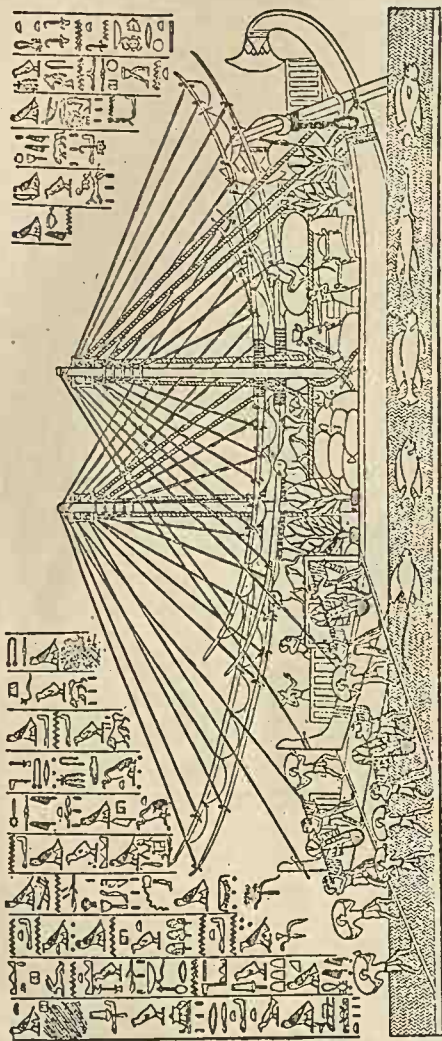


Fig. 21. — Vaisseau de la reine Habasou, que l'on charge de précieuses marchandises.
(Bas-relief de Thèbes, Haute-Égypte.)

Le trône d'apparat de Salomon¹ était aussi d'une magnificence qui n'a pas sa pareille dans l'antiquité (fig. 22). Il était entièrement en ivoire, avec de nombreux ornements d'or pur. Arrondi en haut du dossier, il était muni, à la manière d'un fauteuil, de bras que deux lions

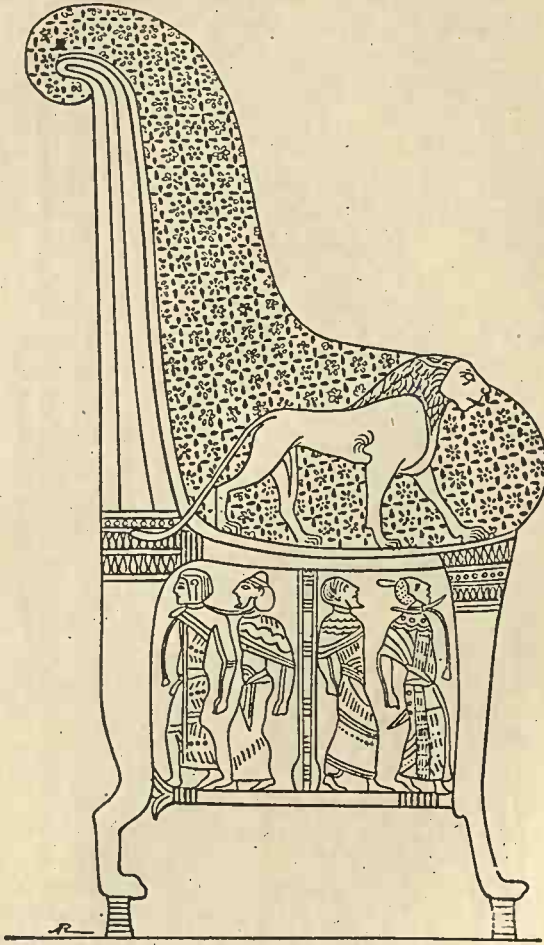


Fig. 22. — Trône égyptien.
(D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. III, pl. cclviii.)

sculptés semblaient soutenir. Il était placé sur une estrade à laquelle on parvenait par six degrés, de chaque côté desquels se tenaient deux lionceaux, douze en tout¹. Toute la vaisselle royale était d'or. C'était donc, sur toute la ligne, une prodigalité qui n'avait pas de bornes.

1. III Rois, x, 18-20; II Par., ix, 17-19.

VI. — La décadence, les fautes et le châtement de Salomon.

L'histoire de ce règne, si glorieux au dehors, et dont les heureux débuts promettaient tant de bien au peuple de Dieu, au triple point de vue politique, social et religieux, s'achève d'une façon lamentable. En la lisant, on est profondément attristé, désappointé. Il est vrai que nous avons remarqué, dans ce prince que le Seigneur avait si bien doué, des tendances pleines de péril, pour lui-même d'abord et aussi pour son peuple. Chacune de ses qualités étaient accompagnée, par mode de contraste, d'un défaut qui ne se développa que trop promptement. Cet amour insatiable du luxe et ces dépenses exagérées pour le satisfaire, ce désir d'égaliser en splendeur les monarques les plus riches de l'ancien Orient, cette ostentation de mauvais aloi, étaient absolument opposés à l'esprit de la théocratie. Combien différent était le portrait que Moïse avait tracé par anticipation du futur monarque d'Israël ¹ ! « Qu'il n'ait pas un grand nombre de chevaux; ... qu'il ne fasse pas de grands amas d'or et d'argent... » Au contraire, ce n'était que trop la réalisation de celui que Samuel avait décrit naguère, lorsque les représentants du peuple lui avaient demandé un roi.

Moïse avait dit encore, au même passage du Deutéronome : « Qu'il n'ait pas un grand nombre de femmes, afin que son cœur ne se détourne pas. » Salomon viola aussi ce précepte, au point d'avoir sept cents femmes de premier rang, et trois cents de second rang : chiffres qui nous sembleraient exagérés, incroyables même, si l'histoire ancienne et moderne des monarques orientaux n'en citait pas de semblables et de plus considérables encore ². Peut-être la politique intérieure et extérieure explique-t-elle un certain nombre de ces alliances, Salomon s'étant proposé de consolider sa situation au dedans et au dehors, en épousant des « princesses » — le texte hébreu emploie ce titre — qui appartenaient aux nations voisines. Mais cela même ne serait pas une excuse; et d'ailleurs, le récit sacré implique beaucoup plus que cela, lorsqu'il dit que « Salomon aima beaucoup de femmes étrangères », et qu'il « s'attacha à elles avec une passion très ardente; » ce qui suppose une âme devenue molle et sensuelle à l'excès. On cite la liste des principales de ces étrangères : c'étaient « des Moabites, des Ammonites, des Édomites, des Sidoniennes, des Héthéennes », appartenant, continue le narrateur, « aux nations dont le Seigneur avait dit aux fils d'Israël : « Vous n'irez pas chez elles, et elles ne viendront pas chez vous, car elles tourneraient vos cœurs du côté des faux dieux ³. »

1. Deutéronome, xvii, 16-17.

2. Voir F. Vigouroux, *op. cit.*, t. vi, p. 404, note 2.

3. III Rois, xi, 1-3.

Déjà nous avons eu l'occasion de dire, au sujet de David, quels graves inconvénients pouvaient découler de la polygamie pour un roi d'Israël, et nous avons constaté qu'elle fut pour lui la cause de fautes très graves et de nombreux malheurs. Lui du moins, même coupable, était demeuré attaché à son Dieu, tandis que Salomon s'en éloigna toujours davantage. En effet, ainsi que Moïse l'avait prédit, quand Salomon commença à prendre de l'âge et à devenir plus impressionnable aux influences du dehors, ces femmes « détournèrent son cœur... et l'inclinèrent vers les faux dieux, » de sorte qu' « il ne fut pas tout entier au Seigneur son Dieu... Il alla après Astarté, divinité des Sidoniens, et après Moloch, l'abomination¹ des Ammonites,... et après Chamos, l'abomination des fils de Moab. » Nomenclature désolante, qui énumère quelques-unes des divinités les plus immondes et les plus cruelles auxquelles les peuplades voisines des Hébreux rendaient un culte. La suite du récit biblique expose de quelle manière Salomon « allait après » ces faux dieux. Pour complaire à ses femmes, il construisit, sur la partie la plus méridionale du mont des Oliviers, des sanctuaires où elles brûlaient de l'encens et offraient des sacrifices à leurs divinités nationales. C'est en souvenir de cette honteuse condescendance que cette partie de la montagne a reçu, dès les temps anciens, le nom de « Mont de l'Offense » ou « du Scandale². » En agissant ainsi, Salomon se serait-il rendu coupable d'une réelle apostasie, et aurait-il abandonné son Dieu pour devenir idolâtre? On l'a parfois supposé; mais ce fait ne paraît pas absolument démontré. La narration biblique, tout en reprochant au roi d'avoir fait sur ce point « ce qui est mal aux yeux du Seigneur », ne l'accuse pas d'avoir pris part aux sacrifices de ses femmes. Hâtons-nous de dire, cependant, que la tolérance dont il fit preuve constituait une faute d'une gravité extraordinaire, dont les conséquences furent très fâcheuses. En effet, établir des sanctuaires idolâtriques en pleine capitale théocratique, en face du temple du Seigneur, c'était favoriser l'attrait que le culte des idoles n'inspirait que trop à beaucoup d'Israélites; c'était aussi donner aux étrangers païens qui résidaient à Jérusalem, comme le droit de se livrer publiquement à leurs pratiques idolâtriques. Cela est si vrai que, malgré les efforts énergiques de plusieurs rois de Juda — Asa, Josaphat, Joas et Ézéchias — pour extirper l'idolâtrie à Jérusalem, les sanctuaires construits par Salomon sur le mont des Oliviers subsistèrent jusqu'au règne de Josias (640-600 avant. J.-C.), qui les détruisit de fond en comble³.

Dieu fut d'autant plus irrité de cette conduite indigne, qu'il avait

1. C'est-à-dire le dieu abominable.

2. III Rois, xi, 4-8. — 3. IV Rois, xxiii, 13.

naguère menacé clairement le roi de le châtier, s'il s'écartait de la voie droite. Il apparut donc au prince ingrat et lui prédit le schisme qui, en punition de son ingratitude, devait bientôt scinder le royaume israélite en deux parts. Toutefois, dans sa bonté, il voulut bien apporter un adoucissement à la sentence, en différant son exécution jusqu'après la mort du coupable. Le schisme ne commencerait qu'à l'avènement du fils de Salomon; encore ne serait-il pas entièrement dépossédé du trône, le Seigneur étant décidé à accomplir les promesses qu'il avait faites à David ¹.

Mais, comme il n'était pas moins décidé à punir Salomon, tout en retardant l'exécution intégrale du châtiment, « il lui suscita », plusieurs années avant sa mort, trois ennemis dangereux, dont la menace demeurait suspendue sur lui comme un grave avertissement. Le premier de ces ennemis venait du sud. Autrefois, les armées de David, commandées par Joab et Abisaï, avaient remporté toute une série de victoires sur plusieurs nations voisines des Israélites et confédérées contre eux. Les Édomites avaient fait partie de la confédération, et les guerriers hébreux s'étaient vengés d'eux avec la rudesse de ces anciens temps, en vouant toute la population masculine à un massacre impitoyable. Quelques serviteurs de la famille royale d'Édom, aussi courageux que dévoués, avaient réussi à sauver et à emmener avec eux en Égypte un jeune prince nommé Hadad. Le pharaon d'alors, qui était probablement le prédécesseur de celui dont Salomon épousa la fille, accueillit les réfugiés avec bonté, et donna à Hadad une maison et des terres; puis peu à peu, quand il eut grandi, il s'intéressa tellement à lui, qu'il lui fit épouser la sœur de sa propre femme. De ce mariage naquit un fils qu'on nomma Guenúbath, et que le pharaon fit élever avec ses enfants. Dès que la nouvelle de la mort de David parvint en Égypte, Hadad, qui jugeait l'occasion favorable pour essayer d'arracher son pays au joug israélite, s'empressa de regagner le territoire d'Édom, malgré les efforts du pharaon pour le retenir. C'est tout ce que nous apprenons ici de sa tentative. Évidemment, il ne demeura pas inactif, et, comme on l'a dit, il était « un gros nuage à l'horizon » de Salomon ².

Le second ennemi surgit au nord-est de la Palestine. C'était Rezon, qui, après la défaite que les généraux israélites avaient fait subir à Hadarézer, roi de Soba, dont il était un des capitaines, avait échappé, par la fuite, à la mort infligée sans pitié aux guerriers syriens par les vainqueurs. Hardi et intelligent, il groupa autour de lui une bande nombreuse d'aventuriers, à la tête de laquelle il s'empara de Damas. Ensuite, s'étant proclamé roi, il réussit à fonder un royaume qui acquerra promptement une grande puissance, et rendra souvent

1. III Rois, xi, 9-13. — 2. III Rois, xi, 14-22.

l'existence pénible aux Israélites. Sans oser attaquer ouvertement Salomon, « il abhorra Israël » de toute son âme. C'est ainsi que la ville de Damas (fig. 23), après être restée pendant de longs siècles sans célébrité, soumise successivement aux Chaldéens, aux Égyptiens, aux Araméens, à David, devint la capitale d'un État indépendant¹.

Si les deux premiers ennemis suscités par Dieu à Salomon venaient de l'étranger, le troisième, le plus terrible, fut pris au sein même d'Israël, parmi les principaux officiers du roi. Il se nommait Jéroboam et était originaire de Saréda, ville de la tribu d'Éphraïm, dont la situation n'est pas certaine. Tandis que Salomon agrandissait la forteresse de Millo, dans la cité de David, il vit à l'œuvre ce jeune homme, qui était « fort et vaillant ». Il lui plut tellement, qu'il lui confia la surveillance de tous les gens corvéables de sa tribu. Or un jour, Jéroboam étant sorti de Jérusalem, rencontra le prophète Ahias, de Silo, autre ville d'Éphraïm, qui avait possédé pendant longtemps le tabernacle. Ils étaient alors seuls tous deux dans la campagne. Ahias, saisi tout à coup par l'inspiration divine, enleva le manteau neuf dont il était couvert, et le déchira en douze morceaux. Puis il donna dix de ces morceaux à Jéroboam, en lui disant, pour expliquer cette action symbolique :

Ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël : « Voici que je vais arracher le royaume de la main de Salomon, et je te donnerai dix tribus. Mais il aura une tribu², à cause de mon serviteur David, et à cause de Jérusalem, la ville que j'ai choisie parmi toutes les tribus d'Israël. »

Comme motif du châtement de Salomon, Ahias alléguait la conduite de ce prince dans l'affaire des sanctuaires idolâtriques. Il annonça ensuite, comme Dieu l'avait déjà fait, que sa prédiction ne s'accomplirait qu'après la mort du roi. Le Seigneur voulait, en effet, que David « eût toujours une lampe brûlant devant lui à Jérusalem. » Belle métaphore, pour désigner un successeur issu de ce prince, selon la promesse solennelle qui lui avait été faite et qui devait finalement se réaliser dans la personne du Messie, la vraie lumière *oriens ex alto*. Actuellement, le Seigneur se proposait d'« humilier la postérité de David », pour la punir de ses fautes; non cependant pour toujours. Cette restriction est significative; les oracles antérieurs qui concernent le futur rédempteur d'Israël et du monde entier, en expliquent toute la portée.

Tout en prédisant à Jéroboam la haute destinée qui l'attendait, le prophète ne lui cacha point que, s'il voulait avoir « une maison

1. III Rois, xi, 23-25.

2. Deux en réalité, Juda et Benjamin. Cette dernière n'est pas mentionnée ici, à cause de sa petitesse.

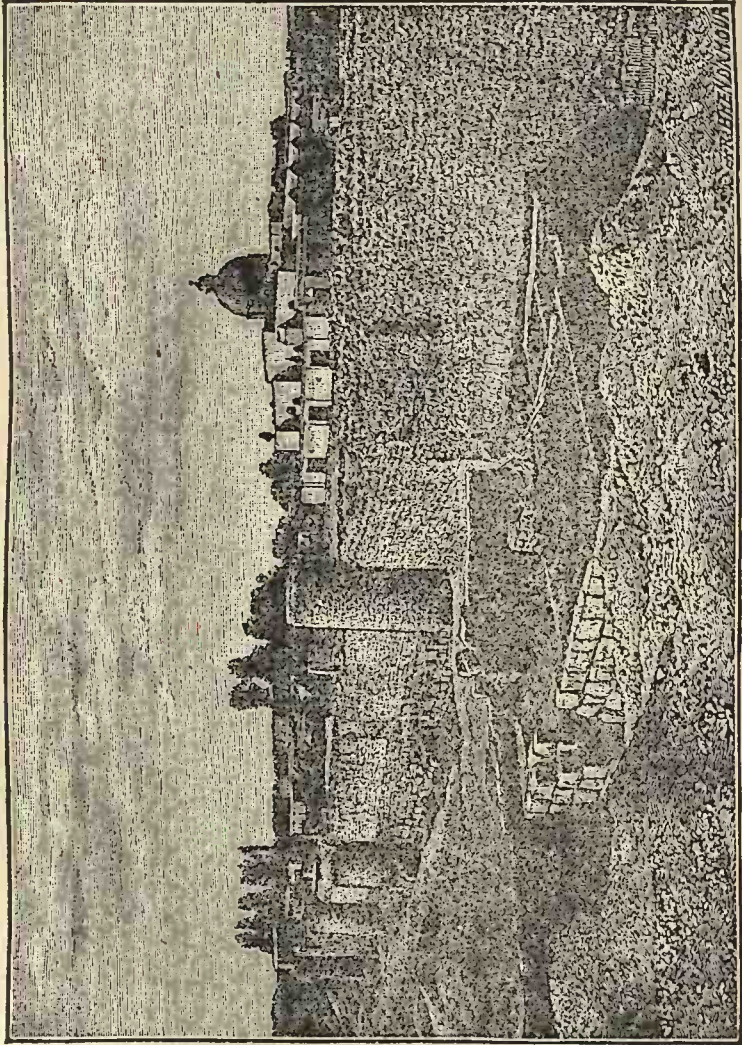


Fig. 23. — Une partie des murs de Damas. (D'après une photographie.)

stable », fonder une dynastie qui eût quelque durée et jouir de la protection divine, il devait lui-même obéir strictement aux lois et aux ordres du Seigneur ¹.

On a supposé avec quelque vraisemblance que Jéroboam, quand il fit ainsi la rencontre du prophète Ahias, quittait Jérusalem parce que des idées de rébellion, qu'il avait auparavant manifestées plus ou moins, bouillonnaient dans son âme. Depuis longtemps déjà un sourd mécontentement circulait à travers les rangs du peuple, qui, flatté tout d'abord de la gloire que Salomon faisait rejaillir sur tout son royaume, ne tarda pas à gémir sous le poids, chaque jour plus écrasant, des impôts et des corvées que des constructions coûteuses ², les dépenses quotidiennes du roi et de la cour, des libéralités sans bornes, augmentaient sans cesse. Le désenchantement fut d'autant plus vif que les espérances avaient été plus grandes. Nous verrons bientôt ce mécontentement éclater avec une intensité formidable. Ajoutons à cela la rivalité, déjà ancienne et jamais complètement apaisée, de la tribu d'Éphraïm à l'égard de la tribu de Juda, qui, outre la gloire d'avoir un de ses membres placé à demeure sur le trône, jouissait de nombreux privilèges. Dans ces conditions, il suffisait aux mécontents de trouver un chef, pour qu'une révolte devint imminente. Ce chef fut précisément Jéroboam. Le poste que Salomon lui avait confié avait excité son ambition. Ses compatriotes, les Éphraïmites surtout dont il faisait partie, avaient remarqué son intelligence, sa vigueur, sa hardiesse. Lui offrirent-ils eux-mêmes de diriger le mouvement de rébellion, quand ils eurent constaté qu'il partageait leurs sentiments? ou bien prit-il l'initiative pour se mettre à leur tête? On ne saurait le dire. Peu importe, d'ailleurs. Le fait est que le roi eut vent de ce qui se passait, et chercha à s'emparer de Jéroboam pour le mettre à mort. Mais celui-ci réussit à s'échapper, et, en attendant une heure plus propice pour donner suite à ses projets, il se réfugia en Égypte. Ce pays était alors, comme au temps de Jésus-Christ, le lieu de refuge tout désigné pour les Israélites du sud qui voulaient échapper à quelque péril politique ou autre.

Le pharaon d'alors n'était plus celui qui avait donné sa fille en mariage à Salomon. A sa place régnait Sésac (fig. 24), comme le nomme notre version latine ³, le Sésonchis de Manéthon, dont le nom égyptien était Chéchonq. Il appartenait à une famille importante, d'origine libyenne, qui peu à peu acquit en Égypte une haute position. Grâce à d'habiles manœuvres, il réussit à monter sur le trône et à fonder,

1. III Rois, xi, 26-39.

2. Il faut mettre à part celle du temple qui avait correspondu aux désirs de tous les Israélites, et pour laquelle ils avaient donné volontiers leur travail et leur cotisation.

3. Dans l'hébreu, *Chichac*.

vers l'an 980 avant J.-C., la XXII^e dynastie, désignée par le surnom de « bubastite », parce que ses successeurs favorisèrent la ville de Bubaste, dont on voit encore les ruines dans le Delta. C'est le premier pharaon dont le nom soit cité par la Bible. Chéchonq I^{er} fit un excellent accueil à Jéroboam, car il était naturel que le fondateur d'une nouvelle dynastie usurpatrice eût une politique opposée à celle des pharaons qu'il avait renversés. Les derniers princes de la XXI^e dynas-



Fig. 24. — Portrait de Sésac
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abt. III, pl. ccc, n. 76.)

tie avaient été les alliés de Salomon; c'est pour cela que Sésac se rangea du côté de ses ennemis, en donnant à Jéroboam une généreuse hospitalité.

Après nous avoir montré ces adversaires dressés d'une manière menaçante contre Salomon et sa postérité, le récit biblique mentionne brusquement et brièvement la mort du roi. Après avoir régné pendant quarante ans (1015-975 avant J.-C.), « il se coucha avec ses pères, et il fut enterré dans la cité de David son père ¹. » Ainsi disparut ce prince, qui avait donné tant d'espérances quand il monta sur le trône et inauguré si glorieusement son règne. A la suite des documents sacrés, nous avons décrit ses grandes qualités. Malheureusement, à côté des dons très précieux dont Dieu l'avait comblé,

1. III Rois, xi, 42-43; II Par., x, 30-31.

existaient des germes de tendances malsaines, dangereuses, qui prirent peu à peu le dessus et le conduisirent à des fautes très graves, dont il n'est pas sûr — du moins nous n'en trouvons aucun indice dans les saints Livres — qu'il se soit repenti avant de mourir. C'est pour cela que, dès les temps anciens, de graves théologiens ont émis des doutes sérieux au sujet de son salut éternel¹. Abandonnons à Dieu son secret; mais « l'impression dernière reste défavorable. » On serait cependant injuste si l'on oubliait tout ce que Salomon a fait de bon durant la première partie de son règne, non plus que ses admirables écrits, dont tant d'âmes ont profité pour leur plus grand bien. Mais comment ne pas se souvenir que sa sagesse se changea comme en folie, sa justice en odieuse tyrannie, sa prospérité en égoïsme et en misère pour son peuple? Il avait été élevé en fils de roi, sans avoir connu la souffrance et la misère comme son père, sans avoir eu l'occasion de fortifier sa volonté à l'école du péril et de l'épreuve; c'est pourquoi il manqua plus tard d'énergie, et se laissa si facilement entraîner par ses passions, et finit par adopter les tristes mœurs des rois absolus de l'Orient.

L'auteur du livre de l'Écclésiastique trace de lui² un portrait parfaitement exact, qui débute par de très justes éloges :

Après David s'éleva un fils plein de sagesse...
Il régna durant des jours de paix.
Dieu lui donna le repos tout entier,
afin qu'il bâtît une maison à son nom,...
et qu'il préparât un sanctuaire éternel.
Comme tu as été sage dans ta jeunesse,
et débordant de sagesse comme un fleuve!...
Tu as multiplié les sentences énigmatiques³.
Ton nom a été porté jusqu'aux îles lointaines,
et tu as été aimé dans ta paix.
Tes cantiques, tes proverbes, tes paraboles
et tes réponses ont fait l'admiration de toute la terre...
Tu as amassé l'or comme l'étain
et amoncelé l'argent comme le plomb.

Les graves et légitimes reproches viennent à leur tour :

Tu t'es livré aux femmes,
et tu as été asservi dans ton corps.
Tu as imprimé une tache à ta gloire,
et tu as profané ta race;

1. D'autres, tels que S. Hilaire, S. Cyrille de Jérusalem, S. Jérôme, croient à son pardon. S. Augustin pose la question sans la résoudre.

2. XLVII, 14-31.

3. Allusion aux écrits de Salomon.

et ainsi tu as attiré la colère sur tes enfants
et le châtement sur ta folie.
Tu as été cause que l'empire fût partagé,
et que d'Éphraïm sortit un royaume rebelle.

On l'a dit avec beaucoup de vérité ¹, « le règne de Salomon marqua à la fois l'apogée et le déclin de la puissance israélite. Les causes de sa prospérité devinrent celles de sa faiblesse. Une monarchie si subitement élevée ne pouvait se maintenir qu'en s'appuyant sur ce qui constituait sa seule base solide, le respect du statut théocratique et la fidélité au Seigneur. Cette condition essentielle une fois disparue, la monarchie israélite devenait un grand corps sans âme, parce que Dieu n'était plus là pour le maintenir... Les contrées occupées (par les Hébreux) tout autour de la Palestine proprement dite échappèrent promptement aux faibles successeurs de Salomon. L'unité nationale, récente encore à son avènement, ne pouvait être consolidée que par un gouvernement juste et paternel; celui du fils de David pesa lourdement sur le peuple, auquel ne profita que médiocrement le prestige acquis par le prince. Il avait reçu de David un royaume puissamment constitué, dont il fallait entretenir la vivante unité; il laissa à son successeur un royaume irrémédiablement divisé par le schisme, affaibli pour toute la suite de sa durée et incapable de résister aux invasions des empires voisins. Salomon fut à peu près seul à jouir de sa richesse, avec un entourage de courtisans et de femmes; le pays n'en profita guère, et ce qui en resta après la mort du prince devint la proie des envahisseurs étrangers. Enfin, les exemples laissés par Salomon furent souverainement pernicieux pour ses successeurs. Ils firent dévier beaucoup d'entre eux, et à part quelques rois de Juda, comme Josaphat, Ézéchias, Josias, les autres et tous les rois du royaume du nord s'adonnèrent plus ou moins complètement à l'idolâtrie. »

VII. — Les écrits de Salomon et le livre de Job.

I. Le principe d'après lequel on ne connaîtrait qu'imparfaitement l'histoire d'un peuple, si l'on n'avait aucune idée de sa littérature, n'est pas moins applicable aux individus qu'aux nations. C'est pourquoi nous avons à entrer ici dans quelques détails, au sujet des écrits du roi Salomon. La double liste de ceux qu'il a composés et de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous a été donnée plus haut, et nous avons eu le regret de constater qu'une partie considérable en a été perdue. Pendant longtemps, on n'a pas seulement regardé Salomon comme l'auteur des livres des Proverbes, du Cantique des cantiques

1. F. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, t. v, col. 1395-1396, article de M. Lesêtre.

et de l'Écclésiaste, qui sont réellement son œuvre ; mais on lui attribuait aussi le livre de la Sagesse, et parfois celui de Job. Toutefois, il est universellement admis aujourd'hui qu'ils ont été composés par d'autres que lui.

Les trois écrits dont il peut revendiquer légitimement la propriété appartiennent au groupe important des livres de l'Ancien Testament que l'on désigne par l'épithète de « poétiques ¹ ». Au point de vue de la beauté esthétique, la poésie de la Bible, dont nous avons cité déjà de nombreux extraits empruntés aux psaumes et à d'autres cantiques, ne le cède en rien à ce que les littératures profanes des divers peuples anciens et modernes ont produit de plus parfait. Des maîtres très autorisés sont les premiers à le reconnaître, cette poésie sacrée est « unique en son genre et supérieure à toutes les autres ². » Ils vantent en particulier sa simplicité, sa lucidité, qu'« on ne trouve que difficilement ailleurs » ; ses grâces si naturelles, quoique sublimes, son « indépendance merveilleuse à l'égard des attrait de la forme », alors même qu'elle est la plus éclatante ; son admirable plénitude, « qui coule à pleins bords ».

Trait important à signaler : telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous par la Bible, la poésie hébraïque est exclusivement religieuse et sacrée. Dans sa naissance même, indépendamment de l'inspiration divine, elle est toujours un fruit de la religion. Ce ne sont pas les événements historiques, les faits militaires heureux ou malheureux, les spectacles grandioses de la nature, qui lui ont donné directement le jour, mais les impressions religieuses ; aussi les révélations divines et les vérités morales y occupent-elles la place principale, tout le reste y est ramené à la religion. Les Israélites possédèrent cependant une poésie profane, comme le démontrent divers passages bibliques ³ ; mais on s'accorde à reconnaître qu'elle ne dut point parvenir à un grand développement, soit parce qu'aucun fragment n'en est resté, soit parce que, dans Israël, suivant une très judicieuse remarque, « la formation intellectuelle et la formation littéraire ne s'accomplirent qu'en union avec la vie religieuse. »

Il n'y a pas de poésie sans rythme, c'est-à-dire, sans un mouvement mesuré, cadencé, des mots et des phrases, qui corresponde à la cadence des sentiments de l'âme, et en l'absence duquel il n'y aurait ni harmonie ni beauté. Mais le rythme peut revêtir bien des formes.

1. Ils sont au nombre de huit : Job, les Psaumes, les Proverbes, le Cantique des cantiques, l'Écclésiaste, la Sagesse, l'Écclésiastique, les Thrènes ou Lamentations de Jérémie.

2. Jugement porté par le rationaliste allemand Ewald, dans son remarquable ouvrage, *Die poetischen Bücher des Alten Bundes*, 8 vol. in-8°, plusieurs fois réédité.

3. Entre autres, Isaïe, xxiii, 16, et xxiv, 9 ; Amos, vi, 5, et viii, 10.

Or, ce qui caractérise la poésie biblique sous ce rapport, ce qui lui donne son cachet propre et distinctif, c'est ce qu'on nomme le « parallélisme des membres ». Il consiste, comme l'indique son nom, en plusieurs propositions ou membres de phrase, qui se juxtaposent les uns aux autres, comme le font en géométrie les lignes parallèles, et qui expriment une seule et même pensée. En effet, le poète hébreu ne renferme pas dans une proposition unique le sentiment qui s'échappe de son esprit ému; il le partage entre deux ou plusieurs membres de phrase qui se complètent mutuellement, et qui expriment l'idée dans toute son ampleur. Par exemple, au premier cantique de Moïse, Exode, xv, 6 et 8 :

Ta droite, Seigneur, a signalé sa force;
ta droite, Seigneur, a écrasé l'ennemi...
Au souffle de ta colère, les eaux se sont amoncelées,
les courants se sont dressés comme une muraille,
les flots se sont durcis au milieu de la mer.

On a dit assez justement de ce parallélisme qu'il est comme la rime des pensées et des sentiments. On l'a comparé, à bon droit aussi, au mouvement cadencé du balancier qui va et vient. Pour en rompre la monotonie, les poètes hébreux lui avaient donné différentes formes, qu'on a groupées sous quatre chefs : le parallélisme de synonymie, le parallélisme de synthèse, le parallélisme d'antithèse et le parallélisme simplement rythmique.

Le parallélisme est synonymique, lorsque les divers membres de phrase expriment une pensée identique, les mots seuls variant plus ou moins. C'est un écho répercuté.

Cieux, prêtez l'oreille, car je vais parler;
terre, écoute les paroles de ma bouche.
Que ma doctrine se répande comme la pluie;
que ma parole coule comme la rosée¹.
Seigneur, ne me punis pas dans ta colère,
et ne me châtie pas dans ta fureur².

Le parallélisme d'antithèse consiste en ce qu'un des membres de phrase est en opposition de sentiments ou de langage avec l'autre membre. Il est plus communément employé dans les livres des Proverbes et de l'Écclésiastique.

Un fils sage fait la joie de son père,
et un fils insensé, le chagrin de sa mère...
La haine suscite les querelles,
mais l'affection excuse toutes les fautes...
La langue du juste est un argent choisi;
le cœur des méchants est peu de chose³.

1. Deutéronome, xxxii, 1-2.— 2. Psaume vi, 2.— 3. Proverbes, x, 1, 12, 20.

Le parallélisme est synthétique, quand la pensée exprimée dans le premier membre de vers est continuée, démontrée, éclairée de différentes façons dans l'autre membre. Il consiste donc seulement dans une similitude de construction, et non dans la ressemblance ou l'opposition des expressions et des pensées.

De ma voix je crie au Seigneur,
et il m'exauce de sa montagne sainte.
Je me couche, et je m'endors, je me réveille,
car le Seigneur est mon soutien ¹.

On rencontre enfin des vers hébreux où l'idée est exprimée par une phrase très simple, qui peut cependant se diviser en deux membres sous le rapport du rythme, quoique pas au point de vue du sujet : c'est alors le parallélisme rythmique.

Seigneur, je te louerai de tout mon cœur,
dans la réunion de l'assemblée des justes.
Les œuvres du Seigneur sont grandes,
exquises selon toutes ses volontés ².

Le mélange de ces quatre sortes de parallélisme produit de très beaux effets, dont les poètes israélites ont su tirer un excellent parti. Ils ont parfois recours, mais assez rarement, à la rime, pour l'emploi de laquelle la langue hébraïque offre des facilités étonnantes, comme le démontre la littérature juive du Moyen Age. Ils emploient aussi çà et là des refrains, pour marquer et séparer les strophes ³.

II. Revenons maintenant aux écrits poétiques de Salomon. Le livre des Proverbes lui est attribué dès sa première ligne, où nous lisons ces mots, qui servent de titre et d'introduction : « Proverbes de Salomon, pour connaître la sagesse et l'instruction... ». Des sous-titres insérés en plusieurs endroits (x, 1 : « Proverbes de Salomon »; xxv, 1, « Voici encore des Proverbes de Salomon... »), affirment le même fait dans les termes les plus nets. La tradition constante de la Synagogue et de l'Église a toujours été formelle sur ce point. Ce sentiment est confirmé par le passage I Rois, iv, 32, cité plus haut, où il est dit que Salomon avait composé trois mille proverbes. On admet toutefois assez généralement que les appendices ajoutés à la fin du livre, sous les noms d'Agur, xxx, 11-34, et de Lemuel, xxxi, 1-9, n'appartiennent pas à Salomon.

Dire que ce prince est l'auteur du livre des Proverbes, c'est reconnaître que cet écrit est son œuvre personnelle et proprement dite, et non pas, comme on le prétend parfois, qu'il aurait simplement rassemblé et compilé des maximes composées avant lui par des sages

1. Psaume III, 5-6. — 2. Psaume cx, 1-2.

3. C'est le cas en particulier aux psaumes xli et xlii.

originaires d'Israël ou d'autres nations. Rien n'empêche cependant que telles ou telles sentences, remontant à une époque plus ancienne, aient servi de base à plusieurs de ses proverbes. Mais l'ensemble est véritablement de lui, le fruit de son intelligence, de son expérience et de sa sagesse¹.

Dans cet écrit aux pensées si variées, où se manifeste tant d'esprit et de vigueur, sous une forme tout à la fois simple et soignée, Salomon nous apparaît véritablement comme le roi des moralistes de l'antiquité, inculquant les plus sages leçons à tous les âges et à toutes les situations de la vie, comme aussi à tous les temps et à toutes les régions du monde. Autant sa doctrine est noble et pure dans les principes moraux qu'elle développe, autant elle est douce et affectueuse dans le ton qu'elle affecte. Partout c'est un père, quelquefois même une tendre mère, qui adresse ses recommandations à son fils. Le livre des Proverbes émane vraiment d'une sagesse surhumaine, puisque les leçons qu'il contient ont été inspirées à Salomon par le Seigneur lui-même. Le lecteur en jugera, par les citations que nous allons placer sous ses yeux.

1. Il faut fuir la société des méchants, et écouter la voix de la Sagesse² :

Écoute, mon fils, les instructions de ton père,
et n'abandonne pas les leçons de ta mère;
car elles seront une gracieuse couronne pour ta tête,
et un collier autour de ton cou.
Mon fils, si les pécheurs veulent te séduire,
ne te laisse point gagner par eux.
S'ils disent : « Viens avec nous;
nous dresserons des embûches pour verser le sang,
nous tendrons sans raison des pièges à l'innocent;
nous les engloûtirons vivants, comme le tombeau,...
nous trouverons les biens les plus précieux,
nous remplirons nos maisons de dépouilles;
tu tireras ta part au sort, comme l'un de nous,
nous aurons tous une bourse commune; »
mon fils, ne te mets pas en route avec eux,
préserve ton pied de leurs sentiers.
Car leurs pieds courent au mal;
ils se hâtent pour verser le sang..

1. Le titre placé en tête du chap. xxv, « Voici encore des proverbes de Salomon, recueillis par les hommes d'Ézéchias, roi de Judée », annonce clairement que Salomon n'a pas achevé lui-même ce livre sous sa forme actuelle. Les vingt-quatre premiers chapitres parurent donc tout d'abord, arrangés sans doute par l'auteur en personne. Trois siècles plus tard, « les hommes du roi Ézéchias » ajoutèrent les chap. xxv-xxix, probablement aussi les chap. xxx et xxxi.

2. Proverbes, I, 8-23.

La Sagesse crie à haute voix dans les rues,
elle fait entendre sa voix sur les places publiques.
A l'entrée des lieux fréquentés elle pousse des cris;
auprès des portes de la ville elle profère ses discours :
Hommes simples, jusques à quand aimerez-vous la sottise?...
convertissez-vous à mes remontrances.

2. Récompense promise aux sectateurs de la Sagesse ¹ :

Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse,
et qui est entré en possession de l'intelligence!

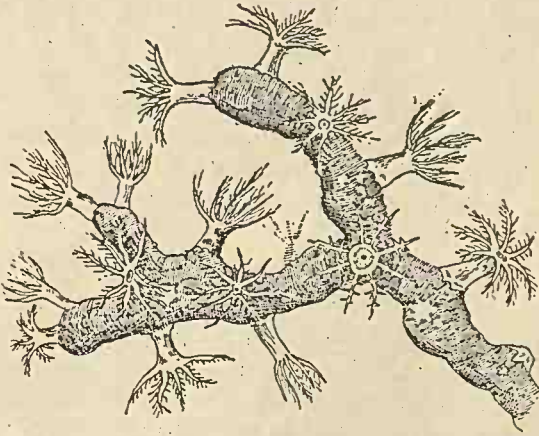


Fig. 25. — Branche de corail.

Car son acquisition vaut mieux que celle de l'argent,
et son produit est préférable à l'or fin.
Elle a plus de prix que le corail (fig. 25),
et ce qu'il y a de plus précieux ne la vaut pas.
Dans sa main droite il y a de longs jours,
et dans sa main gauche la richesse et la gloire.
Ses voies sont des voies agréables;
tous ses sentiers conduisent au bonheur.
Elle est un arbre de vie pour ceux qui la saisissent;
celui qui s'attache à elle est bienheureux...
Alors tu marcheras avec confiance dans ta voie,
et ton pied ne se heurtera point.
Si tu dors, tu ne craindras pas;
tu te reposeras et ton sommeil sera doux...
Car le Seigneur sera à ton côté,
et il gardera ton pied, pour que tu évites le piège.

3. Quelques enseignements pratiques de la Sagesse ² :

1. III, 13-26. — 2. VI, 1-19.

Mon fils, si tu t'es fait caution pour ton prochain,...
si tu t'es enlacé par les paroles de ta bouche,...
fais ceci, mon fils, et dégage-toi,
car tu es tombé au pouvoir de ton prochain...
N'accorde pas de sommeil à tes yeux,
ni d'assoupissement à tes paupières.
Dégage-toi comme la gazelle de la main (du chasseur),
et comme l'oiseau de la main de l'oiseleur.
Va vers la fourmi, paresseux,
observe ses allures, et deviens sage.
Elle n'a pas de chef,
ni de maître, ni de prince;
et elle prépare en été sa nourriture,
pendant la moisson elle prépare de quoi vivre.
Jusques à quand, paresseux, resteras-tu couché?
quand te lèveras-tu de ton sommeil?
« Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement ¹;
que je croise un peu les mains pour dormir! »
Et la pauvreté fondra sur toi comme un rôdeur,
et l'indigence comme un homme armé...
Il y a six choses que le Seigneur déteste,
et sept qui lui sont en abomination :
les yeux altiers, la langue menteuse,
les mains qui répandent le sang innocent,
le cœur qui médite des projets iniques,
les pieds agiles pour courir au mal,
le faux témoin qui profère des mensonges,
et celui qui sème la discorde entre des frères.

4. L'origine éternelle et les œuvres de la Sagesse. Ce passage occupe une place importante dans l'histoire du dogme chrétien, car il concerne le Verbe divin lui-même, la seconde personne de la Trinité. La Sagesse prend directement la parole, pour décrire son origine et ses œuvres. Nous avons ici comme une anticipation prophétique du prologue de l'évangile selon saint Jean.

Le Seigneur m'a possédée comme prémices de ses voies,
comme la première de ses œuvres, dès le commencement.
J'ai été établie dès l'éternité,
dès le commencement, avant que la terre fût créée.
Les abîmes (des eaux) n'existaient pas encore,
et j'étais enfantée avant les sources jaillissantes.
Avant que les montagnes fussent affermies,
avant les collines, j'étais enfantée,
avant que (Dieu) eût créé la terre et les campagnes,
et la masse de la poussière du monde.

1. Ces paroles sont mises sur les lèvres du paresseux, comme réponse à la question qui lui a été posée.

Quand il disposait les eaux, j'étais là,
quand il traçait un cercle sur l'abîme ¹,
quand il fixait solidement les nuages en haut,
quand les sources de l'abîme jaillirent avec force;
quand il assigna des bornes à la mer,
pour empêcher ses eaux de les franchir,
quand il posait les fondements de la terre.
J'étais à ses côtés, comme son ouvrière,
j'étais toute allégresse, jour après jour,
me jouant devant lui sans cesse,
me jouant sur le globe de la terre,
mettant mes délices dans les enfants des hommes ².

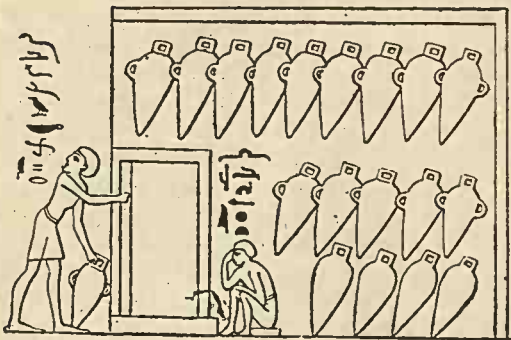


Fig. 26. — Cellier égyptien.

On va prendre le vin. L'inscription à gauche porte : « Il dit : je prends soin du vin. » Celle qui est à l'intérieur : « Il n'y a rien de pareil. » (D'après Wilkinson, *Manners and Customs*, t. 1, p. 388.)

5. Contre l'ivrognerie. Tableau vivant, dramatique, d'une ironie cinglante :

Ne sois pas avec les buveurs de vin,
avec ceux qui se livrent à la bonne chère;
car le buveur et le gourmand s'appauvrissent,
et la somnolence fait porter des haillons...
Pour qui les Ah? pour qui les Hélas?
pour qui les querelles? pour qui les plaintes?
pour qui les blessures sans motif et les yeux rouges?
Pour ceux qui s'attardent auprès du vin,
pour ceux qui dégustent les vins aromatisés (fig. 26).
Ne regarde pas le vin lorsqu'il est vermeil
et qu'il pétille dans la coupe.
Il entre agréablement;
et ton cœur dira des choses dérégées.

1. Allusion à la voûte céleste, qui semble s'appuyer sur les mers.

2. Proverbes, viii, 22-30.

Tu seras comme si tu dormais en pleine mer,
comme si tu étais couché en haut d'un mât.
« On m'a frappé; je n'ai pas de mal ¹;
on m'a battu, mais je ne sens rien.
Quand me réveillerai-je?
J'en irai chercher encore ². »

6. A plusieurs reprises, l'attrait du livre des Proverbes trace le portrait de la femme mauvaise et déréglée. Il consacre aussi une page



Fig. 27. — Palmyrienne tenant des fuseaux dans la main gauche. (Musée du Louvre.)

admirable à la « femme forte », hébraïsme qui désigne la femme vertueuse ³.

La femme vaillante, qui la trouvera?
Sa valeur dépasse de beaucoup celle des perles.
Le cœur de son mari se confie en elle,
et il ne manquera pas de riches profits.
Elle lui fait du bien, et non du mal,
tous les jours de sa vie.
Elle se procure de la laine et du lin,
et elle travaille d'une main joyeuse.

1. C'est l'ivrogne qui est censé tenir ce langage.
2. Prov., xxiii, 20-21, 29-35.
3. xxxi, 10-31.

Elle est comme les navires des marchands;
elle fait venir de loin ses denrées.
Elle se lève quand il est encore nuit,
et elle distribue la nourriture à sa maison,
et la tâche à ses servantes.
Elle pense à un champ; et elle l'acquiert;
avec le produit de ses mains elle plante une vigne.
Elle ceint ses reins de force
et elle affermit son bras.
Elle sent que ce qu'elle gagne est bon,
et sa lampe ne s'éteint pas la nuit.
Elle met la main à la quenouille (fig. 27)
et ses doigts manient le fuseau.
Elle ouvre sa main à l'indigent,
et elle la tend vers le pauvre.
Elle ne craint pas la neige pour sa maison,
car tous les siens sont vêtus de laine cramoisie.
Elle se fait des couvertures;
elle a des vêtements de lin et de pourpre.
Son mari est considéré aux portes (de la ville)¹,
quand il est assis parmi les anciens du pays.
Elle fait des tuniques et elle les vend;
elle livre des ceintures aux Cananéens².
Elle est revêtue de force et de splendeur,
et elle se rit de l'avenir.
Elle ouvre sa bouche avec sagesse,
et la loi de la clémence est sur ses lèvres³.
Elle surveille le va-et-vient de sa maison,
et ne mange pas le pain de la paresse.
Ses fils se lèvent et la proclament bienheureuse;
son mari aussi, et il la loue.
Des filles nombreuses ont agi avec vaillance;
mais toi, tu les surpasses toutes.
La grâce est trompeuse et la beauté est vaine;
la femme qui craint le Seigneur sera louée.
Donnez-lui le fruit de ses mains,
et que ses œuvres la louent aux portes (de la ville).

La splendide anthologie que constitue le livre des Proverbes ne pouvait pas avoir une meilleure conclusion.

D'après la tradition juive⁴, le livre des Proverbes est le fruit de l'âge mûr de Salomon, tandis que ce prince aurait composé le Cantique des cantiques durant sa jeunesse, et le livre de l'Ecclésiaste dans sa vieillesse. Le nom d' « Ecclésiaste », emprunté par la Vulgate

1. Dans les assemblées qui se tenaient là, selon l'ancienne coutume.

2. C'étaient les grands marchands d'alors.

3. Son langage est aussi aimable et charitable que sage.

4. Mentionnée par S. Jérôme. *Comment. in Ecclesiast.*, I, 1.

à la traduction grecque, des Septante, correspond littéralement au substantif hébreu *Qohéleth*, par lequel les Juifs ont toujours désigné ce livre. Il représente l'auteur, d'une manière symbolique, comme un « prédicateur » qui s'adresse à des foules assemblées pour l'entendre.

D'après la croyance unanime des anciens commentateurs juifs et chrétiens, c'est aussi Salomon qui a composé la livre de l'Éclésiaste. Nous n'avons pas de raisons suffisantes pour nous écarter de cette tradition, comme l'ont fait non seulement les rationalistes, mais aussi les protestants en masse¹. Dès le début, 1, 1, le livre se donne formellement comme l'œuvre « du fils de David, roi de Jérusalem » : expressions qui ne peuvent désigner que Salomon. Le caractère général de l'écrit, et aussi d'assez nombreux détails personnels qui concernent l'auteur, s'accordent parfaitement avec ce que le III^e livre des Rois et le I^{er} des Paralipomènes nous ont appris au sujet de la puissance, de la sagesse, des entreprises luxueuses, des mœurs trop faciles de Salomon aux derniers temps de sa vie.

C'est pour n'avoir pas bien compris le sujet et le but véritable de cet écrit, qu'on l'a souvent apprécié, de nos jours surtout, d'une manière si étrangée et si fausse. En ne l'examinant que par certains côtés, sans en apprécier l'ensemble, on y a découvert toutes sortes d'erreurs : plus particulièrement le scepticisme, le fatalisme, le pessimisme, les doctrines d'Épicure, des contradictions perpétuelles². En réalité, l'Éclésiaste n'est ni un moraliste qui prêche une homélie sur la vertu, ni un philosophe qui compose un traité sur la vanité de la vie — bien que les mots « tout est vanité » ou leur équivalent retentissent jusqu'à vingt-cinq fois dans ce petit livre, et lui donnent le ton — ni un prophète qui délivre un message à un peuple coupable. C'est un homme qui a vécu, qui a tout vu, tout connu — la puissance, la science, le plaisir, l'ennui, la société des hommes à tous ses degrés, les mystères du cœur humain et ses entraînements — et qui raconte très simplement les résultats de son expérience et de ses réflexions, en vue d'instruire les autres hommes, afin de les aider à surmonter les tentations et les embarras par lesquels il avait passé lui-même. Il le fait pour ainsi dire dans un dialogue intime avec son âme. Chaque spéculation et chaque impression du cœur humain est exposée et entendue successivement, souvent sans aucune transition; ce qui produit parfois ces apparences de contradiction, de pessimisme, de scepticisme, dont on a souvent abusé, bien que l'auteur traite son sujet avec un grand respect et un profond esprit de religion.

L'expérience nous apprend — telle est sa véritable théorie — que

1. Leurs objections se réfutent sans beaucoup de peine. Voir L. Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. iv, p. 548-549.

2. Voir *Salomon et l'Éclésiaste* de l'abbé Motais, t. 1, p. 156-507. Ces différentes erreurs y sont réfutées vigoureusement.

toutes les aspirations, tous les efforts de l'homme sont « vanité des vanités », qu'il ne trouve rien de solide, de vraiment béatifiant, parmi les biens terrestres; qu'ici-bas toutes les situations sont marquées au sceau de l'imperfection, du souci, du dégoût, d'une inégalité sans cause apparente, de malaise universel. Heureusement, la foi aussi nous transmet ses leçons. Elle nous enseigne que le monde est gouverné, jusque dans les plus petits détails, par un Dieu juste et bon. Ces deux faits opposés créent souvent pour l'homme un douloureux problème. Ce problème de la vie, l'Ecclésiaste renonce à le résoudre d'une manière théorique; il préfère le trancher plus facilement, en allant droit aux conclusions pratiques. Voulez-vous être heureux? demande-t-il. Attachez-vous à Dieu, comme à un rémunérateur juste et bon; puis, en attendant la rémunération suprême et parfaite, jouissez des rares éclaircies de bonheur qui illuminent votre vie, car c'est là un don du Seigneur lui-même. L'homme doit régler sa vie; or, régler sa vie, c'est éviter l'usage coupable, ou même simplement immodéré, des biens terrestres; c'est, en toutes choses, se souvenir du compte qu'il faudra rendre un jour à Dieu; c'est, en un mot, craindre le Seigneur et pratiquer sa loi sainte. Tous les détails du livre convergent vers cette fin. En voici quelques passages sail-lants.

1. Les vicissitudes et la vanité de toutes choses sur la terre :

Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, et tout est vanité. Quel profit revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil? Une génération s'en va et une génération arrive, et la terre subsiste à jamais. Le soleil se lève et le soleil se couche, et il soupire après le lieu d'où il se lève. Le vent tourne vers le midi, puis se dirige vers le nord; tournant, tournant, le vent s'en va et revient sur ses circuits. Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est pas remplie; ils retournent au lieu d'où ils étaient sortis, pour couler de nouveau. Toutes choses sont en fatigue, plus qu'on ne peut le dire. L'œil ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre. Ce qui a été, c'est ce qui sera; ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera; il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Y a-t-il une chose dont on puisse dire : Regarde ceci, c'est nouveau? Cette chose existait déjà dans les siècles qui étaient avant nous. On ne se souvient pas de ce qui est ancien, et ce qui arrivera dans la suite ne laissera pas non plus de souvenir chez ceux qui vivront plus tard¹.

2. Ni les plaisirs ni la richesse ne procurent le bonheur :

J'ai dit en mon cœur : Va donc! je t'éprouverai par la joie et tu goûteras le bonheur. Et voici : c'est encore là une vanité. J'ai dit au rire : Insensé! et à la joie : A quoi sert-elle? Je résolu dans mon cœur de livrer

1. 1, 2-11.

mon cœur au vin¹, tandis que mon cœur me conduirait avec sagesse, et de m'attacher à la folie, jusqu'à ce que j'eusse vu ce qu'il est bon, pour les fils des hommes, de faire sous le ciel pendant le nombre des jours de leur vie. J'exécutai de grands travaux : je me bâtis des maisons, et je me plantai des vignes; je me fis des jardins et des vergers, et j'y plantai des arbres à fruit de toute espèce; je me construisis des réservoirs d'eau (fig. 28), pour arroser la forêt où croissaient les arbres. J'achetai des serviteurs et des servantes, et j'eus leurs enfants, nés à la maison; je possédai des troupeaux de bœufs et de brebis, plus que tous ceux qui étaient avant moi

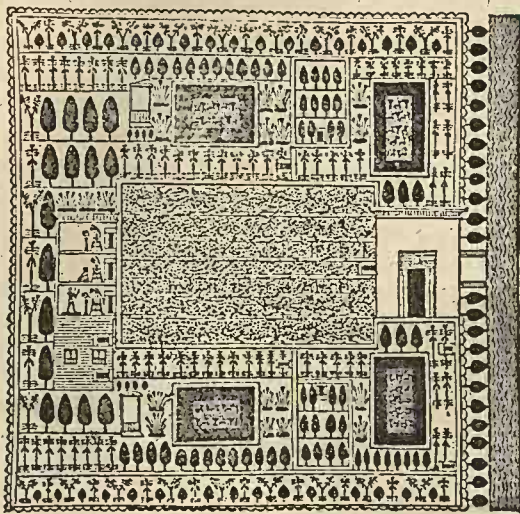


Fig. 28. — Maison égyptienne entourée d'un parc et d'une vigne.
(D'après une peinture des tombeaux.)

dans Jérusalem. J'amassai de l'argent et de l'or, et les richesses des rois et des provinces. Je me procurai des chanteurs et des chanteuses... Je devins grand, plus grand que tous ceux qui étaient avant moi dans Jérusalem. La sagesse aussi demeura avec moi... Puis j'ai considéré tous les travaux que mes mains avaient faits, et la peine que j'avais prise pour les exécuter; et voici que tout est vanité et poursuite du vent, et il n'y a pas de profit à tirer sous le soleil².

3. Chaque chose et chaque occupation a son temps, fixé par Dieu même :

Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous le ciel : un temps pour naître, et un temps pour mourir; un temps pour planter, et

1. C'est-à-dire, aux plaisirs de la table. Mais avec une certaine modération, comme il est aussitôt ajouté.

2. II, 1-11.

un temps pour arracher ce qui a été planté; un temps pour tuer, et un temps pour guérir; un temps pour abattre, et un temps pour bâtir; un temps pour pleurer, et un temps pour rire; un temps pour s'affliger, et un temps pour danser; un temps pour jeter des pierres, et un temps pour les ramasser; un temps pour embrasser, et un temps pour s'éloigner des embrassements; un temps pour acquérir, et un temps pour perdre; un temps pour garder, et un temps pour rejeter; un temps pour déchirer, et un temps pour coudre; un temps pour se taire, et un temps pour parler; un temps pour aimer, et un temps pour haïr; un temps pour la guerre, et un temps pour la paix. Quel profit celui qui travaille retire-t-il de sa peine ¹ ?

Il suit de là que notre bonheur dépend beaucoup plus de Dieu que de nous-mêmes. Les desseins divins sont insondables; nous devons nous laisser conduire docilement par eux, goûter avec modération les joies que la Providence nous accorde.

J'ai vu à quelle occupation pénible Dieu soumet les fils de l'homme. Il fait toute chose bonne en son temps; il a aussi mis (la pensée de) l'éternité dans leur cœur, bien que l'homme ne puisse pas découvrir l'œuvre que Dieu fait, depuis le commencement jusqu'à la fin. J'ai reconnu qu'il n'y a de bonheur pour eux qu'à se réjouir et à se donner du bien-être pendant leur vie, et que, si un homme jouit du bien-être au milieu de son travail, c'est là un don de Dieu. J'ai reconnu que tout ce que Dieu fait durera toujours; nous ne pouvons rien y ajouter, ni rien en retrancher, et que Dieu agit ainsi afin qu'on le craigne ².

4. La conclusion du livre, XII, 13-14, ne laisse subsister aucun doute sur le but très noble que se proposait l'auteur :

Écoutez la fin de tout ce discours : Crains Dieu, et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme. Car Dieu amènera en jugement tout ce qui se fait, que ce soit bien ou que ce soit mal.

Le Cantique des cantiques ³, comme l'Ecclésiaste et le livre des Proverbes, a été attribué à Salomon par la tradition à peu près unanime des Juifs et de l'Église catholique. Divers caractères empruntés au livre lui-même démontrent que cette attribution n'a pas été faite à la légère. Le style est certainement, dans son ensemble, le pur hébreu de la meilleure époque, digne par conséquent de l'âge d'or de la littérature hébraïque, digne aussi de Salomon, qui fut un grand écrivain et un poète distingué; la description des splendeurs de Jérusalem, de la cour royale et de tout Israël convient fort bien aussi au règne de Salomon, qui ne fut surpassé sous ce rapport par aucun roi israélite. Il en est de même des détails, si fréquents dans le Cantique, qui concernent le monde des plantes et celui des animaux, avec

1. III, 1-9. — 2. III, 10-14.

3. Superlatif à la manière hébraïque, qui signifie : le cantique par excellence.

lesquels le III^e livre des Rois, iv, 23, nous a dit que Salomon était très familiarisé.

Le sujet traité, c'est d'une manière générale, l'amour mutuel de deux personnages, dont l'un est nommé Salomon, et l'autre, Sulamite. Le poète sacré raconte les péripéties diverses de leur attachement. Ils désirent s'unir par les liens du mariage; mais, pendant quelque temps des obstacles se dressent devant eux et retardent leur union. Les difficultés disparaissent finalement; alors le mariage est solennellement célébré. Ce petit drame est raconté en termes gracieux et délicats. L'auteur a mis en œuvre, pour l'exposer, toutes les ressources que lui fournissaient son cœur et son esprit, l'art et la nature; aussi a-t-il réussi à produire une véritable merveille littéraire. Nous nous faisons cependant un devoir d'ajouter que, surtout pour nous Occidentaux modernes, les images sont parfois si fortes, les descriptions si vives, si crues même, qu'un lecteur inexpérimenté en fait de choses orientales et bibliques, pourrait croire, au premier abord, que ce livre contient le récit d'une passion toute terrestre. Aussi, chez les Juifs, une loi spéciale en interdisait la lecture à tous ceux qui n'avaient pas atteint leur trentième année. Origène, saint Jérôme, Bossuet, et beaucoup d'autres avec eux, recommandent de ne faire cette lecture qu'avec une grande prudence¹.

Hâtons-nous de dire que le Cantique des cantiques ne peut d'ailleurs recevoir qu'une interprétation tout allégorique. Évidemment, ce poème n'aurait jamais fait partie de la Bible, s'il se bornait à raconter une histoire purement humaine. Prenant pour base de ses descriptions les tendresses mutuelles des époux, parce qu'elles sont l'image la plus sensible de l'affection portée à son plus haut degré, le poète sacré chante ici prophétiquement, comme le fait aussi le psaume XLIV (XLV dans l'hébreu), le mariage mystique du Messie, N.-S. Jésus-Christ, ce Salomon idéal et parfait, avec l'Église, dont la Sulamite si belle, si pure, si aimante et si fidèle, est un type admirable. C'est ainsi que d'autres passages de l'Ancien Testament² représentent la nation juive comme la fiancée ou l'épouse du Seigneur, ce « Dieu jaloux », qui menace du divorce cette femme infidèle. Dans le Nouveau Testament³, Jésus-Christ reçoit aussi très expressément le nom d'époux, et l'Église est mentionnée comme son épouse mystique.

1. Origène, *Comment. in Cantic. Prolog.*, S. Jérôme, *Epist.*, cvii, *Ad Lætam*, 12; Bossuet, dans la Préface de son commentaire.

2. En particulier Isaïe, I, 1; LIV, 6; Jérémie, III, 1-15; IV, 30; Ézéchiel, xv, 16; Osée, II, 19-20.

3. S. Matthieu, IX, 19; XXII, 2-14; XXV, 1-13; S. Jean, III, 29; II^e Épître aux Corinth. XI, 2; Ép. aux Éphésiens, V, 22-32; Apocalypse, XIX, 9; XXI, 8-9; XXII, 17.

Quelques citations donneront une idée du genre adopté par le poète. Voici d'abord une petite description du printemps, toute gracieuse et vraiment païstiniennne :

Lève-toi, hâte-toi et viens!
Vois, l'hiver est passé;
la pluie a cessé et s'en est allée.
Les fleurs se sont montrées dans le pays;
le temps de tailler la vigne est venu.
La voix de la tourterelle se fait entendre;
le figuier a poussé ses premiers fruits;
les vignes en fleurs répandent leur parfum¹.

Une autre description concerne la palanquin du roi Salomon² :

Voici la litière du roi,
du roi Salomon.
Soixante héros l'environnent,
des plus vaillants d'Israël.
Ils sont tous armés de l'épée,
exercés au combat.
Chacun a l'épée sur sa hanche,
en vue des alarmes nocturnes.
Le roi Salomon s'est fait une litière (fig. 29)
en bois du Liban.
Il en a fait les pieds en argent,
le dossier en or, le siège est de pourpre.
Au milieu est une broderie,
œuvre d'amour des filles de Jérusalem.
Sortez, filles de Sion,
et voyez le roi Salomon,
avec la couronne dont l'a couronné
sa mère au jour de son mariage.

Le poète nous fait aussi jeter un coup d'œil sur le jardin royal, qu'embaument les plantes aromatiques les plus exquises :

C'est un parc où croissent les grenadiers,
avec les fruits les plus délicieux;
les fleurs de cypre et le nard,
le nard, le roseau aromatique et le cinnamome,
avec toutes les plantes qui donnent l'encens,
la myrrhe et l'aloès,
avec tous les végétaux embaumés.
Une fontaine est dans ce jardin,
une source d'eaux vives,
qui coule impétueusement du Liban.

1. II, 11-13. — 2. III, 7-11.

Lève-toi, aiglon, et viens, autan!
Soufflez sur mon jardin,
et que ses parfums s'exhalent¹.

III. Il nous reste à parler, trop brièvement aussi, du livre de Job, qui, comme plusieurs autres parties de l'Ancien Testament — les livres de Ruth, de Tobie, de Judith, d'Esther, des Machabées — est désigné par le nom de son héros principal. Job était un pieux et riche personnage du pays de Hus, région située probablement de l'autre côté du Jourdain, dans la partie occidentale de l'Hauran. Il connaissait et adorait le vrai Dieu, mais n'appartenait pas à la nation israélite. On ne saurait dire avec certitude à quelle époque il vivait : vraisem-



Fig. 29. — Personnage porté sur un palanquin. Peinture de Beni-Hassan,
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. II, pl. cxxvi.)

blement sous l'ère dite patriarcale, antérieure à Moïse et à la sortie d'Égypte. Jusqu'au moment où il nous est présenté, il avait été comblé de toutes les consolations humaines. Tout à coup nous le voyons accablé des maux les plus affreux qu'on puisse endurer ici-bas, Dieu le permettant pour éprouver sa vertu. Il perd successivement la plus grande partie de sa fortune, et tous ses enfants; puis il est frappé d'une terrible maladie. Il supporte d'abord son infortune avec une admirable patience, jusqu'à ce que la visite de trois de ses amis occasionne entre eux et lui une ardente discussion sur la cause de ses malheurs. Ils prétendent, eux, qu'il a dû se les attirer par ses péchés, et ils l'engagent à faire pénitence, pour obtenir que Dieu lui fasse miséricorde. Il proteste au contraire avec énergie qu'il est

1. iv, 13-16.

innocent; mais il lui échappe, dans la chaleur de la discussion, quelques paroles inconsidérées sur la conduite du Seigneur à son égard. A bout d'arguments, les trois amis se taisent, et Job affirme plus vigoureusement que jamais son innocence. Alors se présente un nouveau personnage, Éliu, qui, envisageant la question à un point de vue plus exact, montre que Dieu est parfaitement juste, alors même qu'il frappe des hommes qui n'ont pas conscience de l'avoir gravement offensé. Le Seigneur lui-même intervient ensuite, et tranche indirectement le problème, par une description majestueuse de sa toute-puissance et des mystères insondables de sa sagesse. Job déplore humblement la témérité avec laquelle il s'est permis de juger l'action divine, et il obtient non seulement son pardon, mais la récompense de sa patience.

Le livre se divise de lui-même en trois parties, marquées nettement par sa forme extérieure ¹. Il y a le prologue, écrit en prose, I, 1-II, 13, qui raconte brièvement la vie antérieure de Job et l'histoire de ses malheurs; puis vient le corps du livre, III, 1-XXII, 6, écrit en vers, et exposant tout au long la discussion du problème qui vient d'être signalé; il y a enfin le rapide épilogue, XXII, 7-16, écrit en prose comme le prologue, et où nous prenons congé du héros, après l'avoir vu heureux comme au premier temps. Tout s'enchaîne admirablement à travers chaque page du livre, et tout y avance d'une manière régulière, quoique à pas lents.

L'idée principale et dominante de ce magnifique poème n'est pas moins consolante qu'importante. Elle consiste dans le grand et douloureux problème qui trouble si souvent le cœur des affligés, même parmi les clartés du Nouveau Testament : l'origine de la souffrance ici-bas, et plus spécialement la cause des souffrances du juste ². Dans le livre de Job, ce problème n'est pas traité d'une façon abstraite, sous forme de dissertation philosophique; il est discuté à propos d'un cas très concret, ce qui lui communique beaucoup plus de vie, d'intérêt, de clarté. Les trois amis de Job n'ont qu'une théorie étroite relativement à la distribution des biens et des maux en ce monde ³. Éliu soupçonne judicieusement qu'elle peut avoir un caractère pédagogique, et que Dieu inflige parfois la souffrance aux justes eux-mêmes. Le prologue et l'épilogue la montrent clairement, dans le cas spécial de Job, comme une épreuve destinée à sanctifier davan-

1. C'est ce que notait déjà saint Jérôme, *Præfat. in libr. Job : Prosa incipit, versu labitur, pedestri sermone finitur.*

2. Les psaumes XXXVI et LXXII (hébr., XXXVII et LXXIII) s'occupent directement aussi de cette question.

3. C'est ainsi que les apôtres eux-mêmes, en face de l'aveugle-né, demanderont à Jésus-Christ : « Maître, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle? » S. Jean, IX, 2.

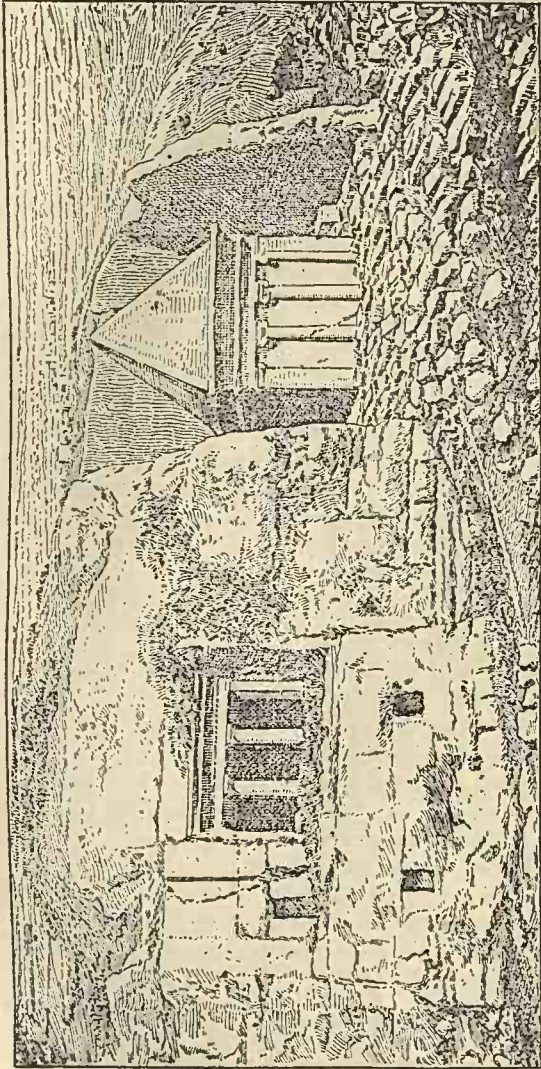


Fig. 30. — Tombeaux taillés dans le roc, Vallée du Cédron à Jérusalem. (D'après une photographie.)

tage un homme déjà très vertueux. La conclusion est donc qu'il faut adorer et se taire, la dernière raison de nos souffrances n'étant autre que la sagesse infaillible de Dieu.

Les beautés littéraires du livre de Job sont de premier ordre et vantées universellement. Bien que didactique par son thème et son but, ce poème est avant tout lyrique par sa forme, son élan, ses mouvements, ses images. Il est parfait dans son exécution comme dans son plan. Le style est majestueux et lapidaire; le parallélisme est d'une variété remarquable. Les dialogues abondent en sorties véhémentes; l'intérêt va grandissant jusqu'à la fin. On n'a pas craint d'affirmer qu'il n'existe pas de poésie qu'on puisse comparer au livre de Job. Malheureusement, il est impossible de dire au juste par qui et en quel temps ce livre a été rédigé. La perfection du style révèle un maître, un génie; c'est pour cela qu'on a parfois attribué sa composition à Salomon. Aujourd'hui l'on admet assez communément que, s'il n'est pas possible de désigner l'auteur du livre, l'époque où il fut écrit est probablement celle de Salomon, l'âge d'or de la littérature sacrée. C'est pour ce motif que nous avons inséré en cet endroit de l'histoire du peuple de Dieu l'appréciation que nous avons à porter sur lui. Nous avons le grand regret de n'en pouvoir citer que quelques passages. Puissent-ils engager nos lecteurs à étudier le poème tout entier!

1. Job maudit le jour de sa naissance :

Périsse le jour où je suis né,
et la nuit qui a dit : Un homme a été conçu!
Ce jour, qu'il se change en ténèbres;
que Dieu ne le regarde pas du ciel,
et que la lumière ne l'éclaire pas!...
Celle nuit, qu'un tourbillon ténébreux s'en empare,
qu'elle ne soit pas comptée parmi les jours,
ou mise au nombre des mois!...
Que les étoiles de son crépuscule s'obscurcissent,
qu'elle attende en vain la lumière,
et qu'elle ne voie pas les paupières de l'aurore;
parce qu'elle n'a pas fermé le sein qui m'a porté,
ni dérobé les souffrances à mes regards!
Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de ma mère?
pourquoi n'ai-je pas expiré dès que j'en suis sorti?
Je serais couché maintenant dans le silence;
je dormirais et je reposerais,
avec les rois et les grands de la terre,
qui se construisent des mausolées (fig. 30)...
Pourquoi Dieu donne-t-il la lumière aux misérables,
et la vie à ceux dont le cœur est dans l'amertume,
qui attendent la mort sans qu'elle vienne,

et qui la désirent plus qu'un trésor;
qui seraient ravis de joie
et pleins d'allégresse s'ils trouvaient le tombeau?...
Mes soupirs me servent de nourriture,
et mes cris débordent comme l'eau...
Je n'ai ni tranquillité, ni paix, ni repos,
et le trouble m'a saisi¹.

2. Élip haz, l'un des amis de Job, au lieu de lui adresser des paroles consolantes, se lança aussitôt dans cette thèse si fausse dont ni lui ni ses deux autres compagnons ne sortiront pas: La souffrance est toujours le châ timent du péché; plus elle est intense, plus la culpabilité doit avoir été grande :

Si l'on essaie de te parler, en auras-tu de la peine?
Mais qui pourrait retenir ses paroles?
Voici, tu en as instruit un grand nombre
et tu as fortifié les mains languissantes;
tes paroles ont relevé ceux qui chancelaient,
et tu as affermi les genoux tremblants.
Puis, maintenant que le malheur vient sur toi, tu faiblis;
il t'a touché et tu te troubles.
Ta crainte (de Dieu) n'est donc pas ton soutien?
Ton espérance, n'est-ce pas l'intégrité de tes voies?
Souviens-toi : quel innocent a jamais péri?
quels hommes droits ont été exterminés?
Moi, j'ai vu que ceux qui labourent l'iniquité
et qui sèment l'injustice, la moissonnent².
Ils périssent par le souffle de Dieu;
ils sont consumés par le feu de sa colère...
Une parole m'a été dite à la dérobée,
et mon oreille en a recueilli le léger bruit.
Dans le vague des visions de la nuit,
quand un profond sommeil tombe sur les hommes,
l'épouvante et l'effroi me saisirent,
et tous mes os se mirent à trembler.
Un esprit passa devant moi;
les poils de ma chair se hérissèrent.
Quelqu'un se tint là; je ne reconnus pas son visage,
et j'entendis une voix qui murmurait tout bas :
L'homme sera-t-il juste devant Dieu?
sera-t-il pur devant celui qui l'a fait?
Si Dieu n'a pas confiance en ses serviteurs,
et s'il a trouvé le péché dans ses anges,
combien plus dans ceux qui habitent des maisons d'argile,

1. Job, III, 12-26.

2. Sous la forme de rigoureux châ timents.

et qui tirent leur origine de la terre ¹!...
Le malheur ne naît pas de la poussière,
et la souffrance ne germe pas du sol ²...
Voilà ce que nous avons découvert, il en est ainsi;
écoute-le et fais-en ton profit ³.

3. Job se plaint de l'injustice et de la dureté de ses amis; puis il se redresse dans sa douleur, et exprime vivement sa confiance en Dieu :

Jusques à quand affligerez-vous mon âme,
et me briserez-vous par vos discours?
Voilà dix fois que vous m'insultez
et que vous n'avez pas honte de m'accabler...
Reconnaissez que Dieu a renversé mon droit ⁴
et qu'il m'a entouré de ses rêts...
Dieu a muré ma route et je ne puis plus passer;
il a répandu des ténèbres sur mon chemin.
Il m'a dépouillé de ma gloire,
il a enlevé la couronne de dessus ma tête.
Il m'a détruit de tous côtés et je péris;
comme à un arbre arraché, il m'a ôté l'espérance...
Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous mes amis,
car la main du Seigneur m'a frappé ⁵...
Qui m'accordera que mes paroles soient écrites?
qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre,
qu'elles soient gravées avec un stylet de fer sur du plomb,
ou sur la pierre avec le ciseau ⁶?
Je sais que mon Rédempteur est vivant
et qu'il se tiendra le dernier sur la poussière,
que de ce squelette recouvert de sa peau,
que de ma chair je verrai Dieu.
Moi-même je le verrai;
mes yeux le verront, et pas un autre ⁷.

Job, s'élevant soudain à de magnifiques espérances, se console de ses rudes épreuves par la certitude qu'il ressuscitera un jour, et que Dieu, son rédempteur, lui donnera, dans un monde meilleur, une ample et éternelle compensation.

4. Le patriarche trace un brillant tableau de son ancienne prospérité ⁸:

Qui me rendra mes années d'autrefois,
les jours où Dieu se faisait mon gardien,

1. Allusion à la création du premier homme.
2. Job, iv, 2-19.
3. Quiconque souffre est donc coupable.
4. Job, v, 6, 27.
5. Il me traite plus sévèrement que je le mérite.
6. Les paroles en question sont celles qui suivent immédiatement.
7. Job, xix, 1-2, 6-10, 23-27.
8. xxix, 1-25.

lorsque sa lampe (fig. 31) brillait au-dessus de ma tête,
et qu'à sa lumière je marchais dans les ténèbres;
tel que j'étais aux jours de mon automne,
quand Dieu protégeait ma tente,
lorsque le Tout-Puissant était avec moi
et que mes enfants m'entouraient;
quand je lavais mes pieds dans le lait
et que le rocher répandait pour moi des flots d'huile?
Lorsque je m'avançais vers la porte de la ville,
et que je siégeais sur la place publique,

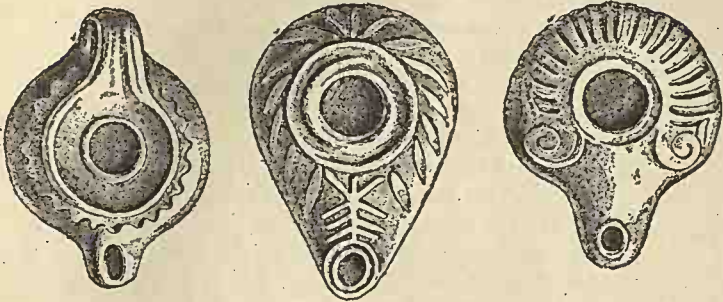


Fig. 31. — Lampes trouvées à Jérusalem.
(D'après *The Survey of Western Palestine, Jérusalem, 1884, p. 539, 582.*)

les jeunes gens m'apercevaient et se cachaient ¹;
les vieillards se levaient et demeuraient debout.
Les nobles cessaient de parler
et mettaient le doigt sur leur bouche...
L'oreille qui m'écoutait me proclamait bienheureux,
et l'œil qui me voyait me rendait témoignage,
parce que je délivrais le pauvre qui criait,
et l'orphelin privé de tout secours...
Je me revêtais de la justice;
l'équité me servait de manteau et de turban,
J'étais l'œil de l'aveugle.
et le pied du boiteux.
J'étais le père des pauvres,
j'étudiais avec soin la cause de l'inconnu ².
Je disais : « Je mourrai dans mon nid.
j'aurai des jours nombreux comme le sable.
Ma racine s'étend le long des eaux,
et la rosée passe la nuit dans mon feuillage... »
On écoutait et on attendait,
on recueillait mon avis en silence.

1. Par respect.

2. Pour lui faire rendre justice devant les tribunaux.

Quand j'avais parlé, personne n'ajoutait rien;
mes paroles tombaient sur eux comme une rosée...
Si je leur souriais, ils ne pouvaient le croire,
ils recueillaient avidement le signe de ma faveur.

5. Dieu lui-même prend la parole, pour décrire, par de nombreux exemples, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, auxquelles Job doit se soumettre sans murmurer :

Où étais-tu, quand je formais les bases de la terre?
Dis-le moi, si tu as de l'intelligence.
Sais-tu qui en a réglé les mesures,
ou qui a tendu sur elle le cordeau?
Sur quoi ses fondements sont-ils posés,
ou qui en a établi la pierre angulaire,
aux acclamations des astres du matin,
et à la jubilation des anges?
Qui a enfermé la mer derrière des portes,...
lorsque je lui donnais des nuages pour vêtements?...
Je l'ai resserrée dans ses limites;
je lui ai imposé des barrières et des portes,
et j'ai dit : « Tu viendras jusqu'ici, et pas plus loin,
et là tu briseras l'orgueil de tes flots. »
As-tu, dans ta vie, donné des ordres à l'aurore?
as-tu indiqué sa place à l'étoile du matin?...
As-tu pénétré jusqu'aux sources de la mer?...
As-tu considéré l'étendue de la terre?
Dis-le moi, si tu sais tout cela.
Sur quelle route habite la lumière,
et quelle est la demeure des ténèbres?...
Es-tu entré dans les trésors de la neige
et as-tu contemplé les trésors de la grêle?...
Quel est le père de la pluie
et qui a engendré les gouttes de rosée?...
Connais-tu les lois du ciel,
et règles-tu leur influence sur la terre?...
Lances-tu les éclairs, et partent-ils soudain,
et te disent-ils : « Nous voici ¹?... »

Du monde inanimé, Dieu passe ensuite aux animaux, pour interroger aussi Job sur plusieurs d'entre eux. La description du cheval de guerre, et celle de l'hippopotame comptent parmi les plus admirées :

Est-ce toi qui donnes au cheval sa vigueur,
et qui revêts son cou d'une crinière flottante?
Le fais-tu bondir comme la sauterelle?
La fierté de son souffle répand l'effroi.

1. Job, xxxviii, 4-35.

Il creuse du pied la terre et se réjouit;
il s'élançait avec ardeur au-devant des armes.
Il se rit de la crainte et de la peur,
et il ne recule pas devant le glaive.
Sur lui retentissent le carquois,
le fer étincelant de la lance et du javelot.
Il écume, il frémit, il dévore la terre;
il ne se contient pas au bruit du clairon;
quand il entend la trompette, il dit : « Allons ! »
De loin, il flaire la bataille,
la voix tonnante des chefs et les cris des armées¹.

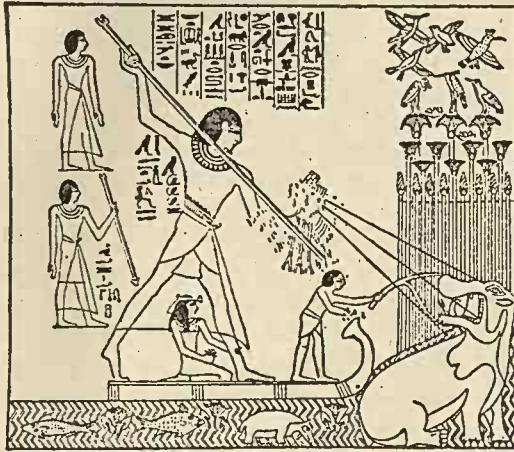


Fig. 32. — Chasse à l'hippopotame en Égypte. Peinture de tombeaux, Thèbes.
(D'après Wilkinson, *Ancient Egyptians*, 2^e édit., t. II, p. 128.)

Quel contraste avec l'hippopotame, si lourd et si massif ! Mais cet habitant du Nil est également fort bien décrit :

Voici l'hippopotame², que j'ai créé comme toi ;
il mange l'herbe comme un bœuf.
Vois, sa force est dans ses reins,
et sa vigueur dans les muscles de son ventre.
Il raidit sa queue, comme un (rameau) de cèdre ;
les nerfs de ses hanches sont entrelacés.
Ses os sont comme des tubes d'airain ;
ses vertèbres, comme des lames de fer.
Il est à la tête des œuvres de Dieu¹,
celui qui l'a fait diriger son glaive².

1. Job, xxxix, 19-25.

2. En hébreu, *béhémot*, nom qui paraît calqué sur le substantif égyptien *pehémout* « le bœuf d'eau », qui servait à désigner l'hippopotame.

Les montagnes produisent pour lui de l'herbe;
là se jouent toutes les bêtes des champs.
Il s'étend parmi les lotus,
à l'ombre des joncs et des roseaux (fig. 32).
Les lotus le couvrent de leur ombre,
les saules du torrent l'environnent.
Que le fleuve vienne à déborder, il ne se trouble pas;
il serait calme, dût le Jourdain se précipiter dans sa bouche.
Qui pourrait le saisir par ses dents,
lui percer le nez avec des harpons³?

6. Le poème s'achève par une humble confession de Job :

(Seigneur), je sais que vous pouvez toutes choses,
et que rien ne s'oppose à vos desseins...
En vérité, j'ai parlé follement
de choses qui dépassent mon intelligence...
Mon oreille avait entendu parler de toi;
mais maintenant mon œil t'a vu.
C'est pourquoi je m'accuse moi-même,
et je fais pénitence dans la poussière et la cendre⁴.

1. C'est-à-dire, une œuvre admirable du Créateur.
 2. Ses dents, avec lesquelles il coupe l'herbe comme avec une faux.
 3. Job, XL, 10-19. — 4. Job, XLII, 2-6.
-

LIVRE SIXIÈME

Depuis le schisme des dix tribus jusqu'à la destruction
du royaume du Nord ¹.

(975-721 avant J.-C.)

Pour cette partie si importante de l'histoire du peuple de Dieu, nous avons encore, comme documents principaux, nos deux écrits bibliques, avec cette différence que les livres des Rois raconteront simultanément l'histoire des deux royaumes séparés, tandis que celui des Paralipomènes contiendra seulement d'une manière directe les annales des rois de Juda. A ces sources s'ajouteront de temps à autre les monuments égyptiens et assyriens, qui confirmeront merveilleusement la véracité des récits sacrés ². Inscriptions, papyrus, peintures de tombeaux, tablettes d'argile, bas-reliefs de divers genres, jetteront de nouvelles lumières sur un grand nombre de faits de l'histoire sainte, qu'ils rendront ainsi plus vivante encore.

CHAPITRE PREMIER

LE SCHISME ; ROBOAM ROI DE JUDA ; JÉROBOAM ROI D'ISRAËL ²

(975-954 avant J.-C.)

I. — Schisme des dix tribus du Centre et du Nord.

(975 avant J.-C.)

La rupture prédite par le prophète Ahias ne devait pas tarder à éclater. Nous avons des détails très précis sur son occasion immédiate. Après la mort de son père, Roboam, qui n'était pas né de la

1. III Rois, xii, 1-IV Rois, xvii, 41 ; II Par., x, 1-xxviii, 27.

2. On en a groupé les résultats dans des ouvrages spéciaux. Voir en particulier Schrader, *Die Keilinschriften und das Alt Testament*, 1883, 3^e édit., remaniée et mise au point par Winckler et Zimmern, 1903 ; A. Jeremias, *Das Alt Testament im Lichte des alten Orients*, 2^e édit., 1916 ; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*. 6^e édit., t. III, p. 407-642.

filles du pharaon, mais d'une princesse ammonite nommée Naama, monta sur le trône sans opposition. Salomon avait-il eu d'autres fils, issus de ses mariages multiples? Cela est très vraisemblable; mais il n'est parlé d'eux nulle part, et c'est accidentellement qu'il a été question de deux de ses filles¹. Roboam avait été intronisé à Jérusalem; mais, en vertu d'une ancienne coutume qui remontait à l'élection de Saül et à celle de David², les représentants de toutes les tribus se réunirent solennellement, pour reconnaître au nom du peuple sa dignité et lui offrir leurs hommages. Pour quel motif cette assemblée ne se tint-elle pas dans la capitale du royaume, mais à Sichem, ville qui appartenait à la tribu d'Éphraïm? Autrefois déjà, plusieurs réunions importantes du peuple hébreu avaient eu pour théâtre cette ville antique³. Mais, dans le cas actuel, il est à peine douteux qu'elle fut choisie et comme imposée au roi, par suite d'une habile manœuvre des tribus du nord. Elles espéraient être plus à l'aise, loin de la résidence royale, pour mener à bonne fin la campagne qu'elles avaient décidé d'entreprendre en faveur des droits de la nation. Jéroboam, que les chefs de ces tribus s'étaient empressés de rappeler d'Égypte aussitôt après la mort de Salomon, se mit à la tête de l'opposition, et c'est lui, de concert avec quelques autres hommes énergiques, qui présenta au roi les revendications nationales.

Ils lui tinrent ce langage : « Ton père nous a imposé un joug très dur; toi, maintenant, allège notre rude servitude et le joug pesant que ton père nous a imposé, et nous te servirons⁴. » La réclamation était modérée en elle-même, et présentée sous une forme très acceptable. L'assemblée ne refusait pas de reconnaître le nouveau roi; elle se contentait de lui demander l'allègement de charges qui étaient devenues insupportables; à cette condition, elle lui promettait l'obéissance du peuple entier. Dans le rapide portrait que l'auteur de l'Écclésiastique trace de Roboam, à la suite de celui de Salomon⁵, il le traite à bon droit d'« insensé », d'homme « dépourvu de sagesse. » Par son caractère autant que par son éducation, il était mal préparé à occuper la situation difficile que lui avaient créée d'avance les fautes de son père. Tout se serait arrangé au mieux, s'il avait immédiatement donné aux représentants du peuple une réponse favorable, quitte à examiner ensuite avec eux dans quelle mesure les intérêts généraux du royaume permettraient de diminuer actuellement les impôts et les charges. Il se contenta

1. III Rois, iv, 11 et 15. — 2. I Rois, x, 17, 27; II Rois, ii, 4; v, 1-3. Rien de semblable n'a été cependant mentionné au sujet de Salomon. — 3. Josué, viii, 30-35; xxiv, 1-28. — 4. III Rois, xii, 1-5; II Par., x, 1-5. — 5. Eccl., xlvii, 26-27.

de demander trois jours pour réfléchir. Il consulta d'abord les anciens conseillers de son père, qui, dévoués à la dynastie et comprenant la gravité du moment, le pressèrent d'agir avec modération et de faire sans hésiter les concessions demandées. Évidemment, ce sage avis lui déplut, puisque Roboam s'adressa ensuite à des conseillers d'un tout autre genre, aux « jeunes gens » — aux enfants, dit le texte hébreu avec quelque dédain ¹ — qui avaient grandi avec lui et dont il s'entourait encore. Ces hommes orgueilleux et frivoles, qui ne s'intéressaient qu'aux droits de la royauté et méconnaissaient totalement ses devoirs, habitués qu'ils étaient à mépriser le peuple, donnèrent à Roboam le plus pernicieux des conseils :

Voici la réponse que tu feras à ce peuple qui t'a dit : « Ton père a rendu notre joug pesant; toi, allège-le. » Tu lui diras : « Mon petit doigt est plus

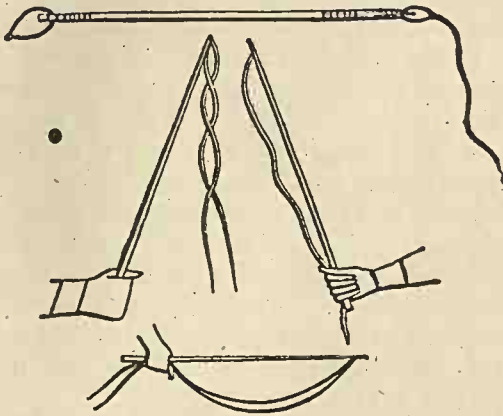


Fig. 33. — Fouets égyptiens. (D'après les anciens monuments.)

gros que les reins de mon père. Mon père vous a imposé un joug pesant, et moi, je le rendrai plus lourd; mon père vous a châtiés avec des fouets, (fig.33) et moi, je vous châtierai avec des scorpions. »

On donnait le nom de « scorpions » à des fouets munis de pointes métalliques qui infligeaient de cruelles piqûres. Ce langage insolent signifiait que le nouveau roi, bien loin de retrancher quoi que ce soit aux charges de ses sujets, se disposait au contraire à les accroître. Comme s'il suffisait d'une injuste menace pour calmer toute une nation justement irritée! Roboam, aveuglé lui aussi par l'orgueil, ne craignit pas de porter aux chefs d'Israël cette sottise et barbare réponse ². Le récit sacré fait à ce sujet une profonde réflexion :

1. Cette expression est assez large dans la langue hébraïque.
2. III Rois, xii, 6-15; II Par., x, 6-15.

« Cela fut dirigé par le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait dite à Jéroboam par Ahias. » Dieu avait donc conduit les événements de manière à réaliser sa menace. *Quos vult perdere, Jupiter dementat*, disaient les Latins dans le même sens.

Comme on l'a dit, au sein d'Israël « le feu couvait depuis longtemps sous la cendre; la dure réponse de Roboam fut le vent violent qui le transforma en un incendie indomptable. » Un cri de guerre, identique à celui qu'avait autrefois poussé la rebelle Séba¹, fit aussitôt explosion dans l'assemblée des représentants du peuple :

Quelle part avons-nous avec David?

Quel est notre héritage avec le fils d'Isaï?

A tes tentes Israël !

Pourvois maintenant à ta maison, David².

Indignés de ce refus injurieux, ils ne veulent plus rien avoir de commun avec la dynastie de David, et ils prêchent ouvertement la rébellion. Roboam ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il n'était plus possible d'y remédier. Il essaya pourtant de calmer les rebelles et de parlementer avec eux. Il leur envoya dans ce but Adoram, qui sous le règne de Salomon, avait rempli les fonctions de surintendant des impôts. Le choix de l'ambassadeur fut loin d'être habile, car la seule vue d'Adoram rappelait au peuple le joug si dur qu'il avait porté, et que Roboam voulait rendre encore plus pesant. La colère de la foule ne connut plus de bornes, et le malheureux surintendant fut lapidé sur place. Le roi lui-même n'aurait pas échappé à la mort, s'il n'était pas rentré à Jérusalem sur son char, avec toute la vitesse de ses coursiers (fig. 34)³.

Et ce n'était là que le commencement de la révolte. Suivant son cours naturel, elle fut consommée, dans une autre réunion des chefs du peuple, par la fondation d'un royaume indépendant, à la tête duquel on plaça Jéroboam, car son rang, son intelligence, son énergie, l'hostilité qu'il avait manifestée antérieurement contre la famille royale, son exil forcé sur la terre étrangère, le désignaient très naturellement au choix de la nation⁴. Ainsi s'écroula en grande partie, après deux générations seulement, le royaume que David avait eu tant de peine à fonder. Il ne devait jamais renaître, si ce n'est d'une manière idéale par le Messie, comme les prophètes le répéteront à l'envi. En un instant, par sa faute, Roboam venait de perdre irrévocablement plus des deux tiers du territoire et des sujets qui lui avaient été légués, puisque les tribus de Juda et de Benjamin lui demeurèrent seules fidèles. Celle de Lévi aussi; mais cela va de soi,

1. II Rois, xx, 1. — 2. III Rois, xii, 6-16; II Par., x, 6-16. — 3. III Rois, xii, 17-19; II Par., x, 17-19. — 4. III Rois, xii, 20.

car ses membres ne pouvaient pas abandonner leur ministère à Jérusalem sans renier en même temps leur Dieu. La tribu de Juda était trop attachée à la famille royale issue d'elle, pour s'en séparer; celle de Benjamin, autrefois hostile à David, s'était ralliée à lui et à sa dynastie, fière de voir que Jérusalem, ville benjaminite, avait été choisie pour capitale de tout le royaume. Jéroboam eut pour lui tout le reste de la nation, soit à l'est soit à l'ouest du Jourdain.

Des deux royaumes ainsi séparés, celui du sud portera désormais dans le récit sacré le nom de Juda; celui du nord s'appellera royaume d'Israël, ou royaume des dix tribus. La limite qui les séparait dans la Palestine cisjordanienne passait au-dessus de Béthel. Le royaume schismatique n'eut pas de capitale fixe : ses rois fixèrent tour à tour

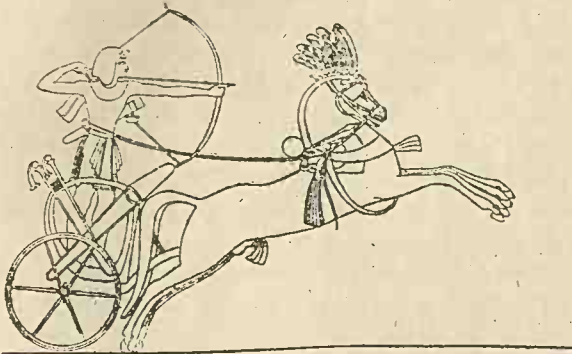


Fig. 34. — Roi d'Égypte sur son char. Grand temple de Thèbes.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. III, pl. XIII.)

leur résidence à Sichem, à Thirza et à Samarie. En dehors de la Palestine proprement dite, Moab, qui était depuis un certain temps tributaire des Hébreux, continua de l'être, mais à l'avantage des rois du nord¹. Édom, au contraire, demeura sous la dépendance des rois de Juda. Plus tard seulement, un intérêt commun réunit ces deux peuples, qui se soulevèrent simultanément contre les Hébreux². Les Phéniciens, séparés maintenant du royaume de Juda par un espace considérable, cessèrent d'entretenir avec lui des relations politiques, et ils ne paraissent pas en avoir noué aucune avec Israël.

Le territoire du royaume schismatique n'était pas seulement le plus considérable; c'était aussi le plus beau, le plus fertile et le plus riche; celui de Juda et de Benjamin était généralement rocheux, aride, monotone. Mais Jéroboam fut loin de jouir tout d'abord de ces divers avantages. Il ne possédait encore ni centre politique, ni armée, ni munitions, ni organisation. Tout était à faire pour

1. Voir IV Rois, III, 4. — 2. II Par., XX, 1.

constituer le royaume. D'autre part Juda, « malgré sa petitesse, ...n'était pas trop inférieur au vaste Israël. David, puis Salomon, avaient pétri si énergiquement les éléments dont il se composait, ... qu'ils les avaient réduits en une masse homogène, groupée autour d'une capitale et d'un sanctuaire magnifiques, pénétrés d'une fidélité profonde pour la famille qui l'avait fait ce qu'il était. Le malheur ne refroidit pas son zèle; il se serra autour de Roboam et de sa race, avec une constance qui leur permit de durer, quand leurs rivaux... se ruinaient sous leurs yeux¹. »

Les principaux éléments de la grandeur et de la force du peuple hébreu restèrent donc concentrés dans le royaume du sud. Bien que la conduite morale et religieuse de plusieurs de ses rois ait laissé beaucoup à désirer, c'est par eux que se perpétua la lignée légitime de David, de laquelle devait naître le Messie. Cette race, choisie de Dieu, demeura sur le trône et résista, jusqu'à la captivité de Babylone, à tous les assauts du dedans et du dehors. Au contraire, dans le royaume schismatique, la possession de la couronne n'était jamais assurée; par moments, les usurpateurs s'y succédèrent avec une effroyable rapidité. De ses dix-neuf rois, huit périrent assassinés; ils furent souvent à la merci de leur garde, qu'il était facile à un chef ambitieux de débaucher, en sa propre faveur. Par un coup de poignard, ce chef se débarrassait du monarque et s'emparait du pouvoir, jusqu'à ce qu'il eût à son tour le même sort. Deux dynasties seulement, celles d'Omri et de Jéhu, eurent quelque durée. Aussi, dans l'intervalle des deux cent cinquante-cinq années qui s'écoulèrent entre le schisme et la ruine du royaume du nord, neuf rois seulement occupèrent le trône de Juda; et, nous venons de le dire, dix-neuf celui d'Israël. Pas un de ces derniers, si ce n'est Jéhu, jusqu'à un certain point, ne fut bon moralement, tandis que plusieurs rois de Juda, entre autres Asa, Josaphat, Ozias, Joatham, Ézéchias, Manassé après sa conversion et Josias, furent remarquables par leur sainteté. Dans l'ensemble, malgré de fréquentes infidélités, allant parfois jusqu'à l'apostasie, la masse des sujets du royaume de Juda l'emporta de beaucoup sur ceux du royaume d'Israël, sous le rapport de la religion et de la moralité. C'est pour cela que, s'ils méritèrent eux-mêmes d'être châtiés, ils ne le furent que cent trente ans plus tard.

Achevons ce tableau d'ensemble, en disant que la séparation fut un immense et irréparable malheur pour le peuple de Dieu. Telle est l'appréciation portée sur elle par tous ceux des livres de l'Ancien Testament qui ont été composés après cette date néfaste. Au point de vue politique, la nation, singulièrement affaiblie, fut désormais presque

1. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, 3^e édit., t. II, p. 375.

toujours incapable de résister avec succès à ses ennemis extérieurs; nous n'en serons que trop témoins, lorsque les Égyptiens et les Assyriens envahiront l'un ou l'autre des deux États. Les royaumes rivaux, ou plutôt ennemis, eurent entre eux, surtout au début, de fréquentes guerres civiles, qui contribuèrent encore à accroître leur faiblesse. Au point de vue religieux, les résultats du schisme furent plus désastreux encore, puisque nous allons voir Jéroboam s'attaquer immédiatement à l'un des points les plus essentiels du Décalogue et du culte théocratique; triste exemple que ses successeurs imiteront et dépasseront même, tandis que les rois de Juda seront loin d'agir tous en dignes représentants de leur Dieu.

Rappelons enfin que, si le schisme eut pour occasion immédiate la conduite insensée de Roboam, et, en remontant plus haut, la magnificence et les dépenses égoïstes de Salomon, une de ses causes principales consista aussi dans la rivalité ouverte, l'antagonisme fâcheux qui s'étaient manifestés depuis si longtemps entre les tribus du Nord et celles du Sud, spécialement entre Ephraïm et Juda. David avait su calmer en partie ces sentiments hostiles; mais les exigences de Salomon les avaient fait renaître, et elles n'avaient besoin que d'une occasion propice, pour éclater et tout briser.

II. — Les règnes de Roboam et de Jéroboam.

Reprenons la suite des faits. A peine rentré à Jérusalem, Roboam résolut de ne pas laisser s'opérer, sans résistance de sa part, cette audacieuse rébellion. Il réunit donc en toute hâte une armée de 180 000 hommes, avec laquelle il s'avança contre les tribus du Nord. Ce chiffre considérable de soldats pour un si petit territoire n'a pas lieu de nous surprendre, puisque cinquante ans auparavant, la tribu de Juda en comptait 500 000 à elle seule. Avec de tels combattants, dont la conduite des révoltés excitait l'indignation, Roboam aurait eu certainement des chances de reconquérir ce qu'il avait perdu, le roi d'Israël n'ayant pas encore eu le temps de s'organiser militairement, tandis que l'armée de Juda possédait, outre ses vaillants fantassins, des chars de guerre, des cavaliers, des chefs bien formés, des magasins remplis d'armes et de provisions. Mais Dieu lui interdit formellement, par l'intermédiaire d'un prophète nommé Séméia, toute intervention armée. Le nouvel état de choses ne s'était-il pas effectué d'après la volonté suprême du ciel, et comme un châtiment irrévocable? Roboam obéit sans réplique, et son armée se débanda. Néanmoins, sous ce prince et sous ses deux premiers successeurs, pendant une période de soixante ans, Juda eut de fréquentes luttes à main armée avec les tribus schismatiques, sans grands avantages pour aucun des combattants. C'est en ce sens

que nous lisons la note suivante, dans les deux récits bibliques : « Il y eut toujours la guerre entre Roboam et Jéroboam¹. » L'interdiction divine ne concernait donc que l'expédition initiale du roi de Juda².

Roboam prit cependant de sérieuses mesures, pour mettre à l'abri d'une invasion égyptienne son territoire si tristement démembre du côté du nord. Il fortifia, au sud et au sud-est, plusieurs des villes les plus importantes de Juda et de Benjamin. L'auteur des Paralipomènes en énumère quinze, dont les plus connues étaient Bethléem, Thécué à deux heures plus au sud; Odollam dans les grottes de laquelle David s'était autrefois réfugié; Geth, l'une des cinq métropoles des Philistins, conquise autrefois par David; Saraa, la patrie de Samson; Aïalon (fig. 35), où Josué avait achevé sa grande victoire; Hébron, où avaient séjourné Abraham et Isaac. Après qu'elles eurent été entourées de solides remparts, Roboam y installa des gouverneurs militaires et y établit des magasins d'armes et de vivres³.

De son côté, Jéroboam ne demeurait pas inactif. Il songea d'abord, lui aussi, à consolider matériellement sa situation, en fortifiant les villes de Sichem et de Phanuel, situées, celle-ci de l'autre côté du Jourdain, dans la province de Galaad, celle-là au cœur de la Palestine cisjordanienne. Il prit ensuite une mesure tout à fait criminelle au point de vue religieux, et par laquelle son nom est à tout jamais stigmatisé, mais qu'on ne peut s'empêcher de trouver habile politiquement. Il comprit que, si ses sujets continuaient de fréquenter le temple de Jérusalem, dont le prestige était déjà si grand et les cérémonies si attrayantes, ils regretteraient peu à peu de s'en être brusquement séparés, et se détacheraient de leur nouveau régime, pour revenir à l'ancien. Il résolut donc d'établir entre les deux royaumes une barrière religieuse, qui renforcerait encore la barrière politique. Il y avait dans ses États deux anciens sanctuaires, l'un à Dan⁴, à l'extrême nord, l'autre à Béthel, à l'extrême sud. Il les remit en honneur et, se souvenant de ce qu'avait fait autrefois Aaron, et de ce qu'il avait vu lui-même récemment en Égypte, il y installa deux veaux d'or qui, dans sa pensée, représentaient Jéhovah, le Dieu de la nation israélite. Puis il interdit à ses sujets d'aller désormais à Jérusalem pour y remplir leurs devoirs religieux. « Vous y êtes montés assez longtemps, leur dit-il; Israël, voici ton Dieu, qui t'a fait sortir d'Égypte⁵. » Il ne réussit que trop

1. III Rois, xiv, 30; II Par., xii, 15.

2. III Rois, xii, 21-24; II Par., xi, 1-4. Voir aussi III Rois, xv, 7, 16, 32; II Par., xiii, 3-20; xvi, 2-10

3. I Par., xi, 6-12.

4. Il remontait à Abraham, Gen., xii, 8, et à Jacob, Gen., xxviii, 10-22.

5. III Rois, xiii, 26-30.

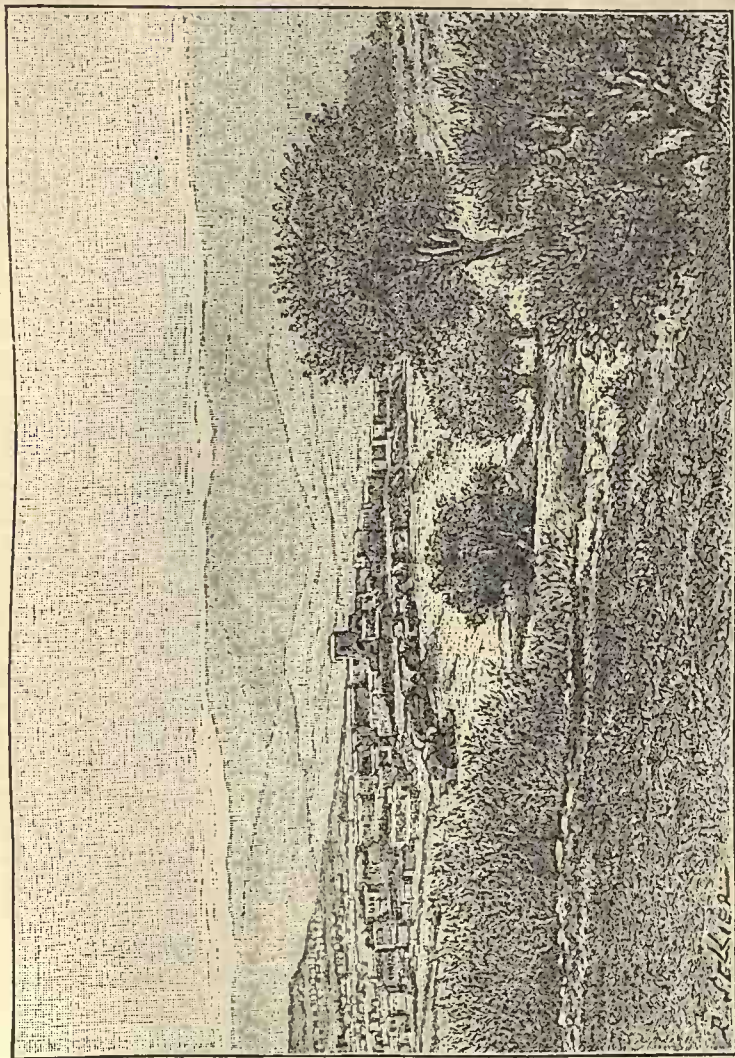


Fig. 35. — Afalon, actuellement Yalo. (D'après une photographie.)

à rompre ainsi le lien le plus fort qui rattachait ses sujets au royaume de Juda. C'était là, de la part de Jéroboam, une véritable apostasie, bien qu'au fond, pas plus qu'Aaron son modèle, il ne songeât d'abord à renier absolument le dieu d'Israël. Il voulait simplement imposer à ses sujets d'autres sanctuaires, pour les empêcher d'aller à Jérusalem; aussi modifia-t-il le moins possible l'ancien culte, dont il conserva les sacrifices, les sabbats et les fêtes. Comme solennité principale, il établit une fête analogue à celle des Tabernacles, mais qui se célébrait un mois plus tard. Conduite vraiment sacrilège, par laquelle il offensa gravement le Seigneur, auquel il devait son élévation; en même temps, conduite tout égoïste, par laquelle il sacrifia à son intérêt personnel les intérêts les plus sacrés de ses sujets. « Ce fut une occasion de péché », remarque tristement l'historien sacré¹. « Il fit pécher Israël », sera-t-il répété plus loin, à diverses reprises². En effet, la religion instituée par lui était un honteux compromis, qui aboutit bientôt à l'idolâtrie proprement dite, et qui corrompt entièrement les mœurs de la nation.

Ceux des prêtres et des lévites qui avaient leur résidence sur le territoire du royaume schismatique ne pouvaient qu'être un obstacle à la propagation de ce culte illégitime. Jéroboam les expulsa de son royaume, et ils allèrent s'installer à Jérusalem, avec « ceux de toutes les tribus d'Israël qui avaient à cœur de chercher le Seigneur, le Dieu d'Israël. » « Ils donnèrent ainsi, ajoute le récit biblique, une force au royaume de Juda et affermirent Roboam³. » Jéroboam compléta donc son œuvre sacrilège, en créant, pour ses deux sanctuaires principaux, et aussi pour les hauts lieux qu'il rétablit en divers endroits, des prêtres « pris parmi tout le peuple; quiconque en avait le désir, il le créait prêtre ». De ceux qui se présentaient, il exigeait seulement qu'ils lui offrissent un jeune taureau et sept bœufs⁴. On devine ce que devait être un pareil sacerdoce.

Le roi d'Israël tint à inaugurer en personne l'autel du sanctuaire de Béthel, à l'occasion de la grande fête qu'il avait fixée au quinzième jour du huitième mois. Ce fut une inauguration désastreuse, car le Seigneur, si gravement offensé, choisit ce moment pour avertir solennellement le coupable. Au milieu de la cérémonie, qui avait attiré un peuple nombreux, « un homme de Dieu », dont le nom ne nous a pas été transmis, « arriva de Juda à Béthel par l'ordre du Seigneur. » Jéroboam se tenait debout devant l'autel, pour brûler de l'encens (fig. 37). Sans s'occuper du roi, le messager divin s'approcha et cria : « Autel, autel, ainsi parle le Seigneur : Il naîtra à la maison de David un fils, dont le nom sera Josias; il immolera

1. III Rois, xii, 30. — 2. III Rois, xiii, 14; IV Rois, xvii, 21-22. Etc. — 3. II Par., xi, 13-17. — 4. III Rois, xvi, 33, 34; II Par., xiii, 9.

sur toi les prêtres des hauts lieux qui brûlent sur toi de l'encens, et on brûlera sur toi des ossements humains¹. » Cette prophétie était d'autant plus saisissante, qu'elle citait, trois siècles d'avance, le nom du roi de Juda qui devait la réaliser.

L'homme de Dieu dit encore : « Voici le signe que c'est Dieu qui a parlé : l'autel se fendra, et la cendre qui est dessus sera répandue². » A ces mots Jéroboam, furieux, étendit la main en criant à ses gardes : « Saisissez-le. » Mais son bras sacrilège devint raide comme une barre de fer. En même temps, l'autel se fendit, et la cendre qui était dessus fut répandue à terre. Le roi, épouvanté, supplia alors le pro-



Fig. 36. — Roi d'Égypte offrant de l'encens à une idole.

(D'après Wilkinson, *Manners and Customs of ancient Egyptians*, t. III, p. 415.)

phète d'implorer pour lui le Seigneur, afin d'obtenir la guérison de son bras. Ce qui fut fait. Désireux de lui témoigner sa reconnaissance, il l'invita ensuite à l'accompagner dans sa maison, pour prendre un repas et recevoir un présent. Mais l'homme de Dieu s'y refusa absolument, en alléguant la défense expresse que le Seigneur lui en avait faite. Puis il partit et prit, pour s'en retourner chez lui, conformément encore à l'ordre divin, un autre chemin que celui par lequel il était venu à Béthel³. Comment accorda-t-il, aussitôt après, à « un vieux prophète » qui demeurait dans cette ville, ce qu'il venait de refuser si légitimement au roi? Ce fut un acte de faiblesse, qu'excuse à peine le mensonge par lequel ce vieux prophète⁴ avait motivé

1. Pour souiller cet autel idolâtrique, car, d'après la loi mosaïque (Nombres, XIII, 16), les ossements humains étaient regardés comme impurs.

2. III Rois, XIII, 1-3. — 3. III Rois, XIII, 4-10.

4. Faux prophète d'après les uns; plutôt, ce semble, vrai prophète du Seigneur, mais dont les sentiments religieux étaient devenus très imparfaits.

son invitation : « Un ange m'a parlé et m'a dit : Ramène-le avec toi dans la maison et qu'il mange du pain et boive de l'eau. » En châtement de sa désobéissance, il fut tué par un lion après s'être remis en route, puis enterré par le vieux prophète qui l'avait fait désobéir, et qui demanda qu'on le plaçât lui-même après sa mort à côté de lui. Ces détails sont exposés longuement dans un de ces intéressants récits qui abondent dans les saints Livres, mais que nous avons dû abrégé à regret¹.

Jéroboam, qui n'avait tenu aucun compte de cette première leçon, et qui « ne s'était pas détourné de sa mauvaise voie », en reçut un peu plus tard une autre, qui l'atteignit dans ce qu'il avait de plus cher. Son jeune fils Abia, « seule personne de sa maison en qui se soit trouvé quelque chose de bon aux yeux du Seigneur² », tomba tout à coup gravement malade. Inquiet, Jéroboam envoya sa femme à Silo, pour consulter, sur l'issue de la maladie, le prophète Ahias, qui lui avait autrefois prédit qu'il deviendrait roi d'Israël. Dans la crainte qu'Ahias, reconnaissant la reine, refusât de lui donner une réponse à cause des transgressions de son mari, Jéroboam voulut qu'elle se déguisât en simple femme du peuple. Elle prit avec elle un pain, des gâteaux et un pot de miel, pour les offrir au prophète, selon l'ancienne coutume³. Ahias avait vieilli et perdu la vue; mais, averti par Dieu de la visite qu'il allait recevoir, il s'écria, au moment même où la reine franchissait le seuil de sa chambre : « Entre, femme de Jéroboam; je suis chargé de t'annoncer des choses dures. » Il les lui annonça en effet, dans une allocution terriblement éloquente, où, après avoir énuméré les crimes de Jéroboam, il prédit en termes énergiques la prochaine extinction de sa race : « Je balayerai la maison de Jéroboam, comme on balaye les immondices. » Répondant ensuite à la question tacite de la reine, il annonça que le jeune malade rendrait le dernier soupir dès qu'elle rentrerait dans la ville de Thirza, où la résidence royale, établie d'abord à Sichem, avait été transférée. Il ajouta qu'il serait pleuré par tout Israël et qu'il recevrait une sépulture honorable, à cause de sa piété. Quant au royaume schismatique, un jour viendrait où il serait totalement détruit. « Le Seigneur frappera Israël, qui sera comme le roseau agité sur les eaux⁴, et il arrachera Israël de ce pays excellent qu'il avait donné à leurs pères, et il les dispersera au delà du fleuve (l'Euphrate); parce qu'ils se sont fait des idoles, irritant le Seigneur. Et le Seigneur livrera Israël, à cause des péchés que Jéroboam a commis et qu'il a fait commettre à Israël⁵. »

1. III Rois, xiii, 11-32. — 2. III Rois; xiv, 13. — 3. I Rois, ix, 7, 8.

4. Symbole d'une extrême impuissance.

5. III Rois, xiv, 9-16.

La reine s'éloigna, désolée, et à peine entrain-elle dans sa maison, à Thirza, l'ancienne ville cananéenne renommée pour sa beauté¹, que son enfant mourait. La partie de l'oracle relative à l'extirpation de la race de Jéroboam, à la ruine du royaume d'Israël et à la captivité de ses habitants sur la terre étrangère, s'accomplira avec la même exactitude rigoureuse².

La narration biblique revient au roi de Juda, Roboam, pour décrire brièvement la suite de son règne. Pendant les trois premières années, sa conduite avait été irréprochable, car il était encore sous l'impression des événements qui lui avaient fait perdre les deux tiers de son royaume. Mais, quand il se sentit en sûreté sur son trône amoindri, il se laissa dominer par ses penchants mauvais et abandonna la loi du Seigneur, pour se livrer à l'idolâtrie, en entraînant avec lui un grand nombre de ses sujets. C'était un prince faible, sans caractère, qui agissait sous l'impression du moment, surtout sous celle de la crainte, et qui se rassurait promptement. Le culte idolâtrique qu'il pratiqua, de concert avec beaucoup d'habitants de Juda, était particulièrement licencieux; c'était celui des peuples païens du voisinage³. La mère du roi, l'Ammonite Naama, ne dut pas être étrangère à sa perversion. Il fut imité par Maaca, fille ou petite-fille d'Absalom, l'une de ses femmes, avec une hardiesse scandaleuse, car elle ne craignit pas d'ériger, dans le palais royal même, une idole de l'impure Astarté⁴. Roboam aussi pratiqua la polygamie; il eut dix-huit femmes de premier rang, dont trois étaient ses proches parentes, et soixante de second rang. Elles lui donnèrent vingt-huit fils et soixante filles. Parmi ses fils, il accorda le premier rang à Abia, né de Maaca, et il le choisit pour son successeur. Il procura aux autres des situations avantageuses, en les établissant gouverneurs de quelques-unes des villes qu'il avait fortifiées⁵.

Son idolâtrie et celle de ses sujets leur attirèrent du ciel un véritable désastre. La cinquième année du règne de Roboam, le pharaon Sésac ou Chéchonq, qui avait autrefois accueilli Jéroboam avec tant de faveur, s'avança contre le royaume de Juda avec une puissante armée, composée de 1 200 chars de guerre, de 60 000 cavaliers et de nombreux fantassins égyptiens, libyens et autres. Il s'empara aisément des places fortes du sud et arriva jusqu'à Jérusalem. Il est possible, même vraisemblable, qu'il ait entrepris cette expédition soudaine à la demande de Jéroboam, qui désirait affaiblir le plus possible son rival. Saisis d'effroi, Roboam et son peuple reconnurent leur faute, et s'humilièrent devant Dieu. Dans sa miséricorde, le Seigneur leur fit annoncer par le prophète Séméias que

1. Josué, XII, 24; Cantiques, VI, 4.— 2. III Rois, XIV, 17-18.— 3. III Rois, XIV, 22-24; II Par., XII, 1.— 4. II Par., XV, 16.— 5. II Par., XI, 18-23.

cette fois, il ne détruirait pas encore Jérusalem, mais qu'ils seraient assujettis au monarque égyptien; de la sorte, ils connaîtraient par expérience la différence qu'il y a entre servir Dieu et être asservis aux rois étrangers. Sésac entra dans la capitale en vainqueur, et mit la main sur les trésors du temple et sur ceux des palais royaux. Ce fut une riche capture en or, en argent, en objets précieux de tout genre. Les boucliers d'or que Salomon avait fait préparer pour en orner sa garde aux jours de grande cérémonie¹, formèrent une partie de ce riche butin. Combien Roboam ne dut-il pas gémir, quand il se vit contraint de les remplacer par des boucliers d'airain? Sésac se retira après ce facile triomphe, qui dut émerveiller l'Égypte, mais qui n'eut pas de lendemain.

Ce prince a laissé de son expédition sur le territoire de Juda un souvenir encore très vivant, qui met dans un saisissant contact les monuments égyptiens et la Bible, au grand avantage de celle-ci, car sa véracité est ainsi démontrée une fois de plus. Sur un des murs du grand temple de Karnak, dans l'ancienne Thèbes, le pharaon vainqueur s'est fait représenter, tenant par les cheveux une foule d'hommes agenouillés devant lui, qu'il se prépare à massacrer avec la hache d'armes qu'il brandit (fig. 37). Le dieu Amon-Râ, auquel était consacré le temple, lui amène un grand nombre de captifs, les mains liées derrière le dos. Un des prisonniers, au profil juif, a au-dessus de lui une inscription, qui signifie : « le roi » ou « le royaume de Juda » (*Ioutah malek*). En outre, Sésac avait fait graver à Karnak les listes hiéroglyphiques des villes et des régions qu'il venait de conquérir. Or, parmi les noms des villes, on lit plusieurs de celles que Roboam avait fortifiées naguère : entre autres Odollam, Socho, Aïalon, Aduram, Saraa, Thécué².

Cette humiliation infligée au roi de Juda et à ses sujets produisit pendant quelque temps un effet salutaire. En effet, remarque l'historien sacré³, « il y eut encore de bonnes choses dans Juda. » Toutefois, nos deux documents arrêtent en cet endroit leurs récits relatifs à Roboam. Ils se bornent à constater qu'il mourut à Jérusalem, après avoir régné dix-sept ans (975-958), et qu'il fut enterré dans la cité de David. Ils renvoient, pour le reste de ses actes, aux annales des rois de Juda, et aux écrits spéciaux des prophètes contemporains, Sémérias et Iddo. « Il fit le mal, ajoute le livre des Paralipomènes, parce qu'il n'appliqua point son cœur à chercher le Seigneur⁴. » Jéroboam lui survécut de cinq ans.

1. III Rois, xiv, 25-28; II Par., xii, 2-12.

2. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 416-424; Maspero, *Histoire anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 768-769.

3. II Par., xii, 12. — 4. III Rois, xiv, 29,30; II Par., xii, 13-16.



Fig. 37. — Bas-relief de Karnak qui représente Sésac et les villes juives dont il prétend s'être emparé. (D'après une photographie.)

CHAPITRE II

ANNALES DES DEUX ROYAUMES ENTRE LA MORT DE ROBOAM ET L'AVÈNEMENT D'ACHAB

I. — Abia et Asa, rois de Juda ¹.

Pendant cette période, qui dura plus de quarante ans (958-914), les deux royaumes furent perpétuellement en guerre, tantôt d'une manière sourde, tantôt avec éclat et dans le fracas de grandes batailles.

Le second roi de Juda fut Abia ou Abiam, qui succéda à son père au cours de la dix-huitième année du gouvernement de Jéroboam. et qui ne régna que trois ans (958-955). Le III^e livre des Rois donne ce triste résumé de son règne : « Il marcha dans tous les péchés que son père avait commis avant lui, et son cœur ne fut pas avec le Seigneur son Dieu, comme l'avait été le roi David. » A peine monté sur le trône, il lança contre le royaume du nord, avec l'intention de le reconquérir, toutes les forces vives des tribus de Juda et de Benjamin. Avec une armée de 400 000 hommes, il attaqua Jéroboam, qui put lui en opposer 800 000 ².

Les deux armées se rencontrèrent auprès du mont Séméron, situé dans la tribu d'Éphraïm, et qui correspond peut-être au *Khirbet es-Soméra* actuel ³. Elles allaient en venir aux mains, quand Abia, du sommet de la colline, comme autrefois Jotham sur le Garizim ⁴, prit la parole afin d'obtenir sans combat, s'il était possible, la soumission volontaire des tribus séparées, ou tout au moins d'affaiblir leur résistance. Dans un petit discours très habile, il développa ces trois pensées : Jéroboam n'était qu'un usurpateur sacrilège; lui et son peuple avaient singulièrement offensé et irrité

1. III Rois, xv, 1-xvi, 28; II Par., xiii, 1-xvii, 19.

2. III Rois, xv, 1-6; II Par., xiii, 1-3. Ces deux chiffres sont en harmonie avec ceux du recensement opéré par David à la fin de son règne, puisque les tribus qui formèrent ensuite le royaume d'Israël avaient alors 1 570 000 hommes capables de porter les armes, tandis que Juda et Benjamin en comptaient ensemble 470 000.

3. Voir V. Guérin, *Description de la Palestine : la Samarie*, t. I, p. 226-227.

4. Juges, ix, 7-21.

le Seigneur, en remplaçant son culte par celui des veaux d'or; au contraire, le royaume de Juda était demeuré fidèle au Dieu du Sinaï (ce qui était vrai d'une manière générale). La conclusion fut vibrante : « Voici, Dieu et ses prêtres sont avec nous, à notre tête... Fils d'Israël, ne combattez pas contre le Seigneur, le Dieu de vos pères, car vous n'auriez aucun succès¹. » La bataille s'engagea quand même, et Jéroboam eut recours à un stratagème familier aux Orientaux. Tandis que le gros de ses troupes faisait face à l'armée de Juda, il en conduisit une partie derrière l'ennemi, de façon à l'attaquer de deux côtés à la fois. Lorsque les guerriers d'Abia s'aperçurent de cette manœuvre, ils en comprirent tout le danger; aussi lancèrent-ils vers le ciel une prière ardente, pleine de foi. Ils furent aussitôt exaucés, car « le Seigneur frappa Jéroboam et tout Israël devant Abia et Juda. » En proie à une panique miraculeuse, l'armée d'Israël prit une fuite honteuse, en laissant sur le terrain 500 000 hommes, plus de la moitié de son effectif. Jéroboam avait été tellement affaibli, qu'il abandonna pour le moment la partie². Au contraire, la puissance d'Abia alla toujours croissant, ajoute le narrateur. Lui aussi, il pratiqua de bonne heure la polygamie, longtemps même avant son avènement. Il épousa jusqu'à dix-huit femmes, dont il eut vingt-deux fils et seize filles. Après un règne qui n'avait duré que trois ans, il mourut et fut enterré dans la cité de David, en laissant le trône à son fils Asa³.

Ce prince régna pendant quarante et un ans, une année de plus que David et Salomon (955-914), et « il fit ce qui est droit aux yeux du Seigneur, comme David, son aïeul. » Note excellente, qui n'est accordée qu'à un petit nombre des rois de Juda⁴. Grâce surtout à l'auteur des Paralipomènes, nous possédons de nombreux détails sur ce règne béni de Dieu. En conséquence de la brillante victoire que le père d'Asa venait de remporter sur Jéroboam, et aussi, comme on le verra bientôt, à cause des fréquents changements de titulaires sur le trône rival, le royaume de Juda jouit de la paix pendant dix ans.

Jéroboam ne survécut que de deux années à Abiam. Il en avait régné vingt-deux (975-954 ou 953). Il laissa dans les annales d'Israël le plus triste souvenir, surtout à cause de l'apostasie religieuse dont il était l'auteur. Ses successeurs ne marchèrent que trop sur ses traces, à part Jéhu jusqu'à un certain point. Aussi la notice funèbre de la plupart d'entre eux consistera-t-elle en ces mots, qui impriment sur leur mémoire une perpétuelle flétrissure : « Il a fait ce qui est mal aux yeux du Seigneur, et il a marché dans la voie de Jéroboam, lequel a fait pécher Israël. »

1. II Par., xiii, 4-12. — 2. II Par., xiii, 13-20. — 3. III Rois, xv, 7-8; II Par., xiii, 21-23. — 4. III Rois, xv, 9-11; II Par., xiv, 1.

Mettant à profit les années de paix dont il vient d'être fait mention, Asa fortifia un certain nombre des villes de son royaume, pour les mettre en parfait état de défense. Cette précaution était nécessaire, puisqu'il avait au sud et au nord, du côté de l'Égypte et du côté d'Israël, de puissants ennemis, qui pouvaient devenir bientôt menaçants. C'est dans le même esprit de prudence qu'il réorganisa son armée, dont il porta l'effectif total à 580 000 hommes. La tribu de Juda fournit 300 000 fantassins pesamment armés de la lance

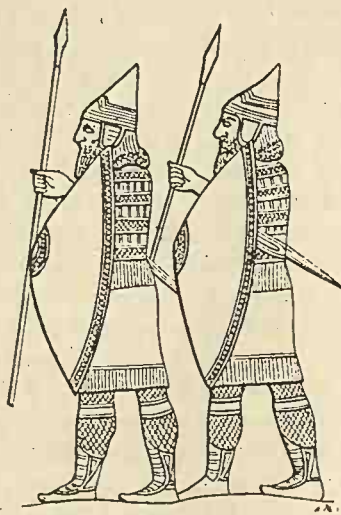


Fig. 38. — Fantassins assyriens armés de la lance et du bouclier.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. 1, pl. 80.)

et du grand bouclier (fig. 38); la tribu de Benjamin en donna 280 000, armés seulement de l'arc et du petit bouclier¹.

La suite des faits montra que ces préparatifs n'étaient pas inutiles, car tout à coup « Zérach l'Éthiopien », qu'on a parfois identifié à Osorkon I^{er}, ou à Osorkon II, de la XXIII^e dynastie égyptienne, envahit le territoire de Juda, avec une armée composée d'un million d'hommes et de trois cents chars, la plus forte qui apparaisse dans les écrits bibliques. Asa s'avança contre lui, pour lui barrer le passage. Zérach était venu d'Égypte en longeant le rivage de la Méditerranée. La rencontre des deux armées se fit à Marésa, aujourd'hui *Mârach*, dans la partie sud-ouest de Juda, entre Hébrôn et Azot. C'était un des points stratégiques les plus importants du royaume, comme on le voit par le fait que, dans le cours de l'histoire israélite, cette ville a été prise et reprise jusqu'à sept fois, à différentes épo-

1. II Par., xiv, 5-7.

ques. Asa rangea son armée en bataille dans une belle vallée, voisine de Marésa; puis, avant d'engager la lutte, il fit à Dieu cette prière pleine de foi :

Seigneur, toi seul peux secourir le faible comme le fort; viens à notre secours, Seigneur Dieu, car c'est sur toi que nous nous appuyons, et c'est en ton nom que nous sommes venus contre cette multitude. Seigneur, tu es notre Dieu; ne permets pas que l'homme l'emporte sur toi.

Cette prière fut immédiatement exaucée. Il plut à Dieu de défendre son honneur personnel, qui se confondait avec celui de son peuple, comme on le lui rappelait si bien. Il frappa donc l'armée éthiopienne, comme naguère celle de Jéroboam, d'une frayeur sur-naturelle, qui mit le désordre dans ses rangs, et lui fit prendre une



Fig. 39. — Troupeau de brebis. Tombeau de Beni-hassan.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. III, pl. cxxxii.)

prompte fuite. Les vaillantes troupes d'Asa se mirent à la poursuite des fuyards, qu'ils chassèrent jusqu'à Gérara, actuellement *Khirbet-el-Gégar*, à trois heures et demie au sud-ouest de Gaza, sur le chemin de l'Égypte. Il s'en fit un grand carnage, et un immense butin tomba entre les mains des vainqueurs, qui ravagèrent aussi toutes les villes philistines situées aux environs de Gérasa; car les Philistins avaient sans doute fait cause commune avec les Éthiopiens. Cette région du sud de la Palestine abondait en troupeaux de moutons (fig. 39) et de chameaux; les soldats d'Asa en ramenèrent avec eux une quantité considérable. Nous ne retrouverons plus les Égyptiens et les Éthiopiens en guerre avec les Hébreux avant le règne de Josias, en 609, environ trois siècles après la bataille de Marésa¹.

Tandis qu'Asa et son peuple étaient encore sous l'heureuse impression de la victoire, Dieu leur fit porter un message solennel, par un prophète nommé Azarias, qui leur tint ce langage :

1. II Par., xiv, 8-14.

Écoutez-moi, Asa, et tout Juda, et Benjamin. Le Seigneur est avec vous quand vous êtes avec lui. Si vous le cherchez, vous le trouverez; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera.

L'homme de Dieu traça ensuite un tableau concis, mais vraiment tragique, des maux que la nation théocratique avait déjà soufferts, et qu'elle devait souffrir encore si elle oubliait le Seigneur :

En ce temps-là, pas de sécurité pour ceux qui vont et viennent; terreur de tous côtés sur tous les habitants du pays; lutte fratricide de tribu contre tribu, de ville contre ville, Dieu les troublant par toute sorte d'angoisses. Vous deux, soyez forts, et que vos mains ne s'affaiblissent pas, car il y aura un salaire pour vos œuvres¹.

Docile à cet avertissement du ciel, Asa déploya un zèle très actif en faveur du culte du vrai Dieu. Nous avons vu que, par suite de la négligence coupable de Roboam, son grand-père, l'idolâtrie avec ses abominations avait fait de grands progrès à Jérusalem et dans tout le royaume de Juda. Asa chassa du pays tous ceux qui s'étaient prêtés davantage aux immoralités idolâtriques, et il fit disparaître les idoles autant qu'il le put. On signale de lui un acte particulièrement courageux. Nous avons dit que sa mère, Maaca, fille ou petite-fille d'Absalom, s'était tristement distinguée en érigeant une idole à Astarté. Il fit saisir et brûler la statue, dont on jeta les cendres dans la vallée du Cédron. C'est ainsi que Moïse avait autrefois traité le veau d'or. De plus, Asa enleva à Maaca sa dignité de reine-mère, qui lui conférait de grands privilèges. Cependant, malgré ses efforts, il ne réussit pas à supprimer entièrement le culte des hauts lieux, contre lequel nous verrons encore s'exercer plus tard le zèle de Josaphat et de Josias². Il renouvela ou du moins restaura l'autel des holocaustes, situé dans la cour des prêtres, en avant du portique du temple de Jérusalem. Il fit porter dans les trésors de ce même temple de l'argent, de l'or et des vases précieux que son père avait laissés à cette intention, et il y ajouta ses offrandes personnelles. Ce n'est pas tout. Désireux de communiquer à tous ses sujets le zèle qu'il ressentait lui-même, il les convoqua en assemblée solennelle à Jérusalem, avec de nombreux Israélites des tribus d'Éphraïm, de Manassé et de Siméon, appartenant par conséquent au royaume du nord, qui s'étaient réfugiés sur son territoire³ en voyant que le Seigneur leur couvrait de sa protection. Tous ensemble, ils célébrèrent une fête religieuse, durant laquelle, après avoir rendu à Dieu leurs hommages d'adoration, en immolant en son honneur une grande quantité de victimes, mises en réserve comme sa part du butin

1. II Par., xv, 1-7. — 2. III Rois, xv, 11-15; II Par., xv, 8-18.

3. Comme d'autres l'avaient fait au temps de Roboam.

conquis naguère, « ils prirent l'engagement de chercher le Seigneur, le Dieu de leurs pères, de tout leur cœur et de toute leur âme. » C'est à haute voix; avec des crix joyeux, au son des trompettes et des cors, qu'ils firent ce serment. Cela se passait la quinzième année du règne d'Asa (940), le troisième mois, nommé *sivan* (fin mai et première moitié de juin). « Ils avaient cherché Dieu, ils le trouvèrent », remarque l'historien sacré; aussi « leur donna-t-il la paix tout autour d'eux¹. » Le narrateur complète plus loin sa pensée, en disant² qu'il n'y eut pas de guerre jusqu'à la trente-cinquième année d'Asa (920). »

II. — Suite du règne d'Asa ; Nadab, Baasa, Éla, Zambri, rois d'Israël.

(949-918 avant J.-C.)

Mais tout à coup, pendant l'année suivante³, Baasa, qui occupait alors le trône d'Israël, envahit le territoire de Juda, avec une puissante armée. Nous avons à dire ici ce qu'était ce provocateur, et par conséquent à revenir sur l'histoire du royaume des dix tribus. Après la mort de Jéroboam en 954, son fils Nadab lui avait succédé la deuxième année d'Asa. Mais son règne ne dura que deux ans, assez longtemps toutefois pour mériter d'être stigmatisé par la formule que nous avons citée plus haut : « Il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur. » A part ce fait général, nous ne connaissons de lui qu'un acte spécial : le siège de Guebbéthon, localité qu'on n'a pas identifiée avec certitude, mais qui devait être située au nord de Loud (la future Lydda), à l'est de Jaffa, sur le territoire des Danites. Elle appartenait alors aux Philistins, et elle devait avoir une certaine importance stratégique, qui rendait sa possession désirable aux rois d'Israël; car nous verrons bientôt un autre d'entre eux faire de nouveaux efforts pour s'en emparer. Tandis que Nadab en faisait le siège, une conspiration se forma contre lui. Baasa, qui était peut-être un de ses officiers, l'assassina odieusement et prit sa place. D'après l'horrible coutume de l'Orient en pareille circonstance, il extermina ensuite tous les membres de la famille de Jéroboam : « il n'en laissa pas échapper un seul et il détruisit tout ce qui respirait. » Ainsi se vérifia la prédiction lancée autrefois contre la maison de Jéroboam par le prophète Ahias⁴.

1. II Par., xv, 8-15. — 2. II Par., xv, 16.

3. Au lieu des chiffres 15 et 16, le texte biblique a 35 et 36. Mais c'est là une erreur manifeste de transcription, puisque Baasa, d'après III Rois, xv, 23 et xvi, 15, mourut en 930, la vingt-cinquième année d'Asa.

4. III Rois, xv, 25-30.

Baasa semble avoir été de basse extraction, car il sera dit de lui plus loin qu'il avait été « élevé de la poussière » sur le trône. Son règne, qui dura vingt-quatre ans (954-930) et qui commença la troisième année de celui d'Asa, fut celui d'un aventurier hardi et belliqueux. Nous l'avons vu précisément se mettre en guerre contre Asa, alarmé qu'il était sans doute par la défection d'un bon nombre de ses propres sujets, qui abandonnaient ses États pour aller résider dans le royaume rival. Il franchit donc la frontière à l'improviste, et s'empara du district septentrional de Juda, en particulier de la ville de Rama, l'*er-Râm* actuelle, située à 8 kilomètres au nord de Jérusalem, entre cette ville et Béthel. Cette place forte commandait la route principale qui unissait les deux royaumes, et sa possession permettait d'intercepter toute communication entre eux, par conséquent d'arrêter le mouvement d'émigration si désagréable à Baasa ¹.

Quand le roi de Juda se vit ainsi menacé, il eut peur. Mais, au lieu de recourir à Dieu, comme il l'avait fait avec tant de succès lorsqu'il avait été attaqué par l'Éthiopien Zérach, il ne pensa d'abord qu'à se procurer un secours tout humain. Presque désespéré, il prit une grande partie de l'or et de l'argent qui restaient dans les trésors du temple et du palais royal, et il les fit porter par des ambassadeurs au roi de Syrie Bénhadad, à Damas, sa capitale, pour acheter son alliance et obtenir qu'il prît sa défense au plus vite ². Il est humiliant de voir l'arrière-petit-fils de David et de Salomon, ces deux grands monarques théocratiques, faire ainsi appel à l'aide d'un païen, d'un étranger, d'un ennemi de son peuple. Politique à courte vue, extrêmement imprudente, qui n'apprendra que trop bien aux Syriens le chemin de la Palestine. L'Ancien Testament mentionne trois rois de Damas du nom de Bénhadad; nous rencontrons ici le premier des trois. Il était fils de Tab-Rimmon, lequel avait lui-même pour père Hésion, identique peut-être à Bezon, l'aventurier syrien qui avait fondé le royaume de Damas, et dont la hardiesse avait été déjà une menace pour Salomon. En ce moment même, Bénhadad était officiellement allié à Baasa. Mais il se laissa facilement séduire par les trésors dont on l'enrichissait soudain, et non content d'abandonner le roi d'Israël, il envoya contre lui une armée qui envahit la partie la plus septentrionale de son territoire, et s'empara de plusieurs de ses villes, en particulier de Dan, d'Ahion, d'Abel-beth-Maaca (aujourd'hui *Abil*) et de Cénéreth. Cette dernière place était située à l'ouest du lac de Tibériade, qui porta pendant quelque temps son nom ³.

1. III Rois, xv, 17; II Par., xvi, 1. — 2. III Rois, xv, 18-19; II Par., xvi, 2-3. — 3. III Rois, xv, 20; II Par., xvi, 1-4.

Une si puissante diversion contraignit Baasa de renoncer à ses projets de conquête, et d'accourir à la défense de ses États. Dès qu'il se fut retiré, Asa s'empessa, en réquisitionnant tous ses sujets, de détruire les fortifications que le roi d'Israël avait élevées à Rama; puis, avec leurs matériaux, il construisit deux autres citadelles, destinées à protéger sa frontière du nord : Gabaa de Benjamin, la patrie de Saül, et Maspha. Elles occupaient l'une et l'autre une situation très forte. Longtemps après, à l'époque de Jérémie, on se rappelait encore que la grande citerne de Maspha était l'œuvre du roi Asa ¹.

En n'implorant pas l'aide du Dieu d'Israël et en achetant l'alliance

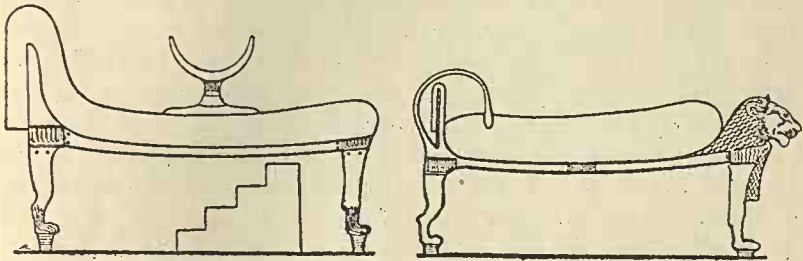


Fig. 40. — Lits égyptiens. (D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. iv, pl. cccxxix).
Au-dessus du lit de gauche, est placé le chevet sur lequel reposait la tête, à côté est l'escabeau qui servait à monter sur le lit.

offensive et défensive du roi de Syrie, Asa avait oublié gravement son devoir et commis une double faute. Le Seigneur ne tarda pas à le lui rappeler. Il lui envoya le prophète Hanani, pour lui dire que, par son défaut de foi, il avait manqué l'occasion de vaincre non seulement le roi d'Israël, mais aussi le roi de Syrie; Dieu l'aurait rendu assez puissant pour cela. Puisqu'il s'était fait momentanément le vassal de la Syrie, au lieu de la longue paix qui aurait récompensé sa confiance, il avait attiré, pour l'avenir, de fréquentes et dures guerres sur son royaume. Indigné de cette sinistre prédiction, Asa aggrava encore sa faute, en faisant emprisonner Hanani. Il maltraita aussi quelques-uns de ses sujets, probablement parce qu'ils avaient pris le parti du prophète ². On est peiné de le voir ternir ainsi l'éclat de sa vie antérieure, qui avait été si profondément religieuse.

Pendant ses deux dernières années, Asa eut à souffrir d'une maladie qui paraît avoir été la goutte. Cette fois encore, il eut le tort d'avoir plus de confiance aux médecins qu'en Dieu; ce qui lui fait encourir le blâme de l'écrivain sacré. Il mourut dans la qua-

1. III Rois, xv, 22; II Par., xvi, 6; Jérémie, xii, 9.—2. II Par., xvi, 7-10.

rante et unième année de son règne, après avoir été contemporain des sept premiers rois d'Israël. Son corps fut placé « sur un lit (fig. 40) qu'on avait garni d'aromates et de parfums » précieux, avec une pompe tout égyptienne, et on en brûla aussi autour de lui une quantité considérable. On le déposa ensuite dans le sépulcre qu'il s'était lui-même préparé, dans la cité de David ¹.

Le roi d'Israël Baasa, qui avait fait courir un si grand péril au peuple d'Asa, était mort longtemps avant lui, après avoir régné pendant vingt-quatre ans (954-930), et il avait été enterré à Thirza. Quelque temps avant sa mort, le Seigneur avait fait contre lui une grave déclaration au prophète Jéhu, fils de cet autre prophète, Hanani, qui avait porté naguère à Asa les divins reproches. Parce qu'il avait « marché dans la voie de Jéroboam », sa postérité serait traitée comme celle de l'usurpateur schismatique. Cette sentence, déjà si grave en elle-même, est présentée sous une forme énergique qui la rendait plus terrible encore : « Je balayerai Baasa et sa maison, et je rendrai sa maison semblable à la maison de Jéroboam... Celui de la maison de Baasa qui mourra dans la ville sera mangé par les chiens, et celui qui mourra dans les champs sera mangé par les oiseaux du ciel ². »

Son fils Éla lui succéda comme quatrième roi d'Israël, la vingt-sixième année d'Asa; mais son règne ne dura pas même deux ans (930-929). Nous ne connaissons de lui que sa fin tragique. C'était un prince débauché, contre lequel éclata une révolte dirigée par Zambri (en hébreu, *Zimri*), qui commandait la moitié de ses chars de guerre. Un jour que le roi « buvait et s'enivrait dans la maison d'Arsa, son majordome, à Thirza, » Zambri l'assassina et se déclara roi. Il fit ensuite massacrer « toute la maison de Baasa » et même ses amis. Ainsi se réalisait la prédiction faite récemment à Jéhu. Vraiment, la malédiction divine pesait sur le royaume schismatique ³. Zambri, en effet, n'en occupa lui-même le trône que pendant sept jours. L'histoire du peuple de Dieu ne connaît pas de règne aussi court. L'armée d'Israël assiégeait alors pour la seconde fois la ville de Gebbèthon. Quand elle apprit que Zambri s'était proclamé roi et avait mis à mort la famille entière de Baasa, elle le déclara déchu, et élut à sa place Amri ⁴, qui la commandait. Celui-ci la conduisit aussitôt à Thirza, pour renverser effectivement Zambri. Il fallut faire le siège de la place; mais elle tomba promptement au pouvoir des assaillants. Lorsqu'ils y pénétrèrent, Zambri, comprenant quel sort lui était réservé, s'enferma dans la partie fortifiée de son palais, y mit le feu et périt dans les flammes. En quelques jours, il avait

1. III Rois, xv, 23, 24; II Par., xvi, 11-14. — 2. III Rois, xvi, 1-6. —

3. III Rois, xvi, 8-14.

4. En hébreu Omri.

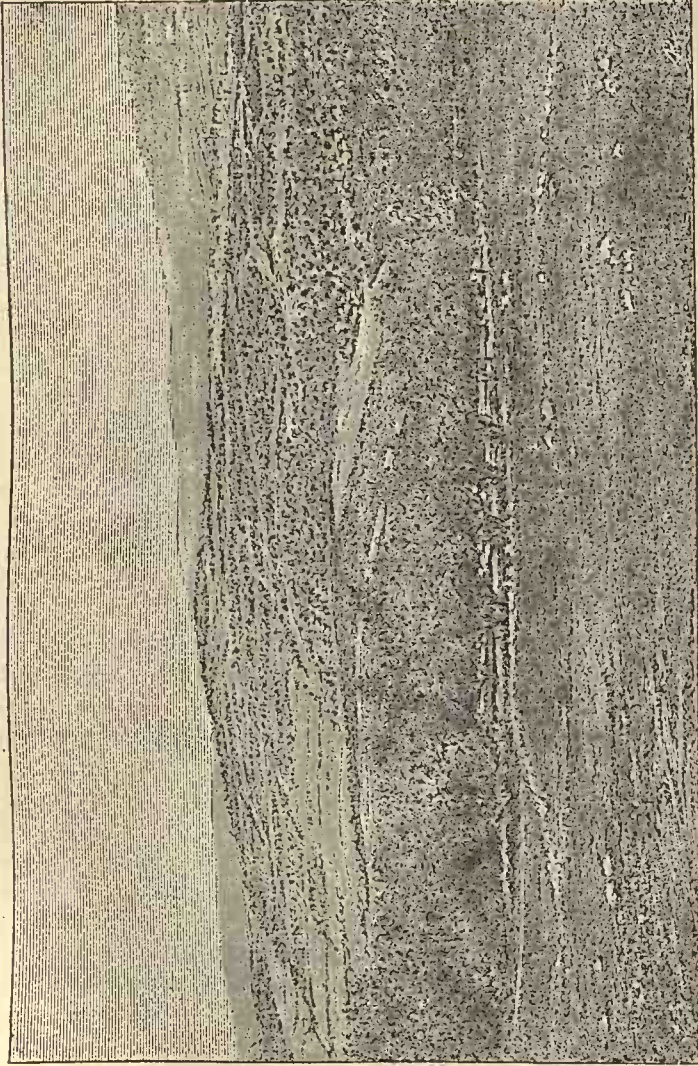


Fig. 41. — La colline de Samarie. (D'après une photographie).

fait beaucoup de mal et avait agi en digne successeur de Jéroboam¹.

Cependant, une partie de la population opposa un concurrent à Amri, dans la personne d'un certain Thebni, dont nous savons seulement qu'il était fils d'un Israélite nommé Guinath. Il y eut lutte armée entre les deux rivaux. Finalement, Thebni fut défait et mis à mort, après une guerre civile qui avait duré quatre ans, de la vingt-septième à la trente et unième année d'Asa (929-925²). Amri put régner alors sans compétiteur. Il fut le sixième roi d'Israël et fonda la troisième dynastie, qui donna quatre rois. La première avait été celle de Jéroboam; la seconde, celle de Baasa : elles avaient fourni deux rois chacune. Le règne d'Amri eut une durée de douze ans, qu'il faut compter, avec l'historien sacré, à partir de la mort d'Éla et de Zambri (929-917). Après avoir résidé pendant quelque temps à Thirza, il abandonna cette ville, dont le palais royal avait été incendié par Zambri, et qu'il était difficile de protéger militairement. Il transporta la résidence royale à Samarie (en hébreu *Schôm-rôn*), qui devint par là-même la capitale du royaume d'Israël, jusqu'à sa ruine en 721 ou 722. Il avait acheté à un de ses sujets, nommé Schémer, pour la somme de deux talents d'argent (environ 1 700 fr.), la colline sur laquelle il fit construire la ville, en lui donnant le nom de l'ancien propriétaire du terrain³.

Ce choix lui fait honneur à tous les points de vue. La situation de la nouvelle métropole était plus centrale que celle de Thirza, et beaucoup plus belle encore; car la colline au sommet plat et oblong, que la ville de Samarie ne tarda pas à couvrir de ses maisons et de ses monuments, s'élève au milieu d'une vallée fertile et arrosée par de nombreux ruisseaux, qu'entoure une gracieuse couronne de montagnes. C'est pour cela qu'Isaïe la désignera un jour par ces mots : « La splendide couronne d'Ephraïm⁴ » (fig. 41). D'en haut, on aperçoit à l'ouest la Méditerranée, au sud la plaine de Sichem. Quelques ruines grandioses de l'ancienne cité voisinent avec celles de Sébasté⁵, la ville rebâtie par Hérode le Grand sur le même emplacement. Sous le rapport stratégique, Samarie passait pour imprenable⁶. De fait, les Assyriens durent l'assiéger pendant plus de deux ans, avant de pouvoir s'en rendre maîtres. A part cette fondation, qui suffirait à elle seule pour illustrer politiquement le nom d'Amri, la Bible ne nous fait connaître (et encore est-ce d'une

1. III Rois, xvi, 15-20. — 2. III Rois, xvi, 21-22. — 3. III Rois, xvi, 23-24. — 4. Isaïe, xxviii, 1 et 4.

5. Ce nom grec, qui correspond au latin *Augusta*, fut donné à la ville nouvelle par Hérode, pour flatter l'empereur Auguste, de qui il l'avait reçue en présent. On le retrouve sous l'appellation actuelle de *Sébastiyeh*.

6. Amos, vi, 1.

manière indirecte)¹ qu'un autre événement de son règne : la continuation de la guerre commencée contre le roi de Syrie sous le gouvernement de Baasa, et un échec partiel des troupes israélites dans cette campagne. Toutefois, en désignant plus tard, après sa mort, son royaume par les mots *bît Khamri*, « maison d'Amri » et *mât Khamri*, « pays d'Amri », les Assyriens indiquèrent qu'ils ne le regardaient pas comme un roi ordinaire.

Avant de signaler la mort de ce prince, la Bible le caractérise très sévèrement au point de vue religieux. Lui aussi, « il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur » ; il agit même « plus mal que tous ceux qui avaient été avant lui. » En outre, nous verrons les rois de sa dynastie surpasser en malice tous leurs prédécesseurs sur le trône d'Israël, à tel point que la formule « les statuts d'Amri » servit plus tard à désigner une conduite entièrement opposée à la loi divine².

1. III Rois, xvi, 25-28.

2. Michée, vi, 16.

CHAPITRE III

LES ROYAUMES D'ISRAËL ET DE JUDA PENDANT LES RÈGNES D'ACHAB ET DE JOSAPHAT¹.

(919-889 avant J.-C.)

I. — L'impiété d'Achab et de Jézabel; la sainteté de Josaphat.

Amri eut pour successeur sur le trône d'Israël son fils Achab, dont le nom est tristement fameux dans l'histoire du peuple de Dieu. Son avènement coïncida avec la vingt-huitième année du règne d'Asa à Jérusalem. Il fut le septième roi du royaume des dix tribus, qu'il gouverna pendant vingt-deux ans (918-896 avant J.-C.). Il inaugura une ère nouvelle au double point de vue de la religion et de la politique. Son régime religieux fut celui de la persécution des adorateurs du vrai Dieu; son régime politique consista à amener plus qu'une détente, une alliance proprement dite, avec le royaume de Juda. Personnellement, il est caractérisé dans les termes suivants au III^e livre des Rois, xvii, 30-33 : « Il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, plus encore que tous ceux qui avaient été avant lui... Il fit plus encore que tous les rois d'Israël qui avaient été avant lui, pour irriter le Seigneur, le Dieu d'Israël. » Les détails douloureux qui nous ont été conservés par les historiens sacrés ne justifieront que trop cette appréciation sévère.

Le mariage que ce prince avait contracté avec Jézabel, quelque temps avant de monter sur le trône, ne contribua pas peu à le lancer dans la voie du mal. Josèphe nous a transmis², d'après l'ancien historien Ménade, quelques renseignements intéressants sur cette odieuse princesse. Elle était la grand'tante de Didon, reine de Carthage. Son père Ethbaal³, grand-prêtre d'Astarté à Tyr, avait tué le roi de cette ville et s'était emparé du trône, qu'il occupa pendant trente-deux ans, et que ses descendants conservèrent après sa mort

1. III Rois, xvi, 29-xxii, 54; II Par., xvii, 1-xx, 37.

2. Dans son traité *Contra Apion.*, I, 18.

3. Tel était son vrai nom (III Rois, xvi, 21); les Grecs l'appellent Ithobal.

pendant soixante-deux autres années. Amri, le père d'Achab, avait renoué avec les Phéniciens, dans un intérêt commercial et politique, les relations dont David et Salomon avaient autrefois tiré un parti si avantageux; de là ce mariage, qui aura des conséquences si fatales pour les deux royaumes israélites. Jézabel, femme intelligente, énergique, hardie, dépourvue de tout scrupule, adoratrice fanatique de Baal et animée d'une haine violente contre le Dieu d'Israël, sut mettre en œuvre, pour extirper la vraie religion et pour anéantir ses fidèles adhérents, toute la puissance que son titre de reine mettait entre ses mains. Elle put agir d'autant plus facilement en ce sens, que son mari, le roi Achab, vain, égoïste et faible de caractère, bien qu'il ne fût pas dépourvu de qualités chevaleresques et qu'il se montrât généreux par instants, se laissa entièrement dominer par elle. Bien loin de réprimer les excès dont elle se rendait coupable, il s'y associa lui-même avec une perversité révoltante. Citons encore le récit biblique : « Comme si c'eût été pour lui peu de chose de commettre les péchés de Jéroboam, ... il épousa Jézabel..., et il alla servir Baal et se prosterner devant lui. Il éleva un autel à Baal dans le temple de Baal qu'il bâtit à Samarie, et il fit une idole d'Astarté¹... Il s'était vendu pour faire ce qui est mal aux yeux du Seigneur, et Jézabel sa femme l'y excitait². » Achab devint ainsi lui-même un ardent zéléteur du culte infâme de Baal et d'Astarté. Les « statuts d'Amri » son père, dont il a été question plus haut, nous sont inconnus dans le détail; mais il est évident qu'ils avaient accentué le mouvement de décadence religieuse et morale inauguré par Jéroboam. Achab alla beaucoup plus loin, puisqu'il aida Jézabel de toutes ses forces à accomplir son œuvre de destruction sacrilège.

On vient de nous le montrer construisant un temple à Baal, érigeant une statue à Astarté, offrant lui-même ses hommages à ces idoles phéniciennes. Son exemple entraîna bientôt son entourage, et l'exemple de la cour fut suivi par la grande masse du peuple, à un tel point que nous entendrons plus tard le Seigneur annoncer lui-même qu'il ne lui restait, dans le royaume d'Israël, que 7 000 adorateurs fidèles qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal. La licence des mœurs alla de pair avec les progrès de l'idolâtrie, devenue la religion officielle de l'État. Il est vrai qu'il y avait eu auparavant, chez les tribus schismatiques, le culte des veaux d'or; mais, avon-nous dit, ce culte, malgré ses tendances idolâtriques très réelles, sauvait encore les apparences, puisqu'au fond, il se rapportait au Dieu des patriarches et du Sinaï. Cette fois, le masque tomba entièrement, car les hommages allaient droit à Baal et à Astarté (fig. 42 et 43).

1. III Rois, xvii, 31-33. — 2. III Rois, xxi, 25-26.

Le nouveau culte n'eut pas seulement ses temples et ses statues, mais ses prêtres et ses ministres, qui étaient au nombre de 450 pour Baal et de 400 pour Astarté, tous nourris à la table de Jézabel¹. Aux temples de ces divinités étaient rattachés des vestiaires, dans lesquels on mettait en réserve des vêtements spéciaux, dont les adorateurs se paraient aux jours de grande fête².

Comme les ordres royaux et l'exemple de la cour n'obtenaient pas toujours, surtout au début, des résultats assez prompts au gré de



Fig. 42.
Astarté. Terre cuite phénicienne.
(Musée du Louvre.)



Fig. 43.
Le dieu Baal. Stèle phénicienne.
(Musée du Louvre.)

Jézabel, on recourut, pour atteindre les récalcitrants, à une persécution qui devint presque immédiatement sanglante. Ce fut la première des persécutions religieuses enregistrées par l'histoire. Elle s'exerça d'abord sur les prophètes du Seigneur, alors nombreux même dans le royaume d'Israël; car ils étaient naturellement regardés comme les adversaires les plus dangereux du nouveau culte. Elle atteignit ensuite indistinctement tous ceux qui étaient fidèles à la religion du Sinaï³. Beaucoup d'entre eux furent cruellement

1. III Rois, xviii, 19. — 2. IV Rois, x, 22. — 3. III Rois, xviii, 13; xix, 10; IV Rois, ix, 7.

massacrés, car Jézabel était impitoyable. C'est alors que l'apostasie devint si générale, qu'il semblait que la vraie religion allait être anéantie dans le royaume du nord. Mais Dieu veillait sur le petit reste de ceux qui ne s'étaient pas souillés en adhérant à Baal, et nous allons le voir réagir bientôt énergiquement.

Un petit épisode, intercalé ici¹, révèle à quel point le respect des choses saintes avait disparu de certaines âmes. Un sujet d'Achab, nommé Hiel, originaire de Béthel, créa un grand scandale par une entreprise sacrilège. Après la chute miraculeuse des remparts de Jéricho et la prise de la ville par les Hébreux, Josué avait maudit solennellement quiconque essaierait d'en rebâtir les murs². Hiel viola audacieusement l'interdiction de Josué, qui avait été respectée jusqu'alors. Mais il subit à la lettre le châtement annoncé par le grand chef : le fils aîné du constructeur mourut lorsqu'on posa les fondements des murailles, et son plus jeune enfant eut le même sort quand on acheva d'établir les portes.

Cependant Josaphat, âgé de trente-cinq ans, avait succédé à son père, Asa, comme roi de Juda, la quatrième année du règne d'Achab, et il occupa le trône pendant vingt-cinq ans (914-889)³. Nous venons de le rappeler, la situation des deux royaumes vis-à-vis l'un de l'autre, était encore celle de l'hostilité qui les avait séparés dès le début, et rien ne faisait présager qu'elle allait se modifier prochainement. En effet, Josaphat inaugura son règne en prenant des mesures pour « se fortifier contre Israël ». C'est dans cette intention qu'il mit « des troupes dans toutes les places fortes de Juda,... et dans les villes d'Ephraïm dont Asa, son père, s'était rendu maître⁴. » Pour parer à toute éventualité, il mit sur pied, dès la troisième année de son règne, une armée formidable, composée de cinq corps, dont trois furent formés par la tribu de Juda et deux par celle de Benjamin. Le contingent total était de 1 140 000 hommes⁵.

L'auteur des Paralipomènes fait en termes très chauds l'éloge du zèle religieux de Josaphat et représente ce prince comme un roi théocratique modèle. Sous ce rapport, la conduite de Josaphat formait le contraste le plus frappant avec celle d'Achab. « Le Seigneur fut avec Josaphat, parce qu'il marcha dans la première voie de David,... et qu'il ne chercha pas les Baals, mais le Dieu de ses pères; et il obéit à ses préceptes, sans imiter ce que faisait Israël. » Il en fut aussitôt récompensé, car « le Seigneur affermit la royauté entre ses mains, et tout Juda lui offrait des présents, et il eut en abondance des richesses et de la gloire. Son cœur s'avança dans la voie du Seigneur⁶. » Il ne réussit cependant pas à supprimer les

1. III Rois, xvi, 34. — 2. Josué, vi, 26. — 3. III Rois, xxii, 41-42; II Par., xvii, 1. — 4. II Par., xvii, 2. — 5. II Par., xvii, 13-19. — 6. II Par., xvii, 30.

hauts lieux, sur lesquels beaucoup de ses sujets continuaient d'aller offrir un culte au Seigneur, malgré la loi relative à l'unité du sanctuaire¹.

Encouragé par la bénédiction divine et par la confiance affectueuse que lui témoignait son peuple, Josaphat s'occupa aussi de répandre l'instruction religieuse à travers le royaume. Pour cela il chargea deux prêtres et huit ou neuf lévites de parcourir toute les villes de Juda, en rappelant aux habitants les devoirs que leur imposait la religion du Sinai. Cinq princes accompagnaient les instructeurs ecclésiastiques, afin de donner, par leur propre présence, plus d'autorité à leur parole. Les prêtres portaient avec eux un exemplaire du livre de la loi, dont ils lisaient à leurs auditeurs les passages les plus saillants². Josaphat établit aussi, dans les principales villes de Juda, des juges auxquels il recommanda fermement de rendre la justice en toute impartialité³. Ces deux mesures si excellentes attirèrent sur le saint roi de nouvelles faveurs du ciel. Sa puissance, affermie à l'intérieur du royaume, le fut aussi au dehors. Tous les peuples voisins demeurèrent longtemps en paix avec Juda. Les Philistins eux-mêmes, si fiers et si belliqueux, rendirent hommage à Josaphat en lui apportant aussi des présents, et les peuplades arabes lui payèrent, malgré leur sauvage indépendance, un tribut de 7 700 béliers et de 7 700 boues⁴.

II. — Ministère du prophète Élie.

Cependant, l'apostasie avait atteint son plus haut degré dans le royaume d'Israël, et Dieu se préparait à frapper de grands coups, pour sauver les derniers restes de la vraie religion chez ce malheureux peuple, qu'il continuait d'aimer malgré sa faiblesse et ses fautes. Il choisit, pour ministre de ses vengeances et pour défenseur de ses droits, le prophète Élie (en hébreu, *Eliyahou*, « Jéhova est mon Dieu »), la plus grande figure de l'Ancien Testament après celle de Moïse, avec lequel il viendra un jour saluer Jésus-Christ sur la montagne de la Transfiguration⁵. Personnage austère et sévère

1. III Rois, xxii, 44. On en a fait judicieusement la remarque, « la multiplicité des hauts lieux n'était pas sans danger; elle induisait le vulgaire à confondre son Dieu avec les idoles des Cananéens, et elle favorisait la diffusion des superstitions étrangères. » Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 135.

2. II Par., xvii, 7-9. Ce texte a une importance réelle, car il réfute ceux qui prétendent actuellement que le Pentateuque n'a pas existé avant le règne de Josias (641-610).

3. II Par., xix, 5-7. — 4. II Par., xviii, 10-11. — 5. S. Matthieu, xvii, 3, 4; S. Marc, ix, 3, 4; S. Luc, ix, 30-33.

à l'égal de sa mission même, qui était dirigée contre de puissants et cruels ennemis de la religion; vêtu, comme le sera plus tard Jean-Baptiste dont il est le type, d'un grossier manteau qu'une ceinture de peau serrait autour de ses reins¹; « prophète semblable au feu », dont « la parole était enflammée comme un flambeau »², et pourtant homme d'action beaucoup plus que de paroles; vaillant jusqu'à l'héroïsme devant Achab qu'il fera trembler, et tremblant lui-même devant les menaces de Jézabel; dur en apparence, impitoyable envers les prêtres de Baal, et se montrant plein de tendresse pour le fils de la veuve, qu'il ressuscita et rendit à sa mère; animé d'une vive confiance en Dieu et se désespérant un jour, il aura encore cela de particulier, qu'il apparaîtra soudain pour accomplir son rôle, et qu'il disparaîtra de même pour rentrer dans la solitude et le silence. Nous ne devons pas nous étonner trop de sa sévère fermeté. Comme l'a dit un jour Jésus-Christ, Élie avait l'esprit de l'Ancien Testament, et non la suavité de la Loi nouvelle³. Les miracles se multiplieront entre ses mains et autour de lui; il quittera la terre d'une manière mystérieuse et merveilleuse tout ensemble, sans mourir, réservé pour d'autres fonctions à remplir à la fin des temps⁴. L'auteur du III^e livre des Rois s'étend longuement sur ses actes, dont il fait un récit vivant, dramatique. De tout temps, les Juifs ont honoré Élie comme un de leurs plus grands saints.

Par exception, l'écrivain sacré ne nous dit pas un mot de la famille de son héros. C'est à peine s'il nous apprend qu'il était originaire « de Thisbé et l'un des habitants de Galaad. » En réunissant ces deux renseignements, on a souvent supposé que Thisbé était une bourgade de la province de Galaad, à l'est du Jourdain. L'historien Josèphe admettait déjà cette hypothèse. Mais il est très probable qu'il n'y a jamais eu en Palestine d'autre Thisbé que celle où naîtra plus tard Tobie l'ancien, et qui appartenait à la tribu de Nephtali, dans la Haute-Galilée⁵. Né dans cette localité, Élie s'était fixé depuis plus ou moins longtemps dans la province de Galaad, quand Dieu lui confia sa mission.

A peine nous a-t-il été présenté, qu'on nous le montre apparaissant tout à coup devant Achab, pour lui déclarer, de la part du Seigneur et sous le sceau du serment, qu'il n'y aurait, pendant trois

1. S. Matth., III, 4; S. Marc, I, 6. Telle paraît avoir été pendant longtemps la marque distinctive des prophètes israélites. Cf. Zacharie, XIII, 4.

2. Ecclésiastique, XLVIII, 1. Voir la suite du portrait, admirablement tracé dans les versets 2-11.

3. S. Luc, IX, 55-56.

4. Ecclésiastique, XLVIII, 10; Malachie, III, 5-6. Etc.

5. Tobie, I, 2, d'après le texte grec.

ans¹, ni pluie ni rosée dans toute la contrée, et que la sécheresse ne prendrait fin que sur son ordre². Après avoir porté au roi ce terrible message, Élie se retira aussi promptement qu'il était venu, et, dirigé par Dieu lui-même, il alla chercher un abri contre la colère royale « dans le torrent de Carith », qui aboutissait au Jourdain, sur la rive orientale de ce fleuve, mais dont on ignore la situation exacte. C'était un de ces ravins orientaux dans lesquels l'eau coule à pleins bords à la saison des pluies, mais qui sont habituellement à sec pendant l'été. Il y restait encore un peu d'eau, pour abreuver le prophète pendant le séjour qu'il fit dans cette retraite sauvage, nourri miraculeusement par des corbeaux qui lui apportaient matin et soir du pain et de la viande³.

Quand la petite provision d'eau fut épuisée, Dieu envoya Élie à Sarepta, aujourd'hui *Sourafend*, ville phénicienne bâtie sur le rivage de la Méditerranée, entre Tyr et Sidon. Là, inconnu de tous, bien que Sarepta fût sur le territoire d'Ethbaal, père de Jézabel, il serait en parfaite sécurité contre les embûches d'Achab, qui le faisait chercher de tous côtés pour lui donner la mort⁴. En arrivant à Sarepta, Élie rencontra, près de la porte de la ville, une femme veuve qui ramassait du bois. Il la pria d'aller lui chercher un peu d'eau, pour étancher sa soif; ce qu'elle fit volontiers. Mais, quand il lui eut ensuite demandé un morceau de pain, elle répondit qu'elle n'en avait pas, qu'il ne lui restait qu'une poignée de farine et un peu d'huile, qu'elle allait pétrir ensemble et faire cuire pour elle et son fils; après quoi ils n'auraient plus qu'à mourir de faim. En effet, la famine ne sévissait pas moins alors en Phénicie qu'en Palestine. L'historien Ménandre, cité par Josèphe⁵, est d'accord avec la Bible pour nous l'apprendre. Malgré tout ce qu'il y avait de tragique dans le récit de la pauvre veuve, Élie insista, lui promettant qu'en récompense du service qu'il lui demandait, ni la farine ni l'huile ne lui feraient défaut jusqu'à l'époque où le retour de la pluie mettrait fin à la famine. Par un acte de foi héroïque, elle obéit. Elle avait reconnu, à son langage, que son interlocuteur était un Hébreu et un adorateur du Dieu d'Israël, et la fermeté avec laquelle il lui avait proposé, d'abord sa demande, puis sa promesse, lui avait fait comprendre qu'elle ne courait aucun risque d'être trompée. En effet, ainsi qu'Élie l'avait prédit, « la farine qui était dans le pot ne manqua pas, et l'huile qui était dans la cruche (fig. 44) ne diminua pas », aussi longtemps que dura la famine⁶.

1. En réalité, pendant trois ans et demi. Voir saint Luc, iv, 25, et l'épître de S Jacques, v, 17-18.

2. III Rois, xvii, 1. — 3. III Rois, xvii, 2-7. — 4. III Rois xviii, 10. — 5. *Ant.*, VIII, xiii, 2. — 6. III Rois, xvii, 10-16.

Cette femme avait un fils jeune encore, qui tomba malade et mourut. Désolée, elle se plaignit amèrement au prophète, auquel elle avait donné l'hospitalité dans sa maison. La suite du récit est admirablement exposée dans tous ses détails par l'écrivain sacré. Élie prit dans ses bras l'enfant, le porta dans la chambre qu'il occupait sur la terrasse de la maison, et le coucha sur son lit. Il adressa ensuite à Dieu cette ardente prière : « Seigneur mon Dieu, est-ce que tu as ainsi affligé cette veuve, qui m'a reçu comme un hôte, au point de faire mourir son enfant? » Puis il s'étendit par trois fois sur le petit mort, en disant : « Seigneur mon Dieu, de grâce, que l'âme de cet enfant rentre dans son corps! » La prière fut exaucée et l'en-

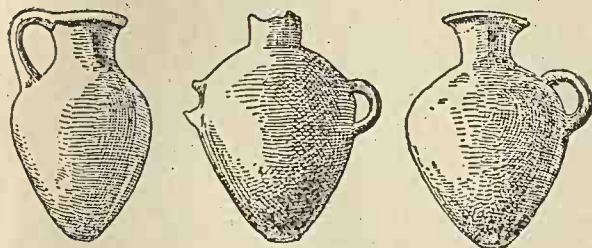


Fig. 44. — Anciennes cruches trouvées à Tell el Hésy (Lachis).
(D'après Fl. Petrie, *Tell-el-Hesey*, p. 40-44.)

fant revint à la vie. Élie le remporta au bas de la maison et le donna à sa mère, qui s'écria, radieuse et reconnaissante : « Je reconnais maintenant que tu es un homme de Dieu, et que la parole du Seigneur (et ici elle employa le nom de *Jehovah*) est vérité dans ta bouche. »¹ Elle confessait ainsi la divinité de la religion pratiquée par son hôte, et elle s'en déclarait désormais l'adepte. Le temps qu'Élie passa à Sarepta fut assez long; il dura « bien des jours », dit le narrateur¹. Il contrasta, par son calme, avec la suite si agitée du ministère de l'homme de Dieu.

Trois ans et demi s'étaient écoulés depuis la première entrevue d'Élie avec le roi, lorsque le Seigneur lui enjoignit d'aller trouver de nouveau Achab, pour lui annoncer la cessation de la famine. Celle-ci était extrême à Samarie, à ce point que le roi se mit un jour à parcourir en personne la contrée, en quête d'herbages pour empêcher ses chevaux de périr. L'intendant de sa maison, Abdias, faisait de son côté une ronde semblable². C'était un fidèle adorateur du vrai Dieu, et il avait manifesté admirablement son zèle, quand l'impie et cruelle Jézabel faisait rechercher les prophètes du Très-

1. III Rois, xvii, 24. — 2. III Rois, xviii, 6.

Haut, pour les faire mourir. Ils étaient alors très nombreux, car les écoles prophétiques instituées autrefois par Samuel étaient florissantes dans le royaume du nord, malgré les malheurs des temps. Abdias avait réussi à sauver cent d'entre eux, en les cachant dans deux grottes naturelles des montagnes d'Éphraïm. C'est lui qu'Élie rencontra tout d'abord et qui fut chargé par lui d'annoncer au roi sa visite. Abdias, persuadé que ce message lui coûterait la vie à lui-même, tant Achab était irrité contre Élie, hésita d'abord à s'en charger. Il finit cependant par le porter sur les instances du prophète¹.

Dès que le roi aperçut Élie, il lui tint ce langage hautain : « Est-ce toi, perturbateur d'Israël ? » Il prétendait rejeter sur l'homme de Dieu la responsabilité de la sécheresse et de la famine. Élie riposta, en disant qu'il fallait chercher la vraie cause des maux d'Israël dans l'apostasie et l'idolâtrie pratiquées par la cour. Il fit ensuite à Achab une proposition hardie, dont le résultat devait manifester publiquement qui était le plus fort, du Dieu d'Israël ou de Baal : « Fais rassembler tout le peuple auprès de moi sur le mont Carmel, et aussi les 450 prophètes de Baal et les 400 prophètes d'Astarté qui mangent à la table de Jézabel. » Le roi accepta, et l'assemblée eut lieu quelque temps après sur la célèbre et gracieuse chaîne de montagnes qui porte aujourd'hui le nom arabe de *Djébel Mâr Elias* (fig. 45), « montagne de monseigneur Élie », en souvenir de la scène grandiose qui s'y passa. L'endroit traditionnel du sacrifice d'Élie est précisément appelé *el-Mahrakah*, « le sacrifice ». De ce point élevé, « le regard embrasse la vaste plaine d'Esdrelon, bordée au nord par les collines de Nazareth et le mont Thabor, et il plonge sur le défilé où coule le Cison, qui baigne les flancs inférieurs du Carmel². »

Plus que jamais le récit sacré est ici dramatique, comme les faits eux-mêmes. D'un côté se tenaient, avec le roi et ses principaux ministres, les 450 prêtres de Baal et un nombre considérable de gens du peuple. Élie était seul en face d'eux³. Prenant la parole, il porta fièrement ce défi :

Je suis resté seul d'entre les prophètes du Seigneur, et les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux taureaux; qu'ils en choisissent un pour eux, qu'ils le coupent en morceaux et qu'ils le placent sur le bois (le bûcher), sans y mettre le feu. Et moi je préparerai l'autre taureau, et je le placerai sur le bois, sans y mettre le feu. Puis invoquez le nom de votre Dieu, et moi j'invoquerai le nom du Seigneur. Le Dieu qui répondra par le feu sera reconnu pour Dieu.

1. III Rois, xviii, 1-15

2. Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, 2^e édit., p. 411.

3. III Rois, xviii, 16-39.

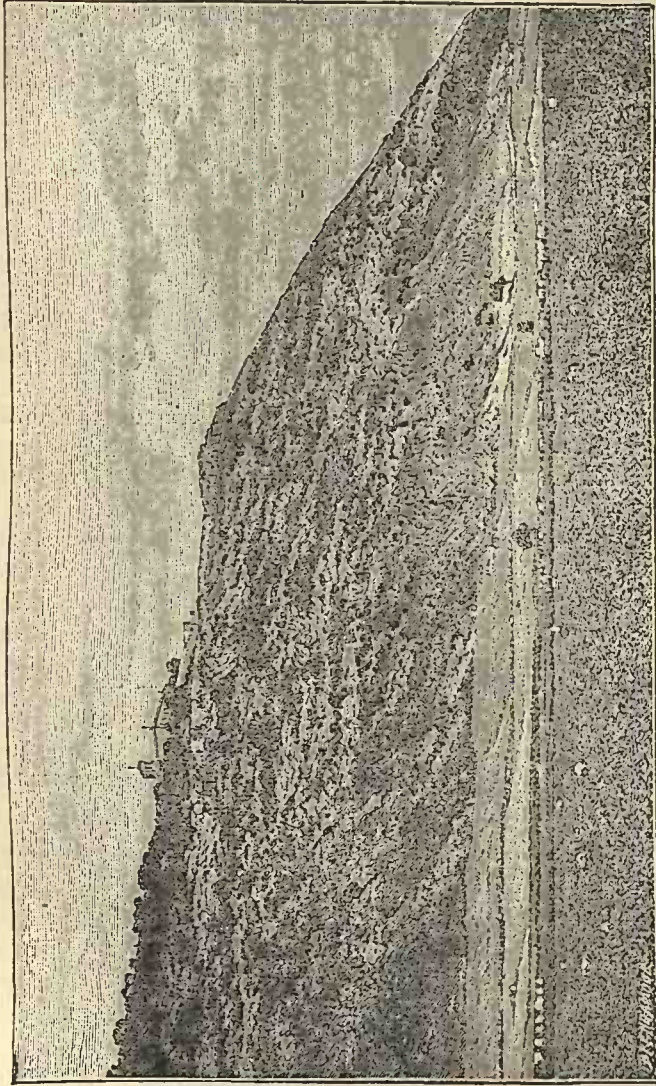


Fig. 45. — Le promontoire du Carmel. (D'après une photographie.)
Au sommet on aperçoit le célèbre monastère du Carmel.

Le peuple accepta aussitôt, en s'écriant : « C'est bien¹ ». Sa curiosité était vivement excitée, et le prophète avait plu par sa hardiesse et sa franchise. Élie laissa aux prêtres de Baal l'honneur de commencer l'épreuve; leur échec ne serait que plus humiliant. La matinée était peu avancée. Après avoir préparé leur sacrifice, ils se mirent à invoquer Baal à grands cris : « Baal exauce-nous », répétaient-ils sans cesse. Pour donner plus d'efficacité à leur prière, ils se livrèrent, autour de leur autel, à l'une de ces danses fanatiques qui étaient pratiquées dans plusieurs religions anciennes, et qui le sont encore par certains derviches musulmans; « mais, il n'y eut ni voix ni réponse », remarque finement le narrateur. Durant toute la matinée, l'air retentit de leurs cris sauvages. A midi, Élie prit la parole, pour mieux faire ressortir devant le peuple l'inanité et l'absurdité des pratiques païennes. S'adressant aux prêtres de Baal, il leur disait, avec un mordant persiflage : « Criez plus fort, car votre dieu pense à autre chose, ou bien il est occupé, ou en voyage; il dort peut-être, et il se réveillera. » Excités par ces provocations, ils crièrent encore plus fort, et allèrent jusqu'à se faire des incisions sur le corps avec des couteaux, suivant une autre ancienne coutume du paganisme², de sorte qu'ils furent bientôt couverts de sang. Mais aucune réponse de Baal ne se fit entendre. Ils ne se turent que vers trois heures de l'après-midi, au moment où l'on offrait à Jérusalem le sacrifice du soir³.

Élie dit alors au peuple : « Approchez-vous de moi. » Il tenait à ce qu'on vît de près ce qu'il allait faire. Il répara d'abord l'autel qui avait été autrefois érigé au Seigneur en ce même endroit, et que l'injure du temps, ou les émissaires de Jézabel, avaient en partie détruit. Il se composait de douze pierres, qui représentaient les douze tribus israélites. Le prophète creusa ensuite une rigole tout autour de l'autel, sur lequel il plaça le bois et les membres du taureau. Cela fait, il demanda qu'on versât, à trois reprises, quatre cruches d'eau sur le bûcher et sur la victime, et qu'on remplit aussi le fossé d'eau⁴. Quand ces préparatifs furent achevés, il s'avança et prononça à haute voix cette simple prière, qui contraste avec le verbiage des prêtres de Baal :

Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, fais voir aujourd'hui que tu es Dieu en Israël, que je suis ton serviteur, et que j'ai fait toutes ces choses par ton ordre. Réponds-moi, Seigneur, réponds-moi, afin que ce peuple reconnaisse que tu es le Seigneur Dieu et que tu as converti leurs cœurs.

1. III. Rois, xviii, 20-24.

2. Hérodote, II, 65; Apulée, *Metamorph.*, VIII, 26.

3. III Rois, xviii, 25-28. — 4. III Rois, xviii, 29-35.

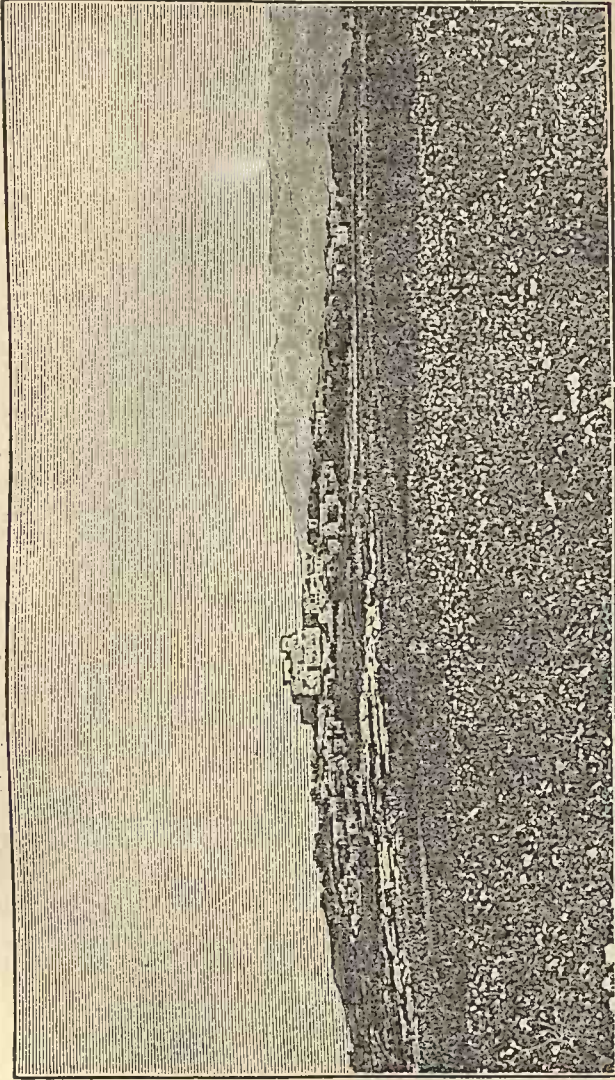


Fig. 46. — Zerūn, l'ancienne Jerzāh. (D'après une photographie.)

A peine Élie achevait-il sa prière, qu'un feu miraculeux tombait sur l'autel, et consumait non seulement la victime et le bois, mais même les pierres de l'autel et absorbait toute l'eau du fossé. A la vue de cet éclatant prodige, le peuple se prosterna jusqu'à terre, en s'écriant : « C'est le Seigneur qui est Dieu ! » Acte de foi énergique dans sa brièveté ¹.

Ce grand épisode eut une conclusion tragique. Sur l'ordre du prophète, dans l'intérêt du peuple qu'il fallait préserver d'une rechute, et conformément d'ailleurs à un article spécial de la législation divine du Sinaï ², l'assistance se jeta sur les prophètes de Baal, les entraîna au pied de la montagne, jusqu'au bord du Cison, et les mit à mort. Les eaux du torrent furent rougies de leur sang, comme elles l'avaient été autrefois de celui des Cananéens, après la victoire de Barac et de Débora ³.

Achab avait assisté muet, terrifié, au double drame qui vient d'être raconté, sans pouvoir empêcher le massacre de ses protégés. Élie l'ayant alors engagé à remonter sur le Carmel et à y réparer ses forces en prenant son repas du soir, il l'écouta docilement. Le prophète alla lui-même jusqu'au sommet de la montagne, s'agenouilla, s'inclina profondément de manière à mettre sa tête entre ses genoux, et, dans cette attitude d'une humble et ardente supplication, il conjura le Seigneur de mettre fin à la sécheresse. Il avait emmené avec lui son serviteur. Jusqu'à sept fois, il l'envoya regarder du côté de la Méditerranée, pour savoir si quelque nuage apparaissait à l'horizon, comme annonce de la pluie tant désirée. La septième fois, le serviteur revint en disant qu'il avait vu dans cette direction un tout petit nuage, pas plus gros que la paume de la main d'un homme. Souvent, en effet, une nuée de ce genre, à l'extrême horizon occidental, est le présage, pour la Palestine, d'une pluie violente et abondante. Se sentant exaucé, Élie redescendit auprès d'Achab, pour l'avertir qu'il était temps de faire atteler son char et de partir, s'il ne voulait pas être surpris par l'ouragan. La tempête éclata rapidement, tandis que le roi, monté sur son char, se dirigeait à toute vitesse vers la ville de Jezraël (fig. 46), située à environ 25 kilomètres du lieu du sacrifice. Élie, mû par une inspiration divine, courait devant le char royal. Il ne s'arrêta qu'à l'entrée de la cité, et disparut aussitôt ⁴.

De retour dans son palais, Achab s'empressa de raconter à Jézabel les incidents si émouvants dont il venait d'être témoin. Quand elle apprit que les prophètes de Baal avaient été mis à mort sur l'ordre d'Élie, elle entra dans une violente colère, et elle fit dire au prophète

1. III Rois, xviii, 36-39. — 2. Deutéronome, xiii, 13; xvii, 2. — 3. III Rois, xviii, 40. Cf. Juges, iv, 7; v, 21. — 4. III Rois, xvii, 42-46.

que, dans les vingt-quatre heures, elle lui ferait subir le même sort; elle l'avait juré sur ses dieux. Simple bravade féminine, car, si elle l'eût osé, la reine aurait fait égorger Élie à la première occasion, sans l'avertir¹. Dieu permit que son vaillant champion, qui n'avait pas craint d'affronter toute une légion d'ennemis acharnés et qui avait remporté sur eux une si éclatante victoire, fût vivement impressionné par cette menace. « Voyant cela, il se leva et s'en alla pour sauver sa vie », dit le texte hébreu, imitant ainsi la rapidité des faits.

Élie n'emmenait avec lui que son serviteur, lequel aurait été, d'après une tradition juive, le fils de la veuve de Sarepta, ressuscité par lui. Après avoir traversé la Palestine depuis Jezraël jusqu'à l'extrême Sud, le prophète arriva à Bersabéc, sur la limite du royaume de Juda et du désert de Pharan. Il y laissa son serviteur, et s'enfonça dans le désert, à une journée de marche. Alors, épuisé par la fatigue et par la faim, encore plus brisé d'esprit que de corps, il s'assit sous un genévrier², et adressa à Dieu cette prière désespérée : « C'est assez, Seigneur; prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères.³ » Il voulait dire : pas plus capable que les plus habiles d'entre eux de réformer Israël. Peut-être s'était-il attendu, après les grands épisodes du Carmel, à ce que le roi et le peuple se fissent immédiatement ses auxiliaires dans la réforme religieuse qu'il avait entreprise. Nous l'écrivions ailleurs : « Profond contraste! Naguère, plein de confiance, de courage, de noble enthousiasme, le prophète est maintenant attristé, découragé... Ces fluctuations d'âme s'expliquent aisément : la fatigue, la faim, la solitude du désert, l'inutilité apparente de ses travaux pesaient lourdement sur l'esprit d'Élie. Dieu permettait cette nouvelle épreuve, pour instruire son serviteur. Les saints n'ont pas vécu habituellement dans un état de transfiguration et de paix; leurs tentations et leurs luttes sont un puissant encouragement pour nous⁴. »

Il plut à Dieu de reconforter promptement son défenseur si dévoué. Un ange s'approcha d'Élie, le toucha pour le réveiller, car il s'était endormi, et lui dit : « Lève-toi et mange ». Le prophète regarda et vit auprès de lui un pain cuit sous la cendre, comme en préparent les Bédouins du désert, et une cruche remplie d'eau. C'était la seconde fois que Dieu lui-même se chargeait de lui fournir sa nourriture. Il mangea et but, et se rendormit. Quelque temps après, il

1. III Rois, xix, 1-2.

2. Le *rothem* des Hébreux; la *Genista monosperna* des botanistes, qui croît abondamment dans toute la presqu'île du Sinaï et dont les rameaux peuvent fournir un peu d'ombre.

3. III Rois, xix, 3-5.

4. *La sainte Bible commentée*, t. II, p. 545.

fut réveillé de nouveau par l'ange, qui lui dit de manger encore, car il lui restait un long chemin à parcourir. Il se remit en marche, et, fortifié par cette frugale nourriture qui lui venait du ciel, il erra pendant quarante jours et quarante nuits dans le désert du Sinaï¹. Qu'allait-il chercher dans cette région lointaine et sauvage? Il était sans doute attiré par le souvenir des grands événements qui s'étaient passés au Sinaï du temps de Moïse; mais il espérait surtout y être favorisé à son tour de la vision de Dieu lui-même, et en cela il ne fut pas déçu.

Arrivé au Sinaï, il entra dans une grotte, où il passa la nuit. Dès le lendemain, le Seigneur daigna se manifester à lui, en lui adressant tout d'abord une question : « Que fais-tu ici, Élie? » Il répondit en épanchant son âme et sa tristesse :

J'ai déployé mon zèle pour le Seigneur, le Dieu des armées; car les fils d'Israël ont abandonné ton alliance et renversé tes autels, et ils ont tué les prophètes par l'épée. Je suis resté moi seul, et ils cherchent à m'ôter la vie.

Dieu lui dit : « Dors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur. » Il y eut d'abord un ouragan furieux, qui brisait des rochers; mais, ajoute le narrateur, en scandant pour ainsi dire ses mots, « le Seigneur n'était pas dans le vent. » Un violent tremblement de terre secoua ensuite la montagne; « mais le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre. » Puis apparut un feu qui détruisit tout sur son passage; « mais le Seigneur n'était pas dans le feu. » A ces terribles phénomènes succéda tout à coup « un murmure doux et léger », que le Seigneur accompagnait cette fois, et qui fit frémir Élie dans tout son être. Ces manifestations contenaient une grave leçon pour le prophète. Le Seigneur se proposait de lui révéler ainsi qu'il préfère les moyens de douceur et de bonté, figurés par la brise légère, à l'emploi des châtimens sévères, symbolisés par l'ouragan, le tremblement de terre et le feu dévorant². Il préférerait, pouvons-nous dire par anticipation avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'esprit de l'Évangile à l'esprit d'Élie³.

En entendant le murmure qui annonçait la divine présence, le prophète avait caché son visage dans les plis de son manteau. A la suite de cette manifestation à la fois douce et terrible, il reçut de Dieu une triple mission. Tout en agissant avec patience, le Seigneur est loin de laisser le crime impuni. C'est en vue de châtimens à infliger à de grands coupables qu'Élie fut chargé de consacrer

1. III Rois, xix, 6-8. Nous disons qu'il « erra », car s'il était allé en droite ligne, une dizaine de jours aurait suffi pour le conduire au terme de son voyage.

2. III Rois, xix, 9-14. — 3. S. Luc, ix, 55.

Hazaël comme roi de la Syrie damascène, Jéhu comme roi d'Israël, et Élisée comme prophète. Sa tâche était donc loin d'être achevée. Il accomplira bientôt la troisième de ses missions. Élisée se chargera plus tard des deux autres. Dieu consola de nouveau Élie, en lui disant qu'il y avait encore dans le royaume d'Israël, malgré la persécution de Jézabel et la connivence d'Achab, 7 000 hommes qui lui étaient restés fidèles et qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal¹.

Le prophète descendit du Sinai, l'âme encouragée et consolée. Il traversa le désert de Pharan et la Palestine méridionale, et il arriva à Abel-Mehôla, dans la vallée du Jourdain, non loin de Bethsân, ville située elle-même à l'extrémité orientale de la plaine de Jezraël. C'était la patrie d'Élisée, et ce jeune homme était alors occupé à

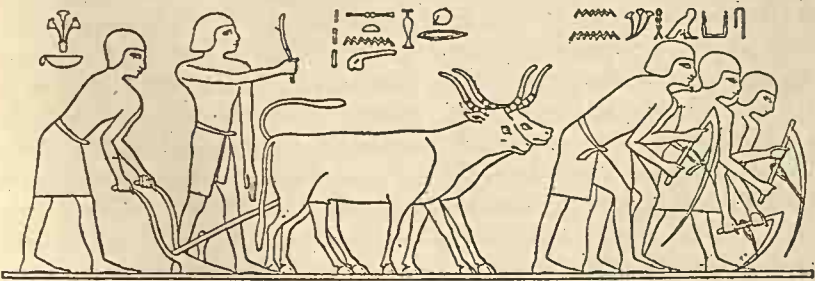


Fig. 47. — Le labourage en Égypte. Peinture de Beni-Hassan.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. II, pl. cxxvii.)

labourer (fig. 47). [Sans proférer aucune parole, Élie s'approcha de lui et jeta sur lui son manteau; c'était une manière symbolique de lui transmettre ses pouvoirs. Avec une générosité qui rappelle celle des apôtres de Jésus, le nouvel élu alla dire adieu à son père et à sa mère, revint auprès de celui dont il devait être désormais le fils spirituel, immola pour les offrir à Dieu en sacrifice les deux bœufs avec lesquels il labourait, et suivit le grand prophète, qu'il ne quittera plus désormais². Pendant quelque temps, ils vont disparaître l'un et l'autre du récit sacré. Sans nous dire ce qu'ils ont fait à partir de ce moment, ni dans quel district ils allèrent chercher un refuge contre les embûches de Jézabel, le narrateur nous fournit des renseignements détaillés au sujet de deux victoires remportées par Achab sur Benhadad, qui gouvernait alors la Syrie.

1. III Rois, xix, 15-18.

2. III Rois, xix, 19-21.

III. — Victoires d'Achab sur Benhadad.

Ce Benhadad était vraisemblablement le fils du prince du même nom qui s'était autrefois ligué avec le roi de Juda contre Baasa, et qui avait réussi à s'emparer de plusieurs villes d'Israël, tant à l'est qu'à l'ouest du Jourdain. A un moment donné, il envahit brusquement le territoire, d'Achab avec une armée considérable, et vint mettre le siège devant Samarie, sa capitale, sans rencontrer de résistance. Il avait avec lui trente-deux « rois », qui n'étaient en réalité que les chefs des petits États tributaires de la Syrie damascène, et qui avaient aussi amené leur contingent de soldats. La Bible ne signale pas directement le motif de cette violente invasion; mais il est aisé de le déterminer d'après les indications générales qu'elle contient sur la situation politique de la Palestine, de la Syrie et de la Phénicie, à l'époque dont nous traçons l'histoire. Comme précédemment son père, Benhadad II se proposait d'isoler et d'affaiblir le plus possible le royaume d'Israël, dont il redoutait la puissance. Le mariage d'Achab avec Jézabel équivalait à une alliance avec les Phéniciens. Bientôt nous apprendrons qu'un autre mariage, beaucoup plus surprenant, celui de Joram, fils de Josaphat, roi de Juda, avec Athalie, fille d'Achab, mettra pareillement le sceau à une alliance conclue entre les deux royaumes israélites. Benhadad avait ainsi à l'ouest et au sud-ouest de ses frontières, comme une grave menace; et voici qu'à l'est l'Assyrie, dont la puissance renaissait après une longue période d'affaiblissement, s'annonçait comme devant être plus dangereuse encore. Dans ces conditions, on conçoit que le roi de Syrie ait formé le projet de réduire Achab à l'impuissance, en frappant un grand coup.

Il se croyait tellement sûr du succès, qu'à peine arrivé sous les murs de Samarie, il osa faire porter à Achab, par ses messagers, l'ordre de lui livrer immédiatement son argent, son or, ses femmes et ses enfants. Le roi d'Israël répondit que, personnellement, il reconnaissait Benhadad comme son suzerain, mais qu'il n'acceptait pas sa demande. Les messagers syriens revinrent le lendemain, pour imposer, de la part de leur maître, des conditions encore plus humiliantes, présentées en termes injurieux : « Tu me livreras ton argent et ton or, tes femmes et tes enfants. J'enverrai donc demain, à cette même heure, mes serviteurs chez toi; ils fouilleront ta maison et la maison de tes serviteurs (c'est-à-dire, des principaux habitants de Samarie); ils s'empareront de tout ce que tu as de précieux, et ils l'emporteront. »

Achab fit venir les notables de la ville, pour avoir leur avis. Ils répondirent énergiquement qu'il ne fallait pas céder à une pareille

injonction. Quand Benhadad l'apprit, il envoya une troisième fois ses messagers auprès du roi d'Israël, pour lui adresser cette insolente menace : « Que les dieux me traitent en toute rigueur, si la poussière de Samarie suffit pour remplir seulement le creux de la main de tout le peuple qui me suit ! » C'était dire qu'il allait attaquer la ville avec une telle quantité de guerriers, que la poussière à laquelle elle serait réduite aboutirait à quelques pincées pour chacun d'eux, s'il fallait la leur distribuer. Pour toute réponse, Achab fit dire au roi de Syrie : « Que celui qui revêt une armure ne se glorifie pas comme celui qui la dépose ! » Cette formule proverbiale et pleine d'esprit signifiait, en somme, qu'il ne faut pas crier victoire avant le combat. Elle indigna Benhadad qui, lorsqu'elle lui parvint, « était à boire avec les rois sous les tentes. » Comptant d'avance sur un facile triomphe, il ordonna à ses généraux de faire les préparatifs de l'assaut¹.

Le Dieu d'Israël avait énormément à se plaindre d'Achab ; mais, dans son infinie bonté, il prit lui-même la défense de son peuple. Un prophète vint dire de sa part au roi qu'il allait livrer entre ses mains toute l'armée syrienne ; sans s'inquiéter des conditions désavantageuses dans lesquelles il se trouvait, il devait prendre l'offensive, avec ses soldats réduits au nombre insignifiant de 7 000² ; il ferait marcher en tête de cette petite troupe les 232 serviteurs des chefs des provinces qui se trouvaient alors à Samarie³.

Il y avait encore un reste de foi dans l'âme d'Achab, et ce qu'il avait vu et entendu naguère sur le mont Carmel n'avait pas manqué de l'aviver. De plus, la situation était désespérée. Il se conforma donc entièrement à l'ordre venu du ciel, et il fit sortir sa petite armée en plein midi. Pour passer le temps, Benhadad et ses confédérés continuaient de boire et de s'enivrer ensemble. Quand on vint annoncer au roi de Syrie que les guerriers ennemis étaient sortis de la ville et s'approchaient, il s'écria, ivre à demi : « Soit qu'ils viennent pour traiter de la paix, soit qu'ils viennent pour combattre, saisissez-les vivants. » Dans sa confiance orgueilleuse, il supposait que ses soldats n'auraient qu'à esquisser un geste, pour faire prisonniers les Hébreux qui venaient à leur rencontre. La lutte s'engagea promptement. Chacun des 232 serviteurs des chefs d'Israël tua le Syrien qui s'était dressé devant lui ; les 7 000 guerriers se mirent également de la partie, si bien que la panique — ce grand défaut des anciennes armées de l'Orient, souvent mal organisées, mal comman-

1. III Rois, xix, 1-12.

2. Probablement parce que la rapidité avec laquelle Benhadad avait envahi le territoire d'Achab avait empêché la plupart des guerriers israélites de pénétrer dans la capitale avant qu'elle fût investie.

3. III Rois, xx, 13-15.

dées et sans cohésion, comme c'était le cas pour celle de Benhadad — envahit les rangs syriens, de sorte que ce fut bientôt un sauve-qui-peut général, une affreuse confusion. Achab, monté sur son char, se mit à la tête de ses troupes pour donner la chasse aux fuyards (fig. 48). On les poursuivit avec tant de rapidité, que Benhadad fut sur le point de tomber entre les mains de ces Hébreux à l'égard desquels il avait manifesté un tel dédain; il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval¹.

Le prophète qui avait prédit la victoire vint alors annoncer à Achab que, l'année suivante, le roi de Syrie viendrait l'attaquer de nouveau. Il devait donc se tenir sur ses gardes, et se préparer à une seconde campagne, qui serait peut être plus dangereuse que la première². En effet, les officiers de Benhadad lui persuadèrent qu'il y aurait pour lui un grand avantage à livrer cette fois la bataille, non plus dans la région montagneuse d'Éphraïm, mais dans la plaine; attendu que « les dieux d'Israël (ainsi qu'ils s'exprimaient dans leur langage païen) étaient des dieux de montagne », plus capables par conséquent de protéger leurs adorateurs dans les régions élevées. Ils conseillèrent aussi au monarque syrien de remplacer les princes confédérés, qui ne lui avaient rendu aucun service, par des généraux habiles et vaillants. Benhadad se laissa convaincre sur ces deux points. Au printemps suivant, il envahit de nouveau la Palestine du nord avec une armée considérable; mais il s'arrêta cette fois à Aphec, village situé dans la plaine de Jezraël, sur le versant occidental du petit Hermon et non loin de Sunam³. L'armée israélite, divisée en deux corps, vint camper en face de celle de Benhadad. Elle ressemblait, dit la narration biblique, « à deux petits troupeaux de chèvres », tant elle paraissait minuscule, comparée à la masse des bataillons syriens.

Mais le Dieu que les conseillers superbes de Benhadad supposaient n'avoir de puissance que parmi les montagnes, saura prouver qu'il était aussi un Dieu des plaines. Il le fit dire à Achab par un autre prophète, pour le rassurer. Les deux armées demeurèrent pendant six jours sur la défensive, s'observant mutuellement. La grande bataille ne s'engagea que le septième jour. Les troupes israélites occupaient une position avantageuse, qui barrait le chemin de Samarie aux Syriens, et, par leur division en deux corps, elles menaçaient l'ennemi d'une attaque simultanée sur deux points différents : ce qui n'était pas sans l'inquiéter. Comme l'année précédente, et par suite d'une protection visiblement divine, les Hébreux rem-

1. III Rois, xx, 16-21. — 2. III Rois, xx, 22.

3. D'autres palestiniologues identifient cet Aphec au village actuel de *Fik*, situé à l'est du lac de Tibériade, sur la route qui conduit de Damas en Palestine.

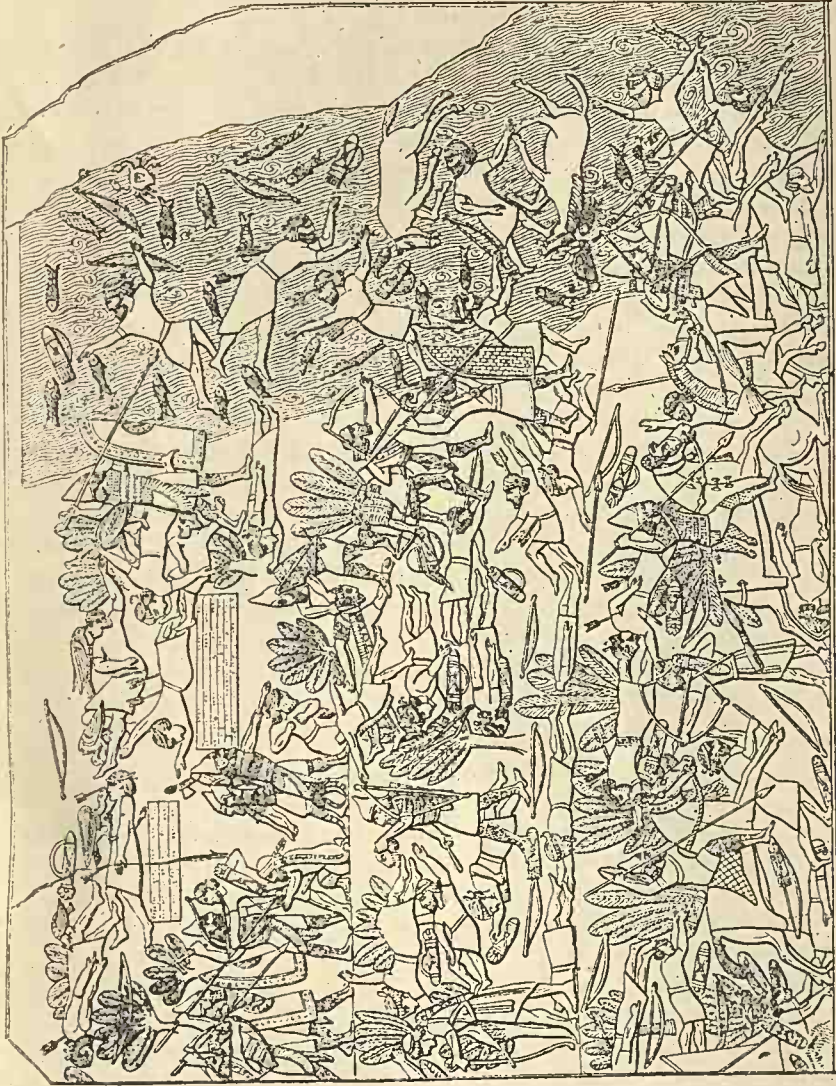


Fig. 48. — Bataille livrée par Assurbanpal dans le pays d'Élam. Bas-relief de Koyoundjik.
(D'après Layard, *Monuments of Ninooch*, t. II, pl. 46.)

portèrent une éclatante victoire, tandis que le combat se changea presque aussitôt en désastre pour l'armée de Benhadad. Cent mille de ses soldats restèrent sur le terrain; 27 000 autres périrent écrasés par le rempart d'Aphec, sous lequel ils s'étaient réfugiés et qui s'éroula sur eux d'une seule pièce¹.

Le roi de Syrie fut fait prisonnier, cette fois, et en des circonstances peu honorables pour lui. Autant nous l'avons vu rempli d'une confiance insolente, autant il nous apparaît ici envahi par une peur abjecte. Le récit sacré nous le montre caché dans une maison, allant de chambre en chambre, ne sachant que devenir. Ses serviteurs, plus braves que lui, se firent conduire auprès d'Achab, revêtus d'un sac et la corde au cou, pour l'émouvoir, et ils le supplièrent de laisser la vie sauve à leur maître. Mais Achab ne fut pas à la hauteur de la situation. Au lieu de profiter de son triomphe pour se faire restituer tout le territoire que Salomon avait possédé au nord de la Palestine, et de rendre les Syriens inoffensifs en leur imposant d'énergiques conditions de paix, il traita Benhadad en « frère », le fit monter publiquement sur son char, comme si c'était un ami, et se contenta finalement d'exiger de lui la restitution des villes que Benhadad I^{er} avait enlevées à Amri, comme aussi la concession du droit d'établir des bazars à Damas². C'est pourquoi le Seigneur lui fit adresser de sévères reproches par un troisième prophète : « Parce que tu as laissé échapper de tes mains l'homme que j'avais condamné à mort, ta vie répondra de sa vie, et ton peuple de son peuple³. » Cette prédiction, dont nous ne citons que la partie principale⁴ mécontenta Achab, qui, malgré sa victoire, rentra dans Samarie triste et irrité.

IV. — Épisode de la vigne de Naboth.

C'est ici que le récit biblique place l'épisode tristement célèbre de la vigne de Naboth, qui met dans un relief si accentué la perversité de Jézabel, en même temps que la lâche et criminelle faiblesse d'Achab⁵. Près de la ville de Jezraël, dans un site magnifique qui dominait l'immense vallée du même nom, Achab possédait un palais d'été, dont il avait fait sa résidence favorite. Tout auprès se trouvait un vignoble qu'il désirait vivement acquérir à tout prix, pour agrandir ses jardins; mais le propriétaire, un pieux Israélite nommé Naboth, refusait de le lui céder. Ses ancêtres lui avaient légué ce bien familial, et il s'y était attaché. De plus, la loi mosaïque interdisait aux Hébreux d'aliéner leurs propriétés foncières, et,

1. III Rois, xx, 22-30. — 2. III Rois, xx, 31-34. — 3. III Rois, xx, 35-43.
4. III Rois, xxi, 1-29. — 5. Lévitique, xxv, 23-28; Nombres, xxxi, 7.

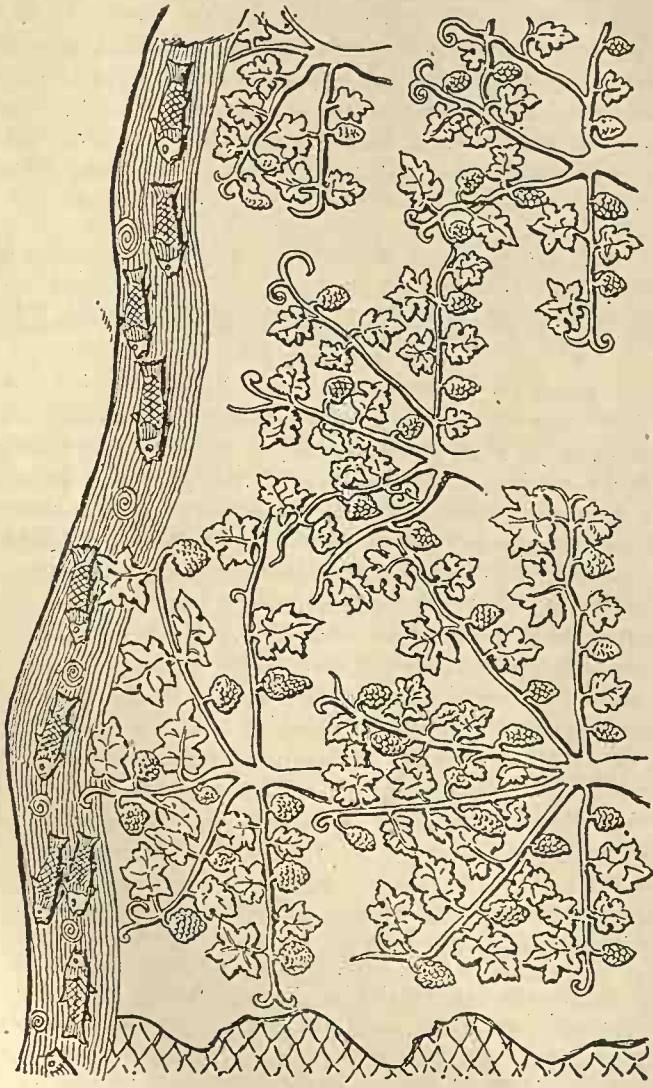


Fig. 49. — Vignoble assyrien sur le bord d'une rivière. (D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. 1, pl. 81.)

à ce titre, Naboth regardait sa vigne (fig. 49) comme un héritage sacré, dont il ne lui était pas permis de se défaire.

A la suite de ce refus, Achab rentra chez lui attristé, mécontent; puis, impressionnable comme un enfant gâté qui est incapable de supporter une déception, il se jeta sur son lit et se tourna du côté de la muraille, sans vouloir manger. Jézabel, avertie, vint le trouver, et, après lui avoir fait avouer la cause de sa tristesse, elle lui annonça, non sans lui reprocher avec ironie ce qu'elle appelait sa mollesse, qu'elle se chargeait elle-même de lui procurer la vigne convoitée. Elle écrivit donc aux notables de la ville une lettre ainsi conçue, qu'elle scella du sceau royal :

Publiez un jeûne, et placez Naboth (en qualité d'accusé) au milieu du peuple, et mettez en face de lui deux hommes sans conscience, qui déposeront contre lui en ces termes : « Tu as maudit Dieu et le roi. » Puis, conduisez-le hors de la ville, lapidez-le et qu'il meure!

Le rescrit royal ne dissimule nullement l'iniquité de l'acte commandé. Avec une audace non moins impie, il ordonne un jeûne public, en signe de deuil et de pénitence, comme si la ville entière avait à expier un crime énorme, commis par l'un de ses habitants. Ce qu'il y a de pire encore, et qui témoigne de la dégradation morale épouvantable à laquelle le despotisme de Jézabel et d'Achab avait réduit le peuple, c'est que l'ordre inique fut exécuté sans retard. Naboth fut traîné devant le tribunal de la cité, condamné comme blasphémateur sans pouvoir se défendre, et lapidé immédiatement.

Ce crime affreux ne pouvait pas rester impuni. Aussi le Seigneur chargea-t-il Élie d'aller prédire au roi le châtement qui lui était réservé ainsi qu'à la cruelle reine. Celle-ci vint annoncer fièrement au roi sa facile victoire. « Lève-toi, lui dit-elle, prends possession de la vigne de Naboth qui a refusé de te la vendre pour de l'argent, car Naboth est mort. » Achab se leva donc, pour aller contempler sa nouvelle propriété. Tout à coup le terrible prophète se trouva devant lui. A sa vue, Achab, profondément troublé, ne put prononcer que ces mots : « Tu m'as donc trouvé, ô mon ennemi? » Élie lui répondit, d'un ton sévère :

Je t'ai trouvé, parce que tu t'es vendu pour faire ce qui est mal aux yeux du Seigneur. Voici, je ferai venir le malheur sur toi. Je te balayerai, j'exterminerai quiconque appartient à la maison d'Achab..., et je traiterai ta maison comme la maison de Jéroboam..., et comme la maison de Baasa..., parce que tu m'as irrité et que tu as fait pécher Israël. Le Seigneur a aussi prononcé cet arrêt contre Jézabel : Les chiens mangeront Jézabel auprès des murs de Jezraël. Celui de la maison d'Achab qui mourra dans la ville sera mangé par les chiens; celui qui mourra dans les champs sera mangé par les oiseaux du ciel.

Ici l'écrivain sacré insère quelques réflexions personnelles, pour faire ressortir la malice du roi et de Jézabel. « Personne, dit-il, ne s'est vendu comme Achab pour faire le mal..., et Jézabel l'y excitait. Il a agi criminellement, en allant après les idoles. » Il achève ensuite son douloureux récit. Achab, dont l'âme n'était pas absolument endurcie, éprouva un sentiment de remords, et même, jusqu'à un certain point, de repentir, quand la sentence divine eut attiré son attention sur l'atrocité de sa conduite. Se reconnaissant très coupable, il déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac grossier et jeûna, en signe de pénitence. Dieu, dont la bonté est infinie, daigna mitiger la sentence en tant qu'elle le concernait, et il révéla à Élie que les maux dont il venait de menacer le roi n'éclateraient qu'après sa mort.

V. — Expédition d'Achab et de Josaphat contre les Syriens ; mort d'Achab.

Il a été dit plus haut que Josaphat, roi de Juda, avait fait épouser à son fils Joram la perverse Athalie, fille d'Achab et de Jézabel. Ce triste mariage avait été célébré vers la huitième année du règne de Josaphat, par conséquent vers la douzième du règne d'Achab. Comment l'excellent prince qu'était Josaphat avait-il pu se décider à contracter une telle alliance avec une famille si impie ? On ne peut faire à ce sujet que des hypothèses. Peut-être désirait-il par là mettre complètement fin à la lutte sanglante qui avait souvent dressé les deux royaumes l'un contre l'autre, depuis le schisme de Jéroboam, c'est-à-dire depuis soixante-dix ans. Ou même, il n'est pas impossible qu'il ait espéré que, grâce à ce mariage, il n'y aurait bientôt plus, comme autrefois, qu'un seul roi de tout le peuple de Dieu, et que ce roi serait celui de Juda, l'héritier de David. Le texte sacré ne nous fournit aucune information sur laquelle on puisse s'appuyer sûrement, pour résoudre cette énigme. Joram n'était guère âgé que de quinze ou seize ans quand il épousa l'indigne princesse d'Israël, qui attira de si grands malheurs personnels sur Josaphat, sans parler de ceux qu'un avenir plus lointain réservait au royaume de Juda, comme conséquence de l'impiété de Joram et d'Athalie.

Mais revenons au texte biblique. Il se dédouble ici de nouveau, car le récit du II^e livre des Paralipomènes marche de concert avec celui du III^e livre des Rois, qu'il reproduit même presque identiquement¹. La paix conclue entre Achab et Benhadad II durait depuis trois ans, lorsque Josaphat vint à Samarie, pour faire une visite d'amitié au roi d'Israël. Il fut reçu magnifiquement, car la cour

1. III Rois, xxii, 2-35; III Par., xviii, 2-34.

du royaume schismatique avait pris, dès le début, des habitudes de luxe semblables à celles qu'on entretenait à Jérusalem. Achab profita de cette occasion pour proposer à Josaphat une expédition militaire, qui aurait pour but de reconquérir Ramoth-Galaad, place forte de la province de Galaad, comme l'indique son nom, mais dont la situation exacte est très controversée. C'était une des villes dont les Syriens s'étaient emparés sous le règne d'Amri, et que Benhadad II n'avait pas encore rendues, malgré sa récente promesse. Josaphat acquiesça aussitôt à la proposition d'Achab. « Nous irons, répondit-il; moi comme toi, mon peuple (mon armée) comme ton peuple, mes cavaliers comme tes cavaliers. » Cet empressement lui attira plus tard un reproche de la part de Dieu¹. Il regardait probablement la présence des Syriens à Ramath-Galaad comme une menace pour son propre État, et, à ce titre, il croyait agir utilement, en prêtant son concours à Achab pour les déloger de cette place importante².

Cependant, avant de s'engager davantage, il voulut, en prince plein de foi qu'il était, consulter le Seigneur sur l'issue de la campagne. Achab crut lui en fournir le moyen, en faisant appel aux nombreux personnages de Samarie et des environs qui se disaient prophètes. Il en vint environ 400. Bien qu'ils ne fussent pas des prophètes de Baal ou d'Astarté, ils n'étaient pas davantage les prophètes légitimes du Dieu d'Israël, la suite de la narration le montrera. Ils se rattachaient vraisemblablement au culte du veau d'or, lequel, ainsi qu'il a été dit plus haut, prétendait s'adresser encore au vrai Dieu. La scène se passait sur la place publique, établie, suivant la coutume orientale, auprès de la porte de Samarie. Les deux monarques étaient assis chacun sur un trône, revêtus de leurs ornements royaux : spectacle inouï jusqu'alors en Palestine. Achab prit le premier la parole, pour poser cette question aux soi-disant prophètes : « Irai-je attaquer Ramoth-Galaad, ou dois-je y renoncer? » « Monte, et le Seigneur la livrera entre les mains du roi »; telle fut la réponse unanime. Mais Josaphat, qui avait compris, à l'attitude de ces hommes, qu'ils ne méritaient aucune confiance, demanda au roi d'Israël : « N'y a-t-il pas ici un prophète du Seigneur, par qui nous puissions le consulter? » Élie était alors absent, car son nom ne fut pas prononcé; mais Achab se souvint alors d'un certain Michée, qu'il détestait, avoua-t-il, sous prétexte qu'il ne prédisait que des malheurs. Josaphat exprima le désir de le voir et de l'entendre.

Pendant qu'on allait le chercher, un Israélite nommé Sédécias s'attacha au front des cornes de fer, se présenta devant les deux rois, et dit à Achab : « Ainsi, parle le Seigneur : Avec ces cornes, tu frap-

1. II Par., xix, 2. — 2. III Rois, xxii, 1-4; II Par., xviii, 1-3.

peras les Syriens jusqu'à ce qu'ils soient détruits. » Là-dessus, les 400 prophètes — il est possible qu'il fût de leur nombre — répétèrent leur prédiction encourageante : « Monte à Ramoth-Galaad, tu réussiras; le Seigneur la livrera entre tes mains ¹. » Dès que Michée fut arrivé, Achab lui demanda, comme précédemment aux autres prophètes, s'il devait entreprendre la campagne projetée. Le prophète fit d'abord une réponse affirmative, mais par ironie; puis, lorsque le roi d'Israël l'eut adjuré, au nom du Seigneur, de dire la vérité, il reprit : « Je vois tout Israël dispersé sur les montagnes, comme des brebis qui n'ont point de pasteur; et le Seigneur dit : Ces gens n'ont pas de maître; que chacun retourne en paix dans sa maison. » C'était déclarer, dans un langage symbolique, que l'armée israélite serait vaincue, et que son chef, le roi lui-même, périrait dans la mêlée. Quant aux prophètes qui annonçaient la victoire, c'étaient, ajouta Michée en développant une autre vision prophétique, des séducteurs, des menteurs. A ces mots, Sédécias, blessé au vif, s'approcha de Michée et le frappa à la joue; le roi Achab ordonna de son côté, qu'on le conduisît en prison. Michée, sans perdre son sang-froid, leur prédit à l'un et à l'autre le sort funeste qui les attendait, et il prit à témoin toute l'assemblée de la vérité de ses paroles : « Vous tous, peuples, écoutez! »

Malgré des avertissements si formels, les deux rois se dirigèrent vers Ramoth-Galaad avec l'armée israélite. On est étonné de voir que Josaphat, qui avait demandé expressément à consulter un vrai prophète, n'ait tenu aucun compte de la prédiction de Michée. Il est vrai qu'il avait donné sa parole, et il n'osa sans doute pas la retirer. D'ailleurs, rien n'indique, dans le récit, qu'il ait fourni un fort contingent de troupes pour cette expédition. Il était venu à Samarie pour une simple visite, et les écrivains sacrés nous le montrent partant de là pour monter à Ramoth-Galaad. Il n'avait donc avec lui que les soldats peu nombreux qui l'avaient accompagné à Samarie comme formant sa garde ².

Malgré son incrédulité apparente, Achab avait été influencé par l'oracle de Michée, car il pria Josaphat d'aller au combat avec toute sa parure royale, ainsi que les rois le faisaient aux temps anciens ³, tandis qu'il se déguiserait lui-même en simple soldat, pour n'être pas reconnu de l'ennemi. Au fond de son âme, il redoutait quelque péril personnel. Il ne se trompait pas, car Benhadad II; très irrité de voir son allié de la veille transformé tout à coup en ennemi, était

1. III Rois, xxii, 5-14; II Par., xviii, 4-13.

2. III Rois, xxii, 15-30; II Par., xviii, 14-29.

3. Ils sont ainsi représentés fréquemment sur les monuments égyptiens et assyriens. Voir aussi dans la Bible, indépendamment de ce passage, II Rois, i, 10.

accouru pour défendre la ville menacée, et il avait intimé aux 32 chefs de ses chars de guerre l'ordre de ne s'attaquer qu'au roi d'Israël et de s'emparer de lui, mort ou vif. Ils entourèrent donc Josaphat, qu'ils prenaient pour Achab; mais, à un grand cri qu'il poussa, peut-être pour appeler à lui sa garde, ils comprirent leur erreur et s'éloignèrent, afin de continuer ailleurs leurs recherches. La prophétie de Michée se réalisa, malgré les précautions prises par Achab. Un soldat syrien ayant tiré une flèche au hasard (fig. 50), sans viser personne, les desseins providentiels voulurent qu'elle atteignît Achab



Fig. 50. — Archers assyriens combattant sur un char.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 26.)

au défaut de sa cuirasse. Quand il se sentit grièvement blessé, il ordonna au conducteur de son char de le conduire en dehors de la mêlée. Mais la lutte était tellement ardente, qu'il ne fut pas possible de franchir les rangs des deux armées. Achab demeura donc sur son char de guerre, en pleine bataille, jusqu'à l'heure du soir où il rendit le dernier soupir. Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue, ce mot d'ordre circula à travers les rangs israélites : « Chacun à sa ville, et chacun dans son pays ! » La campagne se transforma donc immédiatement en déroute pour les Israélites, comme l'avait prédit Michée. Le cadavre d'Achab fut ramené à Samarie. Quand on lava son char dans un réservoir situé en dehors des murs, les chiens vinrent lécher le sang qui y avait coulé abondamment¹.

C'est là tout ce que nous apprend la Bible au sujet d'Achab. Mais les annales assyriennes nous fournissent sur ce prince un précieux renseignement, qui complète les documents sacrés. Plusieurs

1. III Rois, xxii, 31-40; II Par. xviii, 30-34.

fois, dans cette histoire, nous avons eu à signaler des invasions et des conquêtes de rois assyriens dans la direction de l'ouest, parfois jusqu'à la Méditerranée. Les plus anciennes de ces invasions n'avaient été que transitoires; mais, à partir du ^{xii}^e siècle avant Jésus-Christ, elles devinrent plus fréquentes et plus redoutables. C'est ainsi que Téglatphalasar I^{er}, vers l'an 1100, avait réussi, de victoire en victoire, à entraîner ses robustes phalanges jusqu'au Liban. Si ses successeurs immédiats avaient déployé une ardeur guerrière sem-



Fig. 51. — Scribes inscrivant les têtes des ennemis tués pendant la bataille.
(D'après Layard, *Nineveh and its remains*, t. II, pl. 184.)

blable à la sienne, ni David ni Salomon n'auraient pu fonder leur magnifique empire. Mais, trois siècles plus tard, lorsque l'Assyrie fut sortie de son affaiblissement passager, causé tout d'abord par une série de rois fainéants, puis par un groupe de princes bâtisseurs, qui s'occupèrent surtout de travaux d'utilité publique, tels que canaux, digues, temples et fortifications, elle reprit, pour ne plus l'oublier de longtemps, le chemin du Liban et de la Méditerranée, en frappant tout ce qui lui barrait le passage. Sur ses monuments, Assournasirbal III (884-860 avant Jésus-Christ, d'après la chronologie assyrienne) se vante d'avoir conquis les territoires situés au delà de l'Euphrate, « jusqu'au Liban et à la grande mer (la Méditerranée). » Il raconte dans les termes suivants, sur les murs de son palais de Kalak, quelques-uns de ses exploits dans les montagnes d'Arménie : « Les indigènes s'étaient réfugiés sur des cimes, aiguës comme la pointe d'une épée et accessibles aux seuls oiseaux. En trois jours, je gravis la montagne, je portai la terreur dans leurs

retraites... ; leurs cadavres jonchèrent les pentes comme les feuilles des arbres. » Il passe ensuite dans un autre district : « J'y tuai, dit-il, 260 combattants, je leur coupai la tête et j'en fis des pyramides (fig. 51). » On se révolte en Mésopotamie. Il accourt et se venge en réprimant la rébellion par des atrocités sans nombre : ce sont partout des yeux crevés, des poignets et des nez coupés, des villes pillées et rasées. Sur les ruines sa figure s'épanouit. Chaque année il faisait une campagne¹. Son fils et successeur, Salmanasar II (860-826), autre guerrier infatigable, envahit jusqu'à six fois la Syrie et la Phénicie, et ce sont les récits précieux qu'il a laissés de ses victoires, qui mentionnent Achab parmi les rois vaincus par lui².

Sous la direction de Benhadad II de Syrie, le roi d'Israël, le roi d'Émath et dix autres rois des régions araméennes s'étaient ligüés contre Salmanasar, dont ils redoutaient très justement la puissance menaçante. Il marcha contre eux et les battit à Karkar, en Syrie, l'an 856 d'après la chronologie assyrienne. Sur ses monuments, Benhadad porte le nom de *Benidri*; Achab, celui d'*Achabbou Siralaia* (d'Israël). Le vainqueur cite le chiffre des contingents fournis par chacun de ses adversaires. Benhadad aurait amené sur le champ de bataille 20 000 fantassins, 1 200 chars de guerre et 1 200 cavaliers; le roi d'Émath, 10 000 fantassins, 700 chars et 700 cavaliers; Achab, 10 000 fantassins et 2 000 chars. Il leur aurait tué 20 500 hommes d'après un de ses récits, seulement 14 000 d'après un autre.

Cette information intéressante nous explique en partie l'empressement que mit Achab à conclure des alliances avec les rois de Tyr et de Juda. Il lui importait de parer pour le mieux au péril assyrien, en s'associant à d'autres princes pareillement menacés. La note en question pourrait bien expliquer aussi le traitement de faveur, si extraordinaire à première vue, qu'il accorda au roi Benhadad, quand celui-ci tomba entre ses mains après la bataille d'Aphec. N'avait-il pas l'arrière-pensée de s'en faire un rempart contre Salmanasar, et n'auront-ils pas conclu alors la ligue dont nous venons de parler? Puis, quand elle eut été rompue par la défaite de Karkar, Achab refusa sans doute d'en faire partie plus longtemps, et attaqua lui-même Benhadad dans la campagne où il trouva la mort. Son refus motiverait aussi la haine du roi de Syrie, qui avait lancé contre le roi d'Israël ses soldats d'élite pour lui donner la mort³.

1. Brou, *Histoire ancienne du peuple de l'Orient*, p. 175.

2. Voir Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 4^e édit., t. II, p. 295-297.

3. Voir, sur ces divers points, Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. II, p. 3-79; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. II, p. 435-463.

VI. — Josaphat est délivré miraculeusement des Moabites et des Ammonites.

Après la défaite de Ramoth-Galaad, le roi Josaphat put regagner facilement Jérusalem, les Syriens, satisfaits de leur victoire et de la mort de leur principal adversaire, n'ayant pas jugé utile de se lancer à la poursuite des fuyards. Mais, avant de rentrer dans sa capitale, il trouva en face de lui le prophète Jéhu, envoyé par le Seigneur pour lui reprocher son alliance inconvenante avec l'impie Achab. Déjà le nom de ce prophète a été prononcé dans notre récit ¹. Nous connaissons également son père, Hanani, chargé aussi autrefois par le Dieu d'Israël de reprendre le roi Asa, qui avait conclu une alliance semblable avec Benhadad de Syrie ². « Doit-on secourir l'impie? demanda Jéhu à Josaphat. Aimes-tu ceux qui haïssent le Seigneur? Pour ce motif, le Seigneur est irrité contre toi. » Cependant, Dieu n'oubliait pas les mérites très réels de Josaphat; c'est pourquoi le prophète ajouta : « Il s'est trouvé de bonnes choses en toi, car tu as fait disparaître du pays les idoles, et tu as appliqué ton cœur à chercher Dieu ³. »

Ces « bonnes choses », Josaphat les multiplia, en reprenant le cours des réformes religieuses qui avaient si heureusement inauguré son règne. Comme s'il avait voulu réparer sa faute, il déploya en personne un zèle actif pour la sanctification de son peuple. Dans ce but, il parcourut tout son royaume, depuis la frontière du sud, Bersabée, jusqu'à celle du nord, les monts d'Éphraïm, ranimant de son mieux la ferveur de tous. A l'exemple de David ⁴, il établit aussi, dans les villes principales, des juges choisis parmi les lévites, auxquels il rappela leur responsabilité :

Prenez garde à ce que vous ferez; car ce n'est pas pour les hommes que vous prononcerez des jugements, mais pour le Seigneur, qui sera auprès de vous quand vous les prononcerez. Que la crainte du Seigneur soit donc avec vous! Veillez sur vos actes, car il n'y a chez le Seigneur notre Dieu ni injustice, ni acception de personnes, ni aucun désir de présents ⁵.

En même temps, Josaphat institua à Jérusalem, aussi bien pour les affaires religieuses que pour les causes civiles, un tribunal suprême, dont les magistrats étaient, les uns des membres de la famille lévitique, les autres des chefs de familles. A leur tête il plaça le grand-prêtre Amarias, et à eux pareillement il recommanda l'énergie, la crainte du Seigneur et une parfaite équité ⁶.

Mais, un peu plus tard, les Moabites et les Ammonites, ces enne-

1. Cf. III Rois, xvi, 1-4. — 2. Cf. II Par., xvi, 7-10. — 3. II Par., xix, 1-5. — 4. I Par., xxiii, 5. — 5. II Par., xix, 4-7. — 6. II Par., xix, 8-11.

mis irréconciliables du peuple hébreu, encouragés par le désastre que Josaphat et Achab avaient subi à Ramoth-Galaad, sortirent en armes de leur territoire, situé à l'est du Jourdain, et envahirent celui de Juda. On vint en avertir aussitôt Josaphat. On sent passer toute l'émotion des messagers dans leur langage : « Une multitude nombreuse s'avance contre toi, depuis l'autre côté de la mer (Morte), depuis la Syrie, et ils sont à Asason-Thamar, qui est Engaddi. » De ces deux noms propres, le premier était de beaucoup le plus ancien, et nous l'avons déjà rencontré dès l'histoire d'Abraham¹. Ils désignent l'un et l'autre une ville alors importante, qui occupait un plateau étroit, suspendu à plus de 120 mètres au-dessus du rivage occidental de la mer Morte. Un ruisseau assez abondant, qui se précipite du haut des rochers, favorisait la végétation; aussi cet endroit était-il célèbre autrefois par ses palmiers et ses vignobles. Actuellement, *Aïn-Djédi* n'est guère qu'un désert, où croissent abondamment l'acacia seyal, le tamaris et des arbustes épineux, et qu'agrémentent cependant quelques lauriers roses. Du plateau, on jouit d'une vue splendide sur la mer Morte et sur les monts de Moab, qui la limitent à l'est².

D'Engaddi, en quinze heures de marche, on peut atteindre Jérusalem. Le péril était donc très menaçant. Mais, bien loin de se décourager, le pieux Josaphat « mit sa face à chercher le Seigneur », selon l'expression dramatique du texte hébreu. Il proclama immédiatement un jeûne public. Le peuple accourut en masse, hommes, femmes et enfants, pour invoquer en commun le Dieu de ses pères avec plus de ferveur. Le roi, debout devant le vestibule du temple, adressa au Seigneur une ardente supplication, le conjurant de ne pas délaissier sa nation privilégiée, à laquelle il avait promis tant de fois la possession permanente de la Terre sainte. De quel droit ces envahisseurs barbares étaient-ils venus attaquer Juda? La réponse divine ne se fit pas attendre. Un lévite de la famille d'Asaph, nommé Jahaziel, qui se trouvait au milieu de la foule, fut saisi par l'esprit de prophétie et prononça d'une voix forte cet oracle :

Écoutez, tout Juda, et habitants de Jérusalem, et toi, roi Josaphat! Voici ce que dit le Seigneur : « Ne craignez pas et ne vous effrayez pas devant cette multitude nombreuse, car ce n'est pas vous qui combattrez, mais Dieu. » Demain, descendez contre eux... Vous n'aurez pas à les combattre; présentez-vous, tenez-vous là et vous verrez la délivrance que le Seigneur vous accordera. Juda et Jérusalem, ne craignez pas et ne vous effrayez pas; demain venez à leur rencontre, et le Seigneur sera avec vous³.

Dieu annonçait ainsi aux citoyens de Juda une brillante victoire, mais sans combat de leur part. Après avoir entendu cet oracle rassurant, le roi et toute l'assistance se prosternèrent, pour adorer et pour

1. Cf. Gen., xiv, 7. — 2. II Par., xx, 1-4. — 3. II Par., xx, 5-17.

remercier le Seigneur. Le lendemain, conformément à l'invitation divine, tous se dirigèrent vers le désert de Thécué, situé au sud de Jérusalem. C'était une procession immense, que précédaient les lévites, couverts de leurs ornements sacrés, et chantant le refrain d'action de grâces si populaire chez les Hébreux : « Louez le Seigneur, car sa bonté dure à jamais. »

A l'heure même où ces chants commençaient, une étrange confusion se déclara dans les rangs ennemis. Dieu permit que les embuscades que les chefs confédérés avaient placées çà et là, pour tomber sur les Hébreux à l'improviste, s'attaquassent mutuellement. Bientôt ce fut une panique indescriptible et une mêlée sanglante, dans laquelle les Moabites, les Ammonites, les Édomites et d'autres alliés s'entretuèrent les uns les autres. Aussi, lorsque les Israélites qui venaient de Jérusalem arrivèrent sur une hauteur qui dominait le champ de bataille, ils eurent sous les yeux des cadavres sans nombre, qui couvraient le terrain. Conduits par Josaphat, ils s'approchèrent pour s'emparer du butin laissé par l'ennemi. On passa trois jours à le recueillir, tant il était considérable. Aussi donna-t-on à ce lieu le nom de Vallée de Bénédiction. On revint à Jérusalem au son des luths, des harpes, des trompettes et des chants joyeux. Une vive impression de crainte s'empara de toutes les contrées d'alentour; car on comprit quel puissant protecteur le royaume de Juda avait dans son Dieu, qui lui avait procuré une victoire si merveilleuse¹.

VII. — Ochozias, roi d'Israël; mystérieux enlèvement d'Élie; début du ministère d'Élisée.

La dix-septième année du règne de Josaphat, Ochozias, fils d'Achab et d'Athalie, avait remplacé son père sur le trône de Samarie; mais il ne l'occupa que deux ans (896-895 avant J.-C.), assez longtemps pour « faire ce qui est mal aux yeux du Seigneur, » car « il marcha dans la voie de son père et de sa mère, » et aussi dans celle de Jéroboam. Lui aussi, « il servit Baal et l'adora », en faisant de lui le dieu national de son royaume². Dans ces conditions, on éprouve encore une pénible surprise à voir Josaphat, dont la piété était si sincère, s'associer à lui comme il l'avait déjà fait avec l'impie Achab. Cette fois, il ne s'agissait pas d'une guerre, mais d'une entreprise maritime et mercantile, qui avait pour but de renouveler les exploits commerciaux de Salomon sur la mer Rouge, et d'enrichir les deux rois, en rapportant de l'or d'Ophir. Mais un prophète, nommé Éliézer, déclara que l'expédition échouerait, parce que Dieu punirait ainsi l'association de Josaphat avec le roi d'Israël, « dont la conduite

1. II Par., xx, 18-39. — 2. III Rois, xxii, 52-54.

était impie ». En effet, la flotte des deux princes, composée de grands vaisseaux, fut brisée, sans doute par une violente tempête, dans le port d'Asiongaber qu'elle n'avait pas encore quitté. Ochozias était prêt à recommencer quand même une autre campagne. Mais Josaphat avait compris la leçon divine; aussi refusa-t-il son consentement ¹.

Ochozias eut vers cette époque un accident très grave. D'ordinaire, dans l'Orient biblique, les fenêtres sont remplacées par un léger treillis de bois, fixé aux deux montants. Un jour, ce treillis (fig. 52) céda tandis que le roi s'appuyait sur lui, et Ochozias tomba dans le vide, d'un premier étage. On le releva tellement meurtri, qu'il fut impossible de le ramener à la santé. Superstitieux comme la plupart des

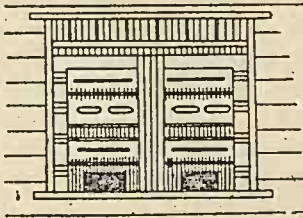


Fig. 52. — Fenêtre égyptienne fermée par une natte.
(D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. II, pl. CLXXIV.)

païens, et ne recevant aucun secours de son dieu Baal, Ochozias envoya des messagers à Accaron, l'une des cinq villes principales des Philistins, pour y consulter Béalzeboub, le « dieu des mouches », ainsi nommé parce qu'on lui attribuait la vertu de protéger contre ces insectes, si nombreux et si désagréables dans ces parages. A cette occasion nous allons voir le prophète Élie reparaitre sur la scène historique. En effet le Seigneur lui ordonna de se placer sur le chemin des messagers, et de leur dire : « N'y a-t-il pas de Dieu dans Israël, pour que vous consultiez Béalzeboub?... C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur : Tu ne descendras pas du lit sur lequel tu es couché. mais tu mourras ². »

Le prophète obéit; mais, après qu'il eut parlé aux messagers du roi, ceux-ci, jugeant inutile de continuer leur voyage, revinrent à Samarie, et racontèrent à Ochozias ce qui leur était arrivé. Ils ne connaissaient pas personnellement Élie. Cependant, lorsque le roi leur

1. III Rois, xxii, 49, 50; II Par., xx, 35-37. III Rois, xxii, 48, nous lisons qu'alors il n'y avait pas de roi chez les Édomites et que le pays était gouverné par un intendant. Cette note a pour but d'expliquer comment l'expédition maritime avait pu être entreprise sans que les Édomites, auxquels appartenait Asiongaber, opposassent de la résistance.

2. IV Rois, I, 2-4.

eut demandé à quoi ressemblait celui qui leur avait tenu un tel langage, ils répondirent : « C'était un homme vêtu de poils ¹, et qui a une ceinture de cuir autour des reins. » A cette description, Ochozias reconnut aussitôt le prophète Élie, qui portait habituellement un costume de ce genre, et il envoya un capitaine avec cinquante hommes, pour l'arrêter et le lui amener. Le sort qu'il lui réservait dans sa colère n'est pas douteux. Les envoyés trouvèrent Élie assis « au sommet de la montagne », probablement du Carmel, et le chef de la troupe lui transmit avec insolence l'ordre d'Ochozias : « Homme de Dieu, le roi a dit : Descends ». « Si je suis un homme de Dieu, répondit Élie, que le feu descende du ciel et te consume, toi et tes hommes ! » Ce qui eut lieu instantanément. La punition était sévère ; mais le Dieu d'Israël, que le roi insultait grossièrement en envoyant consulter Béalzeboub et en voulant mettre à mort son prophète, donna raison à Élie, puisqu'il exauça sa prière.

Une deuxième troupe subit le même sort, dans les mêmes conditions. Son chef se montra plus insolent encore, en disant à Élie : « Descends vite ! » comme si le grand prophète avait été son humble serviteur. Ochozias, qui s'obstinait dans la résolution de se venger d'Élie, envoya encore une troisième troupe, avec ordre de le lui amener. Mais cette fois le capitaine, instruit par l'expérience, salua respectueusement Élie, et lui parla sur un ton bien différent. Il lui dit, en implorant sa pitié : « Homme de Dieu, sauve ma vie et celle de tes serviteurs qui sont avec moi. » Le Seigneur ordonna au prophète d'accompagner sans crainte le chef et ses soldats jusqu'au palais du roi. Il le fit et délivra à Ochozias son terrible message. Le roi mourut, en effet, la dix-huitième année du règne de Josaphat, et comme il ne laissait pas de fils, la couronne passa à son frère Joram ².

C'est à cette époque que le texte sacré place l'enlèvement mystérieux, l'« ascension », comme l'on dit, du saint et illustre prophète. L'auteur du IV^e livre des Rois nous montre d'abord Élie à Galgala, avec son disciple et serviteur Élisée, non pas dans la localité de ce nom qui était située sur la rive droite du Jourdain, mais dans une autre Galgala, la *Djildjilieh* actuelle, bâtie parmi les montagnes d'Éphraïm, au nord de Béthel ³. Au moment du départ, Élie dit à Élisée : « Reste ici, car le Seigneur m'envoie jusqu'à Béthel. » Élie connaissait, grâce à une révélation spéciale, ce qui allait lui arriver.

1. C'est-à-dire, d'un vêtement en peau de bête garnie de ses poils, ou d'une grossière étoffe en poils de chameau, comme en portera plus tard Jean-Baptiste.

2. IV Rois, I, 5-18.

3. On a la preuve matérielle de ce fait dans la suite du récit, où nous lisons : « Étant descendus à Béthel ». Or ce trait serait absolument inexact, s'il s'agissait de la Galgala du Jourdain, dont l'altitude était inférieure de plus de mille mètres à celle de Béthel.

et il aurait voulu épargner à son fidèle disciple la peine très vive que lui causerait la perte soudaine de son maître bien aimé. Mais Élisée, qui avait été averti lui-même surnaturellement de cette séparation douloureuse, était bien décidé à demeurer auprès d'Élie jusqu'au dernier moment. Il lui répondit donc : « Par la vie du Seigneur et par la vie de ton âme, je ne te quitterai pas. » Ils descendirent donc ensemble à Béthel. Il y avait dans cette ville une école importante de prophètes. Ceux qui en faisaient partie dirent à Élisée : « Sais-tu que le Seigneur enlèvera aujourd'hui ton maître ? » Ils s'attendaient donc, eux aussi, à la prochaine disparition d'Élie. Élisée se contenta de répondre : « Je le sais ; taisez-vous ! » Il se refusait ainsi à entrer en conversation sur un thème si pénible.

Une scène identique eut lieu à Jéricho, où Élie descendit ensuite avec son compagnon. Même refus de celui-ci d'abandonner son maître, et de discuter le sujet de son départ avec les « fils des prophètes », qui étaient très nombreux dans cette autre ville, car il en vint jusqu'à cinquante au-devant des deux voyageurs. De Jéricho, Élie se dirigea vers le Jourdain, toujours accompagné d'Élisée. Les cinquante prophètes les suivirent à quelque distance, espérant sans doute être témoins de l'enlèvement du grand serviteur de Dieu. Arrivé au bord du fleuve (fig. 53), Élie ouvrit miraculeusement un passage pour lui-même et pour son disciple, en frappant avec son manteau les eaux, qui se séparèrent comme autrefois devant l'arche d'alliance, à l'époque de la conquête de Jéricho sous Josué. Quand ils furent sur l'autre rive, Élie, rompant son majestueux silence, dit à Élisée : « Demande-moi ce que tu veux que je fasse pour toi, avant que je sois enlevé d'avec toi. » Élisée répondit sans hésiter : « Qu'il y ait sur moi une double part de ton esprit ! » « Tu demandes une chose difficile, » répliqua Élie. En effet, elle dépendait de Dieu beaucoup plus que de lui. Cependant, continua-t-il, « si tu me vois lorsque je serai séparé d'avec toi, cela t'arrivera ainsi ; sinon, cela n'arrivera pas ¹. » Comme ils continuaient de parler en marchant, un char de feu, auquel étaient attachés des chevaux de feu, les sépara l'un de l'autre, et Élie fut enlevé dans les régions aériennes au milieu d'un tourbillon, et de là au lieu inconnu de nous, où il a plu à Dieu de le placer, en attendant qu'il le rappelle sur la terre, à l'époque du second avènement de Jésus-Christ, pour remplir la seconde partie, toute mystérieuse, de son rôle prophétique ². Il en avait accompli la première partie avec un courage invincible, parmi des difficultés qui auraient paru insurmontables à une âme moins généreuse. On l'a dit avec esprit, à lui seul son nom d'*Elijahou*, « Jéhovah est mon Dieu », contenait tout un pro-

1. IV Rois, II, 1-10.

2. Malachie, IV, 5-6.

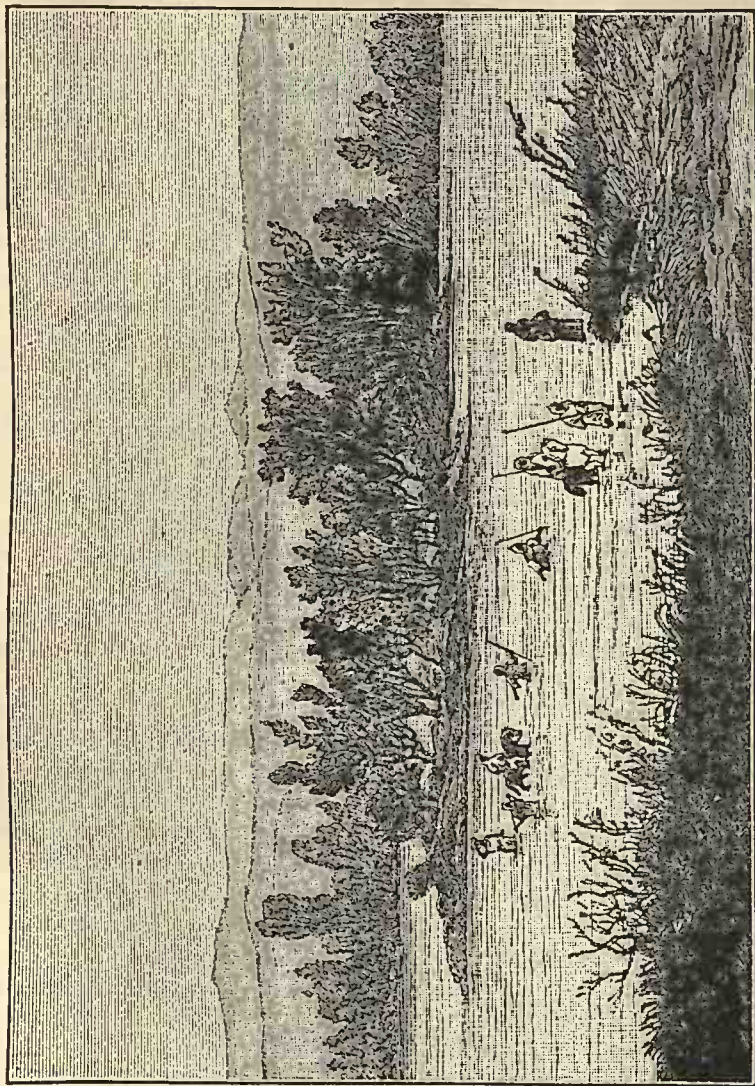


Fig. 53. — Paysage des bords du Jourdain. (D'après une photographie.)

gramme. C'est Élie qui donna le signal de la guerre à outrance contre Baal, pour maintenir les droits du Dieu d'Israël. Tandis qu'il était ainsi enlevé, Élisée le vit avant qu'il eût disparu dans les airs, et il s'écria : « Mon père, mon père! le char d'Israël et son conducteur! » Les premiers mots contenaient le cri désolé d'un fils qui a perdu son père. Les suivants, dont les images étaient empruntées à la scène dont Élisée était alors témoin, symbolisaient le rôle providentiel joué par Élie : il avait conduit habilement le char mystique d'Israël. Élisée déchira ses vêtements en signe de deuil; puis, quand il vit, non loin de lui, le manteau que son maître avait laissé tomber à dessein, il comprit que sa demande avait été exaucée.

Il le ramassa pieusement, comme un précieux héritage. Revenant ensuite sur ses pas pour franchir le Jourdain, mais en sens contraire, il se servit de ce manteau comme l'avait fait son maître, pour s'ouvrir un passage à travers les eaux du fleuve, en invoquant « le Dieu d'Élie ». Ceux des prophètes de Jéricho qui avaient contemplé de loin ce miracle se dirent mutuellement : « L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée. » Ils vinrent à sa rencontre, et se prosternèrent à ses pieds, pour lui rendre hommage. Ils lui proposèrent ensuite d'envoyer cinquante des leurs, doués d'une grande vigueur physique, à travers les montagnes des environs, pour y chercher Élie, que Dieu, pensaient-ils, y avait peut-être transporté. Élisée s'opposa d'abord à ce dessein, dont il sentait l'inutilité; puis il accorda l'autorisation requise, pour ne point peiner ceux qui la désiraient. Mais, ainsi qu'il l'avait prédit, les chercheurs revinrent après trois jours, sans avoir retrouvé Élie.

Pendant le séjour qu'il fit à Jéricho, Élisée, dont la carrière prophétique abondera en miracles de tout genre, rendit aux habitants de la ville un éminent service, dont la tradition s'est fidèlement perpétuée dans tout le pays jusqu'à ce jour. Ils n'avaient à leur disposition que des eaux mauvaises et malsaines, et ils le prièrent de les améliorer. Il se fit apporter un peu de sel dans un plat neuf, et il en jeta dans l'eau, qui devint aussitôt excellente. On voit encore, sur le site de l'ancienne Jéricho, une source abondante, nommée *Aïn-es-Soultân* (fig. 54), dont l'eau est fraîche et délicieuse : c'est probablement celle qui a été miraculeusement assainie par le prophète.

De Jéricho, Élisée remonta à Béthel. Le chemin qu'il dut suivre passait à travers le sauvage défilé d'*es-Souéini*. Comme il approchait de la ville, il en sortit une bande de jeunes garçons qui l'insultèrent grossièrement, en criant : « Monte, chauve! monte, chauve! » Béthel était l'un des deux sanctuaires du culte des veaux d'or; il n'est donc pas étonnant qu'un prophète du Seigneur y ait été accueilli par des insultes. Mais il convenait que la puissance du vrai Dieu éclatât dans ce district et que son honneur fût vengé; c'est pourquoi Élisée, d'ordi-

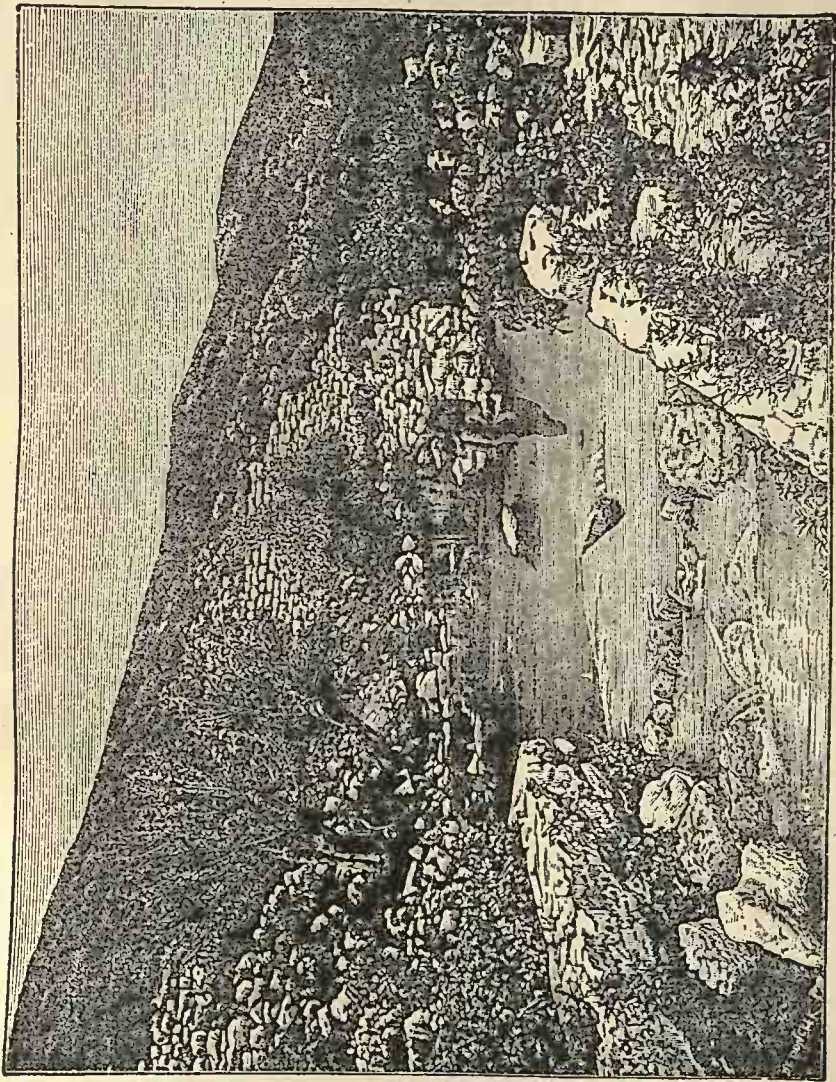


Fig. 54. — Fontaine d'Élisée à Jéricho. (D'après une photographie.)

naire si doux, maudit les insulteurs. Dieu lui donna raison, car deux ourses furieuses sortirent d'un bois voisin et mirent en pièces quarante-deux de ces enfants. C'est le seul acte de sévérité qui soit mentionné dans la vie d'Élisée. D'ailleurs son ministère ne rencontra pas les mêmes difficultés que celles de son maître. De Béthel, il retourna au mont Carmel, et de là à Samarie, où il possédait une maison.

VIII. — Expédition de Josaphat et de Joram, roi d'Israël, contre les Moabites; mort de Josaphat.

Il a été dit plus haut qu'à Ochozias, avait succédé son frère Joram, le neuvième roi d'Israël. Deux dates différentes sont attribuées à son avènement. D'après le IV^e livre des Rois, I, 17, il serait monté sur le trône la seconde année du règne de son homonyme Joram¹, fils de Josaphat et roi de Juda. Au même livre des Rois, III, 1, il est dit que ce second fils d'Achab et de Jézabel commença à régner la dix-huitième année du gouvernement de Josaphat. On tranche d'ordinaire cette difficulté chronologique, en supposant que Joram de Juda aura été associé à son père Josaphat, dès la onzième année du règne de ce prince.

Joram d'Israël régna pendant douze ans à Samarie (896-884). Le caractère moral de son administration est décrit en ces termes par l'historien sacré :

Il fit ce qui est mal devant le Seigneur, mais pas autant que son père et sa mère, car il renversa les statues de Baal que son père avait fait ériger. Il demeura cependant toujours dans les péchés de Jéroboam... et ne s'en retira pas.

Il opéra donc une amélioration très réelle au point de vue religieux, en ce sens qu'il proscrivit officiellement le culte de Baal et d'Astarté; mais il laissa subsister dans toute sa force la demi-idolâtrie que Jéroboam avait inaugurée². Ce Joram étant demeuré fidèle à l'alliance que son père avait contractée avec Josaphat, il est permis d'attribuer, au moins en partie, cet heureux résultat à l'influence du pieux roi de Juda.

L'auteur inspiré raconte assez longuement³ la campagne militaire que ces deux monarques entreprirent de concert contre Mésa, qui régnait alors sur les Moabites. Plus haut⁴, il avait signalé, comme un des premiers effets de la défaite d'Achab à Ramoth-Galaad et de

1. Ce trait est à noter, pour éviter des confusions regrettables : pendant quelque temps, les deux royaumes eurent à leur tête des monarques qui portaient le même nom de Joram.

2. IV Rois, III, 1-3. — 3. IV Rois, III, 4-27. — 4. IV Rois, I, 1.

sa mort, la révolte de cette nation fière et belliqueuse, qui avait supporté impatiemment le joug du roi d'Israël pendant quarante ans. Le successeur d'Achab, Ochozias, gravement malade presque dès le début de son règne si court, avait été incapable de la soumettre de nouveau. Une des premières pensées de son frère Joram fut de la replacer sous la domination israélite.

La révolte avait commencé d'une manière très simple. Le roi de Moab, Mésa, prince d'une énergie remarquable, possédait d'énormes troupeaux; ce qui n'a rien de surprenant, car le plateau moabite abonde en riches pâturages et nourrit surtout une énorme quantité de petit bétail¹. Mais il avait à payer au roi d'Israël un tribut annuel de cent mille agneaux et de cent mille béliers munis de leur toison. Après la mort d'Achab, il refusa nettement d'acquitter cette dette. C'est pour l'obliger à le faire que Joram, à peine monté sur le trône, lui déclara la guerre. Mais le roi d'Israël se rendait compte des difficultés de l'entreprise; c'est pourquoi il proposa à Josaphat, son oncle et son allié, de faire cause commune avec lui. Il lui fit dire : « Le roi de Moab s'est révolté contre moi; veux-tu venir avec moi pour l'attaquer? » Sans hésiter, Josaphat lui fit répondre : « J'irai², moi comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux. » On est tout d'abord surpris de cette réponse; si l'on se rappelle le complet échec de la campagne que Josaphat avait précédemment entreprise avec Achab contre les Syriens, et le blâme sévère que Dieu lui avait fait adresser à ce sujet³. Mais, bien que le roi de Juda eût triomphé récemment, grâce à un secours merveilleux du Seigneur, des Moabites qui avaient osé l'attaquer sans motif, il redoutait à bon droit ces voisins remuants et dangereux, et il jugea l'occasion excellente pour les affaiblir davantage encore. Cette fois, d'ailleurs, bien loin de recevoir du ciel aucun reproche, il dut encore la victoire à la protection divine, manifestée par un grand miracle.

Heureux de l'adhésion de Josaphat, Joram lui fit demander encore : « Quel chemin prendrons-nous? » « Le chemin du désert d'Édom », lui fut-il répondu. Pour aller de Samarie et de Jérusalem sur le territoire de Moab, situé à l'est de la mer Morte, au sud de l'Arnon, la route la plus directe consistait à franchir le Jourdain auprès de Jéricho, à gagner les terres données à la tribu de Ruben, et à envahir les Moabites par leur frontière septentrionale. Josaphat choisit un chemin plus long et plus pénible, qui conduisait les deux armées confé-

1. Isaïe, xvi, 1.

2. A la lettre dans l'hébreu : « Je monterai »; expression très exacte, car pour aller de la Palestine cisjordanienne sur le territoire moabite, il faut d'abord descendre dans la vallée du Jourdain ou de la mer Morte, pour remonter ensuite à l'altitude d'environ mille mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée.

3. II Par., xix, 2.

dérées, d'abord au sud du royaume de Juda, puis dans la direction de l'est, à travers des contrées arides et désolées, sur le territoire des Édomites. Ce détour avait l'avantage de permettre d'opérer une jonction facile avec le roi d'Édom, qui dépendait alors de Josaphat¹, et qui était forcément entré dans l'alliance contre Moab². Malgré ces inconvénients, l'invasion du territoire moabite par le sud était recommandée par une autre considération importante : les Syriens étaient encore maîtres de la province de Galaad et ils auraient pu tomber par derrière sur les assaillants. Enfin, nous l'apprendrons plus bas, Mésa avait réussi à reconquérir plusieurs des villes moabites situées au nord de l'Arnon, et ce torrent, dont le lit est profondément encaissé entre d'énormes rochers, était infranchissable dans la plus grande partie de son cours. Les trois rois alliés avaient donc de graves raisons de préférer cette route du sud. Mais, après sept jours d'une marche très pénible, l'eau manqua complètement, et ce fut une grande souffrance pour les hommes, les chevaux et les bêtes de somme qui suivaient les trois groupes de l'armée. D'autre part, les Moabites avaient promptement organisé la résistance, et ils se tenaient à la frontière de leur territoire, prêts à barrer le chemin aux envahisseurs³.

La détresse fut grande, et le péril aussi. Joram d'Israël ne put retenir cette parole de découragement : « Hélas ! le Seigneur a réuni ces trois rois, pour les livrer entre les mains de Moab. » Les armées alliées, fatiguées à l'excès et mourant de soif, ne pouvaient plus avancer ni reculer, et l'ennemi n'avait qu'un bond à faire pour les écraser. Josaphat avait cependant conservé quelque espoir ; mais c'est en Dieu qu'il se confiait. Il demanda, comme autrefois avant d'entreprendre avec Achab la campagne contre les Syriens : « N'y a-t-il aucun prophète du Seigneur, par lequel nous puissions consulter le Seigneur ? » Un des serviteurs du roi d'Israël répondit que le prophète Élisée avait accompagné l'armée. Par déférence, les trois monarques se rendirent auprès de lui. En apercevant Joram, il lui dit sévèrement : « Qu'y a-t-il entre moi et toi ? Va vers les prophètes de ton père et vers les prophètes de ta mère... Par la vie du Seigneur des armées, si je n'avais égard à Josaphat, roi de Juda, je ne ferais aucune attention à toi... Maintenant, amenez-moi un joueur de harpe (fig. 55). » Les prophètes israélites avaient parfois recours à la musique, non pas, évidemment, pour y chercher l'inspiration, mais pour se recueillir et se préparer aux révélations divines. Dans le

1. III Rois, xxii, 14.

2. L. Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée d'après la Vulgate et es textes originaux*, t. II, p. 581.

3. IV Rois, III, 4-9.

cas actuel, Élisée voulait calmer l'émotion qu'avait soulevée en lui sa conversation avec Joram.

Tandis que le joueur de harpe faisait vibrer harmonieusement ses cordes, « la main du Seigneur fut sur Élisée, » qui dit aux rois : « Ainsi parle le Seigneur : Creusez des fossés nombreux dans cette vallée... Vous ne verrez ni vent ni pluie, et cette vallée se remplira d'eau, et vous boirez, vous, vos troupeaux et les bêtes de somme. »



Fig. 55. — Joueurs de harpe susiens.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 48.)

Il compléta cette heureuse nouvelle, en annonçant aux rois que le Seigneur allait leur livrer les Moabites, avec tout leur territoire. On creusa donc dans la vallée un fossé, qu'on trouva plein d'eau le lendemain matin, bien qu'aucune pluie ne fût tombée dans le voisinage. Mais il avait plu abondamment dans les districts du sud, et l'eau était arrivée par les vallées latérales qui, dans la région où se trouvaient les armées, sont presque toutes dirigées du sud au nord. Les troupes purent donc se désaltérer à leur aise, et le principal danger disparut ainsi, par un secours tout providentiel¹.

Cependant les Moabites, impatients, se rapprochèrent de leurs adversaires pour leur livrer bataille. Quel ne fut pas leur étonnement,

1. IV Rois, III, 10-20.

quand ils s'aperçurent que la vallée entière était remplie de sang. Ils s'écrièrent alors joyeusement : « C'est du sang versé par le glaive; les rois se sont battus entre eux et ils se sont tués mutuellement; maintenant, Moabites, au pillage! » Ce qu'ils prenaient pour du sang, c'était l'eau qui remplissait les fossés creusés dans la vallée. Les rayons rougeâtres du soleil levant lui communiquaient cette couleur. Sachant, eux aussi, qu'aucune pluie n'était tombée dans leurs parages, ils se crurent en présence d'un phénomène extraordinaire, d'autant plus que, peu de temps auparavant, ils s'étaient eux-mêmes entredétruits avec les Ammonites et les Édomites, associés entre eux contre le royaume de Juda ¹. Sûrs de recueillir un riche butin sans s'exposer au moindre danger, ils se précipitèrent sur le camp ennemi. Mais

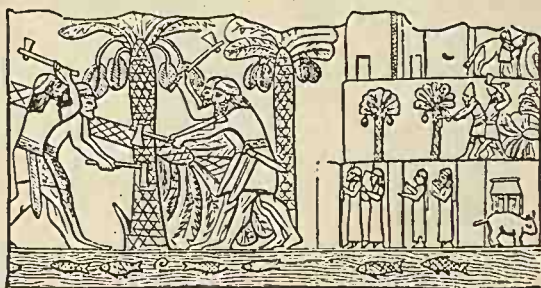


Fig. 56. — Des soldats assyriens coupent les arbres fruitiers en pays ennemi.
(Bas-relief de Ninive.)

ils furent reçus par les cris de guerre des trois armées alliées, qui, s'élançant à leur tour, les refoulèrent en les taillant en pièces, détruisirent ensuite leurs villes et ravagèrent leur territoire, coupant les arbres (fig. 56), comblant les puits, pillant tout sur leur passage, de manière à rendre la nation impuissante pour longtemps.

Seule la ville de Kir-harésset, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Kérak*, put résister aux attaques des soldats alliés, grâce à sa situation extrêmement forte. La ville était bâtie « sur une colline longue de sept à huit cents mètres, ... dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est de 933 mètres. Elle est dominée de tous côtés par d'autres sommets, dont elle est séparée par des ravins aux flancs escarpés, de 300 à 450 mètres de profondeur ². » L'un de ces ravins se relève rapidement à l'angle sud-est; c'est le seul point faible de la cité, et il était très fortifié. Le roi Mésa réussit à s'y réfugier avec sept cents de ses soldats; mais il fut immédiatement entouré par de nombreux Israélites habiles à manier la fronde, qui abattirent une

1. II Par., xx, 33.

2. Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, p. 69.

partie des murs. Mésa fit alors une sortie, dans l'espoir qu'il pourrait trouver son salut auprès des Édomites, qui avaient été précédemment ses alliés; mais il fut repoussé dans la ville par les assiégeants. En y rentrant, sous l'impression que Chamos, le dieu national de Moab, était irrité contre son peuple et qu'il fallait l'apaiser en lui offrant une victime opime, il recourut à un rite dicté par le désespoir et par un fanatisme sauvage : en haut du rempart, à la vue des assaillants, il immola son fils aîné, qui devait lui succéder un jour, et il brûla son corps en holocauste. Les trois rois confédérés, que ce cruel



Fig. 57 — Stèle de Mésa. (D'après une photographie.)
La partie laissée en gris a beaucoup souffert de la part des Arabes, qui voulaient mettre la stèle en pièces.

spectacle avait remplis d'horreur, abandonnèrent alors le siège de la ville et se retirèrent¹.

Cet épisode, si intéressant par lui-même, l'est devenu davantage encore depuis qu'on a découvert, en 1869, auprès de l'ancienne ville de Dibon, qui était l'une des capitales de Moab², une stèle en basalte noir, haute d'un mètre, et large de 60 centimètres, érigée par Mésa lui-même. Dans une longue inscription en langue moabite, qui diffère à peine de l'hébreu d'alors, il raconte fièrement ses victoires sur les rois d'Israël, Amri et Achab. Cette stèle (fig. 57) est conservée à Paris, au musée juif du Louvre, dont elle est l'un des plus précieux ornements. En voici les premières lignes :

1. IV Rois, III, 21-27.

2. Elle était située au nord de l'Arnon, à trois jours de marche de Jérusalem.

Je suis Mésa, fils de Chamos, roi de Moab, le Dibonite. Mon père a régné sur Moab trente ans, et moi j'ai régné après mon père. Et j'ai fait ce *bâmah* (cette stèle) à Chamos, le *bâmah* de Mésa, parce qu'il m'a sauvé de tous les agresseurs et m'a fait voir tous mes ennemis vaincus. Amri était roi d'Israël, et il opprima Moab des jours nombreux, parce que (le dieu) Chamos était irrité contre sa terre. Son fils Achab lui succéda, et il dit, lui aussi : « J'opprimerai Moab. » En ces jours il parla ainsi; mais je le vis (à mes pieds), lui et sa maison. Et Israël a péri pour toujours. Amri avait pris la terre de Médaba¹, et Israël y a habité du temps d'Amri, et la moitié des jours de son fils, quarante ans. Chamas l'a reprise de mon temps, et j'ai bâti Baalméon, et j'y ai fait des réservoirs. Et j'ai bâti Cariathaïm. Et les hommes de Gad habitaient dans la terre d'Ataroth depuis longtemps². Et j'attaquai la ville et je la pris, et je tuai tous les hommes de la ville.

Dans la suite de ce document, l'un des plus importants que nous ait légués l'antiquité sous le rapport biblique, nous lisons les noms d'autres villes de Moab mentionnées dans les saints Livres; ce qui est une confirmation remarquable de leur véracité. Mésa raconte fièrement ses succès; il se garde bien d'insérer ses revers, tels que la Bible nous les révèle; mais il est probable que la stèle fut dressée avant les faits dramatiques dont nous venons de lire le récit³.

1. Une des villes principales de Moab.

2. Baalméon, Cariathaïm, Ataroth : autres villes de Moab.

3. Sur la stèle de Mésa, voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. II, p. 465-474; C. Ginsburg, *The Moabith Stone*, grand in-4^o, Londres, 1871; R. Smend et A. Socin, *Die Inschrift des Königs Mesa von Moab*, Fribourg-Brissgau, 1886; la *Revue biblique*, année 1901, p. 522 et suiv.

CHAPITRE IV

LES PRINCIPAUX ACTES DU PROPHÈTE ÉLISÉE¹

I. — Il multiplie les miracles.

La narration biblique va maintenant se transformer en une sorte de biographie de cet illustre prophète, dont elle raconte tout d'abord plusieurs miracles remarquables. Ces prodiges multipliés avaient sans doute pour but, dans leur ensemble, de rappeler aux habitants du royaume du nord, parmi lesquels ils furent accomplis, la toute-puissance du vrai Dieu, qu'ils avaient en grande partie abandonné, et de les ramener à lui. Quelques-uns de ces faits ouvrent des horizons intéressants sur la vie de famille et sur la vie publique des Israélites à cette époque. Il est probable que ces miracles ont été groupés ici par l'écrivain sacré, et qu'ils ne se succédèrent pas aussi rapidement que dans son récit. Le ministère prophétique d'Élisée dura, en effet, peut-être au delà de cinquante ans, car il se prolongea pendant le règne de quatre rois d'Israël : Joram, Jéhu, Joachaz et Joas.

Nous exposerons brièvement ces divers prodiges. Il y eut d'abord la merveilleuse multiplication de l'huile d'une pauvre femme, veuve d'un prophète d'Israël². Un créancier sans cœur l'avait menacée, si elle ne lui payait pas promptement ce qu'elle lui devait, de saisir ses deux fils pour en faire ses esclaves, selon la coutume de plusieurs anciens peuples, et comme la loi mosaïque le permettait. Dans sa détresse, elle supplia Élisée de lui venir en aide. « Que puis-je faire pour toi? lui demanda-t-il; qu'as-tu à la maison? » Elle répondit qu'elle ne possédait qu'un vase plein d'huile. Il lui dit alors d'emprunter à ses voisins autant de vases qu'elle en pourrait trouver, de s'enfermer chez elle avec ses fils et de verser de l'huile dans tous les récipients. Elle obéit. Ses fils lui passaient les vases vides et elle les remplissait. Quand tous ceux qu'on lui avait prêtés furent pleins, elle alla avertir l'homme de Dieu, qui lui dit : « Va, vends l'huile et paie ta dette; puis tu vivras, toi et tes fils, de ce qui restera. »

1. IV Rois, iv, 1-viii, 15. — 2. IV Rois, iv, 1-7.

Ce premier miracle n'est pas sans analogie avec celui qu'Élie avait accompli autrefois en faveur de la veuve de Sarepta. Le second ressemble aussi à un autre prodige du même prophète, la résurrection d'un enfant mort ¹. Dans la petite ville de Sunam ou Sulam, dont le nom a survécu jusqu'à nous dans celui du village de *Sôlâm*, situé au nord des monts Gelboé, vivait une femme de distinction, qui retint un jour Élisée chez elle, presque malgré lui, pour lui faire prendre son repas. Elle se montra si bienveillante, qu'il contracta de lui-même l'habitude de s'arrêter dans cette demeure hospitalière, toutes les fois que son ministère l'amenait à Sunam. D'accord avec son mari, elle fit bâtir pour le ministre de Dieu, sur la terrasse de la maison, une chambre qui lui serait réservée et qu'elle meubla, avec la simplicité orientale, d'un lit, d'une table, d'un siège et d'un chandelier. Là Élisée était tout à fait chez lui, d'autant plus qu'on accède fréquemment à ces chambres hautes par un escalier extérieur, sans être obligé de pénétrer dans la maison.

Le prophète, désireux de faire plaisir à son hôtesse et de la récompenser de sa bienveillance, lui fit demander par son serviteur Giézi, qui l'accompagnait habituellement dans ses courses, ce qu'il pourrait faire en sa faveur. Fallait-il la recommander au roi ou au chef de l'armée? Cette proposition suppose qu'Élisée jouissait d'un véritable crédit à la cour d'Israël, malgré la sévérité avec laquelle il avait traité naguère le roi Joram. Il est possible qu'il ait dû cette influence à son heureuse intervention en faveur des trois rois alliés et de leurs troupes, pendant la guerre contre les Moabites. La bienfaitrice répondit qu'habituant « au milieu de son peuple », elle n'avait besoin de rien, d'aucune protection. Mais elle n'avait pas d'enfant, et peut-être avait-elle confié à Giézi la tristesse qu'elle éprouvait à ce sujet; aussi se permit-il de faire à son maître une excellente suggestion : « Elle n'a pas de fils, et son mari est âgé. » Élisée promit donc à la Sunamite qu'elle serait, dans un an, l'heureuse mère d'un fils.

La prophétie se réalisa. L'enfant grandit; mais un jour qu'il avait accompagné son père dans les champs, au temps de la moisson, il poussa tout à coup ce cri désolé : « Ma tête! ma tête! » Il avait été sans doute frappé d'insolation. Un serviteur le ramena auprès de sa mère, sur les genoux de laquelle il mourut vers midi. Cette femme énergique prit une résolution rapide. Elle porta le petit mort sur le lit d'Élisée dans la chambre haute, se fit amener une ânesse et partit en toute hâte, pour aller rejoindre Élisée, qui demeurait alors sur le mont Carmel, à environ cinq heures à l'ouest de Sunam. Quand elle fut auprès de lui, elle se jeta à ses pieds et lui exposa sa peine en quelques mots émus. Le prophète dit alors à Giézi : « Prends mon

1. IV Rois, iv, 8-38b. Cf. III Rois, xvii, 17-24.

bâton et pars... Tu mettras mon bâton sur la tête de l'enfant. » Mais la mère éplorée n'avait confiance qu'en Élisée lui-même; aussi le pressa-t-elle si vivement, qu'il consentit à aller à Sunam avec elle. Giézi les avait devancés, et, dès son arrivé, il avait mis le bâton de son maître sur la tête de l'enfant, mais sans obtenir aucun résultat. Élisée entra seul dans la chambre haute et ferma la porte derrière lui, puis, détail touchant, après avoir adressé à Dieu une ardente prière, « il se coucha sur l'enfant, mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux et ses mains sur ses mains, » comme Élie avait fait autrefois à Sarepta. Le miracle se fit un peu attendre, mais la foi d'Élisée ne fut pas ébranlée. Enfin la vie revint graduellement : la chair de l'enfant se réchauffa, il éternua et ouvrit les yeux. Le prodige était accompli. Élisée fit appeler la mère et se contenta de lui dire : « Prends ton fils. » Elle se jeta aux pieds du prophète pour le remercier, prit son enfant et l'emporta.

C'est dans la Bible même qu'il faudrait lire en entier ces délicieux récits. Ils y sont exposés avec une simplicité, une candeur, des nuances de détail que l'art de l'écrivain le plus habile serait incapable de surpasser.

Par un autre miracle, Élisée empêcha un empoisonnement d'une certaine gravité de se produire dans une école de prophètes¹. Ce prodige eut lieu à Galgala, non pas la localité de ce nom qui était aux environs du Jourdain, mais celle du plateau central de la Palestine, entre Sichem et Béthel. La famine régnait dans le pays, probablement celle qui dura sept années entières et dont il sera d'avantage question plus loin. A Galgala se trouvait une communauté ou école de prophètes, dont les membres paraissent avoir vécu sous la direction d'Élisée lui-même et qu'il visitait quelquefois. Pendant l'une de ces visites, il ordonna de préparer un potage pour le repas. Celui qui était chargé de l'apprêter alla dans les champs, pour y cueillir quelques herbes destinées à remplacer les légumes, tant la communauté était pauvre. Mais, par suite d'une étrange méprise, il rapporta les feuilles d'une plante qui paraît avoir été la coloquinte, et il les fit bouillir dans la marmite. A l'heure du repas, ceux qui furent les premiers à manger de ce potage s'écrièrent, en s'adressant à Élisée : « Homme de Dieu, la mort est dans le pot. » Ils voulaient dire : « Nous sommes empoisonnés. » L'homme de Dieu fit apporter de la farine, qu'il jeta dans le potage. Toute amertume en disparut aussitôt, et l'on put le manger sans inconvénient. Évidemment, les propriétés naturelles de la farine étaient incapables par elles-mêmes de supprimer ce que le potage avait de malsain. C'est donc pareillement un vrai miracle qui est raconté ici.

1. IV. Rois, iv, 38b-41.

Une autre fois¹, un habitant de Baal-Salisa, bourgade de la plaine de Saron, à 15 milles romains de Lydda d'après Eusèbe et saint Jérôme, apporta à Élisée, dans un sac, vingt pains d'orge et des épis nouveaux. C'était un précieux présent en ce temps de famine, et le prophète ordonna de servir ces aliments à la communauté. Son serviteur lui répondit : « Qu'est-ce que cela pour cent personnes? » Le prophète réitéra son ordre, en déclarant que non seulement les pains et les épis seraient suffisants, mais qu'il en resterait après le repas; ce qui se vérifia.

II. — Guérison de Naaman.

L'épisode de la guérison miraculeuse de Naaman est un des plus dramatiques parmi ceux que contiennent les annales israélites². Naaman était le général en chef de l'armée de Benhadad II, roi de Syrie. L'écrivain sacré nous le présente comme un personnage très important, qui jouissait de la faveur du prince son maître, et d'une grande considération auprès du peuple syrien : faveur et considération très légitimes, car Dieu s'était servi de lui pour sauver la Syrie. La Bible ne nous apprend pas dans quelles circonstances ni de quel oppresseur il l'avait délivrée. Mais, ainsi qu'il a été dit plus haut d'après les inscriptions cunéiformes, la Syrie et les royaumes voisins avaient vu leur indépendance, et même leur existence, gravement menacées par l'ambition des monarques assyriens. C'est donc du joug de Ninive que Naaman avait naguère délivré son pays. Toutefois, malgré sa gloire, ses richesses et sa haute dignité, il était profondément à plaindre, car il était atteint de la lèpre. Il est vrai que son mal était encore assez bénin, puisqu'il ne l'empêchait pas de remplir des fonctions à la cour.

Voici d'ailleurs que la Providence va lui venir merveilleusement en aide. Bien que les royaumes d'Israël et de Syrie ne fussent pas alors en état de guerre déclarée, des aventuriers et des maraudeurs syriens faisaient fréquemment des incursions sur le territoire israélite, et rentraient ensuite chez eux avec tout le butin qu'ils avaient pu saisir³. Dans une de ces attaques, une bande syrienne ramena prisonnière une jeune Israélite, qui fut vendue comme esclave à la femme de Naaman. Un jour, elle dit à sa maîtresse, qui paraît avoir eu des égards pour elle : « Ah! si monseigneur était auprès du prophète qui est à Samarie, le prophète le guérirait de sa lèpre. » Le prophète pour lequel la jeune esclave avait tant d'estime n'est autre qu'Élisée, qui avait précisément son domicile principal dans la ville de Samarie. Cette parole produisit promptement son effet, car Naaman alla, peu

1. IV Rois, iv, 42-44.— 2. IV Rois, v, 1-27.— 3. IV Rois, vi, 8, 23; xiii, 20.

après, trouver le roi de Syrie et lui demanda l'autorisation de partir pour Samarie, afin d'y chercher sa guérison. « Va, lui dit le monarque, et j'enverrai une lettre au roi d'Israël¹. » Imbus des idées païennes, Benhadad et Naaman ne trouvaient rien d'étonnant à ce qu'un prophète israélite fût en possession de pouvoirs, magiques d'après eux, en vertu desquels il guérissait les maladies.

Naaman prit donc le chemin de Samarie, accompagné de plusieurs serviteurs. Il emportait avec lui de riches présents, destinés à Élisée : dix talents d'argent, qui équivalaient à 85.000 francs; 6.000 sicles d'or ou environ 260.000 francs (le sicle d'or est évalué à 43 fr. 50), dix vêtements précieux. Le général syrien était tout disposé à payer sa guérison très cher. Il était aussi porteur, pour le roi d'Israël, d'une lettre du roi de Syrie, ainsi conçue : « Quand tu auras reçu cette lettre, tu sauras que je t'envoie Naaman, mon serviteur, afin que tu le guérisses de la lèpre. » En s'exprimant ainsi, Benhadad supposait simplement que, s'il existait au pays d'Israël un remède ou un homme capable de guérir la terrible maladie, Joram en aurait certainement connaissance, et l'indiquerait à Naaman. Mais, prenant ce texte trop à la lettre, le roi d'Israël crut que Benhadad lui demandait de procéder lui-même à la guérison de Naaman, et, vu l'état d'hostilité tout au moins latente qui existait entre les deux royaumes, il vit dans cette démarche un piège qui lui était tendu par les Syriens, pour provoquer la guerre. Vivement ému, effrayé même, il déchira ses vêtements et s'écria : « Suis-je un dieu capable de faire mourir ou de faire vivre, pour qu'il s'adresse à moi, afin que je guérisse un homme de la lèpre? Remarquez, continua-t-il, en s'adressant à ses serviteurs, et voyez qu'il cherche une occasion de dispute contre moi². »

Élisée apprit ce qui s'était passé à la cour, et il envoya dire à Joram : « Pourquoi as-tu déchiré tes vêtements? Que cet homme vienne à moi, et qu'il sache qu'il y a un prophète en Israël. » Cette fière parole était digne d'un saint homme qui avait conscience de sa mission, et qui tenait à manifester aux païens la puissance de son Dieu. Naaman alla donc, en grande cérémonie, avec toute sa suite, ses chevaux et ses chars, trouver Élisée dans son humble demeure. Pour exciter la foi de son illustre visiteur, le prophète évita d'abord de se présenter en personne. Il se contenta de lui faire dire : « Va, et baigne-toi sept fois dans le Jourdain; ta chair redeviendra saine. » Naaman s'attendait à toute autre chose; aussi, en se retirant, ne cacha-t-il pas d'abord son dépit. Il dit à ses serviteurs :

Je croyais qu'il sortirait auprès de moi et se présenterait lui-même, qu'il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu, agiterait sa main sur la

1. IV Rois, v, 1-5a. — 2. IV Rois, v, 6, 7.

place malade et me guérirait. Les fleuves de Damas, l'Abana et le Pharphar, ne valent-ils pas mieux que toutes les eaux d'Israël? Ne pourrai-je pas m'y laver et me guérir?

Des deux rivières mentionnées par Naaman, la première est certainement le Barada actuel (fig. 58), qui prend sa source dans l'Anti-Liban et traverse une partie de la ville de Damas, entouré d'arbres et de jardins magnifiques. Le second est un des autres cours d'eau qui arrosent le territoire de la capitale syrienne; mais on ne saurait dire actuellement lequel. Qu'étaient, aux yeux de Naaman, les eaux troubles du Jourdain, à côté de celles de ces rivières aux ondes pures? Comme le général songeait, dans son indignation, à rentrer immédiatement à Damas, les gens de sa suite réussirent à le retenir, par ce raisonnement très juste : « Père, si le prophète t'avait indiqué une chose difficile, ne l'aurais-tu pas faite? Combien plus dois-tu obéir, quand il te dit : Lave-toi et tu seras guéri! » Il se laissa donc persuader; alla se plonger sept fois dans le Jourdain, qui coule à environ 30 kilomètres de Samarie, et aussitôt sa chair redevint pure et fraîche comme celle d'un enfant bien portant ¹.

Naaman avait une âme délicate; aussi, au lieu de retourner directement à Damas, fit-il un long détour pour revenir à Samarie, tant il tenait à remercier au plus tôt son bienfaiteur. En se présentant devant Élisée, il lui dit : « Je reconnais maintenant qu'il n'y a pas de Dieu sur toute la terre, si ce n'est en Israël. » Il répudiait par là-même son paganisme antérieur. Il offrit ensuite au prophète les présents qu'il avait apportés de Damas. Élisée refusa énergiquement, en disant : « Par la vie du Seigneur dont je suis le serviteur, je n'accepterai rien; » et il tint bon, malgré les instances de Naaman. Les prophètes acceptaient parfois de modestes présents ². Mais, dans le cas actuel, il était bon de faire comprendre au général syrien la différence qui existait entre la cupidité insatiable des magiciens et des prêtres païens, et le noble désintéressement des serviteurs du vrai Dieu.

Naaman adressa alors une requête à Élisée. Décidé désormais à n'adorer que le Dieu d'Israël, il demanda la permission d'emporter chez lui un peu de terre israélite, la charge de deux mules. C'était là, de sa part, un bel acte de foi. Sur le sol païen de la Syrie, il désirait se constituer comme une petite Terre sainte, pour y mieux adorer le Seigneur. Il proposa ensuite au prophète un cas de conscience intéressant : « Quand le roi mon maître entre dans le temple de Remmon pour s'y prosterner, et qu'il s'appuie sur ma main, je me

1. IV Rois, v, 8-14.

2. IV Rois, III, 7, 8; III Rois, XIV, 3; IV Rois, IV, 42 (Élisée lui-même).

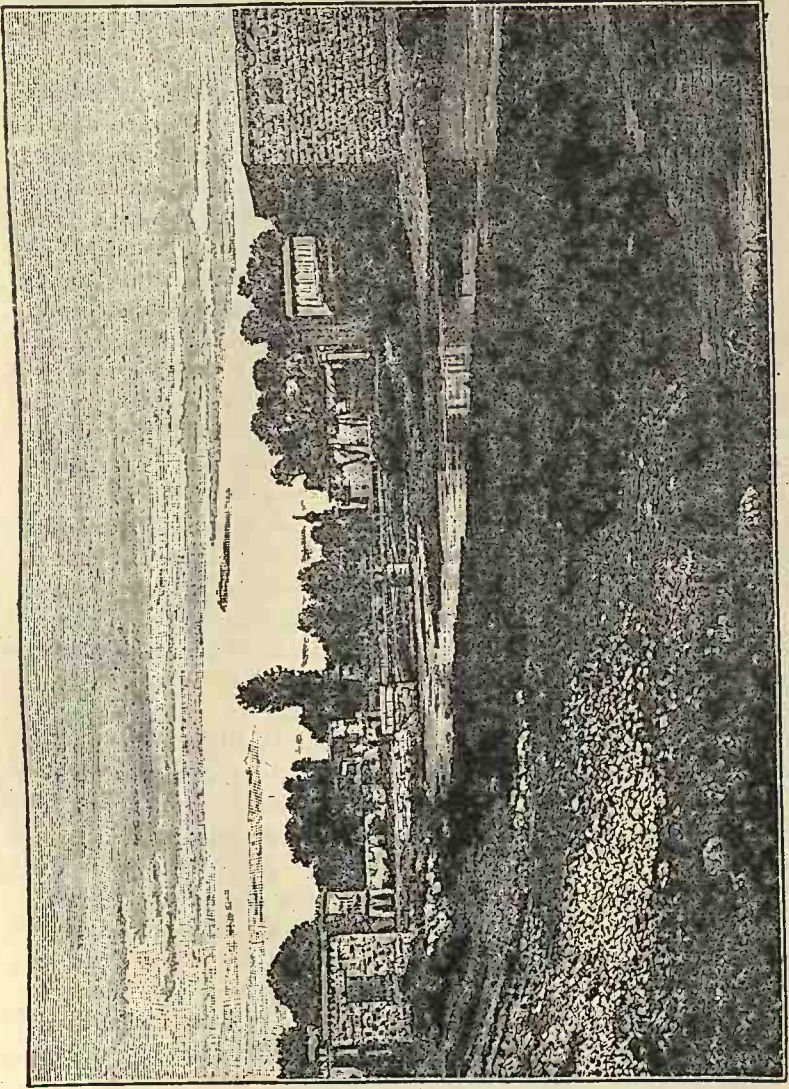


Fig. 58. — Le Barudâ, l'ancien Abana, à Damas. (D'après une photographie.)

prosterne aussi avec lui; que le Seigneur me le pardonne!» Remmon était une divinité syrienne. « Va en paix, » se contenta de dire Élisée, qui semble avoir accordé, au moins tacitement, la permission demandée. En effet, tel qu'il a été décrit, l'acte de Naaman n'était point une participation au culte idolâtrique, mais seulement un service rendu au roi par un de ses serviteurs ¹.

L'épisode paraissait achevé, car Naaman avait repris, tout heureux cette fois, la route de Damas; mais voici que l'avarice sordide de Giézi y ajouta une conclusion à laquelle on ne s'attendait guère. Cet indigne serviteur d'Élisée fit en lui-même ce petit monologue : « Mon maître a épargné ce Syrien et n'a rien voulu recevoir de lui... Je vais courir après lui, et j'en recevrai quelque chose. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Lorsque Naaman le vit s'approcher au pas de course, il fit arrêter son char et en descendit, plein de condescendance pour le serviteur du prophète. « Tout va-t-il bien? » lui demanda-t-il, « Tout va bien, » répondit Giézi. Il eut ensuite l'audace d'inventer un récit mensonger, d'après lequel Élisée venait de recevoir la visite inattendue de deux « fils des prophètes », et pria Naaman de lui donner un talent d'argent (8 500 fr.) et deux vêtements de rechange. Le général donna à Giézi deux talents au lieu d'un, et les vêtements demandés. Le serviteur rejoignit son maître, après avoir déposé dans sa maison le fruit de son odieux mensonge. Élisée, auquel le Seigneur avait révélé ce qui s'était passé, blâma sévèrement son serviteur, et lui annonça qu'en châtement de sa cupidité, la lèpre de Naaman allait à tout jamais s'attacher à lui et à ses descendants. En effet, à peine la sentence avait-elle été proférée, que Giézi était envahi par une lèpre qui le rendit blanc comme la neige ².

L'écrivain sacré complète sa liste des miracles d'Élisée par un fait moins saillant, mais très remarquable aussi. Un groupe de « fils des prophètes », qui appartenait vraisemblablement à la communauté de Jéricho ³, vint trouver Élisée pour lui faire remarquer que leur habitation était devenue trop étroite, tant était grand le nombre des Israélites qui désiraient se joindre à eux pour mener une vie parfaite. « Allez », leur dit-il; et il voulut bien les accompagner. Arrivés sur la rive du Jourdain, ils se mirent à couper des arbres dans les taillis qui entourent son lit. Mais voici que le fer d'une hache se détacha du manche et tomba dans le fleuve. Or, cette hache avait été empruntée; ce qui rendait la perte plus sensible. Mais le prophète coupa un morceau de bois et le jeta dans le Jourdain, à l'endroit où était tombé le fer de la hache. Celui-ci surnagea aussitôt, attiré par cet aimant d'un nouveau genre, et il fut facile de le saisir. Le malheur était ainsi réparé ⁴.

1. IV Rois, v, 15-19.—2. IV Rois, v, 20-27.—3. IV Rois, II, 5.—4. IV Rois, VI, 1-7.

III. — Campagnes de Benhadad II, roi de Syrie, contre le royaume d'Israël.

Le récit biblique continue de développer l'histoire si intéressante et si édifiante du prophète Élisée; mais en décrivant désormais de préférence son rôle public et jusqu'à un certain point politique. Naguère Benhadad écrivait au roi d'Israël, pour lui recommander Naaman. C'est seulement en passant que les dispositions du monarque syrien à l'égard de Joram avaient paru amicales, car les troupes des deux rois, sans être en état de guerre ouverte et déclarée, se livraient de fréquentes escarmouches. Les bandes syriennes surtout, l'histoire de Naaman nous en a fourni un exemple frappant, franchissaient souvent les frontières israélites et ne se retiraient qu'après avoir maraudé et pillé. Plus d'une fois le roi de Syrie prit une part active à ces guérillas. Ainsi, un jour, dans un conseil de guerre qu'il tenait avec les chefs de son armée, il dit à ceux-ci : « Dressez une embuscade à tel endroit. » Mais Élisée eut connaissance de ce projet, grâce à une révélation surnaturelle, et il fit dire au roi Joram : « Garde-toi de passer par là, car les Syriens y descendront. » C'est donc directement contre le roi d'Israël qu'était dirigée l'embuscade. Benhadad voulait s'emparer de lui, à l'occasion de tel déplacement, de telle partie de chasse, etc.¹ Ainsi averti, Joram fit occuper par ses soldats le lieu indiqué, et déjoua ainsi le plan des Syriens. Le même fait se reproduisit plusieurs fois de suite, au grand désappointement de Benhadad, qui finit par supposer qu'il était trahi par l'un de ses officiers. Il le leur dit un jour nettement. Mais ils surent fort bien se défendre et découvrir le vrai coupable. La réputation d'Élisée comme prophète et thaumaturge était parvenue jusqu'à eux, tandis qu'elle restait ignorée du roi. « Aucun de nous n'est avec le roi d'Israël, répondirent-ils à Benhadad; mais le prophète Élisée, qui est en Israël, rapporte au roi d'Israël les paroles que tu prononces dans ta chambre secrète. » Le monarque répliqua : « Allez, voyez où il est, et je le ferai saisir. » Information prise, on sut qu'il était à Dothain, la *Dothân* moderne, cette localité où Joseph avait été autrefois vendu par ses frères².

Le roi de Syrie envoya donc à Dothain un détachement, composé de cavaliers, de chars de guerre et de fantassins, qui investit la ville. Le serviteur d'Élisée, celui qui avait remplacé Giézi, étant sorti au point du jour, s'aperçut que Dothain était entourée de soldats, et il vint, tout effrayé, en avertir son maître : « Ah! mon seigneur, que

1. Josèphe, *Ant.*, IX, iv, 3.

2. IV Rois, vi, 8-13.

ferons-nous? » ajouta-t-il. Le prophète répondit : « Ne crains pas, car ceux qui sont avec nous sont plus nombreux que ceux qui sont avec eux (avec les Syriens). » Le serviteur ne comprit pas d'abord; mais, à la prière d'Élisée, Dieu « lui ouvrit les yeux », et il vit que la montagne était remplie de cavaliers et de chars de feu, qui entouraient son maître pour le défendre ¹.

Cependant, ils sortirent ensemble de la ville. Les Syriens les aperçurent et descendirent pour les faire prisonniers. Élisée fit alors cette prière : « Seigneur, veuillez frapper tous ces gens d'aveuglement. » Ils furent aussitôt frappés de cécité, mais partiellement et de telle sorte que, tout en continuant de voir assez pour se conduire, ils ne reconnaissaient plus les lieux par où ils passaient. Élisée, mettant à profit cette illusion d'optique, leur proposa de leur servir de guide pour les mener auprès de celui qu'ils cherchaient. Il les conduisit ainsi à Samarie, qui était distante d'environ 15 kilomètres de Dothain. Quand ils y furent entrés, il pria Dieu de leur rendre complètement la vue. Quelles ne furent pas leur stupéfaction et leur frayeur, quand ils surent où ils étaient! Le roi Joram, averti, accourut auprès d'eux, et demanda au prophète : « Mon père, puis-je les tuer? » Élisée lui répondit qu'il n'avait pas ce droit, dès lors qu'il n'avait pas fait ces soldats prisonniers à l'aide de l'arc et du glaive. Il réclama même pour eux de bons traitements et la liberté. Joram suivit volontiers cet excellent conseil, fit servir un bon repas aux soldats et les renvoya à Benhadad. Effrayées ou reconnaissantes, les bandes syriennes cessèrent pour un temps de faire des incursions sur le territoire d'Israël ².

Plus tard, cependant — le texte sacré ne mentionne ici aucune date précise — les hostilités recommencèrent d'une manière beaucoup plus sérieuse, car nous voyons tout à coup le roi de Syrie et son armée entourant Samarie, pour s'en emparer (fig. 59). Comme le siège traînait en longueur, et qu'il était impossible de ravitailler la ville la famine y éclata et prit peu à peu des proportions effrayantes. Le récit biblique met en relief l'étendue du fléau, par quelques traits qui en démontrent toute l'horreur. Une tête d'âne, mets légalement impur et qui n'a rien d'appétissant (mais, en temps de famine, on est moins difficile), atteignit le prix de 80 sicles d'argent, c'est-à-dire de 230 fr. 40, si ce sicle avait alors, comme plus tard, la valeur de 2 fr. 88. Il y a plus encore : une mesure de « fiente de pigeons », équivalente à 1 litre 16, se payait 5 sicles d'argent. Mais faut-il prendre cette expression à la lettre, et supposer qu'il y eut des gens assez malheureux pour en être réduits à acheter un pareil aliment? Oui, répondent de nombreux commentateurs, qui nous rappellent que, plus d'une fois, les habitants des villes assiégées subirent des extré-

1. IV Rois, 14-17. — 2. IV Rois, vi, 18-23.

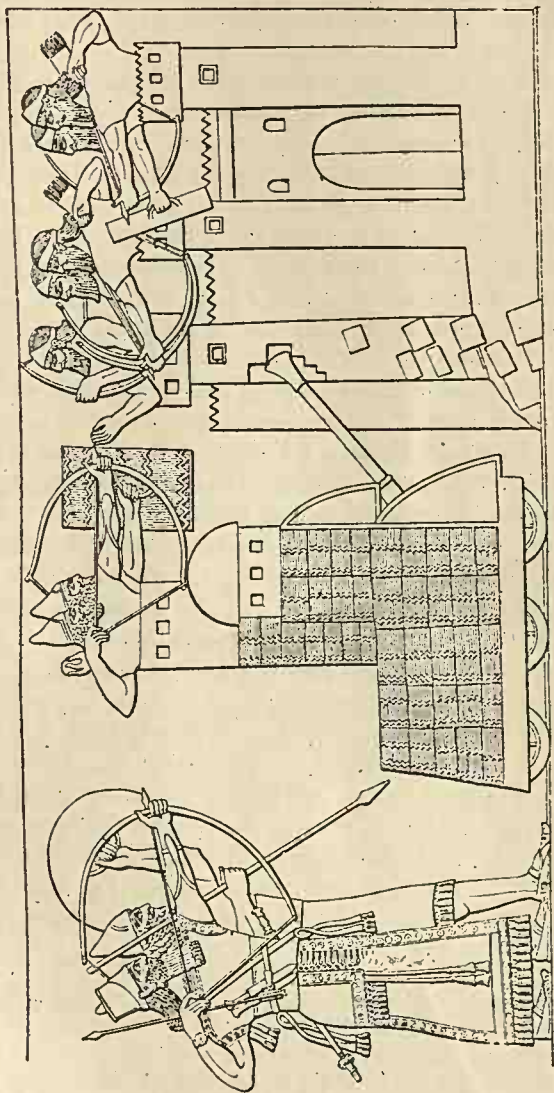


Fig. 59. — Siège d'une ville par les Assyriens, qui l'attaquent les uns à pied, les autres montés sur une tour roulante qui renferme un bélier. (D'après Layard, *Nineveh and its remains*, t. II, pl. 368.)

mités du même genre et de pires encore ¹. Et telle paraît être l'interprétation la plus naturelle. D'autres exégètes ont pensé que les mots « fiente de pigeons » étaient le nom populaire d'une plante très commune, l'Ornithogale à fleurs en ombelles, dont les pauvres mangent le bulbe, même en temps ordinaire ². Mais ce n'est là qu'une conjecture peu fondée ³.

Le trait le plus horrible est exposé assez longuement, en termes tragiques. Comme le roi faisait sa ronde d'inspection, en longeant le rempart dont le sommet était large et plat, une femme lui cria : « Sauve-moi, ô roi mon seigneur ! » Joram lui fit cette réponse, pleine d'amertume : « Le Seigneur ne te sauve pas ; avec quoi te sauverais-je ? Que veux-tu ? » La femme reprit : « Cette femme (et elle la montra d'un geste) m'a dit : Donne ton fils ; nous le mangerons aujourd'hui, et demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, et nous l'avons mangé. Le lendemain je lui ai dit : Donne ton fils et nous le mangerons. Mais elle a caché son fils. » Ce crime affreux était la réalisation d'une menace lancée autrefois par le Seigneur contre son peuple, s'il désobéissait gravement à sa loi ⁴. La Bible en signale d'autres exemples, à l'occasion du siège de Jérusalem par les Chaldéens ⁵. L'historien Josèphe nous apprend aussi ⁶ qu'il fut renouvelé tandis que Titus assiégeait la capitale juive.

Lorsque Joram eut entendu ce récit épouvantable, il fut saisi d'une émotion violente et déchira ses vêtements. On vit alors qu'il portait à nu sur son corps un cilice, c'est-à-dire, une tunique grossière, en esprit de pénitence, espérant ainsi apaiser la colère divine ⁷. Mais ses sentiments religieux étaient fort imparfaits, comme il le révéla lui-même, en s'écriant : « Que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si la tête d'Élisée reste aujourd'hui sur lui ! » Qu'avait donc fait le saint prophète, pour exciter à ce point la colère du roi ? Il avait sans doute multiplié, non sans raison, les graves avertissements, les prédictions sinistres, et Joram le rendait injustement responsable des souffrances atroces qu'on endurait dans la ville assiégée. Élisée était alors dans sa propre maison, entouré des « anciens » de Samarie, qui étaient venus le consulter au sujet de cette désolante détresse. Dieu

1. Par exemple ceux de Jérusalem, tandis que Titus et ses Romains assiégeaient la ville. Voir Josèphe, *Bell. jud.*, V, XIII.

2. Bochart, *Hierozoicon*, t. II, p. 45-46.

3. En différentes contrées de l'Orient, et même en Palestine, on emploie parfois, faute de bois, les excréments desséchés des animaux pour faire cuire les mets. Quelques anciens rabbins ont supposé que tel était ici le cas.

4. Lévitique, XXVI, 29 ; Deutéronome, XXVIII, 13. Cf. Ézéchiel, V, 10.

5. Thrènes, II, 20 ; III, 10.

6. *Bell. jud.*, VI, III, 4.

7. IV Rois, VI, 24-30.

lui révéla la sentence de mort qui venait d'être portée contre lui. Il annonça donc à ses visiteurs qu'un bourreau allait arriver pour lui donner la mort. Mais il leur déclara en même temps que Joram regrettait déjà son ordre barbare, et qu'il allait se présenter aussi pour le révoquer. Le roi vint, en effet, et il crut s'excuser, en proférant ce blasphème : « Ce mal vient du Seigneur; que puis-je attendre encore du Seigneur ¹? »

Élisée prit la parole à son tour, pour faire cette prédiction consolante, d'une précision remarquable : « Demain, à cette même heure, on aura une mesure de pure farine pour un sicle, à la porte de Samarie, et deux mesures d'orge pour un sicle. » La mesure mentionnée dans le texte hébreu, le *seah*, équivaut à 13 litres. Un officier qui accompagnait le roi fit cette réflexion ironique : « Quand même le Seigneur ferait des fenêtres au ciel (pour en faire pleuvoir des vivres), pareille chose serait-elle possible? » Élisée lui répondit : « Tu le verras de tes yeux, mais tu n'en profiteras pas ². »

La prophétie se réalisa pleinement, comme nous l'apprend un autre récit dramatique. Quatre lépreux, relégués d'après la loi ³ en dehors des remparts de Samarie, non loin de la porte, et qui, indépendamment des souffrances particulières que leur procurait leur triste situation, partageaient celles des autres habitants, prirent ce jour-là une résolution désespérée. Ils se dirent entre eux :

Resterons-nous ici jusqu'à ce que nous mourions? Si nous voulons entrer dans la ville, la famine y sévit, et nous y mourrons. Allons nous réfugier dans le camp des Syriens; s'ils nous laissent vivre, nous vivrons; s'ils nous font mourir, nous mourrons.

Ils partirent donc au crépuscule du soir, de manière à tenir leur départ secret. Arrivés à l'entrée du camp syrien, ils ne virent personne, car voici ce qui s'était passé. Le Seigneur, qui voulait délivrer encore une fois son peuple, avait fait entendre miraculeusement, dans la partie du camp qui était la plus rapprochée de Samarie, un bruit de chars de guerre, de cavaliers et d'une armée nombreuse. Les Syriens, effrayés, s'étaient dit les uns aux autres : « Le roi de Samarie a pris à sa solde contre nous les rois des Héthéens et des Égyptiens, pour venir nous attaquer. » Nous avons dit plus haut que les Héthéens ou Hittites étaient, dès l'époque d'Abraham, une branche cananéenne établie en Palestine et au delà. Depuis, elle avait formé au nord, dans la région du fleuve Oronte, une puissante confédération de petits royaumes que mentionnent les monuments assyriens et égyptiens ⁴. Les Syriens, terrifiés à l'idée qu'ils allaient être cernés

1. IV Rois, vi, 31-33. — 2. IV Rois, vii, 1, 2. — 3. Lévitique, xiii, 46; Nombres, v, 3.

4. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. I, p. 364.

de tous côtés, au nord par les Héthéens, au sud par les Égyptiens, ailleurs par les Hébreux qui feraient une sortie désespérée, prirent promptement la fuite, sans même constater si leur supposition avait quelque fondement réel. Cette fuite fut si rapide, qu'ils abandonnèrent leur camp avec tout ce qu'il contenait, ne songeant qu'à sauver leur vie¹.

Cependant, les lépreux (fig. 60) israélites s'enhardirent assez pour pénétrer dans une tente. Affamés qu'ils étaient, leur premier acte



Fig. 60. — Lépreux de Jérusalem. (D'après une photographie.)

fut de se rassasier, grâce aux aliments qu'ils trouvèrent en abondance. Ils se livrèrent ensuite au pillage et emportèrent tout ce qu'ils purent d'or, d'argent, de vêtements précieux, qu'ils allèrent cacher pour le mettre en sûreté. Ils éprouvèrent alors un remords de conscience. « Nous n'agissons pas bien, se dirent-ils; ce jour est un jour de bonne nouvelle. Si nous gardons le silence, et si nous attendons jusqu'au matin, le châtement nous frappera. » Ils revinrent donc à l'entrée de la ville, et informèrent de leur découverte les gardes, qui s'empressèrent d'avertir le roi. On était encore en pleine nuit. Joram se leva immédiatement; mais il crut d'abord à un stratagème de la part des Syriens, qui, d'après lui, auraient fait semblant de s'éloigner, pour provoquer une sortie en masse des habitants de

1. IV Rois, VII, 3-7.

Samarie, tomber sur eux et les écraser fatalement, dans l'état de faiblesse auquel la famine et les autres misères du siège les avaient réduits. Le roi fit donc partir deux chars, auxquels furent attelés les cinq derniers chevaux qui restaient dans la ville. Les conducteurs devaient explorer attentivement toute la contrée jusqu'au Jourdain. Ils revinrent sans avoir rencontré un seul ennemi, tant la fuite des Syriens avait été précipitée¹.

Les habitants de Samarie sortirent alors en foule, pour aller piller les richesses de tout genre qu'on leur avait laissées. Tout ce qu'avait prédit Élisée s'accomplit à la lettre. On put se procurer, ce jour-là, pour un sicle d'argent, une grande mesure de fleur de farine ou deux mesures d'orge. Pour maîtriser l'impétuosité des allants et des venants, Joram avait placé auprès de la porte de la ville l'officier dont nous avons entendu la réflexion injurieuse envers Dieu. Il fut renversé et piétiné dans un remous de la multitude, qui se pressait pour sortir et pour entrer².

Un autre épisode, d'une importance beaucoup moindre, ramène sur la scène la Sunamite hospitalière dont Élisée avait ressuscité le fils, et nous fait connaître un service d'un autre genre qu'il lui rendit³. Avertie par le prophète qu'une famine allait sévir durant sept ans dans le royaume d'Israël⁴, cette femme s'était réfugiée chez les Philistins, dont le territoire a toujours été très fertile en céréales. Mais, en rentrant chez elle après ce long intervalle, elle constata que son domaine avait été confisqué au profit de la commune, ou usurpé par des voisins sans conscience, qui refusaient de le lui rendre. Elle alla donc, accompagnée de son fils, s'adresser directement au roi, pour se le faire restituer. Ce trait est très conforme aux usages de l'Orient, où les chefs d'État ont toujours été facilement abordables à leurs sujets⁵. Or, ce jour-là, le monarque, qui n'était autre que Joram, donnait une audience à Giézi, l'ancien serviteur d'Élisée⁶, et lui faisait raconter toutes « les merveilles » opérées par son maître. L'intérêt que le roi Joram portait maintenant au prophète qu'il voulait faire mourir naguère, n'a rien de surprenant. En effet, Élisée avait acquis une grande autorité auprès du monarque, depuis qu'il lui avait amené les soldats syriens à Samarie, et surtout depuis qu'il avait

1. IV Rois, vii, 8-15. — 2. IV Rois, vii, 16-20. — 3. IV Rois, viii, 1-6.

4. Cette famine ne diffère probablement pas de celle dont il vient d'être question.

5. II Rois, xiv, 4; III Rois, iii, 16; IV Rois, vi, 26.

6. On a parfois supposé, à cause de ce détail, que cet épisode n'est pas à sa vraie place chronologique, et qu'il doit être antérieur à celui de la guérison de Naaman; car comment le roi aurait-il reçu chez lui un lépreux, tel que Giézi? Mais, bien que les lépreux fussent exclus des villes, toute relation n'était pas interdite avec eux, et le cas actuel était très spécial.

prédit l'heureuse cessation du siège de cette ville. Lorsque la Sunamite fut introduite auprès du roi, Giézi racontait précisément la résurrection de son fils. Il les reconnut tous deux, et ce fut une circonstance providentielle; car Joram, après avoir interrogé la mère, lui fit rendre non seulement ses terres, mais tous les revenus qu'elles avaient produit depuis son départ du pays.

IV. — Élisée confère l'onction royale au Syrien Hazaël, qui succède à Benhadad.

Le lecteur se rappelle qu'Élie, au Sinai, avait reçu de Dieu une triple mission. Il lui avait été ordonné d'attacher Élisée à sa personne, en qualité de serviteur et de disciple, d'aller annoncer à Hazaël qu'il deviendrait roi de Syrie, et d'oindre Jéhu comme roi d'Israël¹. Il n'avait pu exécuter que le premier des ordres divins; mais voici qu'Élisée va le remplacer pour accomplir les deux autres.

Tout d'abord, il se mit en route pour Damas, où sa réputation avait pénétré depuis longtemps. Lorsqu'il y arriva, le roi Benhadad II, cet adversaire implacable du peuple de Dieu, était gravement malade, et on vint lui annoncer la présence du prophète dans la ville. Le roi dit alors à Hazaël, qui était l'un de ses principaux officiers : « Prends avec toi des présents, et va au-devant de l'homme de Dieu; consulte par lui le Seigneur, en disant : « Guérirai-je de cette maladie? » En vertu même de leurs principes, les païens se tournent aisément vers tous les dieux, spécialement quand ils en attendent quelque faveur; et Benhadad avait entendu vanter plus d'une fois la puissance du Dieu d'Israël.

Hazaël exécuta immédiatement l'ordre du roi, avec toute une magnificence royale et orientale. Damas était déjà célèbre par divers produits spéciaux : ses étoffes précieuses ornées de broderies, ses vins fins, ses armes, ses objets d'orfèvrerie. Elle était en outre l'entrepôt de tout le commerce de l'Orient. Il fut donc facile à Hazaël de grouper une quantité considérable de ces produits, pour les offrir à Élisée au nom du roi. Il les plaça sur quarante chameaux; non que chacune de ces bêtes de somme ait porté alors un chargement complet, mais, de tout temps, les Orientaux ont aimé la parade et la réclame. Aussi, comme on le voit sur les fresques égyptiennes et les bas-reliefs assyriens, se complaisaient-ils autrefois à multiplier les porteurs de présents, que ce fussent des hommes ou des animaux, afin de donner une apparence plus éclatante à leur générosité (fig. 61). C'est donc toute une caravane qu'Hazaël conduisit à Élisée. « Ton fils Benhadad,

1. III Rois, xix, 15-17.

lui dit-il respectueusement, m'envoie vers toi pour demander : Guérirai-je de cette maladie? » Le prophète répondit : « Va, dis-lui : Tu guériras ; mais le Seigneur m'a fait voir qu'il mourra. » Les mots « Tu guériras » étaient donc à demi énigmatiques dans la circonstance présente. Ils pouvaient signifier : Tu peux guérir, tu guériras peut-être. La suite du récit démontre qu'Élisée se proposait un but spécial en employant ce langage, qu'il démentait aussitôt lui-même.

Il arrêta alors son regard sur Hazaël, qu'il fixa longuement, au point de le faire rougir. Puis il se mit à pleurer, car il connaissait, par la même révélation, le projet sinistre et ambitieux d'Hazaël ; et son regard prolongé manifesta au futur régicide qu'il lisait jusqu'au fond de son âme tout ce qui s'y passait. Son but fut atteint, car Hazaël lui demanda : « Pourquoi mon seigneur pleure-t-il? » Élisée



Fig. 61. — Phéniciens apportant leur tribut en Egypte.
(Mémoires de la Mission du Caire, t. v, fasc. 1, pl. v.)

répondit : « Parce que je sais le mal que tu feras aux fils d'Israël ; tu brûleras leurs places fortes, tu tueras leurs jeunes gens par le glaive, tu écraseras leurs petits enfants et tu fendas le ventre des femmes enceintes. » Cès cruautés n'étaient pas rares dans ces contrées et dans ces temps. La Bible les mentionne çà et là¹. Si elle ne spécifie point en propres termes, dans ses récits relatifs à l'histoire subséquente d'Hazaël, qu'il s'en soit rendu coupable, elle montre suffisamment, par divers traits analogues, qu'il ne songea guère à épargner les Israélites². A la prédiction d'Élisée, il ne sut faire qu'une réponse hypocrite : « Qu'est-ce donc que ton serviteur, pour faire de si grandes choses? » Élisée reprit, en complétant sa prophétie : « Le Seigneur m'a fait voir que tu seras roi de Syric. »

Rencontre vraiment étonnante, que celle d'un des plus illustres prophètes d'Israël avec ce traître, qui allait assassiner son roi, et, une fois à sa place, faire subir toute sorte d'affronts et de misères au peuple de Dieu ! Élisée le comprit ainsi ; c'est pourquoi il versa des

1. Psaume cxxxvi, 9; Isaïe, xiii, 15, 16; Osée, x, 13; Nahum, iii, 10. Etc.
2. IV Rois, x, 32-33; xiii, 3, 22; Amos, i, 3.

larmes amères. Mais Hazaël était destiné, dans la pensée du Seigneur, à servir directement à sa vengeance envers la famille criminelle d'Achab, et c'est pour marquer solennellement ce choix qu'Élisée était venu à Damas.

En quittant le prophète, Hazaël revint auprès de Benhadad, qui lui demanda avec empressement : « Que t'a dit Élisée ? » Il répondit : « Il m'a dit que tu guériras. » Le lendemain Hazaël, avec ou sans complices, prit une couverture, la plongea dans l'eau et l'appliqua sur le visage du roi, qui mourut étouffé. Ce genre de meurtre avait l'avantage de ne laisser aucune trace ; on put donc croire que Benhadad était mort des suites de sa maladie.

CHAPITRE V

DEPUIS LA MORT DE JOSAPHAT JUSQU'À L'USURPATION D'ATHALIE

(889-884 avant J.-C.)

I. — Joram et Ochozias, rois de Juda ¹.

Après ces longs et intéressants détails relatifs au prophète Élisée, l'écrivain sacré reprend le fil un peu embrouillé de l'histoire des deux royaumes israélites. Il nous rappelle d'abord que Joram, fils de Josaphat, était alors roi de Juda (le cinquième). Nous avons vu que, selon toute vraisemblance, son père se l'était associé deux ans avant de mourir. Joram avait alors trente-deux ans. Il en régna huit : par conséquent, deux années avec son père et six années seul. Le narrateur nous rappelle aussi que l'avènement de ce Joram de Juda coïncida avec la cinquième année du règne de Joram d'Israël, son cousin germain. Comme celui-ci régna pendant douze ans, les deux Joram furent simultanément sur le trône pendant sept ans.

La Bible porte une appréciation très sévère sur le règne de Joram de Juda : « Il marcha dans les voies des rois d'Israël, comme avait fait la maison d'Achab, car il avait pour femme une fille d'Achab, et il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur. » Avant ce prince, aucun roi de Juda n'avait été si mal noté. Accuser quelqu'un d'avoir imité la conduite de la maison d'Achab équivalait à un blâme infamant. Mais l'accusation est immédiatement justifiée : Joram avait épousé Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, et cette femme exerça sur lui l'influence la plus funeste. Il abandonna le Seigneur, le Dieu de ses pères, établit des sanctuaires idolâtriques sur les hauts lieux en l'honneur de Baal et d'Astarté, et il occasionna ainsi l'apostasie d'une grande partie de son peuple.

Une telle conduite méritait d'attirer sur lui et sur son royaume les châtiments du ciel. Et pourtant, cette fois encore, Dieu ne châtia qu'avec miséricorde, car, continue l'écrivain sacré, « il ne voulut pas détruire Juda, à cause de David son serviteur, selon la promesse

1. IV Rois, viii, 16-29; II Par., xxi, 1-xxii, 9.

qu'il lui avait faite de conserver toujours une lampe¹ parmi ses fils. » Pour punir ce descendant de David d'avoir introduit dans son royaume les abominations du paganisme, le Seigneur aurait pu lui enlever le peu qu'il possédait encore du royaume, et en priver aussi ses descendants. Mais il s'était solennellement engagé à maintenir la famille de David sur le trône, en vue du Messie, et il était impossible qu'il ne tint pas cette promesse². Du reste, Joram n'échappa point personnellement à la punition qu'il méritait si bien.

L'auteur des Paralipomènes cite de lui³ un acte d'horrible cruauté, qu'il commit aussitôt après la mort de son père. Josaphat avait encore six autres fils. Imitant l'exemple de Roboam⁴, il leur avait donné, de son vivant, des sommes d'argent et des pensions; puis il les avait établis gouverneurs de différentes places fortes du royaume. Mesure très sage, qui, en leur attribuant une situation et des occupations honorables, les soustrayait à la tentation de comploter contre leur frère devenu roi. Mais, dès que Josaphat ne fut plus là pour les protéger, Joram les fit massacrer tous⁵, et aussi, avec eux, quelques chefs de Juda dont il redoutait la puissance.

Le premier coup de la verge divine lui fut infligé par les Édomites⁶. David les avait réduits à une soumission complète; mais ils avaient reconquis au moins une partie de leur indépendance sous Salomon, et ils ne furent rendus de nouveau tributaires du royaume de Juda que par Josaphat⁷. Ils firent, sous le gouvernement de Joram, une autre tentative de révolte qui fut couronnée de succès, et ils se donnèrent un roi. Joram accourut sur leur territoire avec une armée, dans l'espoir de les dompter; mais, par une habile manœuvre, ils réussirent à l'envelopper, lui et ses troupes. Pour sortir de cette situation dangereuse, il s'élança vigoureusement, en pleine nuit, contre les bataillons ennemis, et put faire une trouée, de manière à s'échapper. Mais les Édomites n'en demeurèrent pas moins indépendants au sein de leurs montagnes, à partir de cette époque jusqu'à celle des Maccabées. Ils furent alors assujettis définitivement par Jean Hyrcan, un siècle environ avant Jésus-Christ⁸.

A propos des pratiques idolâtriques de Joram, l'auteur des Paralipomènes mentionne un fait spécial, du plus haut intérêt⁹. On apporta un jour au monarque un écrit du prophète Élie, dont voici la teneur :

1. C'est-à-dire, un successeur sur le trône. Métaphore expressive.
2. IV Rois, viii, 6-19; II Par., xxi, 5-7.— 3. II Par., xxi, 2-4.— 4. II Par., xi, 23.
5. Abimélech, fils de Gédéon, avait commis autrefois un crime semblable (Juges, ix, 5).
6. IV Rois, viii, 20-22; II Par., xxi, 6-11.
7. II Rois, xviii, 14; III Rois, xi, 4; xxii, 47.
8. Josèphe, *Ant.*, XII, viii, 6.
9. II Par., xxi, 12-15.

Ainsi parle le Seigneur, le Dieu de David, ton père : « Parce que tu n'as pas marché dans les voies de Josaphat, ton père, ni dans les voies d'Asa, roi de Juda, mais que tu as marché dans la voie des rois d'Israël; parce que tu as fait tomber dans l'idolâtrie Juda et les habitants de Jérusalem, et parce que tu as fait mourir tes frères meilleurs que toi, le Seigneur frappera ton peuple d'une grande plaie, tes fils, tes femmes et tout ce qui t'appartient; et toi, il te frappera d'une violente maladie d'entrailles, qui augmentera de jour en jour, jusqu'à ce que tes entrailles sortent par la force du mal. »

La suite du récit biblique nous fait assister à l'accomplissement rigoureux de cette prédiction. Le royaume de Juda, que la révolte des Édomites venait déjà d'affaiblir et d'humilier, subit un autre désastre, par l'invasion simultanée des Philistins et de bandes arabes venues du sud. Ces adversaires terribles ravagèrent le pays, pénétrèrent dans Jérusalem, où ils pillèrent les richesses du palais royal, massacrèrent tous les fils de Joram, à part un seul, le plus jeune de tous, nommé Ochozias ou Joachaz, et, en se retirant, emmenèrent avec eux les femmes du roi. En même temps Lobna, ville du sud-est du royaume, voisine du territoire philistin, se soulevait aussi, peut-être, comme on l'a conjecturé, pour venger les frères du roi, car elle avait eu l'un d'eux pour gouverneur. Ce n'est pas tout : la cruelle maladie dont Élie avait menacé le roi l'atteignit avec une rare violence et se prolongea pendant des mois entiers. Il mourut sans être regretté de ses sujets, qui refusèrent d'honorer ses funérailles en faisant brûler, comme on le faisait habituellement à celles des rois et des grands personnages, une quantité considérable d'aromates¹. De plus, s'il fut enterré dans la cité de David, on ne déposa point son corps dans le sépulcre des rois².

Son fils Ochozias, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme d'Israël, fils d'Achab et frère de Joram, lui succéda comme sixième roi de Juda depuis le schisme des dix tribus; mais il ne régna qu'un an. Il était âgé de vingt-deux ans lorsqu'il monta sur le trône³. A l'exemple de son père, « il marcha dans les voies de la maison d'Achab, et il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, comme la maison d'Achab, car il fut allié par le mariage avec la maison d'Achab. » La répétition des mots « maison d'Achab » est significative ici. Ochozias se rattachait très étroitement, en effet, à cette famille impie, puisqu'il avait pour mère la fameuse Athalie, fille d'Achab et de Jézabel⁴. L'auteur des Paralipomènes attribue très

1. IV Rois, xvi, 14; Jérémie, xxii, 19. Etc.

2. IV Rois, viii, 24; II Par., xxi, 16-20.

3. Par suite d'une erreur de copiste, nous lisons « 42 ans » au II^e Livre des Paralipomènes, xxii, 2.

4. II Rois, viii, 25-27; II Par., xxii, 1-4.

expressément aux « conseils impies » d'Athalie ce qu'il y eut de particulièrement mauvais dans la conduite de ce triste monarque.

Josaphat, son grand-père, s'était allié avec Achab pour essayer de reprendre aux Syriens la ville de Ramoth-Galaad, de l'autre côté du Jourdain. Joram d'Israël était rentré en possession de cette place forte, à une époque qui n'est pas indiquée. Mais il semblerait qu'Hazaël voulut s'en emparer de nouveau, car nous apprenons que Joram et Ochozias de Juda allèrent à Ramoth-Galaad, pour faire la guerre au roi de Syrie. Ou bien, comme on l'a supposé, les deux rois profitèrent peut-être, pour cette attaque, d'une défaite infligée vers cette époque à Hazaël et aux Syriens par Salmanasar II, qui se vante, sur les monuments assyriens qui sont parvenus jusqu'à nous, d'avoir remporté tant de victoires dans ces parages¹. Quoi qu'il en soit, Joram fut blessé dans un combat, comme autrefois Achab son père, mais moins grièvement. Il se fit conduire, pour se faire soigner, à Jezraël, où se tenait alors la cour, et qui d'ailleurs était moins éloignée de Ramoth que Samarie. Ochozias l'y suivit peu après, pour lui faire une visite de sympathie qui sera bientôt l'occasion de sa propre mort.

II. — Jéhu est sacré roi d'Israël; mort de Joram et de sa mère Jézabel :

Mais voici que de très graves événements se préparent. On n'a pas écouté les prophètes, lorsqu'ils proclamaient les droits de Dieu; on n'a pas tenu compte des leçons directes que le Seigneur donnait aux gouvernants et aux gouvernés du royaume d'Israël, au moyen de la famine, du massacre des prêtres de Baal et d'autres malheurs : il va donc intervenir d'une manière encore plus énergique, en exterminant, comme il l'avait autrefois annoncé, la dynastie d'Amri et d'Achab, et en la remplaçant par une autre. C'est à ce changement, opéré dans des circonstances sanglantes, que nous allons assister tout d'abord.

Élie avait reçu de Dieu, au mont Horeb, la mission d'oindre Jéhu comme roi d'Israël. Comme pour Hazaël, ce rôle, que l'illustre prophète avait été empêché de remplir, fut dévolu à son disciple Élisée. Rappelons-nous aussi que l'armée de Joram, roi d'Israël, était demeurée auprès de Ramoth-Galaad, après que ce prince, grièvement blessé dans un combat, s'était fait transporter à Jezraël pour s'y faire soigner. Le roi de Juda, Ochozias, son allié, l'y avait rejoint quelque temps après. Or, un jour, Élisée envoya à Ramoth

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 479.

2. IV Rois, IX 1-37.

un fils des prophètes, jeune encore, pour conférer, au nom du Seigneur, l'onction royale à Jéhu, qui était alors l'un des principaux chefs de l'armée israélite. Tout cet épisode est dramatiquement raconté par l'auteur du IV^e livre des Rois. Élisée dit à son envoyé :

Ceins tes reins (fig. 62), prends avec toi une fiole d'huile, et va à Ramoth de Galaad. Quand tu seras arrivé, tu verras Jéhu; fils de Josaphat, fils de Namsi; tu le feras lever d'au milieu de ses frères, et tu le conduiras dans une chambre retirée. Tu prendras la fiole d'huile et tu la répandras sur sa tête, en disant : « Ainsi parle le Seigneur : Je t'oins roi d'Israël. » Puis tu ouvriras la porte et tu t'enfuiras sans t'arrêter.

Ce départ précipité du jeune prophète, sa mission une fois remplie,



Fig. 62. — La tunique retroussée dans la ceinture, pour laisser plus de liberté aux mouvements. (D'après le Virgile du Vatican.)

avait pour but de le faire échapper aux questions que la curiosité indiscreète des amis de Jéhu n'aurait pas manqué de lui adresser¹. Il partit donc pour Ramoth, et entra hardiment dans le local où les chefs de l'armée israélite étaient réunis, peut-être pour délibérer sur une opération militaire contre les Syriens. S'adressant à Jéhu, il lui dit : « Chef, j'ai un mot à te dire. » « Auquel d'entre nous veux-tu parler? » lui demanda Jéhu. « A toi, chef, » répondit-il. Jéhu se leva et entra dans une chambre voisine avec le messenger d'Élisée, qui vida sur sa tête la fiole d'huile qu'il avait apportée, et qui lui dit, pour expliquer le sens de cette onction :

Ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël : « Je t'oins roi d'Israël, le peuple du Seigneur. Tu frapperas la maison d'Achab, ton maître. Je

1. IV Rois, ix, 1-3.

ferai périr toute la maison d'Achab; j'exterminerai quiconque appartient à Achab,... et je rendrai la maison d'Achab semblable à la maison de Jéroboam... Jézabel sera mangée par les chiens dans le champ de Jezraël, et il n'y aura personne pour l'ensevelir.»

Cela dit, le jeune homme ouvrit la porte de la chambre et prit la fuite¹. Lorsque Jéhu revint auprès de ses collègues, ceux-ci, qui avaient été frappés des manières brusques et de la conduite étrange, en apparence, du visiteur inconnu, lui demandèrent : « Tout va-t-il bien? Pourquoi ce fou est-il venu vers toi? » La réponse de Jéhu fut d'abord assez vague : « Vous savez ce qu'est cet homme, et ce qu'il a pu me dire. » Le costume de celui qu'ils appelaient irrespectueusement un fou leur avait indiqué, à lui seul, qu'il était membre d'une école prophétique; par conséquent, il était venu transmettre à Jéhu un oracle du Seigneur. Les officiers ne se contentèrent pas de ce subterfuge évident, auquel leur ami avait eu recours pour dissimuler la vérité. « Mensonge! réponds-nous donc, » s'écrièrent-ils aussitôt. Alors Jéhu ne leur cacha plus rien. « Il m'a dit ceci et cela, reprit-il; il m'a dit entre autres choses : Ainsi parle le Seigneur : Je t'oins roi sur Israël. » Cette fois, ils comprirent que Jéhu ne cherchait plus à les tromper, et ils se mirent immédiatement à l'œuvre pour réaliser l'oracle divin, autant qu'il dépendait d'eux. Certes, ils n'étaient guère attachés à la maison d'Achab, puisqu'ils l'abandonnaient si facilement. Chacun d'eux prit la large pièce d'étoffe qu'on porte en Orient par-dessus la tunique, en guise de manteau, et ils couvrirent, comme d'un tapis, l'escalier qui conduisait du bas de la maison à la chambre haute; puis ils firent asséoir Jéhu sur la marche supérieure, et ils lui rendirent hommage sur ce trône improvisé, en criant : « Jéhu est roi! » Tous ensemble ils s'entendirent ensuite, pour conspirer contre Joram. Jéhu dit alors à ses confédérés : « Si vous le voulez, personne ne s'échappera de la ville pour aller porter la nouvelle à Jezraël. » Cette précaution était nécessaire; car il importait que l'on tombât sur Joram à l'improviste, sans lui laisser le temps de préparer la moindre résistance².

Jéhu monta donc sur son char et partit à bride abattue pour Jezraël, accompagné d'une forte escorte de cavaliers. Il franchit le Jourdain, pénétra dans la vallée de Jezraël, dont il traversa toute la partie orientale, et il arriva en vue de la ville de Jezraël. Elle était bâtie au sommet d'une colline qui domine au loin la plaine, et elle possédait une tour élevée, dans laquelle une sentinelle montait constamment la garde. Quand le soldat chargé du guet aperçut cette troupe armée, qui approchait rapidement, il la signala au roi. Joram donna l'ordre d'envoyer un cavalier au-devant d'elle, pour prendre

1. IV Rois, ix, 4-10. — 2. IV Rois, ix, 11-16.

des informations. Peut-être éprouvait-il quelque inquiétude; mais il est possible aussi qu'il se soit attendu à une bonne nouvelle; par exemple, celle d'une victoire remportée sur les Syriens. En arrivant auprès de Jéhu, le cavalier lui demanda : « Est-ce la paix? » « Que t'importe la paix? répondit rudement Jéhu; passe derrière moi. » Il retenait ainsi le messenger royal, pour le motif indiqué plus haut; le succès de sa démarche exigeait que Joram ne connût qu'au dernier moment de quoi il s'agissait. La sentinelle fit encore avvertir le roi de ce qui venait de se passer : « Le messenger est allé jusqu'à eux, et il ne revient pas. » Joram envoya donc un second cavalier, qui reçut de Jéhu le même accueil que le précédent. La sentinelle en informa de nouveau Joram, en ajoutant, cette fois (car la troupe armée s'était rapprochée et on la voyait plus nettement) : « La manière dont cette troupe est conduite est la manière de Jéhu, car il conduit avec précipitation ¹. » Ce trait démontre que la nature ardente de Jéhu était connue de tout le pays ².

Vivement désireux de savoir ce qui se passait, Joram fit atteler son char. Il a compris que Jéhu n'a pu quitter son poste de Ramoth-Galaad que pour une grave raison. Il se décida donc, quoique malade encore, à accourir en personne, afin d'avoir plus promptement des nouvelles. Le roi de Juda, Ochozias, monta également sur son char, pour accompagner son oncle. Ils ne se doutaient guère qu'ils allaient l'un et l'autre au-devant de la mort. La rencontre entre Joram et Jéhu eut lieu dans la propriété de Naboth. « Est-ce la paix, Jéhu? » demanda le roi de Juda. Jéhu répondit : « Quoi? la paix, tant que dureront les infamies et les sortilèges de ta mère? » Par ce langage insolent, Jéhu faisait allusion aux pratiques idolâtriques de Jézabel. En l'entendant, Joram comprit que l'ancien chef de son armée venait à lui en ennemi, en révolté. Il saisit donc la bride de ses chevaux, pour faire tourner son char et rentrer précipitamment à Jezraël. En même temps il criait à Ochozias : « Trahison! » pour le presser de prendre aussi la fuite. Mais Jéhu fut plus agile que Joram. Il banda son arc et lança contre le roi une flèche, qui pénétra par derrière entre ses épaules et lui traversa le cœur, de sorte qu'il tomba raide mort dans son char. Jéhu dit alors à l'officier qui l'accompagnait :

Prends-le et jette-le dans le champ de Naboth; car, souviens-t'en, lorsque nous étions ensemble à cheval derrière Achab son père, le Seigneur prononça contre lui cet arrêt : « J'ai vu hier le sang de Naboth et le sang de ses fils ³, et je te rendrai la pareille. »

1. A la lettre dans l'hébreu : « avec folie ».

2. IV Rois, ix, 17-20.

3. Ce détail horrible n'avait pas encore été signalé. Jézabel avait complété froidement son crime, en faisant aussi disparaître les héritiers de Naboth.

Jéhu voulait donc contribuer, pour sa part, à l'accomplissement intégral de l'oracle qu'il avait autrefois entendu de ses propres oreilles, lorsque le prophète Élie le prononçait¹.

Le roi de Juda avait essayé de s'enfuir dans une autre direction, probablement celle d'Engannim, au sud. Jéhu le poursuivit pendant quelque temps, en disant à ses compagnons : « Lui aussi, frappez-le sur son char ! » Lui aussi, puisqu'il appartenait par sa mère à la famille d'Achab², dont Jéhu était chargé par Dieu lui-même d'être l'exterminateur. Atteint d'une flèche, et se sentant blessé mortellement, Ochozias se fit conduire à Mageddo, localité qu'on plaçait autrefois à l'est de Jezraël, au pied du mont Carmel, mais qui semble avoir été plutôt située au sud-est et assez loin de Jezraël, entre cette ville et Bethsân, à un endroit qui porte encore le nom de *Moujedda*. Poussant jusque-là, il réussit à tromper la vigilance de ses ennemis et à atteindre Samarie, où il demeura caché d'abord. Mais il fut bientôt livré à Jéhu, qui le fit ramener à Mageddo, où on le mit à mort. Ses serviteurs purent rapporter son corps à Jérusalem, où il reçut une sépulture honorable³.

Jéhu n'avait pas encore pénétré dans le palais royal; mais Jézabel avait été promptement informée des événements tragiques qui venaient de se passer. Elle savait qu'elle ne serait pas épargnée; du moins, énergique jusqu'à la fin, elle voulut mourir en reine. Elle fit donc sa toilette des grands jours de fête, farda ses paupières avec de l'antimoine, pour donner plus d'éclat à ses yeux, comme le font en Orient les femmes de toutes les classes (fig. 63); puis elle mit son diadème sur sa tête. Ainsi parée, elle regarda par la fenêtre. Jéhu revenait alors de sa course effrénée. Comme il franchissait la porte du palais, Jézabel lui cria, avec une mordante ironie : « Est-ce la paix, nouveau Zambri, assassin de son maître ? » Autrefois, Zambri avait été le meurtrier de son roi⁴; ce qui lui avait valu un châtement immédiat, auquel Jézabel faisait certainement allusion.

Jéhu leva les yeux, vit la reine et s'écria : « Qui est pour moi? qui? » Parole d'impatience et de colère, qui signifiait : Qui donc me débarassera de cette femme? Deux ou trois des eunuques au service de Jézabel se penchèrent aussi à la fenêtre, pour voir de qui venait cet ordre. Jéhu leur dit : « Jetez-la en bas. » Ils la précipitèrent aussitôt par la fenêtre, avec le servilisme accoutumé de l'Orient à l'égard de tout vainqueur; du reste, une telle femme n'avait pas dû gagner l'affection de ses serviteurs. Le sang de Jézabel rejaillit sur la muraille et sur les chevaux qui étaient en bas, attelés au char de Jéhu. Celui-ci

1. IV Rois, ix, 21-26. — 2. IV Rois, viii, 26. — 3. IV Rois, ix, 27-29; II Par., xxii, 7-9. Il y a quelques divergences entre les deux récits. Nous avons essayé d'établir l'harmonie entre eux. — 4. III Rois, xvi, 9-19.

foula sous ses pieds avec mépris le cadavre de sa victime. Il entra ensuite en maître dans le palais, et consumma avec ses officiers le repas qui avait été préparé pour les deux rois. Un sentiment de pitié tardive ayant effleuré son esprit, il dit aux serviteurs : « Allez voir cette maudite, et enterrez-la, car elle est fille de roi. » Ils sortirent pour exécuter cet ordre; mais ils ne trouvèrent que le crâne, les pieds et une partie des mains; les chiens errants qui remplissent les villes orientales avaient dévoré le reste du corps. En l'apprenant, Jéhu



Fig. 63. — Femme syrienne dont les yeux sont peints à l'antimoine.
(D'après une photographie.)

fit cette réflexion : « C'est ce qu'avait déclaré le Seigneur par son serviteur Élie, en disant : Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezraël, et la chair de Jézabel sera comme du fumier sur la face des champs¹. » Ainsi disparut, sous les coups de la divine vengeance, cette femme odieuse, qui avait commis tant de crimes. L'apôtre saint Jean, dans son Apocalypse², a fait d'elle, à juste titre, le type de l'iniquité portée à son plus haut degré³.

1. IV Rois, ix, 30-37.

2. Apoc., ii, 20-23.

3. Dans sa tragédie *Athalie*, acte II, scène v, Racine a consacré à la mort affreuse de Jézabel, les vers admirables qui sont dans toutes les mémoires.

III. — Jéhu extermine la race d'Achab et les adorateurs de Baal¹.

Jéhu avait été choisi pour remplir une double mission : exterminer la race d'Achab et de Jézabel, et mettre fin au culte de Baal. Il va continuer d'exercer son rôle avec la violence impétueuse qui le caractérise ; aucun sentiment de pitié ne l'arrêtera. A l'action rude et rapide il associera par instants la ruse, pour atteindre plus complètement son but. En ce qui concerne le châtement de la maison d'Achab, il semble s'être conduit plutôt comme un instrument raide et inflexible, qu'à la manière d'un serviteur de Dieu. Du moins, il n'a pas connu l'emploi des demi-mesures. Nous ne devons pas oublier, il est vrai, que nous sommes dans l'ancien Orient, et que Jéhu fondait une dynastie nouvelle. A ce titre, il se conforma aux coutumes sanglantes de son pays, qui lui conseillaient de se défaire au plus vite et par tous les moyens, non seulement des principaux membres de la famille d'Achab, qui auraient pu se tourner contre lui comme des rivaux, mais aussi de leurs partisans les plus influents et les plus dévoués. Sa conduite fut donc plus d'une fois inspirée par la politique et l'égoïsme.

Il y avait à Samarie soixante-dix fils² ou petit-fils d'Achab. Chiffre considérable, assurément ; mais qui s'explique par la polygamie, que les rois d'Israël et de Juda pratiquaient pour la plupart. En sa qualité de capitale du royaume d'Israël, la ville de Samarie était une place de guerre importante, puissamment fortifiée ; à ce point qu'elle saura plus tard résister pendant trois ans aux attaques des Assyriens. Une partie de l'armée y résidait en permanence. Les soixante-dix princes, dont un certain nombre n'étaient sans doute encore que des enfants, pouvaient donc y demeurer en sûreté. Jéhu, sentant bien qu'il était alors incapable de s'emparer de Samarie en employant la force, car il n'avait avec lui qu'une poignée de soldats, recourut à l'audace. Il fit porter la lettre suivante aux chefs de la ville et aux gouverneurs des princes :

Quand vous aurez reçu cette lettre, puisque vous avez avec vous les fils de votre maître (Achab), les chars et les chevaux, une ville forte et des armes, voyez lequel des fils de votre maître est le meilleur et convient le mieux, et placez-le sur le trône de son père, et combattez pour la maison de votre seigneur.

Le défi était hardi, mais très habile en même temps. Jéhu connaissait son monde, et pouvait supposer que personne à Samarie n'oserait

1. IV Rois, x, 1-31.

2. Le texte sacré ne mentionne que des « fils » ; mais ici, comme en beaucoup d'autres endroits de la Bible, ce mot doit être pris dans un sens large.

résister à celui qui, en quelques heures, avait été assez fort pour se débarrasser de deux rois, et dont la vengeance serait à coup sûr redoutable, s'il sortait victorieux de la lutte. C'est pour cela qu'il ne craint pas de relever, non sans une pointe d'ironie, les avantages dont jouissait la ville au point de vue militaire, tandis que sa propre autorité n'était pas encore affermie.

Jéhu ne s'était pas trompé. Sa lettre, au lieu d'exciter à la révolte, poussa au contraire à l'humble soumission, comme il s'y était attendu. Tremblant pour leur propre vie, les chefs de la ville et les gouverneurs des princes lui firent porter cette lâche réponse :

Nous sommes tes serviteurs, nous ferons tout ce que tu nous diras. Nous n'établirons pas de roi; fais ce qui te semble bon.

Jéhu leur adressa cette seconde lettre, dans laquelle il dévoilait franchement son jeu :

Si vous êtes à moi et si vous obéissez à ma voix, prenez les têtes des fils de votre roi, et venez auprès de moi demain, à cette même heure, à Jezraël.

Jéhu faisait encore preuve d'habileté, en ne se chargeant pas directement de cet horrible massacre. Il en laissait retomber, au moins en grande partie, l'odieuse responsabilité sur les amis et les serviteurs de l'ancienne famille royale. On lui obéit à la lettre. Le lendemain, à l'heure indiquée, il recevait à Jezraël, dans des paniers, les têtes des soixante-dix princes, brutalement livrés au massacre par ceux même qui étaient chargés de leur défense. Jéhu fit entasser ces sanglants trophées, de manière à en former deux monceaux, placés l'un à droite, l'autre à gauche de la porte principale du palais. Spectacle affreux, mais terrifiant pour quiconque aurait eu la pensée de se dresser en ennemi contre le nouveau roi. On voit sur les monuments assyriens des têtes ainsi amoncelées, ou grimaçant entre les mains des bourreaux qui venaient de les trancher.

Le lendemain matin, Jéhu sortit du palais, et, feignant la surprise, il dit au peuple que l'épouvantable nouvelle avait attiré :

Vous êtes justes. Moi, j'ai conspiré contre mon maître (Joram), et je l'ai tué. Mais qui donc a frappé tous ceux-ci? Sachez qu'il ne tombera rien à terre de la parole que le Seigneur a prononcée contre la maison d'Achab. Le Seigneur accomplit ce qu'il a prédit par son serviteur Élie.

En parlant ainsi, Jéhu établissait ses auditeurs juges de la situation. Il avoue qu'il est lui-même l'auteur de la mort de Joram; mais il prétend n'avoir eu aucune part aux autres meurtres, et il rappelle que le tout avait eu lieu en conformité avec la volonté de

Dieu ¹. A Jezraël aussi il y avait des membres de la famille d'Achab. Jéhu les fit mourir également, et, avec eux, tous ceux qui avaient été à un degré quelconque les ministres, les amis, les serviteurs des deux derniers rois ².

Désormais, le nouveau monarque pouvait se présenter en personne dans la capitale du royaume, et en prendre possession sans avoir rien à craindre. Il partit donc pour Samarie. Il arriva d'abord dans une localité nommée Béthèqued, c'est-à-dire, « Maison de la réunion des bergers. » Il y rencontra un cortège de gens distingués, auxquels il demanda : « Qui êtes-vous ? » Ils répondirent : « Nous sommes les frères d'Ochozias, et nous allons saluer les fils du roi et les fils de la reine. » Cet Ochozias n'était autre que le roi de Juda, frappé à mort peu de jours auparavant par les soldats de Jéhu. Ses frères avaient été massacrés jadis par les Arabes ³. Il s'agit donc ici de leurs fils et d'autres membres de la famille royale de Juda. Ils ignoraient encore les tragédies affreuses de Jezraël et de Samarie, et ils étaient en route pour faire une visite amicale à Joram et à sa famille. Ils appartenaient, eux aussi, par Athalie, leur grand-mère, tante ou cousine, à la race d'Achab et de Jézabel. Froidement, Jéhu dit aux soldats de sa garde : « Saisissez-les vivants. » On les saisit et on les égorgea sur place. Ils étaient au nombre de quarante-deux. Leurs cadavres furent jetés dans une citerne qui se trouvait là ⁴.

Il se passa ensuite un fait extraordinaire. Jéhu venait de quitter Béthèqued pour reprendre sa marche vers Samarie, lorsqu'il rencontra Jonadab, fils de Récab, qui venait au-devant de lui. Mais citons le texte sacré :

Jéhu le salua et lui dit : « Ton cœur est-il sincère comme le mien l'est envers toi ? » Jonadab répondit : « Il l'est. » « S'il l'est, reprit Jéhu, donne-moi ta main. » Jonadab lui donna la main. Alors Jéhu le fit monter sur son char et dit : « Viens avec moi, et tu verras mon zèle pour le Seigneur. » Il l'emmena ainsi dans son char.

Mais qu'était ce Jonadab ? et pourquoi Jéhu était-il si désireux de le rendre témoin de son zèle pour le vrai Dieu ? Jonadab appartenait, comme son père Récab, à la tribu des Cinéens ou Kénites ⁵, qui fait sa première apparition dans la Bible à l'époque d'Abraham ⁶. Jéthro, dont Moïse épousa la fille, en était membre. Une partie de cette tribu avait accompagné les Hébreux au pays de Canaan ⁷, et s'était établie au sud du territoire de Juda ⁸. A l'époque de Saül, un certain nombre de Kénites étaient encore installés dans cette

1. IV Rois, x, 1-10. — 2. IV Rois, x, 11. — 3. II Paralip., xxi, 17. — 4. IV Rois, x, 12, 13. — 5. I Paralip., ii, 55. — 6. Genèse, xv, 19. — 7. Nombres, x, 29-32. — 8. Juges, i, 15.

même région ¹. Mais d'autres étaient allés s'établir à l'extrême nord de la Palestine, et l'acte héroïque de Jaël, femme d'Iléber, prouve qu'ils étaient restés très attachés aux Hébreux. De l'incident actuel il ressort qu'ils avaient adopté depuis longtemps la religion du



Fig. 64, 65. — Prêtre et prêtresse Carthaginois au service de Baal. (Musée Lavigerie.)

Dieu d'Israël. Celui qui en est le héros, Jonadab, était le chef de ces Kénites du nord; et si Jéhu manifesta un vif désir de l'avoir auprès de lui quand il ferait son entrée dans la ville de Samarie, et qu'il y anéantirait vigoureusement le culte de Baal, c'est qu'il le

1. I Rois, xv, 6.

regardait non seulement comme un personnage influent, mais aussi comme un adorateur avéré du vrai Dieu. Tous les Kénites partageaient les sentiments de leur chef. Plus tard, Jérémie fournira d'intéressants détails sur un genre de vie très sévère que Jonadab leur avait imposé, et auquel ils étaient demeurés strictement fidèles¹. Il leur était interdit de se construire des maisons, de planter des vignes et de boire du vin. Ils devaient habiter sous des tentes, comme leurs ancêtres nomades. On peut supposer que le prophète Élie avait été l'inspirateur de cette sorte d'organisation ascétique. Lorsque Jonadab apprit que Jéhu, après avoir reçu l'onction royale en vertu d'un ordre formel d'Élisée, avait exterminé la famille d'Achab et de Jézabel, ces introducteurs impies du culte de Baal dans le royaume, il conçut l'espoir ardent que le nouveau roi d'Israël allait provoquer dans tout le pays un mouvement de retour au vrai Dieu. C'est vraisemblablement pour l'approuver et l'encourager qu'il était allé au-devant de lui. Jéhu ne pouvait qu'être flatté de cette démarche, qui devait faciliter l'exécution de ses projets².

A peine arrivé à Samarie, le nouveau roi d'Israël y acheva d'abord son œuvre de froide extermination, car il restait encore dans la ville quelques descendants d'Achab. « Il les détruisit entièrement, » dit l'historien sacré³. Il s'occupa ensuite, sans retard, de l'autre partie de sa mission vengeresse, qui consistait à extirper entièrement aussi la religion de Baal. Pour réussir plus sûrement et plus promptement, il recourut à cet esprit de dissimulation et de ruse qui formait, avons-nous dit, tout un côté de sa nature. Il fit donc rassembler les habitants de Samarie, et il leur tint ce langage affecté :

Achab a peu servi Baal, Jéhu le servira beaucoup. Maintenant, convoquez auprès de vous tous les prophètes de Baal, tous ses serviteurs et tous ses prêtres (fig. 64-65). Qu'il n'en manque pas un seul, car je veux offrir un grand sacrifice à Baal. Quiconque manquera sera puni de mort.

Achab n'avait que trop servi les intérêts de Baal, et Jéhu songeait à anéantir le culte corrompu et corrompateur de cette infâme divinité phénicienne; mais il usait de stratagème pour mieux cacher son jeu. Il donna encore cet ordre : « Publiez une fête solennelle en l'honneur de Baal. » Elle fut publiée dans tout le royaume, par des messagers spéciaux, qui convoquèrent très expressément les adorateurs de Baal. « Tous arrivèrent, dit le texte biblique, il n'y en eut pas un seul qui ne vînt. » La crainte d'une part, le zèle religieux d'autre part, furent de très ardents stimulants. Aussi le temple que Baal avait à Samarie fut-il « rempli d'un bout à l'autre. » Toutefois;

1. Jérémie, xxxv, 1-16. — 2. IV Rois, x, 15-16. — 3. IV Rois, x, 17.

d'autres que les idolâtres ayant pu y pénétrer en curieux; Jéhu prit encore une mesure spéciale pour qu'ils fussent épargnés. S'adressant à celui qui avait la garde des ornements d'apparat dont les adorateurs de Baal se revêtaient pendant leurs cérémonies religieuses¹, il lui dit : « Sors des vêtements pour tous les serviteurs de Baal. » Cet ordre fut exécuté, et le roi, accompagné de Jonadab, entra dans la cour qui précédait le temple.

Pour plus de précaution, Jéhu dit aux partisans du dieu tyrien : « Cherchez et regardez, afin qu'il n'y ait aucun adorateur du Seigneur, mais seulement des serviteurs de Baal. » Cela fut fait ainsi. Les initiés se connaissaient entre eux, et il leur fut facile d'éloigner les autres. Avant d'entrer dans le local consacré à Baal, Jéhu avait eu soin de placer à l'entrée une compagnie de quatre-vingt soldats, auxquels il avait dit d'un ton sévère : « Celui qui laissera échapper quelques-uns des hommes que je remets entre vos mains, sa vie répondra de la sienne. » De nombreuses victimes furent immolées en l'honneur de Baal, et brûlées sur son autel. Lorsque la cérémonie eut pris fin, le roi fit dire aux soldats : « Entrez, frappez, et que pas un n'échappe! » Ils massacrèrent sans pitié tous les idolâtres qui se trouvaient là; puis, pénétrant dans l'intérieur du sanctuaire de Baal, ils en tirèrent la stèle principale, qui lui était consacrée, et aussi les autres stèles dédiées à diverses divinités phéniciennes, et ils les jetèrent dans le feu. Le temple fut détruit à son tour, et, en signe de mépris et d'exécration, on fit du lieu qu'il avait occupé un cloaque, où étaient apportées les immondices de la ville².

Une réflexion du narrateur nous montre qu'au fond, ainsi qu'il a été indiqué plus haut, le zèle de Jéhu dans cette circonstance ne provenait pas d'un sentiment de religion bien sincère à l'égard du Dieu d'Israël. Il eut assurément le mérite d'avoir « exterminé Baal du milieu d'Israël », à un tel point que son culte hideux « disparut du royaume », du moins publiquement; mais Jéhu lui-même « ne se détourna pas des péchés de Jéroboam, qui avait fait pécher Israël, et il n'abandonna pas les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan³. » Comme l'a dit Racine en toute vérité, Jéhu, osant offrir

Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit ni les mains assez pures⁴.

Il plut à Dieu de récompenser le zèle de Jéhu, tout imparfait

1. Les auteurs classiques en font aussi mention. Cf. Hérodote, v, 5; Silius Italicus, III, 20-27.

2. IV Rois, x, 18-27. — 3. IV Rois, x, 28, 29, 31.

4. *Athalie*, acte III, scène vi.

qu'il eût été. Il lui fit annoncer par un prophète, que ses descendants demeureraient sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération¹. Nous verrons, en effet, s'y succéder après lui son fils Joachaz, son petit-fils Joas, ses arrière-petits-fils Jéroboam II et Zacharie, entre les années 884 et 772 avant J.-C.

La Bible ne nous fournit qu'un petit nombre de renseignements sur la suite du règne de Jéhu. Nous avons vu qu'elle n'a pas manqué de signaler sa grande faute. Elle mentionne brièvement aussi le châtement que lui attira le culte des veaux d'or, auquel il se livra si étrangement : « En ce temps-là, le Seigneur commença à entamer le territoire d'Israël²; Hazaël battit les Israélites sur toute leur frontière. Depuis le Jourdain, vers le soleil levant, il battit tout le pays de Galaad, les Gadites, les Rubénites, les Manassites; depuis Aroër (au sud) sur le torrent d'Arnon, jusqu'à Galaad et Basan (au nord)³. » Un regard jeté sur la carte de la Palestine de cette époque montre qu'en réalité c'est toute la région d'au delà du Jourdain qui fut ainsi enlevée à Jéhu, par le terrible et puissant roi de Damas, dont Élisée avait prédit les victoires. Les rois d'Israël ne recouvrèrent jamais cette partie importante de leur domaine. Ce fut là le commencement de la décadence du royaume du nord, qui aura cependant encore des jours glorieux.

Jéhu mourut à Samarie, où il fut enseveli. Son règne avait duré vingt-huit ans (884-856 avant J.-C.). Il avait été le dixième roi d'Israël. Les monuments assyriens complètent d'une manière tristement intéressante ce que les annales bibliques nous racontent à son sujet. Déjà profondément humilié par la défaite que le roi de Damas lui avait infligée, il dut l'être beaucoup aussi par la nécessité où il se vit alors d'implorer le secours de Salmanasar III, roi d'Assyrie, précisément afin de pouvoir résister à Hazaël. En échange de cette protection, il dut consentir à payer un tribut considérable à celui qui la lui accordait. Sur le célèbre obélisque en basalte noir découvert à Nimroud et transporté à Londres, un bas-relief représente Salmanasar « debout, accompagné de deux eunuques ou grands de sa cour, dont l'un tient derrière lui le parasol d'honneur, et l'autre lui présente les ambassadeurs qui apportent les tributs. Sur le second registre, l'un des ambassadeurs étranger baise la terre, prosterné aux pieds du roi. Il est suivi de treize messagers, apportant leurs diverses offrandes au monarque assyrien⁴. » Le roi au nom duquel le tribut est présenté n'est autre que Jéhu, comme l'expriment ces mots qu'on lit au-dessous du bas-relief : « Tribut

1. IV Rois, x, 30.

2. A la lettre dans l'hébreu : « à couper les extrémités d'Israël ».

3. VI Rois, x, 32-33.

4. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. II, p. 482-483.

de Jéhu, fils d'Amri (fig. 66). » Les objets offerts en tribut se voient sur les épaules ou dans les mains des Israélites chargés de les présenter. Une inscription les énumère : « Tribut de Jéhu : argent, or, lames d'or, coupes d'or, amphores d'or, vases d'or, ustensiles royaux, sceptres pour la main du roi, bâtons : cela je l'ai reçu. » Le prophète Osée confirme ce fait, lorsqu'il dit de ses compatriotes : « Ils sont montés vers Assur..., Éphraïm a fait des présents à ses amis ¹ ».

Du moins, grâce au puissant concours de l'Assyrie, Jéhu réussit momentanément à écarter le péril syrien; car Salmanasar se vante



Fig. 66. — Les ambassadeurs de Jéhu viennent payer en son nom le tribut à Salmanasar IV. (Obélisque de Nimroud.)

à plusieurs reprises, à cette même époque, d'avoir remporté des victoires réitérées sur Hazaël :

Dans la dix-huitième année de mon règne, je traversai l'Euphrate pour la seizième fois. Hazaël de Damas se confia dans la force de ses soldats... Il fit de Sanour, pic des montagnes qui sont vis-à-vis du Liban, sa forteresse. Je combattis contre lui, je le défis; je détruisis 6 000 hommes de son armée; je lui pris 1121 de ses chars, 470 de ses chevaux avec ses bagages. Pour sauver sa vie, il s'enfuit. Je le poursuivis; je l'enfermai dans Damas, sa ville royale. J'allai vers les montagnes du Hauran; je saccageai des villes sans nombre; j'y mis le feu; j'emmenai des prisonniers sans nombre.

Trois ans plus tard, Salmanasar annonce qu'il a franchi l'Euphrate pour la vingt et unième fois, qu'il s'est avancé contre les villes d'Hazaël et qu'il s'est emparé de quatre d'entre elles ².

1. Osée, viii, 9.

2. F. Vigouroux, *loc. cit.*, p. 482-484. Cf. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. III, p. 85-87.

CHAPITRE VI

ENTRE L'USURPATION D'ATHALIE ET LA RUINE DU ROYAUME D'ISRAEL

(884-722 avant J.-C.).

I. — Athalie et Joas sur le trône de Juda (884-840) ¹.

Athalie, cette fille d'Achab et de Jézabel que le récit biblique nous a déjà présentée à l'occasion de son mariage avec Joram, roi de Juda, avait survécu à son mari, et aussi à son fils Ochozias, dont le règne avait duré un an à peine. Ses autres fils avaient été massacrés par les Arabes, ainsi qu'il a été dit plus haut ², et, plus récemment, plusieurs de ses petits-fils avaient dû succomber sous les coups de Jéhu ³. Mais il lui en restait d'autres, car Ochozias avait laissé des fils, dont l'aîné était l'héritier légitime de la couronne. Mais cette femme, orgueilleuse et ambitieuse à l'excès, résolut de s'emparer à tout prix du trône, en mettant à profit l'impuissance de ces jeunes princes. Non moins cruelle que sa mère, pour être sûre qu'aucun d'eux ne revendiquerait ses droits, elle ne recula pas devant un crime atroce, et « elle fit périr toute la race royale ⁴ » foulant sous ses pieds les cadavres de ses petits-fils et des autres princes royaux, plutôt que de subir elle-même une déchéance.

Mais le Seigneur avait promis que « la lampe de David ne s'éteindrait pas » avant la venue du Messie, et il permit qu'un des fils d'Ochozias, le plus jeune de tous, nommé Joas et âgé seulement d'un an, échappât au carnage. Il fut sauvé par sa tante Joséba, fille du roi Joram et sœur d'Ochozias, mais née probablement d'une autre mère qu'Athalie. Elle avait épousé le grand-prêtre Joïada. Elle réussit à faire disparaître l'enfant au moment du massacre et à le cacher, avec sa nourrice, dans la chambre du palais qui servait de magasin pour les lits et la literie. De cette cachette transitoire, elle le fit passer dans une des chambres attenantes au temple :

1. IV Rois, xi, 1-xii, 21; II Paralip., xxii, 10-xxiv, 27. — 2. Cf. II Par., xxi, 17. — 3. IV Rois, x, 14. — 4. IV Rois, xi, 1.

retraite beaucoup plus sûre, où il demeura pendant six ans, dans le plus grand secret ¹.

Cependant Athalie régna sans contestation, son coup d'État ayant pleinement réussi (884-878 avant J.-C.). Sur ce règne, si humiliant pour le peuple de Juda, nous n'avons qu'un seul renseignement, qui nous a été transmis par l'auteur des Paralipomènes ² : « L'impie Athalie ravagea la maison de Dieu, et fit servir pour les Baals toutes les choses consacrées à la maison du Seigneur. » Elle pilla donc le temple et le dépouilla de ses objets les plus précieux, qu'elle plaça dans les sanctuaires de Baal, son dieu favori comme il l'avait été de sa mère Jézabel. C'est ainsi que, même dans le royaume de Juda, même à Jérusalem, le culte de Baal devint la religion officielle tout au moins de la cour.

Heureusement une réaction, tout à la fois politique et religieuse, se préparait. Le saint pontife Joïada en fut l'âme. Les deux récits parallèles des livres des Rois et des Paralipomènes ³, décrivent nettement, en se complétant l'un l'autre, les détails de la conspiration destinée à renverser l'odieuse usurpatrice et à rendre le trône au roi légitime. Selon sa coutume, l'auteur des Paralipomènes s'occupe surtout du rôle joué par les prêtres et les lévites dans cet épisode, tandis que le livre des Rois insiste davantage sur le côté civil et militaire du complot.

Joïada, ce pontife digne de temps meilleurs, ardent défenseur de l'autel en même temps que du trône, avait parfaitement combiné son plan, et il en conduisit l'exécution avec une rare habileté. Pour réussir, il avait besoin d'officiers et de soldats. Il commença donc par s'associer cinq capitaines de la garde royale, qu'il réunit secrètement auprès de lui dans une des dépendances du temple. Il leur fit prêter, dans le lieu saint, un serment solennel, par lequel ils s'engageaient à ne pas trahir son projet. Il le leur confia d'abord en gros et, pour exciter davantage leur zèle, il leur présenta le jeune Joas, dont l'existence était demeurée entièrement inconnue du public. Il leur communiqua ensuite les détails de son plan d'action. Pour que la conspiration eût des chances d'aboutir, il était nécessaire d'occuper militairement le palais et le temple : le palais, pour surveiller Athalie et ses partisans; le temple, pour protéger Joas. La révolte contre Athalie devait éclater un samedi, parce que, ce jour-là, aussi bien les soldats de garde au palais que les lévites de service dans le temple, étaient remplacés par d'autres soldats et d'autres lévites. On s'arrangerait donc de manière à disposer d'eux tous, au moment où ils se remplaceraient. Le nombre des défenseurs de

1. IV Rois, xi, 1-3; II Par., xxii, 10-126 — 2. II Par., xxiv, 7. — 3. IV Rois, xi, 4-12; II Par., xxiii, 1-11.

Joas serait ainsi doublé. Les soldats chargés de la garde du palais seraient divisés en trois groupes, qui occuperaient les principales entrées et qui empêcheraient d'y pénétrer. Ceux auxquels serait confiée la garde du temple formeraient deux compagnies, qui auraient pour principal rôle d'entourer le jeune Joas, de veiller à sa sûreté et de mettre à mort quiconque voudrait s'approcher de lui.

Les officiers approuvèrent le plan de Joïada, et allèrent, sur son ordre, recruter discrètement des adhérents dans tout le royaume; car, pour le succès d'une opération si délicate, il était nécessaire d'avoir l'assentiment des personnages les meilleurs et les plus influents du pays. On l'obtint sans peine, soit dans le monde ecclésiastique, soit dans le monde laïque; en effet, les agissements impies et tyranniques d'Athalie avaient multiplié les mécontents¹.

Au jour convenu, chacun fut à sa place. Les soldats, indépendam-



Fig. 67. — Trompette égyptienne. (Musée du Louvre.)

ment de leurs armes accoutumées, furent munis de lances et de boucliers que David avait autrefois déposés dans le temple : ce trait donnait un caractère encore plus intime au couronnement de l'arrière-petit-fils du grand roi. La cérémonie eut lieu dans la cour des prêtres, auprès du portique du sanctuaire proprement dit. Joïada déposa sur la tête du jeune prince le diadème royal, et aussi, mais pour un instant seulement, le livre de la Loi, pour rappeler à Joas que son premier et perpétuel devoir serait d'en accomplir toutes les prescriptions. Il l'oignit d'huile sainte, tandis que tous les assistants — prêtres, lévites, officiers et soldats, de nombreux habitants de Jérusalem et d'ailleurs — applaudissaient en battant des mains et en criant : « Vive le roi !² ».

Le temple et le palais royal étaient très rapprochés l'un de l'autre. Le bruit de ces acclamations parvint donc aisément aux oreilles d'Athalie, qui voulut savoir ce qu'elles signifiaient. Elle ne manquait pas plus de courage que sa mère. Elle accourut donc, redoutant sans doute que cette manifestation, ne fût dirigée contre elle. Quel spectacle n'eût-elle pas sous les yeux, lorsqu'elle s'avança dans la cour du temple ! Joas était sur une estrade, le front ceint

1. IV Rois, xi, 4-8; II Par., xxiii, 2-7.

2. IV Rois, xi, 9-12; II Par., xxiii, 8-11.

de la couronne royale. Les officiers et les soldats, plusieurs chefs du peuple, les prêtres, les lévites et d'autres encore, étaient à ses côtés. Les trompettes sacerdotales (fig. 67) retentissaient bruyamment et joyeusement. « Trahison! trahison! » s'écria la reine, en déchirant ses vêtements dans un mouvement d'indignation. Il lui fut impossible de proférer d'autres paroles, tant l'émotion la suffoquait. « Faites-la sortir, et tuez quiconque voudrait la suivre, » ordonna Joïada. Il ne convenait pas que l'enclos sacré fût souillé de son sang. Les soldats la saisirent et l'entraînèrent de force, à travers les rangs de la foule, vers l'entrée du palais, auprès des écuries royales, et on lui donna le coup de mort¹. Avec cette femme impie et cruelle disparaissait l'une des figures les plus repoussantes des annales bibliques.

La cérémonie du couronnement de Joas fut complétée par deux actes solennels. Joïada renouvela « entre le Seigneur, le peuple et la Loi, l'alliance d'après laquelle les Israélites devaient être le peuple du Seigneur, et il établit une alliance entre le roi et le peuple. » L'alliance autrefois conclue avec Dieu au Sinaï avait été moralement rompue par l'introduction officielle du culte de Baal. Le grand-prêtre obtint facilement du jeune roi et du peuple la promesse qu'ils s'y conformeraient strictement désormais. D'autre part, Joas fit le serment d'accomplir tous ses devoirs royaux envers son peuple, et celui-ci jura au monarque une loyauté inviolable². Cela fait, on conduisit le roi dans son palais par l'entrée principale, et on le fit asseoir sur le trône de ses pères. La nouvelle de cette révolution, bien loin d'occasionner aucun trouble à Jérusalem et dans le royaume, y fut au contraire accueillie avec calme et avec joie, tant la reine Athalie était devenue impopulaire³. A l'issue de la cérémonie, le peuple se précipita vers le temple de Baal, qu'il démolit et dont il détruisit les autels et les statues. Matthan, le grand-prêtre du dieu, fut mis à mort⁴.

Avant de raconter les événements du règne de Joas, qui fut le huitième roi de Juda (Athalie comprise dans ce chiffre), nos deux historiens en marquent la durée et le caractère moral, selon leur habitude. Ce prince régna pendant quarante ans, comme Saül, David et Salomon : de 878 à 838 avant J.-C. La note qui suit fait pressentir que son règne eut deux parties fort distinctes, l'une bonne, l'autre mauvaise : « Joas fit ce qui est droit aux yeux du Seigneur aussi longtemps qu'il suivit la direction du prêtre Joïada⁵. » L'auteur des livres des Rois ajoute toutefois que, même dans la

1. IV Rois, xi, 13-16; II Par., xxiii, 12-15. — 2. IV Rois, xi, 17; II Par., xxiii, 16. — 3. IV Rois, xi, 20; II Par., xxiii, 20, 21. — 4. IV Rois, xi, 18; II Par., xxiii, 27. — 5. IV Rois, xii, 1-2; II Par., xxiv, 1, 2.

première moitié de son gouvernement, qui dura au moins vingt-trois ans¹, et qui fut de beaucoup la meilleure, « les hauts lieux ne disparurent pas (du pays); le peuple offrait encore des sacrifices et de l'encens sur les hauts lieux. » Rappelons que cette réserve, faite à propos de la plupart des rois de Juda, ne désigne pas un culte idolâtrique. Ainsi qu'il a été expliqué plus haut², c'est au vrai Dieu qu'étaient offerts ces sacrifices, mais d'une manière irrégulière, puisque, depuis la construction du temple, c'est seulement à Jérusalem qu'on devait sacrifier³. Le culte des hauts lieux était un emprunt fait aux pratiques idolâtriques des Cananéens; c'est pour ce motif qu'il déplaisait au Seigneur et qu'il avait été interdit. Les Hébreux l'avaient fâcheusement adopté, presque aussitôt après la conquête de la Terre promise⁴, et souvent ils y mêlaient eux-mêmes des sentiments et des actes contraires à la religion du vrai Dieu.

Dès que Joas eut atteint l'âge nubile, Joïada lui fit contracter un double mariage. Le jeune roi étant alors le seul membre masculin de la famille royale, le pontife se préoccupait de cette situation anormale, et désirait que son neveu eût promptement des enfants⁵. Mais Joïada attira surtout l'attention de Joas sur le culte sacré, qu'il s'était d'ailleurs appliqué personnellement, en digne grand-prêtre qu'il était, à réorganiser d'après les règles établies autrefois par David au sujet des sacrifices et du chant liturgique⁶. Le temple de Salomon avait alors cent trente ans d'existence, et il avait eu plus d'une fois à souffrir, tout particulièrement quand Athalie l'avait mis au pillage. Conseillé par Joïada, Joas s'occupa d'y faire les réparations nécessaires, dont plusieurs étaient vraiment urgentes. Mais il fallait d'abord songer à se procurer les fonds considérables que ces travaux allaient exiger. Le roi ordonna donc aux prêtres de mettre en réserve, dans ce but, plusieurs des revenus sacrés; en particulier les quatre suivants : 1^o le demi-sicle (1 fr. 44) que devait payer annuellement tout Israélite à partir de sa vingtième année⁷; 2^o les cinq sicles (14 fr. 40) offerts pour le rachat des premiers-nés⁸; 3^o les sommes déterminées pour l'exemption de certains vœux⁹; 4^o toutes les offrandes volontaires¹⁰. Pour que ces offrandes fussent plus abondantes, Joas voulut que les prêtres allassent quêter dans toutes les villes du royaume¹¹.

Malheureusement, les ministres sacrés négligèrent pendant assez

1. IV Rois, xii, 6.

2. A propos des passages III Rois, iii, 4; xv, 14, etc.

3. Lévitique, xvii, 3-4. — 4. Juges, xiii, 16. — 5. II Par., xxiv, 1. —

6. II Par., xxiii, 18-19. — 7. Exode, xxx, 13. — 8. Ex., xiii, 1-16; Nombres, xviii, 16. — 9. Lévitique, xxvii, 2-31. — 10. Lévitique, xxii, 18-23. —

11. IV Rois, xii, 4-5; II Par., xxiv, 4-5.

longtemps — jusqu'à la vingt-troisième année du règne de Joas — de se conformer à ces ordonnances; ou du moins, « ils ne se hâtèrent pas » de s'y conformer, suivant l'expression adoucie de l'auteur des Paralipomènes. On peut alléguer à leur décharge, que les revenus en question étaient vraisemblablement assez modiques durant cette époque troublée, et que les membres de la tribu de Lévi avaient besoin, pour faire vivre décemment leur famille, des sommes qu'ils représentaient¹. En tout cas, cette situation ne pouvait pas se prolonger davantage. La vingt-troisième année de son règne, Joas accomplit donc, quoique en douceur, un acte d'autorité. De concert avec Joïada, il retira aux prêtres soit le contrôle des fonds destinés à la restauration du temple, soit la direction des travaux. Les ministres sacrés se virent sans trop de peine déchargés d'une mission délicate et difficile². C'est alors que fut installé pour la première fois, à côté de l'autel des holocaustes, à droite du portique du temple, un tronc semblable aux nôtres, mais de dimensions considérables. A sa partie supérieure était pratiquée une ouverture, par laquelle on faisait passer les aumônes. Les habitants du royaume, avertis par une proclamation officielle, approuvèrent cette décision et se montrèrent généreux. Lorsque les lévites préposés à la garde de ce tronc supposaient qu'il était rempli, ils avertissaient le secrétaire d'État qui, accompagné du grand-prêtre, venait ouvrir et vider le tronc, puis le remettre en place. On recueillit ainsi « de l'argent en abondance. » Le roi et le grand-prêtre remettaient ces sommes à ceux qui étaient chargés de diriger les travaux de réparation, et qui payaient directement les tailleurs de pierre, les charpentiers, les maçons, ceux qui travaillaient le fer et l'airain, et les autres ouvriers.

Grâce à cette organisation, tout alla rapidement. Lorsque la restauration du temple fut achevée, les directeurs des travaux rapportèrent à Joas et à Joïada l'argent qui leur restait, et il fut employé à fabriquer des ustensiles de toute sorte, en or et en argent, pour le service du culte. La Bible note également qu'aussi longtemps que Joïada vécut, des holocaustes furent régulièrement offerts au Seigneur. Cette réflexion permet de supposer qu'ils cessèrent au moins en partie après sa mort³.

Ce saint pontife mourut « rassasié de jours », à l'âge de cent trente ans. On lui fit l'honneur, parfaitement mérité, de l'enterrer « dans la ville de David, avec les rois, parce qu'il avait fait le bien dans Israël, et à l'égard de Dieu et de son temple⁴. » Alors, continue l'auteur des Paralipomènes, « les chefs de Juda vinrent se prosterner devant le roi, et le roi les écouta. Ils abandonnèrent la maison du

1. IV Rois, xii, 4-6; II Par., xxiv, 4, 5. — 2. IV Rois, xii, 7, 8; II Par., xxiv, 6, 7. — 3. IV Rois, XII, 9-16; II Par., xxiv, 8-14. — 4. Par., xxiv, 15, 16.

Seigneur, le Dieu de leurs pères. et ils servirent les Astartés et les idoles. » Comment expliquer un si triste et si prompt changement?

Après la mort de Joïada Joas, dont une grande faiblesse de caractère paraît avoir été le principal défaut, subit donc sans savoir résister, l'influence des princes de Juda, qui étaient demeurés idolâtres au fond de l'âme. Entraîné par leurs mauvais conseils et leurs mauvais exemples, il commença par négliger le temple et son culte; puis il se livra sans pudeur au culte de Baal et d'Astarté. Une partie du peuple n'imita que trop bien la triste conduite de ses chefs. Le paganisme fut ainsi de nouveau protégé officiellement par la cour. Les protestations énergiques ne manquèrent pas. Il y eut en premier lieu celle du Seigneur lui-même, qui envoya des prophètes, pour avertir les apostats du châtement qu'il tenait en réserve contre eux, et pour essayer ainsi de les ramener à lui. Mais ces voix divines ne furent pas écoutées; elles provoquèrent même l'opposition des coupables. La voix la plus retentissante de toutes fut celle de Zacharie, fils¹ de Joïada, devenu probablement grand-prêtre à son tour, et qui « revêtu de l'esprit de Dieu, se présenta devant le peuple, en disant : Ainsi parle le Seigneur : Vous ne prospérerez pas; car vous avez abandonné le Seigneur, et il vous abandonnera. » Les chefs du mouvement idolâtrique s'indignèrent de cette démarche, pourtant si légitime. Bien plus, le roi, oubliant tout ce qu'il devait à Dieu et à Joïada, se laissa diriger encore par ses conseillers néfastes et ne craignit pas de prononcer un arrêt de mort contre Zacharie, malgré les liens du sang qui les unissaient tous deux. Le prophète fut cruellement lapidé dans la cour des prêtres, entre le portique du temple et l'autel des holocaustes. Avant d'expirer, Zacharie s'écria : « Que le Seigneur voie et qu'il fasse justice² ! » C'est sans doute à ce meurtre sacrilège que Jésus-Christ fit un jour allusion, en disant aux Juifs³ : « Sur vous retombera tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie⁴, que vous avez tué entre le temple et l'autel. »

La justice divine, à laquelle Zacharie en avait appelé, ne tarda pas à éclater contre le royaume de Juda tout entier. Elle choisit encore pour instrument le terrible Hazaël, roi de la Syrie damascène.

1. Ou plutôt, seulement petit-fils.

2. II Par., xxiv, 17-22. — 3. Matth., xxiii, 35.

4. Peut-être ce Barachie était-il fils de Joïada. La légende juive a brodé étrangement sur ce crime. Il aurait été impossible d'effacer les traces du sang de Zacharie, qui aurait encore été en ébullition deux cent cinquante ans plus tard, lorsque Nabuchodonosor pénétra dans le temple de Jérusalem. Il ne se serait calmé qu'après le massacre des prêtres juifs par les Assyriens. Voir le Talmud, *Sanhedr.*, 96, b; *Gittin*, 37, b.

Ce prince, maître déjà de toute la province de Galaad, pénétra sans peine sur le territoire de Juda et le traversa d'abord, pour aller attaquer la ville philistine de Geth, qui semble avoir fait partie du domaine de Joas à cette époque. Il s'en empara et s'avança ensuite contre Jérusalem, en remontant au nord-est. Comme le fait remarquer l'auteur des Paralipomènes, « l'armée des Syriens arriva avec un petit nombre d'hommes, et cependant le Seigneur livra entre leurs mains l'armée très considérable » des Juifs, « parce que ceux-ci, avaient abandonné le Seigneur, le Dieu de leurs pères. » Les Syriens mirent à mort tous les chefs de Juda. Joas, se sentant incapable de résister, acheta une paix honteuse, en livrant à Hazaël tout l'or qui était en réserve dans le trésor du temple et dans celui du palais royal. Il lui livra même tous ceux des objets précieux que Josaphat, Joram, et Ochozias avaient consacrés au culte divin, et que l'impie Athalie n'avait pas enlevés pour en orner le sanctuaire de Baal. Hazaël entra en Syrie, enrichi de ces dépouilles¹.

Déjà profondément humilié par cet affront, qui atteignait son royaume entier, Joas reçut peu après un châtement plus personnel encore. Ses serviteurs conspirèrent contre lui, et deux d'entre eux, Zabad et Jozabad, le tuèrent sur son lit. Il fut enterré dans la cité de David, non toutefois dans le sépulcre des rois, car on ne lui pardonnait pas d'avoir cruellement condamné à mort le fils de Joïada, et on le rendait responsable du désastre occasionné par l'invasion des Syriens. Il avait vécu quarante-sept ans et en avait régné quarante (878-838 avant J.-C.). Il eut pour successeur son fils Amasias.

II. — Joachaz et Joas, rois d'Israël: Amasias, roi de Juda².

Joachaz, fils de Jéhu, fut le onzième roi d'Israël. Il monta sur le trône la vingt-troisième année du règne de Joas de Juda, et régna pendant dix-sept ans à Samarie, sa capitale (856-839). Lui aussi, « il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, en commettant les mêmes péchés que Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, et il ne s'en détourna pas³ » : formule qui signifie, nous le savons, qu'il favorisa comme ses prédécesseurs le culte des veaux d'or. Aussi, pendant toute la durée de son règne, « la colère du Seigneur s'enflamma-t-elle contre Israël; il les livra entre les mains d'Hazaël, roi de Syrie, et entre les mains de Benhadad⁴, fils d'Hazaël. » Ce fut donc une période d'assujettissement et de rudes souffrances pour le royaume d'Israël. Toutefois, Dieu n'abandonna pas d'une manière absolue Joachaz et son peuple aux Syriens. Ils

1. IV Rois, xii, 17-18; II Par., xxiv, 23-24. — 2. IV Rois, xiii, 1-xiv, 29; II Par., xxv, 1-xxv, 13. — 3. IV Rois, xiii, 1, 2. — 4. Benhadad III.

ne perdirent pas complètement leur indépendance; mais ils furent battus à plusieurs reprises par Hazaël, qui enleva au roi d'Israël une partie de son territoire, et réduisit son armée à cinquante cavaliers, dix chars de guerre et dix mille fantassins. Tous les autres soldats de Joachaz avaient péri sur le champ de bataille, devenus, ajoute le récit biblique, « semblables à la poussière qu'on foule aux pieds. » Quel contraste avec l'époque de David, alors que les douze tribus réunies fournissaient aisément un contingent de 800 000 guerriers!

Sous l'impression de ses malheurs, Joachaz « caressa la face du Seigneur », comme s'exprime l'écrivain sacré; c'est-à-dire, implora humblement et pieusement son secours. Le Dieu de bonté se laissa fléchir, en souvenir de l'alliance qu'il avait autrefois conclue avec Abraham. « Il exauça Joachaz, car il vit l'oppression sous laquelle le roi de Syrie tenait Israël, et il donna un libérateur à Israël. » Néanmoins, la délivrance ne fut pas immédiate; Joachaz obtint seulement de ne pas voir son royaume totalement assujéti par Hazaël. C'est à son fils Joas, et surtout à son petit-fils Jéroboam II, qu'il était réservé de reprendre aux Syriens tout le territoire que ceux-ci avaient enlevé à lui et à ses prédécesseurs immédiats. Et pourtant les Israélites, dans leur ingratitude, n'abandonnèrent ni le culte des veaux d'or, ni même, du moins quelques-uns d'entre eux, celui de Baal et d'Astarté.

C'est là tout ce que la Bible nous apprend du règne de Joachaz. Elle ajoute en passant, que, malgré ses échecs militaires, ce prince ne manquait pas de vaillance. Après sa mort, il fut enterré à Samarie. Son fils Joas lui succéda, la trente-septième année du gouvernement de Joas, roi de Juda, de sorte que les deux trônes rivaux furent occupés en même temps par des princes du même nom. Ce Joas d'Israël régna seize ans à Samarie (841-825 avant J.-C.). De lui aussi il est dit qu'« il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, et ne se détourna pas des péchés de Jéroboam », fondateur du royaume schismatique des dix tribus¹.

Le quatrième livre des Rois insiste assez longuement sur une visite que le fils de Joram fit, peu de temps après sa prise de possession du trône, au vénérable prophète Élisée, alors gravement malade et qui devait bientôt mourir. Malgré l'imperfection de sa conduite religieuse, le nouveau roi comprenait qu'Élisée était, par sa sainteté et sa puissance auprès de Dieu, l'un des meilleurs soutiens de son royaume; aussi était-il désolé à la pensée qu'il allait le perdre. Arrivé auprès de l'illustre vieillard, il lui dit en pleurant : « Mon père, mon père! char d'Israël et sa cavalerie! » Joas empruntait

1. IV Rois, XIII, 10, 11.

ainsi à Élisée lui-même, pour le lui appliquer, le langage que celui-ci avait adressé à Élie, au moment où il était enlevé par un char de feu¹. Le prophète lui dit : « Prends un arc et des flèches. » Le roi obéit. L'arc était l'arme favorite des rois orientaux, qui sont souvent représentés comme d'habiles archers sur les monuments égyptiens et assyriens. Élisée dit ensuite : « Bande ton arc » (fig. 68). Lorsque l'arc eut été bandé, le prophète mit ses mains sur celles de Joas, comme pour participer directement à l'acte qui allait être accompli. et



Fig. 68. — Roi chaldéen armé d'un arc et de deux flèches. (Musée britannique.)

pour lui communiquer une valeur prophétique. Puis il dit : « Ouvre la fenêtre du côté de l'Orient. » A Samarie, l'Orient était dans la direction de la province de Galaad, alors occupée par les Syriens. Quand la fenêtre eut été ouverte, Élisée dit encore : « Tire ! » Joas tira, et le prophète reprit : « C'est une flèche de salut de la part du Seigneur; c'est une flèche de salut contre les Syriens; tu battras les Syriens à Aphec, de manière à les exterminer. »

Autrefois, Israël avait été mis en déroute à Aphec par les Syriens; cette ville sera donc transformée pour lui en un lieu de triomphe. Élisée dit encore à Joas : « Prends tes flèches. » Il les prit, et le prophète ajouta : « Frappe contre terre. » Le roi tira trois flèches sur le sol et s'arrêta. Élisée, mécontent, lui dit : « Si tu avais frappé la terre

1. IV Rois, II, 12.

cinq, six ou sept fois, tu aurais battu les Syriens, de manière à les exterminer; maintenant, tu les battras trois fois. » Divinement éclairé, l'homme de Dieu avait compris que ce manque de persistance de la part du roi dénotait son manque de zèle pour la guerre sainte, et son insouciance à profiter des avantages qu'il aurait un jour sur les Syriens; là encore, il s'arrêterait. Élisée, qui aimait tant son pays, en fut profondément attristé. Il aurait voulu que Joas vidât complètement son carquois contre l'ennemi national¹.

Quelque temps après, Élisée mourut, et on lui fit des funérailles solennelles. L'année suivante, des bandes de maraudeurs moabites envahirent le pays. Comme on enterrait alors un Israélite qui venait de mourir à Samarie, on aperçut une de ces bandes qui s'avancait à quelque distance. Épouvantés, les assistants ouvrirent, au hasard et en toute hâte, un sépulcre auprès duquel ils se trouvaient et ils y jetèrent leur mort. C'était le sépulcre d'Élisée. Or, en Orient, les morts sont souvent enterrés sans bière. Le contact entre les restes mortels du prophète et le cadavre du nouveau défunt fut donc immédiat, et un grand miracle se produisit. Le mort qu'on venait de jeter dans la tombe d'Élisée ressuscita immédiatement. Dieu permit ce prodige pour honorer la mémoire de son serviteur, qui avait été durant sa vie un si puissant thaumaturge². Si le nom d'Élisée est demeuré moins célèbre que celui de son glorieux maître, Élie, il s'est distingué, lui aussi, par son zèle inlassable pour les intérêts de son Dieu et de son peuple.

La suite du règne de Joas d'Israël coïncida avec celui d'Amasias, neuvième roi de Juda. A partir de cette époque, la situation des deux royaumes va s'améliorer notablement, mais pour un temps assez court. L'historien sacré fait remarquer ici que le roi de Syrie, Hazaël, qui avait « opprimé Israël pendant tout le règne de Joachaz », était mort vers la même date que ce prince. Il avait eu pour successeur son fils Benhadad III, qui était loin de posséder les mêmes qualités que lui. Le narrateur ajoute que Joas battit Benhadad par trois fois, et reprit aux Syriens les villes israélites dont Hazaël s'était autrefois emparé sur la rive droite du Jourdain. Il n'est pas encore question des villes de la province de Galaad, situées de l'autre côté du fleuve; elles ne seront reprises que par Jéroboam II, comme il sera dit plus loin. Mais, malgré la brièveté du récit biblique, il est manifeste que les trois victoires de Joas furent très brillantes, et créèrent un heureux contraste avec le triste état auquel le royaume d'Israël avait été réduit sous le règne précédent³.

Amasias était âgé de vingt-cinq ans, lorsqu'il succéda à son père.

1. IV Rois, XIII, 14-19. — 2. IV Rois, XIII, 20, 21. — 3. IV Rois, XIII, 22-25.

Joas de Juda; son règne dura vingt-neuf ans (839-810)¹. « Il fit ce qui est droit aux yeux du Seigneur », disent de concert les deux narrateurs : « non pas toutefois comme David, son ancêtre », ajoute l'auteur des deux derniers livres des Rois; « avec un cœur qui n'était point parfait », dit de son côté l'auteur des Paralipomènes. On lui reproche, comme à plusieurs de ses prédécesseurs et de ses successeurs, de n'avoir pas aboli le culte des hauts lieux, sur lesquels le peuple s'obstinait à immoler des victimes et à brûler de l'encens. C'était, avons-nous dit, une tolérance regrettable, coupable même jusqu'à un certain point².

La situation politique d'Amasias se trouvait quelque peu ébranlée par la conspiration qui avait abouti à l'assassinat de son père. Son premier acte fut de l'affermir par le châtement des deux meurtriers, qui subirent le dernier supplice. Nos documents font toutefois remarquer, à l'éloge du nouveau roi, qu'il ne fit pas mourir les fils des assassins. Cet acte de clémence, extrêmement rare en Orient³, fut inspiré à Amasias par son esprit d'obéissance à la loi divine, où il est dit expressément : « On ne fera pas mourir les pères pour les enfants, ni les enfants pour les pères⁴. » Jaloux peut-être des succès militaires que le roi Joas d'Israël avait remportés sur les Syriens, il se lança dans une expédition importante, que le IV^e livre des Rois résume en un seul verset, mais sur laquelle l'auteur des Paralipomènes fournit d'intéressants détails⁵. Il s'y prépara en réorganisant solidement son armée, qui avait eu beaucoup à souffrir de la part des Syriens⁶. Il semblerait presque qu'il fit une sorte de levée en masse, car il ordonna le dénombrement de tous ceux de ses sujets qui étaient capables de porter les armes, c'est-à-dire, d'après les anciens usages israélites, âgés de vingt ans et au-dessus⁷. On en compta 300 000 en chiffres ronds; ce qui suppose un affaiblissement considérable du royaume de Juda, car l'armée d'Asa, environ un siècle auparavant, se composait de 580 000 hommes, et plus récemment, celle de Josaphat en comptait 1 160 000⁸. Les guerres que les prédécesseurs immédiats d'Amasias avaient eu à soutenir contre les Édomites, les Philistins, les Arabes et les Syriens avaient décimé la population⁹.

Craignant que ces 300 000 soldats ne fussent insuffisants pour réaliser le projet qu'il avait en vue, Amasias acheta, au prix de 100 talents d'argent¹⁰, les services de 100 000 mercenaires du royaume

1. IV Rois, xiv, 1, 2; II Par., xxv, 1.— 2. IV Rois, xiv, 3, 4; II Par., xxv, 2.

3. Voir Hérodote, iii, 119; Quinte-Curce, vi, 11; Cicéron, *Adv. Brut.*, 15.

4. Deutéronome, xxiv, 36. — 5. IV Rois, xiv, 7; II Par., xxv, 5-16. —

6. II Par., xxiv, 23-24. — 7. Nombres, i, 3; I Par., xxvii, 23. — 8. II Par., xiv, 8, et xvii, 14-18. — 9. II Par., xxi, 8-16; xxii, 5; xxiv, 23, 24.

10. 850,000 fr., si le talent d'argent équivalait, comme l'on croit, à 8,500 fr.

d'Israël. Cette démarche inconsidérée lui attira de très justes observations de la part d'un « homme de Dieu », qui est demeuré inconnu :

O roi, qu'une armée d'Israël ne marche pas avec toi; car le Seigneur n'est pas avec Israël, avec tous ces fils d'Éphraïm. Si tu vas avec eux, quand même tu accomplirais des actes de vaillance en combattant, Dieu te fera tomber devant l'ennemi; car Dieu a le pouvoir d'aider et de faire tomber.

Évidemment, le Seigneur ne pouvait pas favoriser le royaume d'Israël, qui s'était violemment et iniquement séparé de lui. S'il l'avait laissé subsister, c'était par pure miséricorde, et parce qu'il voulait lui donner le temps de se repentir. Amasias courait donc le risque d'offenser son Dieu, en prenant à sa solde des hommes appartenant à ce royaume. S'il avait eu un plus grand esprit de foi, il n'aurait pas recherché de tels auxiliaires. L'objection qu'il fit au prophète était cependant assez naturelle dans la circonstance : « Que deviendront les cent talents que j'ai donnés à la troupe d'Israël? » Amasias voyait avec peine qu'une somme si considérable allait être sacrifiée. L'homme de Dieu le rassura, en répondant : « Le Seigneur peut te donner plus que cela. » Amasias obéit, et congédia les mercenaires israélites. Mais ceux-ci regardèrent leur licenciement comme un affront, et ils en éprouvèrent une vive indignation, qui se traduira bientôt par de violentes représailles. Ils avaient évidemment compté, selon la coutume d'alors, revenir chargés de riches dépouilles, après l'expédition pour laquelle ils avaient été recrutés.

Leur départ n'arrêta pas les préparatifs d'Amasias. Quand tout fut prêt, il se mit résolument en campagne contre les Édomites. Ils avaient secoué le joug des rois de Juda pendant le règne de Joram¹, et Amasias était décidé à le leur imposer de nouveau. Il remporta sur eux une brillante victoire « dans la vallée du Sel », située au sud de la mer Morte. Elle séparait le territoire de Juda de celui d'Édom. A l'époque de David, Abisaï y avait déjà battu les Édomites². 10 000 soldats ennemis trouvèrent la mort dans le combat et 10 000 autres furent faits prisonniers. Profitant habilement de ce succès, Amasias pénétra avec toute son armée dans l'étroit défilé qui conduit à Pétra (fig. 69) (en hébreu, *Sélah*, « rocher »), capitale de l'Idumée, ainsi nommée parce qu'elle était en grande partie taillée dans d'énormes rochers de grès rouge. Ses ruines subsistent encore et forment un des monuments les plus remarquables des temps anciens³. Les Édomites s'y croyaient en parfaite sécurité,

1. IV Rois, viii, 20-22. — 2. II Rois, viii, 13; I Par., xviii, 12, 13.

3. Voir les *Dictionnaires de la Bible*, au mot « Pétra »; Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, édit. de 1892, p. 48-55; Stanley, *Sinai and Palestine*, nouv. édit., p. 87-92.

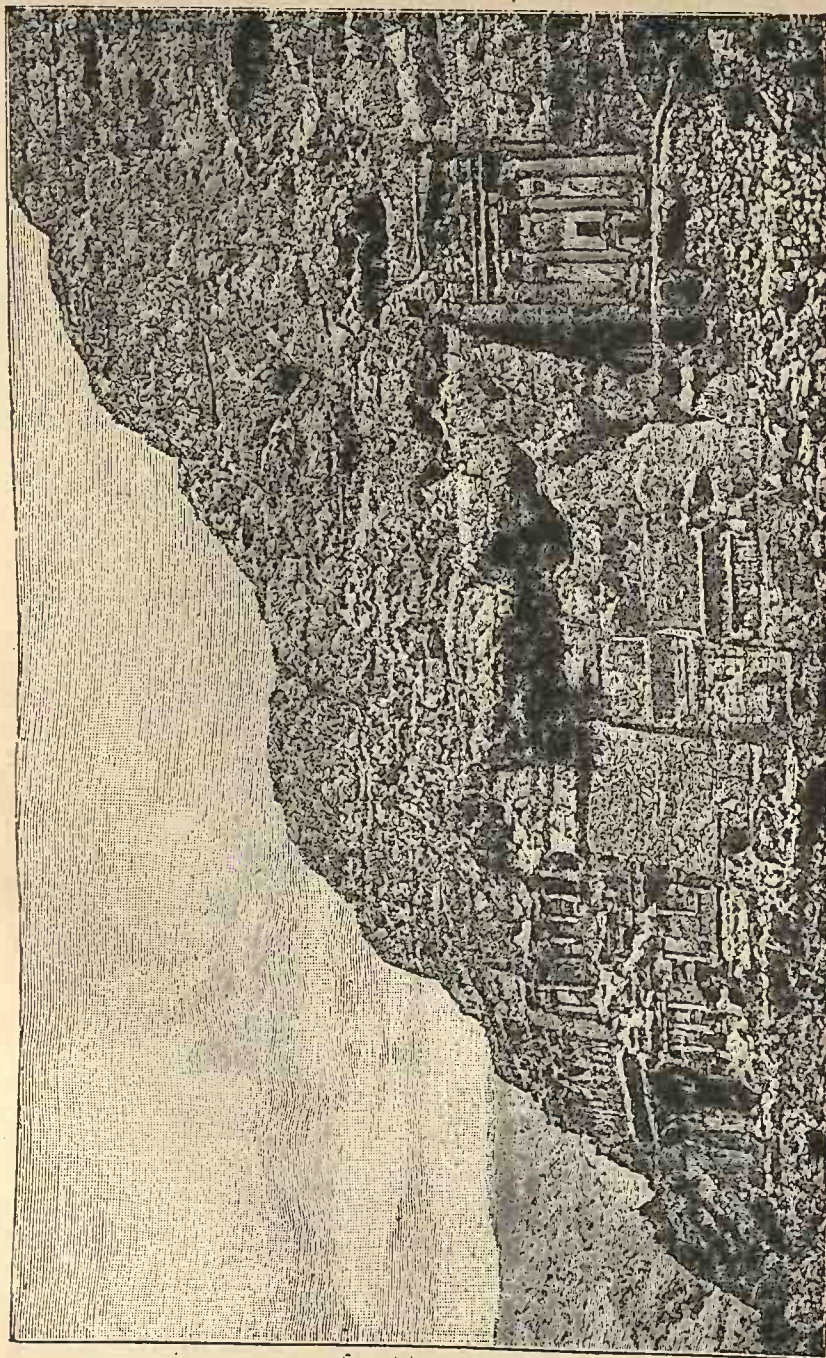


Fig. 69. — Vue de Pétra. (D'après une photographie.)

car la gorge resserrée, tortueuse, surplombée de rochers à pic, par laquelle on arrive à la ville après une marche d'une heure et demie, était facile à défendre. Mais, à la suite de sa victoire, il fut aisé au roi de Juda de s'en emparer. Il fit alors monter ses 10 000 prisonniers au sommet des rochers, et on les précipita en bas. Ils furent tous affreusement broyés. Par cet acte de terrible vengeance, accompli à la façon antique, Amasias réussit à inspirer un salutaire effroi au reste de la nation. Mais, tandis qu'il luttait avantageusement contre les Édomites, les 100 000 mercenaires d'Israël qu'il avait éconduits se jetèrent sur son territoire dénué de troupes, et en ravagèrent la partie septentrionale, jusqu'à Bethoron. Ils pillèrent les villes, tuèrent 3 000 habitants et se retirèrent avec un riche butin ¹.

Cette campagne iduméenne, quoique victorieuse, eut encore une conséquence plus funeste pour Amasias. En rentrant à Jérusalem, il y rapporta comme un trophée les idoles des vaincus. En cela, il se conformait à une coutume généralement suivie dans l'antiquité, ainsi qu'en font foi les monuments assyriens et égyptiens ². Malheureusement, par la plus étrange et la plus criminelle des aberrations, Amasias en vint à se faire l'adorateur de ces dieux de néant, oubliant qu'ils avaient été incapables de sauver les Édomites. Le Seigneur protesta sans retard contre cette ingratitude et cette grossière injure. Il envoya au monarque sacrilège un prophète qui lui adressa ce reproche : « Pourquoi as-tu adoré les dieux de ce peuple, alors qu'ils n'ont pas pu les délivrer de ta main ? » Amasias fit à l'envoyé de Dieu une insolente réponse, qui aggravait encore sa faute : « T'avons-nous établi conseiller du roi ? Retire-toi ! Veux-tu qu'on te tue ? » Le prophète reprit avec calme : « Je sais que Dieu a résolu de te perdre, parce que tu as fait cela et que tu n'as pas écouté mon conseil. » La menace se réalisera bientôt ³.

Peu de temps sans doute après la victoire qu'il avait remportée sur les Édomites, Amasias, grisé par ce succès, ou désireux de tirer vengeance de la conduite des mercenaires israélites, osa porter ce défi à Joas, petit-fils de Jéhu, qui gouvernait alors le royaume des dix tribus : « Viens, voyons-nous en face ». Cet euphémisme était en réalité une provocation hautaine, qui revenait à dire : Voyons-nous sur un champ de bataille. Conscient de sa force, Joas fit porter à Amasias une fière réponse, présentée, dans sa première partie, sous la forme d'un petit apologue qui rappelle la fable de Jotham ⁴ :

L'épine du Liban envoya dire au cèdre du Liban : « Donne ta fille pour femme à mon fils. » Et les bêtes sauvages du Liban passèrent, et foulèrent aux pieds l'épine.

¹. II Par., xxv, 13. — ². Voir aussi Tite-Live, v, 22. — ³. II Par., xxv, 14-16. — ⁴. Juges, ix, 8-15.

On devine sans peine que le cèdre du Liban, cet arbre magnifique, figure ici le puissant roi d'Israël; l'épine n'est autre qu'Amasias, ce provocateur insensé qui n'a pas conscience de sa faiblesse. Quelle audace dans cette demande en mariage! Et quel dédain dans la manière dont le cèdre expose son refus! Les bêtes sauvages du Liban se chargeront de la porter. Bien que l'apologue contint clairement sa réponse, Joas la présenta ensuite sans image, en ces termes dignes, mais menaçants :

Tu as battu les Édomites, et ton cœur se soulève (d'orgueil). Jouis de ta gloire et demeure chez toi. Pourquoi t'engager dans une entreprise fâcheuse, qui amènerait ta ruine et celle de Juda?

Amasias ne voulut pas se laisser convaincre et marcha contre le roi d'Israël, qui s'avança, lui aussi, au devant de son rival. « Ils se virent en face », comme l'avait désiré follement le roi de Juda. La rencontre eut lieu à Bethsamès, sur son propre territoire, aujourd'hui *Ain-Chems*, bourgade dans laquelle les Philistins avaient autrefois rapporté l'arche d'alliance aux Hébreux¹. Amasias subit une complète défaite, et tomba lui-même comme prisonnier entre les mains du vainqueur. Joas le conduisit à Jérusalem, dont il se fit ouvrir les portes. Sur son ordre, on démantela en partie les remparts de la ville, en y faisant une brèche de 400 coudées (environ 200 mètres), au nord-ouest. D'après l'historien Josèphe², c'est par cette brèche que Joas aurait fait son entrée triomphale dans la capitale de Juda, accompagné de son prisonnier. Il ne se retira qu'après avoir déposé le temple et le palais royal de tout l'or et de tout l'argent qui s'y trouvaient. Il emmena des otages à Samarie. On en a fait souvent la remarque, le roi d'Israël se conduisit dans cette circonstance avec une modération et une générosité très rares à cette époque. En effet, il aurait pu enlever à Amasias la couronne et même la vie, puis annexer purement et simplement le territoire de Juda à son propre royaume. Mais le Seigneur veillait sur l'accomplissement de la promesse qu'il avait faite autrefois à David, de lui laisser des descendants jusqu'à l'avènement du Messie³.

Joas d'Israël mourut quelque temps après cette victoire, et fut enterré à Samarie. Amasias lui survécut de seize ans⁴. Ce dernier eut une fin tragique, semblable à celle de son père. Une conspiration se forma contre lui à Jérusalem, sans doute par suite du mécontentement qu'avait soulevé sa récente défaite, si humiliante pour tous ses sujets. Pour échapper aux conjurés, il s'enfuit jusqu'à Lachis, actuellement *Oum-Lachis*, ville fortifiée jadis par Roboam⁵. Elle

1. I Rois, vi, 9. — 2. *Ant.*, IX, ix, 13. — 3. II Rois, vii, 12-16. — 4. IV Rois, xiv, 8-14; II Par., xxv, 17-24. — 5. II Par., xi, 9.

était située sur la route d'Hébron à Jaffa, au sud-sud-est et à environ 55 kilomètres de Jérusalem. Amasias y fut poursuivi et saisi par ses ennemis, qui le mirent à mort. Ils ne lui refusèrent cependant pas les honneurs d'une sépulture royale. Ils firent transporter son corps à Jérusalem, et on l'enterra dans la cité de David, au mont Sion. Les conjurés n'essayèrent pas non plus d'interrompre l'ordre de la succession au trône, car ils n'en voulaient qu'à Amasias en personne. Le peuple prit donc Azarias ou Ozias, son fils, âgé seulement de seize ans, et le fit monter sur le trône, comme dixième roi de Juda (809 avant J.-C.).

III. — Jéroboam II, treizième roi d'Israël; Ozias, dixième roi de Juda¹.

C'est surtout sous le règne de ces deux princes que va se produire, dans les destinées du peuple de Dieu, l'heureuse amélioration dont nous avons parlé. Il y aura, de part et d'autre, des victoires fructueuses, et ensuite une paix qui procurera le repos et la richesse. En ce qui concerne le royaume d'Israël, nous avons assisté à sa profonde humiliation sous le règne de Joachaz. Ce prince eut alors l'excellente pensée d'invoquer le secours du Seigneur, qui daigna lui promettre l'envoi d'un libérateur. Son fils Joas commença à remplir ce rôle, par sa triple victoire sur les Syriens; mais le véritable libérateur du royaume fut Jéroboam II, fils de Joas et treizième roi d'Israël. Il succéda à son père la quinzième année d'Amasias, roi de Juda, et régna pendant trente-neuf ans (823-784 avant J.-C.) d'après IV Rois, xiv, 23; quarante-neuf ans (823-774) d'après IV Rois, xv, 8². De tous les gouvernements qui se succédèrent dans le royaume d'Israël, le sien fut incontestablement le plus prospère.

Nous ne connaissons cependant qu'un petit nombre des événements de son règne; mais ceux dont le IV^e livre des Rois nous a conservé le souvenir sont très significatifs par eux-mêmes. Les écrits des prophètes contemporains Amos et Osée, que nous analyserons plus loin, nous permettront de compléter ces trop brefs renseignements. Toutefois, si ces écrits attestent, eux aussi, la prospérité matérielle

1. IV Rois, xiv, 23-xv, 7; II Par., xxvi, 1-239.

2. En effet, d'après ce second texte, Jéroboam II, devenu roi la quinzième année d'Amasias de Juda, aurait régné jusqu'à la trente-huitième année d'Ozias ou Azarias, successeur d'Amasias; ce qui fait 49 ans (11 + 38). Pour expliquer cette divergence, on a supposé une erreur de copiste; ce qui est fort possible. D'autres auteurs ont admis l'existence d'un interrègne de dix ans après la mort de Jéroboam II; mais on n'en a pas de preuves.

d'Israël à cette époque, ils en tracent un triste portrait au point de vue moral.

Jéroboam II fut d'abord assez habile et assez fort pour reprendre aux Syriens le vaste territoire situé à l'est du Jourdain, « depuis l'entrée d'Émath (c'est-à-dire, depuis la plaine de Cœlésyrie) jusqu'à la mer Morte », dont ils s'étaient autrefois emparés. Cette formule représente la province de Galaad et les territoires des Ammonites et des Moabites; ce qui suppose toute une série d'expéditions victorieuses contre les Syriens et contre les petits peuples guerriers d'Ammon et de Moab. Jéroboam II rendit ainsi au royaume d'Israël ses limites anciennes¹. La facilité relative avec laquelle il paraît avoir accompli ces divers exploits s'explique par l'état de faiblesse dans lequel la Syrie était tombée, à la suite des défaites successives que lui avaient infligées les Assyriens, alors à l'apogée de leur puissance. Ainsi, Rammounira II, second successeur de Salmanasar III, se vante, dans le style ronflant des inscriptions assyriennes, d'avoir « mis à ses pieds les rois des quatre parties du monde », et de leur avoir « imposé un tribut et des redevances ».

J'ai marché aussi, continue-t-il, contre le pays d'*Imérinou* (la Syrie damascène), contre le roi de ce pays. Je l'ai enfermé dans Damas, sa capitale. La terreur de la majesté de mon maître (le dieu Assur) le renversa. Il embrassa mes pieds, et fit sa soumission. Je pris à Damas, sa résidence, au milieu de son palais, 300 talents d'argent, 20 talents d'or, 3 000 talents de cuivre, 5 000 talents de fer, des étoffes de diverses couleurs et des vêtements, un lit d'ivoire, un siège d'ivoire, ses biens et ses meubles sans nombre².

Le prophète Jonas, dont nous raconterons bientôt la mission à Ninive, avait prédit à Jéroboam II, de la part du Seigneur, ses glorieuses victoires sur les Syriens et les peuples d'alentour³. Après avoir mentionné ce fait, l'historien sacré attribue de nouveau les succès de Jéroboam II à la miséricorde du Dieu d'Israël, et à la fidélité avec laquelle il tient ses promesses :

Le Seigneur vit l'affliction d'Israël qui était à son comble, et l'extrémité à laquelle étaient réduits esclaves et hommes libres, sans que personne vint au secours d'Israël. Or, le Seigneur n'avait pas résolu d'effacer le nom d'Israël de dessous le ciel, et il les délivra par Jéroboam⁴.

Et pourtant, il est dit de ce prince, comme de tous ceux qui l'avaient précédé sur le trône du royaume schismatique, qu'« il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, et ne se détourna d'aucun

1. IV Rois, xiv, 25.

2. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 487-488.

3. IV Rois, xiii, 25. — 4. IV Rois, xiii, 26, 27.

des péchés de Jéroboam (Ier), fils de Nabath, qui avait fait pécher Israël. » Il mourut en 774, et son fils Zacharie régna à sa place.

Mais revenons au royaume de Juda, pour raconter le règne du jeune Azarias ou Ozias, qui avait succédé à son père Amasias, en des circonstances si douloureuses. L'histoire de ce règne est exposée beaucoup plus longuement par l'auteur des Paralipomènes que par celui des deux derniers livres des Rois ¹. Ici, toutefois, une note intéressante, unique en son genre, ouvre le récit. Elle nous apprend qu'après la mort tragique d'Amasias, « tout le peuple de Juda, prit Azarias, âgé de seize ans, et l'établit roi à la place de son père ². » Ce trait marque un vif attachement du peuple pour le jeune prince, et le désir de lui montrer qu'on ne lui tiendrait pas rigueur à cause des fautes de son père, dont il n'était nullement responsable. Dans le cas, très possible, où Amasias aurait été renversé et mis à mort à la suite d'un complot militaire, cette conduite du peuple aurait eu le caractère d'une protestation.

Le nom du nouveau monarque, qui fut le dixième roi de Juda, demande une explication. Au livre des Rois, il apparaît d'abord sous la forme d'Azarias, qu'emploient également les inscriptions assyriennes (*Az-ri-ya-hou*). Mais les Paralipomènes ³, les livres prophétiques ⁴ et parfois aussi le IV^e livre des Rois ⁵, transforment ce nom en celui d'Ozias, qui est plus connu et plus usité. De ces deux dénominations, la première signifie en hébreu : « Jéhovah est ma force » (*'Uzziahou*) ; la seconde : « Jéhovah est mon secours » (*'Azariyahou*). On n'a pas encore réussi à expliquer d'une manière satisfaisante le motif pour lequel ce prince reçut ce double nom.

Son règne eut la durée exceptionnellement longue de cinquante-deux ans (810-758 avant J.-C.). Aussi Ozias vit-il passer six rois sur le trône d'Israël : Jéroboam II pendant vingt-trois ans, Zacharie, Sellum, Manahen, Phacéia, Phacée pendant un an. Pour caractériser sa conduite, le quatrième livre des Rois dit qu'il « fit ce qui est droit aux yeux du Seigneur, comme l'avait fait Amasias son père. » Les Paralipomènes ajoutent qu'il « s'appliqua à rechercher Dieu tant que vécut Zacharie, qui avait l'intelligence des visions de Dieu ⁶, » et que, « aussi longtemps qu'il rechercha le Seigneur, Dieu le fit prospérer. » Au fond et pendant la plus grande partie de son règne. Ozias fut un excellent roi, et son gouvernement fut l'un des

1. IV Rois, xiv, 20-22, et xv, 1-7; II Par., xxvi, 1-23. — 2. IV Rois, xiv, 20.

3. Excepté au passage I Par., iii, 12.

4. Isaïe, i, 1; vi, 1; vii, 1; Osée, i, 1; Amos, i, 1.

5. IV Rois, xv, 13 (dans l'hébreu), 30, 32 et 34.

6. Cette formule désigne manifestement un prophète; mais c'est tout ce que nous savons de ce Zacharie.

plus heureux et des plus glorieux du royaume de Juda. Mais la note des Paralipomènes, comme autrefois celle du IV^e livre des Rois, XII, 2, au sujet de Joas son grand-père, et du pontife Joïada, donne à entendre qu'après la mort du prophète Zacharie, dont il avait d'abord fidèlement suivi les conseils, sa conduite laissa à désirer, et qu'alors Dieu lui retira sa faveur. Du reste, il fut aussi impuisant que ses prédécesseurs à supprimer le culte des hauts lieux, tant le peuple avait pris la fâcheuse habitude d'y offrir des sacrifices et d'y brûler de l'encens en l'honneur du vrai Dieu ¹.

En montant sur le trône, Ozias trouva le royaume dans le plus triste état, après le désastre humiliant que lui avait fait subir Joas d'Israël. A sa mort, il le laissa puissant et indépendant. Son premier acte consista à recouvrer et à rebâtir, ou du moins à fortifier, la ville d'Élath, située à l'extrémité septentrionale du golfe de la mer Rouge auquel elle a donné son nom. C'est ce port qui avait servi de base aux opérations commerciales de Salomon avec les Indes. Les Édomites, dont elle avait été la propriété de temps immémorial, en avaient repris possession quand ils se révoltèrent contre Joram de Juda ². Pour la leur enlever de nouveau, il fallait qu'Ozias eût remporté sur eux une grande victoire, et se fût emparé de leur territoire presque dans son entier ³. Son père, Amasias, avait subjugué ce petit peuple; mais sa conquête s'était arrêtée à Pétra, à mi-chemin entre la mer Morte et Élath.

Après s'être débarrassé de ces anciens adversaires d'Israël, et avoir ainsi complété l'œuvre commencée par son père, Ozias attaqua plusieurs autres peuples du voisinage. Il battit au sud-ouest les Philistins toujours remuants, et tira ainsi vengeance de l'incursion sauvage qu'ils avaient faite sur le territoire de Juda en compagnie des Arabes, sous le règne de Joram ⁴. Il démolit les remparts de trois de leurs villes. : Geth, dont le roi de Syrie, Hazaël, s'était emparé jadis et d'où il avait menacé Jérusalem ⁵; Jabné, appelée Jebnéel à l'époque de Josué, Jamnia au temps des Maccabées ⁶, aujourd'hui *Yebna*, sur le rivage de la Méditerranée, au sud de Jaffa; Azot, place forte qui commandait la route de l'Égypte. Il construisit ensuite des forteresses à travers tout le pays philistin, pour le maintenir en sujétion. Une autre expédition, pareillement victorieuse, conduisit Ozias contre les Arabes de Gour-Baal, province dont on ne connaît pas la situation exacte, et contre les Maonites ⁷, qui habitaient à l'est des monts Séir. Il imposa un tribut aux uns et

1. IV Rois, XIV, 21; XV, 1-4; II Par., XXVI, 1-5. — 2. IV Rois, VIII, 20-22. — 3. IV Rois, XIV, 22; II Par., XXVI, 2. — 4. II Par., XXI, 16-17. — 5. IV Rois, XII, 17. — 6. Josué, XV, 11; I Mach., XIV, 15.

7. La Vulgate mentionne par erreur les Ammonites.

aux autres. Grâce à ces glorieux succès, qui attestent la puissance d'Ozias, « sa renommée s'étendit jusqu'aux frontières de l'Égypte. » Les Ammonites eux-mêmes crurent bien faire en lui apportant des présents ¹.

Sous le règne de son père, Jérusalem était tombée au pouvoir du roi d'Israël, qui avait détruit une partie des remparts. Ozias s'appliqua à la fortifier, spécialement dans la direction du nord et de l'ouest, où elle est moins protégée par la nature. Il éleva dans ce but des tours auprès des portes de l'Angle et de la Vallée. Cette dernière paraît avoir occupé l'emplacement de la porte actuelle de Jaffa ². Sur les tours et à l'angle des murs, il installa des machines de guerre, inventées par un ingénieur du royaume, et destinées à



Fig. 70. — Soldats égyptiens, armés de la lance, de la hache et du bouclier.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. III, pl. xcii.)

lancer contre les assaillants, les unes (les catapultes), de simples flèches, les autres (les balistes), de grosses pierres. C'est la première mention qui soit faite de ces machines dans les annales du peuple hébreu. Tout cela contribua encore à accroître la réputation d'Ozias ; mais le narrateur prend soin de noter que c'est de Dieu que lui venaient sa vraie force et son principal secours ³.

Ozias ne pouvait pas manquer de s'occuper activement aussi de son armée. Il maintenait sur pied 307 500 hommes, bien exercés. et commandés par 2 600 chefs d'une vaillance consommée. L'écrivain sacré énumère leurs principales armes offensives et défensives : d'une part, la fronde, que maniaient si habilement les guerriers de Benjamin ⁴, l'arc et la lance (fig. 70) ; d'autre part, le casque, la cuirasse et le bouclier ⁵.

Tout en étant un prince belliqueux, Ozias aimait l'agriculture et ce qui s'y rattache. Il possédait de nombreux troupeaux, qui paissaient dans la vallée maritime (la *Sephèlah*) et dans le désert d'Idumée (*l'Arabah*) ; ses laboureurs et ses vigneronns cultivaient ses champs

1. II Par., xxvi, 6-8. — 2. II Par., xxvi, 9. — 3. II Par., xxvi, 15. — 4. IV Rois, iii, 25 ; II Par., xx, 10. — 5. II Par., xxvi, 11-14.

et ses vignobles dans la région montagneuse du centre, et aux environs de la petite ville de Carmel, au sud d'Hébron. Il construisit dans toutes ces régions des tours, pour protéger troupeaux et serviteurs, et il creusa des citernes pour leur fournir de l'eau¹.

Ozias oublia malheureusement un jour son devoir, d'une façon très grave; cela sans doute, comme il a été dit plus haut, après la mort de son pieux conseiller, le prophète Zacharie. Enorgueilli par ses succès, il voulut usurper les fonctions sacerdotales, comme si les honneurs de la royauté ne lui suffisaient pas. Selon le langage expressif de la Bible, « son cœur s'éleva pour le perdre ». Il se permit d'abord de pénétrer dans la partie du sanctuaire nommée le Saint, où se trouvait l'autel d'or ou de l'encensement, et dont l'entrée était absolument interdite aux laïques. Faute plus grave encore, il y pénétrait pour brûler lui-même de l'encens sur cet autel : rite des plus solennels de la religion israélite et réservé aux seuls prêtres. Le pontife d'alors, Azaria, assisté de 80 prêtres qui étaient de service dans le temple et qui étaient prêts à résister au roi de vive force, protesta avec indignation, en disant :

Tu n'as pas le droit, Ozias, d'offrir de l'encens au Seigneur. Ce droit appartient aux prêtres, fils d'Aaron, qui ont été consacrés pour l'offrir. Sors du sanctuaire, car tu commets un péché, et cela ne tournera pas à ton honneur devant le Seigneur ton Dieu².

Déjà Ozias tenait un encensoir à la main. En entendant ce langage, il entra dans une violente colère. Mais Dieu le frappa soudain de la lèpre, tout auprès de l'autel qu'il se préparait à profaner. Elle apparut sur son front, sous la forme d'une tache blanche. Le pontife et les prêtres le firent aussitôt sortir du sanctuaire, que sa présence souillait davantage encore, à cause de l'impureté légale qu'il venait de contracter en tant que lépreux. Il n'opposa pas de résistance, car il comprit et sentit de quel châtement il était atteint. Il demeura lépreux jusqu'à sa mort, relégué, conformément à la loi³, dans une maison séparée. Son intrusion sacrilège lui coûta cher. Son fils Joatham prit alors la direction de la famille royale et fut établi régent de tout le royaume. Après sa mort, Ozias fut enterré dans la cité de David, non toutefois dans le sépulcre des rois, à cause de sa honteuse maladie⁴.

1. II Par., xxvi, 10.

2. II Par., xxvi, 16-18.

3. Lévitique, xiii, 46.

4. IV Rois, xv, 5-7; II Par., xxvi, 19-23.

IV. — Les prophètes d'Israël et de Juda durant cette période.

L'un des faits les plus marquants de la période historique qui nous occupe actuellement fut l'apparition, dans l'un et l'autre royaume, de prophètes délégués par Dieu auprès de son peuple, pour lui manifester ses volontés. D'autres messagers divins, plus ou moins célèbres dans les annales israélites, avaient déjà rempli ce rôle. Mais le caractère spécial de ces nouveaux Voyants consiste en ce que les principaux d'entre eux nous ont laissé par écrit les discours prophétiques qu'ils avaient eu pour mission de prononcer devant le peuple. Il n'est pas nécessaire de mettre en relief l'importance religieuse de ce fait, si bien attesté : nous possédons, en nombre relativement considérable, des écrits prophétiques composés par des hommes inspirés de Dieu, et plusieurs de ces écrits remontent au neuvième et au huitième siècle avant l'ère chrétienne.

Mais, avant d'étudier ces livres et de leur demander ce qu'ils nous apprennent au sujet de leur temps, rappelons brièvement à nos lecteurs de quels livres se compose cette littérature remarquable, unique dans les annales du monde entier. On en compte dix-sept, que l'on divise, d'après leur étendue autant que par leur importance, en deux catégories, selon qu'ils appartiennent aux grands ou aux petits prophètes. Il y a 4 grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel. Les petits prophètes sont au nombre de 13 : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie et Baruch. Nous les citons d'après la place qu'ils ont reçue dans le texte hébreu et la Vulgate¹. Nous consacrerons une rapide étude à chacun d'eux, au fur et à mesure que nous les rencontrerons dans l'histoire du peuple de Dieu.

Revenons maintenant aux plus anciens d'entre eux, et voyons quel tableau ils tracent des conditions sociales, politiques et religieuses des deux royaumes israélites, à l'époque de leur composition. Amos, Osée et Jonas entrent de la manière la plus certaine dans notre cadre historique actuel. Le fait est moins sûr pour Joël et Abdias, bien que la tradition juive et chrétienne leur assigne également une haute antiquité. Nous parlerons d'eux tout d'abord.

L'époque à laquelle vivait Abdias a occasionné des discussions interminables. Elle est très difficile à fixer. « Les uns regardent Abdias comme le plus ancien des petits prophètes; les autres le font vivre au temps de la captivité de Babylone. La brièveté de sa pro-

1. L'écrit de Baruch, secrétaire de Jérémie, n'a pas été conservé dans la Bible hébraïque. Il appartient à la classe des livres qu'on nomme « deutérocanoniques ».

phétie, qui non seulement n'a pas de titre, mais ne renferme aucune allusion assez précise (aux événements contemporains), explique ces divergences considérables entre les savants. On peut désormais, sans affirmer le fait comme certain, regarder Abdias comme le plus ancien de tous ceux des prophètes dont les écrits nous ont été conservés¹. » Il paraît en effet vraisemblable que, lorsqu'il parle des malheurs du royaume de Juda, à l'occasion de la prise et du pillage de Jérusalem par des étrangers, il a voulu décrire l'invasion des Philistins et des Arabes sur le territoire de Juda sous le règne de Joram (889-885), invasion dont les Édomites avaient profité pour se révolter contre ce prince, dont ils étaient les tributaires².

Nous ne connaissons rien de la personne du prophète. Son livre est le plus petit de tous ceux qui composent l'Ancien Testament. Le style en est vigoureux, serré; on n'y trouve pas un seul mot qui fasse penser à une époque récente. L'oracle d'Abdias se divise en trois parties. La première contient le décret sévère du Dieu d'Israël contre les Édomites³ :

Ainsi parle le Seigneur Dieu au sujet d'Édom : « ... Levez-vous, marchons contre Édom pour lui faire la guerre. Voici, je te rendrai petit parmi les nations; tu seras tout à fait méprisable. L'orgueil de ton cœur t'a élevé, toi qui habites le creux des rochers⁴, qui t'assoies sur les hauteurs, et qui dis dans ton cœur : « Qui me fera tomber à terre? » Quand tu placerais ton nid aussi haut que celui de l'aigle, quand tu te placerais parmi les étoiles, je t'en précipiterai, dit le Seigneur... Comme te voilà dévasté... comme ils ont fouillé Esaü!... Tes alliés t'ont chassé jusqu'à la frontière; tes amis se sont joués de toi; ceux qui mangent ton pain t'ont dressé des pièges... Tes guerriers seront dans l'épouvante, tous ceux de la montagne d'Ésaü périront dans le carnage. »

Nous entendons ensuite le motif de cet effroyable châtement⁵. Il consiste dans la conduite cruelle des Édomites contre les Israélites, malgré les liens de parenté qui unissaient les deux peuples⁶ :

A cause de ta violence contre ton frère Jacob, la honte te couvrira et tu périras à jamais. Le jour où tu te tenais contre lui, le jour où des étrangers emmenaient captive son armée; où des étrangers entraient dans ses portes et jetaient le sort sur Jérusalem, toi aussi tu étais comme l'un d'eux. Ne repais point ta vue... du malheur de ton frère⁷; ne te réjouis pas

1. F. Vigouroux, *Manuel biblique*, 12^e édit., t. II, n. 1685.

2. IV Rois, VIII, 20-22; II Par., XVII, 16, 17.

3. Versets 1-9.

4. Voir ce qui a été dit plus haut, p. 224, de la ville de Pétra, capitale des Édomites.

5. Versets 10-16.

6. Les Édomites descendaient d'Ésaü, père de Jacob.

7. Exhortation évidemment ironique, puisque les Édomites avaient agi en sens contraire. C'est là une manière énergique de leur reprocher leurs crimes.

au sujet des enfants de Jacob, au jour de leur ruine; n'entre point par les portes de mon peuple, au jour de sa ruine, et ne porte pas la main sur ses richesses, et ne te tiens pas à la croisée des routes pour tuer ses fuyards! Car le jour du Seigneur est proche... Il te sera fait comme tu as fait; tes œuvres retomberont sur ta tête.

Un troisième tableau¹, qui contraste avec celui de la ruine de l'Idumée, met sous nos yeux, en abrégé, la merveilleuse délivrance d'Israël. Le peuple de Dieu rentrera dans ses possessions, triomphera de ses anciens ennemis, s'étendra dans toutes les directions, jusqu'à ce que le divin royaume soit établi dans le monde entier. Ce trait final, qui continue de se réaliser chaque jour, grâce aux conquêtes perpétuelles de l'Église de Jésus-Christ, nous conduit à la bienheureuse éternité, à l'époque où la prière du Sauveur « Que ton règne arrive » n'aura plus de raison d'être.

Le livre de Joël ne nous fournit non plus aucun renseignement sur la personne de son auteur et sur la date de sa composition. Il semble du moins très probable que Joël exerça son ministère dans le royaume de Juda et à Jérusalem. Comme pour Abdias, deux opinions radicalement opposées se sont formées sur l'époque à laquelle il vivait. Les uns le relèguent jusqu'après l'exil de Babylone, sous la période persane; les autres le font vivre sous le règne de Joas de Juda (878-838), et spécialement durant la première partie de ce règne. Nous nous rangeons à ce sentiment². Le livre de Joël est admirablement écrit. La pureté du langage, l'élévation poétique, la vivacité du coloris lui assignent un des premiers rangs dans la littérature prophétique et attestent aussi une époque reculée, l'âge d'or de la langue hébraïque.

« La prophétie de Joël forme un tout d'une parfaite unité. Elle a pour point de départ un double fléau qui ravageait alors le royaume de Juda, à savoir, une invasion de sauterelles et la sécheresse. A l'occasion de ces calamités, Joël exhorte les prêtres à ordonner un jeûne et des prières dans tout le pays. Puis il annonce tout à coup que Dieu, touché de compassion, mettra bientôt fin aux deux fléaux, et qu'il accordera la pluie et de riches récoltes à son peuple. La bonté du Seigneur ne s'arrêtera pas à ce premier bienfait. La pluie qui fertilise sera suivie, dans un avenir indéterminé, d'une abondante effusion de l'Esprit-Saint. D'autre part, le jour terrible des vengeances de Jéhovah éclatera contre les nations païennes qui s'étaient coalisées contre le peuple théocratique. Ces nations seront défaites, écrasées, tandis que Juda, totalement régénéré, verra son

1. Versets 17-21.

2. Voir les preuves dans notre *Sainte Bible commentée*, t. vi, p. 389-390, et dans Cornely, *Introductio specialis in singulos libros Veteris Testamenti*.

Dieu régner éternellement et pacifiquement dans Sion. Tel est le sujet dont l'horizon va toujours s'éloignant de plus en plus¹. »

La description de l'invasion des sauterelles est d'une tragique beauté. Elle occupe deux tableaux distincts² : le premier insiste sur le ravage du pays par ces terribles envahisseurs ; le second, sur les auteurs mêmes du ravage. Premier tableau :

Écoutez cela, vieillards ;
prêtez l'oreille, vous tous habitants du pays.
Pareille chose est-elle arrivée de votre temps,
ou du temps de vos pères ?

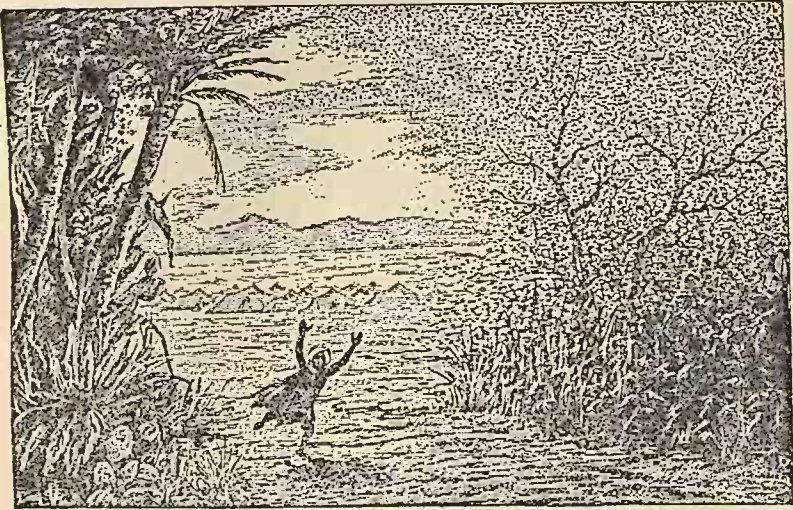


Fig. 71. — Invasion de sauterelles.

Racontez-le à vos enfants,
et que vos enfants le racontent à leurs enfants,
et leurs enfants à la génération suivante...
Réveillez-vous, ivrognes, et pleurez ;
vous tous, buveurs de vin, gémissiez,
parce qu'il vous est enlevé de la bouche.
Car un peuple est venu fondre sur mon pays (fig. 71)
puissant et innombrable.
Il a les dents d'un lion,
et les mâchoires d'une lionne.
Il a ravagé ma vigne,
il a enlevé l'écorce de mon figuier

1. L. Cl. Fillion, *op. cit.*, p. 390.

2. Joël, I, 2-18, et II, 1-11.

Il l'a dépouillé, jeté à terre;
les sarments de la vigne ont blanchi...
Offrandes et libations ont disparu de la maison du Seigneur:
les prêtres, serviteurs du Seigneur, sont en deuil.
Les champs sont dévastés;
la terre est attristée,
car les blés sont détruits;
la vigne est confuse, le figuier languissant...
Tous les arbres des champs sont flétris;
la joie a cessé parmi les enfants des hommes.
Prêtres, ceignez-vous et pleurez;
lamentez-vous, serviteurs de l'autel.
Venez, passez la nuit revêtus de sacs,
serviteurs de mon Dieu...
Publiez un jeûne, une assemblée solennelle;
convoquez les vieillards, tous les habitants des pays
dans la maison du Seigneur, et criez au Seigneur¹...

Le second tableau décrit avec une réalité tragique l'arrivée des sauterelles et leurs ravages. En voici les traits principaux :

Voici un peuple nombreux et puissant,
tel qu'il n'y en a jamais eu,
et qu'il n'y en aura jamais...
Le pays était auparavant comme un jardin d'Éden:
après lui, c'est un désert affreux,
car rien ne lui échappe.
Leur aspect est celui des chevaux²,
et ils courent comme des cavaliers,
À les entendre, on dirait un bruit de chars
sur le sommet des montagnes...
On dirait le bruit de la flamme
lorsqu'elle consume la paille...
Ils s'élancent comme des guerriers,
ils escaladent les murs comme des soldats,
Chacun va son chemin,
sans s'écarter de sa route,...
chacun garde son rang.
Ils pénètrent dans la ville,...
montent dans les maisons,
entrent par les fenêtres comme un voleur...
Devant eux... le soleil et la lune s'obscurcissent,
et les étoiles retirent leur éclat³.

1. On le voit, les poètes hébreux donnent fréquemment à leur langage la tournure poétique marquée, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, par le parallélisme des membres de vers.

2. La tête de la sauterelle offre une grande ressemblance avec celle du cheval. De là le nom de *cavaletto* que lui donnent les Italiens. Voir l'Apocalypse, ix, 7.

3. Quand elles arrivent comme un essaim immense, les sauterelles obscurcissent le soleil et produisent comme une éclipse.

Un peu plus loin, Joël suppose que le peuple de Juda s'est réuni tout entier pour implorer la pitié du Seigneur, et que le Dieu de bonté, « compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bienveillance », a exaucé l'humble et fervente demande des suppliants. Il donne alors cette autre description, qui forme un gracieux contraste avec celles que nous avons lues plus haut :

Terre, ne crains pas;
tressaille d'allégresse et de joie,
car le Seigneur fait de grandes choses.
Bêtes des champs, ne craignez pas,
car les prairies vont reverdir;
les arbres produiront leurs fruits,
le figuier et la vigne pousseront avec vigueur...
Les aires se rempliront de blé,
et les pressoirs regorgeront de vin et d'huile.
Je remplacerai les années
qu'ont dévorées les sauterelles...
Vous mangerez et vous vous rassasierez,
et vous célébrerez le nom du Seigneur votre Dieu,
qui aura fait des prodiges pour vous...¹.

Puis, sans transition, et franchissant huit ou neuf siècles, le prophète cite, sous l'inspiration divine, l'une des plus belles promesses d'avenir que contienne l'Ancien Testament :

Après cela je répandrai mon Esprit sur toute chair,
Vos fils et vos filles prophétiseront;
Vos vieillards auront des songes,
et vos jeunes gens des visions².
Même sur les serviteurs et les servantes,
en ces jours-là je répandrai mon Esprit³.

Saint Pierre, au livre des Actes, II, 14-21, a donné une interprétation officielle à cet oracle, en affirmant qu'il s'était accompli le jour de la première Pentecôte chrétienne. La tradition catholique l'a expliqué dans le même sens, et l'a entendu de la merveilleuse et perpétuelle effusion de l'Esprit-Saint sur l'Église et tous ses membres. Jésus-Christ lui-même, à diverses reprises, a également annoncé cette divine effusion⁴.

De l'époque du Messie, Joël ne passe pas moins brusquement aux derniers jours du monde, pour prédire le jugement général qui doit précéder l'inauguration du règne éternel de Dieu et de son Christ :

1. Joël, II, 21-27.

2. Sous l'ancienne Alliance, Dieu communiquait souvent ses révélations par des visions et des songes.

3. Joël, II, 28, 29.

4. S. Jean, XIV, 26; XV, 26; XVI, 13-15; Act., I, 5-8.

(En ce jour-là) je ferai paraître des prodiges dans le ciel et sur la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée. Le soleil se changera en ténèbres, et la lune en sang, avant l'arrivée du jour du Seigneur, de ce jour grand et terrible. Alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé... Car voici, en ces jours, en ce temps-là,... je rassemblerai toutes les nations, et je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat, et j'entrerai en jugement avec elles¹.

Dans son discours relatif à la fin du monde, Jésus-Christ décrit presque dans les mêmes termes que Joël les préludes du jugement dernier². Il existe certainement une relation étroite entre la description du Sauveur et l'oracle de Joël, dont elle précise la signification.

Le prophète achève son livre en décrivant, dans un très beau langage, le bonheur dont jouira, après toutes ses souffrances, l'Israël régénéré. Ce magnifique tableau va bien au delà de la Jérusalem terrestre. Il faut chercher sa réalisation complète dans l'Église du Christ; bien plus, dans la céleste Sion :

En ce temps-là, le moût ruissellera des montagnes,
le lait coulera des collines;
il y aura de l'eau dans tous les torrents de Juda.
Une source sortira aussi de la maison du Seigneur,
et arrosera la vallée de Sittim³.
L'Égypte sera dévastée,
l'Idumée sera réduite en désert,
à cause de leurs violences contre les enfants de Juda,
dont elles ont répandu le sang innocent...
Mais Juda sera toujours habité;
Jérusalem aussi, de génération en génération...
Et le Seigneur résidera dans Sion.

Si l'époque où vivaient les prophètes Abdias et Joël n'est pas entièrement certaine, Amos a pris soin de nous dire lui-même, dès le début de son livre⁴, qu'il a rempli sa mission prophétique « au temps d'Ozias, roi de Juda (809-759) et du temps de Jéroboam fils de Joas, roi d'Israël (823-771); » par conséquent, entre les années 809 et 771 avant J.-C., durant lesquelles Ozias et Jéroboam II régnèrent simultanément. Amos était originaire de la bourgade de Thécué, située à deux heures de marche au sud-est de Bethléem. Il appartenait donc au royaume de Juda; et pourtant c'est à Béthel, dans le royaume d'Israël, que Dieu l'envoya prophétiser. Il nous dit lui aussi que rien ne l'avait préparé à ce grand rôle. Il n'avait pas

1. Joël, II, 30-III, 2.

2. S. Matthieu, XXIV, 29; S. Marc, XIII, 24; S. Luc, XXI, 25.

3. Dans l'Arabie Pétrée, qui deviendra elle-même fertile. Ces images figurent les bénédictions que Dieu répandra sans cesse sur les élus.

4. Amos, I, 1.

fréquenté les écoles des prophètes, où Dieu prenait souvent ses messagers. Il n'était qu'un simple paysan, possesseur d'un petit troupeau de brebis, et pour augmenter ses maigres revenus, il piquait avec une pointe de fer les fruits du sycomore d'Orient (fig. 72), quelques jours avant la récolte, afin de les rendre plus savoureux et de hâter leur maturation. Mais le souffle divin passa sur lui et le chargea d'aller dénoncer à Jéroboam II et à ses sujets, adorateurs des veaux d'or, leurs crimes sans nombre, et de proclamer à leur face les châtimens divers qui allaient bientôt fondre

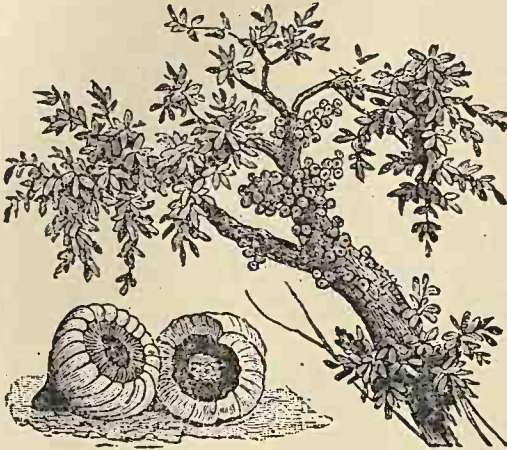


Fig. 72. — Branche du sycomore oriental chargée de fruits.

sur eux. Fidèle à sa mission, il revient sans cesse sur cette double pensée : l'énorme culpabilité et l'effroyable châtimement des habitants du royaume schismatique. Il est bon de le redire, « la splendeur et la prospérité matérielles des deux royaumes étaient dues en grande partie à la cessation des guerres harassantes qu'ils avaient eu à soutenir contre la Syrie. Un état d'hostilité prolongée avait produit les résultats économiques habituels. Les occupations agricoles avaient cédé le pas aux exigences de l'organisation militaire; le manque de sécurité dans les villages sans défense et la rude pression de la pauvreté avaient favorisé l'accroissement des villes; les manières et les coutumes très simples d'une nation pastorale avaient fait place peu à peu aux habitudes de la vie urbaine, avec ses contrastes aigus entre la richesse et la pauvreté, ses vices et son luxe, ses besoins factices, sa détérioration des caractères. Le passage des travaux agricoles aux occupations commerciales avait été accompagné forcément d'un affaiblissement moral. Les relations avec les peuples étrangers et avec leur religion étaient devenues

plus étroites. On était exposé à toutes les tentations que crée une fortune acquise rapidement, à tous les périls d'une pauvreté qui grandit sans cesse. L'augmentation du bien-être parmi les gouvernants avait produit l'insouciance égoïste; la cruauté s'était accrue avec le raffinement des mœurs. Les classes supérieures ne sentaient pas les misères très réelles du peuple. L'ouverture de nouvelles issues

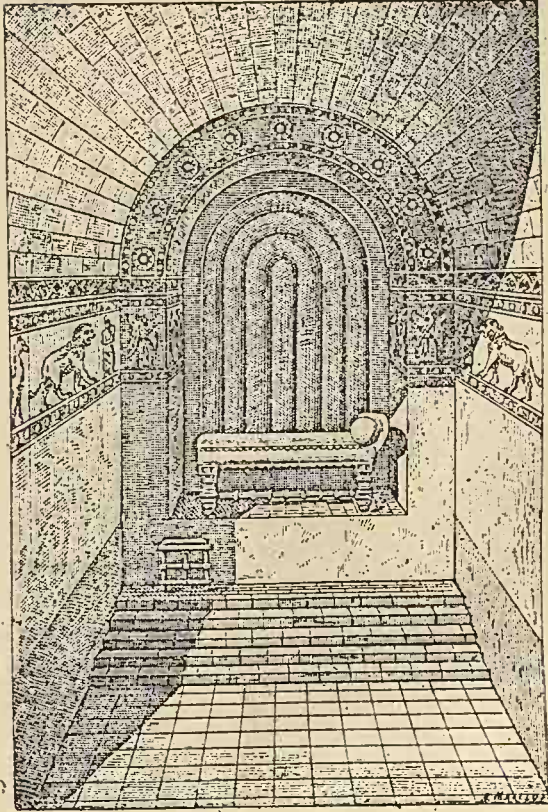


Fig. 73. — Chambre à coucher au palais de Sargon à Khorsabad.
(D'après Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 25.)

pour le commerce avait donné naissance à une communauté mercantile, imprégnée des vices qui caractérisent la classe moyenne : la passion de s'enrichir promptement, une avidité sans mesure, des opérations commerciales malhonnêtes, une extrême dureté des créanciers à l'égard de leurs débiteurs. La distance entre les riches et les pauvres devenait chaque jour plus considérable, tandis que cette malédiction invétérée de la vie orientale, la corruption et la

partialité dans l'administration de la justice, aggravait le fardeau des classes opprimées et languissantes¹. »

Nous avons cru devoir ne rien retrancher de cette sombre description, qui résume en grande partie, sous le rapport social, les prophéties d'Amos et d'Osée. Mais revenons à l'écrit du premier de ces deux prophètes. Nous disions que le tableau qu'il trace des habitants du royaume d'Israël sous le rapport moral et religieux est vraiment désolant. Un luxe provocateur régnait parmi les classes dirigeantes, qui s'étaient enrichies le plus souvent par l'injustice et la violence :

Ils reposent sur des lits d'ivoire (fig. 73);

ils sont mollement étendus sur leurs couches.

Ils mangent les agneaux du troupeau,

les veaux mis à l'engrais.

Ils extravaguent au son du psaltérion².

Ils se croient habiles comme David sur les instruments de

Ils boivent le vin dans de larges coupes, [musique.

ils se parfument avec l'huile la plus fine³...

Rassemblez-vous sur les montagnes de Samarie,...

et voyez quelles violences dans son sein!

Ils ne savent pas agir en droiture, dit le Seigneur,

ils entassent dans leurs palais les produits de la violence⁴...

Les femmes elles-mêmes se livrent à l'ivrognerie. Le prophète les désigne ironiquement par le nom de « génisses de Basan », par allusion aux troupeaux qu'on engraissait dans cette riche province d'au delà du Jourdain, et il leur dit :

Vous qui opprimez les misérables,

qui écrasez les indigents,

et qui dites à vos maris : « Apportez, et buvons⁵. »

A tous les points de vue, « ces temps sont mauvais ». s'écrie Amos, et il le prouve, en disant :

Vos crimes sont nombreux,

vos péchés sont multipliés.

Vous opprimez le juste, vous recevez des présents,

et vous violez le droit des pauvres⁶.

De haut en bas la société israélite était donc corrompue. L'étude de l'ère d'Amos en fournit à tout instant des preuves. Sous le rapport

1. R. L. Ottley, *A short history of the Hebrews to the Roman period*, in-12, 1901, p. 184. Voir aussi G. A. Smith, *The Book of the twelve Prophets*, t. I, p. 33-34.

2. Petit instrument à cordes.

3. Amos, vi, 4-7. — 4. Amos, iii, 9, 10. — 5. Amos, iv, 1. — 6. Amos, v, 12-13.

religieux elle ne valait pas mieux. D'abord, bien qu'elle prétendit adorer le Dieu de ses pères, l'unique vrai Dieu, sous la forme des veaux d'or installés dans les sanctuaires de Béthel et de Dan, ce culte entaché de superstition et d'idolâtrie déplaisait singulièrement au Seigneur, qui s'en plaignait avec une juste colère :

Allez à Béthel, et péchez!
Allez à Galgala, et péchez davantage!
Offrez vos sacrifices chaque matin,
et vos dîmes tous les trois jours...
Proclamez, publiez vos offrandes volontaires¹.
Je hais, je méprise vos fêtes,
je ne puis sentir vos assemblées.
Quand vous m'apportez des holocaustes et des offrandes,
je n'y prends aucun plaisir...
Éloigne de moi le bruit de tes cantiques;
je n'écoute pas le son de tes harpes².

A ce culte illégitime s'associait l'idolâtrie proprement dite³, avec ses pratiques de honteuse immoralité, avec la magie, la nécromancie, etc. Les emblèmes païens se rencontraient partout, sous toutes les formes.

Amos insiste sur la grossière erreur des habitants du royaume du nord, au sujet de l'idée qu'ils se faisaient du Dieu d'Israël. D'après eux, l'alliance que leurs pères avaient contractée avec le Seigneur au Sinaï était extérieure avant tout. Pourvu qu'ils continuassent eux-mêmes de l'honorer, de lui immoler des victimes dans les sanctuaires qu'ils lui avaient érigés çà et là, de célébrer ses fêtes, il était tenu de leur venir en aide contre leurs ennemis et de les combler de faveurs. Ils oubliaient le caractère moral de cette alliance, qui exigeait d'eux avant tout la fuite du péché, la pratique constante de la justice et de la sainteté. C'est seulement en remplissant cette double condition et en demeurant fidèles à Dieu, qu'ils obtiendraient qu'il leur demeurât lui-même fidèle :

Recherchez le bien et non le mal, afin que vous viviez,
et qu'ainsi le Seigneur, le Dieu des armées,
soit avec vous, comme vous le dites.
Haïssez le mal et aimez le bien,
faites régner la justice dans vos villes.
Et peut-être le Seigneur, le Dieu des armées,
aura-t-il pitié de vous⁴.

Mais, parce qu'ils aimaient au contraire le mal et qu'ils fuyaient le bien, Amos fait retentir, tout du long de son livre et avec une

1. Amos, iv, 4-5.— 2. Amos, v, 21-24.— 3. Amos, ii, 8.— 4. Amos, v, 14-15.

étonnante énergie de langage, la menace de l'effroyable châtement que Dieu réservait à ce peuple ingrat :

Voici (dit le Seigneur), je vous écraserai
comme écrase un char rempli de gerbes (fig. 74).
Celui qui est agile ne pourra fuir;
celui qui a de la force ne pourra pas s'en servir,
et l'homme vaillant ne sauvera pas sa vie.
Celui qui manie l'arc ne résistera pas;
celui qui a les pieds agiles n'échappera pas.
et le cavalier ne sauvera pas sa vie¹...

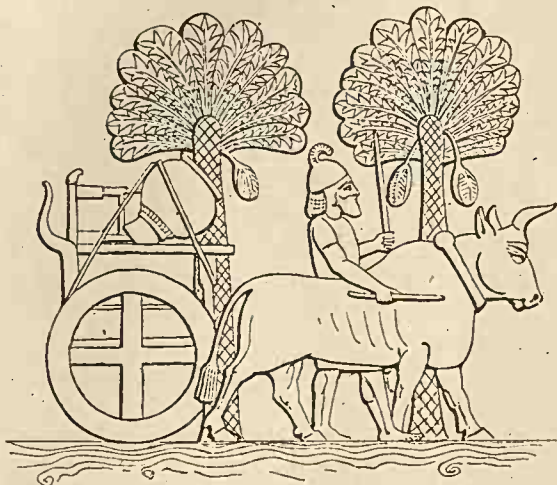


Fig. 74. — Chariot agricole d'Assyrie traîné par un bœuf.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 42.)

Le jour où je punirai Israël pour ses transgressions,
je frapperai sur les autels de Béthel;
les cornes de l'autel seront brisées
et tomberont à terre.
Je renverserai les maisons d'hiver et les maisons d'été;
les palais d'ivoire périront,
les maisons des grands disparaîtront²...
Elle est tombée, elle ne se relèvera plus,
la vierge d'Israël.
Elle est couchée à terre,
nul ne la relève.
Car ainsi parle le Seigneur :
La ville qui fournissait mille guerriers
n'en conservera que cent³...

1. Amos, II, 13-15. — 2. III, 14-15. — 3. V, 2-3. Voir aussi V, 11-13, 16-20; VI, 1-14; VII, 8-9; VIII, 1-3, 9-14; IX 1-4. Etc.

Les exécuteurs de la vengeance divine ne sont pas nommés directement; mais il est manifeste que ce seront les Assyriens ¹ :

Je vous emmènerai captifs au delà de Damas,
dit le Seigneur, dont le nom est Dieu des armées...
Je ferai lever contre vous, maison d'Israël,
une nation qui vous opprimerà
depuis l'entrée d'Émath jusqu'au torrent du désert ².

Et pourtant, aux dernières lignes du livre, le ton change tout à coup, ainsi qu'il arrive souvent dans les écrits prophétiques, à la suite des plus graves menaces. Les pécheurs ont disparu du pays, le royaume de David est rétabli avec ses anciennes limites, les exilés sont de retour dans leur patrie, les villes sont rebâties, la campagne est florissante et fertile, les conquérants étrangers réduits à l'impuissance et incorporés au peuple de Dieu. La Palestine est redevenue pour Israël un paradis terrestre, dont il ne sera jamais dépossédé ³. Ce sont là autant d'images radieuses, dont quelques-unes se sont réalisées pour les Juifs après la captivité de Babylone, mais dont l'ensemble ne peut se rapporter qu'à l'âge d'or messianique, c'est-à-dire, à la prospérité spirituelle dont devait jouir l'Israël mystique, l'Église du Christ.

Le livre du prophète Osée trace également un triste portrait des Israélites du nord à cette même époque, sous le rapport moral et religieux. Il atteste, dans la masse des habitants du royaume schismatique, une profonde dégénérescence, produite aussi par une grande prospérité, succédant à de grandes souffrances. Osée était originaire de ce royaume. Il remplit son rôle prophétique, nous dit-il lui-même, « au temps d'Ozias, de Joatham, d'Achaz, d'Ézéchias, rois de Juda, et au temps de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël ⁴ », c'est-à-dire, ainsi qu'on l'admet communément, entre les dernières années du règne de Jéroboam II ⁵ et le commencement du règne d'Ézéchias ⁶; ce qui fait une durée d'environ soixante ans, pendant lesquels Osée vit passer les divers rois qui se succédèrent rapidement sur le trône d'Israël, au milieu d'une effroyable anarchie, après la mort de Jéroboam II. Osée fut donc contemporain d'Amos, d'Isaïe et de Michée; mais Amos ne prophétisa pas au delà du règne d'Ozias. Osée reprend, pour ainsi dire, le fil prophétique à l'endroit où Amos l'avait laissé, et il le conduit jusqu'à la fin du royaume d'Israël.

1. Amos, v, 27; vi, 14.

2. C'est-à-dire de l'extrême nord à l'extrême sud de la Palestine.

3. Amos, ix, 11-15.

4. Osée, i, 1.

5. Ce prince régna de 825 à 784 avant J.-C.

6. Ce règne dura de 727 à 698.

Il décrit, lui aussi, d'une manière très spéciale, la nature des relations que l'alliance du Sinaï avait établie entre le Seigneur et son peuple : c'étaient, pour ainsi dire, des relations matrimoniales, comme l'avaient exprimé déjà le psaume XLIV et le Cantique des cantiques. Cette idée, si frappante, développée dans la première partie du livre d'Osée sous une forme personnelle¹, et sur laquelle le prophète revient dans les chapitres suivants, donne lieu à de beaux et vigoureux développements. Le Dieu d'Israël est le plus aimant et le plus fidèle des époux; la nation à laquelle il avait daigné s'unir si étroitement ressemble à une épouse ingrate, infidèle, que le Seigneur éloigne de lui pour un temps et châtie, mais afin de la ramener à de meilleurs sentiments et la reprendre après sa conversion.

L'amour du Seigneur pour son peuple, l'amour outragé, saintement jaloux, qui s'irrite et se venge; l'amour malgré tout, qui pardonne et qui sauve : telle est donc la note dominante du livre d'Osée, sa base et son programme. Cet amour est admirablement décrit. Il éclate même à travers les menaces; il emploie, pour se manifester, le langage ému de la tendresse humaine. « Je veux l'attirer, et la conduire au désert, et je parlerai à son cœur », s'écrie Dieu au sujet d'Israël comparé à une épouse coupable². Remontant le cours de ses bienfaits envers ce peuple infidèle, il dit³ :

Quand Israël était jeune, je l'aimai,
et j'appelai mon fils hors d'Égypte⁴...
C'est moi qui guidai les pas d'Éphraïm,
le soutenant par ses bras...
Je les tirai... avec des cordages d'amour,...
et je leur présentai de la nourriture...
Que ferai-je de toi, Éphraïm?
Dois-je te livrer, Israël?...
Mon cœur s'agite au dedans de moi;
toutes mes compassions sont émues.
Je n'agirai pas selon mon ardente colère;
je renonce à détruire Éphraïm.
Car je suis Dieu, et non pas un homme;...
je ne viendrai pas avec colère.

Ce tendre et généreux amour, qui refuse absolument d'oublier, de s'éteindre, apparaît avec d'autant plus de force, qu'il retentit à

1. Nous n'avons pas à examiner actuellement si le prophète a voulu exposer, dans les chapitres 1-11, son mariage avec une femme de mauvaise vie comme un fait réel ou comme une parabole.

2. Osée, II, 16. — 3. XI, 1-4; 8-9.

4. Nous savons par S. Matthieu, II, 15, que ce trait, qui se rapportait tout d'abord au peuple hébreu, prédisait aussi, dans l'intention divine, le retour d'Égypte de la Sainte Famille.

travers les très graves reproches que le Seigneur est obligé d'adresser aux Israélites du nord, à cause de leurs pratiques idolâtriques, de leur immoralité, de leurs violences, de leurs agissements anti-théocratiques. Il contraste aussi avec les menaces presque perpétuelles que le prophète doit aussi faire retentir contre ces grands pécheurs :

Écoutez, la parole du Seigneur, enfants d'Israël,
car le Seigneur est en procès avec les habitants du pays,
parce qu'il n'y a pas de vérité, pas de miséricorde,
pas de connaissance de Dieu dans le pays.
Il n'y a que parjures et mensonges,
assassinats vols et adultères;
on use de violence, on commet meurtre sur meurtre.
C'est pourquoi le pays sera dans le deuil,
tous ceux qui l'habitent seront languissants...
Ils sacrifient sur le sommet des montagnes,
ils brûlent de l'encens sur les collines,
sous les chênes, les peupliers, les térébinthes¹...
Ils ont transgressé l'alliance,
ils m'ont été infidèles.
Galaad est une ville de malfaiteurs,
elle porte des traces de sang.
Comme des bandits en embuscade,
la troupe des prêtres assassine sur la route de Sichem,
car ils commettent le crime.
Dans la maison d'Israël j'ai vu des choses horribles;
là Éphraïm se prostitue, Israël se souille²...
Ils arrivent, les jours du châtiment;
ils viennent, les jours de la rétribution;
Israël va l'éprouver...
Ils sont plongés dans la corruption...
Le Seigneur se souviendra de leur iniquité,
il punira leurs péchés³.

Ici encore, il faudrait tout citer, et mêler aux citations un commentaire plus ou moins long; car, profondément touché des iniquités de son peuple, Osée s'exprime par phrases coupées et brisées; les images et les allusions se précipitent et s'accumulent, le langage ressemble à un torrent impétueux. Le va-et-vient perpétuel des pensées, le brusque passage d'une image à une autre, joints à une grande concision dans l'expression, rendent souvent le livre d'Osée difficile à comprendre.

Parmi les châtiments qui devaient atteindre infailliblement le royaume du nord, l'exil de ses habitants en Assyrie n'est pas seule-

1. Osée, iv, 1-3, 13.

2. vi, 7-10.

3. ix, 7-9.

ment insinué, comme dans la prophétie d'Amos, mais très clairement indiqué, et à plusieurs reprises :

Ils ne demeureront pas dans le pays du Seigneur,...
ils mangeront en Assyrie des aliments impurs...
Le peuple sera transporté en Assyrie...
L'Assyrien sera leur roi.
parce qu'ils ont refusé de revenir à moi¹.

Un jour, cependant, Osée nous les montre sous l'impression d'un repentir sincère en apparence, qui leur arrache ce beau langage² :

Venez, retournons au Seigneur.
Il a déchiré, mais il nous guérira
il a frappé, mais il bandera nos plaies.
Il nous rendra la vie dans deux jours;
le troisième jour il nous relèvera
et nous vivrons devant lui.
Connaissons, cherchons à connaître le Seigneur;
sa venue est aussi sûre que celle de l'aurore.
Il viendra sur nous comme la pluie,
comme la pluie du printemps qui arrose la terre.

Mais ce n'était là qu'un sentiment transitoire, superficiel, incapable de fléchir la colère divine. Le résultat final est donc inévitable, et ce sera la ruine de ce royaume, que ni les menaces, ni les coups, ni l'affection n'auront réussi à rendre meilleur. Et pourtant, malgré tout, le Seigneur n'abandonnera pas son épouse infidèle. Si l'heure présente est profondément attristante, si le prochain avenir est gros de châtiments, tout n'est pas perdu pour Israël dans un avenir plus lointain. Aussi Osée achève-t-il, comme Amos, le livre de ses oracles par une brillante description des bienfaits apportés par le Messie rédempteur à l'Israël mystique, régénéré³ :

Je guérirai leur infidélité (dit le Seigneur),
je les aimerai par pure bonté,
car ma colère s'est détournée d'eux.
Je serai pour Israël comme la rosée;
il fleurira comme le lis,
et il poussera des racines comme le Liban.
Ses branches s'étendront,
il aura la splendeur de l'olivier,
et le parfum du Liban.
Ils reviendront s'asseoir à son ombre.
Ils redonneront la vie au blé,
et ils germeront comme la vigne;
ils auront la renommée du vin du Liban.

1. Osée, ix, 3; x, 6; xi, 5. — 2. Osée, vi, 1-3. — 3. Osée, xiv, 4-8.

Éphraïm, qu'ai-je à faire encore avec les idoles?

Je l'exaucerai, je le regarderai.

Je serai pour lui comme un cyprès verdoyant;

c'est moi qui te ferai porter ton fruit.

Nous l'avons vu, les brillantes victoires que Jéroboam II venait de remporter sur les Syriens de Damas lui avaient été prédites par Jonas, fils d'Amathi¹. Ce même prophète, qui fut contemporain d'Amos et d'Osée, reçut aussi de Dieu une mission beaucoup plus extraordinaire encore : celle d'aller annoncer à l'orgueilleuse et toute-puissante Ninive, capitale de l'Assyrie, que, si elle ne faisait immédiatement pénitence de ses crimes, elle serait détruite au bout de quarante jours. C'est l'histoire de cette mission et de ses phases diverses, toutes très remarquables, que Jonas lui-même raconte en termes vivants, dramatiques, dans le petit livre qui porte son nom.

Ces incidents merveilleux sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les exposer longuement. Il y eut d'abord la désobéissance et le châtement du prophète. Lorsque Dieu lui eut ordonné de porter aux Ninivites un si terrible message, Jonas, au lieu de se diriger vers leur métropole, située à l'est et à environ 800 kilomètres de la Palestine, descendit en toute hâte à Joppé, (fig. 75) la Jaffa moderne, qui, dès l'époque de Salomon, était déjà un port célèbre². Là, il s'embarqua sur un navire en partance pour le pays de *Tarchich*, c'est-à-dire, pour l'Espagne, à 2000 kilomètres à l'extrême ouest. Pourquoi cette étrange fuite, « loin de la face du Seigneur », ce qui signifie : loin de la Terre sainte, où le Dieu d'Israël manifestait spécialement sa présence? « Le prophète nous met lui-même, iv, 1-3, sur la voie de la véritable explication : il craignait, dit-il, que Jéhovah, dont il connaissait la grande miséricorde, ne pardonnât aux Ninivites, après les avoir menacés. Or, ... les monuments assyriens nous aident à comprendre le motif de la répugnance que Jonas éprouvait à exécuter un ordre dont il pressentait que le résultat serait le salut de Ninive. De son temps, l'immense et puissante cité avait déjà humilié à plusieurs reprises le royaume d'Israël. Ainsi, Rammanirar III, à peu près contemporain de Jéroboam II, avait imposé un tribut au « pays d'Amri », et son grand-père, Salmanasar II, s'était vanté d'avoir fait de même. C'est pour cela sans doute que les sentiments d'intense patriotisme de Jonas se mirent en pleine révolte contre l'ordre du Seigneur³. »

1. IV Rois, xiv, 25. — 2. II Par., ii, 16.

3. L. Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. vi, p. 454-455. On a parfois attribué la résistance de Jonas à un sentiment de frayeur personnelle, comme s'il avait craint d'être tourné en ridicule, et même mis à mort, par les Ninivites. Mais cette opinion n'a pas de base solide.

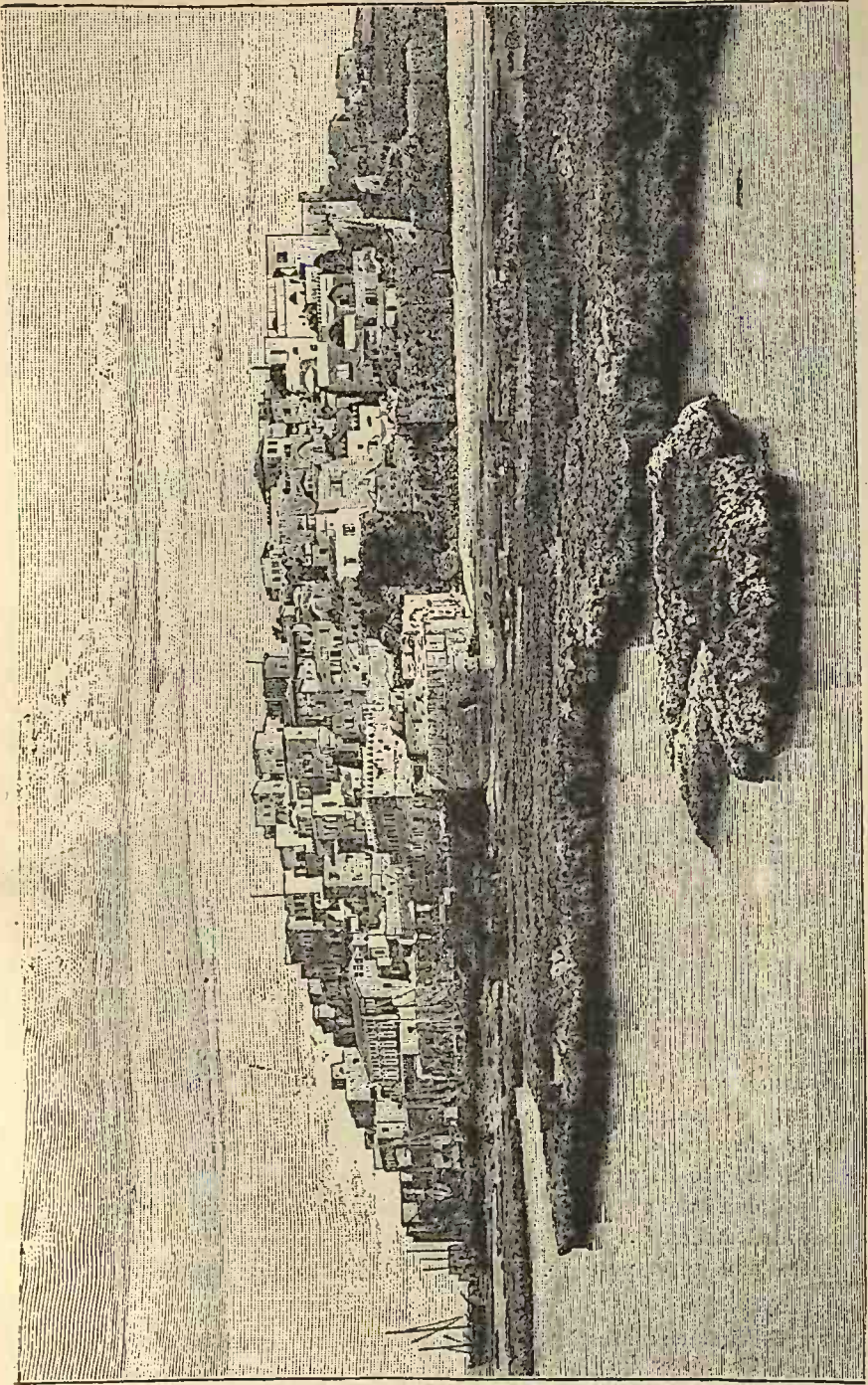


Fig. 75. — Vue de Joppé. (D'après une photographie.)

Dieu sut ramener promptement à l'obéissance son serviteur récalcitrant : « il lança » sur la Méditerranée, d'après la locution dramatique du texte hébreu, une de ces tempêtes épouvantables auxquelles elle est exposée. Les païens d'alors, et les marins surtout, avaient l'âme religieuse. Les compagnons de Jonas, tout en se livrant aux manœuvres capables de sauver le navire, recoururent donc à la prière. Puis voyant, dans la tempête qui grandissait toujours, un signe de la colère divine contre l'un de ceux qui étaient sur le vaisseau, ils eurent recours au sort, selon la coutume de ces temps, pour le connaître. Le sort tomba sur Jonas, la main de Dieu ayant dirigé l'opération. Le prophète, après avoir confessé publiquement

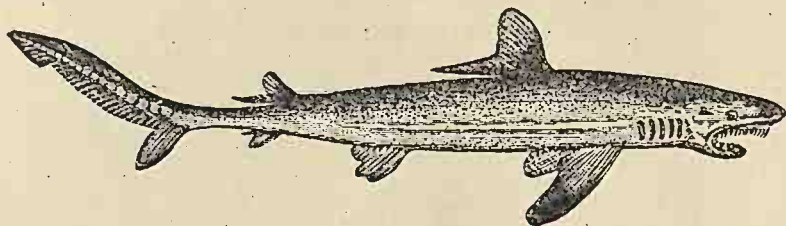


Fig. 76. — Le requin.

sa faute, ajouta : « Jetez-moi dans la mer, et elle se calmera pour vous; car je sais que c'est moi qui ai attiré sur vous cette grande tempête. » Après quelque hésitation, on le jeta dans les flots, qui se calmèrent aussitôt.

« Le Seigneur fit venir un grand poisson, qui engloutit Jonas, et Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. » Nous ignorons à quelle espèce appartenait ce poisson. « On dit vulgairement que c'était une baleine; mais, outre qu'elle est très rare dans la Méditerranée, elle a la gueule trop étroite pour avaler un homme entier. Le texte biblique que nous venons de citer ne détermine rien; il dit simplement : un grand poisson. Il est vraisemblable que c'était une espèce de requin (fig. 76) très vorace, tel que le *Squalus carcharias Linnæi*, qui abonde dans la Méditerranée et dévore avidement tout ce qu'il peut saisir. On a trouvé un cheval dans le ventre d'un de ces poissons, pesant cent quintaux et pêché à l'île Sainte-Marguerite, en France... Il est du reste évident que... le prophète ne put conserver la vie dans le ventre du monstre que par un miracle¹ » de premier ordre, qui rappellé celui que Dieu opéra plus tard, pour préserver les trois amis de Daniel au milieu

1. F. Vigouroux, *Manuel biblique*, 12^e édit., t. II, num. 1090, 2^e. Voir aussi Pusey, *The Minor Prophets*, p. 257-259.

des flammes d'une fournaise surchauffée¹. Ce prodige est devenu pour nous le point principal du livre de Jonas, à cause de sa relation avec la résurrection de N.-S. Jésus-Christ, dont il était la prédiction et le symbole. Nous en avons pour garant le témoignage très net et très explicite du Sauveur en personne. « De même, a-t-il dit², que le prophète Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. »

Dans cette prison, Jonas repentant « pria le Seigneur son Dieu », et composa un beau cantique, dont voici la plus grande partie :

Dans mon angoisse j'ai invoqué le Seigneur,
 et il m'a exaucé.
 Du sein du séjour des morts, j'ai crié,
 et tu as entendu ma voix.
 Tu m'as jeté dans l'abîme, au cœur de la mer,
 et les courants d'eau m'ont entouré;
 toutes tes vagues et tous tes flots ont passé sur moi.
 Et j'ai dit : Je suis rejeté loin de ton regard;
 mais je verrai encore ton saint temple.
 Les eaux m'ont couvert jusqu'à m'ôter la vie,
 l'abîme m'a enveloppé,
 les roseaux ont entouré ma tête...
 Quand mon âme était abattue au dedans de moi,
 je me suis souvenu du Seigneur...
 Ceux qui s'attachent à de vaines idoles
 éloignent d'eux la miséricorde.
 Mais moi, je t'offrirai des sacrifices...
 j'accomplirai les vœux que j'ai faits.
 Le salut vient du Seigneur³.

Le troisième jour, « Dieu commanda au poisson, qui rejeta Jonas sur le rivage », probablement sur la côte palestinienne. Puis Dieu réitéra au prophète l'ordre d'aller prêcher la pénitence aux Ninivites. Cette fois, Jonas n'hésita pas. Arrivé dans la grande cité, il fit retentir dans les rues et sur les places publiques sa terrible prédication. Elle produisit aussitôt une émotion indescriptible :

Les habitants de Ninive eurent à Dieu; ils publièrent un jeûne et se couvrirent de sacs, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. La chose parvint au roi de Ninive; il se leva de son trône, ôta son vêtement, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. Puis il fit faire dans Ninive cette publication, par ordre du roi et de ses princes : « Que les hommes et les bêtes, les bœufs et les brebis ne goûtent rien, ne paissent pas et ne boivent pas d'eau. Que les hommes et les bêtes soient couverts de sacs; qu'ils crient à Dieu avec force, et qu'ils reviennent tous de leur mauvaise voie

1. Daniel, III, 19-27. — 2. S. Matthieu, XII, 40. — 3. Jonas, II, 3-10.

et des actes de violence dont leurs mains sont coupables. Qui sait si Dieu ne se retournera pas pour pardonner, s'il n'apaisera pas la fureur de sa colère, de sorte que nous ne périssions pas ¹?

Ces divers traits sont parfaitement conformes aux mœurs d'alors. La prompte conversion de ces païens à la voix d'un étranger qu'ils ne connaissaient pas n'a elle-même rien d'incroyable (fig. 77). « Non seulement une révélation prophétique devait paraître très acceptable aux Ninivites, qui croyaient volontiers aux magiciens et aux sorciers; mais l'idée de révoquer en doute la connaissance que Jéhovah avait de l'avenir, ou sa toute-puissance, ne devait pas même se présenter à leur esprit. Nous savons par les découvertes archéologiques en Assyrie, et l'épigraphie orientale nous atteste qu'il en était de même dans tout l'Orient, que chaque ville avait ses dieux propres, auxquels elle rendait un culte spécial, mais sans contester la divinité, non plus que la puissance des dieux des autres villes et des autres peuples. Ces dieux méritaient d'être ménagés, car, si on les offensait, ils pouvaient se venger... de ceux qui leur avaient manqué de respect. Il n'est donc pas surprenant que les Ninivites aient cru à la parole du prophète de Jéhovah ². »

C'est ainsi que Jonas fut, suivant une autre parole du Sauveur ³. « un signe pour les Ninivites » : signe de l'infinie miséricorde du Seigneur, qui allait commencer à préparer les Juifs et les païens à l'idée de la rédemption universelle de tous les hommes, puisqu'il voulait les réunir dans son Église sans distinction de races. Jonas eut donc l'honneur de devenir, comme malgré lui, l'un des premiers porteurs de la bonne nouvelle parmi les Gentils ⁴. La tradition a gardé le souvenir du prophète au lieu même de sa prédication. Une colline de ruines et de décombres, située sur l'ancien territoire de Ninive, porte depuis des siècles le nom significatif de *Nebou Younès*, « prophète Jonas ».

V. — Zacharie, Sellum, Manahem, Phacéica et Phacée, rois d'Israël; Joatham et Achaz, rois de Juda ⁵.

Après la mort de Jéroboam II, tandis que le royaume de Juda conservait pour quelque temps encore un certain prestige, grâce à la sage administration du roi Joatham, celui d'Israël courait rapidement à la ruine. Par suite de sauvages et sanglantes révolutions qui, en dix-sept ans (771-754), firent passer la couronne sur cinq têtes

1. Jonas, III, 5-9.

2. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. IV, p. 492-493.

3. S. Luc, XI, 30.

4. Voir S. Jérôme, *Epist.*, LIII, *Ad Paulinum*.

5. IV Rois, XV, 17-xvi, 20; II Par., XXVII, 1-XXVIII, 22.



Fig. 77. — Histoire de Jonas. (D'après une miniature d'un psautier du x^e siècle.
Bibl. nationale.)

Au bas, à gauche, Jonas est jeté à la mer et englouti par un poisson. A droite, le monstre rejette sa proie. Au-dessus, le prophète nimbé, debout sur les rochers du rivage, remercie Dieu de sa délivrance. A gauche, Jonas à la porte de Ninive est reçu par un vieillard accompagné de jeunes gens. Au-dessus de la porte, des curieux.

différentes, la paix et la gloire dont il avait joui pendant un demi-siècle firent place à toute sorte de troubles intérieurs et à de profondes humiliations venues du dehors. Ce fut, en réalité, une longue et douloureuse agonie. Il ne se releva d'une manière transitoire sous son avant-dernier roi, Phacée, que pour retomber plus bas ensuite.

Zacharie succéda en 771, à son père Jéroboam II, la trente-huitième année du règne d'Ozias de Juda. Le sinistre refrain que nous avons entendu au sujet des rois d'Israël retentit encore pour lui : « Il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, comme avaient fait ses pères; il ne se détourna pas des péchés de Jéroboam (Ier), fils de Nabath, qui avait fait pécher Israël. » Il n'était que depuis six mois sur le trône, lorsqu'il tomba sous les coups d'un meurtrier, nommé Sellum (en hébreu, *Schalloum*), fils de Jabès, qui régna à sa place. Cet assassinat, dont nous ignorons les motifs, eut lieu « devant le peuple », et sans doute aussi avec son assentiment, à la suite d'une conspiration dont Sellum était le chef. Avec Zacharie s'éteignit la dynastie de Jéhu, qui expiait ainsi ses nombreuses infidélités à l'égard du Dieu d'Israël. Elle avait occupé le trône pendant tout un siècle (883-771 avant J.-C.). L'écrivain sacré fait ressortir en quelques mots le caractère pénal de cette disparition, et l'accomplissement de la prophétie qui avait été faite autrefois à Jéhu¹ : « Ainsi fut réalisé ce que le Seigneur avait déclaré à Jéhu, en disant : Tes fils seront sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération². »

Sellum qui, d'après l'historien Josèphe³, avait été l'ami de Zacharie, ne profita pas longtemps de son crime. Après un mois seulement de règne, il fut assassiné à son tour par un certain Manahem, autre aventurier, qui appartenait à la tribu de Gad et qui s'empara du trône, sur lequel il réussit à se maintenir pendant dix ans (771-761)⁴. Les inscriptions assyriennes le mentionnent (*Minhhimmi Samérinai*, Manahem de Samarie), en même temps qu'Ozias ou Azarias de Juda (*Azziyahou*), avec lequel il régna simultanément pendant une année. C'était un homme cruel, comme le prouve un acte d'horrible vengeance, signalé par l'historien biblique : « Il frappa (la ville de) Thapsa, et tous ceux qui y étaient, avec son territoire depuis Thirza; il la frappa parce qu'elle n'avait pas ouvert ses portes, et il fendit le ventre de toutes les femmes enceintes. » La ville de Thirza avait été autrefois la capitale du royaume d'Israël; Thapsa ne devait pas en être très éloignée. On comprend que, par de telles violences, Manahem ait réussi à étouffer les autres tentatives de révolte. Comme ses prédécesseurs, il fit, au point de vue religieux, « ce qui est mal aux yeux du Seigneur⁵ ».

1. IV Rois, x, 30. — 2. IV Rois, xv, 8-12. — 3. *Antiq.*, IX, xi, 1. — 4. IV Rois, xv, 13-15. — 5. IV Rois, xv, 16-18.

Son châtimeut lui vint d'abord de l'Assyrie, sous la dépendance de laquelle il tomba, et ce fut là, comme on l'a dit très justement, « le commencement de la fin pour le royaume d'Israël, » qui ne devait pas tarder à être mis en pièces par cette puissance redoutable. Nous lisons dans le texte sacré¹ :

Phul, roi d'Assyrie, vint dans le pays (d'Israël), et Manahem donna à Phul 1 000 talents d'argent, pour qu'il l'aidât à affermir la royauté entre



Fig. 78. — Téglathphalasar III sur son char de guerre.
(D'après Layard, *Nineveh and Babylone*, p. 527.)

ses mains. Manahem leva cet argent sur tous ceux d'Israël qui avaient de la fortune, afin de le donner au roi d'Assyrie; il les taxa à 50 sicles d'argent par tête. Le roi d'Assyrie s'en retourna, et ne s'arrêta pas alors dans le pays.

Chacun de ceux qui furent taxés eut à payer la somme de 144 francs. La somme totale était de 8 500 000 francs.

Le nom de Phul a occasionné de longues discussions parmi les assyriologues, car on ne l'a rencontré jusqu'ici sur aucune des listes des rois de Ninive mentionnées par les inscriptions cunéiformes. Cette difficulté n'existe plus aujourd'hui. Grâce à la découverte de la « Chronique babylonienne », publiée à Londres en 1887, on sait que Phul et Téglathphalasar III (fig. 78), lequel est nommé à plusieurs reprises par la Bible², ne sont qu'un seul et même person-

1. IV Rois, xv, 19-20.

2. IV Rois, xv, 29; xvi, 7, 10; I Par., v, 26. Voir sur ce point, F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 497-506; Sayce, *Fresh Light*

nage. D'autres rois de Ninive ont également porté deux noms distincts. Celui de Phul paraît avoir été le plus répandu, le plus populaire; Téglathphalasar était un titre officiel que le monarque s'était donné après être monté sur le trône¹. Ce prince, qui est le premier roi de Ninive mentionné nommément par la Bible, était lui-même un usurpateur, comme Manahem. Les monuments anciens ne nous apprennent point de quelle manière et à quelle occasion il avait réussi à s'emparer de la couronne. Il régna de 745 à 722 avant J.-C. Les successeurs de Salmanasar III sur le trône assyrien avaient laissé leur nation s'affaiblir graduellement. Elle se releva brillamment avec Phul, qui fut l'un des rois les plus actifs et les plus célèbres de Ninive. Il mit fin à la politique passive et impuissante de ses prédécesseurs immédiats, et reprit avec vigueur celle des grands monarques assyriens des temps passés, spécialement en ce qui concernait la conquête de l'Asie occidentale. La Palestine ne fit que trop bien connaissance, sous son règne, avec les soldats assyriens, solidement bâtis, trapus, presque petits de taille, mais aux muscles extraordinairement développés, et à l'âme dure, intrépide, que les monuments de Ninive nous présentent à tout instant et sous toutes les formes : à pied, à cheval, montés sur des chars de guerre, se battant avec un calme remarquable et un indomptable courage (fig. 79), coupant les arbres fruitiers en pays ennemi, torturant les prisonniers, se reposant sous leurs tentes. Quel contraste avec les soldats égyptiens, vaillants aussi, mais de constitution grêle et délicate! Sous le règne de Manahem, ils mirent pour la première fois le pied sur le territoire israélite; pour le malheur de ce pauvre pays, ils y reviendront souvent encore.

Les annales de Téglathphalasar III ne nous sont parvenues qu'en fragments et en mauvais état; ce qui est d'autant plus regrettable, qu'elles abondaient en renseignements très utiles pour l'histoire du peuple de Dieu. Ainsi ces fragments, tout mutilés qu'ils soient, signalent deux rois de Juda, Ozias (Azarias) et Joachaz ou Achaz; trois rois d'Israël, Manahem, Phacée, Osée, et un roi de Damas, Rasin. Sur l'un d'eux, on lit que Téglathphalasar entreprit une expédition contre Ozias de Juda, qui s'était allié au roi d'Émath

from the Ancient Monuments, p. 125-131. Le passage I Par., v, 26, où nous lisons : « Le Dieu d'Israël suscita l'esprit de Phul, roi des Assyriens, et l'esprit de Téglathphalasar, roi des Assyriens, et Téglathphalasar emmena en captivité les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé, » n'a pas peu contribué à augmenter la difficulté, en présentant Phul et Téglathphalasar comme des rois distincts. Mais la séparation des deux noms est certainement due à une erreur des copistes.

1. Ce nom était assyrien, *Téklat-habal-asar*. L'hébreu le reproduit imparfaitement sous la forme *Tiglah-Piléser*.

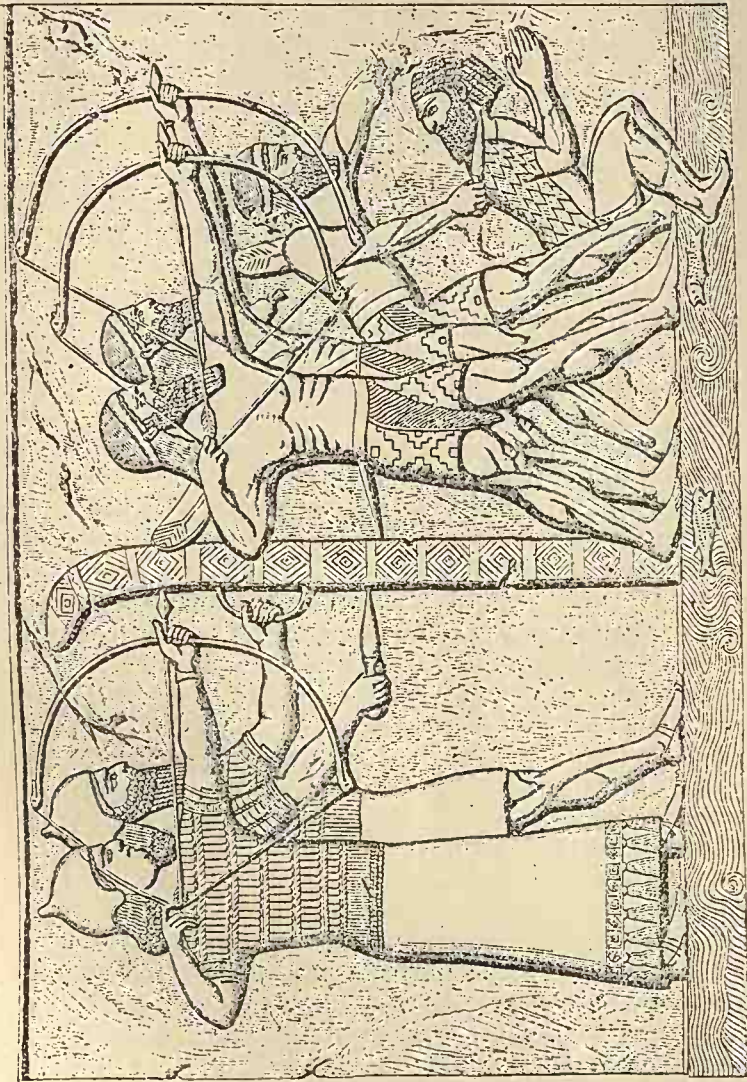


Fig. 79. — Groupe de soldats assyriens. (D'après Botta, *Monuments de Ninive*, t. II, pl. 145.)

pour attaquer l'Assyrie. Il les battit, s'empara de plusieurs villes, et déporta 1 223 habitants d'Émath dans le district des sources du Tigre, selon la coutume barbare de ces temps ¹. Il se vante ailleurs, dans ses annales, d'avoir fait subir le même traitement à 130 000 prisonniers de guerre de différentes contrées. Pour étouffer en eux le sentiment national et les rendre plus inoffensifs, il séparait les hommes de leurs femmes, et les déportait en divers lieux; ce qui était une cruauté de plus. Celui de ses documents où il déclare fièrement qu'il avait rendu tributaire Manahem de Samarie confirme remarquablement le récit biblique que nous avons cité plus haut.

Les conquêtes que les Assyriens opéraient graduellement en Syrie et jusqu'en Palestine étaient loin de laisser l'Égypte indifférente; elle se sentait, au contraire, très menacée par elles. Désormais, si elle voulait ne pas être prochainement vaincue par eux et devenir leur humble tributaire après tant de siècles de gloire, son rôle était clairement tracé. Il consistait non seulement à se préparer elle-même à une résistance prompte et décisive, mais à se mettre à la tête d'une ligue puissante, qui réunirait, pour les opposer aux Assyriens, tous les États de Palestine et de Syrie qui jouissaient encore d'une indépendance plus ou moins entière. Elle accomplira ce rôle de son mieux, jusqu'à la ruine de Jérusalem, mais malheureusement sans succès. C'est poussé par elle que Manahem avait essayé de résister à Téglathphalasar III, en refusant de payer le tribut qui lui avait été imposé.

Manahem eut pour successeur son fils Phacéia (en hébreu, *Péka-khiah*), qui, durant son règne rapide de deux ans (759-757), trouva le temps de faire « ce qui est mal aux yeux du Seigneur ». C'est tout ce que la Bible nous apprend de son gouvernement. Il mourut victime d'une conspiration militaire, à la tête de laquelle était Phacéc (en hébreu, *Pékakh*), chef de son armée. Des quelques détails fournis par le récit sacré, il semble résulter que ce Phacéc, accompagné de 50 hommes de la garde royale qu'il avait soudoyés, poursuivit Phacéia dans la partie fortifiée de son palais, à Samarie, et le tua de sa propre main. Deux capitaines de cette même garde, Argob et Arié, trouvèrent la mort en défendant courageusement leur maître ². C'est en toute vérité que le prophète Osée pouvait écrire, lorsqu'il traçait le tableau de cette époque tragique ³ : « Il n'y a que parjures et mensonges, assassinats, vols et adultères; on use de violence, on commet meurtre sur meurtre. »

1. Voir Schrader, *Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 219-223, 252-258; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 507-530.

2. IV Rois, xv, 23-26.

3. Osée, iv, 2.

La moralité publique s'était tellement affaiblie, que l'assassin put aisément, comme plusieurs de ses prédécesseurs, monter sur le trône qu'il venait d'ensanglanter, et porter la couronne pendant près de trente ans (757-730¹), en qualité de dix-neuvième roi d'Israël. Cette révolution avait eu lieu la cinquante-deuxième année du règne d'Ozias. La note infamante, Phacée « fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur », indique une fois de plus le caractère de son gouvernement². Pour le châtier, Dieu se servit de Théglaathphalasar, comme le dit très brièvement la Bible en cet endroit³, pleinement d'accord

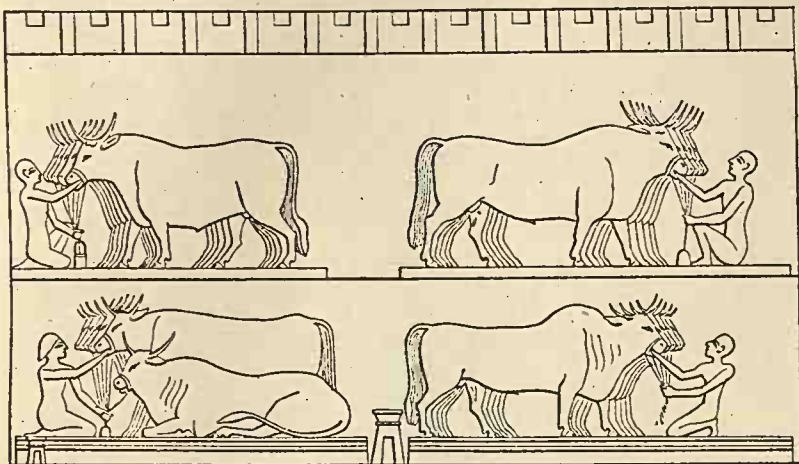


Fig. 80. — Étable à bœufs dans l'ancienne Égypte.
(D'après Wilkinson, *Manners and Customs*, t. 1, p. 370.)

avec les inscriptions cunéiformes. Mais nous reviendrons plus loin sur ce grave événement, qui paraît ne s'être passé que vers la fin du règne de Phacée.

Le récit biblique est d'une grande concision sur le règne de Joatham⁴. Ce prince, qui fut le onzième roi de Juda, monta sur le trône à l'âge de vingt-cinq ans, la seconde année du règne de Phacée. Il régna pendant seize ans, que nous devons compter, d'après l'hypothèse la plus vraisemblable, à partir de la mort d'Ozias son père, et point à partir du jour où il était devenu régent du royaume⁵.

1. Vingt ans seulement d'après IV Rois, xv, 27. Mais les passages IV Rois, xv, 30, 32, 33 et xvi, 1, exigent une durée d'environ trente ans, puisque Phacée régna simultanément une année avec Ozias, seize ans avec Joatham, douze ans avec Achaz.

2. IV Rois, xv, 27-28. — 3. IV Rois, xv, 29. — 4. IV Rois, xv, 32-38; II Par., xxvii, 1-9. — 5. Cf. IV Rois, xv, 5; II Par., xxvi, 21. La chronologie de l'époque des rois hébreux abonde en difficultés de ce genre.

pour attaquer l'Assyrie. Il les battit, s'empara de plusieurs villes, et déporta 1 223 habitants d'Émath dans le district des sources du Tigre, selon la coutume barbare de ces temps¹. Il se vante ailleurs, dans ses annales, d'avoir fait subir le même traitement à 130 000 prisonniers de guerre de différentes contrées. Pour étouffer en eux le sentiment national et les rendre plus inoffensifs, il séparait les hommes de leurs femmes, et les déportait en divers lieux; ce qui était une cruauté de plus. Celui de ses documents où il déclare fièrement qu'il avait rendu tributaire Manahem de Samarie confirme remarquablement le récit biblique que nous avons cité plus haut.

Les conquêtes que les Assyriens opéraient graduellement en Syrie et jusqu'en Palestine étaient loin de laisser l'Égypte indifférente; elle se sentait, au contraire, très menacée par elles. Désormais, si elle voulait ne pas être prochainement vaincue par eux et devenir leur humble tributaire après tant de siècles de gloire, son rôle était clairement tracé. Il consistait non seulement à se préparer elle-même à une résistance prompte et décisive, mais à se mettre à la tête d'une ligue puissante, qui réunirait, pour les opposer aux Assyriens, tous les États de Palestine et de Syrie qui jouissaient encore d'une indépendance plus ou moins entière. Elle accomplira ce rôle de son mieux, jusqu'à la ruine de Jérusalem, mais malheureusement sans succès. C'est poussé par elle que Manahem avait essayé de résister à Téglatphalasar III, en refusant de payer le tribut qui lui avait été imposé.

Manahem eut pour successeur son fils Phacéia (en hébreu, *Péka-khiah*), qui, durant son règne rapide de deux ans (759-757), trouva le temps de faire « ce qui est mal aux yeux du Seigneur ». C'est tout ce que la Bible nous apprend de son gouvernement. Il mourut victime d'une conspiration militaire, à la tête de laquelle était Phacée (en hébreu, *Pékakh*), chef de son armée. Des quelques détails fournis par le récit sacré, il semble résulter que ce Phacée, accompagné de 50 hommes de la garde royale qu'il avait soudoyés, poursuivit Phacéia dans la partie fortifiée de son palais, à Samarie, et le tua de sa propre main. Deux capitaines de cette même garde, Argob et Arié, trouvèrent la mort en défendant courageusement leur maître². C'est en toute vérité que le prophète Osée pouvait écrire, lorsqu'il traçait le tableau de cette époque tragique³ : « Il n'y a que parjures et mensonges, assassinats, vols et adultères; on use de violence, on commet meurtre sur meurtre. »

1. Voir Schrader, *Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 219-223, 252-258; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 507-530.

2. IV Rois, xv, 23-26.

3. Osée, iv, 2.

La moralité publique s'était tellement affaiblie, que l'assassin put aisément, comme plusieurs de ses prédécesseurs, monter sur le trône qu'il venait d'ensanglanter, et porter la couronne pendant près de trente ans (757-730¹), en qualité de dix-neuvième roi d'Israël. Cette révolution avait eu lieu la cinquante-deuxième année du règne d'Ozias. La note infamante, Phacée « fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur », indique une fois de plus le caractère de son gouvernement². Pour le châtier, Dieu se servit de Théglatphalasar, comme le dit très brièvement la Bible en cet endroit³, pleinement d'accord

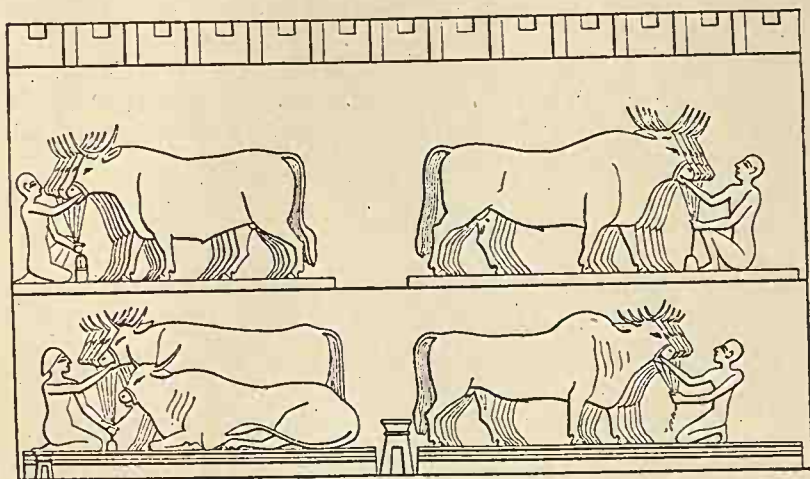


Fig. 80. — Étable à bœufs dans l'ancienne Égypte.
(D'après Wilkinson, *Manners and Customs*, t. I, p. 370.)

avec les inscriptions cunéiformes. Mais nous reviendrons plus loin sur ce grave événement, qui paraît ne s'être passé que vers la fin du règne de Phacée.

Le récit biblique est d'une grande concision sur le règne de Joatham⁴. Ce prince, qui fut le onzième roi de Juda, monta sur le trône à l'âge de vingt-cinq ans, la seconde année du règne de Phacée. Il régna pendant seize ans, que nous devons compter, d'après l'hypothèse la plus vraisemblable, à partir de la mort d'Ozias son père, et point à partir du jour où il était devenu régent du royaume⁵.

1. Vingt ans seulement d'après IV Rois, xv, 27. Mais les passages IV Rois, xv, 30, 32, 33 et xvi, 1, exigent une durée d'environ trente ans, puisque Phacée régna simultanément une année avec Ozias, seize ans avec Joatham, douze ans avec Achaz.

2. IV Rois, xv, 27-28. — 3. IV Rois, xv, 29. — 4. IV Rois, xv, 32-38; II Par., xxvii, 1-9. — 5. Cf. IV Rois, xv, 5; II Par., xxvi, 21. La chronologie de l'époque des rois hébreux abonde en difficultés de ce genre.

Pendant la plus grande partie de son règne, le peuple de Juda fut en paix et prospère; les derniers temps seuls en furent assombris. Les deux narrateurs font de Joatham, sous le rapport religieux, un éloge qui contraste avec la conduite des rois d'Israël. « Il fit ce qui est droit aux yeux du Seigneur, comme avait fait Ozias, son père. » L'auteur des Paralipomènes ajoute : « Seulement, il n'entra pas dans le temple du Seigneur. » Ce trait fait allusion à l'intrusion sacrilège d'Ozias. Le même auteur dit encore que « le peuple se corrompait; » ce qui était une conséquence néfaste de la prospérité temporelle que nous venons de signaler. Isaïe, dans les premiers chapitres du livre de ses prophéties, ne confirme que trop bien cette assertion, par le triste portrait moral qu'il trace du royaume de Juda vers cette époque. Les abus et les vices qu'il signale diffèrent à peine de ceux que les prophètes Amos et Osée reprochaient naguère aux habitants du royaume schismatique d'Israël :

Cieux écoutez; terre, prête l'oreille,
car le Seigneur va parler.
« J'ai nourri des enfants, je les ai élevés
mais ils se sont révoltés contre moi.
Le bœuf connaît son possesseur (fig. 80),
et l'âne, l'étable de son maître;
Israël ne me connaît pas,
mon peuple est sans intelligence.
Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités
à la race corrompue, aux enfants scélérats!
Ils ont abandonné le Seigneur, méprisé le Saint d'Israël,
ils se sont retirés en arrière¹...
Hélas! la cité fidèle est devenue une prostituée.
Elle était pleine d'équité, la justice habitait en elle,
et maintenant il y a des meurtriers.
Ton argent s'est changé en scories,
ton vin a été mêlé d'eau.
Tes princes sont rebelles et complices des voleurs;
tous ils aiment les présents, recherchent les récompenses.
Ils ne font pas droit à l'orphelin,
et la cause de la veuve n'a pas d'accès auprès d'eux...² »

L'idolâtrie a pénétré dans toutes les classes de la société juive
comme résultat du luxe et des relations avec les peuples voisins :

Ils sont pleins de l'Orient³,
et livrés à la magie comme les Philistins,
parce qu'ils s'allient aux fils des étrangers.

1. Isaïe, 1, 2-4. — 2. Isaïe, 1, 21-23.
3. C'est-à-dire, de ses pratiques idolâtriques

Le pays est rempli d'argent et d'or,
et il y a des trésors sans fin.
Le pays est rempli de chevaux,
et il y a des chars sans nombre.
Le pays est rempli d'idoles;
ils se prosternent devant l'œuvre de leurs mains,
devant ce que leurs doigts ont fabriqué¹.

Un passage des plus caractéristiques consiste dans une longue nomenclature des principaux objets dont se composait alors la



Fig. 81. — Anneaux pour les pieds. (Ancienne Égypte.)

toilette féminine. Le prophète ne pouvait pas mettre dans un relief plus saisissant toute l'étendue du faste et de la vanité des Juives

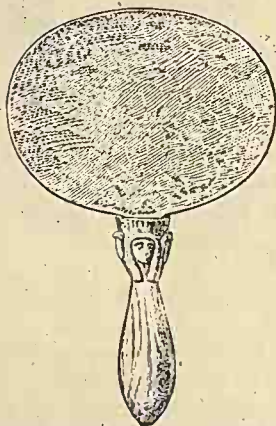


Fig. 82. — Miroir égyptien. (Musée du Louvre.)

d'alors. Il énumère jusqu'à vingt-trois ornements de différente sorte, les mentionnant dans un certain pêle-mêle qui ajoute à l'effet :

Parce que les filles de Sion sont orgueilleuses,
et qu'elles marchent le cou tendu,
et avec des regards effrontés;
parce qu'elles marchent à petits pas,
et qu'elles font sonner les anneaux de leurs pieds (fig. 81)

1. Isaïe, II, 6-8.

le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion,
il découvrira leur nudité.
En ce jour, le Seigneur enlèvera les anneaux qui ornent leurs pieds,
et les filets, et les croissants ¹,
les pendants d'oreille, les bracelets et les voiles,
les diadèmes, les chaînettes des pieds et les ceintures,
les boîtes de senteur et les amulettes,
les bagues et les anneaux du nez ²,
les vêtements précieux et les riches tuniques,
les manteaux et les sacs à main,



Fig. 83. — Grecque se regardant dans un miroir. (Terre cuite de Tanagra.)

les miroirs (fig. 82, 83) et les linges fins,
les turbans et les grands voiles.
Au lieu de parfums, il y aura la puanteur;
au lieu de ceinture, une corde;
au lieu de cheveux frisés, une tête chauve;
au lieu du manteau d'apparat, un sac ³.

Citons encore ces menaces éloquentes :

Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison
et qui joignent champ à champ,

1. Dans l'hébreu : « les petites unes »; des croissants réunis en colliers.
2. Cette étrange parure est encore portée par mainte femme arabe.
3. Isaïe, III, 16.

jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace,
et qu'ils habitent seuls au milieu du pays! .
Malheur à ceux qui, de grand matin,
courent après les boissons enivrantes,
et qui, bien avant dans la nuit,
sont échauffés par le vin.
La harpe, la lyre et le tambourin,
la flûte et le vin animent leurs festins!...
Malheur à ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal!...
Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux
et qui se croient intelligents!
Malheur à ceux qui sont braves pour boire du vin
et vaillants pour mêler les liqueurs fortes;
qui justifient le coupable moyennant un présent,
et qui enlèvent leurs droits aux innocents¹.

Le roi Joatham avait le goût des constructions. Sa piété l'excita d'abord à « bâtir (ou peut-être seulement à rebâtir) la porte supérieure de la maison du Seigneur », c'est-à-dire, croit-on, la porte par laquelle on pénétrait dans la cour extérieure du temple, du côté du nord². Il compléta ensuite l'œuvre de son père, en travaillant à la défense de Jérusalem et du royaume. Il « fit beaucoup de constructions sur les murs d'Ophel », nom qui désignait la partie méridionale de la colline du temple, à l'endroit où elle s'avancait entre les vallées de Tyropéon et du Cédron. En dehors de Jérusalem, « il bâtit des villes dans la montagne de Juda, et des forts et des tours dans les bois³. »

Les Ammonites avaient été précédemment soumis à son père⁴. Ils essayèrent sans doute, après sa mort, de secouer le joug de Juda; car Joatham fut obligé de marcher contre eux⁵. Il les ramena de vive force à l'obéissance, et leur imposa un tribut annuel de 100 talents d'argent (850 000 fr.), de 10 000 *cors* de blé et de 10 000 *cors* d'orge⁶. Ils s'acquittèrent pendant trois ans de ce lourd tribut; puis ils cessèrent de le payer, nous verrons plus bas à quelle occasion. Le narrateur conclut en disant que « Joatham devint puissant, parce qu'il avait affermi ses voies devant le Seigneur son Dieu. » Cette formule signifie qu'il s'était toujours conduit comme un roi selon le cœur de Dieu.

Au IV^e livre des Rois, xvi, 37, le récit sommaire du gouvernement de Joatham s'achève par cette phrase, qui prédit au royaume de Juda de graves événements pour un avenir prochain : « En ce temps-là, le Seigneur commença à envoyer contre Juda Rasin, roi de Syrie,

1. Isaïe, v, 8, 11, 12, 20, 22, 23. — 2. II Rois, xv, 35; II Par., xxvii, 3. —
3. II Par., xxvii, 3, 4. — 4. II Par., xxvi, 8. — 5. II Par., xxvii, 5.
6. Le *cor* était une mesure de capacité équivalant à 338 litres 80.

et Phacée, fils de Romélie. » On aime à rencontrer fréquemment, chez les historiens sacrés, ces remarques qui montrent la main de Dieu sans cesse active dans tous les faits, heureux ou malheureux, des annales de son peuple. Le Seigneur était fidèle à tenir ses menaces comme ses promesses.

Actuellement, l'« envoi » de Rasin et de Phacée contre Juda n'était qu'un « commencement », qui dut simplement consister en quelques attaques sur les frontières du royaume, sans faire beaucoup de mal. Bientôt, dès le début du règne d'Achaz, ces razzias rapides se transformeront en une invasion formidable. Comme Phacée, Rasin (en hébreu *Retsin*) est mentionné par des inscriptions cunéiformes qui le nomment *Rasounnou*. Il avait fondé à Damas une nouvelle dynastie, et s'était ligué avec Phacée contre le roi de Juda, avec les intentions les plus perfides, comme il sera dit bientôt, tout à la fois d'après la Bible et les monuments assyriens. Nous venons de l'apprendre. Joatham fut seulement témoin des premiers assauts de cette coalition, et il fut assez fort pour tenir tête aux confédérés, qui paraissent l'avoir attaqué parce qu'il avait refusé de se liguier avec eux contre les Assyriens. Ainsi fut déclenchée, contre Juda, la guerre qu'on désigne habituellement par l'épithète de « syro-éphraïnite », pour marquer que les assaillants étaient, d'une part le roi de la Syrie damascène, de l'autre le roi d'Israël, dont la tribu d'Éphraïm formait le principal territoire.

La situation changea du tout au tout, lorsque le fils de Joatham, Achaz, lui eut succédé, comme douzième roi de Juda, la dix-septième année du règne de Phacée. Agé seulement de vingt ans lorsqu'il monta sur le trône, il l'occupa pendant seize ans (741-726 avant J.-C.)¹. Ce prince impie fut l'un des plus mauvais rois de Juda. Nos deux auteurs² sont d'accord pour lui attribuer un caractère moral qui conviendrait beaucoup plus à un roi d'Israël, et même à un monarque païen, qu'à un descendant et à un successeur de David. Ils tracent d'abord son portrait d'une manière générale, en ces termes, tour à tour négatifs et positifs : « Il ne fit pas ce qui est droit aux yeux du Seigneur, comme avait fait David, son père; il marcha dans les vices des rois d'Israël. » Quelques détails spéciaux ne justifient que trop bien cette double assertion : « Il fit même des images en fonte pour les Baals; il brûla de l'encens dans la vallée d'Hinnom et fit passer ses fils par le feu, conformément aux abominations des peuples que le Seigneur avait chassés devant les fils d'Israël. Il offrait de l'encens sur les hauts lieux, sur les collines et sous tout arbre vert³. »

1. IV Rois, xvi, 1-2; II Par., xxviii, 1. — 2. IV Rois, xvi, 2-4; II Par., xxviii, 2-4.

3. D'ordinaire, les hauts lieux étaient munis d'un sanctuaire; les collines,

Ces divers rites étaient franchement païens de la part d'Achaz, et faisaient revivre, sur le sol sacré de la Palestine, les honteuses et cruelles coutumes observées autrefois par les Cananéens. Comme s'il ne lui eût pas suffi de répudier le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et son culte légitime, le fils du pieux Joatham adopta hardiment les superstitions du paganisme le plus éhonté. Il rendit des honneurs publics et officiels à tous les Baals du voisinage. Il ne recula même pas devant l'horrible pratique qui consistait à leur offrir des sacrifices humains, en particulier à « faire passer par le feu », c'est-à-dire à brûler, des enfants en l'honneur du dieu Moloch. Achaz immola de la sorte au moins un de ses fils¹. Moïse avait mis énergiquement la nation sainte en garde contre ce crime², qui était surtout fréquent chez les Ammonites et les Moabites. Mais les Hébreux le pratiquaient souvent aux derniers temps de la royauté juive, comme le démontrent aussi d'autres textes bibliques³. La vallée des fils d'Hinnom, ou simplement d'Hinnom, qui, à Jérusalem, servait de théâtre principal à ces horreurs, était située à l'ouest et au sud de la ville. C'est spécialement à l'endroit nommé Topheth, où elle rejoint la vallée du Cédron, que les rois Achaz, Manassé et Amon encouragèrent par leur exemple ces sacrifices abominables. Quant au culte pratiqué par Achaz sur les hauts lieux, sur les collines ou sous les arbres dits sacrés⁴, il était franchement idolâtrique et différait de celui qui était offert au vrai Dieu sur les hauteurs. Ce dernier n'avait d'ordinaire aucun caractère idolâtrique; il était seulement illégitime, parce que la Loi l'avait interdit.

Cette conduite indigne et sacrilège ne pouvait manquer d'attirer les jugements divins sur Achaz. En effet, « le Seigneur son Dieu le livra entre les mains du roi de Syrie...; il fut livré aussi entre les mains du roi d'Israël⁵. » Les deux récits⁶ nous apprennent, se complétant l'un l'autre et complétés eux-mêmes par le prophète Isaïe⁷, en quoi consista cet abandon d'Achaz par le Seigneur, entre

d'un autel seulement; les bois sacrés, d'une statue plus ou moins grossièrement taillée.

1. Au livre des Rois, nous lisons : « son fils », et telle paraît être la version la plus probable. L'auteur des Paralipomènes dit, au pluriel : « ses fils »; c'est une généralisation. — Il est possible que, parfois, l'expression « passer par le feu » n'ait désigné qu'un geste rapide au-dessus des flammes, pour symboliser la purification créée par le feu. Mais ici et en d'autres passages (cf. IV Rois, III, 27; XVII, 17; XXI, 6), elle signifie certainement que les malheureuses victimes étaient brûlées.

2. Lévitique, XVIII, 20; Deutéron., XVIII, 10. — 3. Psaume CV, 37, 38; Jérémie, VII, 31 et XXIII, 35; Ézéchiél, XVI, 20, 21 et XXIII, 37.

4. Spécialement les chênes, les térébinthes et les peupliers, d'après Isaïe, I, 29, et Osée, IV, 13.

5. II Par., XXVIII, 5. — 6. IV Rois, XVI, 5-6; II Par., XXVIII, 5-8. — 7. Isaïe, VII, 1-6.

les mains des ennemis les plus acharnés de Juda. Nous avons eu l'occasion de mentionner naguère la ligue contractée par Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, contre le royaume israélite, vers la fin du règne de Joatham. Un peu plus tard, les Édomites et les Philistins y adhérèrent aussi¹. Le but des deux principaux confédérés était d'entrer en vainqueurs dans Jérusalem après s'en être emparés, de détrôner Achaz et d'établir à sa place, comme roi de Juda, « le fils de Thabéel », personnage inconnu, sans valeur, prêt à accomplir en tout point les volontés de ceux auxquels il devrait la couronne.

Achaz ne régnait que depuis peu de temps, et ses adversaires mirent naturellement à profit sa jeunesse et son inexpérience, pour l'attaquer alors. Par lui-même, faible de caractère, mobile dans ses résolutions, il n'était pas de taille à résister à des ennemis si puissants. Mais le dessein de Rasin et de Phacée, s'il avait réussi, aurait réduit à néant la promesse du Seigneur relative à la perpétuité du trône de David et à la royauté du Messie²; aussi le Dieu d'Israël, tout en voulant punir Achaz, prit-il immédiatement la défense de la race royale, tout indigne que fût son représentant actuel. Deux de nos trois historiens soulignent à l'envi ce fait, en se hâtant de dire, avant même d'avoir raconté les victoires de Rasin et de Phacée, que leur but final ne fut pas atteint³.

Les deux rois confédérés envahirent le territoire de Juda et vinrent assiéger Jérusalem. L'approche de l'armée syrienne unie à celle de Phacée, suscita dans la capitale une violente émotion, dont le prophète Isaïe, en quelques mots, a tracé un tableau dramatique : « On vint dire à la maison de David (au roi et aux princes royaux) : Les Syriens ont opéré leur jonction avec Éphraïm⁴. Alors le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple furent agités comme les arbres de la forêt le sont par le vent⁵. » Il y avait, en effet, de quoi trembler, la suite du récit le montrera. Mais Dieu intervint magnifiquement, pour empêcher la ruine de son peuple, et pour maintenir son ancienne promesse dans ce qu'elle avait d'essentiel. S'adressant à Isaïe, il lui dit : « Va au-devant d'Achaz, toi et *Chear-Iachoub* ton fils, vers l'extrémité de l'aqueduc de la piscine supérieure, sur la route du champ du foulon. » Le jeune fils du prophète, qu'Isaïe devait emmener avec lui, avait reçu un nom symbolique d'une haute portée, car les mots hébreux *chear-iachoub* signifient : « Un reste reviendra. » Nom tout à la fois menaçant et rassurant. Par suite des châtiments

1. IV Rois, xv, 37; II Par., xxviii, 17-18. — 2. II Rois, vii, 1-16. —

3. IV Rois, xvi, 5; Isaïe, vii, 2.

4. C'est-à-dire, avec l'armée israélite. La tribu d'Ephraïm était la plus importante du royaume d'Israël.

5. Isaïe, vii, 2.

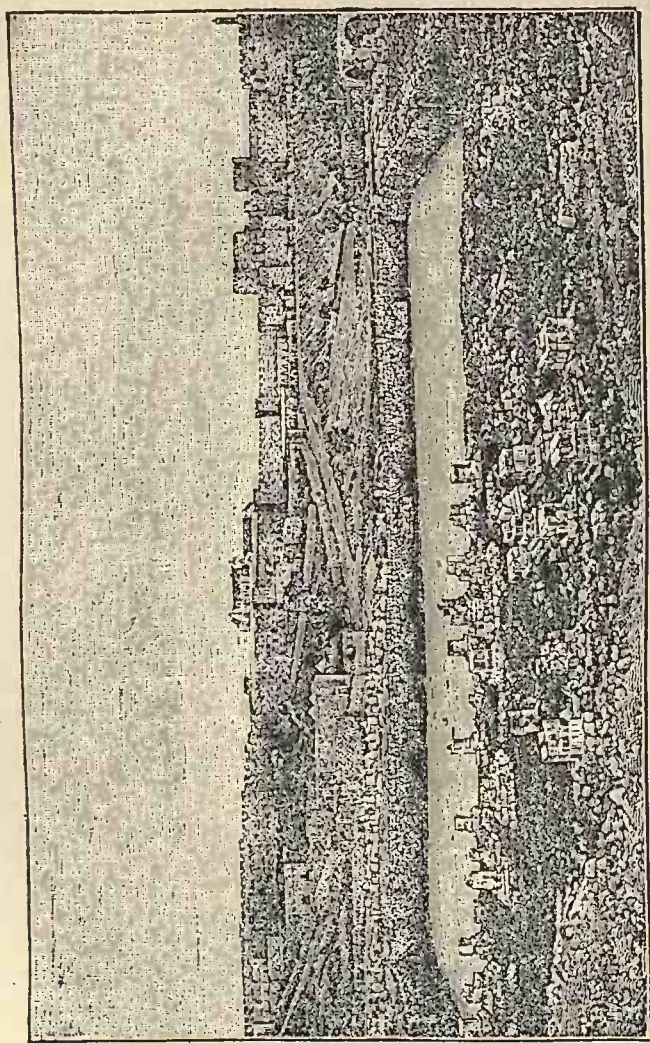


Fig. 84. — Le Birket-Mamillah. (D'après une photographie.)

divins, amplement mérités, le peuple de Juda sera réduit à un « reste » presque insignifiant, il passera par d'affreux malheurs qui le détruiront en grande partie; mais ce reste « reviendra » et sera la souche d'un nouveau peuple aimé de Dieu et fidèle à Dieu. On rencontre souvent cette consolante idée dans les autres écrits prophétiques, postérieurs à celui d'Isaïe.

La piscine supérieure de Gihon, par opposition à la piscine inférieure, située plus bas, est identifiée par de nombreux auteurs au *Birket-Mamillah* (fig. 84) actuel, à la « piscine du Dragon » de Néhémie, II, 13, à la « piscine du Serpent » de Josèphe¹. C'est un simple réservoir destiné à recevoir les eaux pluviales; il est taillé en partie dans le roc, et se trouve à proximité de la porte de Jaffa, vers l'angle nord-ouest de Jérusalem. On a supposé que le roi inspectait alors ce coin de la ville, en vue de travaux à construire pour le fortifier, car il est mal défendu par la nature.

Isaïe avait pour mission de porter à Achaz un triple message, de la part du Seigneur. Il devait le rassurer sur l'issue finale de la guerre; lui annoncer que, bien loin de réussir dans leur projet audacieux, Rasin et Phacée ne tarderaient pas à disparaître, et leurs peuples avec eux; enfin et surtout, lui donner un grand signe d'avenir, qui lui prouverait que la maison de David ne courait actuellement aucun péril, grâce à Emmanuel, le fils de la Vierge. Le prophète s'approcha donc du roi, et lui dit :

Efforce-toi de demeurer calme, et que ton cœur ne se trouble pas devant ces deux bouts de tisons fumants, devant la colère de Rasin et de la Syrie, et du fils de Romélie; (ne te trouble point) parce que la Syrie, Éphraïm et le fils de Romélie ont dit : « Montons contre Juda, assiégeons la ville (de Jérusalem) et rendons-nous en maîtres. » Voici ce que dit le Seigneur Dieu : « Cela n'arrivera pas, cela ne sera pas; car Damas est la tête de la Syrie, et Rasin la tête de Damas, et dans soixante-cinq ans Éphraïm cessera d'être un peuple. De même, Samarie est la tête d'Éphraïm et le fils de Romélie est la tête de Samarie. Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas. »

Tout est clair dans ce langage. Au dessein ambitieux des deux rois ligués contre Juda, le Seigneur oppose son contre-projet. Il ne permettra ni aux païens de Damas, ni aux demi-païens d'Éphraïm, de renverser entièrement Juda; la victoire qu'ils remporteront sur lui sera passagère. Les villes de Damas et de Samarie ne seront jamais autre chose que les capitales des royaumes de Syrie et d'Israël; elles ne prendront point la place de Jérusalem. Rasin et Phacée ne régneront jamais sur Juda. L'oracle si net qui concerne la ruine prochaine du royaume d'Israël avait pour but d'inspirer une pleine confiance à Achaz, à ses conseillers et à tout son peuple.

1. *Bell. jud.*, V, III, 2.

Isaïe fit ensuite au roi cette proposition. de la part du Seigneur : « Demande pour toi un signe au Seigneur ton Dieu. Demande-le, soit dans les lieux bas, soit dans les lieux élevés; » c'est-à-dire, soit dans les profondeurs de la terre, soit dans les sphères célestes. Dieu daignait ainsi, par une miséricordieuse condescendance, se mettre à la disposition d'Achaz, auquel il permettait de lui désigner le miracle qui, à ses yeux, démontrerait le mieux la certitude de la promesse faite par Isaïe ¹. Le monarque répondit, cachant son incrédulité sous une humilité apparente, qui n'était qu'une arrogance hypocrite : « Je ne demanderai rien; je ne tenterai pas le Seigneur. »



Fig. 85. — Isaïe prophétise la Conception virginale de la Mère du Messie.
(Peinture du cimetière de Sainte-Priscille, à Rome.)

Comme s'il eût tenté Dieu, en acceptant son offre gracieuse et spontanée! ² Isaïe reprit donc :

Écoutez, maison de David. Est-ce trop peu pour vous de laisser la patience des hommes, que vous lassiez aussi celle de mon Dieu? C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe. Voici, la Vierge concevra, et enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel ³.

LA VIERGE! En hébreu, *ha-'Almah*, avec l'article. Ici, ce substantif, « désigne et ne peut désigner qu'une jeune fille vierge, qui enfantera d'une manière toute surnaturelle, sans le moindre détriement pour sa virginité (fig. 85.) Nous avons pour garants de cette interprétation : 1^o l'explication authentique de saint Matthieu, I, 18-23, et de saint Luc, I, 26-35, d'après laquelle la prophétie d'Isaïe relative à l'*almah* a été réalisée par l'enfantement virginal de Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ; 2^o la tradition constante et unanime de l'Église. Saint Justin, saint Irénée et Origène d'abord, puis saint

1. Isaïe, VII, 4-9. — 2. Isaïe, VII, 10-12. — 3. Isaïe, VII, 13-16.

Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, en sont les plus glorieux défenseurs aux temps anciens ; 3^o la tradition juive, car, pendant des siècles, la Synagogue a admis « comme une croyance antique l'inaltérable pureté de la mère future du Sauveur ¹ », et, lorsque les Juifs plus récents rejettent cette foi de leurs pères, « ils se mettent en contradiction avec leur propre tradition ². » En effet, les Septante, traducteurs juifs de l'Ancien Testament hébreu en langue grecque, n'ont pas hésité à traduire le substantif 'almah par παρθένος, « vierge » dans le sens strict. 4^o D'autres textes bibliques, analogues à celui-ci et qui y font visiblement allusion, prédisent également la naissance virginale du Messie ³. 5^o L'usage biblique du mot 'almah exige aussi cette interprétation. Dans les saints Livres il a toujours la signification de « Virgo illibata ⁴ ». L'étymologie nous conduit au même résultat. Comme le disait excellemment saint Jérôme, 'almah dérive de la racine 'alam, « cacher », et, au témoignage de saint Augustin, dans l'idiome punique, qui avait une étroite affinité avec le phénicien et avec l'hébreu, le nom spécifique des vierges était aussi 'almah. 7^o L'inanité, souvent même la trivialité des interprétations rationalistes, n'est pas la preuve la moins forte en faveur de l'interprétation traditionnelle ⁵. » Ainsi donc, « 'almah signifie, dans son origine : cachée, renfermée, c'est-à-dire, une jeune fille vertueuse et inaccessible, à la manière d'une chose sainte, dont il n'est pas permis d'approcher ⁶. »

La suite de l'oracle démontre qu'Isaïe n'attendait la naissance du Messie que beaucoup plus tard, après la défaite de Rasin et la ruine du royaume de Juda, après la ruine des Assyriens eux-mêmes et après la captivité de Babylone. Néanmoins, quoique si tardive, cette naissance merveilleuse était, dans la circonstance présente, un excellent signe pour Achaz et tout le peuple de Juda, puisqu'elle leur certifiait que le Seigneur n'oubliait pas ses anciennes promesses, auxquelles était rattachée la préservation de la race de David et de la nation théocratique.

Du reste, à cette même époque, le Seigneur ordonna à Isaïe d'accomplir deux actes qui devaient être des signes manifestes de la prochaine réalisation de l'oracle relatif à la défaite des deux rois

1. Drach, rabbin converti, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. II, p. 108.

2. *Ibid.*, p. 109.

3. Voir Jérémie, xxxi, 22; Michée, v, 2-5.

4. Cf. Genèse, xxiv, 43; Exode, II, 8; Psaume, lxxxviii (Vulg., lxxviii), 26; Proverbes, xxx, 18-20; Cantique des cantiques, I, 3 et VI, 8.

5. L. Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. V, p. 301-302, et *Essais d'exégèse*, p. 37-77.

6. Bossuet, *Œuvres*, édit. de Versailles, t. III, p. 20.

coalisés contre Juda et Jérusalem. Il dit à son prophète : « Prends une grande tablette, et écris dessus, en caractères faciles à lire: Qu'on se hâte de piller! qu'on se précipite sur le butin! » Parole mystérieuse, dont le sens sera bientôt élucidé. Isaïe confia cette révélation à deux témoins dignes de foi, pour faire constater ensuite que la prédiction était antérieure à l'événement qu'elle concernait. Vers ce même temps, la femme d'Isaïe mit au monde un second fils, auquel le prophète donna pour nom, d'après un autre ordre divin, la phrase écrite précédemment sur la grande tablette; en hébreu : *Mâher châlal, khâch bâz*. Cette fois, le Seigneur donna à Isaïe une explication très consolante de ces mots : « Avant que l'enfant sache dire : Mon père, ma mère! on portera au roi d'Assyrie les richesses de Damas et le butin de Samarie. » D'où il suit clairement que la défaite de Rasin et de Phacée serait dans peu de mois un fait accompli.

Et pourtant Achaz avait mérité d'être châtié, et il le fut en réalité. Nos deux sources ¹ nous fournissent à ce sujet de douloureux détails. Rasin, qui avait pénétré sur le territoire de Juda du côté du sud, après avoir traversé les provinces cisjordanienues, battit l'armée juive et s'empara d'un nombre considérable de prisonniers, qu'il fit conduire à Damas. S'enfonçant ensuite de plus en plus dans la même direction, il arriva jusqu'au port d'Élath, sur la mer Rouge, et s'en rendit maître. Naguère Ozias, grand-père d'Achaz, avait enlevé ce port aux Édomites. En le prenant à son tour, Rasin porta un coup funeste aux relations commerciales du royaume de Juda avec l'Arabie et les Indes. Cet exploit permit aux Édomites d'entrer eux-mêmes dans la confédération, avec les Philistins, au plus grand dommage de Juda, qu'ils attaquèrent avec succès ². Des premiers, il est dit qu'ils massacrèrent de nombreux habitants et firent un riche butin. Les seconds s'emparèrent de six villes de Juda et de leurs bourgades, et s'y établirent. C'étaient Bethsamès, Aialon, Gadéroth, Socco, Thamna et Gamzi. Nous avons rencontré les cinq premières dans le cours de cette histoire. Gamzi n'est mentionnée qu'en cet endroit de la Bible; elle est représentée actuellement par le gros village de *Djimza*, situé entre Béthoron et Lydda.

Tandis que le roi de Syrie remportait ces succès, Phacée d'Israël attaquait Achaz par le nord, lui livrait une grande bataille, qui se transformait promptement pour l'armée israélite en une victoire signalée. 120 000 hommes de Juda périrent sur le champ de bataille, Parmi eux se trouvaient un des fils d'Achaz, nommé Maasias, et Azricam, le premier des secrétaires royaux. De plus, 200 000 prisonniers tombèrent entre les mains du vainqueur. Ces chiffres sont énormes; mais ils s'expliquent, d'un côté par la haine acharnée qui

1. IV Rois, xvi, 6; II Par., xxviii, 5-8. — 2. II Par., xxviii, 17-18.

animait les auteurs de cette guerre fratricide; de l'autre — nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de le dire — par la facilité avec laquelle la panique et le désordre se mettent dans les rangs d'une armée orientale, quand elle se rend compte qu'elle va être vaincue.

L'auteur des Paralipomènes insiste de nouveau sur le caractère pénal de ces terribles défaites, subies coup sur coup par Achaz : « Dieu humilia Juda, à cause du roi Achaz, qui avait occasionné la licence (ici, l'idolâtrie avec tous les désordres qu'elle amène à sa suite) dans Juda, et péché contre le Seigneur ¹. » Le même livre raconte un touchant épisode, relatif aux 200 000 prisonniers de Phacéc ². Il y eut jusqu'à la fin, dans le royaume des dix tribus, des prophètes du Seigneur qui essayèrent de ramener au devoir leurs frères égarés. L'un d'eux, Oded, alla au-devant de l'armée israélite, lorsqu'elle revenait victorieuse, entraînant à sa suite les malheureux captifs. Sur son passage il criait :

Voici que le Seigneur, le Dieu de vos pères, irrité contre Juda, l'a livré entre vos mains, et vous les avez tués avec une cruauté qui est montée jusqu'au ciel. Et vous pensez maintenant à faire, des enfants de Juda et de Jérusalem, vos esclaves et vos servantes. Mais vous-mêmes, n'êtes-vous pas coupables envers le Seigneur, votre Dieu? Écoutez-moi donc, et renvoyez ces captifs que vous avez faits parmi vos frères, car la brûlante colère du Seigneur est sur vous.

Le raisonnement était juste. Juda avait gravement offensé Dieu, qui, pour ce motif, l'avait puni avec sévérité. Mais Israël n'avait-il pas à se reprocher des crimes encore plus nombreux et plus graves, et de quel droit se permettait-il d'accroître le châtimement de ses frères? Du reste, la loi de Moïse interdisait formellement aux Hébreux de réduire leurs compatriotes en esclavage ³. Quatre princes d'Israël, dont l'histoire a conservé les noms — Azarias, Barachias, Ézéchias et Amasa — prirent aussi le parti des prisonniers, et réclamèrent leur mise en liberté immédiate. Ils tinrent à leurs frères ce langage décidé :

Vous ne ferez pas rester ici ces captifs; pour nous rendre coupables envers le Seigneur, vous voulez ajouter à nos péchés et à nos fautes. Nous sommes déjà tous coupables, et la colère brûlante du Seigneur est sur Israël.

Personne n'osa résister à cette double adjuration, qui faisait appel tout ensemble aux sentiments religieux et aux sentiments fraternels des vainqueurs. Le narrateur expose avec une satisfaction manifeste la bienveillance que les Israélites repentants témoignèrent sur-le-champ à leurs prisonniers :

1. II Par., xxviii, 19. — 2. II Par., xxviii, 9-15. — 3. Lévitique, xxv, 39-46.

Les soldats abandonnèrent les captifs et le butin, en présence des chefs et de tout le peuple. Les hommes qui viennent d'être nommés prirent les captifs; ils employèrent le butin à vêtir ceux qui étaient nus, ils leur donnèrent des vêtements et des chaussures, ils les firent manger et boire, ils les oignirent, ils firent monter sur des ânes tous ceux qui étaient exténués et ils les menèrent à Jéricho, la ville des palmiers, auprès de leurs frères (de Juda); puis ils s'en retournèrent à Samarie.

Cependant, qu'avait fait Achaz? Au lieu de se confier au Seigneur tout-puissant et infiniment miséricordieux, comme Isaïe le lui avait recommandé en termes si pressants, il se laissa affoler par le danger, et préféra employer les ressources de la politique humaine. Il envoya donc des ambassadeurs à Téglathphalasar III, pour l'appeler à son secours. De la part d'un successeur de David et de Salomon, rien de plus abject que le langage dans lequel était formulée sa requête; c'était celui de la plus humble soumission, celui d'un simple vassal à l'égard d'un suzerain : « Je suis ton serviteur et ton fils, lui fit-il dire; monte et délivre-moi de la main du roi de Syrie, et de la main du roi d'Israël, qui se sont levés, contre moi ¹. » Ce n'est pas tout. Achaz payait très cher le secours demandé. « Il prit l'argent et l'or qui se trouvaient dans la maison du Seigneur, et dans les trésors de la maison du roi, et il l'envoya en présent au roi d'Assyrie ².

Téglathphalasar vint en effet, et rompit facilement la ligue syro-israélite. Il ruina même successivement Rasin, Phacée et leurs royaumes, comme nous allons le dire. Mais le remède était pire que le mal; car, en fait, Achaz introduisait dans ses États « le loup qui devait dévorer son troupeau », et il mettait tout à la fois en péril l'indépendance et la religion de son peuple. Sa demande de secours coïncidait pleinement avec les plans de conquête du monarque assyrien qui, désireux de soumettre toute l'Asie occidentale à sa domination, en trouvait ainsi une occasion excellente.

Tout d'abord, « il monta contre Damas, la prit, emmena les habitants en captivité à Kir et fit mourir Rasin ³. » Une inscription cunéiforme, sur laquelle Téglathphalasar III raconte lui-même cette expédition, confirme et développe ce passage trop concis de la Bible :

Je pris ses soldats (de Rasin)..., je brisai leurs armes, et pris leurs chevaux...; ses guerriers portaient des boucliers et des lances... Pour sauver sa vie, il s'enfuit seul et entra par la grande porte de sa ville (Damas). Je pris ses généraux vivants et je les pendis à des croix. Je soumis son pays;... j'assiégeai Damas, sa ville, et je l'enfermai comme un oiseau

1. IV Rois, xvi, 7; II Par., xxviii, 16.

2. IV Rois, xvi, 8; II Par., xxviii, 21.

3. IV Rois, xvi, 9. La durée du royaume de Damas avait été d'environ deux cent trente-cinq ans.

dans sa cage (fig. 86). Je coupai ses plantations, dont les arbres étaient sans nombre;... je balayai seize districts de Syrie comme une inondation¹.

L'inscription se garde bien de dire que Damas tint bon pendant deux années entières (733-732 ou 732-731). Téglatphalasar laissa devant la ville une division de soldats, pour continuer le siège, et il alla attaquer, avec le reste de son armée, Phacée d'Israël et quelques peuplades du sud de la Palestine, qu'il subjuga complètement, ainsi qu'il est dit au IV^e livre des Rois, xv, 29. Ce passage contient la liste des villes et des régions enlevées par lui au roi d'Israël : Aïon, dans la tribu de Nephtali; Abel-beth-Maaca, localité importante, située au nord-ouest et à une heure et demie de Dan; Janoé, dont il est question au livre de Josué²; Cadès de Nephtali, au nord-est des



Fig. 86. — Oiseaux en cage. (Peinture égyptienne de tombeau.)

marécages qui entourent le lac Mérom; Azor, mentionnée plus haut, III Rois, ix, 15. Les provinces de Galaad et de Galilée, avec tout le territoire de Nephtali, tombèrent ainsi au pouvoir de Téglatphalasar. Une autre inscription cunéiforme, très mutilée aussi, racontait la même expédition avec plus de détails, et d'une manière très conforme au récit biblique :

...Les villes de Galaad,... d'Abel,... qui est la frontière de la maison d'Amri (c'est-à-dire, du royaume d'Israël), la lointaine, la vaste, je la soumis dans toute son étendue à l'empire d'Assyrie. J'établis sur elle mes généraux comme gouverneurs... La terre de la maison d'Amri la lointaine,... ses habitants les plus distingués, avec leur fortune, je transportai en Assyrie. Pikaä (Phacée) leur roi, je fis mourir. J'établis Aousi (Osée) sur eux. Je reçus d'eux, comme tribut, dix talents d'or, mille talents d'argent³.

D'après la Bible aussi, Phacée paya de sa vie sa honteuse défaite, mais elle présente autrement et plus exactement les faits : « Osée, fils d'Éla, forma une conspiration contre lui, le frappa et lui donna

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 521-522; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 266.

2. xvi, 6, 7.

3. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 255-256.

la mort, et il régna à sa place, la vingtième année de Joatham, fils d'Ozias¹. » Il s'agit donc d'une nouvelle insurrection, qui dut avoir pour cause le mécontentement qu'avait suscité, dans tout le royaume, l'entreprise néfaste de Phacée et la profonde humiliation qui en était la conséquence. Lorsque Téglatphalasar se vante d'avoir fait mourir Phacée, et d'avoir mis Osée à sa place sur le trône d'Israël, il arrange les faits à sa manière, ainsi qu'il arrive souvent sur les inscriptions assyriennes, pour s'attribuer plus de gloire. Il est cependant probable qu'il reconnut Osée comme roi d'Israël, en qualité

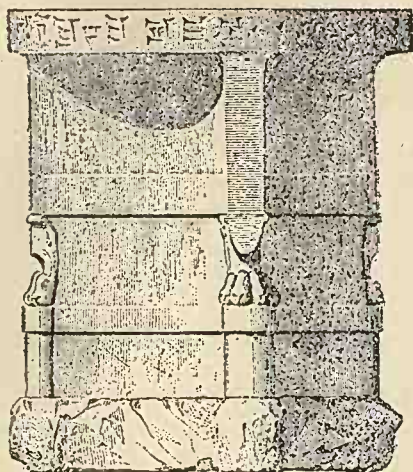


Fig. 87. — Autel assyrien. (Musée du Louvre.)

de vassal de l'Assyrie, à condition, selon la coutume, qu'il paierait un tribut considérable.

Pendant ce temps, que devenait Achaz? Il avait été délivré de ses deux puissants ennemis; mais respirait-il plus à l'aise pour cela? L'auteur des Paralipomènes nous fournit sur ce point l'information suivante²: « Téglatphalasar vint contre lui, le traita en ennemi et ne le soutint pas. » Achaz « ne retira aucun avantage » de la somme énorme par laquelle il avait acheté l'alliance d'un agneau avec un lion. Le roi d'Assyrie se garda bien de traiter Achaz en allié, en ami; il l'humilia, le traita en vassal, en vaincu. De gré ou de force, « Achaz alla à Damas, au-devant de Téglatphalasar³, » évidemment pour le remercier et lui rendre hommage comme à son suzerain. Le fait est confirmé par un fragment d'inscription cunéiforme, sur lequel *Yahoukhazi Yahoudai*, « Achaz de Juda », est mentionné avec

1. IV Rois, xv, 30. — 2. II Par., xxviii, 20-21. — 3. IV Rois, xvi, 10.

d'autres princes de la région comme tributaire de l'Assyrie¹.

Le séjour que le roi Achaz fit alors à Damas devait avoir de graves et tristes conséquences sous le rapport religieux. Le paganisme déjà si accentué du monarque s'y accrut encore démesurément. Ayant vu l'un de ces autels portatifs (fig. 87) dont les rois d'Assyrie se faisaient accompagner dans leurs expéditions militaires, pour y offrir des sacrifices à leurs dieux², il conçut le projet impie d'en établir un pareil dans la cour principale du temple de Jérusalem. Il envoya donc à Urias, qui remplissait alors les fonctions de grand-prêtre, la description exacte de cet autel, pour qu'il en fit préparer un semblable. Ce pontife indigne, oubliant tous ses devoirs, eut la lâcheté d'obéir. A son retour de Damas, Achaz « vit l'autel, s'en approcha et y monta; il fit brûler son holocauste et son offrande, répandit ses libations et versa sur l'autel le sang de ses sacrifices d'action de grâces³. » Peut-être, dans sa pensée, ses sacrifices s'adressaient-ils au vrai Dieu; mais de quel droit remplissait-il lui-même le rôle de prêtre, et sur un autel dont la forme avait été empruntée au paganisme? Agir ainsi, c'était un crime de lèse-majesté divine, ajouté à tant d'autres. Allant encore plus loin sur la voie du sacrilège, Achaz fit déplacer l'autel d'airain, ou des holocaustes, qui jouait un si grand rôle dans la religion d'Israël; il exigea qu'on le reculât par côté, dans la direction du nord, et il donna la place d'honneur à l'autel assyrien. Il intima ensuite au grand-prêtre l'ordre d'offrir désormais tous les sacrifices sur cet autel idolâtrique, y compris les sacrifices dits du matin et du soir, qui comptaient parmi les plus solennels, parce qu'ils étaient offerts au nom de toute la nation. Quant à l'autel des holocaustes, il se contenta d'ajouter : « Je m'en occuperai »; ce qui signifiait : Je réfléchirai à l'usage qu'on en pourra faire⁴. Il osa apporter encore d'autres modifications au culte sacré, « à cause du roi d'Assyrie », c'est-à-dire, en vue de lui plaire. Ainsi, pour se conformer aux désirs d'un monarque qui était en somme l'ennemi du peuple de Dieu, Achaz, ce prince sans foi, sans cœur et sans patriotisme, ne craignit pas d'offenser gravement le Seigneur, et de violer quelques-unes des règles les plus importantes de la législation du Sinaï⁵.

Il fit pire encore, car nous lisons au II^e livre des Paralipomènes⁶, qu'il « sacrifia aux dieux de Damas », en vertu de ce raisonnement insensé : « Puisque les dieux des rois de Syrie leur viennent en aide, je leur sacrifierai, afin qu'ils me secourent. » L'historien sacré sou-

1. Schrader, *op. cit.*, p. 257.

2. Ils sont souvent représentés sur les anciens monuments.

3. IV Rois, xvi, 10-13.— 4. IV Rois, xvi, 14-16.— 5. IV Rois, xvi, 17-18.

6. xxviii, 22-25.

ligne cet acte de folie, en faisant remarquer que, de la sorte, Achaz honorait les dieux « qui l'avaient frappé » lui-même, et « qui furent l'occasion de sa chute et de celle de tout son peuple. »

Finalement, sa rage d'idolâtrie n'étant pas encore assouvie, Achaz, tout en laissant ouvertes les portes qui, de la ville, conduisaient dans les cours extérieures du temple, fit fermer celle du sanctuaire. Le Saint et le Saint des Saints, où le Dieu d'Israël était censé habiter et où il manifestait de temps en temps sa présence, ces chambres sacrées qui servaient de théâtre aux rites les plus intimes et les plus essentiels du culte, devinrent ainsi inaccessibles aux prêtres eux-mêmes. Par un tel acte, Achaz rompait ouvertement avec le Seigneur. Ceux de ses sujets qui étaient demeurés fidèles au Dieu de leurs pères le comprirent, car on établit plus tard une fête annuelle de réparation, en souvenir de ces temps malheureux. Les Juifs la célèbrent encore, le cinquième mois de l'année juive, qui correspond en partie à notre mois de juillet, en partie au mois d'août. Conséquent avec lui-même, le roi « se fit des autels à tous les coins de Jérusalem, et il établit des hauts lieux dans chacune des villes de Juda, pour offrir de l'encens aux dieux étrangers. » Sa conduite n'aurait pas été différente, s'il s'était proposé systématiquement de substituer à la religion des patriarches, de Moïse, de David et des prophètes, le plus effréné et le plus compliqué des paganismes, mélange des cultes syrien, phénicien et assyrien. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait « irrité le Seigneur, le Dieu de ses pères », et attiré sa juste vengeance sur lui-même et sur son peuple, dont une grande partie, Isaïe vient de nous le dire, ne s'était que trop laissé entraîner à imiter les tristes exemples de son indigne monarque. Après seize années d'un règne désastreux à tous les points de vue, Achaz mourut, laissant derrière lui la mémoire d'un roi odieux. « Il fut enseveli avec ses pères », suivant la formule accoutumée; non toutefois dans le sépulchre royal¹.

VI. — Osée, dernier roi d'Israël; prise de Samarie et destruction du royaume par les Assyriens².

Osée, les mains souillées du sang de Phacée, était monté sur le trône la douzième année d'Achaz (729-730 avant J.-C.). Il fut le vingtième et dernier des rois d'Israël; il régna pendant neuf ans³. « Il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur »; mais, tout en signalant ce trait, le narrateur excuse jusqu'à un certain point le nouveau monarque, en ajoutant : « Non pas, cependant, comme les rois

1. IV Rois, xvi, 19-20; II Par., xxviii, 26-27. — 2. IV Rois, xvii, 1-41.

3. IV Rois, xvii, 1-2.

d'Israël qui avaient été avant lui. » Cette restriction signifie sans doute, comme le suppose le Talmud¹, qu'Osée se montra plus tolérant que ses prédécesseurs, envers ceux de ses sujets qui étaient demeurés fidèles au culte du Seigneur, et qui se rendaient à Jérusalem pour les fêtes.

La Bible glisse rapidement sur son règne, pour arriver tout à coup à la catastrophe finale. Dès l'abord, elle nous montre les Assyriens armés contre lui et le rendant tributaire : « Salmanasar, roi d'Assyrie, monta contre Osée, qui lui fut assujetti et lui paya un tribut². » Téglathphalasar était mort cinq ans environ après la visite que le roi de Juda, Achaz, lui avait rendue à Damas. Salmanasar (en langue assyrienne, *Schalmanou-oussir*), III^e de ce nom, lui avait succédé sur le trône de Ninive, nous ignorons à quel titre. Il est probable que sa campagne contre Israël était destinée à réprimer un essai d'insurrection d'Osée, qui paraît avoir été un prince énergique et entreprenant. Du moins, ce premier échec ne découragea pas le monarque israélite. Toutefois, sentant qu'il ne pouvait agir seul contre son tout-puissant suzerain, il se tourna du côté de l'Égypte, pour obtenir un solide appui. Cette contrée était alors gouvernée par Schabaka, roi d'Éthiopie, qui avait fait la conquête³ de l'Égypte, et fondé la XXV^e dynastie, désignée par l'épithète d'« éthiopienne », parce qu'elle fut exclusivement composée de monarques de sang éthiopien. Depuis quelque temps, l'Égypte se sentait menacée du côté du nord par les Assyriens. L'Éthiopie lui causait au sud un autre grave péril, et de plus, elle souffrait de dissensions intérieures. Schabaka avait écarté ces deux derniers dangers, et, grâce à lui, le royaume était redevenu fort et tranquille⁴. Mais, sage administrateur, il était trop avisé pour se laisser entraîner à conclure avec Osée, sans autre précaution, une alliance contre Salmanasar. Les beaux discours et les riches présents des ambassadeurs du roi israélite le laissèrent donc insensible.

Par malheur, le roi d'Assyrie eut vent de la démarche hardie de son vassal, et aussitôt il accourut en Palestine, vainquit sans peine le rebelle, s'empara de sa personne et le chargea de chaînes. Mais cela ne lui suffit pas. Se rendant compte que l'occasion était favorable pour étendre sa domination sur le territoire amoindri que son prédécesseur avait laissé au roi d'Israël, il le parcourut en triomphateur et monta contre la ville de Samarie, devant laquelle il mit le

1. Au traité *Gittin*, 88, a, etc.

2. IV Rois, xvii, 3.

3. Les inscriptions cunéiformes le nomment *Sebi* ou *Sébé*; les Grecs l'appellent *Sabacon*. Le nom de *Sôh*, qui lui est donné dans le texte hébreu, doit être une transcription fautive, pour *Savé* ou *Sévé*. La Vulgate le nomme *Sua*.

4. Voir Lehmann-Haupt, *Israël*, p. 98-103, 112-113.

siège¹. C'était une place très forte, et elle se défendit avec une telle vaillance, qu'elle put repousser pendant près de trois ans les attaques des assaillants. Elle tomba finalement entre leurs mains, en 722. La prise de Samarie est un des plus mémorables événements de l'histoire du peuple de Dieu. « Elle marque la fin du royaume schismatique des dix tribus, qui ne se releva jamais de cette défaite, et l'éclatant accomplissement des prophéties qui avaient annoncé ce désastre à Israël, comme le châtement de ses infidélités et de son idolâtrie². » Hélas! ce triste événement n'était que le prélude d'autres faits à venir, plus douloureux encore : la prise de Jérusalem, la fin du royaume de Juda et la captivité de Babylone. Quelle impression d'effroi ne dut-on pas en éprouver dans toute la Palestine du sud!

Salamanasar n'eut pas le temps de jouir de son triomphe. Il mourut vers cette époque, et fut remplacé sur le trône de Ninive par Sargon, l'un de ses principaux officiers, qui se vante, dans les différentes inscriptions qu'on appelle ses « Fastes » ou ses « Annales », de s'être lui-même emparé de Samarie, la première année de son règne. La Bible semble, au contraire, en attribuer la gloire à Salamanasar III³, et peut-être vivait-il encore, lorsque la ville tomba au pouvoir des Assyriens. On peut expliquer aussi plus simplement encore cette contradiction apparente des documents. On sait, d'après les monuments assyriens, que Salamanasar assiégeait alors simultanément Tyr et Samarie. Il est possible qu'il dirigeât alors en personne le siège de la capitale phénicienne, et qu'il eût confié à Sargon celui de Samarie. L'honneur de s'être emparé de cette dernière ville pouvait donc retomber tout à la fois sur le roi, qui était le généralissime de toutes ses armées, et sur son lieutenant Sargon, qui avait conduit personnellement les opérations du siège. Du reste, les monarques assyriens ne se gênent nullement pour s'attribuer directement les victoires remportées par leurs troupes, alors même qu'ils étaient à cent lieues de distance.

Mais revenons à Sargon (fig. 88), « ce conquérant qui fit trembler devant sa puissance toute l'Asie antérieure, l'Égypte et l'Éthiopie; ce bâtisseur qui avait créé, au nord de Ninive, la ville Khorsabad⁴; ce brillant guerrier, amoureux de gloire, qui avait pris soin de sa renommée en gravant ses exploits sur les murs des palais superbes

1. IV Rois, xvii, 4-5.

2. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 536.

3. IV Rois, xvii, 6; xviii, 9-10.

4. Son nom était *Dour-Sarroukin*, « Sargonville ». Le roi s'y était bâti un magnifique palais. « Il voulut une capitale qui lui appartint tout entière, et dont le passé ne commençait qu'avec lui. » Maspero, *Hist. ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 260. Voir les pages 260-270 de ce savant ouvrage.

de sa capitale ¹. » Le musée assyrien du Louvre possède son portrait en relief. On ne le connaissait auparavant que par ces lignes d'Isaïe : « Dans l'année où le *tartan* (titre que portait en Assyrie le général en chef des armées) marcha contre Azot, sur l'ordre de Sargon, roi d'Assyrie ². » Grâce à ses inscriptions, nous savons qu'il fut l'un des plus grands



Fig. 88. — Le roi Sargon entre deux de ses grands officiers.
(Bas-relief du Musée du Louvre.)

rois d'Assyrie. Voici de quelle manière il raconte la prise de Samarie :

J'ai assiégé la ville de *Samirina*; je m'en suis emparé. J'ai déporté 27 290 de ses habitants. Je lui ai enlevé cinquante chars. Aux autres habitants j'ai laissé leurs biens. J'ai établi sur eux mon lieutenant; je lui ai imposé le tribut du roi précédent ³.

1. F. Vigouroux, *op. cit.*, t. III, p. 543, 544.

2. Isaïe, xx, 1.

3. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 272-274;
F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. III, p. 559-560.

Ailleurs, il dit encore : « A la place de ceux (que j'avais déportés), je fis venir des habitants des pays que j'avais conquis. » Ces textes établissent sur tous les points la parfaite exactitude du récit sacré. où nous lisons, au sujet de la déportation des Israélites : « Sargon emmena Israël captif à Babylone. Il les fit habiter à Hala, auprès du Chabor, fleuve de Gozan, et dans les villes des Mèdes ¹. « Les monuments assyriens nous aident à fixer exactement la situation de Hala, du Chabor et de Gozan. Hala (en assyrien, *Khalakhou*), n'est plus qu'un monceau de ruines, qui portent actuellement le nom de Gla, dans la partie septentrionale de la Mésopotamie. Le Chabor, appelé aujourd'hui *Khabour*, est un des principaux affluents de l'Euphrate, dans lequel il se jette près de l'ancienne Circésium. Il prend sa source au mont Masius (le *Kharadja* actuel ²). Gozan était un district de Mésopotamie, arrosé par ce même fleuve. Il ne diffère pas de la *Gauzanitis* de l'ancien géographe Ptolémée. Son nom assyrien était *Gouzanou*.

Il résulte de ces détails que beaucoup des Israélites déportés par Sargon étaient assez rapprochés les uns des autres. Le pays des Mèdes, où un certain nombre d'entre eux furent aussi exilés, était très loin de là, à l'est, de l'autre côté du Tigre et des monts Zagros. Le livre de Tobie, I, 17, signale entre autres villes de cette contrée, comme lieux de leur résidence, Ecbatane, où vivait Raguël, et Ragès, où était établi Gabélus. Naguère, les Assyriens avaient fait la conquête de la Médie, et Sargon affirme expressément dans ses Annales qu'il avait transporté ailleurs les habitants de plusieurs districts de ce pays, et qu'il les avait remplacés par des colons étrangers. D'après le même écrit biblique ³, d'autres Israélites, tels que Tobie et sa famille, avaient été déportés à Ninive.

Après avoir mentionné ces divers faits d'une manière sommaire, l'écrivain sacré, d'ordinaire si sobre en matière de réflexions, interrompt son récit pour analyser, avec une admirable sûreté de vues, les motifs de la catastrophe épouvantable qui venait de renverser à jamais le royaume des dix tribus. C'est une sorte de justification très éloquente de la conduite du Seigneur envers ce royaume illégitime, ingrat et rebelle, une page admirable de philosophie historique et religieuse. Nous la citerons en entier ⁴.

Première pensée ⁵ : les Israélites avaient offensé Dieu, en se livrant à l'idolâtrie avec une vraie frénésie :

1. IV Rois, xvii, 6. Cf. xviii, 11.

2. Un autre cours d'eau du même nom, avec lequel on ne doit pas le confondre, a son origine sur les hauts plateaux de la Mésopotamie et se jette dans le Tigre au-dessous de Mossoul.

3. Tobie, I, 14, et III, 7. — 4. IV Rois, xvii, 7-23. Le lecteur en remarquera les répétitions saisissantes. — 5. xvii, 7-12.

Cela est arrivé parce que les enfants d'Israël avaient péché contre le Seigneur leur Dieu, qui les avait tirés du pays d'Égypte, de la terre du pharaon, roi d'Égypte, et parce qu'ils avaient adoré des dieux étrangers. Ils suivirent les coutumes des nations que le Seigneur avait chassées devant les enfants d'Israël, et celles que les rois d'Israël avaient établies. Les enfants d'Israël firent en secret, contre le Seigneur leur Dieu, des choses qui ne sont pas bien. Ils se construisirent des hauts lieux dans toutes leurs villes, depuis les tours des gardes ¹ jusqu'aux places fortes. Ils dressèrent des statues et des idoles sur toute colline élevée et sous tout arbre vert. Ils brûlèrent de l'encens sur les hauts lieux, comme les nations que le Seigneur avait chassées devant eux, et ils firent des actions criminelles, par lesquelles ils irritèrent le Seigneur. Ils servirent les idoles, dont le Seigneur leur avait dit : « Vous ne ferez pas cela ! »

Deuxième pensée (xvii, 13-17) : les Israélites ont persévéré dans cette conduite coupable, malgré les avertissements réitérés que le Seigneur leur donnait par ses prophètes :

Le Seigneur fit avertir Israël et Juda par tous les prophètes, en leur disant : « Revenez de vos voies mauvaises, et observez mes commandements et mes préceptes, en suivant toutes les lois que j'ai prescrites à vos pères, et que je vous ai envoyées par mes serviteurs les prophètes. » Mais ils n'écoutèrent pas, et ils raïdirent leurs cous, comme leurs pères qui n'avaient pas cru au Seigneur leur Dieu. Ils rejetèrent ses lois, l'alliance qu'il avait faite avec leurs pères, et les avertissements qu'il leur avait donnés. Ils coururent après des choses de néant, ils suivirent les nations qui les entouraient et que le Seigneur leur avait défendu d'imiter. Ils abandonnèrent tous les commandements du Seigneur leur Dieu, ils se firent deux veaux en fonte, ils fabriquèrent des idoles d'Astarté, ils se prosternèrent devant tous les astres du ciel (fig. 89), et ils servirent Baal. Ils firent passer par le feu leurs fils et leurs filles, ils se livrèrent à la divination et aux enchantements, et ils se vendirent pour faire ce qui est mal aux yeux du Seigneur, afin de l'irriter.

Troisième pensée : tant de crimes ne pouvaient manquer d'attirer la vengeance divine sur les Israélites (xvii, 18-23) :

Le Seigneur s'est donc vivement irrité contre Israël, et il les a éloignés de devant sa face. Il n'est resté que la seule tribu de Juda. Et Juda même n'a pas gardé les commandements du Seigneur son Dieu, et a suivi les égarements d'Israël. Alors le Seigneur a rejeté toute la race d'Israël. Il les a humiliés, les a livrés aux mains des pillards, et finalement il les a chassés loin de sa face. Car Israël s'était séparé de la maison de David, et ils avaient établi roi Jéroboam, fils de Nabath, qui les détourna du Seigneur et fit commettre à Israël un grand péché. Les enfants d'Israël se livrèrent à tous les péchés que Jéroboam avait commis; ils ne s'en détournèrent pas, jusqu'à ce que le Seigneur eût chassé Israël loin de sa face, comme il

1. C'est-à-dire, même dans les agglomérations les plus insignifiantes.

l'avait annoncé par tous ses serviteurs les prophètes. Israël a donc été emmené captif loin de son pays, en Assyrie, où il est resté jusqu'à ce jour¹.

Le livre des Rois ne nous dit rien de la situation qui fut faite aux déportés par leurs vainqueurs, dans les divers lieux de leur exil. Les quelques détails que le livre de Tobie contient à ce sujet nous permettent de conclure qu'elle ressembla beaucoup à celle des



Fig. 89. — Roi d'Égypte en adoration devant le soleil. (Peinture de tombeau.)

déportés du royaume de Juda, pendant la captivité de Babylone, telle que nous la décrirons en son temps. Les Assyriens leur laissèrent généralement une assez grande liberté. Ils pouvaient se livrer au commerce, s'occuper de leurs propres affaires. Un certain nombre d'entre eux parvinrent à s'enrichir, et même à acquérir de l'influence à la cour². Ils n'étaient cependant pas à l'abri des caprices royaux, et plus d'une fois la persécution sévit durement contre eux³. Quelques-uns furent même vendus comme esclaves.

Sargon avait dépeuplé en grande partie le territoire du royaume

1. Jusqu'à l'époque où l'historien sacré écrivait ces lignes.

2. Tobie, I, 14. — 3. Tobie, III, 12.

d'Israël. Il songea ensuite à y établir de nouveaux habitants, d'après la coutume barbare que nous avons eu à signaler et à réprover plusieurs fois. Ses annales racontent, de concert avec la Bible — mais celle-ci est beaucoup plus complète — qu'il remplaça les Israélites par les habitants de plusieurs contrées dont il s'était emparé précédemment. Ainsi, il dit avoir amené en 716, « dans le pays de la maison d'Amri » — formule par laquelle, nous le savons, les Assyriens désignaient le royaume d'Israël — « les tribus de *Tamoud*, les *Hadidi*, les *Marsimani*..., tribus lointaines de l'Arabie, qui habitent le désert que les savants et les scribes ne connaissent pas, et qui à aucun roi n'avaient payé leur tribut. » « Avec la protection du (dieu) Assur, mon seigneur, continue-t-il, je les détruisis, et je plaçai leurs restes dans la ville de Samarie. » Ailleurs, il dit avoir déporté des habitants de Babylone au pays des *Khatti*, c'est-à-dire, en Syrie et en Palestine¹.

La Bible mentionne également cette dernière déportation; puis elle cite plusieurs autres contrées, qui procurèrent à Sargon, en nombre plus ou moins considérable, des colons destinés à remplacer les Israélites qu'il avait fait conduire loin de leur patrie. « Le roi d'Assyrie fit venir des gens de Babylone, de Cutha, d'Ava, d'Émath et de Sepharvaïm, et il les établit dans les villes de la Samarie, à la place des fils d'Israël². » Cutha était une ville chaldéenne, la *Couthi* des inscriptions cunéiformes, située, croit-on, sur l'emplacement actuel de *Tell-Ibrahim*, à 16 kilomètres au nord-est de Babylone. Les Cuthéens furent, sinon les plus nombreux, du moins les plus influents des colons étrangers amenés des régions orientales sur le territoire d'Israël; car les Juifs désignèrent plus tard par leur nom la nation mélangée qui se forma peu à peu dans le pays, celle qui reçoit dans les évangiles le nom de « Samaritains³ ». Ava (en hébreu, *Ivva*) n'a pas encore été identifiée. La ville syrienne d'Émath nous est apparue à différentes reprises dans le cours de cette histoire. Les monuments syriens l'appellent *Amata* ou *Amatti* (fig. 90). Elle était déjà célèbre à l'époque de Moïse⁴. Le prophète Amos, vi, 2, ajoute à son nom l'épithète de « Grande ». Sargon l'avait récemment conquise, et avait fait prisonniers 20 033 de ses habitants, dont plusieurs furent vraisemblablement déportés en Samarie. Sépharvaïm était une ville babylonienne, bâtie sur la rive gauche de l'Euphrate. Il est souvent question d'elle dans les inscriptions cunéiformes, sous

1. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 276-277.

2. IV Rois, xviii, 24.

3. S. Matthieu, x, 5; S. Luc, ix, 52; x, 35; xvii, 16; S. Jean, iv, 9, etc. Ce nom était emprunté à la ville et à la province de Samarie, résidence de ces ex-patriés. Voir aussi Josèphe, *Ant.*, IX, xiv, 3.

4. Nombres, xiii, 22; xxxiv, 8.

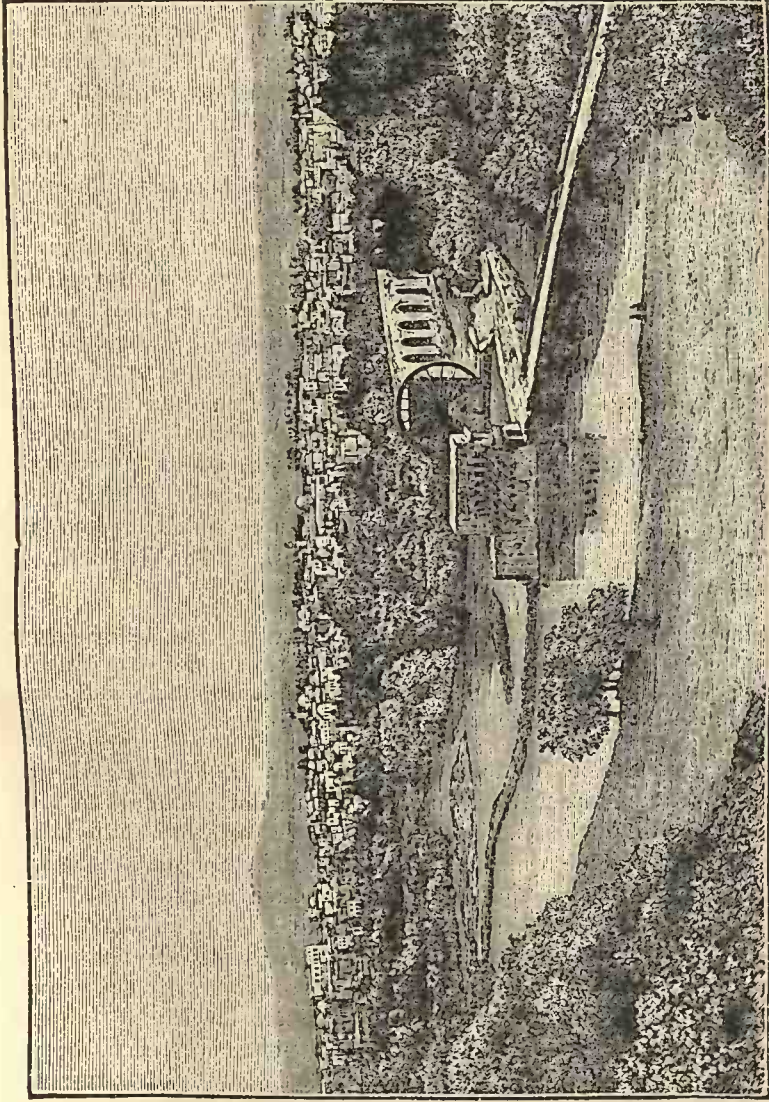


Fig. 90. — Hamath, aujourd'hui Hamah. (D'après une photographie.)

le nom de *Sippara*. On l'appelait « la cité du soleil », à cause du culte qui y était rendu à cet astre. Ses ruines, qu'on montre à environ 50 kilomètres au sud-ouest de Bagdad, sur le site actuel de *Tell-Abou-Abbah*, sont considérables.

Il ressort des annales de Sargon que ces déportations furent successives. La première de toutes n'eut lieu que quelque temps après la prise de Samarie. D'après le livre d'Esdras, iv, 2, 10, l'une des plus tardives date du règne d'Asarhaddon (686-667 avant J.-C.). Ces colons étrangers, venus de divers points en Samarie, suivirent tout d'abord uniquement la religion de leur pays d'origine. « Ils ne connaissaient pas le Seigneur », note tristement l'écrivain sacré, pour désigner l'idolâtrie bigarrée qui était pratiquée dans le pays. Il ajoute : « Le Seigneur envoya contre eux des lions qui les tuaient ¹. » Aux temps anciens, les lions s'étaient multipliés dans la contrée alors très boisée; puis ils avaient disparu graduellement, lorsque la population s'était accrue. Les habitants étant devenus moins nombreux, ces bêtes fauves pullulaient de nouveau et créaient un péril redoutable. Dans ce fait, la Bible reconnaît une fois de plus la main vengeresse du Dieu d'Israël, qui, jaloux en quelque sorte de la sainteté de la contrée qu'il avait donnée en héritage à son peuple, manifestait son indignation de ce qu'elle redevenait plus païenne que jamais. On le comprit ainsi, et l'on fit porter ce message au roi d'Assyrie :

Les nations que tu as déportées et établies dans les villes de la Samarie ignorent la manière de servir le Dieu de ce pays, et le Seigneur (dans le texte hébreu : *Jéhovah*) a envoyé contre eux des lions qui les tuent, parce qu'ils ignorent la manière de servir le Dieu de ce pays.

Ce langage était conforme aux idées païennes de l'époque, d'après lesquelles chaque contrée était placée sous la domination et la protection d'une divinité spéciale, très jalouse de ses droits et toujours prête à se venger de quiconque les oublierait. Sargon s'empressa d'envoyer en Palestine l'un des prêtres israélites qui avaient été emmenés en captivité avec leurs compatriotes. Ainsi qu'il a été dit précédemment ², ces prêtres, pris de tous côtés par Jéroboam I^{er}, n'appartenaient pas à la tribu de Lévi, et, voués au culte des veaux d'or, ils ne pouvaient exercer qu'un ministère illégitime. De plus tout en reconnaissant jusqu'à un certain point le vrai Dieu, ils n'avaient qu'une connaissance très imparfaite de la religion mosaïque. Celui qui fut délégué par le roi d'Assyrie s'établit à Béthel, et se mit à instruire les nouveaux colons, assisté sans doute par ceux des Israélites qui étaient restés dans la contrée. L'étrange résultat de ses

1. IV Rois, xvii, 25. — 2. Cf. II Par., xi, 14.

efforts est décrit comme il suit par l'historien sacré ¹ : « Il leur enseigna comment ils devaient honorer le Seigneur. Les peuples (c'est-à-dire, les déportés, qui appartenèrent à des nations différentes) firent chacun leur dieu dans les villes qu'ils habitaient, et ils les placèrent dans les sanctuaires des hauts lieux bâtis par les Samaritains. » Ce fut donc une monstrueuse alliance des cultes païens et de la vraie religion, puisqu'on honorait, en même temps que le Dieu d'Israël, les fausses divinités dont l'auteur du livre des Rois fait l'énumération suivante ² :

Les (déportés) babyloniens firent Soucoth-Benoth; les Cuthéens firent Nergal; les gens d'Émath firent Achima; ceux d'Ava firent Nebahaz et Thartac; ceux de Sepharvaïm brûlaient leurs enfants par le feu, en l'honneur d'Adramélech et d'Anamélech, dieux de Sepharvaïm. Ils honoraient aussi le Seigneur (dans l'hébreu : *Jéhovah*), et ils se créèrent des prêtres des hauts lieux, pris parmi le peuple. Ces prêtres offraient pour eux des sacrifices dans les sanctuaires des hauts lieux. De la sorte, ils honoraient le Seigneur, et ils servaient en même temps leurs dieux, conformément à la coutume des lieux d'où ils avaient été déportés.

Les monuments assyriens nous aident à connaître plusieurs de ces divinités. Le nom *Soucoth-Benoth*, employé par le texte hébreu, est très probablement une transcription fautive de celui de la déesse babylonienne *Zarpanit* ou *Zirbanit*. L'ancien géographe Strabon ³ écrit au sujet de cette infâme divinité : « La fête des Sacées était célébrée en l'honneur de Zarpanit, la déesse de la génération. » Il décrit ensuite cette fête, telle qu'elle avait lieu chez les Perses, qui l'avaient empruntée aux Babyloniens : « Partout où se trouve un temple d'Anaïtis, on célèbre la solennité bachique des Sacées, pendant laquelle les hommes et les femmes, vêtus d'habits symboliques, passent le jour et la nuit à boire, et à se livrer à la débauche. » Jérémie y fait aussi allusion dans sa lettre aux Juifs captifs à Babylone ⁴.

Le dieu *Nergal* était représenté sous la forme d'un lion gigantesque, qui était censé garder l'entrée des palais assyriens. Les inscriptions cunéiformes attestent qu'il était vraiment le « dieu des gens de Cutha ». D'après le Talmud, Achima ou Acima était figuré par un bouc sans poils ou à poils courts; divers auteurs le confondent avec l'Esmouïn phénicien. On ne possède aucune information certaine sur Nebahaz et Thartac. Les noms assyriens d'Adramélech et d'Anamélech étaient *Adar-Malik* et *Anou-Malik*, qui signifient : « le roi Adar » et « le roi Anou. » Les dieux *Adar* et *Anou* sont souvent cités par les textes cunéiformes. Le premier était une

1. IV Rois, xvii, 29. — 2. IV Rois, xvii, 30-33. — 3. XI, viii, 5.

4. Elle est placée à la suite du livre de Baruch, vi, 41.

divinité solaire, et nous avons précisément dit plus haut que Sepharvaïm, où il était particulièrement honoré, était la « ville du soleil. » Anou était représenté à moitié sous la forme d'un homme, à moitié sous celle d'un poisson, à la manière du Dagon philistin.

On voit, par ces détails, à quel point était grossière la religion des colons établis sur le territoire de la Samarie après la ruine du royaume d'Israël. Ce culte était d'ailleurs tristement conforme à la composition d'une population si mélangée. L'écrivain sacré achève sa description, en nous apprenant ce qu'était le culte en question, à l'époque où fut écrit le IV^e livre des Rois :

Ils suivent encore aujourd'hui leurs premières coutumes. Ils n'honorent pas le Seigneur (*Jéhovah*) ; ils n'observent ni ses lois, ni ses ordonnances, ni les préceptes qu'il avait donnés aux enfants d'Israël... Ces peuples servaient le Seigneur et servaient leurs idoles. Leurs enfants et les enfants de leurs enfants font jusqu'à ce jour ce que faisaient leurs pères ¹.

Il en fut ainsi pendant quelques générations. Mais, à la fin de la captivité de Babylone, toute trace d'idolâtrie proprement dite paraît avoir disparu de la religion des Samaritains. Elle devint uniquement le culte du vrai Dieu, quoique avec des cérémonies et des croyances spéciales, qui l'ont toujours distinguée du judaïsme ².

1. IV Rois, xvii, 34-41.

2. Voir S. Jean, iv, 20-22, et L. Cl. Fillion, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. 1, p. 104-107.

CHAPITRE VII

DEPUIS LA RUINE DU ROYAUME D'ISRAËL JUSQU'À CELLE DU ROYAUME DE JUDA¹ (722-588 avant J.-C.)

1. — Le saint roi Ézéchias; début de son règne².

Les renseignements fournis par la Bible sont particulièrement abondants sur ce règne, pendant lequel, d'ailleurs, les graves événements furent si nombreux. Comme d'ordinaire, le IV^e livre des Rois et le II^e livre des Paralipomènes se complètent mutuellement ici. Se conformant toujours à son plan, l'auteur des Paralipomènes insiste sur les réformes religieuses d'Ézéchias et glisse sur les événements politiques; l'autre narrateur fait le contraire. De la sorte, chacun d'eux expose habituellement des faits nouveaux.

Les deux récits s'ouvrent, selon leur coutume, par quelques indications relatives à la durée et au caractère moral du règne³. « La troisième année d'Osée, roi d'Israël, Ézéchias, fils d'Achaz, roi de Juda, commença à régner. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il devint roi, et il régna vingt-neuf ans à Jérusalem... Il fit ce qui est droit aux yeux du Seigneur, entièrement comme avait fait David, son ancêtre. » Son règne occupa le dernier quart du septième siècle avant Jésus-Christ (727-698). La formule finale, qui le caractérise au point de vue moral, n'est employée sans restriction que pour deux autres rois de Juda : Asa et Josias⁴. Ezéchias, fils de l'impie Achaz, fut véritablement un saint. Le contraste entre la conduite des deux monarques ne pouvait pas être plus grand. Le livre des Rois démontre brièvement, dans les lignes suivantes, la parfaite exactitude du jugement qu'il vient de porter sur le nouveau roi :

Il détruisit les hauts lieux, brisa les statues, renversa les idoles; il mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait, parce que les fils d'Israël avaient brûlé jusqu'alors de l'encens devant lui. Il mit sa confiance au

1. IV Rois, xviii, 1-xxv, 29; II Par., xxix, 1-xxxvi, 21. — 2. IV Rois, xviii, 1-xv, 21; II Par., xxix, 1-xxxii, 33. — 3. IV Rois, xviii, 1-3; II Par., xxix, 1-2. — 4. III Rois, xv, 11; IV Rois, xxii, 2.

Seigneur, le Dieu d'Israël. Parmi tous les rois de Juda qui vinrent après lui, ou qui le précédèrent, il n'y en eut point qui lui fut semblable. Il demeura attaché au Seigneur et ne se détourna pas de lui, et il observa les commandements que le Seigneur avait prescrits à Moïse¹.

Sa sainteté et son zèle ne demeurèrent pas sans récompense, car « le Seigneur fut avec Ézéchias, qui réussit dans toutes ses entreprises. » L'écrivain sacré cite deux exemples de ce succès visiblement octroyé par Dieu : « Il se révolta contre le roi d'Assyrie et ne lui fut plus assujetti. Il battit les Philistins jusqu'à Gaza et ravagea leur territoire, aussi bien les places fortes que les tours des gardes². » Ces derniers mots marquent une victoire complète. Pour mettre dans un relief plus saillant toute l'étendue de la protection divine dont Ézéchias a été l'objet, le même auteur³ reproduit, en y ajoutant quelques dates, son récit de la ruine du royaume d'Israël. C'est pendant la quatrième année du règne d'Ézéchias que Salmanasar avait mis le siège devant Samarie. Le saint roi occupait donc le trône depuis six ans, lorsque cette ville tomba au pouvoir des Assyriens. Témoin de ces faits, et menacé d'un sort semblable, le pieux roi ne comprit que mieux, durant tout son règne, l'étendue de la bienveillance divine à son égard.

Nos documents nous permettront de développer successivement ces deux faits, qui résument le gouvernement d'Ézéchias : en premier lieu, les réformes religieuses par lesquelles ce prince manifesta la sincérité de son amour pour Dieu ; en second lieu, le secours merveilleux que le Seigneur lui accorda, lorsque l'invasion du roi d'Assyrie Sennachérib, le mit dans un si grand péril. Pour le premier fait, l'auteur des Paralipomènes sera notre guide principal ; pour le second fait, notre informateur le plus complet sera le IV^e livre des Rois, confirmé par un récit identique du prophète Isaïe, et aussi par les documents assyriens.

II. — Les réformes religieuses d'Ézéchias.

A peine installé sur le trône, le saint monarque s'empressa de réparer, au point de vue de la religion, le mal immense que son père avait fait sans relâche. Le culte divin fut en effet pour lui, durant tout son

1. IV Rois, xviii, 4-6.

2. IV Rois, xviii, 7, 8. Il n'est pas possible de fixer avec certitude la date de cette expédition victorieuse d'Ézéchias contre les Philistins, non plus que son occasion. D'après le sentiment le plus probable, elle aurait précédé la mort de Salmanasar et la ruine de Samarie (722). Le pays des Philistins avait une importance capitale, soit pour les Assyriens, car il était sur le chemin par lequel ceux-ci devaient nécessairement passer pour faire la conquête de l'Égypte, qu'ils convoitaient, soit pour les adversaires de Ninive, qui tenaient à leur barrer ce chemin. Or, Ézéchias se rangea de bonne heure parmi les ennemis de l'Assyrie. — 3. xviii, 9-12.

règne, le but direct et comme le ressort de sa conduite. Aussi son premier acte consista-t-il à extirper l'idolâtrie, qui avait envahi le royaume sous tant de formes. Il entreprit cette lutte dès le premier mois de la première année de son règne ¹. Comme vient de nous le dire le livre des Rois, il détruisit les *bâmoth*, sanctuaires idolâtriques des hauts lieux; les *matséboth*, piliers de pierre et statues érigées à Baal et aux autres divinités païennes (fig. 91); les *achéroth*.



Fig. 91. — Les stèles de Gézer. (D'après Vincent, *Canaan*, p. 112.)

troncs d'arbre dressés en l'honneur de l'impure Astarté, la Vénus orientale. Le serpent d'airain qui avait guéri miraculeusement les Hébreux mordus par les serpents du désert ², et qui avait été conservé comme une précieuse relique depuis l'époque lointaine de Moïse, était devenu l'occasion de pratiques superstitieuses, ou même à demi idolâtriques; c'est pourquoi Ézéchias le fit mettre en pièces.

A ce côté négatif de sa vaillante réforme, il associa bientôt des mesures positives, qui firent de Jérusalem, naguère profanée et souillée, le centre unique de la religion du vrai Dieu, comme à l'époque de David. Achaz avait fermé le temple d'une manière sacrilège, et

1. II Par., xxix, 3. — 2. Nombres, xxi, 6-9.

modifié avec non moins d'audace celles des cérémonies du culte qui avaient lieu dans le parvis extérieur. Avant de rouvrir et de purifier le sanctuaire déshonoré, Ézéchias fit appel à l'esprit de foi, au zèle des prêtres et des lévites. Après les avoir réunis « sur la place orientale », située probablement en dehors des cours du temple, auprès de la porte nommée elle-même Orientale¹, il leur tint ce langage admirable² :

Écoutez-moi, fils de Lévi. Sanctifiez-vous, purifiez la maison du Seigneur, le Dieu de vos pères, et enlevez du sanctuaire tout ce qui est impur. Nos pères ont péché, ils ont fait ce qui est mal aux yeux du Seigneur. Ils l'ont abandonné, ils ont détourné leurs regards de son tabernacle et ils lui ont tourné le dos. Ils ont même fermé les portes du vestibule et éteint les lampes, et ils n'ont offert au Dieu d'Israël ni encens, ni holocaustes... Aussi la colère du Seigneur a-t-elle éclaté contre Juda et Jérusalem, et il les a livrés au trouble, à la désolation et à la moquerie, comme vous le voyez de vos yeux. Et voici que, à cause de cela, nos pères ont péri par l'épée, et nos fils, nos filles et nos frères ont été emmenés en captivité. Je désire donc que nous renouvelions l'alliance avec le Seigneur, le Dieu d'Israël, afin que la fureur de sa colère se détourne de nous. Maintenant, mes fils, ne soyez pas négligents, car le Seigneur vous a choisis pour vous tenir à son service devant lui, pour lui rendre le culte qui lui est dû, et pour lui offrir de l'encens.

Cet appel d'Ézéchias au zèle généreux des ministres sacrés ne fut pas stérile. Avant de se mettre à l'œuvre, ils se purifièrent d'après les règles du code mosaïque. Le narrateur cite les noms de quatorze des chefs de la famille lévitique, qui se firent les principaux auxiliaires du roi et qui dirigèrent les travaux³. Les prêtres, qui étaient seuls autorisés à pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire, en nettoiyèrent soigneusement les trois pièces : le porche ou vestibule, le Saint et le Saint des Saints. Les immondices qui s'y étaient accumulées, furent portées par eux dans la cour la plus voisine, où les lévites les prirent pour aller les jeter dans la vallée du Cédron, à l'est des remparts de Jérusalem. Les différentes cours du temple furent aussi balayées, purifiées. Le pieux entrain des prêtres et des lévites fut tel, qu'il leur suffit de seize jours pour s'acquitter de ce travail considérable. Commencée le 1^{er} *nisan*⁴, immédiatement après l'ordre donné par le roi, cette purification était achevée dès le 16. Huit jours avaient été consacrés à purifier l'intérieur du sanctuaire; huit autres jours à purifier les parvis. Les prêtres et les lévites furent heureux d'aller annoncer à Ézéchias la réussite de l'entreprise⁵.

1. Esdras, x, 9; Néhémie, viii, 1, 3.

2. II Par., xxix, 4-11. — 3. II Par., xxiv, 12-14.

4. Le premier mois de l'année juive (mi-mars à mi-avril).

5. II Par., xxix, 15-19.

Le monarque eut alors à cœur d'inaugurer immédiatement, par une cérémonie solennelle, la reprise du culte divin. Elle eut lieu le 17 *nisan*. Pour lui donner un caractère public et officiel, Ézéchias, en venant au temple, se fit accompagner des chefs de la ville. Tous ensemble, « ils offrirent sept taureaux, sept béliers, sept agneaux et sept boucs, en sacrifice d'expiation pour le royaume, le souverain et (le peuple de) Juda. » Les sacrifices eurent lieu d'après les règles prescrites par Moïse au livre du Lévitique. A cette occasion, Ézéchias rétablit aussi la musique sacrée, telle qu'elle avait été organisée



Fig. 92. — Luths égyptiens. Thèbes. (D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte*, pl. CLIX.)

autrefois par David. Tandis que lesdites victimes étaient immolées et que leurs chairs brûlaient sur l'autel des holocaustes, les prêtres sonnaient de la trompette, les lévites musiciens chantaient des psaumes, faisaient retentir joyeusement leurs cymbales, leurs luths (fig. 92) et leurs harpes, comme aux meilleurs temps de l'histoire israélite. A l'issue du sacrifice, le roi, les chefs de la ville et tous les assistants se prosternèrent, pour offrir leurs hommages d'adoration au Seigneur, dont la bonté permettait qu'un avenir réparateur s'ouvrit pour la nation¹. Ézéchias prit ensuite la parole, et invita les habitants de Jérusalem à immoler à leur tour au Seigneur des sacrifices volontaires. Ils le firent avec tant d'empressement, qu'ils amenèrent 70 bœufs, 100 béliers et 200 agneaux pour être offerts en holocauste, puis 600 bœufs et 3 000 brebis pour les sacrifices dits

1. II Par., xxix, 20-30.

pacifiques et d'action de grâces. Aussi est-ce avec une véritable satisfaction que l'écrivain sacré ajoute : « Ainsi fut rétabli le service de la maison du Seigneur. Ézéchias et tout le peuple se réjouirent de ce que Dieu avait bien disposé le peuple, car la chose s'était faite subitement ¹. »

Mais ce n'eut pas là qu'un simple commencement, car la piété d'Ézéchias pourvut à ce que ce mouvement de zèle demeurât permanent parmi ses sujets. Depuis longtemps, sans être tout à fait tombée en désuétude, la Pâque, qui était la plus importante des fêtes religieuses d'Israël, n'avait pas été célébrée d'une manière générale et suivie. Maintenant que le temple était rouvert et purifié, l'occasion était excellente pour la solenniser de nouveau avec toute la magnificence possible. Il est vrai que sa date régulière était passée, puisque, d'après la Loi, elle devait commencer le soir du quatorzième jour de *nisan*, et que la purification du temple ne s'était terminée que le 16. De plus, un certain délai était nécessaire pour avertir le peuple et le convoquer officiellement, sans compter que ceux des prêtres qui avaient repris leurs fonctions et s'étaient purifiés afin d'enlever les traces de la triste apostasie dans laquelle ils étaient tombés sous le règne d'Achaz, n'étaient pas encore assez nombreux pour suffire aux rites et aux sacrifices multiples de la Pâque. Heureusement, la Loi mosaïque n'avait pas la raideur que lui imposèrent plus tard les pharisiens. Elle avait même prévu qu'en cas d'empêchement sérieux, la célébration de la Pâque pourrait être renvoyée, pour des Israélites isolés, au quatorzième jour du second mois ². Ézéchias, d'accord en cela avec les princes, les prêtres et le peuple, mit à profit cette autorisation ³, en l'appliquant à la nation entière.

Quand tout eut été décidé, il lança, en son nom et au nom des princes, une invitation qui ne s'adressait pas seulement à ses sujets du royaume du Juda, mais aussi aux habitants du royaume schismatique des dix tribus, par conséquent au peuple de Dieu tout entier. Des courriers spéciaux portèrent à travers toute la Palestine, « depuis Bersabée jusqu'à Dan », selon la vieille formule, la lettre pressante qui contenait cette invitation. En voici la teneur :

Enfants d'Israël, revenez au Seigneur, au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, afin qu'il revienne à vous, reste échappé de la main des rois d'Assyrie. Ne soyez pas comme vos pères et vos frères, qui ont péché contre le Seigneur, le Dieu de leurs pères, et qu'il a livrés à la désolation, comme vous le voyez. Ne raidissez pas votre cou comme vos pères, donnez la main au Seigneur, venez à son sanctuaire qu'il a sanctifié à jamais, et servez le Seigneur votre Dieu, pour que son ardente colère se détourne de vous. Si vous revenez au Seigneur, vos frères et vos fils trouveront

1. II Par., xxix, 31-36. — 2. Nombres, ix, 6-13. — 3. II Par., xxx, 1-4.

miséricorde auprès de ceux qui les ont emmenés en captivité¹, et ils reviendront dans ce pays, car le Seigneur votre Dieu est bon et miséricordieux, et il ne détournera pas de vous son visage, si vous revenez à lui².

L'écrivain sacré nous fait connaître en quelques lignes le résultat de cette invitation³ : « Dans le pays d'Éphraïm, et de Manassé, et de Zabulon (c'est-à-dire, dans presque toute l'étendue qu'avait alors le royaume d'Israël), on se riait et on se moquait » des courriers royaux qui la portaient. Toutefois, « quelques hommes des tribus d'Aser, de Manassé, de Zabulon (et d'Issachar), s'humilièrent et vinrent à Jérusalem. » Quant au royaume de Juda, il fournit un si grand nombre d'adhérents, que le narrateur voit avec raison dans ce fait l'action spéciale du Seigneur.

Une « immense assemblée » se réunit donc à Jérusalem pour y célébrer la Pâque, au second mois. A peine arrivés, tous ces pieux fidèles se précipitèrent, dans un même élan de foi enthousiaste, sur les autels idolâtriques qui avaient été érigés par Achaz à tous les coins des rues, et les renversèrent. Ézéchias, qui s'était occupé avant toute autre chose de purifier le temple et de rétablir le culte divin, n'avait pas eu le temps de faire disparaître ces autels sacrilèges. Leurs débris allèrent rejoindre, dans le lit du Cédron, les immondices qui avaient profané le sanctuaire et les cours du temple.

La fête fut splendide. On la célébra, durant toute son octave, « avec une grande joie. » Les prêtres, aidés des lévites, immolèrent les victimes pascales, dont ils répandirent le sang au pied de l'autel des holocaustes, ainsi qu'il était prescrit par la Loi. Leur zèle fut tel, que le roi crut devoir leur en témoigner sa reconnaissance, par de bienveillantes paroles⁴. A la fin de l'octave, la piété des pèlerins n'était pas encore satisfaite. Aussi fut-il décidé, de l'avis de tous, qu'on prolongerait la fête pendant sept autres jours. La générosité d'Ézéchias et des princes avait facilité cette décision. Ils avaient si bien pourvu aux besoins spirituels et matériels du peuple, par le don de mille bœufs et de dix mille brebis, qu'il restait encore de nombreuses victimes pour les sacrifices, et aussi pour la nourriture de tous ceux qui étaient alors réunis dans la Ville sainte. Il y eut ainsi, durant quinze jours, « de grandes réjouissances » à Jérusalem. « Depuis le temps de Salomon, fils de David, roi d'Israël, rien de semblable n'y avait eu lieu. » Le dernier jour, les prêtres donnèrent à l'assemblée leur bénédiction solennelle, qui fut ratifiée par Dieu

1. Le royaume d'Israël était à la veille de sa ruine, et un bon nombre de ses habitants avaient été déjà emmenés en exil par les Assyriens : c'est à eux que la lettre royale fait allusion dans ce passage.

2. II Par., xxx, 5-9. — 3. II Par., xxx, 10-12. — 4. II Par., xxx, 14-22.

ui-même. « Leur voix fut entendue et leur prière parvint jusqu'au ciel, jusqu'à la sainte demeure du Seigneur¹. »

Ceux qui avaient assisté à cette fête grandiose se dispersèrent ensuite, pour rentrer chacun dans son foyer. En traversant les villes de Juda, ils y détruisirent, dans un mouvement de sainte indignation, comme ils l'avaient déjà fait à Jérusalem, les sanctuaires, les autels et les autres objets idolâtriques qui s'y trouvaient. Ils envahirent même les régions méridionales du royaume d'Israël — le territoire de la tribu d'Éphraïm et celui de la demi-tribu de Manassé — pour y opérer la même œuvre de zèle et de fidélité envers le vrai Dieu².

Au point de vue du culte, Ézéchias prit aussi d'excellentes mesures pour régulariser les fonctions et les revenus des ministres sacrés. Il reconstitua les classes sacerdotales et lévitiqes, telles qu'elles avaient été établies autrefois par David³, car elles s'étaient désorganisées sous le règne d'Achaz. En outre, le saint monarque se chargea de fournir à ses frais toutes les victimes destinées à l'holocauste du matin et du soir, aux sacrifices que la Loi mosaïque avait déterminés pour les jours de sabbat, les nouvelles lunes et les fêtes⁴. C'était pour lui une dépense considérable; car on a calculé que ces divers sacrifices exigeaient, annuellement, environ 1 100 agneaux, 111 bœufs, 37 béliers et 30 chèvres, sans compter les offrandes de farine, d'huile, de sel et de vin qui accompagnaient les sacrifices sanglants⁵. Ézéchias n'oublia pas que, selon l'antique usage également établi par la Loi mosaïque, et conformément au principe cité plus tard par saint Paul, « ceux qui servent à l'autel doivent vivre de l'autel », afin de pouvoir vaquer sans trouble et sans réserve à leurs saintes fonctions⁶. Il rappela donc aux habitants de Jérusalem le devoir qui leur incombait, de payer aux prêtres et aux lévites les revenus que Dieu lui-même avait fixés pour leur entretien⁷. On lui obéit avec une louable promptitude et, « on apporta en grande quantité les prémices du blé, du moût, de l'huile, du miel et de tous les produits des champs. On s'acquitta aussi généreusement de toutes les dîmes. » Les autres villes de Juda imitèrent ce bel exemple donné par la capitale, de sorte que d'abondantes provisions de tout genre s'accumulèrent peu à peu. Ézéchias fit construire auprès du temple des entrepôts destinés à recevoir ces divers produits; puis il préposa plusieurs lévites soit à la garde, soit à la distribution de ces revenus⁸.

1. II Par., xxx, 23-27. — 2. II Par., xxxi, 1. — 3. I Par., xxiii, 6; xxiv, 1-22. — 4. Nombres, xxviii et xxix. — 5. II Par., xxxi, 3. — 6. Néhémie, xiii, 10-14; I Cor., ix, 13-18; II Tim., iii, 9, etc. — 7. Nombres, xviii, 12-18, 21-24, etc. — 8. II Par., xxxi, 2-19.

A tous ces détails, qu'il développe avec une complaisance manifeste, l'auteur des Paralipomènes ajoute, à l'adresse d'Ézéchias, cet éloge bien mérité, qui complète celui que nous avons cité plus haut d'après le IV^e livre des Rois :

Voilà ce que fit Ézéchias dans tout Juda. Il fit ce qui est bien, ce qui est droit, ce qui est vrai devant le Seigneur son Dieu. Il agit de tout son cœur, et il réussit dans tout ce qu'il entreprit, en recherchant son Dieu pour le service de la maison de Dieu, pour la Loi et pour les commandements¹.

En tête d'une subdivision du livre des Proverbes, xxv, 1, nous lisons : « Voici encore des proverbes, recueillis par les gens d'Ézéchias, roi de Juda. » Il résulte de cette simple note que le zèle du pieux monarque se porta aussi du côté des saintes Écritures, dont il travailla, aidé par des hommes intelligents dont nous voudrions connaître les noms, à recueillir, en ce qui concerne le livre des Proverbes, des fragments épars çà et là. Il eut aussi, et probablement encore pour d'autres livres de la Bible, en particulier pour celui des Psaumes, une part assez importante à la formation du canon, c'est-à-dire, de la collection officielle et authentique de l'Ancien Testament.

III. — La maladie et la guérison miraculeuse d'Ézéchias ; l'ambassade de Mérodach-Baladan.

La Bible contient jusqu'à trois récits de ces deux incidents, qui furent étroitement liés l'un à l'autre. L'auteur des Paralipomènes se contente d'une esquisse très brève² ; mais le IV^e livre des Rois contient d'amples renseignements, que le prophète Isaïe reproduit presque à la lettre, en y ajoutant le cantique composé par Ézéchias après sa guérison³. Dans nos trois documents, ces deux mêmes faits sont racontés à la suite de l'invasion du roi d'Assyrie, Sennachérib, et du désastre de son armée sous les murs de Jérusalem. Mais il est certain que les narrateurs ont renversé ici l'ordre chronologique des événements. En effet, nous savons, d'une part, qu'Ézéchias régna vingt-neuf ans⁴ ; d'autre part, que Sennachérib envahit le terri-

1. II Par., xxxi, 20-21. — 2. II Par., xxxii, 24-28, 31.

3. IV Rois, xx, 1-19 ; Isaïe, xxxviii, 1-xxxix, 8. On s'est demandé, à ce sujet, à qui, du prophète ou de l'historien, appartient la priorité de la composition. Comme nous l'écrivions ailleurs, *La sainte Bible commentée*, t. v, p. 407, « pour notre part, nous ne doutons pas que ce ne soit au prophète, puisque (l'auteur des Paralipomènes l'affirme très nettement, xxxii, 32) plusieurs des faits importants du règne d'Ézéchias sont racontés tout au long dans la « Vision d'Isaïe » ; or, cette vision ne diffère pas du livre de ses oracles, auquel il a donné précisément ce titre (Is., i, 1). » — 4. IV Rois, xviii, 2 ; II Par., xxix, 1.

toire de Juda la quatrième année de ce même règne ¹. De plus, nous entendrons bientôt le prophète Isaïe promettre à Ézéchias, au nom du Seigneur, encore quinze ans de vie et le départ des envahisseurs ². Il suit de là nécessairement que la guérison du saint roi et l'ambassade de Mérodach-Baladan, occasionnée par elle, furent antérieures à l'invasion et au désastre des Assyriens ³.

Ézéchias, quelque temps avant ses démêlés avec le roi de Ninive — on ne saurait dire au juste en quelle année de son règne — tomba donc gravement malade, « malade à la mort », dit le texte sacré. D'après la suite du récit, il s'agissait d'une pustule maligne ou d'un ulcère très grave, tellement grave, que le prophète Isaïe reçut de Dieu la mission de porter au royal malade ce douloureux message : « Ainsi parle le Seigneur : Mets ordre à ta maison (à tes affaires), car tu vas mourir et tu ne vivras pas. » Le récit, doucement sympathique, nous apprend qu'à cette nouvelle, Ézéchias, qui était alité, « se tourna du côté de la muraille », comme pour s'isoler dans sa profonde tristesse. Mais sa foi lui inspira aussitôt cette ardente prière : « Seigneur, souvenez-vous que j'ai marché devant votre face avec fidélité, et avec un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui est bon à vos yeux. » Il versa ensuite d'abondantes larmes. Le vif désir qu'éprouvait Ézéchias de ne pas mourir encore ne provenait pas d'une attache démesurée à la vie. Il résulte d'une remarque subséquente du IV^e livre des Rois, xx, 1, qu'à cette époque Ézéchias était encore sans enfants, et il ressentit, à cette pensée, une peine d'autant plus vive, qu'il prévoyait les dangers qui menaçaient son royaume de la part de l'Assyrie, toute-puissante et avide de conquêtes. Du reste, une longue vie est fréquemment représentée dans la Bible comme une faveur spéciale, que Dieu se plaît à accorder à ses amis ⁴. Aussi la prière si touchante et si candide du roi fut-elle immédiatement exaucée. En effet, Isaïe, qui était sorti après avoir délivré le divin message, n'était pas encore arrivé dans la cour intérieure du palais, lorsqu'il en reçut du ciel un autre, tout opposé :

Retourne, et dis à Ézéchias, chef de mon peuple : « Ainsi parle le Seigneur

1. IV Rois, xiii, 12; Isaïe, xxxvi, 1. — 2. IV Rois, xx, 6; Isaïe, xxxviii, 5.

3. Ajoutons que le texte biblique exige cette interprétation. Aux passages IV Rois, xx, 6; Isaïe, xxxix, 6, le Seigneur promet à Ézéchias de le délivrer, lui et Jérusalem, des mains du roi d'Assyrie; ce qui était inutile après l'échec de Sennachérib, les Juifs n'ayant plus alors besoin d'être rassurés. En outre, comment, après l'invasion, même demeurée infructueuse dans son but principal, Ézéchias aurait-il pu montrer aux envoyés de Mérodach-Baladan ses trésors remplis d'or, d'argent et de biens précieux (IV Rois, xx; 13; Isaïe, xxxix, 2), si l'ambassade n'avait eu lieu qu'après le départ de Sennachérib, puisque toutes ces richesses étaient tombées au pouvoir des Assyriens (IV Rois, xviii, 14-16).

4. Voir en particulier le psaume ci, 25.

le Dieu de ton père : J'ai entendu ta prière et j'ai vu tes larmes. Je te guérirai; dans trois jours tu monteras au temple du Seigneur. J'ajouterai quinze années à tes jours. Je te délivrerai, toi et cette ville, de la main du roi d'Assyrie; je protégerai cette ville, à cause de moi et en considération de David, mon serviteur. »

Isaïe dit ensuite aux serviteurs du roi : « Apportez une masse de figes. » Ils l'apportèrent et la mirent sur l'ulcère ¹. Les figes fraîches sont un émollient qui était d'un fréquent usage chez les anciens, et qui l'est encore dans l'Orient moderne. Mais il est manifeste que, dans le cas présent, c'était moins un remède qu'un symbole et une annonce du prochain miracle, car ce cataplasme aurait été incapable de guérir

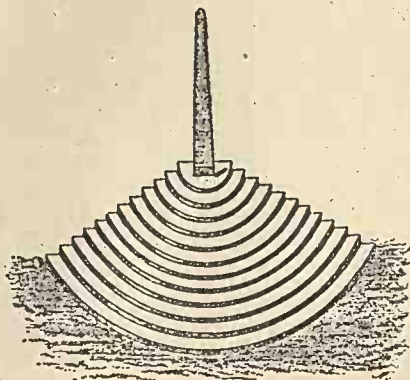


Fig. 93. — Horloge d'Achaz. (Essai de reconstitution.)

si promptement un tel mal. Aussi l'auteur des Paralipomènes parle-t-il à bon droit d'un « prodige ».

Ézéchias demanda alors au prophète : « A quel signe reconnaîtrai-je que le Seigneur me guérira, et que je monterai dans trois jours à la maison du Seigneur? » Cette demande n'impliquait pas un doute; elle exprimait simplement un désir tout filial. Aussi reçut-elle une réponse immédiate : « Voici, dit Isaïe, le signe auquel le Seigneur fera connaître qu'il accomplira la parole qu'il a prononcée : Veux-tu que l'ombre s'avance de dix degrés, ou qu'elle recule de dix degrés? » Le roi répondit : « C'est peu de chose que l'ombre avance de dix degrés; je désire donc qu'elle recule plutôt de dix degrés. » Isaïe adressa à Dieu une rapide prière, et, sur-le-champ, par un autre prodige, l'ombre recula de dix degrés « sur l'horloge d'Achaz ² ». Cette horloge, installée autrefois par le père d'Ézéchias, était évidemment une horloge solaire (fig. 93), le texte d'Isaïe ne laisse aucun doute à ce

1. IV Rois, xx, 1-6; II Par., xxxii, 24; Isaïe, xxxviii, 1-6, 21.

2. IV Rois, xx, 7-11; Isaïe, xxxviii, 7, 8, 22.

sujet : « Le soleil, dit-il, recula de dix degrés. » Elle consistait vraisemblablement en une colonne, dressée au-dessus d'une série de marches, et agencée de telle sorte, que son ombre indiquait les heures du jour, au fur et à mesure qu'elle atteignait les différentes marches. Le mouvement de l'ombre, accéléré en avant, n'aurait pas été, en soi, moins miraculeux que son recul; mais il était moins frappant pour l'imagination, dès lors qu'il se rapprochait davantage du cours des lois naturelles. C'est pour ce motif qu'Ézéchias demanda que le mouvement de l'ombre se fit en arrière. Ce miracle n'est pas sans analogie avec celui que Dieu avait autrefois opéré à la prière de Josué¹. Il consista probablement aussi dans une déviation momentanée des rayons solaires, et non, comme le supposaient les anciens, dans un mouvement rétrograde de la terre sur son axe.

En action de grâces de sa guérison miraculeuse, Ézéchias composa un beau cantique, qui est cité en entier par Isaïe². En voici la traduction d'après le texte hébreu :

Je disais : « Au milieu de mes jours³
je dois aller aux portes du séjour des morts;
je suis privé du reste de mes années. »
Je disais : « Je ne contemplerai plus le Seigneur,
le Seigneur, sur la terre des vivants.
Je ne verrai plus aucun homme
parmi les habitants du tombeau.
Ma demeure est enlevée et transportée loin de moi,
comme une tente de berger.
Le fil de ma vie est coupé comme par un tisserand,
qui me retranche de sa trame.
Avant que la nuit ne remplace le jour
c'en sera fait de moi. »

Après cette première strophe, pleine d'angoisse, nous en lisons une seconde, non moins attristée, qui exprime la même pensée au moyen d'autres images :

Je me suis contenu jusqu'au matin;
comme un lion, (le Seigneur) brisait mes os.
Du jour à la nuit vous en aurez fini avec moi!
J'ai poussé des cris comme l'hirondelle, comme la grue;
j'ai gémi comme la colombe.
Mes yeux s'élevaient languissants vers le ciel.
Seigneur, je suis dans l'angoisse, secourez-moi!

La troisième strophe nous fait assister à un changement rapide;

1. Josué, x, 13. — 2. Isaïe, xxxviii, 9-20.

3. A la lettre : dans le repos de mes jours. C'est-à-dire, en pleine maturité.

le Seigneur a délivré le poète et a changé son amertume en allégresse :

Que dirai-je? Il m'a répondu, et il m'a exaucé.
Je marcherai en paix durant toutes mes années;
après cette amertume de mon âme.
Seigneur, c'est ainsi que l'on vit,
c'est en tout cela qu'est la vie de mon esprit¹.
Vous me rétablissez et vous me rendez la vie.
En vérité, mon amertume même est devenue mon salut.
Vous avez bien voulu retirer mon âme de la fosse de la
[destruction².

Dans la quatrième et dernière strophe, Ézéchias promet de perpétuelles louanges à son céleste bienfaiteur :

Vous avez rejeté derrière vous tous mes péchés.
Ce n'est pas le séjour des morts qui vous loue,
ce n'est pas la mort qui vous célèbre;
ceux qui descendent dans la fosse n'espèrent plus en votre
Le vivant, le vivant, voilà celui qui vous loue, [fidélité.
comme je le fais aujourd'hui;
le père fait connaître à ses enfants votre fidélité.
Seigneur, sauvez-moi,
et nous ferons retentir les cordes (de nos instruments)
tous les jours de notre vie, dans la maison du Seigneur.

Ézéchias savait fort bien que la mort n'est pas l'extinction de l'être humain; il croyait à l'immortalité de l'âme. Mais il savait aussi et affirmait à bon droit, comme les psaumes le font en plusieurs passages³, que la vie des habitants des limbes était, alors surtout, imparfaite, incomplète, et que leurs relations avec Dieu n'y avaient pas la même forme et la même intimité que sur la terre.

Après avoir raconté la maladie d'Ézéchias et sa merveilleuse guérison, nos deux documents principaux ajoutent : « Mérodach-Baladan, fils de Baladan, roi de Babylone, envoya une lettre et un présent à Ézéchias, car il avait appris sa maladie et son rétablissement⁴. » L'auteur des Paralipomènes complète cette information, en disant que le monarque babylonien voulait particulièrement » se renseigner au sujet du prodige qui avait eu lieu. » Mais qu'était-ce Mérodach-Baladan? et ses envoyés avaient-ils simplement pour mission de saluer Ézéchias en son nom, d'offrir au roi de Juda les présents obligatoires en pareil cas d'après les usages orientaux, de

1. Ainsi, en tout cela : c'est-à-dire, en vertu de la joyeuse promesse que Dieu avait fait porter au roi à Ezéchias par Isaïe, et de sa prompte exécution.

2. Du séjour des morts.

3. Voir en particulier, le ps. vi, 6.

4. IV Rois, xx, 12; Isaïe, xxix, 1. Voir aussi II Par., xxxii, 31.

le féliciter de sa guérison et de connaître la nature du miracle qui l'avait accompagnée? Les inscriptions cunéiformes vont nous le dire très clairement¹. Le nom du roi, en babylonien et en assyrien, était *Mardouk-habel-iddina*; c'est-à-dire, « (Le dieu) Mardouk a donné un fils². » Ce prince ne régna d'abord que sur le « pays de la mer », c'est-à-dire la Basse Chaldée, située auprès du golfe Persique; mais, ardent patriote³, il se donna comme mission de rendre à la Chaldée entière son ancienne prépondérance, dont les Assyriens l'avaient dépouillée. Depuis la fin du règne de Téglatphalasar III, sous les gouvernements de Salmanasar IV et de Sargon, au début du règne de Sennachérib, nous le trouvons parmi les ennemis les plus implacables de Ninive. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il ne perdit pas un seul instant de vue son grand but, ne se laissa jamais arrêter par les difficultés et l'insuccès. Il avait d'abord reconnu la suzeraineté de Téglatphalasar III, auquel il apporta un riche tribut (730 ou 731 avant J.-C.). Le roi de Ninive s'en vante dans ses annales, comme d'un glorieux événement :

Mérodach-Baladan, fils de Yakîn, roi de la mer, qui, sous les rois nos pères, n'avait payé aucune redevance et n'avait pas baisé leurs pieds, fut saisi de la puissante terreur du (dieu) Assur, mon seigneur; il parut devant moi... et baisa mes pieds. Je reçus de lui comme tribut de l'or en grande quantité, des coupes d'or, des colliers d'or, des pierres précieuses..., des parfums de toute espèce, des bœufs et des brebis.

A la mort de Salmanasar IV, profitant du changement de dynastie, il se ligua avec les Élamites, ces autres adversaires perpétuels de l'Assyrie, et réussit, malgré les efforts de Sargon, à s'emparer de Babylone, dont il fut couronné roi (722 avant J.-C.). Les inscriptions cunéiformes lui prêtent ce langage : « (Le dieu) Mardouk a mis dans ma main un sceptre droit, une houlette qui fait prospérer les peuples. » Ce même dieu l'avait « choisi entre tous les hommes » pour régner sur Babylone. Au dire de Sargon, Mérodach-Baladan n'était, au contraire, qu'« un mauvais démon ». Le nouveau roi de Babylone réussit à se maintenir sur le trône pendant douze ans, jusqu'en 710. Sargon entreprit ensuite une lutte vigoureuse contre

1. Sur ce thème intéressant, voir, indépendamment des Dictionnaires de la Bible, F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 1-13; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. iii, p. 221, 254; Lehmann-Haupt, *Israel*, p. 106-109; Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 2^e édit., t. ii, p. 485-486, 494; Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. ii et iii.

2. Au IV^e livre des Rois, dans le texte hébreu et dans la Vulgate, il est appelé *Bérodach-Baladan*. Isaïe donne la transcription hébraïque la plus exacte : *Mérodach-Baladan*.

3. M. François Lenormant, *Premières civilisations*, t. ii, p. 202, lui a consacré un chapitre spécial, sous ce titre : « Un patriote babylonien du viii^e siècle. »

lui et ses alliés d'Élam. Il battit d'abord ceux-ci, et leur défaite réduisit Mérodach-Baladan (fig. 94) à aller se cacher dans les marais de la Basse-Chaldée. Ce grand ennemi de Ninive reparut de nouveau sur la scène après la mort de Sargon, et se fit proclamer une fois de plus roi de Babylone (702 avant J.-C.), au début du règne de Sennachérib.

Nous n'avons pas à entrer ici dans des détails plus complets au



Fig. 94. — Le roi Mérodach-Baladan. (Musée de Berlin.)

sujet des péripéties de ses révoltes successives. Revenons au récit biblique, qui nous a montré les ambassadeurs de Mérodach-Baladan arrivant à Jérusalem, pour saluer Ézéchias. Quelques indications générales ne seront pas inutiles, pour jeter plus de lumière sur les faits. Depuis la ruine de Samarie et du royaume d'Israël, la situation d'Ézéchias et du royaume de Juda était désolante, presque désespérée humainement parlant. Le territoire juif était « comme enfermé dans un centre de fer par la puissance ninivite. Au Nord, elle avait peuplé de ses colons les antiques montagnes d'Éphraïm; à l'Ouest, elle avait brisé la résistance des villes philistines; au Sud, elle avait rendu tributaires les Arabes et rempli de terreur les sujets du pha-

raon; à l'Est, la Syrie n'existait plus, et les Ammonites et les Moabites, ces éternels ennemis des Juifs, étaient prêts à s'unir à quiconque prenait les armes contre la race de Jacob ¹. » Les Assyriens, il est vrai, n'avaient pas encore pénétré sur le territoire de Juda; mais ils ne demandaient qu'une occasion favorable pour en faire la conquête, et cette occasion pouvait naître à tout instant, dès lors qu'il y avait lutte entre eux et les Égyptiens, pour la possession de la Palestine et de l'hégémonie sur l'Asie occidentale. Ainsi qu'il a été dit plus haut, deux partis politiques s'étaient formés à Jérusalem et dans le royaume de Juda, au sujet de la conduite à tenir dans ces circonstances difficiles. Les uns, en grand nombre, étaient partisans d'une alliance avec l'Égypte qui, sous la dynastie dite éthiopienne, était redevenue très forte. Les autres tenaient pour l'Assyrie, ou du moins pour le maintien des relations pacifiques avec cette terrible suzeraine, qu'on ne pouvait pas offenser impunément.

Jusqu'alors Ézéchias, conseillé par le prophète Isaïe, s'était résigné prudemment à prendre le parti de la paix. Mais voici que tout à coup, comme nous l'a appris l'écrivain sacré ², « il se révolta contre le roi d'Assyrie et ne lui fut plus assujéti. » Un vent de résistance soufflait alors contre Ninive, à travers toutes les contrées qu'elle avait rendues tributaires à l'est et à l'ouest; plusieurs d'entre elles, dans l'Asie occidentale, se tendaient les mains pour s'unir et pour lutter avec plus de chance de succès. Mérodach-Baladan venait lui-même de lever une fois de plus l'étendard de la révolte, ou il était sur le point de le faire. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait songé à associer à sa cause ces rois ou ces contrées de l'ouest, qui nourrissaient les mêmes sentiments de rébellion contre les Assyriens. Si donc il envoya, précisément à cette époque, une ambassade auprès d'Ézéchias, ce n'était pas uniquement pour le féliciter et pour se faire renseigner sur la nature du miracle dont il avait été l'objet naguère. A ce but extérieur et de façade, s'en ajoutait un autre, tout intime et sous-entendu par l'écrivain sacré : celui de négocier avec le roi de Juda, et peut-être aussi avec d'autres rois palestiniens, une alliance offensive et défensive contre l'ennemi commun ³.

Ézéchias, flatté de cette démarche, fit aux ambassadeurs chaldéens un accueil empressé. Il leur témoigna même une confiance exagérée, imprudente, en étalant sous leurs yeux, non seulement ses richesses personnelles et celles de l'État, mais aussi tout ce qu'il avait fait pour la défense du royaume. « Il leur montra, dit l'un des

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 2.

2. IV Rois, xviii, 7.

3. Cf. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, édit. de 1872, p. 215-216.

historiens sacrés¹, le lieu où étaient ses objets de prix, l'argent, l'or, les aromates et l'huile précieuse, son arsenal et tout ce qui se trouvait dans ses trésors. Il n'y eut rien qu'il ne leur fit voir dans son palais et dans tous ses domaines. » Cette sorte de coquetterie et d'ostentation à l'égard d'une nation païenne était contraire à l'esprit théocratique². Aussi Dieu fit-il adresser, par Isaïe, une sévère réprimande à Ézéchias, qui, dans cette circonstance, avait dépassé la juste mesure. Isaïe vint trouver le roi et lui fit d'abord subir un petit interrogatoire, auquel il répondit avec une entière simplicité d'obéissance, digne de sa belle âme :

LE PROPHÈTE. — Que t'ont dit ces hommes? et d'où sont-ils venus auprès de toi?

LE ROI. — Ils sont venus d'un pays lointain, de Babylone.

LE PROPHÈTE. — Qu'ont-ils vu dans ta maison?

LE ROI. — Ils ont vu tout ce qui est dans ma maison; il n'y a rien dans ma maison que je ne leur aie fait voir.

LE PROPHÈTE. — Écoute la parole du Seigneur. Les temps viendront où l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta maison, et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour; il n'en restera rien, dit le Seigneur. Et l'on prendra de tes fils, qui sont issus de toi, que tu auras engendrés, pour en faire des eunuques dans le palais du roi de Babylone.

LE ROI. — La parole du Seigneur que tu as prononcée est bonne. N'y aura-t-il point paix et sécurité durant ma vie³?

La sentence était sévère; mais la foi d'Ézéchias éclate dans son humble et prompt acquiescement à la volonté divine. C'est dans le même esprit que le saint homme Job et le grand prêtre Héli avaient autrefois accepté leurs malheurs⁴. Du reste, personnellement, il devait être épargné; c'était là une preuve de la miséricorde du Seigneur envers lui, et il en était reconnaissant. Quant à la menace divine, elle contient une « prophétie vraiment merveilleuse... La Judée est enveloppée et comme prise dans un filet par la puissance assyrienne; elle a vu tomber Samarie, malgré sa résistance énergique; elle a vu briser les États philistins et l'Égypte elle-même; elle sait que Babylone n'a jamais été qu'un pouvoir subalterne, soumis à l'Assyrie; Isaïe lui-même a annoncé à son peuple⁵ qu'il allait être inondé des soldats de Ninive, qui couvriraient son sol comme une mer déchaînée, dont les flots lui arriveraient jusqu'au cou, et voilà qu'il menace le roi de Jérusalem, non pas du courroux du roi d'Assy-

1. IV Rois, xx, 13. De même Isaïe, xxxix, 2.

2. L'auteur des Paralipomènes, II, xxxii, 25, 26, 31, emploie, à cette occasion, un langage très dur pour Ézéchias.

3. IV Rois, xx, 14-19; Isaïe, xxxix, 3-8. — 4. Job, i, 21; I Rois, iii, 17.

5. Isaïe, viii, 7, 8.

rie, mais de l'invasion de ce petit peuple dont le roi vient réclamer, comme un suppliant, son propre appui¹. »

C'est pour la première fois que le lieu de la future captivité des Juifs est prononcé². Dieu déclarait ainsi à Ézéchias que le royaume de Juda, bien loin de retirer actuellement aucun avantage de l'amitié des Chaldéens, verrait un jour venir d'eux sa plus profonde humiliation, sa plus grande misère, et même sa ruine totale. La terrible menace ne tardera d'ailleurs pas à avoir un commencement de réalisation, dans la personne de Manassé, fils d'Ézéchias³. Pour le moment, les récits sacrés n'insinuent pas qu'un traité d'alliance ait été discuté entre le roi de Juda et les envoyés de Mérodach-Baladan. Mais l'accueil fait à ceux-ci par Ézéchias permet de supposer qu'un tel projet ne lui aurait pas déplu. Autrement, pourquoi aurait-il fait ainsi ostentation de sa richesse et de sa puissance?

IV. — Ézéchias et Sennachérib.

Ici, comme pour l'épisode qui précède, nous sommes exceptionnellement documentés, soit par la Bible, soit par les inscriptions assyriennes. Nous retrouvons encore, dans les mêmes conditions, les trois récits : IV Rois, xviii, 13-xix, 37; Isaïe, xxxvi, 1-xxxvii, 38; I Paralipomènes, xxxii, 1-23. Entre les deux premiers il existe une très grande ressemblance, qui va d'ordinaire jusqu'à l'identité; le troisième abrège, se contentant de citer les principaux faits. D'autre part, les documents assyriens sont d'une richesse très rare sur l'expédition militaire de Sennachérib en Palestine⁴, et un précieux rapport de l'historien grec Hérodote vient s'y associer. Il est peu d'événements de l'histoire israélite d'alors sur lesquels nous soyons aussi bien renseignés.

Pour ne rien omettre d'important, reprenons d'un peu plus haut la suite des faits. La conquête du royaume d'Israël par les Assyriens était une menace plus évidente que jamais pour les États voisins, pour toute l'Asie occidentale et pour l'Égypte, cette grande rivale de Ninive. Sur le conseil d'Isaïe, qui avait clairement prédit à Achab qu'il partagerait le sort du roi Osée, s'il tentait de se mettre en révolte, Juda était demeuré, pour le moment et extérieurement, fidèle à son puissant suzerain; Ézéchias, fils et successeur d'Achab,

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 11, 12.

2. Cf. Michée, iv, 10. — 3. II Par., xxxiii, 11.

4. Voir Sayce, *History of Sennacherib*, 1878; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 211-238; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2^e édit., p. 285-338; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 14-64; Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 2^e édit., t. ii, p. 482-497; Lehmann-Haupt, *Israel*, p. 111-124.

s'était tenu en paix jusqu'alors. Mais l'Égypte, Élam, l'Arménie, la Babylonie avaient tout à redouter de l'ambition du roi de Ninive. Aussi ces contrées se liguèrent-elles pour se dresser contre lui. De là, cette résistance hardie que Mérodach-Baladan sut opposer à Sargon. Vainqueur de ce côté, celui-ci eut à briser encore une autre coalition, dont l'Égypte était l'âme, et à laquelle s'étaient ralliés Iloubidi, roi d'Émath (appelé aussi Yaubidi) — il en était le chef avoué — Hanno, roi de Gaza, les princes de Damas et d'Arpad, les Phéniciens, les Tyriens et les Philistins. Sargon accourut et triompha coup sur coup des confédérés, dans deux batailles sanglantes, tout d'abord à Karkar, ville du territoire d'Émath, puis à Raphia, sur la limite septentrionale de l'Égypte. Il se vante de s'être emparé d'Iloubidi à Karkar, et de l'avoir fait écorcher vif, d'avoir également fait prisonnier Hanno de Gaza, avec 20 000 autres captifs qu'il déporta en divers lieux. Le général égyptien réussit à s'échapper « comme un berger auquel on a volé ses brebis »; mais Sargon assure qu'il imposa un tribut au pays du Nil.

Sennachérib, le terrible envahisseur assyrien qui va attirer notre attention d'une manière pour ainsi dire violente, avait succédé, en 705 avant J.-C., à son père Sargon, dont il avait l'ambition, l'intrépidité, et qui fut, comme lui, fréquemment en guerre. Il régna vingt-quatre ans (705-681). Son nom, en assyrien, était : *Sin-akhi-irib*, « Le dieu Sin a multiplié les frères. » On a dit de lui qu'il est « le plus célèbre des conquérants assyriens », et, avec non moins de vérité, qu'il était « un homme farouche, raide, implacable ». Ézéchias gouvernait le royaume de Juda depuis environ quatorze ans, lorsqu'il se décida à secouer le joug humiliant de Ninive et à « se révolter » contre elle, comme s'exprime la Bible. Les écrivains sacrés ne disent pas à quelle occasion il se décida à tenter cette grave démarche; mais les documents assyriens nous l'indiquent assez clairement. La rébellion d'Ézéchias ne fut pas isolée; elle fit partie d'un soulèvement presque général des peuples de l'Asie occidentale, associé, semble-t-il, à la dernière entreprise révolutionnaire de Mérodach-Baladan. Sennachérib marcha d'abord contre ce prince, qu'il battit et qui disparut, dépossédé de nouveau de sa royauté, dont il n'avait joui cette fois que pendant six mois. Le monarque assyrien, après avoir réduit encore quelques autres rebelles de l'Orient, s'élança contre ses ennemis occidentaux. Parmi ceux-ci, les inscriptions cunéiformes nomment les principales villes des Phéniciens et des Philistins, entre autres Sidon, Tyr, Ascalon et Accaron, puis les royaumes de Juda et d'Égypte. Les habitants d'Accaron avaient chargé de chaînes leur roi, Padi, qui s'opposait à la révolte, et ils l'avaient envoyé à Ézéchias, qui le gardait emprisonné à Jérusalem. Les Ammonites, les Moabites, les Édomites et plusieurs villes des

bords de la Méditerranée, notamment Azot et Gaza, avaient refusé de faire partie de la ligue.

La marche de Sennachérib et de son armée fut foudroyante (701 avant J.-C.). A son approche, le roi de Sidon prit la fuite et alla s'abriter dans l'île de Chypre; les Assyriens le remplacèrent sur le trône par un certain Éthobal ou Ethbaal. Les villes rebelles qui se trouvaient sur leur route firent une prompte soumission, ou furent prises et châtiées. Ascalon fut au nombre de ces dernières. Son roi, Zidqua, fut déporté en Assyrie avec sa famille. Mais Sennachérib ne semble pas avoir réussi à réduire alors la ville de Tyr. Un corps d'armée, composé d'Égyptiens et d'Éthiopiens, et commandé par le pharaon Tharaca¹, s'était avancé vers Accaron, pour lui porter secours; mais il fut battu par Sennachérib à *Altakou*, bourgade de la tribu de Dan, qui porte le nom d'Elthécé dans la Bible². Le monarque assyrien, qui avait d'ailleurs éprouvé de grandes pertes dans cette bataille, s'empara ensuite d'Accaron, traita durement les chefs de la révolte, et rétablit sur le trône le roi Padi, qu'Ézéchias avait dû remettre en liberté. La plupart des autres confédérés, en particulier les Édomites, les Moabites et les Ammonites, jugèrent prudent de faire aussi d'eux-mêmes leur soumission, pour éviter de plus grands maux.

Ézéchias tint bon pendant quelque temps. C'est pourquoi Sennachérib, comme le dit le récit biblique³, « monta contre toutes les villes fortes de Juda et s'en empara », en ravageant sans doute tout le territoire, selon sa coutume barbare. Ézéchias, désolé des souffrances de son peuple, crut alors devoir faire à son tour sa soumission au vainqueur. Il lui envoya donc des ambassadeurs, chargés de lui dire en son nom : « J'ai commis une faute; éloigne-toi de moi; ce que tu m'imposeras, je le subirai. » Sennachérib exigea, en guise de tribut, le paiement immédiat de 300 talents d'argent (environ 2 500 000 fr.) et de 30 talents d'or (environ 1 000 000 fr.). Pour s'acquitter de cette dette considérable, Ézéchias n'eut d'autre ressource que de vider le trésor royal, et même le trésor du temple. Bien plus, comme les sommes qui y étaient contenues étaient insuffisantes, le saint roi fut obligé d'enlever, pour les livrer à Sennachérib, les lames d'or dont il avait lui-même fait recouvrir les portes et les linteaux du sanctuaire. On conçoit aisément la peine que dut en éprouver son âme si profondément religieuse⁴.

Nous intéresserons certainement nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux, en abrégé, le récit de cette première partie de l'expédition

1. IV Rois, xix, 9. Sur ce prince, voir Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 54-56.— 2. Josué, xix, 44.— 3. IV Rois, xviii, 18; II Par., xxxii, 1; Isaïe, xxxvi, 1.— 4. IV Rois, xviii, 14-16.

autour de la ville... Je fis sortir Padi, leur roi, du milieu de Jérusalem (*Oursalimmou*) et je le fis asseoir sur son trône, et je lui imposai un tribut, comme signe de la suzeraineté.

Je pris à Ézéchias, qui ne s'était pas soumis à mon joug, quarante-six de ses places fortes, des bourgades, et de petites localités sans nombre dans leur voisinage. Je livrai l'assaut avec des machines de guerre. J'emportai comme butin et je comptai 200 150 hommes et femmes, jeunes et vieux, des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux et des brebis sans nombre. Lui-même fut enfermé comme un oiseau dans sa cage, dans Jérusalem, sa capitale... Lui, Ézéchias, une puissante crainte de ma souveraineté le saisit, ainsi que ses soldats et les gens qu'il avait pris pour la défense de Jérusalem, sa capitale. Il me paya un tribut : 30 talents d'or, 800 talents d'argent, des pierres précieuses... Pour le paiement du tribut, pour faire sa soumission, il m'envoya ses ambassadeurs.

Si l'on compare ce récit à celui de la Bible, on voit que, tout en le complétant d'une manière intéressante en ce qui concerne les débuts de la campagne, il le confirme admirablement au sujet de la conduite d'Ézéchias. Il est vrai que le document assyrien parle de 800 talents d'argent, tandis que la Bible n'en mentionne que 300. Mais la contradiction n'est qu'apparente, car le talent d'argent des Hébreux valait deux talents deux tiers de Ninive.

Lorsque les envoyés du roi de Juda se présentèrent devant Sennachérib, il était sous les murs de Lachis, place alors très forte du sud de la Palestine¹, située à environ 10 kilomètres d'Éleuthéropolis, sur l'emplacement du *Tell el Hésy* actuel, où ont eu lieu naguère des fouilles importantes². Il en faisait le siège, sa possession étant importante pour lui. En effet, Lachis commandait la route de l'Égypte, et, comme l'armée du pharaon, dont la défaite n'avait pas été aussi grave que le prétendent les annales assyriennes, pouvait revenir d'un moment à l'autre, plus forte encore qu'auparavant, de cette position Sennachérib pouvait surveiller ses mouvements, puis lui barrer le chemin, sans avoir à redouter d'être assailli à l'improviste par ses autres adversaires.

Les monuments assyriens nous réservaient sur ce point une autre surprise, plus saisissante encore que la précédente. On a découvert, à Ninive, un bas-relief qui représente le puissant conquérant lui-même, devant Lachis, et recevant les hommages et les dépouilles des vaincus (fig. 96). « Il est assis sur un trône richement orné, dont le dossier est couvert d'un tapis à fleurs et à larges franges, et dont les pieds imitent les pommes de pin. Les côtés du siège sont supportés par trois

1. Josué, ix, 3, 5, 23; xv, 37-41.

2. Voir Flinders Petrie, *Tell-el-Hesy*, in-4°, Londres, 1899; F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. III, col. 18-27; Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 2^e édit., t. I, p. 112-114.

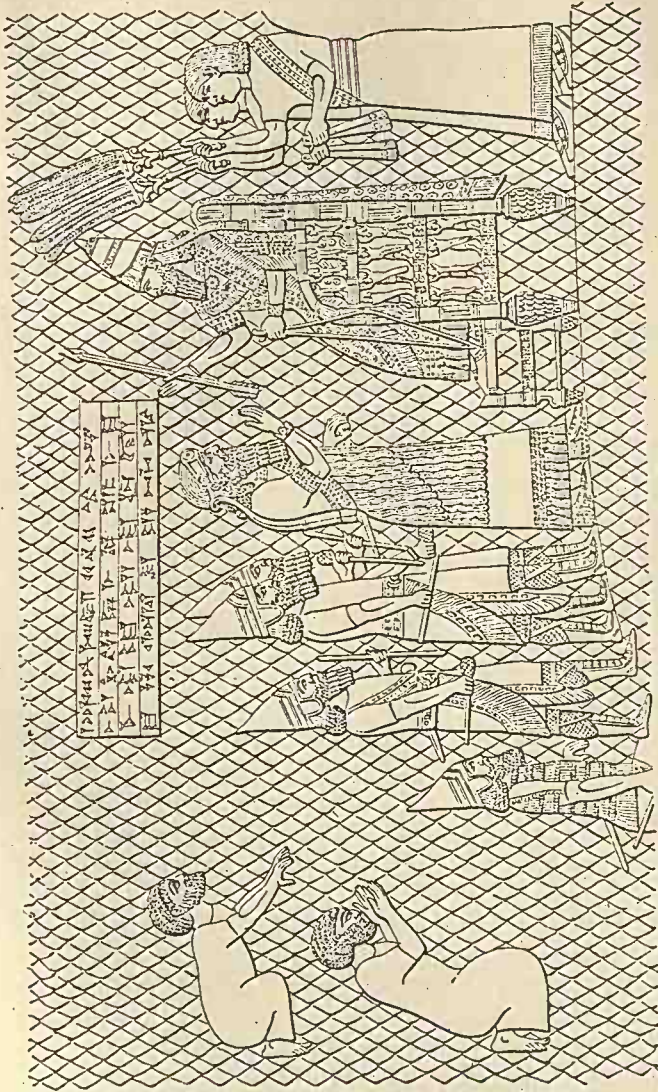


Fig. 96. — Le roi Sennachérib sur son trône devant Lachis. (D'après Layard, *Discoveries in the ruins of Nineveh*, p. 150.)

rangs de personnages disposés quatre à quatre, les bras levés pour soutenir les traverses. Le roi est somptueusement vêtu d'étoffes ornées des mêmes fleurs et des mêmes franges que le tapis du trône. La tunique intérieure est garnie de glands à son extrémité; son vêtement supérieur ressemble à une chasuble. Ses pieds sont chaussés de riches pantoufles. Il est coiffé de la tiare, d'où pendent de longs fanons. Ses cheveux et sa barbe sont très longs et bouclés avec soin. Il porte à ses oreilles des pendants cruciformes. Un magnifique bracelet entoure chacun de ses bras à demi nus. Sa main droite, levée, est armée d'une flèche; de sa gauche, il tient l'arc, qu'il appuie sur le marche-pied de son trône. Sennachérib a un nez aquilin fortement prononcé. Son visage a l'air sévère, et dénote le conquérant implacable et le guerrier sans merci ¹. » L'inscription qui accompagne le portrait contient ces mots : « Sennachérib, roi des nations, roi d'Assyrie, sur son trône élevé est assis, et les dépouilles de Lachis viennent devant lui. »

Bien que sa soumission eût été acceptée, Ézéchias avait de graves raisons de craindre que Sennachérib n'eût l'intention d'attaquer prochainement Jérusalem, pour s'en emparer. Aussi, après avoir tenu un conseil de guerre avec ses meilleurs généraux et avec les principaux chefs de la ville, s'empressa-t-il de mettre celle-ci en état de défense. Une première opération urgente consista à « boucher », c'est-à-dire à couvrir d'une maçonnerie et de terre, pour les dissimuler, « les sources d'eau qui étaient en dehors de la ville. » L'historien sacré mentionne spécialement « le ruisseau qui coule au milieu du pays. » Ce ruisseau ne diffère probablement pas de la fontaine supérieure de Gihon, dont il a été question plus haut et qui arrosait la vallée d'Hinnom. De nombreux ouvriers se mirent à l'œuvre, et conduisirent cette source à l'intérieur de Jérusalem, par un canal souterrain ². Comme nous l'avons dit, cette fontaine ou piscine « se trouvait en dehors des murs (de Jérusalem), à environ 600 mètres de la porte actuelle de Jaffa et de la tour de David. Dans l'angle extérieur que l'enceinte de Sion faisait avec celle de l'Acra (ou citadelle), Ézéchias creusa une nouvelle piscine, l'*Hammam el-Batrak* actuel (la Piscine du Patriarche)... Un aqueduc de près de 800 mètres y amenait les eaux de l'ancienne piscine, dont le niveau est d'une vingtaine de mètres plus élevé. Cet aqueduc existait déjà antérieurement. C'est à son extrémité qu'Isaïe avait interpellé Achaz ³. Ézéchias ne fit donc en cet endroit que creuser une nouvelle piscine. Puis, pour mettre à l'abri le nouveau bassin, il l'entoura d'une enceinte appelée enceinte d'Ézéchias. L'aqueduc existe encore, en partie

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 16.

2. II Par., xxxii, 2-4. Cf. Isaïe, xxii, 11. — 3. Isaïe, vii, 3.

creusé dans le roc et en partie maçonné, et il continue à verser dans la piscine inférieure le trop plein du *Birket-Mamillah* ¹. » On le comprend, cette première opération avait pour but de priver d'eau les envahisseurs assyriens, et d'en fournir le plus possible aux habitants de Jérusalem, pendant le siège dont ils étaient menacés.

Ézéchias fit aussi réparer promptement les brèches des remparts, et construire de nouvelles tours et une seconde muraille, sans doute pour entourer la ville basse, au nord de la colline actuelle de Sion. Il compléta également les fortifications du Millo, dans la cité de David. En même temps, il donna des ordres pour qu'on fabriquât, en toute hâte, toutes sortes d'armes offensives et défensives, et il mit à la tête de ses troupes des officiers vaillants et intelligents ².

Après avoir pris ces sages mesures, le roi réunit les habitants sur la place principale de Jérusalem, et il leur tint ce noble langage, digne d'un prince qui, sans négliger les moyens humains, mettait avant tout sa confiance dans le secours du Dieu d'Israël :

Soyez forts et ayez du courage! Ne craignez pas et ne vous effrayez pas devant le roi d'Assyrie et devant toute la multitude qui est avec lui, car avec vous il y a plus qu'avec lui. Avec lui est un bras de chair; avec vous est le Seigneur notre Dieu, qui nous aidera et qui combattra avec nous.

Ces paroles éloquentes remplirent le peuple de courage. Elles étaient opportunes, car, ainsi qu'Ézéchias l'avait prévu, les exigences de Sennachérib ne tardèrent pas à devenir beaucoup plus dures. Les succès que ses armes avaient remportés si facilement sur tout le territoire du royaume, le persuadèrent qu'il lui serait tout aussi aisé de s'emparer de Jérusalem sans coup férir, et qu'il lui suffisait, pour cela, de menacer avec sa violence accoutumée. De Lachis, il envoya donc à Jérusalem trois délégués, accompagnés d'un corps d'armée considérable, afin de donner plus de force à leurs paroles en intimidant les habitants. Les trois ambassadeurs étaient des dignitaires d'un rang élevé, dont nos récits bibliques citent les fonctions. Il y avait d'abord le *tharthan* (le *tourtannou* des inscriptions cunéiformes), c'est-à-dire, le général en chef. Les titres de ses deux compagnons sont cités en hébreu : c'étaient le *rabsacis*, ou « chef des eunuques », et le *rabchaqueh* (le *rabsacès* de la Vulgate), ou chef des échansons. Arrivés auprès de la piscine supérieure de Gihon, où Ézéchias avait récemment fait des travaux importants, ils s'arrêtèrent et « appelèrent le roi ». C'est, il est bon de nous le rappeler, à cet endroit même qu'Isaïe avait autrefois prononcé, devant Achaz,

1. Lesêtre, dans Vigouroux, *Dict. de la Bible*. t. 1, col. 603-604.

2. II Par., xxxii, 5, 6.

l'oracle consolant et rassurant de l'*Almah*. Naturellement, Ézéchias refusa d'obéir à cette insolente injonction; mais il désigna trois de ses principaux ministres — Éliacim, chef de sa maison, Sobna, son secrétaire d'État, et Joah, son chancelier — qui iraient s'aboucher avec les ambassadeurs de Sennachérib¹. Nous ne connaissons Joah que par ce trait. Le prophète Isaïe² nous fournit quelques détails sur les deux autres délégués d'Ézéchias. Sobna était un ambitieux, auquel Isaïe annonce qu'il sera dépossédé de son poste d'honneur, peut-être parce qu'il était, au fond, partisan de la soumission aux Assyriens. A Éliacim, au contraire, le prophète prédit qu'il remplacera ce ministre imparfait, et qu'il remplira lui-même ses fonctions d'une manière très louable et avec succès.

Lorsque les représentants d'Ézéchias se furent présentés, le *rab-sacès*, qui était le porte-parole de l'ambassade assyrienne, leur adressa ce discours :

Dites à Ézéchias : « Ainsi parle le grand roi, le roi d'Assyrie : Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies? Tu as dit, mais ce n'est qu'une parole des lèvres³ : J'ai sagesse et force pour la guerre. En qui donc mets-tu ta confiance, pour t'être révolté contre moi? Tu l'as placée dans l'Égypte; tu as pris pour soutien ce roseau brisé, qui pénètre, pour la percer, dans la main de quiconque s'appuie sur lui.

Vous me direz peut-être : C'est au Seigneur notre Dieu que nous nous confions. Mais n'est-ce pas lui dont Ézéchias a détruit les hauts lieux et les autels, en donnant cet ordre à Juda et à Jérusalem : Vous n'adorerez plus (le Seigneur) que devant cet autel à Jérusalem? Maintenant fais un traité avec notre maître, le roi d'Assyrie, et je te donnerai deux mille chevaux, si tu peux trouver assez d'hommes pour les monter. Comment repousseras-tu un seul chef d'entre les moindres officiers de mon maître? Tu mets ta confiance dans l'Égypte, à cause de ses chars et de ses cavaliers. Mais n'est-ce point par la volonté du Seigneur (*Jéhovah*) que je suis monté contre ce lieu pour le détruire? Le Seigneur m'a dit : Monte contre ce pays, et détruis-le⁴. »

Langage hautain, menaçant, blessant à l'extrême, mais très habile, et bien dans le style assyrien, tel que les inscriptions cunéiformes nous le font connaître⁵. L'envoyé de Sennachérib fait valoir, avec une ironie brutale, ces trois arguments : Ézéchias ne peut compter, pour résister aux Assyriens, ni sur l'Égypte, avec laquelle on savait qu'il était en relations hostiles au roi de Ninive; ni sur son propre peuple, très affaibli; ni même sur son Dieu, dont il avait, au

1. IV Rois, xviii, 17, 18; II Par., xxxii, 9; Isaïe, xxxvi, 2.

2. Isaïe, xxii, 15-22.

3. Une parole sans portée, en l'air.

4. IV Rois, xviii, 19-25; II Par., xxxii, 10-15; Isaïe, xxx, 4-10.

5. Tout porte ici, comme on l'a dit, « le cachet de la rédaction assyrienne ».

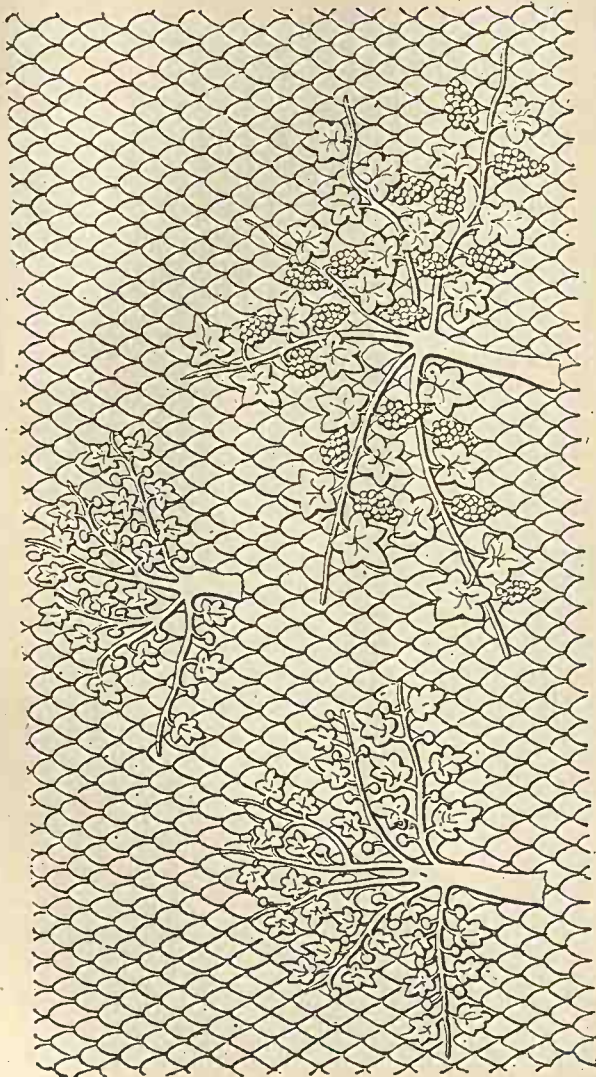


Fig. 97. — Figuiers et vigne aux environs de Lachis. (D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 22.)

point de vue de l'orateur polythéiste, amoindri le culte, en supprimant les idoles et leurs sanctuaires.

Le *rabsacès* en était là de son discours, lorsque Éliacim et les deux autres délégués d'Ézéchias l'interrompirent, en lui faisant cette humble recommandation : « Parle à tes serviteurs en langue araméenne, car nous la connaissons; mais ne nous parle pas en hébreu, au milieu du peuple, qui est sur les remparts. » Le *rabsacès* s'était donc exprimé en hébreu, et comme la conférence avait lieu auprès des murs de Jérusalem, sur le terre-plein desquels les habitants se tenaient en masse pour être témoins de la scène, Éliacim et ses compagnons craignirent à bon droit que le langage de l'ambassadeur assyrien ne produisît sur cette foule une impression désastreuse de découragement. L'idiome araméen, très en usage alors dans toute l'Asie occidentale, ressemblait beaucoup à l'hébreu; mais il en différait assez pour n'être pas compris des illettrés.

Bien loin de tenir compte de ce désir, le *rabsacès* reprit, sur un ton plus élevé et avec un accent plus insolent encore : « Est-ce à ton maître et à toi que mon maître m'a envoyé? N'est-ce pas plutôt pour adresser ces paroles à ces hommes assis sur le rempart, réduits à manger leurs excréments et à boire leur urine¹? » Puis, se rapprochant du rempart pour être mieux entendu, et parlant directement à la foule, il reprit, toujours en hébreu, et criant de toute sa force :

Écoutez la parole du grand roi, du roi d'Assyrie. Ainsi parle le roi : « Qu'Ézéchias ne vous séduise pas, car il ne pourra pas vous délivrer de ma main; Qu'Ézéchias ne vous persuade pas de vous confier au Seigneur (*Jéhovah*), en disant : « Le Seigneur nous délivrera, et cette ville ne sera pas livrée entre les mains du roi d'Assyrie. » N'écoutez pas Ézéchias, car ainsi parle le roi d'Assyrie : faites la paix avec moi, rendez-vous à moi, et chacun de vous mangera de sa vigne et de son figuier (fig. 97), et chacun boira de l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vienne et que je vous emmène dans un pays semblable au vôtre, dans un pays de blé et de vin, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers, d'huile et de miel; et vous vivrez et vous ne mourrez pas. N'écoutez donc pas Ézéchias, qui voudrait vous séduire, en disant : « Le Seigneur nous délivrera. » Les dieux des nations ont-ils délivré chacun son pays de la main du roi d'Assyrie? Où sont les dieux d'Émath et d'Arpad? où sont les dieux de Sepharvaïm, d'Ana et d'Ava? Ont-ils délivré Samarie de ma main? Quels sont, parmi les dieux de ces pays, ceux qui ont délivré leur pays de ma main, pour que le Seigneur (*Jéhovah*) délivre Jérusalem de ma main²? »

Déjà nous connaissons Émath et Sepharvaïm. Arpad, aujourd'hui *Tell-Erfad*, ville syrienne importante, au nord et à trois heures de marche d'Alep, est aussi mentionnée sur les monuments assyriens,

1. IV Rois, xviii, 26, 27; Isaïe, xxxvi, 11, 12.

2. IV Rois, xviii, 28-35; II Par., xxxii, 9-13; Isaïe, xxxvi, 13-20.

en union avec Émath. Ana ne diffère probablement pas de l'*Anath* actuelle, qu'on voit en Babylonie, sur les deux rives de l'Euphrate, à quatre jours de marche de Bagdad. Ava n'a pas encore été identifiée.

En parlant ainsi, le *rabsacès* ne faisait guère que reproduire, en langage populaire, les arguments de son discours précédent : Vous ne pouvez avoir confiance, pour résister à nos armes partout victorieuses, ni en votre roi, ni en votre Dieu, car ils sont l'un et l'autre incapables de vous protéger sûrement. En conséquence, il engageait le peuple de Juda à traiter directement avec Sennachérib. Il y avait cependant un point délicat : celui de la déportation au loin, en pays étranger. Mais en quels termes trompeurs et avec quelles fleurs de rhétorique l'ambassadeur assyrien s'efforce d'en dissimuler les misères et les cruautés ! S'il espérait soulever une émeute contre Ézéchias parmi ceux des habitants de Jérusalem qui l'entendaient, il était dans une profonde erreur, car, fidèle à la recommandation de son roi, « le peuple se tut et ne répondit pas. » Les assistants refoulèrent donc les sentiments d'indignation qu'ils avaient éprouvés en entendant outrager à ce point leur Dieu et leur roi, et ils gardèrent un silence désapprobateur, plein de dignité ¹. D'ailleurs, ils comprenaient très bien la fausseté des promesses alléchantes qui leur étaient faites.

En cette grave circonstance, et dénué de tout secours humain, Ézéchias manifesta, comme précédemment, toute l'ardeur de son esprit de foi et sa vive confiance au Dieu d'Israël. Dès qu'il eut entendu le douloureux rapport que lui firent ses délégués, il déchira ses vêtements, comme ils l'avaient fait eux-mêmes, et se couvrit d'une tunique grossière : « d'un sac », dit le texte hébreu. C'était vraiment alors un temps de calamité publique, auquel il fallait s'adapter par un deuil public. Le roi se rendit au temple dans ce costume de pénitence, pour exposer à Dieu son angoisse et pour implorer sa protection toute-puissante ². En même temps, il envoya auprès d'Isaïe Éliacim, Sobna, et les plus anciens des prêtres, couverts eux-mêmes d'une tunique lugubre, pour lui dire en son nom :

Ce jour est un jour d'affliction, de châtement et d'opprobre, car les enfants sont sur le point de sortir du sein de leur mère, et celle-ci n'a pas assez de force pour enfanter ³. Peut-être le Seigneur ton Dieu a-t-il entendu toutes les paroles du *rabsacès*, que le roi d'Assyrie, son maître, a envoyé pour insulter le Dieu vivant, et peut-être le Seigneur ton Dieu lancera-t-il son châtement, à cause des paroles qu'il a entendues. Offre donc une prière pour le reste (du peuple) qui subsiste encore ⁴.

1. IV Rois, xviii, 36, 37; II Par., xxxii, 16; Isaïe, xxxvi, 21, 22.

2. IV Rois, xxix, 1; Isaïe, xxxvii, 1.

3. Langage imagé, qui marque énergiquement l'état d'impuissance dans lequel se trouvait alors la nation juive, et le danger de mort qu'elle courait.

4. IV Rois, xix, 2-4; II Par., xxxii, 9-13; Isaïe, xxxvii, 2-4.

Ces derniers mots font allusion aux conquêtes et aux ravages que Sennachérib avait opérés naguère sur le territoire de Juda. Isaïe, inspiré de Dieu, fit porter à Ézéchias cette réponse rassurante :

Ainsi parle le Seigneur : « Ne t'effraie pas des paroles que tu as entendues, et par lesquelles les serviteurs du roi d'Assyrie m'ont insulté. Je vais mettre en lui un esprit tel, que, sur une nouvelle qu'il apprendra, il retournera dans son pays, et je l'y ferai revenir par l'épée¹. »

Cela signifiait que Dieu lui-même remplirait tout à coup les Assyriens d'une frayeur qui réduirait à néant leur confiance arrogante, et les empêcherait d'exécuter leurs desseins de ruine contre Jérusalem et contre le royaume de Juda tout entier. Nous apprendrons bientôt en quoi consista cet « esprit ».

Pendant les ambassadeurs de Sennachérib avaient rejoint leur maître, qu'ils avaient trouvé, non plus à Lachis, mais à Lobna (en hébreu, *Libna*), dont il venait d'entreprendre aussi le siège. Si cette autre place forte est identique à *Tell-es-Safieh*, comme il a été dit plus haut, l'armée assyrienne se trouvait actuellement à 25 kilomètres au nord-est de Lachis, et s'était ainsi rapprochée de Jérusalem. La suite du récit explique ce changement soudain du quartier général de Sennachérib. Une armée égyptienne s'avancait contre lui, menaçante, et il avait pris ses mesures pour lui résister avec avantage. Cette armée était commandée en personne par le pharaon Taraka², troisième et dernier roi de la dynastie dite éthiopienne, grand conquérant dont les victoires sont racontées en caractères hiéroglyphiques sur les murs du célèbre temple de Thèbes. Au IV^e livre des Rois, xix, 9, et au passage correspondant du livre d'Isaïe, xxxvii, 9, il est appelé « roi d'Éthiopie », et il l'était en effet; mais il gouvernait en même temps l'Égypte sous le titre de pharaon, et les deux récits signalent son entrée en Palestine, pour aller attaquer Sennachérib.

Le roi d'Assyrie, désireux de se rendre maître de Jérusalem, et d'en finir avec les Juifs avant d'affronter cet autre péril, envoya de nouveau ses ambassadeurs auprès d'Ézéchias. Ils étaient chargés de lui porter le message suivant, qui n'est qu'un simple résumé du second discours du *rabsacès* :

Que ton Dieu, auquel tu te confies, ne te trompe pas, en disant : « Jérusalem ne sera pas livrée entre les mains du roi d'Assyrie. » Car tu as appris ce que les rois d'Assyrie ont fait à tous les pays, et comment ils les ont détruits. Et toi, tu serais délivré? Les dieux des nations que mes pères

1. IV Rois, xix, 5-7; Isaïe, xxxvii, 5-7.

2. Ταραχος de Manéthon, *Taharka* des monuments égyptiens, *Tarkonou* des inscriptions cunéiformes.

ont détruites les ont-ils délivrés : Gozan, Charan, Réseph, et les fils d'Éden qui sont à Thélassar?...

Sargon avait autrefois déporté à Gozan un certain nombre des habitants de Samarie. Aux premiers temps de l'histoire du peuple de Dieu, nous avons vu Abraham partir de Charan ou Haran, pour se rendre en Palestine. Réseph, *Raçappa* des inscriptions cunéiformes, était une autre ville de Mésopotamie, au sud-ouest de Gozan. La région qui porte ici le nom des « fils d'Éden » correspond peut-être à celle que les monuments assyriens appellent *Bit-Adini*; elle s'étalait sur les deux rives de l'Euphrate, entre Balis et Bérojdik. Thélassar ne diffère pas de *Tell-Assouri*, que l'on croit avoir été une province babylonienne.

En même temps que ce message oral, Sennachérib avait confié à ses envoyés, pour Ézéchias, une lettre dans laquelle il le développait, sans doute en termes plus outrageants encore. Après l'avoir lue, le pieux roi, indigné, la porta au temple et la déploya devant le sanctuaire, comme pour faire lire au Dieu d'Israël les insultes impies qui retombaient directement sur lui. Il lui adressa ensuite cette belle prière :

Seigneur, Dieu d'Israël, qui êtes assis sur les chérubins¹, c'est vous qui êtes le seul Dieu de tous les royaumes de la terre. Seigneur, inclinez vos oreilles et écoutez; Seigneur, ouvrez vos yeux et regardez. Entendez les paroles de Sennachérib, qui a envoyé le rabsacès pour insulter le Dieu vivant. Il est vrai, Seigneur, que les rois d'Assyrie ont détruit les nations et ravagé leurs pays, et qu'ils ont jeté leurs dieux dans le feu. Mais ce n'étaient pas des dieux; c'étaient des ouvrages de bois et de pierre, faits par les mains des hommes, et ils les ont ancantis. Maintenant donc, Seigneur notre Dieu, délivrez-nous de la main de Sennachérib, et que tous les royaumes de la terre sachent que vous seul êtes Dieu, ô Seigneur².

La réponse du ciel à cette prière ne se fit pas attendre. Presque aussitôt, Isaïe envoya dire à Ézéchias : « Ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël : J'ai entendu la prière que tu m'as faite au sujet de Sennachérib, roi d'Assyrie. Voici la parole que le Seigneur a prononcée contre lui. » Cette parole consiste en un magnifique oracle, dirigé contre Sennachérib et divisé en trois parties. Le langage est rythmé, cadencé, hautement poétique³.

Première partie : le Seigneur reproche sévèrement au roi d'Assyrie ses odieux blasphèmes :

1. Allusion aux chérubins de l'arche d'alliance, sur les ailes desquelles le Seigneur manifestait parfois sa présence sous la forme d'une nuée lumineuse.

2. IV Rois, xix, 14-19, Isaïe, xxxvii, 14-20.

3. IV Rois, xix, 20-34; Isaïe, xxxvii, 21-35.

Elle te méprise, elle se moque de toi,
la vierge fille de Sion.
Elle hoche la tête derrière toi¹,
la fille de Jérusalem.
Qui as-tu insulté et blasphémé ?
contre qui as-tu haussé la voix ?
Tu as levé tes yeux insolents
contre le Saint d'Israël.
Par tes messages tu as insulté le Seigneur,
et tu as dit : « Par la multitude de mes chars
j'ai gravi le sommet des montagnes (fig. 98),
les extrémités du Liban.
J'ai abattu ses plus hauts cèdres,
les plus beaux de ses cyprès,
J'ai atteint jusqu'à sa dernière cime,
jusqu'à la forêt de son verger.
J'ai creusé, et j'ai bu des eaux étrangères ;
je tarirai, avec la plante de mes pieds,
toutes les rivières de l'Égypte. »
N'as-tu pas appris que j'ai préparé ces choses de loin,
et que je les ai résolues dès les temps anciens ?
Maintenant, j'ai permis qu'elles s'accomplissent,
et que tu réduises les places fortes en monceaux de ruines.
Leurs habitants sont impuissants,
épouvantés et tout confus.
Ils sont comme l'herbe des champs et la verdure du gazon,
et comme l'herbe des toits²,
et le blé qui se dessèche avant de se mettre en épis.
Je sais quand tu t'assieds,
quand tu sors et quand tu rentres,
et quand tu es furieux contre moi,
Parce que tu es furieux contre moi,
et que ton insolence est montée à mes oreilles,
je mettrai une boucle à tes narines³,
et un mors entre tes lèvres,
et je te ferai retourner par le chemin que tu as pris pour venir.

La deuxième partie de l'oracle est écrite en simple prose. Le Seigneur y donne à Ézéchias un « signe », destiné à confirmer la vérité de ses promesses :

1. Geste de mépris. Cf. Ps., xxi, 1; cviii, 25; Jérémie, xviii, 16.

2. L'herbe qui croît d'elle-même sur les toits plats des maisons de l'Orient, souvent recouverts d'une couche d'argile. Elle se dessèche promptement, brûlée par le soleil (Ps., cxxviii, 6-8).

3. Sennachérib sera traité comme une bête sauvage ou rétive, qu'on veut réduire à l'impuissance. Les Assyriens perçaient parfois la lèvre de leurs prisonniers de guerre, et y passaient un anneau, auquel était attachée une corde qui permettait de tirer ces malheureux.

Que ceci soit un signe pour toi! Mangez, cette année, ce que vous pourrez trouver (dans les champs); la seconde année, ce qui naîtra de soi-même; puis, la troisième année, vous sèmerez et vous moissonnerez, vous plan-

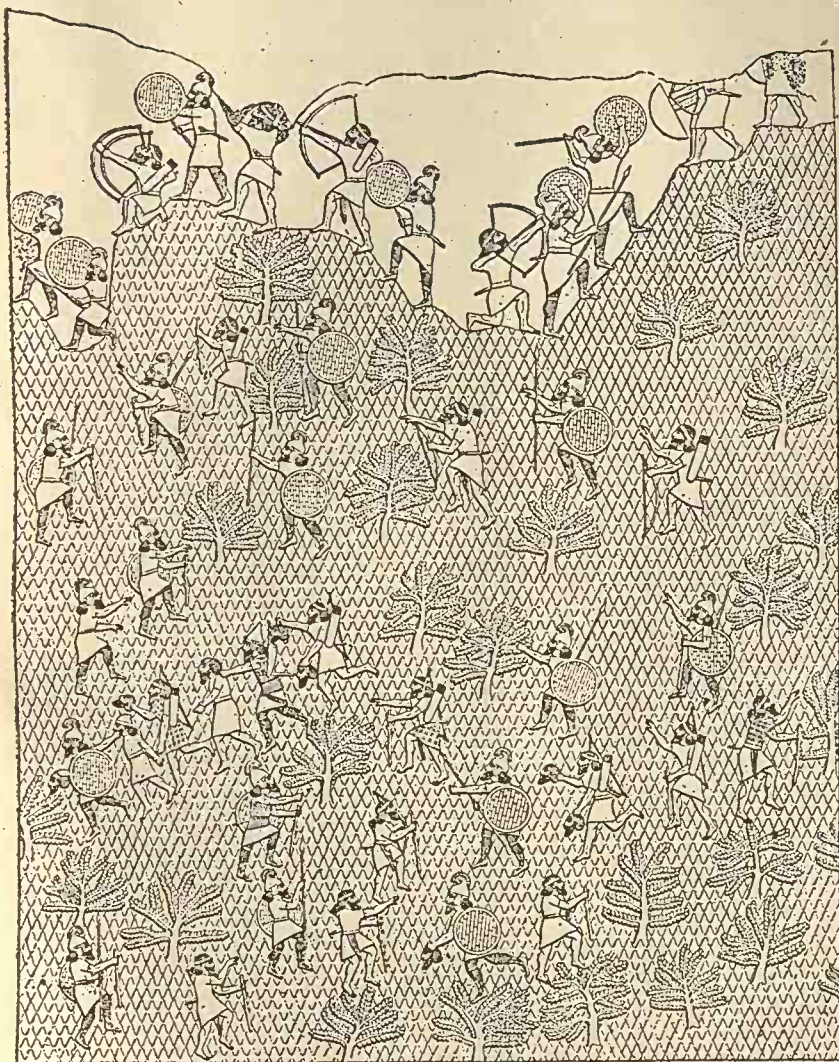


Fig. 98. -- Assyriens combattant dans un pays montagneux.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. 1, pl. 70.)

terez des vignes et vous en mangerez le fruit. Ce qui aura été sauvé de la maison de Juda, ce qui sera resté, poussera des racines en bas et portera des fruits en haut. Car de Jérusalem il sortira un reste, et de la montagne

de Sion il sortira des réchappés. Le zèle du Seigneur des armées fera cela.

Ainsi donc, les Assyriens, malgré leurs violents efforts, ne réussirent pas à détruire le royaume de Juda. Bientôt même ils seront forcés de quitter le territoire juif, qui sera mis à l'abri de leurs destructions pendant plusieurs années.

La troisième partie de l'oracle est d'une remarquable énergie. La poésie devient de plus en plus expressive :

C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur au sujet du roi d'Assyrie :

« Il n'entrera pas dans cette ville,
il ne lancera pas de flèche contre elle.
Il n'élèvera pas de bouclier contre elle,
et ne dressera pas de retranchements contre elle.
Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu,
et il n'entrera pas dans cette ville, dit le Seigneur.
Je protégerai cette ville pour la sauver,
à cause de moi et à cause de David, mon serviteur. »

L'accomplissement de cette prophétie ne tarda guère. Il est raconté en ces termes au IV^e livre des Rois¹ : « Cette nuit-là², l'ange du Seigneur sortit et frappa dans le camp des Assyriens 185 000 hommes. Et quand on se leva le matin, c'étaient tous des cadavres. » Ce fut là un des plus grands prodiges accomplis par le Seigneur en faveur de son peuple, une délivrance qui rappelle celle qu'il avait opérée quand il anéantit l'armée égyptienne dans les flots de la mer Rouge, une preuve que le Dieu d'Israël était le seul vrai Dieu. L'écho en retentit dans plusieurs passages de la Bible. Ainsi, il en est question au livre de l'Ecclésiastique, XLVIII, 20-24, dans l'élogieux portrait du roi Ézéchias. Judas Maccabée, sur le point d'engager une bataille décisive contre le général syrien Nicanor, invoquait son Dieu en lui rappelant cet étonnant prodige³. Divers interprètes supposent que le psaume XLV^e, *Deus noster refugium et virtus*, et le psaume LXXV^e, *Notus in Judæa Deus*, ont été composés à l'occasion de cette glorieuse délivrance⁴. Ce sentiment est particulièrement vraisemblable pour le ps. LXXV, dont voici la traduction :

Dieu est connu dans Juda,
son nom est grand dans Israël.
Sa tente est à Salem (Jérusalem)
et sa demeure dans Sion.

1. XIX, 35; Isaïe, XXXVIII, 36; II Par., XXXII, 21, 22.

2. Ces trois mots sont omis dans les récits des Paralipomènes et d'Isaïe.

3. I Mach., VII, 39-42; II Mach., VIII, 19.

4. Dans le titre du ps. LXXV, d'après les Septante et la Vulgate, on lit les mots : « Contre les Assyriens. » Les LXX les ajoutent au titre du ps. LXXXIV.

Là il a brisé les flammes de l'arc (les flèches),
le bouclier, le glaive et la guerre.
Vous brillez majestueux (Seigneur),
sur les montagnes d'où vous vous élancez sur la proie.
Ils ont été dépouillés, ces héros vaillants,
ils se sont endormis dans leur sommeil.
Ces hommes forts n'ont pas su se servir de leurs bras;
à votre menace, ô Dieu de Jacob,
chars et coursiers sont restés immobiles.

Vous êtes redoutable, vous;
et qui donc vous résistera au moment de votre colère?
Du haut du ciel vous avez proclamé la sentence;
la terre a tremblé et s'est tue,
lorsque Dieu s'est levé pour faire justice,
pour sauver tous les affligés du pays.

Ainsi la fureur de l'homme tourne à votre gloire,
quand vous vous revêtez de tout votre courroux.
Faites des vœux au Seigneur votre Dieu, et accomplissez-les,
que tous ceux qui l'entourent apportent des dons au Dieu
Il abat l'orgueil des puissants, [terrible.
il est redoutable aux rois de la terre.

Naturellement, nous ne devons pas nous attendre à trouver, dans les annales de Sennachérib, la confirmation directe du désastre subi en Palestine par son armée. Elles ne racontent, en les exagérant, que ses victoires, et elles gardent un silence prudent sur ses échecs. En revanche, le souvenir de la défaite miraculeuse des Assyriens est très visible dans les récits d'Hérodote¹, quoiqu'il y soit défiguré. Le vieil historien grec raconte que Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, étant venu attaquer l'Égypte avec une nombreuse armée, les hommes de guerre refusèrent de marcher au secours de la patrie. Alors un prêtre, nommé Séthos, prit avec lui tous les gens de bonne volonté, se mit à leur tête, et alla camper à Péluse, qui est la clef de l'Égypte. Cette armée n'était composée que de marchands, d'artisans, d'hommes du peuple. Mais elle n'eut pas besoin de combattre. Le dieu Plath envoya pendant la nuit une multitude prodigieuse de rats, qui se répandirent dans le camp assyrien, rongèrent les carquois, les arcs et les courroies qui servaient à manier les boucliers, de sorte que les soldats de Sennachérib, désarmés, furent obligés de prendre une fuite honteuse, pendant laquelle beaucoup d'entre eux périrent.

De quelle manière l'ange exterminateur donna-t-il la mort aux Assyriens? Nous l'ignorons. Mais, muni de la puissance divine, il

1. II, 141 (édition de Larcher, 1902, t. II, p. 116, 117).

avait bien des moyens à sa disposition. L'historien Josèphe¹ parle d'une peste surnaturelle, foudroyante, et cette hypothèse n'est pas impossible. Quoi qu'il en soit, dans nos récits bibliques, l'émouvant épisode de l'invasion de Sennachérib en Palestine s'achève en ces termes : Le roi d'Assyrie « leva son camp, partit et s'en retourna, et il resta à Ninive. Et comme il était prosterné dans le temple de Nisroch, son dieu, Adramélech et Saréser, ses fils, le frappèrent de l'épée et s'enfuirent au pays d'Ararat². » Il ne nous est pas interdit de croire que cette mort affreuse fut un autre châtement des blasphèmes que Sennachérib avait proférés contre le Dieu d'Israël. Les textes assyriens relatifs au grand conquérant sont muets sur le parricide; mais les abréviations de Bérose et la *Chronique babylonienne* s'expriment comme la Bible : « Le 20 *tébet*, dit la *Chronique*, Sennachérib, roi d'Assyrie, fut tué par son fils dans une révolte. » Le prisme de Nabonid, publié en 1895 par le P. Scheil, dit de son côté : « Quant au roi d'Assyrie (Sennachérib),... son fils, issu de son cœur, le tua de ses armes³ ».

Déjà nous avons eu l'occasion de dire que le dieu *Nisroch*, pour lequel Sennachérib paraît avoir eu une dévotion particulière, n'a pas encore été rencontré dans les documents cunéiformes. D'autre part, le nom d'*Adramélech* nous est apparu plus haut, comme celui d'une divinité assyrienne⁴. *Saréser* est aussi un nom assyrien, dont la forme complète était *Nergal-sar-outsour*, « Que (le dieu) Nergal protège le roi⁵ ».

Les deux parricides ne recueillirent aucun fruit de leur crime, puisqu'ils furent obligés de se réfugier au pays d'Ararat, c'est-à-dire dans l'Arménie septentrionale. Leur frère Asarhaddon, qu'ils avaient voulu déposséder du trône, réunit contre eux une armée nombreuse pour les attaquer; ils se mirent eux-mêmes à la tête de leurs partisans. Une bataille décisive s'engagea dans la région du haut Euphrate. Ils furent battus et durent renoncer de nouveau à leur entreprise. Asarhaddon succéda alors à son père.

De ce que la Bible mentionne la mort de Sennachérib immédiatement après avoir raconté son humiliant retour en Assyrie, il ne faudrait pas conclure que les deux faits se succédèrent avec la même rapidité que dans le texte sacré. Les anciens historiens usaient fréquemment de ce procédé d'abréviation, lorsqu'ils omettaient volon-

1. *Ant.*, X, II, 5.

2. IV Rois, XIX, 37, 38; II Par., XXXII, 21, 22; Isaïe, XXXVIII, 37, 38.

3. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. IV, p. 62.

4. Voir la page 289.

5. Par une coïncidence intéressante, Abydène appelle ce prince *Nergilus*. Il nous a ainsi transmis la première partie du nom, tandis que la Bible a conservé la seconde partie.

tairement des détails qu'ils n'avaient pas à exposer. En réalité, Sennachérîb vécut encore environ dix-huit ans après son désastre palestinien, et, pendant ce temps, il fut loin de demeurer inactif. Il entreprit encore plusieurs campagnes contre les Chaldéens et les Élamites, toujours en révolte. La répression fut terrible et cruelle, comme toujours. « Je fis monter dans les vastes cieux, dit-il dans ses annales, la fumée des villes d'Élam en feu, comme celle d'un seul sacrifice. » Il dit encore, à propos d'une bataille qui avait duré tout un jour : « Sur la terrasse mouillée, les harnais et les armes nageaient dans le sang des ennemis, comme sur un fleuve; les chars de guerre avaient,

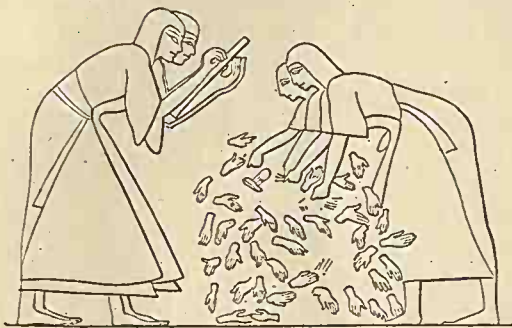


Fig. 99. — On compte les mains des ennemis tués dans le combat.
(D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte.*)

dans leur course, écrasé les corps et les membres. J'entassai les cadavres comme des trophées, et je coupai leurs extrémités. Ceux que je pris vivants, je les mutilai comme des brins de paille, et, pour les punir, je leur tranchai les mains (fig. 99). » De même à Babylone, où il renversa tout avec une brutalité sans pareille : « Cité et maisons, du toit aux fondations, je les ai détruites, démolies, brûlées, même les chapelles des dieux,... j'ai tout jeté à bas. » Puis, en même temps qu'il ruinait la capitale des Chaldéens, il couvrait l'Assyrie et surtout Ninive de monuments splendides, qu'il faisait construire par les prisonniers de guerre, condamnés aux travaux forcés, comme autrefois les Hébreux en Égypte¹.

V. — Les prophètes Isaïe et Michée.

Alors même que la Bible ne nous le dirait pas, nous pouvons être certains que les Juifs n'oublièrent point de témoigner à Dieu leur

1. Sur les faits et gestes de Sennachérîb après qu'il eût quitté la Palestine pour n'y plus revenir, voir Lehmann-Haupt, *Israël*, p. 124, 125; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 273-320.

reconnaissance pour le bienfait incomparable qu'il venait de leur accorder. Le royaume de Juda avait couru, en effet, un vrai péril de destruction totale. L'auteur des Paralipomènes, après avoir noté brièvement l'assassinat du roi d'Assyrie, conclut : « C'est ainsi que le Seigneur sauva Ézéchias et les habitants de Jérusalem de la main de Sennachérib, et de la main de tous, et il les protégea contre ceux qui les entouraient. Beaucoup de gens apportèrent dans Jérusalem des offrandes au Seigneur, et de riches présents à Ézéchias, roi de Juda, qui, depuis lors, fut élevé aux yeux de toutes les nations ¹, » le bruit de la victoire miraculeuse s'étant bientôt répandu au loin.

Après vingt-neuf ans d'un règne glorieux (727-698), « Ézéchias s'endormit avec ses pères, et on l'enterra dans le lieu le plus élevé des sépulcres des fils de David »; ce qui signifie, probablement, qu'une tombe spéciale fut creusée dans le roc pour Ézéchias, au-dessus des autres chambres sépulcrales, parce que tous les *loculi* du tombeau royal étaient occupés. « Tout Juda et les habitants de Jérusalem lui rendirent honneur à sa mort, » en célébrant ses funérailles avec une solennité particulière, qui témoignait de la vénération, de l'amour et de la gratitude de son peuple ².

Isaïe nous est apparu à plusieurs reprises, en de graves circonstances des règnes d'Achaz et d'Ézéchias, comme porteur de messages divins tout à la fois consolants et menaçants pour le royaume de Juda. Cette grande figure mérite que nous interrompions un instant notre récit, pour la contempler et l'admirer à loisir. Ce « prophète divin », « le plus grand et le plus éloquent des prophètes », comme le qualifient les Pères de l'Église, n'est-il pas, avec Moïse et Élie, la personnalité la plus marquante de l'histoire du peuple de Dieu, et même, comme on l'a dit encore, un « instructeur de l'humanité entière », par son livre rempli d'enseignements très élevés, qui, dans leur ensemble, n'ont pas moins de valeur pour nous que pour les anciens Hébreux?

Nous ne possédons qu'un très petit nombre de détails sur son origine et sur sa vie. D'après une tradition rabbinique, son père, Amos, qu'il ne faut pas confondre avec le prophète du même nom ³, aurait été le frère du roi Amasias ⁴, de sorte qu'il aurait lui-même appartenu de très près à la famille royale. Mais ce sentiment ne s'appuie sur aucune preuve positive. Isaïe était marié, et il donne à sa femme le titre de prophétesse, probablement parce qu'elle avait été favorisée, elle aussi, du don de prophétie. Il eut d'elle au moins deux fils,

1. II Par., xxxii, 22, 23.

2. IV Rois, xx, 21, 22; II Par., xxxii, 32, 33.

3. En hébreu, du reste, l'orthographe des deux noms n'est pas la même. Le prophète s'appelait *Amos*; le père d'Isaïe, *Amots*.

4. Traité talmudique *Megilla*, 10, b.

aux noms symboliques, dont il a été question ci-dessus¹. Il exerça son ministère prophétique à Jérusalem pendant soixante ans, peut-être même davantage, sous les règnes d'Ozias (809-758 avant J.-C.), de Joatham (758-741), d'Achaz (741-729) et d'Ézéchias (729-698), comme nous l'apprennent les premières lignes de son livre². Il fut aussi témoin des débuts du règne de Manassé. Dans ces conditions, on conçoit qu'il ait joui d'une très grande influence soit auprès des rois de Juda, auxquels il parlait, en sa qualité de messager divin, comme un égal et souvent comme un maître, soit auprès du peuple, dont il blâmait cependant la conduite avec une sainte liberté.

La mission prophétique d'Isaïe ne date toutefois que de la dernière année d'Ozias. Il nous a laissé un récit émouvant des circonstances parmi lesquelles le Dieu d'Israël la lui confia³ :

L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé, et la traîne (de ses vêtements) remplissait le temple. Deux séraphins se tenaient au-dessus de lui. Ils avaient chacun six ailes : deux, dont ils se couvraient le visage; deux, dont ils se voilaient les pieds, et deux, dont ils se servaient pour voler. Ils criaient l'un à l'autre et disaient : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire. » Les portes furent ébranlées dans leurs bases par la voix qui retentissait, et le temple fut rempli de fumée.

Alors je dis : « Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures, et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures, et mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur des armées. » Alors un des séraphins vola vers moi, tenant à la main un charbon ardent, qu'il avait pris sur l'autel avec des pincettes. Il en toucha ma bouche, et dit : « Ceci a touché tes lèvres, et ton impiété est enlevée, et ton péché est purifié. » Puis j'entendis la voix du Seigneur, qui disait : « Qui enverrai-je, et qui ira pour nous ? » Je répondis : « Me voici, envoyez-moi. »

Aussitôt après, Dieu donna à Isaïe l'ordre d'annoncer au peuple de Juda, si coupable, les châtiments que lui attireraient ses crimes. Nous avons envisagé plus haut ce côté désolant du ministère d'Isaïe. Mais l'illustre prophète, nous l'avons vu aussi, eut à porter en même temps à son peuple des messages de bonheur, de « salut », comme il aime à dire. En fait, il a été un véritable héraut de salut pour les Juifs et pour le monde entier, vérifiant ainsi son nom qui, en hébreu, signifie : « Salut de Jéhovah⁴ ».

L'époque durant laquelle Isaïe eut à remplir la fonction délicate de prophète fut généralement mauvaise et très mouvementée, très troublée, dominée qu'elle était par la menace assyrienne, qui devenait chaque jour plus concrète, et qui finit par devenir une triste réalité. Du vivant de l'illustre prophète, eurent lieu des événements

1. Isaïe, vii, 3; viii, 3. — 2. Isaïe, i, 1. — 3. Isaïe, vi, 1-13.

4. *Yechayahou* sous sa forme complète; *Yéchaïah* sous sa forme abrégée.

très graves : en 745, l'avènement sur le trône de Ninive, de Téglatphalasar III, ce grand capitaine qui ne rêvait que de perpétuelles conquêtes ; la guerre syro-éphraïmite, dans laquelle les rois de Damas et d'Israël, Rasin et Phacée, se liguèrent pour renverser le royaume de Juda, et furent sur le point de réussir dans leur entreprise (735) ; l'appel adressé par Achaz au roi d'Assyrie, la prise de Damas et des provinces israélites de Galaad et de Galilée par Téglatphalasar (734) ; l'invasion du nord de la Palestine par Salmanasar IV, en 725 ; la prise de Samarie et la triste fin du royaume d'Israël, en 722 ; la victoire remportée par Sargon sur les Égyptiens à Raphia, en 719 ; l'invasion de la Palestine par le même Sargon, en 711, pour réprimer la révolte d'une partie des Philistins ; l'avènement de Sennachérib, en 705 ; son arrivée en Palestine en 701, suivie de sa victoire sur les Égyptiens à Eltékeh, du péril qu'il fit courir à Jérusalem après avoir ravagé tout le territoire de Juda, et enfin, de sa défaite miraculeuse de son départ définitif (701) ; en dernier lieu, la mort d'Ézéchias et l'avènement de Manassé sur le trône de Juda, en 698.

On comprend, d'après ce rapide sommaire, par quelles violentes émotions et par quelles difficultés redoutables Isaïe dut passer, en sa double qualité de prophète du Seigneur et d'ardent patriote. Alors même que Dieu ne lui aurait pas suggéré, comme il le fit sans cesse, la politique à laquelle il devait se rallier, et dont il devait être le champion, sa grande intelligence aurait compris, à la tournure des événements, que le royaume de Juda, serré entre ses deux puissants voisins, l'Assyrie et l'Égypte, comme dans un étau, ne demeurerait en paix qu'à la condition de rester neutre à l'égard de l'un et de l'autre. Or, les faits nous ont appris qu'il y avait à Jérusalem deux partis rivaux, qui demandaient, l'un, qu'on s'appuyât sur l'Assyrie contre l'Égypte, l'autre qu'on se liguât avec l'Égypte contre l'Assyrie. Ce dernier était le plus influent des deux, le plus dangereux aussi, puisque, Ézéchias ayant fini par se laisser entraîner dans cette direction, il en résulta un immense péril pour tout le royaume.

Sur l'ordre de Dieu, Isaïe fulmina vigoureusement et de bonne heure, contre ce rapprochement anti-théocratique, que les chapitres xxx et xxxi de son livre condamnent sans réserve, tout en prédisant que l'Égypte, bien loin de sauver le royaume de Juda, sera elle-même vaincue et châtiée. En voici quelques passages :

Malheur, dit le Seigneur, aux enfants rebelles,
qui prennent des résolutions sans moi,
et qui ourdissent des alliances contre ma volonté,
pour accumuler péché sur péché;...
qui descendent en Égypte sans me consulter,
pour se mettre sous la protection du pharaon
et s'abriter sous l'ombre de l'Égypte (fig. 100).

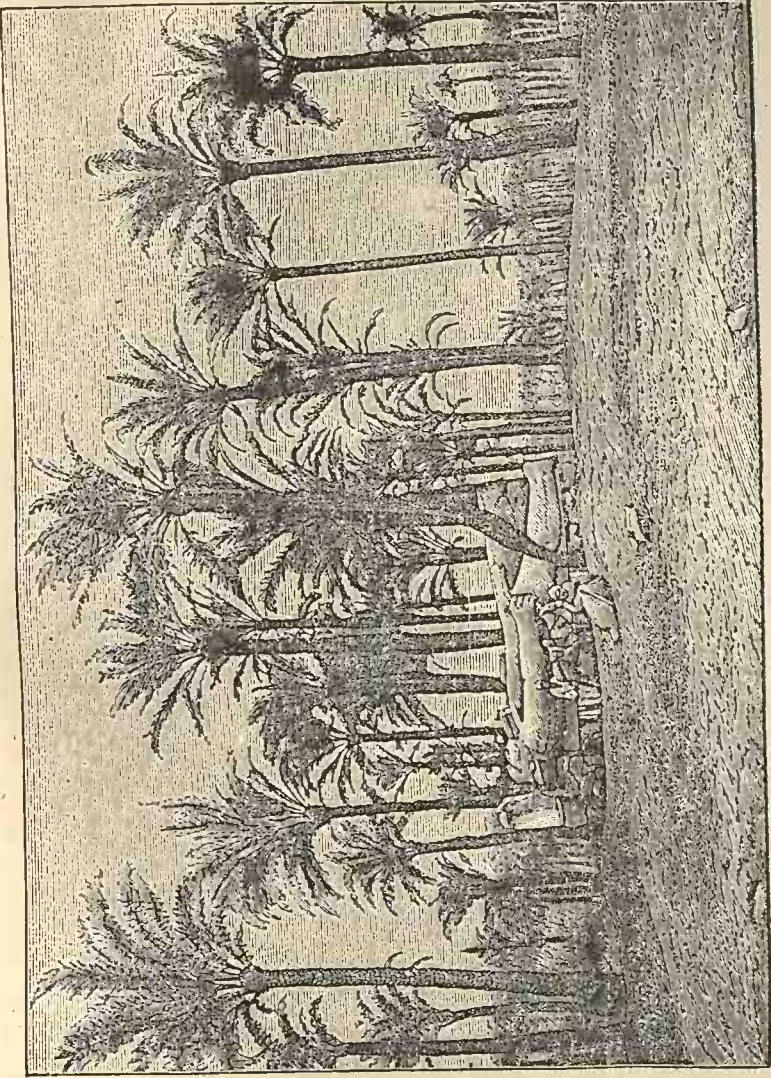


Fig. 100. — Les champs de Memphis, avec la statue colossale de Ramsès II mise en pièces. (D'après une photographie.)

La protection du pharaon sera pour vous une honte,
et l'abri sous l'ombre de l'Égypte une ignominie.
Déjà les princes (de Juda) sont à Tanis,
et ses envoyés ont atteint Hanès¹.
Tous seront confus en voyant un peuple qui ne sera utile
ni pour les secourir ni pour les aider,
mais qui sera leur honte et leur opprobre².

Et de même un peu plus loin³ :

Malheur à ceux qui descendent en Égypte pour chercher du
qui espèrent dans les chevaux, [secours,
qui mettent leur confiance dans la multitude des chars
et dans la vigueur des cavaliers;
mais qui ne s'appuient pas sur le Saint d'Israël
et ne recherchent pas le Seigneur!...
L'Égyptien est un homme et non un dieu;
ses chevaux sont chair, et non esprit.
Le Seigneur étendra sa main,
et le protecteur chancellera, le protégé tombera,
et tous ensemble ils périront.

Que Juda implore donc le secours de son Dieu et il l'obtiendra,
sûrement!

Car voici ce que m'a dit le Seigneur :

Comme le lion ou le lionceau rugit sur sa proie,
et, en dépit de la troupe des bergers rassemblés contre lui,
ne se laisse ni effrayer par leur voix,
ni épouvanter par leur nombre;
de même le Seigneur des armées descendra,
pour combattre sur la montagne de Sion...
Comme les oiseaux étendent leurs ailes sur leur couvée,
ainsi le Seigneur des armées protégera Jérusalem.
Il protégera et délivrera,
il épargnera et sauvera.
Revenez à lui, car vous vous en êtes beaucoup éloignés,
enfants d'Israël.

On le voit par ces citations, que nous voudrions pouvoir multiplier, la politique du grand patriote qu'était Isaïe, était avant tout une politique divine, une politique de confiance au Dieu d'Israël, qui certainement ne tromperait pas l'attente de son peuple, si celui-ci lui demeurait fidèle. L'Assyrie tombera, l'Égypte tombera; mais le

1. Tanis était une ville de la Basse-Égypte; Hanès, une ville de l'Égypte moyenne et centrale, l'Héracléopolis des Grecs.

2. Isaïe, xxx, 4, 5. — 3. Isaïe, xxxi, 1-6.

Seigneur ne tombera pas, et ses promesses se réaliseront en leur temps. L'idée qu'Isaïe se faisait de son Dieu, et qu'il expose çà et là dans ses discours, est admirable et d'une parfaite précision. Il décrit en termes brillants, parfois en employant de splendides images, son unité, sa toute-puissance, son élévation infinie au-dessus de tout, sa providence paternelle qui dirige les moindres événements de l'histoire du monde, sa bonté suréminente qui pardonne avec une générosité sans limites, sa rigoureuse justice, sa parfaite sainteté.

Bien que le royaume de Juda et Jérusalem forment l'horizon



Fig. 101. — Le roi Assurnasirhabal tenant son sceptre.
(Bas-relief de Ninive.)

habituel d'Isaïe et soient le centre de sa pensée, plusieurs de ses oracles — et ce ne sont pas les moins beaux, les moins dramatiques — sont consacrés aux peuples païens qui avaient alors le plus de relations avec Juda, soit par leur voisinage immédiat (Moab, les Philistins, Tyr, Damas, l'Arabie, le royaume d'Israël), soit par leur attitude menaçante actuellement ou dans l'avenir (l'Assyrie, Babylone et l'Égypte). L'élégie sur la ruine de Babylone est particulièrement belle, surtout au passage où elle nous montre le roi orgueilleux de la cité autrefois si puissante et maintenant déchue, faisant son entrée dans le séjour des morts, où il est accueilli par les autres monarques avec une ironie railleuse et méprisante :

Comment! le tyran n'est plus,
l'oppression a pris fin!
Le Seigneur a brisé le bâton des méchants,
la verge des dominateurs (fig. 101).
Celui qui, dans sa colère, frappait les peuples
par des coups réitérés sans relâche;
celui qui subjuguait les nations dans sa fureur,
est poursuivi sans ménagement.
Toute la terre est dans le repos et dans la paix;
elle est dans la joie et l'allégresse.
Les cyprès même, les cèdres du Liban,
se réjouissent de ta chute.
Depuis que tu es tombé,
personne ne monte pour nous abattre!
Le séjour des morts s'est ému dans ses profondeurs,
pour t'accueillir à ton arrivée.
Il a réveillé devant toi les ombres,
tous les grands de la terre.
Il a fait lever de leurs trônes
tous les rois des nations.
Tous prennent la parole, pour te dire :
« Toi aussi, te voilà sans force comme nous!
Tu es devenu semblable à nous!...
Te voilà tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore.
Tu es abattu à terre, toi, le dominateur des nations!
Tu disais dans ton cœur : Je monterai au ciel;
j'établirai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu...
Je monterai au sommet des nues,
je serai semblable au Très-Haut.
Mais tu as été précipité dans le séjour des morts,
dans les profondeurs de la fosse.
Ceux qui te voient fixent sur toi leurs regards
et te considèrent attentivement.
Est-ce là cet homme qui a fait trembler la terre,
qui a ébranlé les royaumes,
qui réduisait le monde en désert,
qui ravageait les villes
et ne relâchait pas ses prisonniers ¹?... »

Mais ce qui dépasse pour nous tout le reste dans le livre d'Isaïe, ce sont ses prophéties relatives au Messie, par conséquent à N.-S. Jésus-Christ, à sa vie, à son œuvre, à son Église. Elles sont si nombreuses et si claires, que les saints Pères aimaient à dire que le fils d'Amos, à ce point de vue spécial, était moins un prophète qu'un évangéliste ². Nous avons cité plus haut son oracle relatif à l'*almah*.

1. Isaïe, xiv, 4-17.

2. S. Jérôme, *Præf. ad Paul. et Eustach.*, dans son commentaire d'Isaïe; S. Augustin, *De civit. Dei*, XVIII, xix, 1.

Sans entrer dans le détail des autres traits, généraux ou particuliers, qui se rapportent au Messie dans le recueil des discours prophétiques d'Isaïe, il convient de signaler ceux qui concernent la nature divine du futur rédempteur. Elle est affirmée de la façon la plus énergique dans le petit « livre de l'Emmanuel »¹, surtout au passage émouvant où le prophète, après avoir annoncé que le Messie naîtrait miraculeusement d'une Vierge, s'écrie, en le contemplant dans son berceau : « Un petit Enfant nous est né et un Fils nous a été donné,... et il sera appelé Admirable, Conseiller, Dieu fort, Père des siècles futurs, Prince de la Paix »². » Plus loin, dans la seconde partie de son royal écrit³, dont on a pu dire que c'est une « préface de l'évangile et comme l'aurore de son éclatante lumière », il trace un merveilleux portrait du « Serviteur de Jéhovah », comme il l'appelle, c'est-à-dire, du Messie. S'il raconte ses gloires, en un style débordant d'un saint enthousiasme, il peint aussi d'avance, dans un tableau incomparable⁴ qui rappelle le psaume XXI (hébr. XXII), un autre portrait qui arrache des larmes, celui de l'« Homme de douleurs », du Christ devenu notre rançon, et mourant parmi des souffrances indicibles, pour expier les péchés des hommes. Les Hébreux attendaient un Messie tout brillant de gloire humaine, tandis que le Rédempteur devait se présenter sous les dehors les plus humbles; de là ce début plaintif du prophète :

Qui a cru à ce que nous avons annoncé?
qui a reconnu le bras du Seigneur?
Il (le Messie) s'est élevé devant Dieu comme une faible plante,
comme un rejeton qui sort d'une racine desséchée.
Il n'avait ni beauté ni éclat pour attirer nos regards,
et son aspect n'avait rien pour nous plaire.
Méprisé, le dernier des hommes,
homme de douleurs et habitué à la souffrance.
Semblable à celui devant lequel on se cache le visage,
nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait aucun cas de lui.
Vraiment il a porté nos souffrances,
il s'est chargé de nos douleurs...
Il a été blessé pour nos iniquités,
il a été brisé pour nos crimes.
Le châtimeut qui nous procure la paix est tombé sur lui,
et nous avons été guéris par ses meurtrissures.

1. On donne ce nom aux chapitres VII-XII, dans lesquels Emmanuel, le fils de la Vierge, joue le rôle principal.

2. Isaïe, XX, 6.

3. Chap. XL-LXVI.

4. Isaïe, LII, 13-LIII, 12. Véritable « passional d'or », auquel les évangélistes et les apôtres ont fait de nombreux emprunts, pour montrer que Jésus en a réalisé tous les traits.

Nous étions tous errants comme des brebis,
chacun suivait sa propre voie;
et le Seigneur a placé sur lui l'iniquité de nous tous.
Il a été maltraité, et il s'est soumis,
et il n'a pas ouvert la bouche.

Comme un agneau qu'on mène à la boucherie,
comme une brebis devant celui qui la tond,
il n'a pas ouvert la bouche...

Il a plu au Seigneur de le briser par la souffrance;
mais après qu'il aura sacrifié sa vie pour le péché,...
l'œuvre du Seigneur prospérera entre ses mains¹...

Nous voudrions pouvoir mettre aussi sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des joyeux et gracieux tableaux qu'Isaïe a consacrés à l'âge d'or messianique, à la gloire future de Jérusalem. Voici du moins quelques lignes par lesquelles, après avoir prédit l'exil de Babylone, il en annonce la fin :

Qu'ils sont beaux sur les montagnes,
les pieds de celui qui apporte la nouvelle de la paix!
de celui qui apporte de bonnes nouvelles,
qui publie le salut!
de celui qui dit de Sion :
Ton Dieu règne!

La voix de tes sentinelles retentit, elles élèvent la voix,
elles poussent ensuite des cris joyeux,
car elles voient de leurs yeux
que le Seigneur ramène Sion.

Poussez ensemble des cris d'allégresse, ruines de Jérusalem,
car le Seigneur console son peuple et rachète Jérusalem².

C'est ainsi qu'Isaïe, sous l'influence de l'inspiration divine, consolait, menaçait, détournait ses concitoyens du mal, les portait à Dieu, annonçait la venue du Messie-Sauveur, dont il décrivait l'œuvre, les souffrances, les gloires et les triomphes. Voilà pourquoi le livre de ce prophète éminent forme, par la richesse extraordinaire des sujets qui y sont traités, une véritable encyclopédie, où tout est merveilleusement exposé en son lieu : la religion et la politique, la paix et la guerre, le dogme et la morale, les joies et les tristesses. Toutes les époques s'y rencontrent : le passé, le présent, l'avenir. Il se divise en deux parties très distinctes : la menace domine dans la première (chap. I-XXXV); la consolation dans la seconde³ (chap. XL-

1. Isaïe, LIII, 1-10. — 2. Isaïe, LII, 7-9.

3. De nos jours surtout, les rationalistes ont violemment et injustement attaqué l'authenticité de cette deuxième partie. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette controverse. Voir la réfutation solide des objections dans Cornely, *Introductio specialis in singulos libros Veteris Testamenti*, p. 339.

LXVI). Entre ces deux parties est inséré le récit historique relatif à l'invasion de Sennachérib et à la maladie d'Ézéchias (chap. xxxvi-xxxix). Partout la beauté du style correspond à celle des pensées et varie d'après les sujets. « C'est le style d'un maître consommé dans l'art d'écrire... Entre ses mains, l'hébreu devient comme un instrument de musique qu'il manie en artiste de premier ordre. Ou plutôt, c'est Isaïe lui-même qui est l'un des instruments les plus sublimes dont l'Esprit-Saint se soit servi pour faire entendre sa voix au monde. Comme on l'a dit, Isaïe se dresse dans l'histoire d'Israël à la manière d'un phare qui porte sa clarté jusqu'aux extrémités de l'horizon... Tous ceux auxquels il a été donné de vénérer les traces de Dieu dans l'histoire, reconnaîtront aussi dans Isaïe un véritable homme de Dieu ¹. »

Isaïe mourut à un âge avancé, et peut-être en martyr, si l'on ajoute foi à la tradition rabbinique d'après laquelle l'impie Manassé l'aurait fait enfermer dans un arbre creux, avec lequel il aurait été scié cruellement ². C'est à ce trait que l'épître aux Hébreux, xi, 37, ferait allusion, lorsque, faisant l'éloge des anciens héros de la foi, elle emploie l'expression *ἐπιτοθῆσαν*, « ils ont été sciés ». Plusieurs des Pères les plus anciens sont favorables à ce sentiment : entre autres saint Justin, Tertullien, Origène, saint Athanase. Saint Jérôme le regarde comme « très sûr ».

En même temps que par Isaïe, le ministère prophétique était exercé dans le royaume de Juda par Michée, originaire de Moréchet, bourgade située dans la plaine maritime de la Séphélah, non loin de la ville philistine de Geth. Le titre de son livre nous apprend qu'il prophétisa sous le règne de trois rois de Juda : Joatham (758-741 avant J.-C.), Achaz (741-727) et Ézéchias (727-698). Michée fut donc contemporain d'Osée et d'Isaïe; mais ces deux prophètes avaient inauguré leur ministère avant le sien, dès le règne d'Ozias, père de Joatham. Il a plus d'un trait commun avec Isaïe, dont il a été le digne collaborateur. Il a sous les yeux le même tableau moral et social de son peuple, et il censure les mêmes désordres. Son livre, remarquable par son plan et son unité, résume sa longue activité prophétique; il semble ne l'avoir composé qu'à la fin de sa carrière, sous le règne d'Ézéchias. Les premiers mots, « Parole du Seigneur,... qui fut révélée (à Michée) touchant Samarie et Jérusalem », en contiennent le sommaire. Michée prédit, en effet, le jugement divin,

1. Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 2^e édit., t. II, p. 452, 453.

2. Traité *Yebamoth*, 49, b. Cf. *Sanhédrin*, 103, b. Le même fait est développé, mais avec des détails légendaires, dans l'écrit apocryphe intitulé « Ascension d'Isaïe. » Voir E. Kautzsch, *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, 1899, t. II, p. 119-127.

très justement sévère, qui devait s'accomplir comme en deux actes successifs, d'abord contre Samarie, puis contre Juda. Toutefois, il ne s'occupe de Samarie et du royaume du nord qu'en passant; ses oracles concernent très spécialement Juda. Après avoir prophétisé en quelques lignes à Samarie sa ruine prochaine, il cesse de s'occuper d'elle, et ne parle plus qu'à Jérusalem et à Juda.

« On divise habituellement le livre de Michée en trois parties ou discours, qui débudent par une expression identique : « Écoutez »¹, et qui se terminent par des promesses de bonheur². Le premier discours, I, 2-II, 13, développe cette pensée : Samarie sera détruite, et les villes de Juda seront en deuil, à cause des péchés de leurs habitants. Le second discours, III, 1-v, 14, annonce que Sion, après avoir subi les humiliations les plus profondes, sera élevée à une grande gloire. Le troisième discours, VI, 1-VII, 20, décrit, dans une sorte de dialogue qui a lieu entre le Seigneur et le peuple israélite, par quelle voie celui-ci peut arriver au salut. Dans la première partie, c'est là menace qui domine; dans la seconde, c'est la promesse. La troisième a un caractère spécial et tient le milieu entre les deux autres. Autant le début du livre est menaçant, autant sa dernière page est suave et gracieuse³. » Bien qu'il soit quelque peu rejeté dans l'ombre par Isaïe, son illustre contemporain, Michée est en général un écrivain remarquable. Son style, simple et vigoureux, très pur d'ordinaire, atteste l'âge d'or de la littérature prophétique. Il atteint parfois la majesté de celui d'Isaïe, et il est riche en images comme celui de Joël. Il fallait que tel passage de ses discours eût produit une très vive impression sur ses auditeurs, pour que, cent ans après qu'ils avaient été prononcés, on le citât encore, comme le raconte Jérémie⁴ : « Quelques-uns des anciens du pays dirent à toute l'assemblée du peuple : Michée de Moréchet prophétisait du temps d'Ézéchias, roi de Juda, et il disait à tout le peuple de Juda : Sion sera labourée comme un champ, Jérusalem deviendra un monceau de pierres et la montagne du temple une haute forêt⁵. »

Nous citerons, comme modèle du genre de Michée, le colloque admirable qui a lieu entre le Seigneur et son peuple, dans la dernière partie du livre. Dieu se plaint d'abord douloureusement des Hébreux, à la façon d'un père aimant, qui, en échange de ses tendresses et de ses bienfaits, n'a reçu que des témoignages d'ingratitude⁶ :

1. Michée, II, 2; III, 7; VI, 1.

2. II, 12, 13; V, 24; VII, 7-20.

3. L. Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. VI, p. 468.

4. Jér., XXVI, 18.

5. Voir Michée, III, 12.

6. Michée, VI, 3; VII, 10.

Mon peuple, que t'ai-je fait?
en quoi t'ai-je fait de la peine? Réponds-moi.
Car je t'ai fait monter du pays d'Égypte;
je t'ai délivré de la maison de l'esclavage,
et j'ai envoyé devant toi Moïse et Aaron.
Mon peuple, rappelle-toi le dessein de Balac, roi de Moab,
et ce que lui répondit Balaam, fils de Béor¹,...
et reconnais les bienfaits du Seigneur.

Cette plainte si légitime du Seigneur a alarmé la conscience des Israélites, et ils adressent au prophète quelques questions anxieuses, sur la manière dont ils pourront satisfaire la justice divine :

Avec quoi me présenterai-je devant le Seigneur?
Fléchirai-je le genou devant le Dieu très-haut?
Lui offrirai-je des holocaustes et des veaux d'un an?
Le Seigneur agréera-t-il des milliers de béliers,
des myriades de torrents d'huile?
Donnerai-je pour mes transgressions mon premier-né?
le fruit de mes entrailles pour le péché de mon âme?

Le prophète indique à ses frères par quels actes ils réussiront le mieux à apaiser la colère divine : c'est moins par des sacrifices grossiers, que par la pratique fidèle de leurs devoirs envers Dieu et envers le prochain :

On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien,
et ce que le Seigneur demande de toi :
C'est que tu pratiques la justice,
que tu aimes la miséricorde,
et que tu marches humblement avec ton Dieu.

Dieu reprend la parole, pour accuser les coupables, leur reprocher en détail leurs fautes et les condamner sévèrement :

La voix du Seigneur crie à la ville... :
« Entendez la verge et celui qui l'envoie.
Y a-t-il encore des trésors iniques dans la maison de l'impie,
et une mesure trop petite, objet de malédiction?
Est-on innocent avec des balances fausses
et avec de faux poids dans le sac²?
Les riches sont remplis de violence,
les habitants profèrent le mensonge
et leur langue est trompeuse dans leur bouche.
C'est pourquoi je te rendrai malade en te frappant;
je te ravagerai à cause de tes péchés.

1. Nombres, xxii-xxv.

2. Le sachet dans lequel on déposait les poids, pour les empêcher de s'égarer.

Tu mangeras et tu ne seras pas rassasié,
et la faim sera au dedans de toi...

Tu sèmeras et tu ne moissonneras pas,
tu presseras l'olive et tu ne t'oindras pas d'huile (fig. 102),
tu presseras le raisin et tu ne boiras pas le vin...

Je te livrerai à la destruction,
je ferai de tes habitants un sujet de raillerie,
et vous porterez l'opprobre de mon peuple. »

Là-dessus, la partie la plus saine de la nation prend la parole, pour
déplorer les péchés de la masse corrompue :

Malheur à moi, car je suis comme après la récolte des fruits,
comme un grappillage après la vendange !

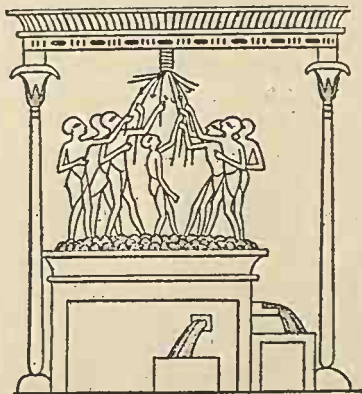


Fig. 102. — Pressoir égyptien.

(D'après Wilkinson, *Manners and Customs*, t. I, fig. 162, p. 385.)

Il n'y a pas de grappes à manger,
pas de ces figes précoces que mon âme désire.

L'homme de bien a disparu du pays,
et il n'y a plus de juste parmi les hommes.

Tous tendent des pièges à leurs frères;
leurs mains sont habiles à faire le mal.

Le prince exige, le juge est à vendre,
le grand manifeste son avidité,
et ils font ainsi cause commune.

Le meilleur d'entre eux est comme une ronce;
le plus juste, comme un buisson d'épines.

Enfin, après cette humble confession, les Israélites reconnaissent
qu'ils ne doivent mettre leur confiance qu'en Dieu :

Pour moi, je regarderai vers le Seigneur,
je me confierai au Dieu de mon salut.

Ne te réjouis pas à mon sujet, ô mon ennemie,
car si je suis tombée, je me relèverai;
si je suis assise dans les ténèbres,
le Seigneur sera ma lumière.
Je supporterai la colère du Seigneur,
puisque j'ai péché contre lui.
Il me conduira à la lumière
et je contemplerai sa justice.
Mon ennemie le verra et en sera remplie de honte,
elle qui me disait : « Où est le Seigneur ton Dieu? »
Mes yeux se réjouiront à sa vue;
alors elle sera foulée aux pieds, comme la boue des rues.

Tout en déclarant que Dieu se préparait à faire le procès des deux royaumes israélites, Michée entrevoyait dans l'avenir, grâce à une révélation consolante, le Messie-Dieu qui rétablirait son peuple sur une base idéale, singulièrement élargie et à jamais inébranlable. Ce prophète est surtout célèbre par l'oracle qui prédit, avec tant de clarté, que le Christ naîtra à Bethléem ¹ :

Et toi, Bethléem Éphrata ²,
petite parmi les bourgades de Juda,
de toi sortira pour moi
celui qui dominera sur Israël.
Son origine remonte aux temps anciens,
aux jours de l'éternité.

Les princes des prêtres et les docteurs de la loi, interrogés officiellement par Hérode au sujet du lieu de la naissance du Messie, lui citèrent aussitôt ce texte; preuve que la tradition de leur peuple n'hésitait pas à son sujet ³. Mais il y a beaucoup plus que cela dans le texte de Michée, dont les derniers mots désignent si clairement aussi la préexistence éternelle, et par conséquent la divinité du Messie. Ce n'est pas tout encore. La ligne suivante ⁴ mentionne « le temps où celle qui enfante doit enfanter. » Parole mystérieuse, prise isolément, mais qui devient très lumineuse, si on la rapproche de l'oracle analogue d'Isaïe, contemporain de Michée : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils. » La *Yolédah* de Michée ne diffère pas de l'*Almah* d'Isaïe. De part et d'autre nous saluons la Vierge bénie qui aura l'insigne honneur d'être la mère du divin Rédempteur.

1. Michée, v, 1.

2. Éphrata était l'ancien nom de la cité de David.

3. S. Matthieu, II, 6; cf. S. Jean, VII, 40-42.

4. Michée, v, 3.

VI. — L'histoire de Tobie.

Doux et intéressant épisode, qui nous reposera des luttes sanglantes auxquelles les annales israélites nous faisaient assister naguère. Nous connaîtrions imparfaitement l'histoire du peuple de Dieu, si des pages comme celles que nous allons lire, comme celles qui nous ont parlé de Ruth, de la mère de Samuel et d'autres personnages semblables, ne nous en avaient pas révélé le fond le plus intime. Le livre qui porte le nom de Tobie sera ici notre document très spécial. Il a été vraisemblablement écrit par les deux Tobie eux-mêmes, car l'ange Raphaël, avant de les quitter pour remonter au ciel, les avait expressément invités à « publier toutes les merveilles » dont le Seigneur les avait favorisés¹.

Dans le camp rationaliste, et même en général dans le monde protestant, on rejette le caractère historique de cet épisode, que l'on regarde comme une fiction, un pieux roman, une légende. Mais le livre entier de Tobie « se présente à nous sous la forme d'une histoire réelle. L'auteur écrit comme un historien, non comme un inventeur de fiction. Il nous fait connaître l'origine de son héros et sa généalogie; il donne tous les détails chronologiques et géographiques qu'ont coutume de donner les historiens² » : autant de raisons de regarder le récit comme véritable.

Dès ses premières lignes³, le livre nous apprend que Tobie l'ancien fut emmené captif à Ninive, alors que Salmanasar était roi d'Assyrie c'est-à-dire, entre les années 727 et 722 avant J.-C. Nous avons raconté plus haut les terribles exploits de ce prince ; donc c'est bien ici la place chronologique de l'histoire des deux Tobie et des merveilleuses bontés du Dieu d'Israël à leur égard.

1. Tobie, xii, 20. Évidemment, les deux derniers versets du livre, xiv, 16, 17, qui racontent la mort de Tobie le fils, ont été ajoutés par une autre main. C'est en hébreu que ce petit livre fut d'abord composé; mais depuis de longs siècles, les traductions anciennes qui en sont parvenues jusqu'à nous (en grec, en latin, en arménien, en chaldéen) diffèrent tellement les une des autres sur de nombreux détails secondaires, qu'il est presque impossible de reconstituer la leçon primitive. Il est certain du moins que ces variantes n'atteignent nullement le fond du livre, qui est partout le même. Elles proviennent de la grande liberté avec laquelle ont agi les traducteurs. La version de Saint Jérôme contenue dans notre Vulgate officielle, est celle qui paraît se rapprocher le plus du texte hébreu primitif. Nous la suivrons habituellement, nous contentant d'emprunter quelques détails çà et là aux autres traductions. Sur ces divers points, voir Cornely, *Introductio specialis in Veteris Testamenti libros*, et aussi F. Vigouroux, *Les livres saints et la critique rationaliste*, 5^e édit., t. iv, p. 549-579.

2. F. Vigouroux, *op. cit.*, p. 550.

3. Tobie, i, 2.

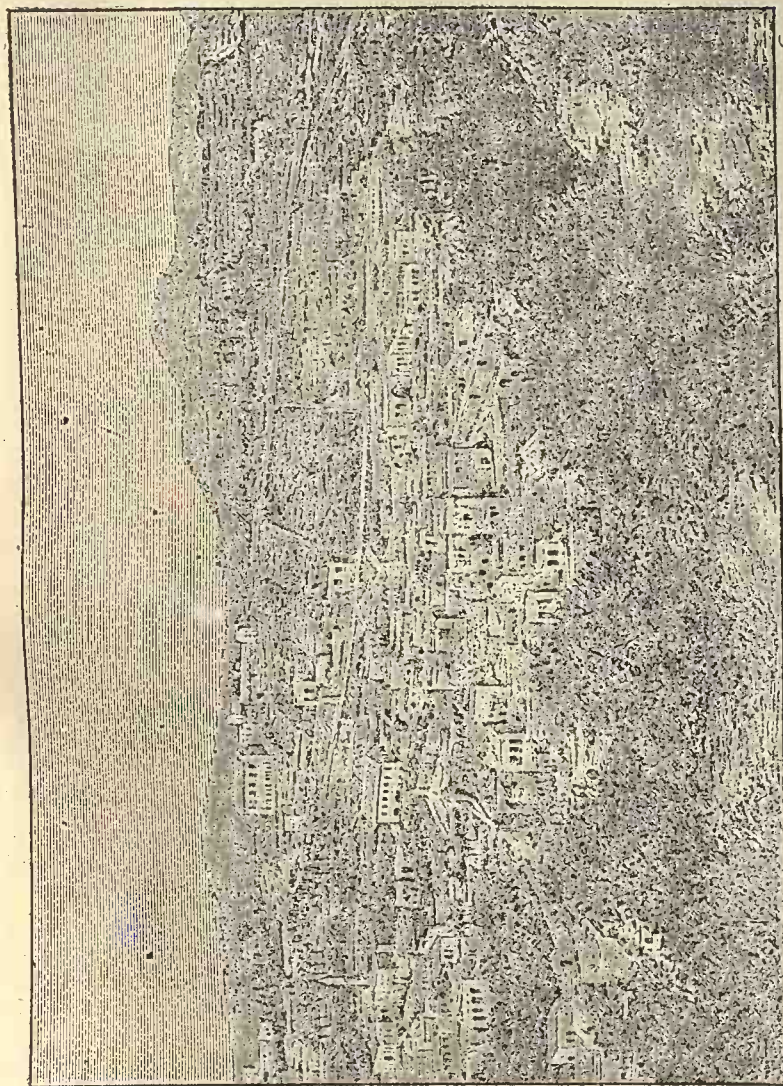


Fig. 103. — Sefid, l'ancienne Séphet. (D'après une photographie.)

Tobie l'ancien était un pieux Israélite de la tribu de Nephtali, dans la Haute-Galilée. Né dans une bourgade qui n'est pas nommée, mais qui était située à droite de la ville de Séphet (fig. 103)¹, il se distingua dès sa jeunesse par une ardente et courageuse piété, ne laissant paraître rien de puéril et de frivole dans ses actes. Un trait spécial, mis en relief par l'écrivain sacré, relève la solidité de sa vertu. Tandis que la plupart des compatriotes de Tobie allaient en pèlerinage aux sanctuaires des veaux d'or, installés à Dan et à Béthel par Jéroboam I^{er}, il fuyait leur compagnie. Fidèle adorateur du Dieu de ses pères, c'est au temple de Jérusalem qu'il se rendait chaque année, comme l'exigeait la Loi, pour lui offrir ses hommages. On ajoute qu'il s'acquittait régulièrement de toutes les dîmes prescrites. Il épousa une femme de sa tribu, et il en eut un fils, auquel il donna aussi le nom de Tobie et qu'il dirigea, dès sa plus tendre enfance, dans la voie et la pratique du devoir².

Il fut témoin de la prise de Samarie et de la destruction du royaume d'Israël par les Assyriens. Une première déportation d'un certain nombre de gens de Nephtali avait eu lieu sous le gouvernement de Téglatphalasar³; mais, celle dont Tobie fit partie avec sa femme et son fils, fut plus tardive⁴. On lui assigna comme résidence Ninive, la capitale de l'empire. Là encore, il sut manifester sa vertu par des actes. Comme il avait de la fortune, il faisait de généreuses aumônes à ceux de ses compagnons d'exil qui étaient dans le besoin. D'autre part, les autres Israélites déportés à Ninive se croyaient légitimement dispensés des règles assez rigoureuses de la législation mosaïque qui concernaient les aliments dits purs et impurs, car leur accomplissement présentait de graves difficultés dans une contrée païenne; mais Tobie crut devoir obéir quand même aux prescriptions de la loi, sur ce point comme sur tout le reste⁵.

Dieu récompensa cette vaillante fidélité, en faisant trouver grâce à Tobie devant le roi Salmanasar, qui le nomma son fournisseur attitré, et lui donna la liberté d'aller où il voudrait, pour faire ses achats. Le pieux Israélite en profitait, pour faire du bien à ceux de ses frères qu'il rencontrait dans les villes, assyriennes et autres, où ils avaient été emmenés captifs. C'est ainsi qu'un de ses voyages l'ayant conduit à Ragès, ville antique de la Médie, située au sud de la mer Caspienne, il y fit la connaissance d'un membre de sa tribu, nommé Gabélus, qui était tombé dans la pauvreté. Récemment, Tobie, avait reçu du roi, comme gratification, la somme de cent talents d'argent; il la remit à Gabélus, à titre de prêt⁶.

1. Aujourd'hui *Safed*, au nord-ouest du lac de Tibériade.

2. Tobie, I, 1-8. — 3. IV Rois, xv, 29. — 4. IV Rois, xvii, 6; xviii, 9-12.

5. Tobie, I, 9-12. — 6. Tobie, I, 13-17. Rappelons que le talent d'argent valait 8500 fr.

Mais lorsque, en 711, Sennachérib eut succédé à Salmanasar sur le trône de Ninive, l'adversité ne tarda pas à remplacer, pour notre héros, cette prospérité relative. Le nouveau monarque, rentré à Ninive après la défaite humiliante qu'il avait subie en Palestine, fit supporter aux Israélites exilés dans ses États tout le poids de sa vengeance. Beaucoup d'entre eux furent massacrés par son ordre. La charité de Tobie, toujours ingénieuse, sut prendre alors de nouvelles formes. Non content de multiplier ses aumônes, il consolait ceux de ses compatriotes qui étaient dans le deuil ou la tristesse; il ensevelissait même de ses propres mains les morts, malgré la défense du despote. Sennachérib en fut averti et lança contre lui un arrêt de mort. Tobie n'échappa qu'en fuyant au plus vite, avec sa femme et son fils. Tous ses biens furent alors confisqués. Peu de temps après, Sennachérib ayant été assassiné par deux de ses fils, ainsi qu'il a été raconté plus haut, Tobie, grâce à l'influence d'un de ses cousins, qui exerçait des fonctions importantes à la cour d'Asarhadden, fils et successeur de Sennachérib, put rentrer en possession de ses biens ¹.

Un peu plus tard, à l'occasion de la fête de la Pentecôte, il fit préparer chez lui un grand repas; puis il dit à son fils : « Va et amène quelques membres de notre tribu, pauvres et craignant Dieu, afin qu'ils mangent avec nous ². » Le jeune homme revint bientôt annoncer à son père qu'un Israélite gisait étranglé dans une rue. Quoique meilleure qu'au temps de Sennachérib, la situation des Hébreux déportés en Assyrie fut loin d'être parfaite sous son successeur; ce trait le démontre à lui seul. Leur vie comptait pour peu de chose aux yeux de leurs vainqueurs, et on les tuait sans pitié, par ordre supérieur, ou pour satisfaire un sentiment de vengeance personnelle.

Bien que le festin fût commencé, Tobie se leva de table et accourut auprès du cadavre, qu'il réussit à emporter secrètement et à cacher, pour lui donner une sépulture honorable pendant la nuit. Ses amis et ses proches, craignant pour sa vie, l'avaient supplié, quelques-uns même assez rudement, de renoncer à ce rôle dangereux, qui avait déjà failli lui être funeste. Mais il ne se laissa pas persuader, et continua d'ensevelir les Israélites qui mouraient de mort violente, et dont les cadavres gisaient abandonnés dans les rues de Ninive. Or, un jour qu'il rentrait chez lui, fatigué, après avoir exercé son pieux ministère, il s'assit dans la cour intérieure de la maison, auprès d'un mur, et s'endormit ³. Des hirondelles ou des passereaux avaient

1. Tobie, I, 18-25.

2. La loi mosaïque (Deutéronome, xvi, 10) recommandait ces agapes fraternelles à pareil jour.

3. C'est probablement à cause de la souillure légale contractée au contact des morts, qu'il n'entra pas tout d'abord dans sa maison, et qu'il voulut passer

bâti leur nid au-dessus de l'endroit où Tobie prenait un peu de repos. Pendant son sommeil, il tomba du nid sur ses yeux un peu de fiente, qui provoqua, soit par elle-même, soit par suite d'un frottement, une inflammation de laquelle résulta peu à peu une cécité complète, malgré les soins multiples des médecins. Une taie blanche s'était formée sur les yeux de Tobie. A l'occasion de ce malheur, l'écrivain sacré fait la très juste remarque que « Dieu permit qu'une telle épreuve arrivât à Tobie, pour que sa patience servît d'exemple à la postérité, comme celle de Job. » En effet, le saint homme la supporta avec une résignation admirable, « demeurant dans la crainte du Seigneur, rendant grâces à Dieu tous les jours de sa vie ¹. »

Comme Job aussi, Tobie, dans sa détresse, fut délaissé et même outragé par ses amis et ses parents, qui le raillaient, en disant : « Où est ton espérance ², qui te portait à faire tant d'aumônes et de sépultures? » « Ne parlez pas ainsi, répondait-il avec douceur, car nous sommes les enfants des Saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne changent jamais leur foi en lui. » La cécité, en rendant toute occupation impossible à Tobie, l'avait réduit peu à peu à la pauvreté. Pour que sa ressemblance avec Job fût plus complète, sa femme elle-même, obligée maintenant de gagner sa vie par un rude labeur, se mit à lui adresser d'amers reproches. « Il est évident, disait-elle à son tour, que ton espérance était vaine, et voilà le résultat de tes aumônes ³. »

Ce fut là pour Tobie le coup le plus douloureux. Mais sa foi ne subit pas la moindre défaillance. Abandonné des hommes, il chercha en Dieu sa consolation et son appui. La prière qu'il lui adressa mérite d'être citée en entier :

Seigneur, vous êtes juste; tous vos jugements sont équitables, toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. Et maintenant, Seigneur, souvenez-vous de moi, ne tirez pas vengeance de mes péchés, et ne vous souvenez pas de mes fautes ni de celles de mes pères. Nous n'avons pas obéi à vos préceptes; c'est pourquoi nous avons été livrés au pillage, à la captivité et à la mort, et nous sommes devenus la risée de toutes les nations parmi lesquelles vous nous avez dispersés... Et maintenant, Seigneur, traitez-moi selon votre volonté, et commandez que mon âme soit reçue en paix, car pour moi la mort est préférable à la vie ⁴.

De Ninive, le narrateur nous transporte soudain dans la lointaine Ecbatane, capitale de la Médie. L'histoire démontre qu'il y

le reste de la nuit dans la cour intérieure, en attendant qu'il se purifiât par les ablutions prescrites.

1. Tobie, II, 1-14.

2. L'espoir de recevoir de Dieu une récompense.

3. Tobie, II, 15-23. — 4. Tobie, III, 1-6.

eut deux villes de ce nom : l'Ecbatane du sud, sur l'emplacement de l'*Hamadan* moderne, au pied du mont Elvend, à 1 500 mètres d'altitude, et l'une des principales cités de la Perse; et l'Ecbatane du nord, que les géographes ont identifiée avec la localité de l'ancienne Médie qui porte aujourd'hui le nom de *Takt-i-Soléiman*. Hérodote parle d'elle comme de « la ville aux sept murailles »¹; le livre de Judith nous en donnera une description intéressante². C'était une place forte de premier ordre. C'est dans cette Ecbatane du nord, et non dans celle du sud, que nous conduit aussi le livre de Tobie, pour nous faire assister à une autre scène très poignante, quoique d'un genre tout différent, et pour nous faire entendre une autre prière, également pleine de tristesse et de confiance.

Le jour même où Tobie, au comble de l'affliction, avait élevé, avec plus de ferveur que jamais son âme et son cœur vers Dieu, la jeune Sara, fille de Raguël, Israélite déporté à Ecbatane en Médie³, était grossièrement insultée par une des servantes de son père, à laquelle elle venait d'adresser un légitime reproche. Pour nous faire comprendre toute la portée de l'injure, le texte sacré raconte que Sara avait été successivement donnée en mariage à sept jeunes gens, et qu'un démon nommé Asmodée les avait tous tués le soir même du mariage. Sara et ses parents avaient consenti à ces unions multiples, parce qu'ils espéraient que leurs prières et leurs jeûnes avaient obtenu, chaque fois, la cessation de cette lourde épreuve⁴. D'autre part, de nouveaux prétendants s'étaient constamment présentés, malgré le malheur arrivé aux premiers, parce qu'ils étaient attirés par la beauté de la jeune fille et par la fortune considérable de son père, dont elle était l'unique héritière. En outre, le narrateur ne manque pas non plus de nous en avertir⁵, leurs dispositions intérieures étaient loin d'être parfaites; c'est pourquoi ils avaient été châtiés. Le fait, tout en étant très extraordinaire, n'a rien d'in vraisemblable, ni rien d'impossible⁶.

La servante que Sara avait cru devoir réprimander lui répondit, sur le ton de la violente colère : « Que jamais nous ne voyions de toi ni fils ni fille, ô meurtrière de tes maris ! Voudrais-tu me tuer aussi, comme tu as déjà tué sept maris ? »⁷ » Sous le coup de l'insulte, Sara se retira dans la chambre haute qui est construite sur le toit plat de la plupart des maisons orientales. Elle était tellement désolée, qu'elle songea un instant à mettre fin à ses jours. Mais ce ne fut là

1. Hérodote, I, 98, 99. — 2. Judith, I, 1-4.

3. Une leçon fautive s'est glissée ici dans la Vulgate, qui mentionne la ville de Ragès.

4. Voir Tobie, VII, 13. — 5. Tobie, VI, 17; VIII, 6.

6. Voir F. Vigouroux, *op. cit.*, p. 576-578.

7. Tobie, III, 7-10.

qu'une tentation rapide, qu'elle rejeta en recourant à Dieu avec toute la ferveur de sa foi. Les mains étendues vers le ciel, elle dit :

Que ton nom soit béni, Dieu de nos pères, qui fais miséricorde après t'être irrité, et qui, au temps de l'affliction, pardones les péchés à ceux qui t'invoquent. Vers toi, Seigneur, je tourne mon visage, vers toi je dirige mes yeux. Je te demande, Seigneur, de me délivrer du lien de cet opprobre, et de me retirer de dessus la terre. Tu sais, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari, et que j'ai conservé mon âme pure de toute concupiscence. Je ne me suis jamais mêlée avec ceux qui aiment à se divertir, et je n'ai jamais eu aucun commerce avec ceux qui se conduisent avec légèreté. Si j'ai consenti à recevoir un mari, c'est dans ta crainte, et non par passion... Mais quiconque t'honore est sûr que, si tu l'éprouves pendant sa vie, il sera couronné...; si tu le châties, il aura accès auprès de ta miséricorde. Car tu ne prends pas plaisir à notre perte; mais, après la tempête, tu ramènes la sérénité, et après les larmes, tu combles de joie. Que ton nom, ô Dieu d'Israël, soit béni dans les siècles des siècles!

L'écrivain sacré ajoute que cette touchante prière et celle de Tobie parvinrent en même temps « devant la gloire du Dieu suprême », qui daigna les exaucer immédiatement, et qui envoya l'ange Raphaël pour faire cesser l'épreuve des deux suppliants ¹.

Cependant Tobie, qui s'attendait à mourir prochainement, appela son fils pour lui faire ses dernières recommandations. Elles sont vraiment remarquables, et comme imprégnées d'avance de l'esprit chrétien. Elles méritent aussi d'être mises sous les yeux de nos lecteurs ² :

Mon fils, écoute les paroles de ma bouche, et pose-les dans ton cœur comme un fondement. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelis mon corps, et honore ta mère tous les jours de ta vie. Car tu dois te souvenir des nombreux et grands périls qu'elle a endurés, quand elle te portait dans son sein. Et quand elle aura aussi elle-même achevé le temps de sa vie, ensevelis-la auprès de moi.

Aie Dieu à ta pensée tous les jours de ta vie, et prends garde de jamais consentir au péché et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu. Fais l'aumône de ton bien, et ne détourne ton visage d'aucun pauvre; car ainsi il arrivera que le visage du Seigneur ne se détournera pas de toi... Si tu as beaucoup, donne abondamment; si tu as peu, aie soin de donner de bon cœur de ce peu; ainsi tu amasseras une grande récompense pour le jour de la nécessité. Car l'aumône délivre de tout péché et de la mort (éternelle), et elle ne laissera pas tomber l'âme dans les ténèbres.

Garde-toi, mon fils, de toute fornication, et, en dehors de ton épouse, ne te permets pas de commettre ce qui serait un crime. Ne permets jamais à l'orgueil de dominer dans tes pensées ou dans tes paroles, car il est à l'origine de tous les maux. Lorsque quelqu'un aura travaillé pour toi,

1. Tobie, III, 7-25. — 2. Tobie, IV, 1-20.

paye-lui aussitôt son salaire, et que le gain du mercenaire ne demeure jamais chez toi. Ce que tu serais fâché qu'on te fasse, prends garde de jamais le faire à autrui. Mange ton pain avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, et couvre de tes vêtements ceux qui sont nus... Demande toujours conseil à un homme sage.

Bénis Dieu en tout temps, prie-le de diriger tes voies et que tous tes desseins soient appuyés sur lui.

Tobie confia ensuite à son fils une affaire importante. Il le chargea d'aller jusqu'à Ragès, auprès de Gabélus, pour recouvrer la somme qui lui avait été prêtée autrefois. Le saint vicillard acheva ses recommandations par cette belle parole : « Ne crains pas, mon fils. Il est vrai que nous menons une vie pauvre; mais nous aurons beaucoup de biens, si nous craignons Dieu, si nous nous écartons de tout péché et si nous faisons de bonnes œuvres ¹. »

Le jeune Tobie promit à son père de suivre tous ses conseils. Quant à la grave affaire qui concernait Gabélus, il en objecta respectueusement les difficultés. Son père le rassura : « Gabélus m'a donné sa reconnaissance; moi-même je lui ai remis un billet que j'ai déchiré en deux morceaux, et chacun de nous a gardé un de ces morceaux. » En présentant au débiteur la partie du billet conservée par son père, le jeune Tobie se ferait promptement reconnaître, et Gabélus n'hésiterait point à lui remettre l'argent. Mais, pour aller si loin, dans un pays complètement inconnu, un guide sûr était nécessaire. Tobie l'ancien désira que son fils allât le chercher au plus tôt ². La Providence le lui procura immédiatement, dans la personne d'un beau jeune homme, que sa tunique retroussée dans sa ceinture (fig. 104), pour marcher plus commodément, et sans doute aussi le bâton qu'il tenait à la main, désignaient comme un voyageur. Interrogé par le jeune Tobie, il déclara qu'il se nommait Azarias, qu'il connaissait le chemin de Ragès et Gabélus lui-même. En réalité, il n'était autre que l'ange Raphaël, envoyé par Dieu, ainsi que nous en a déjà avertis le narrateur, comme une miséricordieuse réponse à la prière simultanée de Tobie et de Sara ³. Présenté par le jeune Tobie à son père, l'ange dit à celui-ci : « Aie bon courage; le temps approche où Dieu te guérira... Je conduirai ton fils sain et sauf, et je le ramènerai de même ⁴. »

Les deux voyageurs, suivis du chien de la maison, arrivèrent, le soir du premier jour, auprès d'un affluent du Tigre ⁵, dans une loca-

1. Tobie, iv, 21-23. — 2. Tobie, v, 1-4.

3. On a prétendu bien à tort que l'ange avait menti, en se faisant passer pour un Israélite. Dès là qu'il se présentait sous les traits d'Azarias et qu'il avait été envoyé par Dieu, pour rendre service aux deux Tobie sous la forme de ce jeune homme, il devait agir et parler comme lui et en son nom.

4. Tobie, v, 5-2.

5. Le Zab, auquel on donnait par fois le nom du grand fleuve, comme nous l'apprend Hérodote, v, 22.

lité où ils voulaient passer la nuit. Comme ils se lavaient les pieds dans la rivière, tout à coup un énorme poisson, probablement un des brochets voraces qu'on rencontre dans ces régions, s'élança sur le jeune Tobie. Celui-ci, effrayé, poussa un grand cri; mais Azarias lui dit : « Prends-le par les ouïes et tire-le à toi. » Après l'avoir tiré sur le



Fig. 104. — L'Égyptien Ra-emké, la tunique retroussée et le bâton à la main. VI^e dynastic. (Musée de Ghizeh.)

rivage, Tobie le vida et mit à part, sur la recommandation de son guide, le cœur, le fiel et le foie, qui devaient être employés plus tard en guise de remèdes, grâce à une vertu spéciale qu'il plairait à Dieu de leur accorder. Une partie des chairs fut grillée et forma le repas du soir; on sala le reste, pour servir d'aliment pendant la suite du voyage¹.

1. Tobie, v, 21-vi, 9.

Quand, après quelques jours de marche, on approcha d'Ecbatane, Tobie demanda à Azarias : « Où veux-tu que nous logions ? » Son guide lui répondit que ce serait chez Raguël, qui appartenait aussi à la tribu de Nephtali, et qui était même apparenté à la famille de Tobie. L'ange ajouta que Raguël avait une fille unique, nommée Sara, et il engagea son jeune compagnon à la demander en mariage, lui promettant qu'elle lui serait accordée. Mais Tobie connaissait la triste histoire de la jeune fille, et il exprima la crainte que le sort terrible des premiers maris ne l'atteignît lui-même, à la grande désolation de ses propres parents. L'ange lui dit alors qu'il n'avait rien à craindre, à condition qu'il ne s'engageât pas dans le mariage, comme les autres maris de sa cousine, « de manière à bannir Dieu de son cœur et de son esprit, en ne songeant qu'à sa passion, comme les animaux sans raison. » Du reste, le foie du poisson, jeté dans le feu au moment voulu, expulserait le démon homicide ¹.

Raguël fit aux deux voyageurs l'accueil le plus cordial, comme le raconte l'écrivain sacré en termes pleins de vie et de fraîcheur :

Raguël, regardant Tobie, dit à Anne, sa femme : « Que ce jeune homme ressemble à mon cousin ! » Après cela, il leur dit : « D'où êtes-vous, jeunes gens nos frères ? » Ils lui dirent : « Nous sommes de la tribu de Nephtali, du nombre des captifs de Ninive. » Raguël leur dit : « Connaissez-vous mon parent Tobie ? » Ils lui dirent : « Nous le connaissons. » Et comme Raguël en disait beaucoup de bien, l'ange lui dit : « Tobie, dont vous nous demandez des nouvelles, est le père de ce jeune homme. » Raguël, s'approchant aussitôt, le baisa avec larmes, et lui dit : « Sois béni, mon fils, car tu es le fils d'un homme de bien, du meilleur des hommes. » Anne, sa femme, et Sara, leur fille, se mirent à pleurer. Après cet entretien, Raguël ordonna... qu'on préparât le festin. Et comme il les pria de se mettre à table, Tobie dit : « Je ne mangerai et ne boirai pas ici aujourd'hui, que vous ne m'ayez accordé ma demande, et que vous ne m'ayez promis de me donner Sara, votre fille ². »

A ces mots, frayeur intense de Raguël, qui voyait déjà son jeune parent mis à mort par le démon. Toutefois, encouragé par l'ange, il donna bientôt son consentement. Prenant alors la main droite de sa fille, il la mit dans la main droite de Tobie, en disant : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous ! Qu'il vous unisse lui-même, et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous ! » Tout se passa ensuite comme l'ange l'avait dit à Tobie. Le démon fut expulsé, relégué au loin et mis dans l'impossibilité de nuire aux deux jeunes époux. Raguël donna à ceux-ci, comme il s'y était engagé, la moitié de tous ses biens, et il leur déclara que l'autre moitié leur appartiendrait après sa mort ³. Azarias consentit, à la

1. Tobie, VII, 1-10. — 2. Tobie, VI, 10-22. — 3. Tobie, VII, 11-VIII, 24.

demande du jeune Tobie, à aller seul à Ragès auprès de Gabélus, pour lui demander les dix talents d'argent qui lui avaient été prêtés. Il le ramena même avec lui à Ecbatane, pour assister à la fin des fêtes nuptiales ¹.

Cependant, le père et la mère du jeune Tobie étaient dans l'angoisse à son sujet, car ils ne savaient rien de son mariage, qui avait forcément retardé l'époque de son retour. La vieille mère surtout était inconsolable. « Sortant tous les jours de la maison, elle regardait de tous côtés, et allait sur tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pourrait revenir, pour tâcher de l'apercevoir de loin, quand il reviendrait ². » Son fils, qui connaissait la tendresse de ses parents, et qui devinait leur inquiétude, avait hâte lui-même de rentrer à Ninive. Aussi, lorsque Raguël, peiné de son côté du départ de sa fille, proposa à son gendre de demeurer quelque temps encore à Ecbatane, en reçut-il une réponse négative. Les derniers conseils qu'il donna à Sara, de concert avec Anne, sa femme, ont mérité, malgré leur brièveté, d'être appelés « le miroir des jeunes épouses », dont ils résument les principaux devoirs. « Ils l'avertirent d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de bien conduire sa famille, de gouverner sa maison, et de se conserver elle-même irrépréhensible ³. »

Le jeune Tobie prit bientôt les devants avec son guide, pour raser au plus vite ses parents. Sur l'avis d'Azarias, il avait pris avec lui le fiel du poisson saisi dans le Tigre, afin de s'en servir pour rendre la vue à son père. La scène du retour est délicieusement décrite, comme tant d'autres passages émouvants du livre.

Alors le chien (fig. 105), qui les avait suivis durant le voyage, courut devant eux, et arrivant comme un messager, il témoignait sa joie par le mouvement de sa queue et par ses caresses. Le père aveugle se leva et se mit à courir, trébuchant à chaque pas, et donnant la main à un serviteur, il s'avança au devant de son fils. Le rencontrant, il l'embrassa, et sa mère fit de même, et ils se mirent tous deux à pleurer de joie. Puis, lorsqu'ils eurent adoré Dieu et lui eurent rendu grâces, ils s'assirent ⁴.

Après ces effusions de tendresse, le jeune Tobie frotta les yeux de son père avec le fiel du poisson. Une demi-heure plus tard, une petite peau blanche, semblable à la membrane d'un œuf, commença à se détacher des yeux du vénérable aveugle. Son fils la saisit et l'arracha délicatement. La guérison fut alors complète, et toute la famille ressentit une allégresse qui grandit encore peu de jours après, à l'arrivée de Sara et de la petite caravane de serviteurs, de troupeaux, de biens de toute sorte, qui l'accompagnait ⁵.

1. Tobie, ix, 1-12. — 2. Tobie, x, 1-7. — 3. Tobie, x, 8-13. — 4. Tobie, xi, 1-12. — 5. Tobie, xi, 13-21.

Lorsque, après de joyeuses fêtes qui durèrent toute une semaine, les deux Tobie voulurent récompenser généreusement Azarias, en lui offrant la moitié des richesses rapportées, grâce à son intervention, d'Ecbatane et de Ragès, il leur révéla sa vraie nature : « Je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui nous tenons en présence du Seigneur. » Puis il leur expliqua le but que Dieu s'était proposé en permettant leurs épreuves, et il disparut, après les avoir engagés à bénir le Seigneur et à publier toutes ses merveilles ¹.

Après son départ, Tobie l'ancien donna un libre cours à sa recon-



Fig. 105. — Chien d'Assyrie. (D'après un ancien bas-relief.)

naissance, sous la forme d'un pieux cantique, dans lequel, non sans avoir remercié Dieu, il prédit la gloire future de son peuple. En voici les dernières strophes, dont les pensées et l'allure sont tout à fait messianiques :

Jérusalem, cité de Dieu,
le Seigneur t'a châtiée à cause des œuvres de tes mains.
Rends grâce au Seigneur pour les biens qu'il t'a faits,
et bénis le Dieu de tes pères,
Afin qu'il rétablisse en toi son tabernacle,
et qu'il rappelle à toi tous les captifs,
et que tu te réjouisses dans les siècles des siècles.
Tu brilleras d'une lumière éclatante,
et toutes les contrées de la terre se prosterneront devant toi.
Les nations viendront à toi des pays lointains
et t'apporteront des présents.
Elles adoreront en toi le Seigneur.
et considéreront ton territoire comme un sanctuaire,
car elles invoqueront le grand Nom au milieu de toi...

1. Tobie, xii, 1-22.

Heureux tous ceux qui t'aiment
 et qui se réjouissent de ton bonheur!
 Mon âme, bénis le Seigneur,
 parce qu'il a délivré Jérusalem, sa cité...
 Béni soit le Seigneur, qui t'a exaltée,
 et qu'il règne sur elle dans les siècles des siècles ¹!

Le livre de Tobie s'achève par quelques données très concises, sur la fin de la vie et sur la mort de ses deux héros principaux. Tobie l'ancien vécut encore quarante-deux ans après avoir recouvré la vue. Il mourut âgé de cent vingt ans. Auparavant, prédit la ruine prochaine de Ninive, et il recommanda à ses enfants et petits-enfants de la quitter au plus tôt, pour n'être pas englobés dans sa ruine. Son fils retourna, en effet, à Ecbatane auprès de son beau-père, et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans « dans la crainte du Seigneur ². »

VII. — Les règnes [impies de Manassé et d'Amon.

[(698-640 av. J.-C.)³

Revenons à l'histoire du royaume de Juda. La mort d'Ézéchias avait jeté la grande masse de ses sujets dans le deuil. On l'aurait doublement regretté et pleuré, si l'on avait pu prévoir à quel point ses deux premiers successeurs seraient indignes de lui, et dans quelle corruption morale ils entraîneraient une partie considérable de la nation. Bien que des événements douloureux eussent assombri son règne, Ézéchias, en mourant, laissait son pays dans des conditions bien meilleures, au point de vue politique, que celles où il l'avait trouvé en montant sur le trône. Les habitants de Juda pouvaient se dire, avec un sentiment de légitime fierté, que seuls, dans la Palestine méridionale, ils avaient tenu tête, avec l'aide de leur Dieu, au roi tout-puissant d'Assyrie, à ce Sennachérib devant lequel tout tremblait et se soumettait de gré ou de force. Et combien Ézéchias n'avait-il pas relevé le niveau moral du peuple théocratique, par ses différentes réformes! Il est vrai que, malgré ses courageux efforts et ses nobles exemples, les troubles occasionnés par l'invasion assyrienne, comme aussi, la démoralisation qui avait été si profonde au temps d'Achaz, avaient empêché ces réformes de porter tout leur fruit. N'oublions pas non plus que le paganisme avait plus ou moins infecté la nation israélite depuis les temps les plus anciens, sans disparaître jamais complètement. Après la mort d'Ézéchias, il va faire un dernier effort, très violent, pour regagner le terrain perdu.

Les circonstances lui étaient favorables. En effet Manassé, le

1. Tobie, XIII, 1-23. — 2. Tobie, XIV, 1-17. — 3. IV Rois, XXI, 1-26; II Par., XXXIII, 1-25.

quatorzième roi de Juda, n'était qu'un enfant de douze ans lorsqu'il succéda à son père, et sa jeunesse le livra entre les mains de courtisans sans foi et sans conscience, membres du parti idolâtrique qui avait été triomphant sous Achaz. Contraints d'accepter extérieurement les réformes d'Ézéchias, ils jetèrent bas le masque à sa mort, pour reconquérir au plus vite l'influence perdue. Ces conseillers néfastes ne réussirent que trop bien à rendre le jeune roi semblable à eux, et peut-être même pire qu'eux. Et comme le règne de Manassé se prolongea pendant cinquante-cinq ans (698-643 avant J.-C.), — aucun autre roi de Juda ne demeura aussi longtemps sur le trône — le mal eut le temps de déployer toute sa force. Nos deux écrivains sacrés¹ ont laissé une description détaillée, vraiment désolante, de la conduite de cet indigne monarque :

Il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, selon les abominations des peuples que le Seigneur avait chassés devant les fils d'Israël. Il rebâtit les hauts lieux qu'Ézéchias, son père, avait détruits; il érigea des autels à Baal, et il fit une idole d'Astarté comme avait fait Achab, roi d'Israël, et il se prosterna devant toute l'armée des cieus, et lui rendit un culte. Il dressa des autels dans le temple du Seigneur... Il érigea des autels à toute l'armée des cieus, dans les deux cours du temple du Seigneur. Il fit passer son fils par le feu dans la vallée des fils d'Hinnom; il observait les nuages et les serpents, pour en tirer des pronostics, et il établit des gens qui évoquaient les esprits et qui prédisaient l'avenir. Il fit de plus en plus ce qui est mal aux yeux du Seigneur, afin de l'irriter. Il plaça l'idole d'Astarté, qu'il avait faite, dans le temple du Seigneur, duquel le Seigneur avait dit à David et à Salomon, son fils: « C'est dans ce temple, et à Jérusalem que j'ai choisie parmi toutes les tribus d'Israël, que j'établirai à jamais mon nom... » Manassé fut cause que Juda et les habitants de Jérusalem s'égarèrent et firent le mal, plus que les nations que le Seigneur avait exterminées à l'arrivée des fils d'Israël.

Il y eut donc alors une réaction très intense du paganisme; l'idolâtrie rentra en vraie maîtresse dans le pays, à Jérusalem en particulier, et s'y installa solidement sous toutes les formes, comme l'indique ce douloureux sommaire. Rien ne manqua : ni le rétablissement des idoles sur les hauts lieux; ni le culte honteux de Baal et d'Astarté; ni l'adoration de « l'armée du ciel », c'est-à-dire, du soleil, de la lune et des étoiles, à l'imitation des Égyptiens et des Assyriens; ni les horribles sacrifices en l'honneur de Moloch, dont Manassé donna lui-même l'exemple, comme autrefois Achab, en faisant passer un de ses fils par le feu; ni le recours à la magie et à la sorcellerie. On alla jusqu'à installer dans les cours du temple plusieurs autels idolâtriques. Bien plus, et la Bible fait ressortir en un langage ému

1. IV Rois, xxi, 1-9; II Par., xxxvi, 3-9.

toute l'étendue de ce crime : l'image de l'immonde Astarté fut installée dans le temple même ! C'était le comble de l'impiété, de la profanation. Au temps d'Achaz, Isaïe disait de Juda et de ses chefs qu'ils étaient « des princes de Sodome et un peuple de Gomorrhe ¹. » Et maintenant, ils étaient pires encore. Plus tard Jérémie, revenant par la pensée sur cette triste époque, dira que les abominations commises par Manassé étaient l'une des causes pour lesquelles le Seigneur s'était décidé à abandonner Israël :

Quand Moïse et Samuel se présenteraient devant moi (dit le Dieu d'Israël), je ne serais pas favorable à ce peuple. Chasse-le loin de ma face; qu'il s'en aille! Et s'ils te disent : « Où irons-nous? » tu leur répondras : « A la mort, ceux qui sont pour la mort : au glaive, ceux qui sont pour le glaive; à la famine, ceux qui sont pour la famine; à la captivité, ceux qui sont pour la captivité!... » Je les rendrai un objet d'effroi pour tous les royaumes de la terre, à cause de Manassé, fils d'Ézéchias, roi de Juda, et de tout ce qu'il a fait dans Jérusalem ².

Mais Dieu n'attendit pas l'époque de Jérémie pour faire entendre sa protestation indignée, et pour lancer contre les coupables des menaces qui devaient se réaliser à la lettre. Il employa pour cela la voix de « ses serviteurs les prophètes ». Le livre des Rois a conservé le sommaire de leurs graves oracles :

Parce que Manassé, roi de Juda, a commis ces abominations, parce qu'il a dépassé en malice les Amorrhéens, et parce qu'il a fait pécher aussi Juda par ses idoles, voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : « Je ferai venir sur Jérusalem et sur Juda des malheurs tels, que les oreilles de quiconque les entendra en seront étourdies. J'étendrai sur Jérusalem le même cordeau que sur Samarie, et le même fil à plomb que sur la maison d'Achab ³; je nettoierai Jérusalem comme un plat qu'on nettoie, et qu'on renverse sens dessus dessous après l'avoir nettoyé. J'abandonnerai les restes de mon héritage, et je les livrerai entre les mains de leurs ennemis. Tous ceux qui les haïssent les pilleront et les ravageront, parce qu'ils ont fait ce qui est mal à mes yeux, et qu'ils m'ont irrité depuis le jour où leurs pères sont sortis d'Égypte jusqu'à ce jour ⁴. »

L'auteur du IV^e livre des Rois, XXI, 16, signale brièvement un autre crime de Manassé. Beaucoup d'Israélites demeurèrent fidèles à leur Dieu et refusèrent de se livrer à l'idolâtrie. Le roi organisa contre eux un régime de persécution furieuse et fit couler leur sang

1. Isaïe, I, 10. — 2. Jérémie, xv, 1-4.

3. Le cordeau et le fil à plomb sont d'ordinaire employés pour bâtir; mais on s'en sert également pour démolir, et ensuite pour niveler les décombres (Amos, VII, 7). Il y a donc ici une métaphore énergique, pour déclarer que Jérusalem et Juda subiront le même sort que Samarie.

4. IV Rois, XXI, 10-15. L'auteur des Paralipomènes, II, XXXIII, 10, se borne à mentionner le fait de la menace divine.

à flots. Jérusalem en fut tout inondée « d'une extrémité à l'autre¹ ». Nous avons dit plus haut qu'Isaïe fut probablement au nombre des martyrs.

A son tour, l'auteur des Paralipomènes est seul à raconter le prompt accomplissement de la menace divine, en ce qui concerne la personne de Manassé, le principal coupable; mais il le fait avec une concision presque désespérante². Les habitants de Juda ne voulurent point écouter l'avertissement que Dieu leur donnait par ses prophètes; « alors Il fit venir contre eux les chefs de l'armée du roi

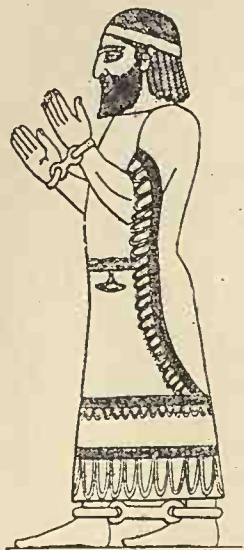


Fig. 106. — Prisonnier assyrien enchaîné. Obélisque de Nimroud.
(D'après le fac-similé du Louvre.)

d'Assyrie, qui saisirent Manassé et le mirent dans les fers; ils le lièrent avec des chaînes d'airain et l'emmenèrent à Babylone (fig. 106). » La Bible ne nous fournit aucune autre information sur ce fait important; mais il est confirmé tout au moins d'une manière générale par les inscriptions cunéiformes.

Pour mieux comprendre l'enchaînement des faits, remontons en arrière de quelques années dans l'histoire de Babylone. Asarhaddon, fils et successeur de Sennachérib, paraît s'être proposé comme but principal, pendant son glorieux gouvernement qui dura treize ans (680-667)³, de recouvrer les contrées perdues par son père. Il y

1. IV Rois, xxi, 16. Voir aussi Josèphe, *Ant.*, X, iii, 1.— 2. II Par., xxxiii, 11.

3. Sur son règne, voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 66-75; Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. iii, p. 346-381. Le nom assyrien d'Asarhaddon était *Assour-akhou-iddin*.

réussit pleinement. Il voulut d'abord en finir avec l'Égypte, qui, dans les derniers temps, s'était opposée, directement et par ses intrigues avec les petits peuples de la Palestine et des environs, au développement de la puissance assyrienne dans l'Asie antérieure. Il s'avança donc contre elle, avec une forte armée. Le roi Tharaca, qui avait été le principal instigateur de la résistance, alla au devant de lui jusqu'en Phénicie, pour lui barrer le passage; mais il fut battu, comme nous l'apprend une inscription d'Asarhaddon, malheureusement mutilée, sur laquelle on lit ces lignes :

Asarhaddon, roi d'Assyrie, ses soldats et son camp... contre les hommes de l'Égypte, vont combattre, avec Tarkon (Tharaca), roi d'Éthiopie et les soldats qui combattent avec lui... Il fait le renversement de Tarkon; il gagna sur lui gloire et pouvoir... Fuite de Tarkon...; il foule aux pieds...

A la suite de cette victoire, Asarhaddon pénétra dans la vallée du Nil par Péluse, battit de nouveau et dispersa les troupes égyptiennes, et envahit toute l'Égypte. Memphis d'abord, puis Thèbes tombèrent en son pouvoir. Il les pillait et fit transporter à Ninive, comme trophées, les statues des dieux, les ornements des prêtres et d'autres objets précieux. Il rendit ensuite indépendants les vingt petits princes qui administraient les divers nomes ou districts; mais il imposa à chacun d'eux un tribut séparé, et il plaça à leur tête, comme son vice-roi, Néchao, qui était auparavant roi du territoire de Saïs. Nous retrouverons bientôt ce prince ambitieux et remuant. Des garnisons asiatiques furent établies dans les places fortes. L'Égypte était maintenant asservie, humiliée, au profit des Assyriens (670 avant J.-C.). Aussi, Asarhaddon s'attribua-t-il fièrement les titres de « roi d'Égypte et d'Éthiopie », de « roi des rois d'Égypte ».

A l'époque de cette glorieuse campagne, Manassé occupait le trône de Juda depuis seize ans déjà. Asarhaddon le cite nommément parmi les vingt-deux petits rois de la terre de *Khatti* (la Syrie et la Phénicie), « sur les bords de la mer et au milieu de la mer », qui lui payaient un tribut. « Je les mandai tous », dit-il. Baal, roi de Tyr, est cité le premier; après lui viennent *Minasii, sar Yahoudi*, « Manassé, roi de Juda », puis les rois d'Édom, de Moab, de Gaza, d'Azot, d'Ascalon, d'Accaron, de Gébal, d'Arvad, de Chypre, etc.

Les annales d'Asarhaddon ne nous disent pas autre chose au sujet de la personne de Manassé. Mais le livre d'Esdras¹ signale un trait de l'histoire du monarque assyrien, concernant le peuple de Dieu. Ce prince, y lisons-nous, avait déporté en Samarie des prisonniers de guerre, originaires des contrées orientales. Les inscriptions d'Asarhaddon confirment ce fait, car elles parlent de captifs qu'il avait

1. Esdras, iv, 2.

transportés d'Orient en Occident, et de la Palestine en Assyrie. La suite du récit d'Esdras, iv, 9, mentionne la nationalité des prisonniers déportés en Samarie par Asarhaddon. C'étaient des Dinéens, des Apharsathachéens, des Terphaléens, des Apharséens, des



Fig. 107. — Le roi Assurbanipal offrant une libation aux dieux.
(Bas-relief du British Museum.)

Erchuéens, des Babyloniens, des Susanéchéens, des Diévéens et des Élamites. Les documents assyriens nous permettent d'identifier ces divers noms — à part celui des Terphaléens — qui ont causé tant d'embarras aux anciens commentateurs. « On peut les diviser en trois groupes : 1^o Les Chaldéens, représentés par les Babyloniens et les gens d'Érech; 2^o les captifs de la Susiane et de l'Élymaïde, c'est-à-dire, les Susanéchéens, les Élamites et Apharsathachéens, les Dinéens et les Apharséens; 3^o Les Diévéens ou *Dayi*, habitants de la Perse septentrionale ¹. »

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 74-75.

Asarhaddon mourut en 668, tandis qu'il était en route pour faire une autre campagne contre l'Égypte. Il eut pour successeur son fils Assurbanipal, qui fut le dernier roi guerrier de l'Assyrie. On a de lui plusieurs portraits (fig. 107). Il avait une taille élevée, les épaules tombantes, le cou dégagé, la figure d'un ovale régulier, le nez droit, le front haut, les lèvres minces et pincées, et un grand air de distinction qui révèle l'intelligence et la force¹.

Cette nouvelle expédition assyrienne avait été motivée par une grave insurrection de tout le pays. Nous avons vu qu'en se retirant, Asarhaddon avait nommé vice-roi d'Égypte Néchao, prince de Saïs (672). Mais, à peine était-il rentré à Ninive, que Taharka redescendait des montagnes éthiopiennes, où il avait été refoulé. Il entraînait à sa suite une puissante armée. Le Delta se souleva tout entier; Néchao lui-même donna l'exemple. La mort d'Asarhaddon n'arrêta pas ses généraux. Ils parvinrent encore à rejeter Taharka et ses troupes dans les régions du Sud. Ils mirent au pillage la ville célèbre de *Nô-Amon*, plus connue de nous sous le nom de Thèbes (fig. 108), et dont le prophète Nahum raconte si bien la prise toute récente. S'adressant à Ninive, pour lui prédire sa ruine prochaine, il lui dit :

Es-tu meilleure que Nô-Amon,
qui était au milieu des fleuves,
entourée par les eaux,
ayant la mer pour rempart,
la mer pour murailles²?
L'Éthiopie et les Égyptiens innombrables faisaient sa force;
Pouth³ et les Libyens étaient ses auxiliaires.
Et cependant elle est partie pour l'exil,
elle s'en est allée captive.
Ses enfants ont été écrasés au coin de toutes les rues;
on a jeté le sort sur ses nobles,
et tous ses grands ont été chargés de chaînes.
Toi aussi, tu seras enivrée⁴, tu te cacheras;
toi aussi, tu chercheras un refuge contre l'ennemi⁵.

De son côté, Assurbanipal décrit en ces termes la prise de Thèbes par ses troupes :

1. Sur le règne d'Assurbanipal, voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 76-98; Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. iii, p. 381-442; V. Ménant, *Remarques sur les portraits des rois assyro-chaldéens*, 1882, p. 13.

2. Thèbes était bâtie sur les deux rives du Nil, auquel le prophète donne le nom de mer par hyperbole.

3. Ce nom désigne une peuplade des mêmes parages que les Libyens.

4. Expression figurée : enivrée à la coupe des vengeances divines.

5. Nahum, iii, 8-10.

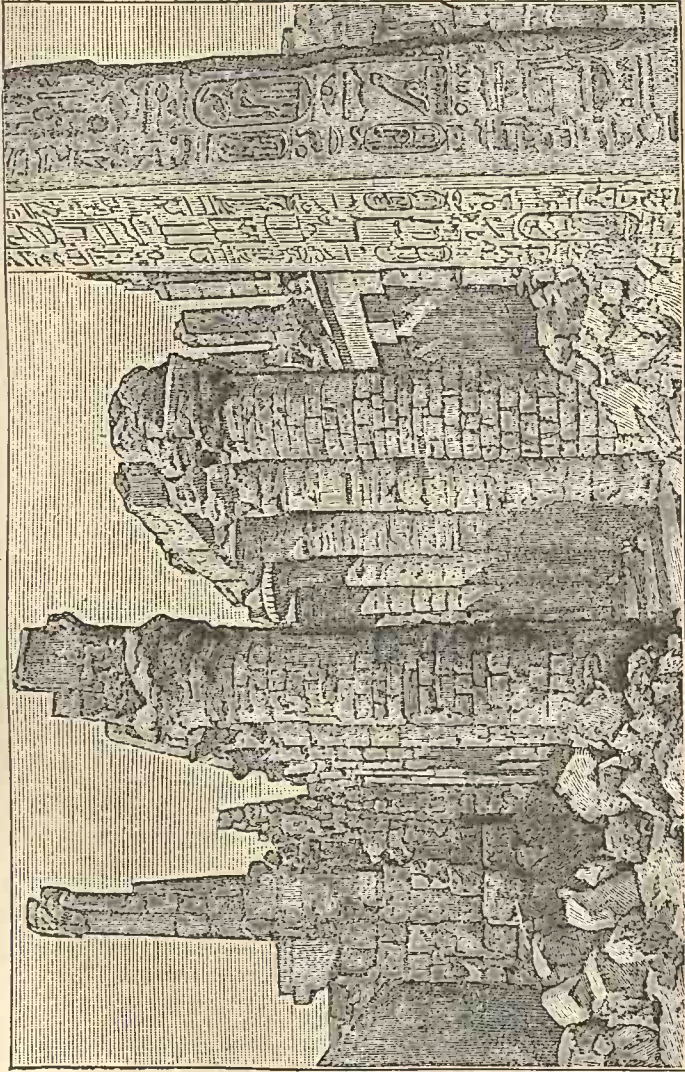


Fig. 108. — Salle hypostyle de Karnak (partie de l'ancienne Thèbes). (D'après une photographie.)

Dans une seconde campagne, je dirigeai ma marche vers l'Égypte et l'Éthiopie. Ourdamou¹ apprit les progrès de mon expédition, et que j'avais franchi les frontières de l'Égypte. Il abandonna Memphis, et pour sauver sa vie, s'enfuit à Thèbes. Les rois et les gouverneurs que

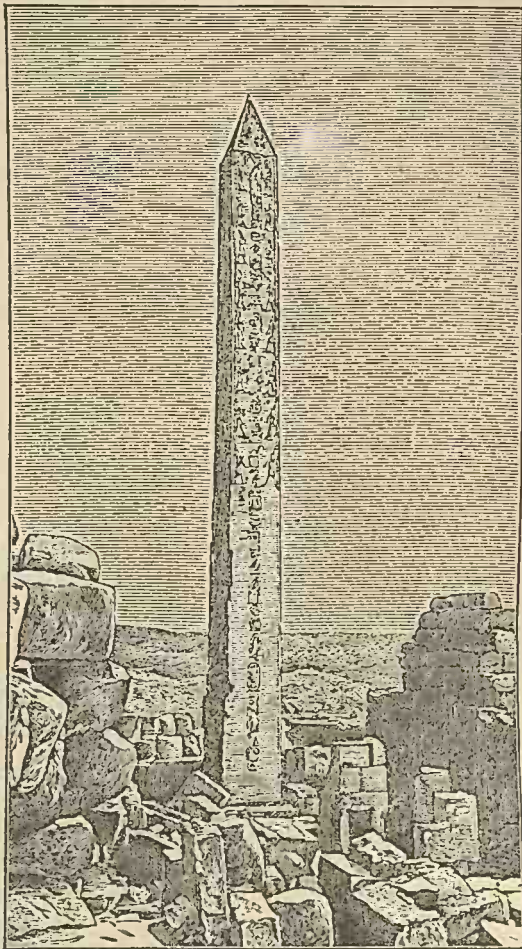


Fig. 109. — Obélisque de la reine Hatchepsou à Karnak (Nô-Amon.)
(D'après une photographie.)

j'avais établis en Égypte vinrent en ma présence et baisèrent mes pieds. Je suivis la route qu'avait prise Ourdamou; j'allai à Thèbes, la ville forte. Il vit l'approche de ma puissante armée, et il abandonna Thèbes et s'enfuit... Cette ville,... mes mains la prirent tout entière. J'enlevai de

1. Usurpateur égyptien.

leur place et transportai en Assyrie l'or, l'argent, les pierres précieuses de son palais, tout ce qu'il contenait; des étoffes de laine et de lin, de grands chevaux, des esclaves des deux sexes, deux obélisques (fig. 109) très hauts et couverts de belles sculptures,... dressés devant la porte d'un temple. J'emportai du milieu de Thèbes un butin innombrable.

La prise de Thèbes par Assourbanipal date de l'année 664 ou 663. C'est peut-être à cette même époque que Manassé, excité par l'exemple de l'Égypte, avait tenté aussi de secouer le joug assyrien. Les annales d'Assourbanipal le nomment, comme celles d'Asarhaddon, parmi les rois de l'Asie occidentale qui étaient alors tributaires de Ninive. Son essai de rébellion fut aisément réprimé par l'invasion d'une armée assyrienne. Fait prisonnier, il fut emmené à Babylone, et traité d'abord durement. Puis, tout à coup, le narrateur nous apprend, cette fois encore sans entrer dans aucun détail, que Manassé, « quand il fut dans la détresse, implora le Seigneur son Dieu, s'humilia profondément devant le Dieu de ses pères et lui adressa ses prières. Le Seigneur, se laissant fléchir, exauça ses supplications et le ramena à Jérusalem, dans son royaume. Et Manassé reconnut que le Seigneur est Dieu ¹. » Dans sa prison, chargé de lourdes chaînes et soumis à un traitement très rude, le roi impie rentra donc en lui-même, et comprit que sa terrible épreuve était le juste châtement de ses crimes. La grâce aidant, il se laissa pénétrer par un vrai repentir et invoqua humblement, sincèrement le Dieu d'Israël, qui l'exauça dans son infinie miséricorde, et inspira pour lui au roi d'Assyrie un sentiment de pitié. Assourbanipal ne se contenta pas de rendre la liberté à son captif; il le fit reconduire à Jérusalem, où il put exercer de nouveau ses royales fonctions ². Le même monarque assyrien avait déjà donné, quelque temps auparavant, une marque toute semblable de bienveillance à l'égard d'un autre prisonnier de distinction, plus coupable encore envers lui que Manassé. Nous voulons parler de Néchao, ce prince de Saïs que le roi Asarhaddon avait établi vice-roi de toute l'Égypte et représentant du gouvernement assyrien dans cette contrée. Lui aussi, nous l'avons vu, il s'était révolté contre le monarque auquel il avait promis la soumission, et dont il avait même accepté d'être le ministre, et lui aussi, il avait été emmené en Syrie, couvert de chaînes. Assourbanipal crut faire d'excellente politique, en usant de clémence à son égard, en lui rendant tout l'appareil extérieur de la royauté, et, finalement, en le renvoyant en Égypte, muni de ses anciens pouvoirs.

1. II Par., xxxiii, 12-14.

2. Ce rétablissement a été très souvent regardé comme légendaire par les critiques libéraux. M. Lehmann-Haupt, *Israel*, p. 135-137, libéral lui-même, en démontre la parfaite vraisemblance au point de vue assyrien. Voir dans le même sens, Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2^e édit., p. 366.

Le roi de Ninive raconte lui-même le fait dans une de ses inscriptions :

Je réjouis son cœur; je plaçai sur lui des vêtements (précieux) et des ornements d'or...; j'attachai à ses pieds des ornements d'or, je lui donnai une épée dont le fourreau était d'or, je lui destinai pour son royaume des chars, des chevaux et des mules, J'envoyai avec lui en Égypte mes généraux comme gouverneurs. Je le rétablis au lieu où le père qui m'a engendré lui avait constitué un royaume. Je lui fis rendre bienfaits et faveurs, au delà des bienfaits du père qui m'a engendré.

Nécho ne jouit pas longtemps de cette réinstallation si honorable. Le turbulent Taharka d'Éthiopie était mort; mais son beau-fils, Ourdamou, envahit en vainqueur la vallée du Nil avec ses Éthiopiens, soumettant tout sur son passage. Nécho fut pris et mis à mort; son fils Psammétique alla se réfugier en Syrie. Assourbanipal revint alors en Égypte avec une armée, pour y rétablir l'ordre. Il réussit à expulser les Éthiopiens jusqu'au delà de Thèbes. Il s'empara de cette ville et déporta au loin les habitants; puis il confia les fonctions de vice-roi à Psammétique, ramené de Syrie.

Le roi Manassé vécut en paix à Jérusalem jusqu'à sa mort. Sur-tout, dès son retour, il manifesta par des actes la sincérité de sa conversion. L'auteur des Paralipomènes¹ insiste sur ce point, avec une satisfaction très légitime :

Il enleva du temple du Seigneur les dieux étrangers et l'idole (d'Astarté); il détruisit tous les autels qu'il avait érigés sur la montagne du temple du Seigneur et dans Jérusalem, et il les jeta hors de la ville. Il rétablit l'autel du Seigneur et y offrit des sacrifices d'action de grâces..., et il ordonna à Juda de servir le Seigneur, le Dieu d'Israël.

Manassé répara donc, autant qu'il le pouvait, sa conduite si coupable de la première partie de son règne. Le narrateur fait cependant remarquer que « le peuple offrait encore des sacrifices sur les hauts lieux », selon la fâcheuse coutume qui s'était établie depuis longtemps et que les prédécesseurs d'Ézéchias avaient généralement tolérée. Il tient cependant à noter que ces sacrifices des hauts lieux n'étaient pas immolés en l'honneur des faux dieux, mais offerts « seulement au Seigneur », au Dieu d'Israël, comme nous l'avons fait remarquer nous-même à plusieurs reprises.

Une fois rétabli sur le trône, Manassé s'occupa aussi de compléter les fortifications de Jérusalem. « Il bâtit, en dehors de la cité de David, à l'occident, vers Gibon, dans la vallée, un mur qui allait jusqu'à la porte des Poissons, et dont il entourait Ophel; il l'éleva à une grande hauteur. » La porte des Poissons était située, d'après une indication

du livre de Néhémie, III, 3, à l'angle nord-est de la seconde enceinte de Jérusalem¹. Manassé eut pareillement soin d'installer de bons chefs militaires dans toutes les places fortes de son royaume. Enfin, après avoir régné pendant cinquante-cinq ans, il « s'endormit avec ses pères », suivant la formule consacrée. Il ne fut pas enseveli dans le sépulcre des rois de Juda, dont tout l'espace était peut-être occupé, mais « dans le jardin de sa maison » : ce qui paraît supposer, en outre, qu'il s'était fait construire un palais spécial².

A Manassé succéda, comme quizième roi de Juda; son fils Amon, âgé de vingt-deux ans lorsqu'il ceignit la couronne. Heureusement il n'en régna que deux (642-640), car « il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, comme avait fait Manassé, son père; il marcha dans toutes les voies par lesquelles son père avait marché. Il servit les idoles que son père avait servies et il les adora; il abandonna le Seigneur, le Dieu de ses pères, et il ne marcha pas dans la voie du Seigneur, et il ne s'humilia pas devant le Seigneur, comme s'était humilié Manassé, son père, car lui, Amon, se rendit beaucoup plus coupable³. » Tout fut donc mauvais, sans aucune atténuation, chez ce prince, qui ne sut imiter que les égarements de son père, mais non sa pénitence. Avec lui, l'idolâtrie fit une rentrée effrénée dans Jérusalem et dans tout le royaume. La fin d'Amon fut aussi affreuse que son règne. Il périt assassiné par deux officiers de sa cour. Les assassins paraissent s'être proposé de renverser la dynastie de David, pour en établir une nouvelle; car le peuple prit fait et cause pour la famille royale, et installa sur le trône l'héritier légitime, Josias, fils d'Amon, qui n'avait alors que huit ans. Amon fut enseveli dans le même tombeau que son père⁴.

1. II Par., xxxiii, 14.

2. IV Rois, xxii, 18; II Par., xxiii, 20. — Dans les manuscrits grecs de l'Ancien Testament, et dans un certain nombre d'éditions imprimées (en particulier dans celle de Swete, *The Old Testament in Greek according to the Septuagint*, t. III, p. 202-204), est inséré un écrit intitulé : « Prière de Manassé, fils d'Ézéchias. » La Vulgate le contient aussi, sous ce titre : *Oratio Manasse regis Juda, cum captivus teneretur in Babylone*. Elle est certainement apocryphe, bien qu'elle soit adaptée assez habilement à la situation historique qu'elle prétend représenter. Le fond ne manque pas de beauté, non plus que la forme. On a supposé parfois qu'elle a été tout d'abord composée en hébreu; il est plus communément admis que la langue originale est le grec. Il est probable que l'auteur était Juif. La date de la composition est antérieure à l'ère chrétienne. Voir Fabricius, *Codex pseudopygraph. Vet. Testamenti*, t. I, p. 1100-1102; Wau, *Apocrypha*, 1888, t. II, p. 361-371; Kautzsch, *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, 1910, t. I, p. 165-171.

3. II Par., xxxiii, 21-23; IV Rois, xxi, 21, 22.

4. IV Rois, xxi, 23-26; II Par., xxxiii, 24, 25.

VIII. — Judith et Holopherne.

C'est ici, selon toute vraisemblance, la place chronologique de cet épisode remarquable. Dans les Bibles grecque et latine, un livre spécial lui est consacré, comme précédemment à l'histoire de Ruth et à celle de Tobie, et aussi, comme plus loin, à l'histoire d'Esther¹. Mais, au lieu de récits pacifiques, le livre de Judith ne nous fait entendre que le bruit des armes, les cris des vainqueurs et des vaincus, qui se mêlent aux prières adressées à Dieu par l'héroïne et ses compatriotes, pour implorer son secours contre leurs puissants ennemis.

Ce même livre, comme celui de Tobie et une partie de celui d'Esther, manque dans la Bible hébraïque. Il compte donc parmi les portions de la sainte Écriture qu'on appelle « deutéro-canoniques », parce qu'elles n'ont été admises que plus tard dans le « canon », c'est-à-dire, dans le recueil officiel des écrits bibliques, tel qu'il avait été organisé tout d'abord chez les Juifs. Mais, dès son origine, l'Église catholique l'a regardé comme un livre inspiré : le témoignage de ses docteurs et de ses conciles en fait foi. Du reste, sa présence dans la traduction grecque des Septante, composée par des Juifs, démontre que la Synagogue, à Alexandrie et en Palestine, lui reconnaissait, dès avant notre ère, la même autorité qu'aux autres parties de la Bible.

Au contraire, depuis Luther, les protestants, et à plus forte raison les rationalistes, non contents de ranger le livre de Judith parmi les écrits apocryphes, lui refusent toute valeur historique. Les faits qu'il raconte ne seraient que de la fiction, de la légende. On prétend y rencontrer mainte erreur historique, mainte impossibilité. Nous n'avons pas à réfuter ici en détail toutes les objections qui ont été soulevées en ce sens². Nous nous contenterons de dire que de nombreuses données chronologiques, géographiques, historiques et autres, parsemées à travers tout le récit, attestent à leur manière la réalité objective des faits. Les prières liturgiques des Juifs pour le premier et le second samedi de la fête de la Dédicace contenaient un résumé de l'histoire de Judith; ce qui prouve qu'ils admettaient la vérité du récit biblique, car, ainsi qu'on en a fait l'excellente

1. S. Jean Chrysostome faisait remarquer que les noms des trois Juives célèbres ont été donnés à trois récits bibliques dont elles sont les héroïnes. Ce sont les livres de Ruth, de Judith et d'Esther.

2. Ce travail a été très bien fait par divers exégètes catholiques. Voir tout spécialement Cornely, *Historica et critica introductio in historicos Veteris Testamenti libros*, t. II, pars 2^a, p. 401-412; Neteler, *Untersuchung der geschichtlichen und kanonischen Geltung des Buches Judith*, 1886; Palmieri, *De veritate historica libri Judith*, et F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5^e édit., t. IV, p. 580-595.

remarquo, les Israélites des temps anciens n'auraient pas songé à remercier Dieu d'une délivrance imaginaire accordée à leurs ancêtres. Ajoutons, à la suite de savants assyriologues, que les documents cunéiformes confirment d'une manière frappante le récit sacré dans ses grandes lignes, et même pour beaucoup de traits secondaires¹. On a fait différentes hypothèses au sujet de l'auteur du livre. C'était sans doute un Juif de Palestine, qui a dû composer sa narration peu de temps après la mort de Judith, tant elle a de fraîcheur, de netteté, de précision, malgré la multiplicité des détails².

Mais nous avons à indiquer les motifs pour lesquels nous supposons, à la suite des meilleurs interprètes catholiques, que l'épisode qui a rendu le nom de Judith si glorieux, trouve sa place la plus naturelle vers l'époque de l'histoire israélite à laquelle nous sommes arrivés, c'est-à-dire, sous le règne d'Assourbanipal (668-626 avant J.-C.), et spécialement pendant la captivité du roi Manassé à Babylone. Nous avons, à ce sujet, d'excellents points de repère. Nous lisons, tout à fait à la fin du livre, d'après la traduction de la Vulgate³, que les Juifs instituèrent une fête annuelle en l'honneur de l'exploit de Judith et de la délivrance de Béthulie. Or, cette fête n'existait plus après la captivité de Babylone; d'où il suit que le livre a été composé avant la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. Nous pouvons préciser davantage encore. Aucun roi israélite n'est mentionné dans le récit, et, à l'heure du péril national, c'est le grand-prêtre qui prend en mains la défense de son pays. De ce fait, on est en droit de conclure, d'une part, que le royaume d'Israël n'existait plus, car il n'est pas question de lui, bien que Béthulie fût sur son territoire⁴; d'autre part, que le royaume de Juda devait être alors sans chef; ce qui arriva justement, comme le docte Bellarmin le supposait déjà de la façon la plus heureuse, lorsque le roi Manassé fut déporté à Babylone pour un temps considérable.

Cette même époque coïncide d'ailleurs fort bien avec les renseignements historiques fournis par le livre de Judith, et aussi par les annales d'Assourbanipal, en particulier avec ce qui sera dit de ses expéditions contre les peuples tributaires de l'Assyrie, soulevés de

1. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 99-131.

2. Le livre de Judith a été composé en hébreu ou en chaldéen. Mais les versions grecques, latines et autres qui sont parvenues jusqu'à nous diffèrent beaucoup entre elles, sinon pour le fond, du moins pour les détails. Nous suivrons de préférence le texte de la Vulgate, qui est regardé comme le plus exact dans son ensemble.

3. Judith, xvi, 31.

4. Et de plus, Béthulie reconnaît l'autorité du pontife de Jérusalem; ce qu'elle n'aurait pas fait avant la ruine de Samarie.

tous côtés pour secouer son joug¹. Il est vrai que le monarque assyrien qui eut à réprimer ce mouvement de révolte est nommé Nabuchodonosor » dans le livre de Judith, et qu'aucun roi d'Assyrie n'a porté ce nom essentiellement babylonien². Toutefois, comme Assurbanipal régnait sur Babylone de même que sur Ninive, il est possible qu'il ait adopté, en sa qualité de roi de Chaldée, un nom qui rendait hommage au Dieu du pays. En agissant ainsi, il ne pouvait que plaire à ses sujets de Babylone. Arphaxad, roi des Mèdes, dont il est question tout au début du livre³, ne diffère probablement pas de Phraorte, qui régna de 657 à 655 avant J.-C., et qui fut contemporain d'Assurbanipal. Son nom demeure à demi reconnaissable sous sa transcription hébraïque.

Avant de raconter l'acte de dévouement héroïque par lequel Judith délivra son peuple, l'auteur entre dans d'assez longs détails sur les événements qui avaient précédé et occasionné l'invasion des Assyriens en Palestine⁴. Nous glisserons rapidement sur ces préliminaires. Le roi de Ninive venait de remporter une grande victoire sur Arphaxad-Phraorte et de conquérir la Médie, qui, depuis de longues années, ne cessait de faire la guerre à l'Assyrie. Enorgueilli par ce succès, il entreprit de soumettre à sa domination l'Asie occidentale tout entière, et même l'Égypte avec l'Éthiopie. Espérant le faire sans coup férir, il envoya des ambassadeurs aux peuples qui habitaient ces contrées, avec l'ordre de reconnaître immédiatement sa suzeraineté. Dans la liste des pays auxquels fut porté ce dur message, nous lisons, en ce qui concerne la Syrie et la Palestine, les noms de Damas, du Liban, du Carmel, de la Galilée, de la plaine d'Esdreton, de la Samarie et de Jérusalem, qui nous intéressent entre tous les autres. A leur grand honneur, les peuples et les districts ainsi nommés « refusèrent d'un commun accord, renvoyèrent les ambassadeurs sans leur offrir de présents et les traitèrent même avec mépris. » Les inscriptions assyriennes confirment ce fait d'une manière générale, car elles nous apprennent que les peuples de l'Asie antérieure, subjugués par Assurbanipal durant la première partie de son règne, avaient mis à profit ses guerres avec les Mèdes pour se soulever tous ensemble et recouvrer leur indépendance. Furieux de leur révolte, le roi de Ninive « jura par son trône et par son royaume qu'il tirerait vengeance de toutes ces régions⁵. »

Il prit des mesures immédiates pour tenir son serment. Après avoir convoqué ses meilleurs généraux, il leur communiqua ses pro-

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 99-100.

2. Il signifie « Que (le dieu) Nébo protège la couronne! » Mais Nébo n'était adoré que par les Chaldéens, et point à Ninive.

3. Judith, I, 1-6. — 4. Judith, I, 1-vi, 20. — 5. Judith, I, 1-12.

jets, qu'ils approuvèrent pleinement. Selon le langage énergique du texte grec, « ils décrétèrent de détruire toute chair qui n'obéirait pas à l'ordre de sa bouche. » Le roi de Ninive nomma ensuite Holopherne général en chef de l'expédition. « Va, lui dit-il, attaque tous les royaumes d'Occident; et surtout ceux qui ont méprisé mon empire. Que ton œil n'épargne aucun royaume! Assujettis-moi toutes les places fortes. »

Holopherne fit en hâte les préparatifs nécessaires. Il eut bientôt réuni une armée composée de 120 000 fantassins et de 12 000 archers (fig. 110) à cheval, et accompagnée d'immenses convois d'approvisionnements



Fig. 110. — Archers assyriens combattant à cheval.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. 1, pl. 26.)

de toute espèce¹. Trois campagnes se succédèrent rapidement : la première, en Asie Mineure, et plus spécialement en Cappadoce; la seconde, en Mésopotamie, car les habitants de Babylone et du Bas-Euphrate s'étaient révoltés à leur tour, forçant ainsi Holopherne de revenir sur ses pas et de modifier ses plans; la troisième, contre les nomades arabes domiciliés sur la lisière des contrées cultivées de l'Asie occidentale. Ces campagnes furent conduites avec vigueur et avec un succès complet, mais aussi avec la barbarie de ces temps : tout était pillé, renversé; chaque essai de résistance était réprimé sans pitié². Atterrés, la plupart des princes des pays révoltés firent humblement, servilement même, leur soumission à Holopherne, qui les traita avec dédain et brutalité³. Ces trois expéditions, avec leur terrible accompagnement de ravages, de pillages, d'incendies, de

1. Judith, II, 1-10. — 2. Judith, II, 11-18. — 3. Judith, III, 1-15.

massacres, sont racontées en détail dans les annales d'Assourbani-pal¹. Comme on l'a dit avec esprit, « il n'y manque que le nom d'Holopherne. »

La quatrième campagne, qui, dans la pensée du généralissime assyrien, devait écraser la Palestine et l'Égypte, et satisfaire complètement les désirs de vengeance du monarque, s'ouvrit par l'invasion de l'ancien territoire israélite dans la région du Nord. Les habitants des districts non encore envahis éprouvèrent tout d'abord un sentiment de violent effroi. Ils craignaient pour eux-mêmes, pour leur vie et pour leurs biens; mais — le narrateur signale à part ce trait qui leur fait honneur — davantage encore pour Jérusalem, la cité sainte, et pour le temple, qui était le palais de leur Dieu. Cependant, bien loin de se décourager, ils se ressaisirent promptement, et, décidés à résister avec vigueur, ils déployèrent une grande activité pour mettre le pays en état de défense. Ils occupèrent solidement le sommet des montagnes, fortifièrent leurs villes et y amassèrent des provisions. Le grand-prêtre Éliakim qui, en l'absence du roi, avait pris en mains le gouvernement du royaume, eut l'heureuse pensée de faire occuper par des troupes d'élite les défilés à travers lesquels les Assyriens pouvaient pénétrer jusqu'à Jérusalem².

Ni lui ni le peuple ne se contentèrent de ces mesures défensives extérieures. Se souvenant qu'ils étaient par excellence le peuple du Seigneur, ils s'adressèrent à lui avec une foi très vive, pour obtenir sa protection. « Tout le pays cria vers Dieu avec une grande instance, et ils humilièrent leurs âmes dans les jeûnes et les prières, eux et leurs femmes; les prêtres se revêtirent de sacs (en signe de deuil), et les enfants se prosternèrent devant le temple du Seigneur, et l'on couvrit d'un voile grossier l'autel du Seigneur. » Le grand-prêtre parcourut le pays, pour favoriser ce pieux mouvement, pour encourager et pour consoler³.

Lorsque Holopherne apprit que les Juifs se préparaient à lui résister par les armes, sa colère ne connut pas de bornes. Redevenu plus calme, il voulut avoir des renseignements sur l'origine et l'histoire de ce petit peuple, qui seul avait le courage de se dresser contre lui. Des guerriers moabites et ammonites avaient été incorporés de gré ou de force dans l'armée assyrienne. Holopherne, sachant que leur territoire avoisinait celui de Juda, recourut à leurs chefs pour en obtenir les informations désirées. Quand il les eut réunis chez lui, Achior, chef des Ammonites, prit la parole et lui donna un résumé remarquablement exact de l'histoire israélite, depuis le divin appel d'Abraham jusqu'au temps présent. Sa conclusion n'est pas

1. F. Vigouroux, *op. cit.*, t. iv, p. 104-127.

2. Judith, iv, 1-7. — 3. Judith, iv, 8-17.

moins frappante que l'ensemble du récit. Achior, n'avait pas oublié de mentionner les châtimens que les désobéissances des Hébreux aux ordres de leur Dieu et leurs ingrattitudes leur avaient souvent attirés. Il acheva donc son discours en ces termes :

Maintenant donc, mon seigneur, informez-vous s'ils ont commis quelque faute contre leur Dieu. Si cela est, attaquez-les, car leur Dieu vous les livrera, et ils seront assujettis sous le joug de votre puissance. Mais si ce peuple n'a point offensé son Dieu, nous ne pourrons pas lui résister, parce que leur Dieu les défendra, et nous deviendrons l'opprobre de toute la terre.

Ces derniers mots piquèrent au vif les magnats assyriens qui entouraient alors Holopherne. Ils s'écrièrent : « Quel est celui-ci, qui ose dire que les fils d'Israël peuvent résister à notre roi et à ses troupes, eux qui sont sans armes et sans force, et sans connaissance de la guerre? » Pour ces orgueilleux Assyriens, leur roi n'était-il pas « le dieu de toute la terre », et sa puissance n'était-elle pas incomparable? » Quant à Holopherne, plus indigné que personne, il ordonna à ses gardes de se saisir d'Achior et de le conduire auprès de la ville de Béthulie, non loin de laquelle l'armée assyrienne était alors campée, et de le livrer aux habitans. Lorsqu'on se serait emparé de cette place, dont on allait faire le siège, on l'égorgerait avec tous les Israélites qui s'y trouveraient. Les gardes conduisirent donc Achior aussi près de Béthulie que le leur permirent les frondeurs qui s'élançèrent contre eux. Ils l'attachèrent à un arbre et se retirèrent.

Quelques guerriers israélites accoururent pour le délivrer. Amené en présence des chefs de la ville, Ozias et Charmi, il leur fit connaître le motif pour lequel les Assyriens lui avaient fait subir ce traitement; il n'avait pas craint de dire à ces barbares que le Dieu d'Israël saurait bien défendre son peuple. On consola cet ami dévoué, et on lui fit un excellent accueil ². Les habitans redoublèrent de ferveur dans leurs prières, en apprenant les sinistres projets d'Holopherne à leur égard.

Mais nous n'avons pas encore désigné la situation géographique de Béthulie. Malheureusement, la tradition s'étant perdue dès les temps anciens, il n'est pas possible, malgré de nombreuses recherches et de savants débats, de déterminer son emplacement d'une manière entièrement satisfaisante. L'écrivain sacré nous apprend cependant que cette ville, qui n'est pas mentionnée ailleurs dans la Bible, était aux environs de Dothaïn, la *Dothân* actuelle, sur le chemin qui conduisait de la plaine d'Esdreton au cœur des montagnes de la Samarie. Deux localités principales se disputent, dans ces parages,

1. Judith, v, 1-29. — 2. Judith., vi, 1-21.

l'honneur de représenter l'ancienne Béthulie : d'une part, le gros village de *Sanoûr*, qui se dresse au sommet d'une colline isolée, dans une position très forte, muni qu'il était d'une enceinte flanquée de tours; d'autre part *Méthéiloûn*, où le palestinologue français Victor Guérin « a retrouvé une colline nommée *Tell-Khâbar*, couverte de ruines, et défendue par deux murs d'enceinte, dont l'un est construit en gros blocs presque bruts. » On y trouve plusieurs citernes pratiquées dans le rocher, et les fondations d'une tour. Le nom de *Méthéiloûn*, dans lequel on pourrait voir une corruption du mot Béthulie, permettrait aussi l'identification. Plus récemment, on a placé la ville à *Cheik-Chébel*, dans les mêmes parages ¹.

Les Juifs avaient raison d'implorer la protection divine, car, dès le lendemain de son entrevue avec les chefs ammonites et moabites, Holopherne ordonna à ses troupes de s'approcher de la ville, pour en faire le siège. « Son armée se composait de 120 000 fantassins, de 22 000 cavaliers, sans compter tous les hommes qu'il avait faits captifs et tous les jeunes gens amenés des provinces et des villes. » Il aurait pu commander immédiatement l'assaut; mais il préféra réduire les habitants à capituler, en les privant d'eau. Il commença par faire couper l'aqueduc qui en conduisait une quantité considérable dans la ville; puis, sur le conseil des chefs moabites et ammonites, ces perpétuels et perfides ennemis d'Israël, il plaça des gardes auprès de quelques fontaines voisines des remparts ².

Les effets de cette double précaution se firent promptement sentir. L'investissement durait à peine depuis vingt jours, que toutes les citernes et les autres réservoirs d'eau qui étaient dans l'intérieur de Béthulie étaient épuisés, bien qu'on eût rationné dès le début les habitants. Alors ceux-ci découragés, désespérés, s'ameutèrent autour d'Ozias, le gouverneur principal, et exigèrent, en poussant des cris, la reddition immédiate de la ville ³. Ozias, très impressionné par cette scène, réussit pourtant à faire accepter à la population un délai de cinq jours. S'il n'arrivait aucun secours du dehors pendant cet intervalle, on se rendrait aux Assyriens ⁴.

C'est à ce moment tragique que Judith fait son apparition dans le récit. Le narrateur esquisse d'elle un beau portrait. Elle appartenait à la tribu de Siméon, avait été mariée à un riche propriétaire et était veuve depuis trois ans et demi. Son mari lui avait laissé de grands biens. Depuis sa mort, elle menait une existence très retirée, très pieuse et même austère, car elle jeûnait tous les jours, le sabbat et

1. Voir F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. 1, col. 1751-1763; V. Guérin, *Description de la Palestine : Samarie*, t. 1, p. 344-360; Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, p. 407.

2. Judith, vii, 1-10. — 3. Judith, vii, 11-22. — 4. Judith, vii, 23-25.

les fêtes exceptés. Elle possédait à un haut degré l'estime de ses concitoyens; il n'y avait personne qui prononçât une seule parole à son désavantage ¹.

Patriote ardente et courageuse, quand elle connut la résolution que le désespoir de la foule avait arrachée au gouverneur, elle fit prier deux notables de la ville, en qui elle avait confiance, de venir la voir. Dès qu'ils furent auprès d'elle, elle leur reprocha sévèrement d'avoir, pour ainsi dire, tenté le Dieu d'Israël, en lui fixant un laps de temps durant lequel il était tenu de sauver Béthulie, comme si, ce temps écoulé, il devait lui être impossible de venir en aide à la ville. Elle les exhorta ensuite à prier, à faire prier encore, et à attendre humblement la délivrance des mains du Seigneur. Les deux notables lui répondirent : « Tout ce que tu as dit est vrai...; prie pour nous, car tu es une femme sainte et craignant Dieu. » Ils rejetèrent sur la violence des habitants la décision qui avait été prise par Ozias et ses assesseurs ². Judith leur soumit alors, en termes généraux, un plan qu'elle avait elle-même formé pour empêcher Béthulie de tomber au pouvoir des Assyriens :

Puisque vous reconnaissez que ce que j'ai pu vous dire vient de Dieu, éprouvez également si ce que j'ai résolu de faire vient de lui, et priez-le d'affermir mon dessein. Vous vous tiendrez cette nuit à la porte de la ville, et je sortirai avec ma servante, et vous prierez pour que le Seigneur, comme vous l'avez dit, regarde (avec bienveillance) son peuple d'Israël pendant ces cinq jours.

On conçoit que Judith tint à garder secrets, jusqu'à la fin, les détails de son projet si hardi; autrement, la réussite pouvait être compromise. Ozias et les autres membres du conseil de la ville approuvèrent le généreux dessein de Judith. « Va en paix, lui dirent-ils, et que le Seigneur soit avec toi, pour se venger de ses ennemis ³. »

Après leur départ, Judith se retira dans la chambre qui lui servait d'oratoire, et là, couverte d'un vêtement de pénitence, la tête saupoudrée de cendre en signe de deuil, prosternée à terre, elle adressa au Dieu d'Israël une longue et fervente prière, le conjurant de faire réussir le projet qu'elle avait conçu. Par un heureux rapprochement, elle lui rappela le traitement qu'il avait autrefois infligé aux Égyptiens, quand ils étaient sur le point d'anéantir son peuple, et elle lui demanda de traiter de même les Assyriens, puisqu'ils se proposaient le même but cruel. Elle termina ainsi :

Dieu des cieux, créateur des eaux, Seigneur de toute créature, exaucez-moi, moi qui vous invoque dans ma misère, et qui présume de votre miséricorde. Souvenez-vous, Seigneur, de votre alliance; mettez les paroles

1. Judith, VIII, 1-8. — 2. Judith, VIII, 9-29. — 3. Judith, VIII, 30-34.

dans ma bouche, et fortifiez la résolution de mon cœur, afin que votre temple demeure toujours dans la sainteté, et que toutes les nations connaissent que vous êtes Dieu et qu'il n'y en a pas d'autre que vous ¹.

Judith avait mûri son plan dans les plus petits détails. Elle va se préparer à l'exécuter. Ne pouvant pas recourir à la force, elle se proposait de séduire Holopherne par sa grande beauté, et de le frapper ensuite, au moment où elle le verrait sans défiance auprès



Fig. 111. — Palmyrienne parée de ses bijoux.
(Bas-relief du British Museum.)

d'elle, aveuglé par la passion. C'est pourquoi elle se para de ce qu'elle avait de plus précieux (fig. 111). « Le Seigneur lui-même augmenta sa beauté, afin qu'elle apparût aux yeux de tous avec un éclat incomparable. » La nuit venue, Judith quitta sa demeure, accompagnée seulement d'une servante en qui elle avait une pleine confiance. Celle-ci portait dans un petit sac, un peu de vin et d'huile, des figes sèches, du blé grillé, destinés à leur servir de nourriture à toutes deux pendant

1. Judith, ix, 1-19.

leur séjour au camp assyrien, car les aliments apprêtés par les païens étaient interdits aux Hébreux. Les gouverneurs de la ville, avertis de l'heure du départ de la courageuse veuve, vinrent eux-mêmes lui ouvrir la porte de la ville et lui offrir leurs souhaits ¹.

Judith et sa compagne s'avancèrent directement vers le camp ennemi. Aux avant-postes, elles furent arrêtées par les sentinelles,

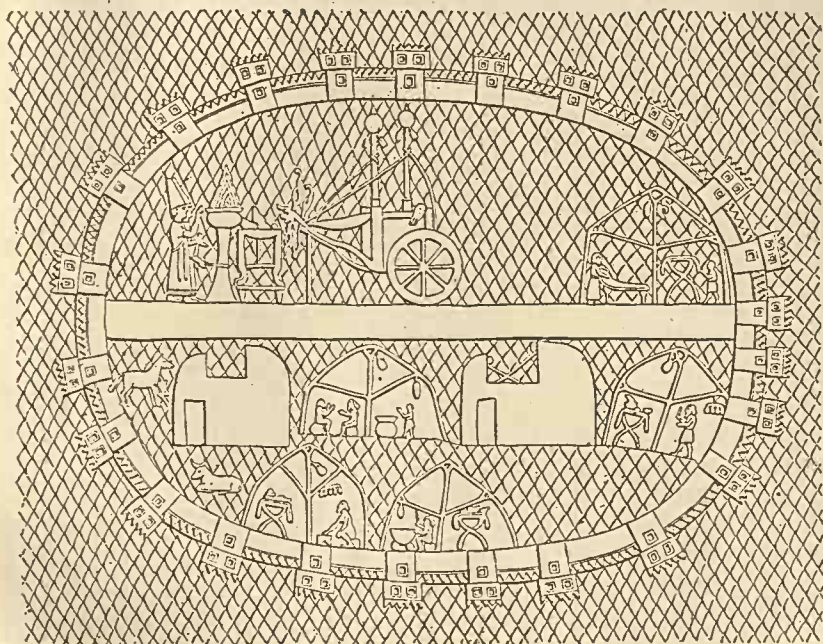


Fig. 112. — Camp et tentes d'une armée assyrienne.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 24.)

qui leur demandèrent d'où elles venaient et ce qu'elles voulaient. Judith répondit :

Je suis fille des Hébreux; je me suis enfuie d'auprès d'eux, car j'ai reconnu qu'ils vous seront livrés comme une proie, parce qu'ils vous ont méprisés et qu'ils n'ont pas voulu se rendre spontanément à vous, afin de trouver miséricorde devant vous. C'est pourquoi j'ai réfléchi en moi-même, en disant : « J'irai trouver le prince Holopherne, pour lui découvrir leurs secrets, et pour lui indiquer un moyen de les prendre sans perdre un seul homme de son armée ². »

On la conduisit donc à la tente d'Holopherne, qui fut aussitôt

1. Judith, x, 1-10. — 2. Judith, x, 11-13.

ébloui par sa beauté, comme les soldats l'avaient été avant lui. Il l'accueillit et l'interrogea avec la plus grande bienveillance. Dans sa réponse, Judith s'appliqua à flatter sa vanité, et elle lui promit une facile victoire, les Israélites, ajouta-t-elle, s'étant aliéné leur Dieu, en l'offensant de toutes manières. A la suite de ces explications, elle annonça qu'elle avait reçu du ciel même la mission d'introduire Holopherne et ses troupes à Jérusalem; mais qu'elle avait besoin de se tenir en relations avec son Dieu, pour savoir à quel moment précis aurait lieu cette entrée solennelle¹. Le général assyrien et ceux de ses officiers qui avaient assisté à l'entretien furent ravis. Ils crurent sans la moindre hésitation tout ce que Judith leur avait confié, tant elle leur avait paru sincère, et tant ils étaient sous le charme de ses attraits, comme le note encore l'écrivain sacré. Holopherne alla jusqu'à promettre que le Dieu de Judith deviendrait aussi son Dieu, si ce qu'elle venait de dire se réalisait².

Il lui fit assigner une tente spéciale (fig. 112), où elle pourrait se retirer à son gré. Il lui accorda aussi très volontiers l'autorisation qu'elle lui avait demandée, de quitter librement le camp assyrien pendant la nuit, « pour aller prier et invoquer le Seigneur. » Judith se ménageait ainsi l'occasion d'aller et de venir, sans exciter aucun soupçon. Cette liberté lui était nécessaire pour l'exécution de son projet. Le général lui offrit de lui envoyer des mets de sa propre table; mais elle refusa, en alléguant que son Dieu ne le lui permettait pas actuellement. Quatre jours se passèrent ainsi. Chaque nuit, elle sortait du camp avec sa servante, et elle allait prier dans la vallée située au pied de la colline sur laquelle était bâtie Béthulie. Elle rentrait le matin, et demeurait jusqu'au soir dans sa tente, ne prenant qu'alors son léger repas³.

Le quatrième jour, elle consentit à assister au festin qu'Holopherne donnait, à la tombée de la nuit, à ses principaux officiers. L'invitation qui lui en fut faite favorisait trop bien son plan, pour qu'elle n'en profitât point. Seulement, là encore, elle ne mangea pas d'autres mets que ceux qui lui avaient été préparés par sa suivante. Pendant le repas, à un compliment d'Holopherne, elle répondit : « Mon âme reçoit aujourd'hui plus de joie que pendant toute ma vie. » Parole ambiguë, comme la plupart de celles que Judith prononça devant le général en chef et devant les autres Assyriens. En tenant ce langage, et tout en se proposant d'abord de gagner les bonnes grâces d'Holopherne, elle pensait à son prochain exploit, à la délivrance de son peuple et à la joie intense qu'elle en éprouverait elle-même. Holopherne, ravi, « but beaucoup de vin, plus qu'il n'en avait jamais bu⁴. »

1. Judith, x, 14-xi, 17. — 2. Judith, xi, 18-21. — 3. Judith, xii, 1-9.

4. Judith, xii, 10-20.

Désormais, le dénouement de la tragédie est proche. Le repas achevé, les autres convives se retirèrent, et Judith demeura seule avec le généralissime. Elle avait ordonné à sa suivante de se tenir à la porte de la tente, et d'accourir au premier signal. Holopherne complètement ivre, était maintenant étendu sur son divan. Judith se leva et adressa au Seigneur une dernière et fervente prière :

Seigneur, Dieu d'Israël, rendez-moi forte, et portez à cette heure vos regards sur l'œuvre de mes mains, afin que vous releviez, selon votre promesse, la ville de Jérusalem, et que j'achève ce que j'ai cru pouvoir faire, grâce à votre assistance.

Elle s'approcha ensuite de la colonne dressée au chevet du divan, en détacha l'épée qui y était suspendue, la tira du fourreau, saisit la tête d'Holopherne par les cheveux et la trancha, en la frappant deux fois sur le cou; puis elle fit rouler à terre le corps décapité. Sortant ensuite de la tente, elle donna à sa servante la tête ensanglantée, pour qu'elle la cachât dans son sac. On les laissa sortir du camp sans méfiance, car on supposait qu'elles allaient prier dans la vallée, comme aux nuits précédentes. Elles se dirigèrent en toute hâte vers Béthulie. Arrivées devant la porte, elles se firent reconnaître des gardiens, qui leur ouvrirent et allèrent avertir le gouverneur et les notables de la ville. Ceux-ci accoururent, et de nombreux habitants avec eux. « Louez le Seigneur, s'écria Judith, car il a délivré son peuple. » En même temps, elle tira du sac la tête d'Holopherne et la leur montra, en recommandant encore à tous de remercier le Seigneur avec elle et pour elle ¹.

Au nom de toute la ville, Ozias félicita l'héroïne, en un très beau langage :

Tu es bénie, ma fille, par le Seigneur, le Très-Haut, plus que toutes les femmes qui sont sur la terre. Béni soit le Seigneur, qui a créé le ciel et la terre, qui t'a conduite pour trancher la tête du chef de nos ennemis. Car il a rendu aujourd'hui ton nom si célèbre, que les hommes, se souvenant de la puissance du Seigneur, ne cesseront jamais de te louer, parce que tu n'as pas épargné ta vie pour eux, en voyant les angoisses et les tribulations de ton peuple, et que tu as empêché sa ruine, en présence de notre Dieu.

Le chef ammonite Achior, joignit ses félicitations à celles du pontife et de toute la foule assemblée ². Alors Judith engagea ses concitoyens à se munir de leurs armes, et à se jeter à l'improviste sur les Assyriens, qui, troublés par la mort de leur chef principal, seraient facilement battus et mis en fuite. On suivit cet excellent conseil. Lorsque les Israélites s'élançèrent en masse sur le camp ennemi,

1. Judith, xiii, 1-22. — 2. Judith, xiii, 23-31.

en poussant des cris, les sentinelles donnèrent l'alarme. Les officiers supérieurs vinrent au plus vite chez Holopherne, pour prendre ses ordres. « Entrez et éveillez-le, dirent-ils à ses serviteurs, car ces rats sont sortis de leurs trous et ont osé nous provoquer au combat. » Après avoir appelé en vain le général, on pénétra dans sa tente, et l'on vit étendu à terre son cadavre mutilé. La nouvelle s'en répandit promptement dans le camp tout entier et y répandit la terreur¹. Ce fut alors un sauve-qui-peut irrésistible. « Baissant la tête, et abandonnant tout, ils se hâtèrent d'échapper aux Hébreux, qu'ils entendaient venir sur eux, les armes à la main, et ils fuyaient par les chemins de la campagne et par les sentiers des collines. » Les habitants de Béthulie les poursuivirent, en tuèrent un grand nombre, et pillèrent ensuite le camp assyrien, dans lequel étaient entassées de grandes richesses. Les fuyards furent massacrés en plus grand nombre encore, lorsque, des villes et des régions d'alentour, l'élite des jeunes gens, qu'on avait rapidement armés, se jeta sur eux, avant qu'ils aient eu le temps d'atteindre les frontières de Juda².

Le grand-prêtre Éliakim vint à Béthulie, accompagné des principaux habitants de Jérusalem, pour voir Judith et pour la remercier. Ils la bénirent tous d'une seule voix, en disant : « Tu es la gloire de Jérusalem, tu es la joie d'Israël, tu es l'honneur de notre peuple, car tu as agi avec un mâle courage... La main du Seigneur t'a fortifiée, et tu seras bénie à jamais. » On eut l'heureuse pensée d'offrir à Judith, pour sa part du butin, l'or, l'argent, les pierreries, les vêtements précieux qui avaient été la propriété d'Holopherne; elle fit don elle-même au temple de Jérusalem des armes de l'orgueilleux ennemi de son peuple. De grandes réjouissances furent célébrées dans tout le royaume, en l'honneur de cette victoire insigne. On institua même une fête religieuse annuelle, qu'on célébrait encore lorsque fut composé le livre de Judith.

Durant tout l'épisode, on admire l'esprit de foi qui anima la nation entière, soit lorsqu'elle vit son existence menacée, soit à la suite de la délivrance. Après avoir ardemment imploré le divin secours au moment du péril, on fut fidèle à remercier le Seigneur quand tout danger eut disparu. Judith, mieux que personne, livra son âme à la reconnaissance, en composant un cantique d'action de grâces, qui est regardé comme « l'une des meilleures productions poétiques de l'esprit hébreu. » Nous en citerons quelques strophes. L'élan lyrique éclate dès le prélude :

Chantez le Seigneur au son du tambourin,
chantez le Seigneur au bruit des cymbales.

1. Judith, xiv, 1-18. — 2. Judith, xv, 1-8.

Modulez-lui un chant nouveau,
glorifiez et invoquez son nom.
Le Seigneur anéantit les guerres;
son nom est le Seigneur.
Il a dressé son camp au milieu de son peuple,
pour nous délivrer de la main de tous nos ennemis.

La description de l'invasion assyrienne est fort belle aussi :

Assur est venu des montagnes,
du côté de l'aiglon, avec sa puissante armée.
Ses troupes innombrables ont rempli les lits des torrents
et ses chevaux ont couvert les vallées.
Il avait dit qu'il brûlerait la mer et les terres,
qu'il passerait mes jeunes gens au fil de l'épée,
qu'il donnerait en proie mes enfants,
et mes jeunes filles en captivité.
Mais le Seigneur tout-puissant l'a frappé;
il l'a livré aux mains d'une femme, et il l'a transpercé...

Judith décrit ensuite poétiquement son propre exploit. Le cantique s'achève par une louange à Dieu, et par une malédiction contre les ennemis du peuple juif :

Chantons un hymne au Seigneur,
chantons à notre Dieu un hymne nouveau.
Seigneur tout-puissant, vous êtes grand;
vous êtes magnifique dans votre puissance,
et nul ne peut vous surpasser.
Que toutes vos créatures vous obéissent!
Car vous avez parlé, et elles ont été faites.
Vous avez envoyé votre esprit, et elles ont été créées,
et nul ne résiste à votre voix. [ments;
Les montagnes seront ébranlées avec les eaux jusqu'aux fonde-
les pierres se fondent comme la cire devant votre face;
mais ceux qui vous craignent seront grands devant vous en
[toutes choses.
Malheur à la nation qui se dressera contre mon peuple;
car le Seigneur tout-puissant se vengera d'elle,
et il la visitera au jour du jugement!...

Judith vécut de longues années encore après son action d'éclat, honorée et aimée de tout son peuple. Elle mourut âgée de cent cinq ans. Les habitants de Béthulie lui firent de magnifiques funérailles, et portèrent son deuil pendant huit jours ¹.

Tout en admirant sa piété, sa vie très pure, sa grandeur d'âme et son courage, nous avons quelques observations à faire au sujet de

1. Judith, xvi, 1-31.

l'exploit qui l'a rendue justement célèbre. « Il faut convenir que plusieurs de ses actes sont répréhensibles. Les moyens qu'elle a employés pour délivrer son peuple de l'ennemi qui l'avait réduit à la dernière extrémité ne sauraient être approuvés sans réserve. Elle trompa Holopherne par des mensonges, et si ces mensonges peuvent être justifiés par la bonne foi dans la bouche de Judith, ils ne sont pas excusables en eux-mêmes. Quant à la légitimité du meurtre du général assyrien, il est difficile de la juger d'après les règles communes et ordinaires. Selon les idées du temps¹, c'était assurément un acte héroïque. Qu'on emploie la ruse ou la force contre un ennemi, on n'y regarde pas de si près, surtout en Orient. Du reste, en aucun lieu et à aucune époque on ne saurait méconnaître la grandeur du patriotisme qui inspira l'action courageuse de la veuve de Béthulie. Les âmes fortement trempées sont toujours une exception, et l'on ne peut s'empêcher de les admirer, quoiqu'on n'approuve pas toujours toutes les circonstances de leurs actes². »

IX. — Règne du pieux Josias.

(640-609 avant J.-C.)³

Nos deux historiens s'étendent avec complaisance sur ce règne saint et prospère, comme ils l'ont fait sur celui d'Ézéchias. C'est qu'il forme véritablement, ainsi qu'on l'a dit, une fraîche oasis, où l'on goûte un peu de repos, avant d'arriver au récit de la catastrophe finale. Nous trouvons d'abord, dans les deux récits, en guise de prélude, les renseignements accoutumés sur l'âge du prince à son avènement — huit ans seulement — et sur la durée de son règne — trente et un ans⁴. Dans la description anticipée qu'ils donnent ensuite du caractère moral de ce même règne, ils accumulent les expressions pour dire que Josias fut l'un des meilleurs rois d'Israël : « Il fit ce qui est droit aux yeux du Seigneur, et il marcha dans les voies de David, son père, sans se détourner ni à droite ni à gauche⁵. » Josias partage

1. Et c'est à ce point de vue que nous devons nous placer pour apprécier les faits.

2. F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5^e édit., t. iv, p. 593-594. Il est vrai, continue le savant auteur, que l'écrivain sacré paraît louer Judith, sans réserve. Mais ce qu'il dit à la gloire de son héroïne « n'implique pas la justification de tous les moyens qu'elle a employés pour arriver à ses fins. » C'est ce qu'enseigne expressément S. Thomas, dans la *Somme théologique* (II^a II^æ, q. x, art. 3; ad 3^{um}). S. Paul aussi, dans l'Épître aux Hébreux, xi, 32, 33, loue sans réserve Samson et Jephté; mais, évidemment, sans vouloir approuver leur vie entière, qui n'a pas été irréprochable en tout point.

3. IV Rois, xxii, 1-xxiii, 30; II Par., xxxiv, 1-xxxv, 17.

4. IV Rois, xxii, 1; II Par., xxxiv, 1.

5. IV Rois, xxii, 2; II Par., xxxiv, 2.

ce bel éloge avec Ézéchias. Sous son gouvernement, le royaume de Juda va projeter un dernier rayon de gloire; son agonie commence immédiatement après.

Nous ne savons rien de l'enfance de Josias. Mais tout porte à croire qu'à peine monté sur le trône, plus heureux en cela que Manassé, son grand-père, il fut guidé par d'excellents conseillers. Il en avait besoin, car son père, Amon, avait rouvert au grand large les portes du paganisme; mais son règne avait été très court, et les réformes opérées par Ézéchias, et aussi par Manassé lui-même à la fin de sa vie, continuaient de porter des fruits. Nous aurons à répéter que ces réformes, comme celles de Josias lui-même, quelque excellentes qu'elles fussent, étaient loin d'avoir converti la masse de la nation. Celle-ci avait simplement jeté, comme en passant, un manteau sur ses tendances idolâtriques et sur ses vices; les prophètes ne nous le diront que trop clairement. Néanmoins, le récit sacré nous montre, dans le palais royal comme dans le temple et dans Jérusalem, un certain nombre de saints personnages, que la persécution avait dû grouper ensemble, et qui demeurèrent fidèles malgré tout à leur Dieu et à leur devoir. Tels, le grand-prêtre Helcias, Saphan « le secrétaire », la prophétesse Holda et son mari Sallum, les prophètes Jérémie, Nahum, Sophonie et d'autres encore.

Nous devons à l'auteur des Paralipomènes¹ une précieuse information sur le début de l'activité personnelle du jeune monarque : « La huitième année de son règne, alors qu'il n'était âgé que de seize ans, il commença à chercher le Dieu de David. » Le verbe *il commença* est entièrement significatif dans ce passage. Il marque, de la part de Josias adolescent, parvenu à l'âge de la réflexion et doué déjà de quelque expérience, un choix délibéré, spontané. Après avoir vu de près les désordres créés par l'idolâtrie au sein de son royaume, il comprit de plus en plus la vérité, la beauté de la religion révélée, telle que David l'avait pratiquée, et la nécessité de lui demeurer fidèle. Quatre ans plus tard, lorsqu'il sentit que son autorité était plus affermie, il passa courageusement aux actes, et, continue le même auteur, « il commença à purifier Juda et Jérusalem des hauts lieux, des idoles, des images taillées et des images en fonte². » L'emploi réitéré des mots « il commença » est remarquable ici encore. Il désigne simplement une mesure préliminaire, que Josias reprendra un peu plus tard, pour la développer et la compléter. Ces premiers coups portés à l'idolâtrie étaient insuffisants pour l'extirper, tant son progrès avait été sérieux et pénétrant; du moins, ils manifestaient l'intention bien arrêtée du jeune roi de lutter énergiquement contre elle, et il trouvera bientôt l'occasion de le faire.

1. II Par., xxxiv, 3. — 2. II Par., xxxiv, 2.

La dix-huitième année de son règne, Josias, alors âgé de vingt-six ans, entreprit de restaurer le temple de Jérusalem, dans lequel son père avait dû opérer, comme l'avait fait précédemment Manassé, des transformations désastreuses pour le culte divin. Les dernières grandes réparations dataient d'ailleurs du règne de Joas, par conséquent d'environ deux cents ans¹. Josias chargea donc Saphan, le « secrétaire », d'aller trouver de sa part le grand-prêtre Helcias, et de lui transmettre ses ordres à ce sujet. Une quête fructueuse avait été faite à travers tout le royaume, en vue de cette opération impor-

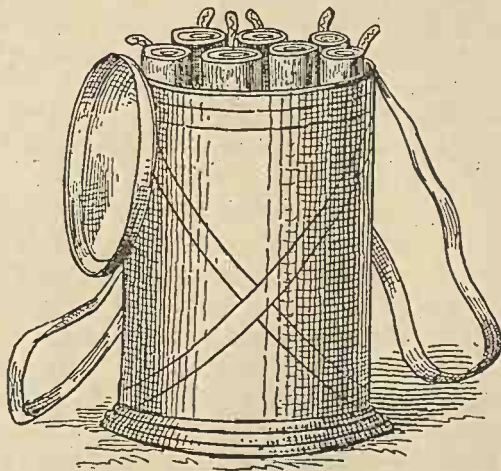


Fig. 113. — Rouleaux hébreux réunis dans une boîte.
(D'après J. Fünst, *Sifré Thorah.*)

tante. On se mit à l'œuvre avec le plus grand zèle; des lévites intelligents avaient été placés à la tête des travaux pour diriger et surveiller les ouvriers².

Helcias eut bientôt à communiquer à Saphan³ une grave nouvelle : « J'ai trouvé, le livre de la Loi dans le temple du Seigneur. » L'auteur des Paralipomènes ajoute un mot caractéristique : c'était « le livre de la Loi du Seigneur donnée par Moïse⁴. » Saphan reçut le livre des mains du grand-prêtre, et, après en avoir pris connaissance, il le porta à Josias et lui en fit la lecture. « Lorsque le roi, continuent les

1. IV Rois, xii, 4-16; II Par., xxiv, 4-14.

2. IV Rois, xxii, 3-7; II Par., xxxiv, 8-13.

3. Jérémie, xlvi, 10, 19, 25, nous apprend que, durant la persécution que lui firent subir les Juifs de Jérusalem, il eut pour protecteur Guémariah, fils de ce même Saphan.

4. Littéralement, dans le texte hébreu : « Le Livre de la loi du Seigneur par la main de Moïse. »

deux récits, eut entendu les paroles du livre de la Loi, il déchira ses vêtements », tant elles l'avaient impressionné ¹.

Quel pouvait bien être ce livre, capable de produire une pareille émotion? En prenant trop à la lettre les mots du texte hébreu « par la main », on a conclu parfois que le volume en question n'était autre que le manuscrit autographe de Moïse (fig. 113.), déposé autrefois dans l'Arche², et qui aurait été si bien caché sous les règnes impies de Manassé et d'Amon, pour le mettre en sûreté, qu'il était ensuite demeuré oublié dans sa cachette. Mais ce sentiment va au delà du texte original, qui signifie seulement que la Loi avait été donnée aux Hébreux par l'intermédiaire de Moïse. Une copie plus ou moins ancienne du livre de la Loi autrefois écrit par Moïse, rend suffisamment compte de ce détail du récit. Divers auteurs ont pensé que, par ce « livre de la Loi donnée par Moïse, » nous devons entendre le Pentateuque tout entier. Il est préférable d'admettre qu'il ne consistait que dans le Deutéronome, comme le conjecturaient déjà saint Jean Chrysostome, saint Jérôme et d'autres anciens commentateurs ³, et comme on le reconnaît communément aujourd'hui. En effet, il était difficile que Josias ne connût pas au moins en gros l'existence du Pentateuque; mais, par suite du désordre et du malheur des temps, il n'avait encore jamais eu l'occasion de lire le Deutéronome, et ce livre contient, spécialement aux chapitres VIII-XXVIII, sur les relations d'Israël avec son Dieu, sur les devoirs du roi, des prêtres et des prophètes, sur la nécessité d'une étroite alliance entre la religion et la politique, sur les hauts lieux et les autres pratiques d'idolâtrie, qu'il réproouve avec tant de force, sur les bénédictions réservées à ceux qui observent la Loi divine et sur les malédictions dont seront foudroyés les désobéissants, des réglemens si clairs, si expressifs, que le roi, et en particulier un roi pieux comme l'était Josias, devait nécessairement en être frappé, après avoir entendu la condamnation menaçante de tant d'abus, visibles à tous les yeux. En réalité, « les points sur lesquels s'est faite sa réforme de l'abolition des cultes étrangers et de leurs infiltrations dans le culte de Jéhovah, de la célébration correcte de la fête de Pâque, sont spécialement recommandés par le Deutéronome XII, 2-32; XVI, 1-8... Enfin, la réponse de la prophétesse Holda (nous allons l'entendre dans un instant) vise les malédictions citées au Deutéronome, chap. XXVIII ⁴. »

1. IV Rois, XXII, 8-11; II Par., XXXIV, 14-19.

2. Deutéronome, XXX, 24-26.

3. S. Jean Chrysos., *Homil.*, IX, *In Matth.*; S. Jérôme, *Comment. in Ezech.*, I, 1.

4. F. Vigouroux, *Dictionn. de la Bible*, t. V, col. 67. — Sur cet incident, les rationalistes ont appuyé tout un système, pour en conclure que le livre du Deutéronome, soi-disant découvert dans le temple et donné comme l'œuvre de Moïse, aurait été composé seulement alors par Helcias ou par quelque autre

Effrayé de ce qu'il avait entendu, Josias chargea plusieurs des officiers de la cour d'aller, sous la conduite du grand-prêtre Helcias, consulter le Dieu d'Israël à ce sujet; car, leur dit-il, « la colère du Seigneur qui s'est enflammée contre nous est grande, parce que nos pères n'ont point obéi aux paroles de ce livre, et n'ont pas fait tout ce qui nous a été prescrit ¹. » C'est chez la prophétesse Holda que les délégués royaux se rendirent, pour lui demander au nom de leur maître, quelle lui semblait être la signification providentielle de cette découverte du livre de la Loi. Elle résidait dans le « second quartier » de Jérusalem. On appelait ainsi la ville basse, à laquelle le prophète Zacharie ² donne le nom analogue de « mortier », sans doute à cause de sa configuration, celle d'un creux entouré de terrains plus élevés. Cette partie avait été ajoutée à la ville, lorsque sa population s'était accrue. Pourquoi s'adressa-t-on à Holda, plutôt qu'à Jérémie et à Sophonie, déjà célèbres à cette époque? Nous ne saurions le dire. Peut-être ces deux prophètes n'étaient-ils pas alors à Jérusalem. Du moins, ce choix des délégués montre en quelle haute estime était tenue cette sainte femme, digne émule de Marie, sœur de Moïse, et de Débora, ces autres prophétesses de l'Ancien Testament. Sa réponse fut sévère :

Ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël : « Dites à celui qui vous a envoyés vers moi... : Voici, je vais faire tomber sur ce lieu et sur ses habitants tous les maux que le roi de Juda a lus dans le livre. Parce qu'ils m'ont abandonné, et qu'ils ont offert de l'encens à d'autres dieux, pour m'irriter par toutes les œuvres de leurs mains, ma colère s'est enflammée contre ce lieu, et elle ne s'éteindra pas... »

Il plut cependant à Dieu d'ajouter que Josias, à cause de sa sainteté personnelle, vivrait en paix et ne serait pas témoin de l'épouvantable catastrophe qui mettrait fin à l'existence du royaume ³.

Le pieux monarque voulut mettre à profit cette grave circonstance, pour opérer dans ses États une régénération religieuse et morale aussi complète que possible. A cet effet, il réunit à Jérusalem tous les principaux personnages de la nation — princes, ministres d'État, prêtres et prophètes, chefs du peuple, etc. — et il organisa dans le temple une cérémonie solennelle, à laquelle assistèrent aussi de nombreux habitants de la ville et du royaume. Il leur lut lui-

personnage. Sans entrer ici dans une réfutation en règle de cette assertion, qu'on a très justement traitée d' « énormité, » il suffira de dire que la fraude ou l'erreur auraient aussi aisément « imposé une nouvelle Bible au monde chrétien au XVI^e siècle, qu'une Loi nouvelle aux Juifs sous le règne de Josias. Voir Cornely, *Introd. specialis in historicos Veteris Testa. libros*, t. II, 2^a pars, p. 70-72.

1. IV Rois, xxii, 12, 13; II Par., xxxiv, 20, 21.

2. Zach., i, 10, 11. Cf. Néhémie, xi, 9; Sophonie, i, 10.

3. IV Rois, xxii, 15-20; II Par., xxxiv, 22-28.

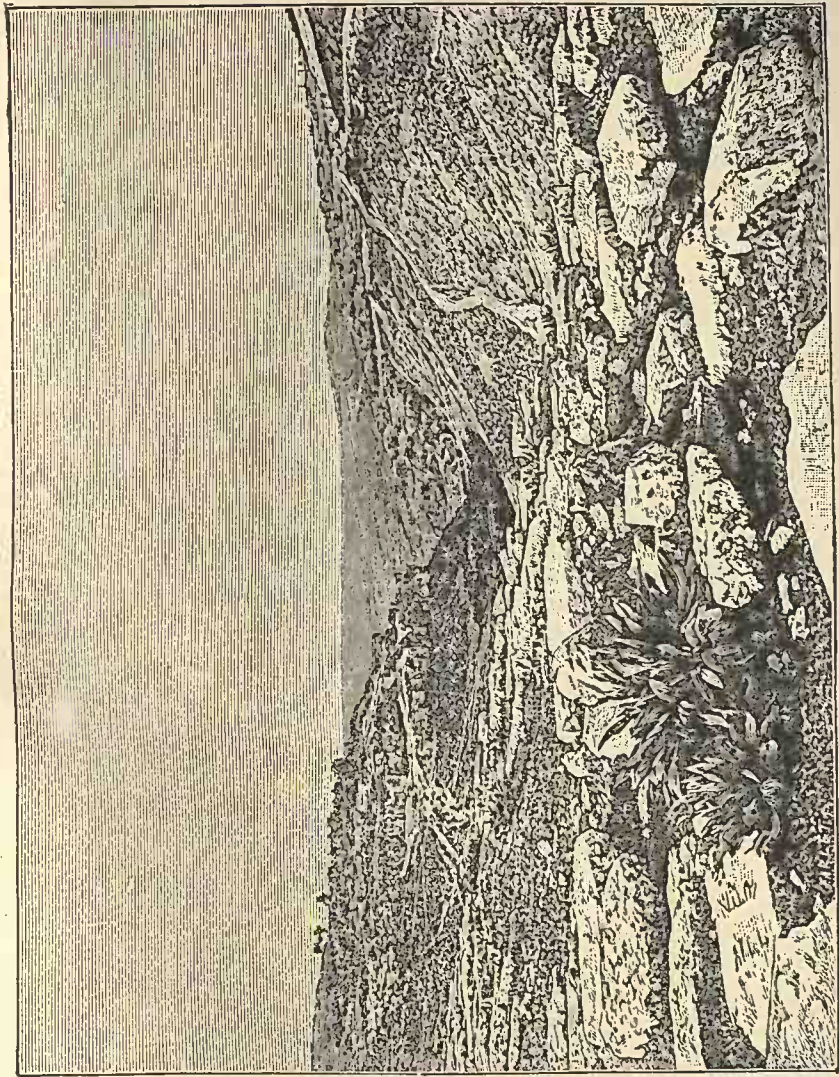


Fig. 114. — Une vue de la vallée du Cédron, auprès de Jérusalem. (D'après une photographie.) On aperçoit en haut, à gauche, le village de Siloam.

même, à haute voix, « toutes les paroles du livre de l'alliance. » Moïse avait expressément recommandé aux Hébreux de faire de temps à autre cette lecture en public¹. Mais on avait depuis longtemps négligé sa recommandation; le texte sacré, ignoré du plus grand nombre, n'en produisit qu'une émotion plus vive. La lecture achevée, le roi, debout sur une estrade, renouvela au nom de toute la nation l'alliance conclue autrefois entre Dieu et Israël au Sinai, « s'engageant à suivre le Seigneur et à observer ses commandements,... de tout son cœur et de toute son âme. » Les assistants ratifièrent, sous le sceau du serment, les engagements que le roi venait de prendre et les promesses qu'il avait faites en leur nom².

Déjà nous avons vu Josias « commencer » à déployer son zèle contre les pratiques idolâtriques qui, sous les règnes de ses deux prédécesseurs, Manassé son grand-père, et Amon son père, avaient envahi tout le royaume. A la suite de ce renouvellement de l'alliance, si sincère et si généreuse de sa part, il s'efforça, avec une ardeur plus vive encore, d'extirper de Jérusalem et de Juda tous les restes du paganisme, autant qu'il dépendait de lui. Nos deux documents, le IV^e livre des Rois surtout, contiennent à ce sujet d'intéressants détails³. Des ustensiles de divers genre, qui avaient servi au culte de Baal, d'Astarté, des astres, profanaient encore le temple de Jérusalem par leur odieuse présence. On les brûla en dehors de la ville, « dans les champs du Cédron » c'est-à-dire, à l'endroit où la vallée du même nom s'élargit au nord des remparts. On en porta ensuite les cendres en marque de mépris, jusqu'à Béthel, l'une des cités des veaux d'or de Jéroboam. Les prêtres des faux dieux furent mis à mort. Une image de l'abjecte Astarté avait été placée dans le temple; on la brûla également en dehors de la ville, et on en répandit les cendres sur les tombes des gens du peuple : ce qui était aussi une marque d'extrême dédain, puisque les tombeaux étaient légalement impurs. Des constructions destinées à des rites impudiques, en l'honneur de certaines divinités, avaient été bâties auprès du temple; elles furent abattues et rasées au niveau du sol. Josias abolit totalement le culte des hauts lieux, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé entreprendre, et il fit profaner les sanctuaires érigés sur ces tertres; c'était le meilleur moyen de leur enlever leur prestige. Au lieu dit *Topheth*, à l'extrémité méridionale de la vallée d'Hinnom, on avait sacrifié au dieu Moloch, en faisant passer des enfants par le feu devant son autel; on profana pareillement ce lieu, pour mettre fin à ces rites barbares, et on le transforma en voie publique. On fit disparaître, à l'entrée du temple, les chevaux et les chars

1. Deutéronome, xxxi. 10-13. — 2. IV Rois, xxiii, 1-3; II Par., xxxiv, 29-32.
— 3. IV Rois, xxiii, 4-20; II Par., xxxiv, 4-7, 33.

symboliques qui figuraient la marche rapide du soleil, et qui jouaient un rôle durant des processions solennelles. On détruisit plusieurs autels idolâtriques, érigés dans l'intérieur du temple, et aussi ceux qui avaient été dressés sur le toit plat, en l'honneur des astres. En dehors des murs de la capitale, spécialement au mont de l'Offense¹, ainsi appelé parce que Salomon y avait fait construire des autels idolâtriques, à l'usage de celles de ses femmes qui étaient païennes, il y avait aussi des sanctuaires païens. On mit en pièces les idoles qui s'y trouvaient encore, et on remplit d'ossements humains la place qu'ils occupaient.

Dans son ardeur infatigable, Josias porta sa réforme religieuse en dehors même des limites du territoire de Juda, jusque sur celui de l'ancien royaume d'Israël. Il est vrai que les Assyriens étaient alors maîtres de tout ce domaine; mais, très occupés du côté de l'Égypte, de l'Élam et de la Médie, qui leur créaient de grands soucis, ils laissèrent Josias agir librement dans cette direction, qui n'avait rien de politique. Comme il s'était toujours conduit, à leur égard, en fidèle vassal, ils savaient qu'ils n'avaient rien à craindre de lui. Son influence s'exerça donc de la façon la plus bienfaisante sur les restes de ces anciennes tribus du nord de la Palestine, qui avaient pratiqué, depuis plusieurs siècles, le culte des veaux d'or, imposé à ses sujets par Jéroboam I^{er} dès le début de sa royauté. Peut-être Josias espérait-il rentrer un jour en possession de cet héritage de David et de Salomon. C'est surtout à Béthel et dans la Samarie qu'il put agir en réformateur. A Béthel, on voyait l'autel sacrilège érigé par Jéroboam, qui était venu en personne pour en faire la consécration. Des tombeaux se trouvaient dans le voisinage. Josias en fit exhumer des ossements, qu'on brûla sur cet autel pour le souiller avant de le détruire. Ainsi s'accomplit à la lettre la prophétie qu'un homme de Dieu avait prononcée contre ce monument, le jour même où il avait été inauguré². Tous les sanctuaires des hauts lieux qui étaient dans les villes de la Samarie subirent un traitement identique, et les prêtres qui les desservaient furent mis à mort.

Josias revint ensuite à Jérusalem. On était encore à la dix-huitième année de son règne, et l'approche de la fête de Pâque lui fournit une autre occasion de manifester sa ferveur religieuse³, car il voulait que la célébration en fût très solennelle. Tout d'abord il exhorta les prêtres et les lévites à lui prêter leur concours, soit pour la fidèle exécution des cérémonies prescrites, soit pour que leur signification

1. C'est la partie la plus méridionale du mont des Oliviers.

2. III Rois, XIII, 1-32.

3. IV Rois, XXIII, 21-23; II Par., XXXV, 1-19. Tandis que le livre des Rois se contente de signaler le fait, l'auteur des Paralipomènes en donne un récit détaillé.

fût rappelée au peuple, car de trop fréquentes périodes d'idolâtrie avaient fait oublier à beaucoup de Juifs des points, même importants, du culte sacré. De nombreuses victimes devaient être immolées en sacrifice pendant la solennité; le roi et les chefs ecclésiastiques se chargèrent généreusement d'en faire les frais. Ainsi préparée, la fête eut un plein succès, à tel point que les deux narrateurs peuvent écrire non sans fierté, qu' « aucune Pâque semblable à celle-ci n'avait été célébrée depuis les jours du prophète Samuel », et qu' « aucun des rois d'Israël n'avait célébré une fête pareille à celle que célébrèrent Josias, les prêtres et les lévites, tout Juda et Israël et les habitants de Jérusalem. »

Pour compléter davantage encore ses réformes religieuses, Josias, qui avait naguère aboli l'idolâtrie dans ses manifestations extérieures, la poursuivit dans ses pratiques les plus secrètes, en faisant disparaître ceux qui évoquaient les morts, ceux qui prédisaient l'avenir, ceux qui se livraient à la magie sous ses différentes formes. En agissant ainsi, le pieux roi se proposait d'obéir ponctuellement aux prescriptions de la Loi mosaïque, dont le souvenir avait été rendu très vivant par la découverte du livre de la Loi ¹.

Il n'est pas étonnant qu'après avoir raconté en détail tant de saintes œuvres, dont l'exécution ne dut pas toujours être facile, la Bible décerne à Josias ce bel éloge, qu'elle adressait déjà au roi Ézéchiass : « Avant Josias, il n'y eut pas de roi qui, comme lui, soit revenu au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, selon toute la Loi de Moïse; et, après lui, il n'en a point paru de semblable ². » L'écrivain sacré croit cependant devoir ajouter que, malgré tout le zèle déployé par le saint monarque, Dieu décida quand même la ruine prochaine de la nation, tant elle s'était laissé plonger autrefois dans l'idolâtrie par Manassé et Amon, et tant sa conversion actuelle était peu profonde, peu sincère. C'est ce que le prophète Jérémie répétera sur tous les tons :

Le perfide Juda n'est pas revenu à moi de tout son cœur,
c'est avec fausseté qu'il l'a fait, dit le Seigneur...

Défrichez-vous un champ nouveau,
et ne semez point parmi les épines,...
hommes de Juda et habitants de Jérusalem;

de peur que ma colère n'éclate comme un feu
et ne s'enflamme sans qu'on puisse l'éteindre,
à cause de la malice de vos actions...

Parcourez les rues de Jérusalem,
regardez, informez-vous, cherchez dans les places.

1. IV Rois, xxiii, 24.

2. IV Rois, xxiii, 25.

S'il s'y trouve un homme, s'il y en a un seul,
qui pratique la justice, qui adhère à la vérité,
je pardonne à Jérusalem...

Seigneur, vos yeux n'aperçoivent-ils pas la vérité?

Vous les frappez, et ils ne sentent rien...

Ils prennent un visage plus dur que le roc,
ils refusent de se convertir.

Je disais : « Ce ne sont que les petits...

Ils ne connaissent pas la voie du Seigneur,
la loi de leur Dieu.

J'irai vers les grands et je leur parlerai;

eux du moins, ils connaissent la voie du Seigneur,
la loi de leur Dieu.»

Mais eux aussi, ils ont tous brisé le joug
et rompu les liens.

C'est pourquoi le lion de la forêt les tue,
le loup du désert les détruit.

La panthère est aux aguets devant leurs villes :

tous ceux qui en sortiront seront déchirés;

car leurs prévarications sont nombreuses,
leurs infidélités se sont multipliées¹.

Bientôt nous entendrons encore ce même prophète, et Sophonie son contemporain, décrire sous les plus sombres couleurs la corruption profonde qui régnait dans tout le royaume. La violence même dont Josias dut user parfois, pour venir à bout de sa réforme religieuse et morale, semble indiquer qu'il rencontra de la résistance. On a dit assez exactement qu'elle fut « plutôt un mouvement du roi qu'un mouvement de la nation ». Désormais, celle-ci ne pourra être purifiée que par le feu de la souffrance et du châtement.

La fin tragique de Josias nous fait passer, du côté religieux de son gouvernement, à son côté politique. Pour bien comprendre comment il se trouva entraîné dans la guerre où il perdit si tristement la vie, il est nécessaire de nous replacer une fois de plus au milieu des événements historiques qui affectaient alors l'Asie occidentale. Assurbanipal était mort en 626, laissant la couronne à son fils Assourtilili. Il fut, autant que les documents anciens peuvent actuellement nous renseigner, le dernier roi de Ninive qui ait opprimé le royaume de Juda. Il avait été, surtout pendant la première partie de son règne, « le souverain le plus puissant du monde oriental. Presque le dernier de sa race, il fut celui dont la domination s'étendit le plus et il dépassa tous ses prédécesseurs en activité, en courage, en énergie et en cruauté : comme si l'Assyrie, se sentant près de sa ruine, avait voulu réunir en un seul homme toutes les qualités qui

1. Jérémie, III, 10; IV, 3, 4; V, 1-6.

avaient fait sa grandeur, et tous les défauts qui ont souillé sa gloire¹. » Mais, s'il avait réussi à écraser la rébellion de son frère, qui s'était proclamé roi de Babylone, s'il avait vaincu les Perses et les Mèdes ligüés contre lui, si, pendant quelque temps il avait soumis l'Égypte à sa domination, en fait, à la fin de son règne, cette dernière contrée, grâce à l'énergie de ses gouvernants, et aussi toute l'Asie occidentale, étaient perdues pour lui. C'est précisément après sa mort que le pharaon d'alors résolut de profiter de l'état de faiblesse dans lequel l'Assyrie était tombée, pour reconquérir dans l'Asie antérieure, la prépondérance que l'Égypte y avait possédée autrefois, mais que les rois de Ninive lui avaient enlevée. Ce pharaon se nommait Nécho². Il était fils et successeur de ce Psammétique qui avait fondé la



Fig. 115. — Sceau-scarabée de Nécho II.

XXII^e dynastie égyptienne et secoué définitivement le joug syrien, petit-fils de cet autre Nécho, auquel nous avons vu jouer un rôle remarquable dans les relations de l'Égypte avec l'Assyrie : aussi le désigne-t-on d'ordinaire sous le titre de Nécho II. Comme son grand-père et son père, il fut un prince vaillant et entreprenant. Les monuments égyptiens et les classiques grecs contiennent d'amples informations sur son règne (611-605 avant J.-C.). Or, nous disent nos deux récits bibliques³, « après que Josias eut réparé le temple du Seigneur, le pharaon Nécho monta contre le roi d'Assyrie, pour combattre à Carcamis, sur l'Euphrate. » Cette expédition, qui paraît avoir eu lieu en 608 ou 609, n'était pas dirigée contre Josias et le royaume de Juda. Le texte même l'atteste, elle visait directement le roi d'Assyrie, qui était alors, avons-nous dit, Assouritili, fils d'Assourbanipal.

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 438, 439.
2. *Ni-kou-ou* sur les inscriptions cunéiformes, Νεχώς dans les écrits d'Hérodote.
3. IV Rois, xxiii, 28; II Par., xxxv, 20.

Néchao II n'était pas seul à se dresser alors contre le roi de Ninive¹. Assouritlili avait naguère envoyé contre Babylone, qui s'était révoltée une fois de plus, une armée commandée par Nabopolassar². Ce général s'acquitta si bien de sa mission, que, pour le récompenser, le monarque assyrien lui donna le titre de roi de Babylone. Nabopolassar gouverna très habilement son nouveau royaume et affermit peu à peu son autorité. Quinze ans plus tard, lorsqu'il se sentit assez fort pour devenir entièrement indépendant de Ninive, il réclama de son suzerain des droits et un pouvoir plus étendus. Il cherchait ainsi un prétexte de révolte, car il s'attendait à un refus. Lorsque ce refus lui eut été signifié, il recourut ouvertement aux armes. Il conclut alors une alliance avec le pharaon Néchao et avec Cyaxare, roi des Mèdes, qui voulaient aussi s'agrandir aux dépens de l'Assyrie. Maintenant, nous savons mieux pourquoi et dans quelles conditions le roi d'Égypte s'avancait du côté de la Palestine avec une puissante armée, en suivant la voie de terre, par l'isthme de Suez, Péluse et la plaine maritime qui longe la Méditerranée.

Redisons-le, Néchao ne nourrissait aucune intention hostile contre Josias et son royaume. Il lui envoya même des messagers, pour lui faire connaître le but réel de son expédition : « Ce n'est pas contre toi que je viens aujourd'hui, mais contre une maison avec laquelle je suis en guerre. Dieu m'a dit de me hâter. Ne t'oppose donc pas à Dieu, qui est avec moi, de peur qu'il ne te détruise. » Évidemment, le pharaon n'avait reçu du vrai Dieu aucune révélation qui l'engageât à attaquer l'Assyrie. Les rois païens, aussi bien en Égypte qu'à Ninive, au pays de Moab et ailleurs, consultaient leurs prétendus prophètes (simples sorciers, magiciens, etc.), avant de se lancer dans quelque grande entreprise, militaire ou autre, et ils regardaient comme venue du ciel la réponse, habituellement favorable, qu'ils en recevaient³. Josias refusa de se laisser convaincre, et prit de rapides mesures pour aller barrer le passage à l'armée égyptienne. Il agissait sans doute ainsi par délicatesse, croyant devoir demeurer fidèle jusqu'au bout au serment d'allégeance qu'il avait prêté au roi d'Assyrie, car il supposait être de taille à arrêter les Égyptiens. Il s'avança donc, avec ses troupes réunies en hâte, à travers les monts de Samarie, et il alla se poster à Mageddo, aujourd'hui *El-Ledjdjoun*, vers l'extrémité occidentale de la vaste plaine de Jezraël ou d'Esdre-

1. Il s'était proposé de recueillir sa part de l'héritage de la capitale assyrienne; il avait même voulu conquérir, dans toute son étendue, cette Syrie dont les pharaons ses prédécesseurs avaient été les maîtres huit siècles auparavant.

2. En Assyrien, *Nabou-bal-outsour*.

3. Dans la célèbre inscription de Méša, roi de Moab, on lit ces mots : « Chamos (le dieu national des Moabites) m'a dit : Prends Nébo; marche contre Corozain et prends-la. »

lon. Lorsque les Égyptiens y pénétrèrent après avoir contourné le pied du Carmel, il les attaqua. Cette plaine avait été autrefois témoin de combats tantôt glorieux, tantôt désastreux pour les Israélites : entre autres, la victoire remportée par Gédéon sur les Madianites, et la triste défaite de Saül. Cette fois encore, la bataille leur fut défavorable. Bien plus, Josias fut grièvement blessé par les archers (fig. 116) égyptiens¹, rangés en groupes serrés, comme on les voit sur les anciens monuments. Neuf cents ans auparavant, sous le pharaon

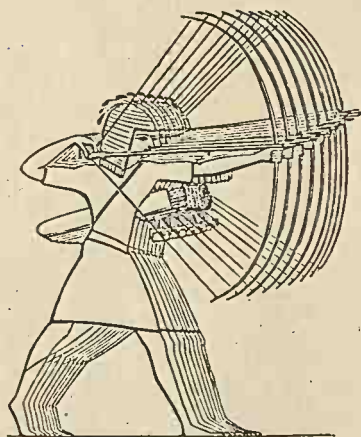


Fig. 116. — Groupe d'archers égyptiens.
(D'après Wilkinson. *Manners and Customs*, t. 1, p. 263, fig. 85.)

Thothmès III, les Égyptiens avaient déjà remporté une brillante victoire en ce même lieu, sur les princes syriens confédérés².

Josias, se sentant gravement atteint, ordonna à ses serviteurs de le retirer de la mêlée. Ils le placèrent sur un char de rechange, qui suivait le sien, et ils se dirigèrent vers Jérusalem; mais il mourut en chemin. On l'ensevelit solennellement dans un sépulcre qu'il s'était fait construire quelque temps auparavant. « Tout Jérusalem et tout Juda le pleurèrent. » Ce deuil universel de ses sujets témoigne de la vénération et de l'affection qu'ils lui portaient. En outre, sa mort était doublement affligeante, à cause de son caractère tragique³. Le récit des Paralipomènes, plus complet ici que celui des Rois,

1. Au passage II Par., xxxiv, 22, au lieu des mots « il se prépara à combattre », qu'on lit dans la Vulgate, l'hébreu porte : « il se dissimula », c'est-à-dire, selon de nombreux interprètes, « il se déguisa », comme avait fait autrefois Achab (IV Rois, xviii, 29). Les Septante ont traduit : ἐκραιτάωθη, « il se fortifia. »

2. Lehmann-Haupt, *Israel*, p. 146.

3. IV Rois, xxiii, 29, 30; II Par., xxxvi, 20-27.

nous apprend que le prophète Jérémie, qui fait à cet endroit sa première apparition dans la Bible, composa sur Josias une élégie, sans doute aussi pathétique que celle de David sur la mort de Saül et de Jonathas, et aussi douloureuse que les Thrènes ou Lamentations du même prophète¹; mais elle n'est point parvenue jusqu'à nous. Les lignes suivantes du livre des Thrènes peuvent nous donner quelque idée de son contenu :

Celui qui nous faisait respirer,
l'oint du Seigneur,
lui de qui nous disions :
Nous vivrons sous son ombre parmi les nations².

L'auteur des Paralipomènes nous apprend encore que « tous les chanteurs et toutes les chanteuses ont parlé de Josias dans leurs lamentations. » Ce détail montre que, pendant longtemps, la mémoire de la mort violente et prématurée du pieux monarque donna lieu à un deuil national, auquel le prophète Zacharie fera plus tard allusion³. Dans son « Éloge des Pères », c'est-à-dire, des plus grands et des plus saints personnages de la nation théocratique, l'auteur de l'Écclésiastique, XLIX, 1-3, a consacré à Josias ce passage remarquable :

La mémoire de Josias est un parfum aux très suaves odeurs,
composé par l'art du parfumeur.
Dans toute bouche son souvenir est doux comme le miel,
et comme la musique dans un festin.
Il réussit à amener la nation au repentir,
et il fit disparaître les horreurs de l'impiété.
Il dirigea son cœur vers le Seigneur,
et, aux jours des impies, il affermit la piété.

Avec Josias s'éteignit le dernier rayon de splendeur jeté sur le royaume de Juda par ses rois. Le Seigneur avait accordé une grâce insigne à son peuple, en mettant à sa tête un tel prince, durant une époque si triste, si mauvaise. Mais cette grâce ne fut pas mise suffisamment à profit; aussi Juda va-t-il maintenant se précipiter vers sa ruine.

Nous n'avons rien dit encore d'un grave événement qui porta la terreur, pendant quinze ans et davantage, vers la moitié du règne de Josias, dans toutes les régions de l'Asie occidentale. Nous voulons parler de l'invasion des Scythes. Ni l'auteur du IV^e livre des Rois, ni celui des Paralipomènes n'y font allusion; mais les historiens clas-

1. Nous aurons plus loin à apprécier ce beau livre.

2. Thrènes, IV, 20.

3. Zacharie, XII, 11-14. Voir aussi l'Apocalypse, XVI, 14-16.

siques, Hérodote surtout¹, en décrivent éloquemment les horreurs.

Les hordes scythes, d'origine indo-européenne, furent installées d'abord entre le Danube et le Don, dans les districts situés au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne. Tout à coup l'une d'elles, presque innombrable, se précipita sur la Médie, appelée probablement par le roi d'Assyrie Assourbanipal, qui voulait se servir d'elle pour écraser plus facilement les Mèdes, ses ennemis irréconciliables. Cyaxare, roi de Médie, venait précisément de commencer le siège de Ninive, qu'il dut abandonner, pour aller défendre ses États, gravement menacés. Les Scythes envahisseurs (fig. 117) demeurèrent longtemps sur le territoire mède, et Cyaxare ne réussit à se débarrasser d'eux qu'en recourant à la ruse et à la trahison. Il donna un grand banquet en l'honneur de leurs chefs, qu'il enivra et fit égorger. Les Mèdes se



Fig. 117. — Guerriers scythes. (D'après les anciens monuments.)

soulevèrent alors en masse, massacrèrent un grand nombre de Scythes et rejetèrent les survivants au delà du Caucase.

Cependant, la partie de ce torrent humain qui ne s'était pas attardée en Médie s'était jetée sur la Mésopotamie, de là sur la Syrie, puis sur la rive orientale de la Méditerranée, qu'elle longea du nord au sud, jusqu'à l'entrée de l'Égypte. Elle se proposait d'envahir aussi cette riche contrée; mais le pharaon d'alors, Psammétique I^{er}, qui assiégeait la ville philistine d'Azot, réussit, à grand renfort d'argent, à obtenir le départ des terribles envahisseurs. Ils remontèrent donc vers le nord; mais ils ne se retirèrent qu'après avoir pillé Ascalon et son temple d'Astarté. Pénétrèrent-ils dans l'intérieur de la Palestine et du royaume de Juda? On ne saurait le dire. Il est possible que les montagnes de ces districts les aient sauvé, comme elles l'avaient fait à l'époque des premières invasions des Assyriens dans l'Asie occidentale. Mais il semble bien que le nom de Scythopolis, « ville des Scythes », qui fut donné pendant assez long-

¹ *Hist.*, I, 103-105; IV, 64. Le nom des Scythes apparaît plusieurs fois dans la traduction des Septante et dans notre Vulgate. Cf. Judith, III, 10; II Mach., IV, 47 et XII, 29. Dans ces deux derniers passages, comme dans la mention que S. Paul fait aussi de ce peuple, le mot Scythe a plutôt la signification générale de « barbare ».



Fig. 118. — Lion qui s'éance de son fourré pour attaquer des corfs. Obélisque de Salmanasar. (British Museum.)

temps à Bethsân, localité importante, bâtie vers l'extrémité orientale de la plaine de Jezraël, soit un reste et une preuve du passage, et même de l'installation d'un certain nombre d'entre eux. Par sa situation, sa fertilité, ses eaux abondantes, cette région avait tout ce qu'il fallait pour les attirer.

On a cru découvrir aussi dans les premiers discours prophétiques de Jérémie ¹, qui décrivent la marche irrésistible et terrifiante d'un ennemi qui vient du nord contre Israël, des images qu'aurait suggérées au prophète la récente invasion des bandes scythes. Le passage qui suit est particulièrement frappant, si on le rapproche des descriptions qu'Hérodote nous a laissées des invasions des Scythes :

Publiez dans Juda et annoncez à Jérusalem;
parlez, sonnez de la trompette dans le pays.
Criez à pleine voix, et dites :
« Rassemblez-vous et allons dans les places fortes. »
Élevez un étendard du côté de Sion;
fuyez, ne vous arrêtez pas;
Car je fais venir du nord le malheur
et un grand désastre.
Un lion s'élançe de son fourré,
et le destructeur des nations est en marche (fig. 118).
Il a quitté son lieu pour ravager ton pays.
Tes villes seront désolées,
au point de n'avoir plus d'habitants.
C'est pourquoi, ceignez-vous d'un cilice,
pleurez et lamentez-vous;
car le feu de la colère du Seigneur ne se détourne pas de nous...
Voici, le destructeur s'avance comme les nuées;
ses chars sont comme un tourbillon,
ses chevaux sont plus rapides que les aigles.
Malheur à nous, car nous sommes détruits...
Tu entends, ô mon âme, le son de la trompette,
le cri de guerre.
On annonce ruine sur ruine,
car tout le pays est ravagé ²...

Il n'est pas impossible, en effet, qu'ici et en d'autres passages analogues de ses écrits, Jérémie ne se soit inspiré de ce qu'il avait vu de ses propres yeux, ou appris par oui-dire de la barbarie des Scythes. D'autre part, les invasions des Assyriens pouvaient fort bien aussi lui avoir fourni le détail de ses descriptions. Du moins, il paraît certain que lorsque, un peu plus tard, Ézéchiël représentera d'une manière générale les ennemis du peuple de Dieu sous la figure de « Gog, prince de Rosch, de Méchec et de Tubal, au pays de Magog »,

1. Jérémie, iv, 3-vi, 30. — 2. Jérémie, iv, 5-8, 13, 19, 20.

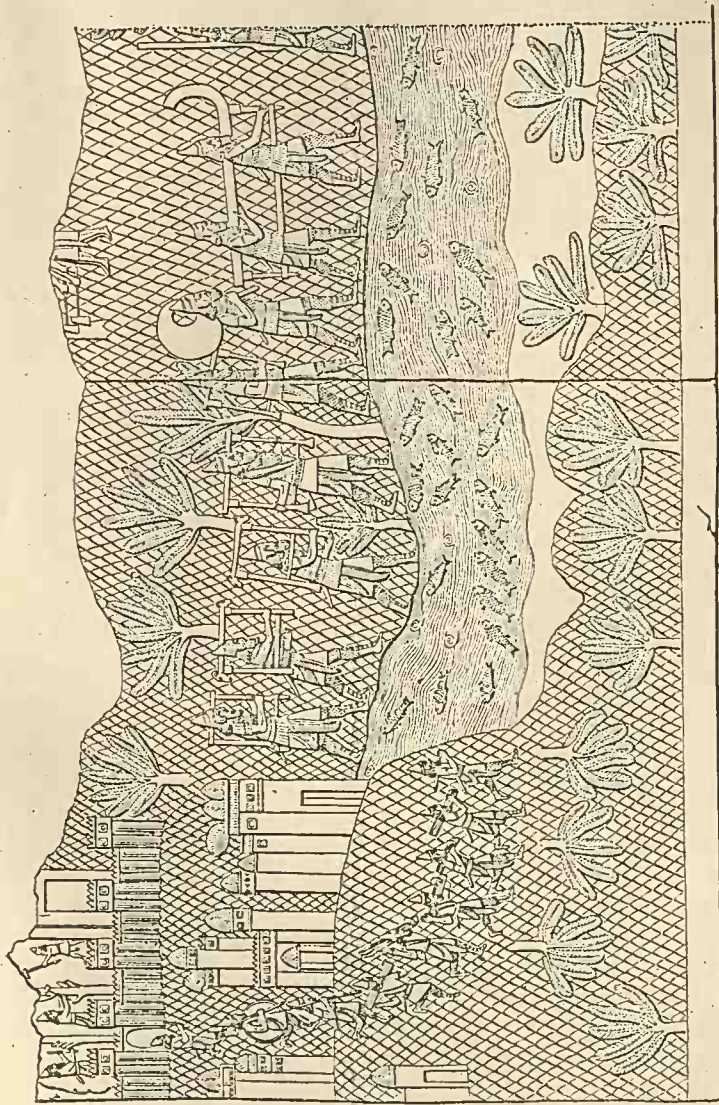


Fig. 119. — Butin emporté par les Assyriens vainqueurs. (D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 40.)

ce prince puissant et sans pitié était, dans la pensée du prophète, l'emblème des Scythes envahisseurs ¹, car le souvenir de leurs ravages et de leurs cruautés était encore présent à toutes les mémoires. Citons aussi quelques lignes de sa description. Elle est placée sur les lèvres du Seigneur lui-même, qui s'adresse directement à Gog :

Prépare-toi, tiens-toi prêt,
toi et toute la multitude rassemblée autour de toi;
sois leur chef!
Après bien des années, tu marcheras contre le pays
dont les habitants, échappés à l'épée,
auront été rassemblés d'entre beaucoup de peuples,
sur les montagnes d'Israël, longtemps désertes.
Tu monteras, tu arriveras comme l'ouragan;
tu seras comme une nuée qui va couvrir le pays,
toi, et tous les habitants,
et des peuples nombreux avec toi...
Est-ce pour piller que tu viens?
est-ce pour faire du butin que tu as rassemblé des troupes?
pour emporter de l'argent et de l'or,
pour prendre des troupeaux et des biens,
pour faire un grand butin (fig. 119)?
Tu viendras de ton pays,
des extrémités du septentrion,
toi et des peuples nombreux avec toi,
tous montés sur des chevaux,
une grande multitude, une puissante armée.
Tu t'avanceras contre Israël, mon peuple,
comme une nuée qui va couvrir le pays ?

N'est-ce pas sous ces mêmes couleurs qu'Hérodote décrivait les ravages opérés par les Scythes? « Ils passaient comme un cyclone. On les représente faisant la guerre en sauvages, errant par grandes masses dans les campagnes, ne s'attaquant pas aux villes fortes, mais arrivant à l'improviste sur les villages, pillant, incendiant, massacrant, emmenant les vaincus en esclavage, détruisant les moissons. Un Scythe (dit Hérodote, iv, 64) boit toujours le sang du premier homme qu'il a tué; il n'a droit au partage du butin que s'il apporte la tête de ses ennemis. Pour coupes ils avaient des crânes humains, garnis à l'extérieur de peaux de bœuf et dorés au dedans. Ils se faisaient des manteaux, des drapeaux, des serviettes, de peaux

1. Tel était déjà le sentiment de l'historien Josèphe, *Ant.*, I, vi, 1, et de S. Jérôme, *In Ezech.*, lib. XI. Voir aussi F. Vigouroux, *Manuel biblique*, 12^e édit., p. 751. Cette opinion est devenue générale de nos jours. Voir Bertholet, *Das Buch Hezechiel erklärt*, 1897, p. 187; Krätzschar, *Das Buch Hezechiel über setzt und erklärt*, 1901, p. 254.

2. Ézéchiel, xxxviii, 7-9; 10, 15, 16.

humaines. Leurs carquois étaient garnis, comme ornements, de mains desséchées et désossées. Ils allaient à travers les steppes d'Europe et d'Asie, d'un pays à l'autre, montés sur des chevaux rapides, traînant leur famille et leurs mobiliers sur des chariots ¹. »

X. — Les derniers prophètes du royaume de Juda ; la ruine de Ninive.

Les derniers prophètes de Juda forment une petite pléiade remarquable, dans laquelle nous relevons spécialement les noms célèbres de Nahum, d'Habacuc, de Sophonie, surtout de Jérémie, et aussi de Baruch, son secrétaire.

La Bible laisse complètement dans l'ombre la personne de Nahum, comme précédemment celle de Joël et plus tard celle de Malachie. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il était originaire d'Elkosch², probablement la localité actuelle du même nom, dans la Haute-Galilée³. L'époque où il composa son livre, placé au septième rang dans la collection biblique des Petits Prophètes, est relativement facile à découvrir. Lorsqu'il l'écrivit, Ninive était encore dans toute sa splendeur, et les Assyriens venaient d'être profondément humiliés. De plus, la célèbre cité de Thèbes (*Nô-Amôn*), dans la Haute-Égypte, avait été récemment prise et saccagée par les guerriers de Ninive⁴, et la description de cette conquête est si vivante, si détaillée, si exacte, qu'elle a dû être faite peu de temps après la destruction de la ville. Or, d'après les inscriptions cunéiformes, cette conquête assyrienne daterait de l'année 664 ou 668 avant J.-C. C'est donc vraisemblablement au règne de Manassé, aux environs de l'an 650, que remonterait l'écrit de Nahum.

Ses premiers mots indiquent clairement son sujet et son but : *Onus Ninive*, lisons-nous dans la Vulgate. L'hébreu porte, ce qui revient au même : « Oracle contre Ninive. » La prise et la ruine prochaines de la grande et puissante capitale de l'empire assyrien forme, en effet, le thème unique, thème singulièrement émouvant et admirablement traité, de la prophétie de Nahum. La menace, d'abord toute

1. A. Brou, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, in-12, 1901, p. 199, 200. Sur tout cet épisode, voir Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. III, p. 471-474.

2. Quelques auteurs identifient cette bourgade à la petite ville d'Elkousch, bâtie sur le Tigre, en face de Mossoul. Dans ce cas, Nahum aurait été l'un des Israélites déportés en Assyrie après la prise de Samarie, ou du moins un de leurs descendants. Mais ce sentiment n'est qu'une conjecture, basée d'un côté sur la ressemblance du nom des deux localités, de l'autre côté, sur le fait que Nahum a prophétisé contre Ninive et qu'il en décrit fort bien la situation.

3. Nahum, I, 12, 13; II, 12; III, 16, etc.

4. Nahum, III, 8-10.

générale, se précise de plus en plus, et éclate ensuite avec une énergie saisissante. Après avoir exposé le plan divin, justement sévère contre la ville si coupable, mais miséricordieux pour les Juifs, qui avaient eu tant à souffrir de l'orgueil et de la cruauté des Assyriens, le prophète s'applique à en décrire l'exécution intégrale. Sous les yeux du lecteur, Ninive est prise d'assaut, pillée, détruite. Nahum indique, en terminant, les causes et le caractère irrévocable de ses menaces. En tout cela, il fait preuve d'un vrai génie poétique. On ne se lasse pas d'admirer, tout particulièrement dans le texte hébreu, la vigueur du coloris, la richesse des images, l'élégance du style.

Le début du premier chapitre (1, 2-8) célèbre, en termes majestueux, la toute-puissance du souverain Juge, qui se prépare à châtier Ninive :

Le Seigneur est un Dieu jaloux et qui se venge;
le Seigneur se venge, il ressent de la colère.
Le Seigneur se venge de ses adversaires,
il garde rancune à ses ennemis.
Le Seigneur est lent à la colère;
il est grand en puissance et ne laisse rien impuni.
Le Seigneur s'avance dans la tempête et l'ouragan,
et la nuée est la poussière de ses pieds.
Il menace la mer et la dessèche,
il fait taire tous les fleuves...
Les montagnes s'ébranlent devant lui,
et les collines se fendent.
La terre se soulève devant sa face,
le monde et tous ses habitants.
Qui subsistera devant sa fureur?
qui soutiendra l'ardeur de sa colère?
Son indignation se répand comme le feu,
et les rochers se brisent devant lui.
Le Seigneur est bon;
il est un refuge au jour de la détresse,
il connaît ceux qui se confient en lui ¹.

Trois petits tableaux, extrêmement vivants, vont nous montrer Ninive attaquée, emportée d'assaut et saccagée. Premier tableau, elle est avertie qu'une puissante armée s'avance contre elle ² :

Le destructeur s'avance contre toi;
garde la forteresse;
Surveille la route, affermis tes reins,
ramasse toute ta force...
Le bouclier de ses guerriers est rouge.
ses soldats sont vêtus de pourpre.

1. Nahum, I, 2-80. — 2. Nahum, II, 1-4.

L'acier des chars étincelle au jour de la bataille,
et les lances sont agitées.
Les chars s'élancent avec furie dans les rues,
ils rivalisent de vitesse.
On croirait voir des flambeaux;
ils courent comme des éclairs.

Deuxième tableau, l'attaque, la prise et le pillage de Ninive ¹ :

Il ² se souvient de ses vaillants soldats;
mais ils trébuchent dans leur marche.
Ils s'élancent vers les murs,
on se prépare à la défense.
Les portes des fleuves s'ouvrent ³
et le palais s'écroule.
C'en est fait! Ninive est dépouillée, emmenée;
ses suivantes gémissent comme des colombes,
et se frappent la poitrine...
Pillez l'argent, pilliez l'or!
Il y a des trésors sans fin,
un amas d'objets précieux de toute espèce.
Elle est vidée, dévastée, pillée à fond.
Les cœurs sont défaillants,
les genoux chancelants,...
tous les visages pâlissent.

Troisième tableau, Ninive n'est plus; c'est le Seigneur qui l'a détruite :

Qu'est devenu le repaire des lions,
le pâturage des lionceaux,
où se retiraient le lion, la lionne, le petit du lion,
sans que personne vint les troubler?
Le lion saisissait la proie pour ses petits,
il étranglait pour ses lionnes;
il remplissait de proie ses repaires
et ses antres de dépouilles.
A toi maintenant, dit le Seigneur des armées;
je réduirai tes chars en fumée!
L'épée dévorera tes lionceaux,
j'arracherai du pays ta proie,
et l'on n'entendra plus la voix de tes messagers.

1. Nahum, II, 5-10.

2. Le roi de Ninive.

3. Depuis longtemps les béliers ennemis essayaient en vain de pratiquer une brèche dans les remparts de Ninive, extraordinairement épais, lorsque, à la suite de plusieurs orages qui s'étaient succédé rapidement, le Tigre déborda, inonda une partie de la ville et renversa les murs sur une longueur de 5 700 m.; ce qui permit aux assiégeants d'y pénétrer.

En effet, Ninive et l'empire dont elle était l'orgueilleuse capitale sont frappés à mort simultanément. Ils ne se relèveront plus :

Tes pasteurs sont endormis, roi d'Assyrie;
tes vaillants soldats gisent à terre.
Ton peuple est dispersé sur les montagnes,
et personne ne le rassemble.
Il n'y a pas de remède à ta blessure,
ta plaie est mortelle.
Tous ceux qui entendront parler de toi
battront des mains à ton sujet;
car sur qui ta méchanceté n'a-t-elle point passé ?

Nous ne nous écarterons pas de notre sujet, tant Ninive a été mêlée, depuis de longues années déjà, à l'histoire du peuple de Dieu, en ajoutant ici quelques détails sur sa structure et ses fortifications au moment où elle fut attaquée par les Chaldéens de Nabopolassar, les Mèdes de Cyaxare et le groupe de Scythes que ce dernier avait pris à sa solde. Nous les empruntons à un excellent résumé d'une description plus longue, donnée par M. Maspero ². « Ninive était moins une ville qu'une vaste agglomération de grandes cités, ayant chacune ses murs, sa citadelle, ses temples, ses palais, et se rejoignant les unes les autres par leurs faubourgs... L'ensemble pouvait avoir 90 kilomètres de circonférence. C'était un immense camp retranché, occupant le triangle formé (à l'ouest) par le Tigre, (à l'est) par le Zab supérieur, (au sud) par le mont *Makloul* ³. Une ceinture de villes fortes l'entourait de tous côtés. A l'est, sur le Tigre, était Ninive proprement dite ⁴; elle avait une ceinture irrégulière de 11 kilomètres de tour. Les palais royaux, sur deux collines, dominaient la rive gauche, comme deux citadelles. Au pied s'alignaient les quais en brique et en pierre, où Sennachérib avait endigué le fleuve. De l'autre côté de la ville, le même roi avait comme entassé les obstacles : un premier mur de 5 kilomètres, puis un fossé, puis deux demi-lunes, puis un double rempart de 4 000 mètres.

« L'intérieur de la ville avait été successivement embelli par les rois, surtout par Sennachérib. Il avait redressé les rues et détourné deux rivières pour fournir de l'eau; il s'était construit un superbe palais, qui couvrait plus de deux hectares, entouré de remparts crénelés et de châtelets fortifiés, avec des poutres en cèdre, en santal, incrustées d'ivoire et de pistachier; les murs à l'intérieur étaient

1. Nahum, III, 18, 19.

2. A. Brou, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, in-12, 1901, p. 201-203; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 466-471.

3. Les deux fleuves se rejoignent au sud, formant la pointe du triangle.

4. Son nom assyrien était *Ninouâ*.

couverts de bas-reliefs et d'inscriptions. Un autre palais de marbre, à côté, contenait ses trésors. Asarhaddon et Assurbanipal eurent aussi leurs palais à Ninive. Ce dernier y avait une immense bibliothèque, en livres de briques.

« A 20 kilomètres au nord était *Dour-Sourrakôni*, aujourd'hui Khorsabad, avec son enceinte de 5 à 6 kilomètres, et son palais construit par Sargon. Une suite non interrompue de petites villes, unies les unes aux autres par des canaux, la joignait à Ninive. En descendant le Tigre, à 35 kilomètres au sud de Ninive, on rencontrait Kalath, aujourd'hui *Nimroûd*, où avaient eu leurs palais (les rois) Assurnasir-habal, Salmanasar III, Téglat-Phalasar IV et Asarhaddon. Dans l'intervalle, la plaine était couverte d'habitations. Aujourd'hui encore, une foule de monticules trahit la présence de ruines amoncelées. Tout cela ne formait avec Ninive qu'une ville énorme où les habitations, les temples, les palais, alternaient avec des prés, d'immenses jardins et des champs. Là s'engouffraient les rapines des Assyriens. Sennachérib y revint un jour de Chaldée, avec 203 000 hommes, 7 200 bêtes de somme, 5 300 chevaux, 70 000 bœufs et 600 000 moutons. Quel antre ne fallait-il pas pour entasser toutes ces dépouilles! »

Disons maintenant quelques mots de la prise de Ninive, quelques mots seulement, car les documents babyloniens sont presque muets à ce sujet¹. Nous avons vu précédemment que Cyaxare, roi des Mèdes, avait une première fois mis le siège devant la capitale assyrienne, mais que les Scythes, appelés par son roi, étaient venus à temps pour refouler les assiégeants. Néanmoins Cyaxare n'avait pas renoncé à son projet, attiré qu'il était par tant de richesses, entassées depuis plusieurs siècles dans Ninive. Pour être plus sûr de remporter cette fois une complète victoire, il trouva, dit le prisme de Nabonide, un aide et un allié dans Nabopolassar, roi de Babylone, et, pour sceller l'alliance, Cyaxare donna l'une de ses filles, Amytis, en mariage à Nabuchodonosor, fils et héritier de Nabopolassar. L'an 608 avant J.-C., les troupes médo-babyloniennes entourèrent ensemble les remparts de Ninive. Nous n'avons aucun détail sur le siège, qui se prolongea pendant deux ans. Nous ne connaissons pas même avec certitude le nom du dernier roi d'Assyrie. Suivant l'ancien historien Abydène, il se serait appelé Sarakos, et ne serait autre que le *Sin-schar-ischkoûm* des inscriptions cunéiformes, petit-fils d'Assurbanipal. On raconte « qu'après avoir tout épuisé, munitions, vivres et soldats, il prit son parti en roi, et se brûla vif dans son palais avec ses enfants et ses femmes, plutôt que de tomber vivant aux mains

1. Seule, l'inscription du prisme de Nabonide, découverte par le P. Scheil, nous fournit quelques brèves informations.

des vainqueurs¹. » Comme Nahum l'avait prédit, Dieu intervint directement, par une formidable inondation, pour châtier la cité dont la domination vraiment féroce avait fait couler tant de sang et tant de larmes, dans toute l'Asie occidentale, et particulièrement en Palestine. « Ninive à bas, il n'y avait plus d'Assyrie². » Sa ruine avait été si complète que, « deux siècles plus tard, on ne s'inquiéta plus de connaître son site exact, et une armée grecque³ défila presque à l'ombre de ses remparts démantelés, sans soupçonner qu'elle avait sous les yeux tout ce qui subsistait de la ville où Sémiramis avait trôné dans sa gloire » (fig. 120). Au Moyen Age une petite ville arabe, Mossoul, fut fondée en face de l'emplacement de Ninive, sur la rive droite du Tigre⁴. Mais personne ne songea à ressusciter Ninive. Détruite en 606 avant J.-C.⁵, elle n'a été retrouvée qu'environ deux mille cinq cent soixante ans plus tard⁶. L'empire assyrien avait duré plus de six siècles. Si, au moment où Ninive disparaît de l'histoire, « nous lui demandons autre chose que des conquêtes, nous n'apercevons rien chez elle qu'elle n'ait emprunté au dehors. Elle a tout reçu de la Chaldée, sa civilisation, ses mœurs, le matériel de ses industries et de son agriculture, sa littérature scientifique et religieuse; une seule chose lui appartient en propre, la tactique de ses généraux et l'excellence de ses soldats. Le jour où elle eut conscience de sa vigueur, elle ne vécut que pour la guerre et pour la rapine⁷, » et elle se mit à ravager le monde. Mais elle finit par s'épuiser aussi elle-même, et elle périt misérablement, comme Isaïe l'avait depuis longtemps prédit⁸.

« Dans toute l'histoire du monde, on ne trouve pas de catastrophe qui égale la destruction de l'empire assyrien. Aucun peuple n'a jamais été aussi totalement détruit que celui d'Assyrie. Juste châtement des

1. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. III, p. 485; Abydène, dans Müller-Didot, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. IV, p. 282, 283. Quelque temps auparavant, le prince assyrien *Schamas-samoukin*, gouverneur de Babylone et révolté contre son frère, le roi Assourbanipal, s'était donné la mort de la même manière, se voyant sur le point d'être pris. Crésus, roi de Lydie, suivit aussi cet exemple, soixante ans plus tard.

2. Maspero, *op. cit.*, p. 485, 486.

3. Celle des « Dix Mille ». Voir Xénophon, *Anabasis*, III, IV, 1.

4. C'est maintenant une grande ville de 50 000 habitants.

5. En 608 selon d'autres; la date n'est pas absolument certaine.

6. La gloire d'avoir fait le premier cette découverte revient à un Français, Émile Botta, agent consulaire à Mossoul. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. I, p. 654-655; Botta, *Monuments de Ninive*, 1849; Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, 1866-1869. D'autres Français et plusieurs Anglais, parmi lesquels J. Oppert, Henry Layard, Rawlinson, le P, Scheil, se sont fait un nom et ont enrichi la science historique, en continuant les fouilles si heureusement commencées.

7. Maspero, *loc. cit.*, p. 486.

8. Isaïe, X, 5-9.

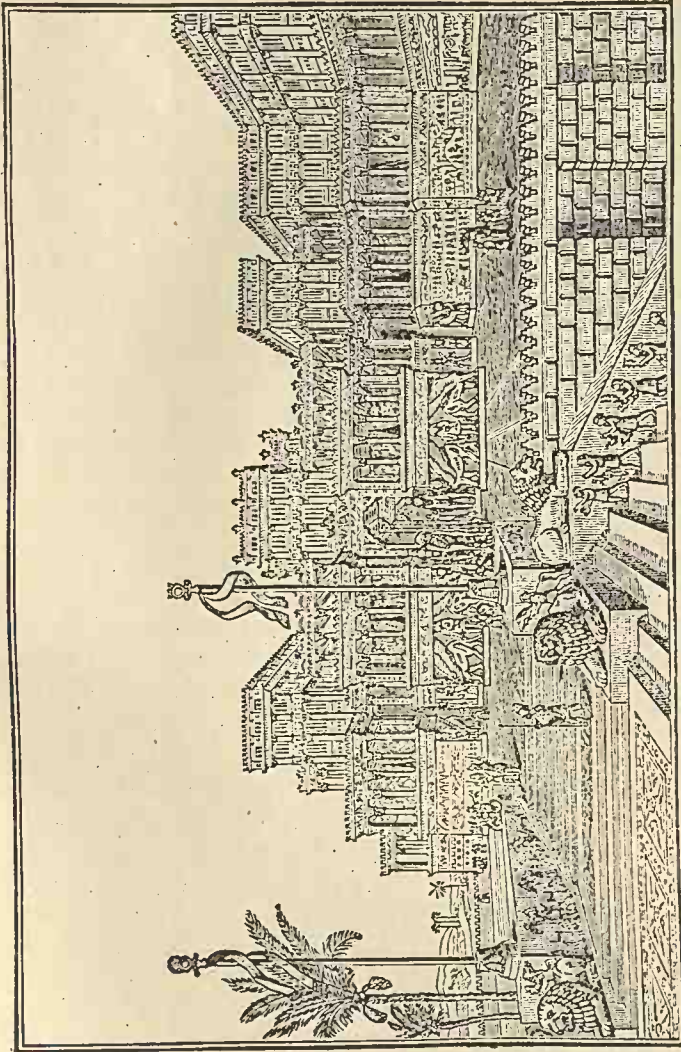


Fig. 120. — Le palais de Sennachérib. Essai de reconstitution. (D'après Layard, *Discoveries, frontispice.*)

abominations qu'il avait commises pendant des siècles entiers¹. » Deux grands royaumes sortirent simultanément de ses ruines : la Babylonie et la Médie, qui n'avaient eu jusqu'alors qu'une existence et une indépendance troublées, imparfaites. « En dehors des provinces qu'il possédait déjà, Nabopolassar garda la suzeraineté sur la plaine basse de l'Élam, sur les districts de la Mésopotamie qui longent l'Euphrate, sur la Syrie, sur la Palestine, sur la plupart des contrées où l'histoire s'était mue jusqu'alors. » Cyaxare s'attribua, de son côté, « l'Assyrie propre et ses dépendances du haut Tigre; il se réserva surtout les régions presque vierges du nord et de l'est, dont les habitants venaient à peine de s'éveiller à la vie politique². »

Fait remarquable et d'ailleurs très naturel : après la conquête de Ninive, les deux rois alliés et leurs soldats eurent une conduite très différente. « Les Babyloniens refusèrent de participer au pillage des temples, et on en comprend facilement le motif. En réalité les dieux de Ninive et de l'Assyrie étaient au fond les leurs; ils voulurent donc leur donner cette marque de respect. Les Mèdes n'éprouvèrent pas les mêmes scrupules. « Leur roi, l'intrépide, anéantit les sanctuaires des divinités d'Assur en leur entier, et aussi les villes d'Akkad qui s'étaient montrées hostiles... Il détruisit leurs lieux saints et n'en laissa subsister aucun; il dévasta leurs cités et il les désola ainsi qu'un ouragan³ ».

Sophonie nous apprend, dans le titre même de son livre, qu'il prophétisa « aux jours de Josias, fils d'Amon, roi de Juda », et très vraisemblablement dans la première partie du règne de ce saint roi, car la véhémence avec laquelle il décrit le triste état moral du royaume donne à supposer que Josias n'avait pas encore exécuté ses réformes. Nous pouvons préciser davantage: D'après les passages 1, 4-5 et 8-9, les pratiques idolâtriques ou superstitieuses en l'honneur de Baal, des astres et d'autres divinités païennes, avaient lieu très ouvertement à Jérusalem; ce qui nous porte entre la douzième et la dix-huitième année du règne de Josias⁴. En outre, le prophète, II, 3, suppose clairement que Ninive n'a pas encore été détruite. Sophonie trace en quelques mots sa généalogie personnelle, en remontant à la quatrième génération. Il était « fils de Chusi, fils de Godolias, fils d'Amarias, fils d'Ézéchias; » et il n'est pas douteux que ce dernier nom ne désigne le roi Ézéchias; de sorte que le prophète appartenait à la famille royale.

Le sujet traité se dédouble; le début du livre, I, 2-18, est tout entier à la menace; ses derniers versets, III, 9-20, sont tout à la promesse.

1. Cornill, *Histoire du peuple d'Israël*, trad. anglaise, p. 139.

2. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 486.

3. Prisme de Nabonide. Voir Maspero, *loc. cit.*, p. 485.

4. Cf. IV Rois, xxiii, 4, 5.

Entre ces deux parties, II, 1-III, 8, nous lisons une exhortation pressante du prophète, à travers laquelle la menace retentit encore. Malgré tout l'intérêt que présente ce petit livre, on peut dire qu'il manque d'originalité, car il abonde en réminiscences empruntées aux prophètes antérieurs. Voici quelques-uns des passages les plus remarquables :

Je détruirai tout sur la face de la terre,
dit le Seigneur.
Je détruirai les hommes et les bêtes,
les oiseaux du ciel et les poissons de la mer,
les objets de scandale, avec les pécheurs.
J'exterminerai les hommes de la face de la terre,
dit le Seigneur.
J'étendrai ma main sur Juda,
et sur tous les habitants de Jérusalem;
j'exterminerai de ce lieu les restes de Baal,
les noms de ses ministres, avec les prêtres;
ceux qui se prosternent sur les toits devant l'armée du ciel¹...
ceux qui se sont détournés du Seigneur,
et ceux qui ne recherchent pas le Seigneur,
qui n'essaient pas de le trouver².

Le tableau qui suit est vraiment tragique. Il annonce la proximité et décrit le caractère effroyable des châtiments divins :

Le grand jour du Seigneur est proche;
il est proche et il arrive rapidement.
La voix du jour du Seigneur (retentit);
là le héros pousse des cris amers.
Ce jour est un jour de colère,
un jour d'affliction et d'angoisse,
un jour de dévastation et de ravage,
un jour de ténèbres et d'obscurité,
un jour de nuages et d'ouragan,
un jour où retentiront la trompette et les cris de guerre
contre les villes fortes et les tours élevées.
Je mettrai les hommes dans l'angoisse,
et ils marcheront comme des aveugles,
parce qu'ils ont péché contre le Seigneur...
Ni leur or ni leur argent ne pourront les délivrer
au jour de la colère du Seigneur³.

Nous manquons de renseignements précis sur l'origine et sur le ministère d'Habacuc. En tête de son livre, il ne prend pas d'autre titre que celui de « prophète ». Il est certain que ce petit livre si

1. Les astres.

2. Sophonie, I, 2-6. — 3. Soph., I, 14-18.

vibrant fut composé avant l'invasion des Chaldéens sur le territoire de Juda, l'an 606 avant J.-C., puisqu'elle en forme précisément le thème principal. D'un autre côté, comme Habacuc ne fait aucune allusion à l'idolâtrie lorsqu'il adresse des reproches à ses compatriotes, on peut supposer qu'il a écrit et prophétisé après la réforme religieuse de Josias, vers 620. Son livre a deux parties très distinctes. La première nous fait entendre un dialogue émouvant qui a lieu entre le Seigneur et le prophète, et qui contient ce sombre oracle : Le Dieu d'Israël se prépare à infliger, par l'intermédiaire des Chaldéens, un grave châtiment à son peuple dégénéré, I, 2-17; ce même Dieu punira plus gravement encore les Chaldéens, idolâtres de leur propre puissance, II, 1-20. La seconde partie, III, 1-9, consiste en un poème lyrique d'une grande beauté, dans lequel nous voyons le Seigneur faire son apparition, pour anéantir les pécheurs et pour sauver les bons. Comme écrivain, Habacuc se distingue par la hardiesse de la composition, la sublimité des pensées, la majesté de la diction. Au point de vue théologique, c'est à lui que nous devons la proposition célèbre, « Le juste vit de la foi » (II, 4), si admirablement développée par saint Paul, surtout dans ses épîtres aux Romains et aux Galates.

Dieu prend la parole, pour déclarer son dessein bien arrêté de punir son peuple, si coupable :

Jetez les yeux sur les nations, regardez,
et soyez saisis d'étonnement, de frayeur.
Car je vais faire, de vos jours, une œuvre
que nul ne croira quand elle sera racontée.
Voici, je vais susciter les Chaldéens,
peuple cruel et impétueux,
qui parcourt de vastes étendues de territoire,
pour s'emparer de demeures qui ne sont point à lui.
Il est terrible, effroyable;
de lui seul viennent son droit et sa puissance.
Ses chevaux sont plus rapides que les léopards,
plus agiles que les loups du soir...
Ses cavaliers arrivent de loin;
ils volent comme l'aigle qui fond sur sa proie.
Ils viennent tous au butin;
leurs regards avides se portent en avant,
et ils rassemblent les prisonniers comme du sable...
Ce peuple se rit de toutes les forteresses;
il entasse de la terre, et il les prend...
Sa force à lui, voilà son Dieu¹.

Nous citerons presque en entier l'ode lyrique d'Habacuc. Elle

1. Habacuc, I, 5-11.

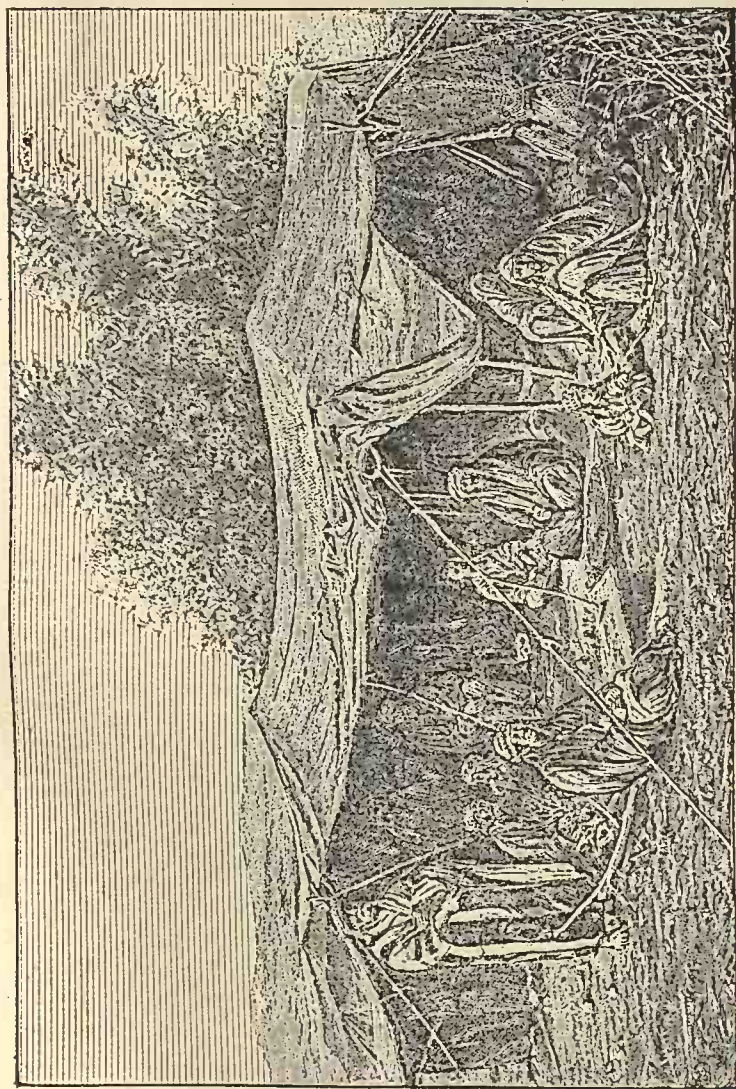


Fig. 121. — Tentes arabes. (D'après une photographie.)

décrit d'abord l'apparition majestueuse, effrayante, du Dieu vengeur :

Dieu vient de Théman,
et le Saint, de la montagne de Pharan ¹.
Sa majesté a couvert les cieux,
et la terre a été remplie de sa gloire.
C'est comme la splendeur de la lumière,
des rayons sortent de ses mains;
là se cache sa puissance...
Il s'arrête, et (d'un coup d'œil) il mesure la terre;
il regarde, et il fait trembler les nations.
Les montagnes séculaires se brisent,
les collines antiques s'abaissent...
J'ai vu dans la détresse les tentes (fig. 121) de l'Éthiopie;
les tentes de Madian sont dans l'épouvante.
Le Seigneur est-il irrité contre les fleuves?
est-ce contre les fleuves que s'enflamme votre colère ²,
contre la mer que se déchaîne votre indignation,
pour que vous soyez monté sur vos coursiers,
sur votre char de triomphe?
Votre arc sort de son fourreau,
de la terre entr'ouverte vous faites jaillir des fleuves.
Les montagnes vous ont vu et elles tremblent,
des masses d'eau se précipitent.
L'abîme fait retentir sa voix,
il lève ses mains en haut ³.
Le soleil et la lune s'arrêtent dans leur demeure,
à la lumière de tes flèches qui partent,
à l'éclat de ta lance qui brille ⁴.
Vous parcourez la terre dans votre fureur,
vous écrasez les nations dans votre colère.
Vous êtes sorti pour délivrer votre peuple,
pour délivrer votre Oint.
Vous brisez le faite de la maison du méchant,
vous la ruinez de fond en comble...

Le poète va maintenant décrire les sentiments soulevés dans son âme par cette soudaine intervention du Seigneur : sentiments d'effroi, et de tristesse, à cause du ravage de sa chère patrie; sentiments de confiance en Dieu, sa foi reprenant bientôt le dessus pour chasser l'inquiétude :

1. *Théman* désigne la partie la plus méridionale de l'Idumée; *Pharan*, la région montagneuse et sauvage qui s'étend au sud de la Palestine cisjordanienne.

2. Le poète interpelle familièrement le Seigneur, pour lui demander le but de son apparition sur la terre.

3. La mer effrayée, lancée en haut d'énormes vagues.

4. Les flèches et la lance figurent les éclairs de l'orage que Dieu a déchaîné.

J'ai entendu, et mes entrailles se sont émues,
à cette voix mes lèvres frémissent;
la carie entre dans mes os,
et mes genoux chancellent.
Car je dois attendre, impuissant, le jour de la détresse,
où l'opresseur montera contre mon peuple.
Car le figuier ne fleurira pas,
et la vigne ne produira rien;
le fruit de l'olivier manquera,
et les champs ne donneront pas de nourriture.
Il n'y aura plus de brebis dans la bergerie,
plus de bœufs dans l'étable.
Et pourtant, je veux me réjouir dans le Seigneur,
tressaillir de joie dans le Dieu de mon salut.
Le Seigneur Dieu est ma force;
il rend mes pieds semblables à ceux des biches,
il me fait marcher sur les hauteurs ¹.

Jérémie, dont nous avons salué la première apparition dans l'histoire du peuple de Dieu, à l'occasion de la mort de Josias, a joué un rôle des plus importants et des plus salutaires envers le royaume de Juda, aux derniers jours de son existence. Il mérite d'être rangé parmi les « grands prophètes », non seulement à cause de l'étendue de ses écrits, mais davantage encore, parce qu'il a rendu à ses compatriotes des services éminents, à une époque particulièrement difficile et douloureuse. Ses actes ne sont pas moins à admirer que ses pages inspirées.

Grâce aux détails biographiques dont le livre de ses oracles est tout parsemé, nous connaissons sa vie et son âme beaucoup mieux que celles des autres prophètes. Il appartenait à la famille sacerdotale et était né à Anatoth, aujourd'hui Anata, village situé au nord-est et à environ 5 kil. de Jérusalem. Il inaugura son ministère durant la treizième année du règne de Josias (628 ou 629 avant J.-C.), et il eut à l'exercer parmi des difficultés de tout genre, pendant plus de quarante ans, « jusqu'à la fin de la onzième année de Sédécias, fils de Josias, roi de Juda, jusqu'à l'époque où Jérusalem fut emmenée en captivité ², » en 588. Nous avons eu le droit de conjecturer que Jérémie fut l'un des conseillers les plus influents et les plus respectés de Josias. La suite de cette histoire décrira la part très active qu'il prit aux affaires et aux souffrances de sa nation.

1. Les hauteurs de la délivrance, par contraste avec la vallée profonde de la tribulation.

2. Jérémie, I, 2, 3. Il vit donc passer cinq rois sur le trône de Juda : Josias pendant dix-huit ans, Joachaz pendant trois mois, Joakim pendant onze ans, Joachin pendant trois mois, Sédécias pendant onze ans. Cf. IV Rois, xxiii, 31, 36; xxiv, 8-18.

Dès le début de son principal écrit, le livre de ses prophéties¹, il légitime en quelque sorte son mandat, en racontant de quelle manière Dieu lui avait confié sa mission et intimé ses ordres.

La parole du Seigneur me fut adressée en ces termes : « Avant que je t'eusse formé dans les entrailles de ta mère, je te connaissais, et avant que tu fusses sorti de son sein, je t'avais consacré et je t'avais établi prophète des nations. » Je répondis : « Ah ! Seigneur Dieu, je ne sais point parler, car je suis un enfant². » Le Seigneur me dit : « Ne dis pas, je suis un enfant, car tu iras vers tous ceux auprès desquels je t'enverrai, et tu diras tout ce que je t'ordonnerai. Ne les crains pas, car je suis avec toi pour te délivrer, » dit le Seigneur. Puis le Seigneur étendit sa main et toucha ma bouche ; et le Seigneur me dit : « Voici que je mets mes paroles dans ta bouche ; voici que je t'établis aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, pour que tu arraches et que tu abattes, pour que tu ruines et que tu détruises, pour que tu bâtisses et que tu plantes. »

Quatre verbes pour exprimer le côté négatif du ministère de Jérémie ; deux verbes seulement pour en marquer la partie positive. Cela déjà est douloureusement significatif. Toute la suite du livre de Jérémie, comme toute la suite de sa vie, est un commentaire vivant de ces paroles : c'est à travers la terreur et les ténèbres que le prophète passera aux bénédictions de la Nouvelle Alliance et du Messie, et c'est rarement qu'il aura ainsi le bonheur de bâtir et de planter. Par les reproches perpétuels, les menaces sans fin qu'il devra adresser au nom du Seigneur à son peuple, gravement coupable et incorrigible, il aura presque toujours à proclamer bien haut le châtement qui devait, sous ses yeux, frapper à mort le royaume de Juda. Pour son âme tendre et aimante, sensible à l'excès, un tel rôle ne pouvait être que très pénible en lui-même. Il fut rendu plus pénible encore par l'hostilité, la haine, et les persécutions dont ce prophète, si dévoué à sa patrie, mais qui lui prédisait à tout instant la ruine, devint promptement l'objet. Regardé comme traître à la nation, il eut à subir, de la part de ses concitoyens d'Anatoth, de la part des grands dont il dénonçait les vices, de la part des prêtres et des faux prophètes, de la part du roi Joachaz, de mauvais traitements de tout genre. Il fut plus d'une fois insulté, frappé, menacé de mort, et même jeté un jour dans une citerne boueuse, où l'on voulait le laisser mourir.

Ses souffrances furent donc très grandes, bien qu'il fût consolé par le respect et l'affection des meilleurs de ses compatriotes. Mais

1. Jérémie, 1, 4-10. Nous parlerons plus tard du petit livre des *Thrènes* ou *Lamentations* de Jérémie, et de sa *Lettre* aux Juifs captifs à Babylone et en Chaldée.

2. Le mot hébreu *na'ar* est très élastique et peut désigner un jeune homme de vingt ans et plus.

son zèle et son courage ne furent jamais ébranlés; jusqu'au dernier instant il demeura le fidèle serviteur de son Dieu, auquel il exposait ses difficultés et ses peines, comme autrefois Moïse, avec une pieuse familiarité :

Vous m'avez séduit, Seigneur, et j'ai été séduit, lui disait-il un jour, en faisant allusion à la mission qui lui avait été confiée; vous avez été plus fort que moi et vous avez vaincu. Il y a déjà longtemps que je parle, et que je crie contre l'iniquité, et que je prédis la ruine, et la parole du Seigneur est devenue pour moi un sujet d'opprobre et de risée tout le jour. Et j'ai dit : « Je ne me souviendrai plus de lui, et je ne parlerai plus en son nom... » Mais le Seigneur est avec moi comme un guerrier puissant¹.

Ce divin et tout-puissant Guerrier n'abandonna pas son vaillant prophète, qu'il avait d'ailleurs établi dès le premier jour, « comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain contre les rois de Juda, contre ses chefs, contre ses prêtres et contre le peuple du pays. » « Ils te feront la guerre, avait ajouté le Seigneur, mais ils ne te vaincront pas, car je suis avec toi pour te délivrer². »

Le livre des prophéties de Jérémie se divise en trois parties, dont deux se rapportent à la nation théocratique, et une aux nations païennes. La première, II, 1-XXXIII, 26, est composée tout entière de discours prophétiques, dont le thème constant est que Dieu a décrété irrévocablement la ruine de l'État juif, ses crimes ayant été si nombreux et si graves. La deuxième partie, XXXIV, 1-XLV, 5; contient une narration, tantôt historique, tantôt prophétique, des derniers événements du royaume de Juda³. La troisième, XLVI, 1-II, 64, est consacrée à des oracles dirigés successivement contre l'Égypte, les Philistins, les Moabites, les Ammonites, les Édomites, les Syriens de Damas, les Cédarènes, le royaume d'Azor, les Élamites, Babylone et les Chaldéens.

Le livre entier a un cachet tellement personnel et reflète si bien le caractère de Jérémie, que la critique rationaliste elle-même s'est trouvée presque désarmée devant lui. Nous l'avons dit, presque partout c'est le reproche, la menace, et, par suite de l'impressionnabilité extraordinaire du prophète, c'est la désolation, la « plainte qui ne s'épuise jamais ». De là, une certaine monotonie, et aussi un style généralement simple et sans beaucoup d'ornements. Cela tient aux sujets mêmes que Jérémie avait à traiter, car il n'y a rien de plus monotone que les larmes, les soupirs et les gémissements, et l'on ne songe guère à se parer quand on est en deuil. Pour le même motif, Jérémie manque souvent de concision; mais il ne manque ni d'art ni de force dans son langage, et ses oracles contre les païens renferment

1. Jérémie, xx, 7, 8, 9, 11. — 2. Jérémie, I, 18, 19.
3. Nous lui ferons bientôt plus d'un emprunt.

de vraies beautés littéraires. Il excelle à peindre les sentiments délicats et pathétiques. Du reste, son époque était loin d'être l'âge d'or de la littérature hébraïque.

Parmi ses prophéties, il en est de plus particulièrement remarquables. Si Jérémie ne s'est point lassé de prédire que l'heure où commencerait la captivité de Babylone était proche, il en a aussi prophétisé la durée, et par conséquent la fin : elle ne devait se prolonger que pendant soixante-dix ans¹; le Seigneur ramènerait ensuite les exilés en Palestine et rétablirait sa nation. Quoique plein d'ombres, le livre de notre prophète, nous ouvre aussi des horizons christologiques lumineux et joyeux. Il décrit tour à tour le bonheur des jours du Messie², la nouvelle Alliance qui sera contractée entre Dieu et son peuple³, la personne même du Messie, fils de David⁴. En outre, comme prédicateur sincère et énergique de la vérité, persécuté injustement et indignement par son propre peuple, Jérémie a été une figure frappante de l'« Homme de douleurs », du *Christus patiens*. Si ses contemporains ne l'ont pas estimé à sa juste valeur, il a été plus tard l'objet d'une grande vénération de la part des Juifs⁵, à tel point, qu'ils supposèrent à plusieurs reprises que Jésus n'était autre que Jérémie ressuscité⁶.

Nous nous contenterons de citer quelques passages des prophéties de Jérémie, comme spécimens de son genre et de son style :

Protestation vigoureuse contre les pratiques idolâtriques.

Comme un voleur est confus lorsqu'il est surpris,
ainsi seront confus les gens de la maison d'Israël,
eux, leurs rois, leurs chefs,
leurs prêtres et leurs prophètes.

Ils disent au bois : « Tu es mon père, »
et à la pierre : « Tu m'as donné la vie. »

Ils m'ont tourné le dos et ils ne me regardent pas;
puis, quand ils sont dans l'affliction, ils disent :
« Levez-vous, sauvez-nous! »

Où sont tes dieux, que tu t'es faits?
Qu'ils se lèvent, s'ils peuvent te sauver⁷!

Comme les prophètes antérieurs, Jérémie proteste avec énergie contre la vaine et superstitieuse confiance qui faisait supposer à ses compatriotes qu'à lui seul le temple de Jérusalem pouvait les sauver, sans la pratique de la vertu, sans l'obéissance aux lois divines.

Parole qui fut adressée à Jérémie de la part du Seigneur en ces termes :

1. Jérémie, xxv, 1-14. — 2. Jérémie, iii, 14-18; xxiii, 3-8; xxx, 8-24. — 3. xxxi, 31-37. — 4. xxiii, 5-8; xxxiii, 14-18. Etc. — 5. Ecclésiastique, xliix, 8, 9; II Maccabées, ii, 1 et xv, 14, 15. — 6. S. Matth., xvi, 14; S. Jean, i, 21. — 7. Jérémie, ii, 26-28.

Place-toi à l'entrée de la maison du Seigneur,
et là, publie cette parole,
et dis : « Écoutez la parole du Seigneur,
vous tous, hommes de Juda, qui entrez par ces portes,
pour vous prosterner devant le Seigneur.
Ainsi parle le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël :
Réformez vos voies et vos œuvres,
et je vous laisserai habiter dans ce lieu.
Ne vous fiez pas à des espoirs trompeurs,
en disant : C'est ici le temple du Seigneur,
le temple du Seigneur, le temple du Seigneur !
Si vous réformez vos voies et vos œuvres,
si vous pratiquez mutuellement la justice,...
si vous n'allez pas après d'autres dieux,...
alors je vous laisserai habiter dans ce lieu,
dans le pays que j'ai donné à vos pères.
Mais voici, vous vous fiez à des espoirs trompeurs,
qui ne vous serviront de rien.
Voler, tuer, commettre l'adultère,
jurer faussement, brûler de l'encens à Baal;...
puis vous venez vous prosterner devant moi,
dans cette maison où mon nom est invoqué,
et vous dites : Nous sommes sauvés!...
Est-elle donc pour vous une caverne de voleurs,
cette maison où mon nom est invoqué ? »

Exemple des amères lamentations du prophète ² :

Ainsi parle le Seigneur des armées :
« Cherchez, et qu'elles viennent, appelez les pleureuses ³,
Envoyez vers les femmes habiles et qu'elles viennent;
qu'elles se hâtent de dire sur nous une plainte!
Que les larmes tombent de nos yeux,
que l'eau coule de nos paupières!
Car des cris lugubres se font entendre de Sion :
Nous sommes détruits, couverts de honte;
il nous faut abandonner notre pays;
nos demeures ont été renversées.
Femmes, écoutez la parole du Seigneur,
et que votre oreille saisisse ce que dit sa bouche.
Apprenez à vos filles des chants lugubres,
enseignez-vous les unes aux autres des lamentations.

1. Jérémie, vi, 1-11. — 2. ix, 17-22.

3. On nommait ainsi les femmes qui faisaient le métier de pleurer sur les morts, et qui, « les cheveux épars, la poitrine dénudée, invitaient en chantant, les passants à se lamenter » (S. Jérôme). Dans toutes les villes et bourgades de la Palestine, on en trouve encore de très habiles à proférer ces lamentations, en partie traditionnelles, en partie improvisées, qui font l'éloge du défunt.

Car la mort est montée par nos fenêtres,
elle a pénétré dans nos palais.
Elle extermine les enfants dans les rues,
et les jeunes gens sur les places publiques.
Dis : Ainsi parle le Seigneur :
Les cadavres des hommes tomberont
comme du fumier sur les champs,
comme les javelles derrière le moissonneur,
et personne ne les ramassera. »

Mais nous avons dit que tout n'est pas tristesse et complainte chez notre prophète. Le passage qui suit en fournit la preuve; il se rap-



Fig. 122. — Pleureuses égyptiennes répandant de la poussière sur leur tête en signe de deuil.
(D'après Wilkinson, *Manners and Customs*, 2^e édit., t. I, p. 167.)

porte d'abord à la fin de la captivité de Babylone, puis à l'institution de la nouvelle Alliance. C'est le Seigneur qui parle :

Je t'ai aimée d'un amour éternel;
c'est pourquoi je te conserve avec bonté.
Je te rétablirai et tu seras rétablie,
vierge d'Israël¹.
Tu seras encore parée de tes tambourins,
et tu sortiras au milieu des danses joyeuses.
Tu planteras encore des vignes sur les montagnes de Samarie;
les planteurs planteront et récolteront.
Car le jour vient où les gardes crieront, sur les monts Ephraïm :
« Levez-vous, montons à Sion vers le Seigneur notre Dieu. »
Car ainsi parle le Seigneur :

1. Gracieuse métaphore, fréquemment employée par les prophètes, pour désigner la nation théocratique.

Poussez des cris de joie au sujet de Jacob;
éclatez d'allégresse à la tête des nations.
Élevez vos voix, chantez et dites :
« Seigneur, délivrez votre peuple, le reste d'Israël. »
Voici, je les ramènerai du pays du Nord,
je les rassemblerai des extrémités de la terre...
C'est une grande multitude qui revient ici...
Je les conduis sur des torrents d'eau,
par un chemin uni où ils ne chancelleront pas.
Car je suis un père pour Israël,
et Éphraïm est mon premier-né.
Nations, écoutez la parole du Seigneur,
et annoncez-la aux îles lointaines.
Dites : « Celui qui a dispersé Israël le rassemblera,
il le gardera comme le pasteur garde son troupeau.
Car le Seigneur rachète Jacob;
il le délivre de la main d'un plus fort que lui.
Ils viendront et pousseront des cris de joie sur la colline de Sion;
ils accourront vers les biens du Seigneur...
Leur âme sera comme un jardin arrosé,
et ils ne seront plus dans l'angoisse.
Je changerai leur deuil en allégresse,
et après leur douleur je les comblerai de joie¹. »
Voici, les jours viennent, dit le Seigneur,
où je ferai une alliance nouvelle
avec la maison d'Israël et la maison de Juda²;
non pas comme l'alliance que j'ai faite avec leurs pères,
le jour où je les pris par la main,
pour les faire sortir du pays d'Égypte;
alliance qu'ils ont violée,
bien que je fusse leur maître, dit le Seigneur.
Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël,
après ces jours-là, dit le Seigneur.
Je mettrai ma Loi au plus profond de leur être,
je l'écrirai dans leur cœur;
et je serai leur Dieu,
et ils seront mon peuple...
Tous me connaîtront,
depuis le plus petit jusqu'au plus grand...
Ainsi parle le Seigneur,... le Seigneur des armées³.

Évidemment, c'est par l'intermédiaire du Messie, N.-S. Jésus-Christ, que cette nouvelle Alliance sera fondée, et la suite du discours

1. Jérémie, xxxi, 3-13.

2. Les deux royaumes ennemis n'en forment plus qu'un seul, comme à l'époque de David.

3. xxxi, 31-34.

prophétique dit qu'elle durera éternellement. Dieu ne la contractera pas seulement avec les Juifs, mais avec tous les hommes, du moins avec tous ceux qui en accepteront les conditions et qui deviendront ainsi les membres de l'Église du Sauveur.

La dernière de nos citations sera empruntée aux oracles de Jérémie contre les peuples païens. Elle nous servira de transition pour reprendre notre récit proprement dit. Cet oracle concerne le pharaon Néchao, que nous avons vu, après sa victoire de Mageddo, où le roi Josias avait trouvé une mort si tragique, s'avancer hardiment

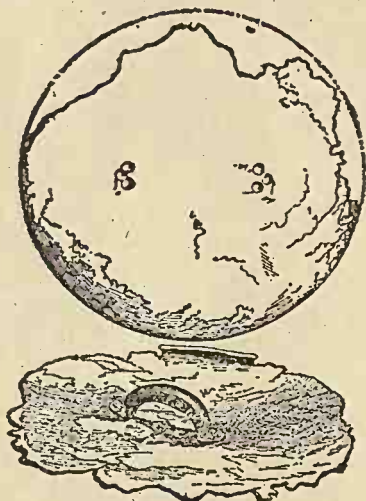


Fig. 123. — Boucliers assyriens.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. 1, pl. 78.)

contre les Chaldéens. Jérémie lui prédit la défaite complète que nous lui verrons bientôt subir :

Préparez le petit et le grand bouclier (fig. 123),
et marchez au combat!
Attelez les chevaux,
et montez, cavaliers!
Mettez vos casques, polissez vos lances,
revêtez vos cuirasses!
Que vois-je? Ils ont peur, ils reculent;
leurs vaillants guerriers sont battus;
ils fuient sans se retourner;
la terreur est partout, dit le Seigneur.
Le plus léger ne trouvera pas son salut dans la fuite;
le plus vaillant n'échappera pas.
Vers l'aquilon, sur les rives de l'Euphrate,
ils chancellent, ils tombent.

Quel est celui qui monte comme le Nil,
et dont les eaux s'agitent comme les torrents?
C'est l'Égypte! Elle monte comme le Nil,
et ses eaux s'agitent comme des torrents.
Elle dit : « Je monterai, je couvrirai la terre,
je détruirai les villes et leurs habitants. »
Montez, coursiers! chars, élanchez-vous!
que les vaillants guerriers s'avancent!...
C'est le jour du Seigneur, du Dieu des armées,
c'est le jour où il se venge de ses ennemis.
Le glaive dévore et se rassasie;
il s'enivre de sang.
Car c'est la victime du Seigneur¹, du Dieu des armées,
au pays de l'aigle, sur les rives de l'Euphrate.
Monte à Galaad, et prends du baume²,
vierge, fille de l'Égypte.
Tu multiplies en vain les remèdes,
il n'y a pas de guérison pour toi.
Les nations apprennent ta honte,
tes cris remplissent la terre,
car les guerriers chancellent l'un sur l'autre,
ils tombent tous ensemble.

**XI. — Les derniers jours de Juda; prise de Jérusalem
et fin du royaume.³**

(609-588 avant J.-C.)

La défaite de Mageddo, si fatale au roi Josias, ne le fut pas moins au royaume de Juda tout entier, qu'elle plaça, du moins pour un temps, sous la dépendance du roi d'Égypte. En effet, nous verrons sous peu celui-ci affirmer dans Jérusalem ses droits de suzerain. Du reste, les quatre derniers rois de Juda furent, en réalité, de simples instruments entre les mains, soit des Égyptiens, soit des Chaldéens. Aussi a-t-on pu comparer les convulsions suprêmes du royaume de Juda, sur le point d'expirer, « à celles d'un animal traqué, qui tantôt fuit à toute allure, tantôt se tient sur la défensive, entre deux énormes bêtes de proie. Celles-ci n'oublient pas que leur but principal est de se dévorer l'une l'autre; mais elles se détournent de temps en temps de ce but, pour tâcher de saisir la victime plus petite qui s'est trouvée au milieu de leur chemin. Maintenant (pour Juda), ce n'est plus une question d'indépendance; il s'agira

1. Cette victime n'est autre que l'Égypte, vaincue par le Seigneur.

2. Le baume de Galaad était renommé; on l'employait aussi comme remède.

3. IV Rois, xxiii, 31-xxiv, 16; II Par., xxxvi, 1-21.

seulement de choisir entre deux dominateurs étrangers¹ », entre le pharaon égyptien et le roi de Babylone, qui a pris la place du roi de Ninive.

Josias avait eu quatre fils, dont l'aîné, Johanan, dut mourir avant son père, à moins qu'il n'ait été, lui aussi, victime de la bataille de Mageddo. Les trois autres étaient, par rang d'âge, Éliakim, qui porta plus tard le nom de Joakim, Mathaniah qui devint Sédécias, et Sallum, que nous allons voir régner en premier lieu sous le nom de Joachaz², comme dix-septième roi de Juda. En effet, dit le récit biblique³, « le peuple du pays le prit; ils l'oignirent et le firent roi à la place de son père. » Ces mots signifient manifestement que Sallum (en hébreu, *Schalloum*) fut porté au trône par un mouvement populaire, au détriment de son frère Éliakim. La suite des faits nous aidera à comprendre la raison de ce choix. Dès lors que ce prince, quelques semaines seulement après son avènement, sera déposé par le pharaon Néchao II, c'est qu'il avait été élu par le parti opposé à l'Égypte et favorable au *statu quo*, c'est-à-dire à la soumission au suzerain de fait, le roi de Babylone. Dans la circonstance présente, le parti victorieux était celui de Jérémie et de tous les meilleurs citoyens de Juda, au point de vue religieux. Hélas! jusqu'au dernier instant, nous assisterons au triste spectacle de ces deux partis luttant l'un contre l'autre, s'efforçant de gagner le roi et le pays à leurs idées. La fraction amie de l'Égypte, composée de nobles, d'un certain nombre de prêtres et de mauvais prophètes, de la masse du peuple, verra le plus souvent ses desseins triompher, car elle aura recours à la violence⁴; mais ce sera pour le plus grand mal du royaume agonisant. Parmi ses membres, plusieurs se livraient plus ou moins ostensiblement à toutes sortes de pratiques idolâtriques⁵.

Nos deux documents bibliques ne consacrent que quelques lignes au nouveau roi, Sallum-Joachaz⁶, et le résumé qu'ils tracent de son rapide passage sur le trône est lamentable : « Il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, entièrement comme avaient fait ses ancêtres. » Il fut ainsi, comme précédemment Manassé, le plus indigne des fils. L'historien Josèphe⁷ mentionne son immoralité. Agé de vingt-trois ans lorsqu'il devint roi, il ne régna que pendant trois mois (609 avant J.-C.), ayant été destitué par le pharaon Néchao II. Ce prince, après sa victoire de Mageddo, était allé prendre position, avec son armée, à Ribla, place forte du pays d'Émath (Syrie du nord), bâtie sur l'Oronte, et qui a conservé son ancien nom. Il y

1. A. Stanley, *Lectures on the history of the Jewish Church*, nouv. édit., t. III, p. 451.

2. I Par., III, 15; Jérémie, XXII, 11, 18, etc. — 3. IV Rois, XXIII, 30. — 4. Jérémie, IX, 3-5; XII, 6, etc. — 5. Ézéchiel, VIII, 1-18, etc. — 6. IV Rois, XXIV, 30-35; II Par., XXXVI, 1-4. — 7. *Ant.*, X, v, 2.

manda vraisemblablement Joachaz, qu'il déposa et chargea de chaînes, parce qu'il le savait peu favorable aux intérêts égyptiens. En même temps, il imposa aux habitants du royaume de Juda une amende de cent talents d'argent (850 000 fr.), sans doute pour les punir d'avoir donné la couronne à Joachaz, sans consulter celui qui se regardait maintenant comme leur suzerain, par droit de conquête. L'amende était relativement modérée, si on la compare à ce qu'avait autrefois exigé Téglatphalasar ¹; mais, sans parler de l'humiliation causée par un tel procédé, le pays était depuis quelque temps beaucoup appauvri. Jérémie a composé une petite élégie sur la triste destinée de Joachaz :

Pleurez, pleurez sur celui qui s'en va ²,
car il ne reviendra plus;
il ne reverra plus le pays où il est né..
Il n'y reviendra plus,
mais il mourra dans le pays où on l'emmène captif,
il ne reverra plus ce pays ³.

Pour compléter son œuvre défensive, Néchao II, agissant de plus en plus en suzerain, donna la couronne à Éliakim, frère de Joachaz ⁴, que le peuple de Juda avait écarté parce qu'il appartenait à la faction égyptienne. Le pharaon modifia légèrement le nom du nouveau roi, et le fit appeler Joakim. C'est ainsi que le royaume de Juda devint pour quelque temps une province dépendante de l'Égypte. Joakim (en hébreu, *Y^ehoyakim*) fut le dix-huitième roi de Juda. Il était âgé de vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône, et il régna onze ans à Jérusalem. A son tour « il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, entièrement comme avaient fait ses pères. » Nos deux documents ne lui consacrent que quelques lignes ⁵, tout en signalant l'immense malheur que son imprudence et sa légèreté amenèrent sur lui-même et sur ses sujets, de la part des Chaldéens. Avant d'en faire le récit, nous pouvons apprécier rapidement son caractère, surtout d'après quelques traits insérés parmi les prophéties de Jérémie. On a dit de lui qu'il fut « l'idéal d'un mauvais roi ». L'auteur des Paralipomènes parle des « abominations qu'il commit »; ce qui signifie qu'il remit en honneur le culte des faux dieux, avec ses rites impurs et cruels ⁶. C'était en outre un prince frivole et superficiel, avare et égoïste à l'excès. Ainsi, pour s'acquitter de l'amende

1. IV Rois, xv, 19; xviii, 14.

2. Déporté en Égypte.

3. Jérémie, xxii, 10-15.

4. Il était né d'une autre mère.

5. IV Rois, xxiii, 36-xxiv, 6; II Par., xxxvi, 5-8.

6. Jérémie, vii, 9, 10; xvii, 2; xix, 3, 4, etc.; Ézéchiël, viii, 9-18.

exigée par Néchao, il dut imposer une taxe à ses sujets, en déterminant la part que chacun aurait à payer. Mais cela ne l'empêcha pas de s'intéresser avant tout à la construction d'un magnifique palais, aux chambres spacieuses et lambrissées en bois de cèdre, qu'il se fit bâtir pour lui-même, sans rien donner aux ouvriers employés malgré eux à ce travail¹. « Tu n'as des yeux et un cœur que pour te livrer à la cupidité, » lui disait le prophète, en ajoutant : « pour répandre le sang innocent, et pour exercer l'oppression et la violence. » Ce n'était que trop vrai, comme le prouve l'épisode suivant². Un saint homme, nommé Urie, prédit sous l'inspiration divine la ruine prochaine de Jérusalem et du royaume. Joakim, les chefs de sa garde et ses courtisans l'entendirent, et le roi, exaspéré, résolut de le faire mourir. Urie, averti, prit la fuite et se réfugia en Égypte. Mais les gens du roi allèrent l'y saisir, et le ramenèrent de force à Jérusalem. Là on le tua à coups d'épée, et on jeta son cadavre dans le cimetière, sans l'ensevelir.

Jérémie lui-même eut à souffrir l'insolence brutale de Joakim. Un jour — c'était pendant la quatrième année du règne de ce prince — le prophète reçut de Dieu l'ordre de mettre par écrit tous les oracles qui lui avaient été révélés jusqu'alors. Il les dicta donc à Baruch, son secrétaire, qui, l'année suivante, alla en donner lecture au peuple rassemblé dans le temple. Une vive émotion fut produite dans l'auditoire. Les ministres royaux, alors réunis en conseil dans le palais royal, apprirent ce qui se passait, et ils firent venir Baruch auprès d'eux, et le prièrent de leur lire le livre de Jérémie. Impressionnés eux aussi par cette série d'oracles menaçants,

ils se regardèrent avec effroi les uns les autres, et ils dirent à Baruch : « Nous rapporterons au roi toutes ces paroles. » Ils demandèrent ensuite à Baruch : « Dis-nous comment tu as écrit toutes ces paroles... » Baruch leur répondit : « Jérémie m'a dicté de sa bouche toutes ces paroles, et je les ai écrites dans ce livre. » Les chefs dirent à Baruch : « Va, cache-toi, ainsi que Jérémie, et que personne ne sache où vous êtes. »

Les chefs allèrent aussitôt rendre compte au roi de ce qu'ils avaient entendu. Sur son ordre, on alla chercher le livre, et on en commença la lecture devant lui et devant tous ceux qui l'entouraient alors.

Le roi était assis dans le palais d'hiver — car c'était le neuvième mois³ — et un brasier était allumé devant lui. Lorsqu'on eut lu trois ou quatre feuilles, le roi coupa le livre avec le canif du secrétaire, et le jeta dans le feu du brasier, et il fut entièrement consumé.

1. Jérémie, xxii, 13, 17. — 2. Jérémie, xxvi, 22, 23.

3. Son nom hébreu était *kisler*; il correspondait en partie à notre mois de décembre.



Fig. 124. — Ambassadeurs de Charcenis payant le tribut à Salmansar II, roi d'Assyrie.
(Bas-relief des portes de Balawat).

Joakim ordonna immédiatement de saisir Jérémie et son secrétaire. Mais ils avaient suivi le prudent conseil des chefs, et Dieu ne permit pas qu'on découvrit leur cachette. Jérémie reconstitua ensuite son livre, en le complétant ¹.

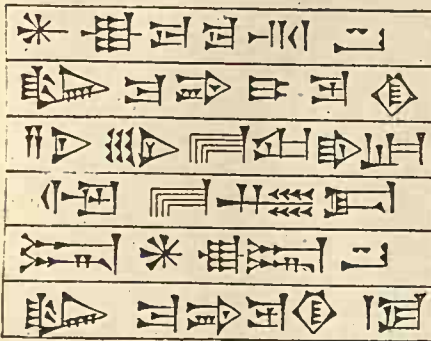
Cependant, ainsi qu'il a été dit plus haut, Ninive était tombée (622 avant J.-C.), sous les coups des Chaldéens et des Mèdes, et, pendant quelque temps, on put se demander à qui appartiendrait sa succession dans l'Asie occidentale, qui lui était soumise presque tout entière. Néchao II avait pris les devants, avec toute l'énergie persévérante qui, à travers la bonne et la mauvaise fortune, avait conquis à sa famille la couronne égyptienne. Nous l'avons vu naguère établi à Ribla, comme un maître de toute la Syrie du Nord et du Sud, et comptant remporter des succès plus grands encore. D'autre part, le roi de Babylone, Nabopolassar, qui sentait grandir sa propre force, désirait naturellement succéder à Ninive, sur tous les territoires dont elle avait été suzeraine au temps de sa puissance. Sachant que Néchao s'avavançait de nouveau vers l'Euphrate, avec une armée considérable, il envoya contre lui son fils et futur successeur, Nabuchodonosor, à la tête de bataillons d'élite. La rencontre eut lieu à Charcamis (fig. 124), alors ville importante, qu'on a pendant longtemps identifiée à Circésium, mais qui, en réalité, ne diffère pas de l'ancienne Bambycé ou Mabog, située légèrement à l'est d'Alep, non loin et sur la rive droite de l'Euphrate ². Charcamis avait été autrefois la capitale du royaume des Héthéens. Une bataille formidable s'engagea entre les deux rivaux. Néchao fut complètement battu et dut au plus vite rebrousser chemin vers le Nil (605 avant J.-C.). Cette défaite mit fin à tout jamais aux visées ambitieuses des pharaons sur l'Asie occidentale, comme le dit le IV^e livre des Rois, xxiv, 7, en termes expressifs : « Le roi d'Égypte ne sortit plus de son pays, car le roi de Babylone avait pris tout ce qui était au roi d'Égypte, depuis le torrent d'Égypte (le Rhinocolure des Grecs, aujourd'hui *ouadi el Arich*, jusqu'au fleuve de l'Euphrate. » Nous avons cité plus haut l'oracle par lequel Jérémie avait prédit ce grave échec. De ce fait, le royaume de Juda passa de la domination des Égyptiens à celle des Chaldéens. D'un côté ou de l'autre, il avait peu à gagner et peu à perdre, puisque, dans les deux cas, c'en était fait de son indépendance.

Nabopolassar mourut peu de temps après la victoire remportée à Charcamis par son fils, Nabuchodonosor, qui s'était mis résolument à la poursuite de Néchao II, pour l'attaquer de nouveau, cette fois

1. Jér., xxxvi, 1-32.

2. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. iv, p. 137-139.

sur son propre territoire. « Il approchait déjà de Péluse et il allait continuer vers l'Afrique, lorsqu'un exprès lui annonça que son père était mort. Il craignit qu'un compétiteur surgît contre lui, s'il n'abrégéait son absence... Il conclut avec Néchao un armistice aux termes duquel il restait maître de la Syrie entière, de l'Euphrate au torrent d'Arich; puis il rebroussa en hâte. Mais son impatience ne put s'accommoder ni aux lenteurs nécessaires d'une marche d'armée, ni aux circuits de la route ordinaire par Charchamis et la Mésopotamie; il se lança à travers le désert d'Arabie, avec une petite escorte de troupes légères, et il se présenta soudain aux portes de Babylone. Il trouva tout en ordre. Les ministres chaldéens avaient assumé la



1. *Nabou-koudour-ioutsour*,
Nabuchodonosor.
2. *sar Ba-bi-lou*, roi de Babylone.
3. *Za-ni-in É-sag-ila*, soutien du temple sag-ila,
4. *ou É-zi-da*, et du (temple), Zida.
5. *abal Nabou-abal-outrou*, fils de Nabopscamar.
6. *sar Ba-bi-lou anakou*, roi de Babylone noir.

Fig. 125. — Brique portant les titres de Nabuchodonosor.

direction des affaires et gardé le trône de l'héritier légitime; il n'eut qu'à se présenter pour se faire acclamer et obéir ¹. »

Ce vaillant prince, dont le nom était, en assyrien, *Nabou-koudour-ioutsour* « (le dieu) Nébo protège la couronne » ², est l'un des rois les plus célèbres de l'ancien Orient. Monté sur le trône de Babylone l'an 605, il l'occupa jusqu'en 562. « Babylone lui doit une grande partie de sa gloire. On pourrait presque dire que, sans lui, elle n'aurait pas eu de place dans l'histoire du monde. L'empire babylonien a été de courte durée; commencé en 625 avant J.-C., il a pris fin en 538, en tout quatre-vingt huit ans. Nabuchodonosor (fig. 125) a rempli, par son règne de quarante-trois ans, la moitié de cet espace de temps. Il a éclipsé l'éclat de son père, Nabopolassar; ses successeurs pâlisent tous devant lui et méritent à peine d'être nommés. Général habile, ami des arts et grand constructeur, il a porté ses armes victorieuses

1. Maspero, *op. cit.*, t. III, p. 518. Cf. Béroze, dans Muller-Didot, *Fragmenta histor. græc.*, t. II, p. 505, 506.

2. La transcription des Septante et de la Vulgate, « Nabuchodonosor », est moins inexacte que celle de l'hébreu, *Neboucadnetsar*.

dans une grande partie du monde ancien, et il a fait de sa capitale l'une des merveilles de l'univers¹. Cependant, ce qui lui a fait surtout un nom parmi nous, c'est la destruction de Jérusalem (et de l'État juif). Il a été l'instrument des vengeances divines, l'exécuteur des menaces des prophètes; il a conduit Juda sur les rives de l'Euphrate, pour y subir cette captivité de soixante-dix ans qui devait être un événement si considérable » dans l'histoire du peuple de Dieu². Les monuments babyloniens ne nous apprennent que peu de chose sur les faits et gestes de ce conquérant, et ils s'étendent de préférence sur la magnificence de ses constructions; en revanche, nous trouverons chez les écrivains juifs, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, les auteurs du IV^e livre des Rois et du II^e livre des Paralipomènes, la plupart des détails dont nous aurons besoin³. Voyons donc quel rôle il va jouer à l'égard des derniers rois et du royaume de Juda.

Tout d'abord, occupé ailleurs, il eut peu à s'inquiéter de la Syrie et de la Palestine, qui demeurèrent dans la soumission à son égard. Joakim paya donc régulièrement, pendant trois ans, le tribut qui lui avait été imposé. Puis tout à coup, à l'instigation de l'Égypte et de Tyr, il refusa de l'acquitter; ce qui équivalait à un acte de révolte. Au début, Nabuchodonosor ne prit pas la peine de venir lui-même en Palestine, pour revendiquer ses droits de suzerain; mais il lança sur le territoire de Juda des troupes chaldéennes, auxquelles s'associèrent des bandes syriennes, moabites et ammonites, qui pillèrent et ravagèrent à leur aise. Le IV^e livre des Rois atteste que cette invasion eut lieu, en réalité, sous l'impulsion directe du Dieu d'Israël, qui ne voulait pas que son peuple, ingrat et infidèle, pût se relever et se reconstituer. D'après l'auteur des Paralipomènes, le roi de Babylone vint ensuite lui-même en Judée, avec une armée, et « lia Joakim avec des fers, pour le conduire à Babylone. » Il est probable, cependant, que Nabuchodonosor n'exécuta pas ce projet de déportation, car l'autre texte inspiré paraît supposer que Joakim mourut à Jérusalem.

1. Voir sur ce point spécial, Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. III, p. 561-563. Au livre de Daniel, IV, 80. Nabuchodonosor s'écrie : « Voilà cette grande Babylone, que j'ai bâtie pour être le siège de ma royauté, dans la puissance de ma force, dans la gloire de mes triomphes. »

2. F. Vigouroux, *loc. cit.*, p. 141, 142. « On a trouvé en Asie un sceau qui représente de profil la tête de Nabuchodonosor, coiffé non d'une tiare, mais d'un casque. Ses cheveux encadrent sa figure. Il ne porte point de barbe. Son profil est très pur; la tête est tournée à gauche et paraît être celle d'un homme encore jeune. On lit tout autour, en caractères cunéiformes : A Mérodach son maître, Nabuchodonosor, roi de Babylone. » *Ibid.*, p. 143. Ce camée est conservé au musée de Berlin. Il n'est cependant pas sûr qu'il représente le fameux conquérant; les assyriologues discutent entre eux à ce sujet.

3. Josèphe, dans son écrit *Contra Apion.*, I, 19, nous a conservé un précieux fragment de l'historien chaldéen Bérosee.

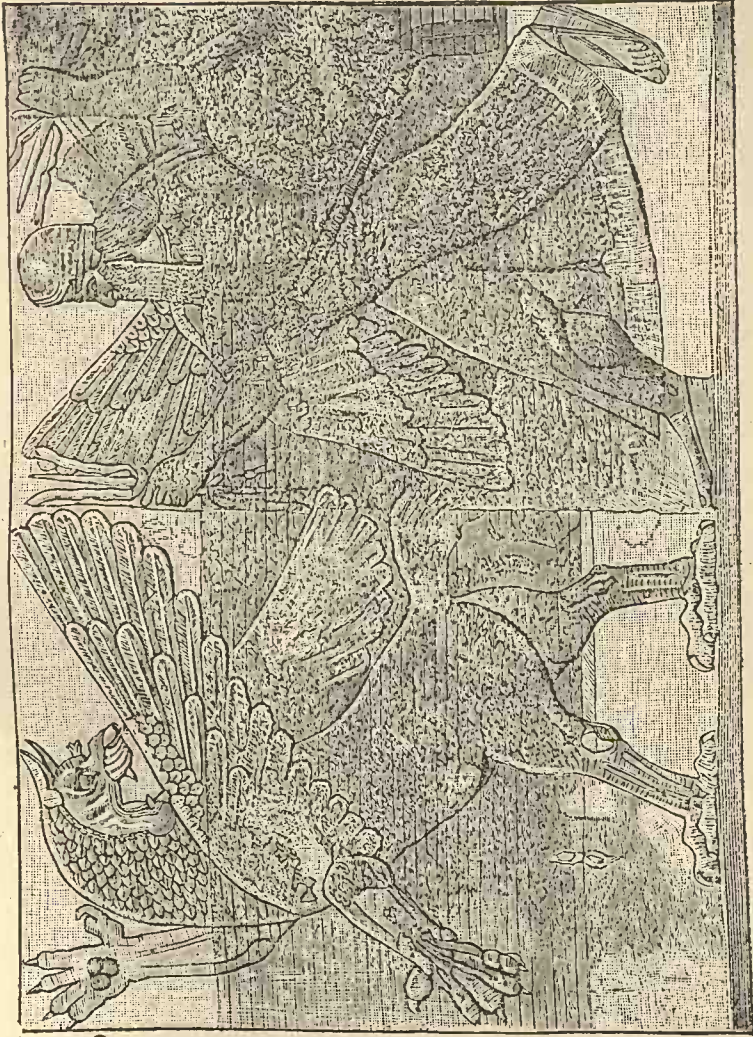


Fig. 26. — Le dieu Bel-Mérodach luttant contre un monstre. (Bas-relief de Nimive.)
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t II, pl. 5.)

salem¹. Mais il ne fait pas mention de sa sépulture; ce qui s'accorderait avec une prophétie sévère de Jérémie contre ce mauvais roi² :

Ainsi parle le Seigneur, au sujet de Joakim, fils de Josias, roi de Juda :

« On ne le pleurera pas, en disant :

Hélas, mon frère! hélas, ma sœur!

On ne le pleurera pas en disant :

Hélas, seigneur! hélas, sa majesté!

Il aura la sépulture d'un âne;

il sera traîné et jeté hors des portes de Jérusalem. »

Il est possible qu'il ait trouvé la mort dans une rencontre avec les pillards chaldéens et autres, et que son cadavre ait été profané par eux. Quoi qu'il en soit, Nabuchodonosor, en se retirant, avait emporté à Babylone des ustensiles et des vases précieux, dont il avait dépouillé le temple de Jérusalem. Il en orna son palais, ou plutôt le temple de son dieu favori, Bel-Mérodach (fig. 126). C'est ainsi que celui que le prophète Ézéchiël a si bien comparé à « un grand aigle aux longues ailes, aux ailes déployées », fondit une première fois sur Juda comme sur une proie³. Malheureusement, il devait revenir bientôt, et plus terrible encore. Jérémie l'avait d'ailleurs très clairement prédit : « Le roi de Babylone viendra certainement et ravagera ce pays⁴. »

Cependant, Joachin, appelé aussi Jéchonias, et « Conia » par abréviation, avait succédé à Joakim son père, comme dix-neuvième roi de Juda. Nous avons vu que Néchao II, battu par Nabuchodonosor à Charcamis, avait dû rentrer au plus vite en Égypte, en abandonnant malgré lui au vainqueur toutes les provinces syriennes, qu'il croyait avoir conquises et annexées à son empire. Cette défaite l'avait tellement affaibli, qu'il n'osait plus rien entreprendre contre un adversaire si puissant. Le royaume de Juda était donc désormais livré à ses seules forces, et complètement à la merci des Chaldéens. Les espérances nourries pendant si longtemps par certaine faction juive du côté de l'Égypte, malgré les avertissements réitérés des prophètes, s'étaient totalement effondrées. Joachin, lorsqu'il monta sur le trône, n'était qu'un jeune homme de dix-huit ans, sans expérience et mal entouré. Comment allait-il gouverner, parmi des difficultés si graves et si nombreuses? Il ne régna que trois mois et dix jours; encore trouva-t-il le temps de « faire ce qui est mal aux yeux du Seigneur » : triste note par laquelle l'écrivain sacré est obligé de stigmatiser la conduite de tant de rois de Juda, spécialement celle des

1. IV Rois, xxiv, 6. Cf. II Par., xxxvi, 6, 7. — 2. Jérémie, xxii, 18, 19. Cf. xxxvi, 29, 30. — 3. Ézéchiël, xvii, 3. — 4. Jérémie, xxxvi, 29.

quatre derniers. Au lieu de suivre la seule politique qui lui aurait permis de vivre en paix, il essaya de résister.

La répression ne se fit pas attendre. Au printemps suivant, « les serviteurs de Nabuchodonosor montèrent contre Jérusalem, et la ville fut assiégée. » Le monarque babylonien suivit de près ses généraux, et vint diriger en personne les opérations du siège. Joachin, reconnaissant trop tard sa faute, et espérant que le vainqueur, adouci par sa complète soumission, le laisserait régner sur Juda, à titre de vassal, alla se rendre à lui, avec toute sa maison : sa mère, ses femmes, ses chefs et ses serviteurs. Cela se passait la huitième année du règne de Nabuchodonosor (606 avant. J.-C.), la troisième du règne de Joachin. Celui-ci fut absolument déçu dans son espoir, car le roi de Babylone, qui voulait faire un exemple et réduire les Juifs à l'obéissance, bon gré mal gré, le traita avec une rigoureuse sévérité. Il vida une fois de plus le trésor royal et le trésor du temple. On avait pu conserver jusqu'alors, dans ce dernier, les ustensiles d'or offerts par Salomon; Nabuchodonosor s'en empara, et les emporta à Babylone, réalisant ainsi la prophétie qu'Isaïe avait faite autrefois à Ézéchias¹. En même temps, il emmena captifs en Babylone « tous les chefs (les princes, les nobles, les notables), tous les hommes vaillants (les guerriers), avec tous les charpentiers et les serruriers. » Les déportés étaient au nombre de dix mille en chiffres ronds, sans compter les femmes et les enfants. Sur ce nombre, il y avait mille artisans, deux mille habitants de distinction et sept mille guerriers. Quant à Joachin, il fut couvert de chaînes et emmené, lui aussi, à Babylone, avec toute sa famille. Il y demeura emprisonné pendant trente-sept ans, jusqu'à la mort de Nabuchodonosor². Jérémie lui avait prédit cette triste destinée :

Par ma vie, dit le Seigneur,
quand Jéchonias serait un anneau à ma main droite,
je t'arracherai de là.
Je te livrerai entre les mains de ceux qui en veulent à ta vie,...
entre les mains de Nabuchodonosor,...
entre les mains des Chaldéens.
Je te jetterai, toi et ta mère qui t'a enfanté,
dans un autre pays, où vous n'êtes pas nés,
et là vous mourrez...
Terre, terre, terre, écoute la parole du Seigneur;
ainsi parle le Seigneur :

1. Isaïe, xxxix, 6-7. Voir aussi Jérémie, xv, 19. Déjà Nabuchodonosor avait dépouillé le temple d'une partie de ses objets précieux, sous le règne de Joakim, II Par., xxxvi, 7; Daniel, i, 2.

2. IV Rois, xxiv, 8-17; II Par., xxvi, 9, 10.

« Inscrivez cet homme comme privé d'enfants,
comme un homme dont les jours seront malheureux;
car nul de ses descendants ne s'assoiera sur le trône de David
et ne régnera sur Juda ¹.

Telle fut la première déportation opérée dans le royaume de Juda par Nabuchodonosor. C'est à partir d'elle que l'on compte les soixante-dix années de la captivité de Babylone, prédites par Jérémie (606-536). Nous aurons à en signaler deux autres; mais celle-ci fut la plus importante des trois.

Avant de se retirer, le roi des Chaldéens éleva sur le trône de Juda, pour remplacer Joachin, Mathaniah, troisième fils de Josias, frère de Joachaz et de Joakim, oncle du roi déposé. Mais il changea son nom en celui de Sédécias. Nabuchodonosor avait tout lieu de croire que ces mesures, graves en elles-mêmes, étaient suffisantes pour maintenir les Juifs dans la soumission. Comment, ainsi frappés, pourraient-ils songer à se révolter encore? Mais la population laissée dans le pays par les Chaldéens appartenait aux classes les moins intelligentes, et elle était privée de la plupart des hommes de qualité supérieure qui auraient pu la diriger. Elle avait encore au milieu d'elle, il est vrai, Jérémie et quelques autres patriotes aux vues larges, qui, se rendant un compte exact de la situation actuelle, ne cessaient pas de recommander le calme et la soumission au roi de Babylone. Toutefois, de quelle autorité pouvaient-ils jouir auprès de cette masse aux idées fausses et orgueilleuses, qui, par là-même qu'elle était restée dans le pays, se regardait comme élue de Dieu pour représenter et maintenir son vrai peuple, tandis que les malheureux déportés n'étaient, pensait-elle, que des gens impies, très justement châtiés ². Quelques faux prophètes, entrant dans ces vues, allèrent jusqu'à prédire, pour contrecarrer Jérémie, que Juda cesserait bientôt d'être sous le joug de la domination étrangère ³.

Tel cet Hanania, originaire de Gabaon, qui, dès le commencement du règne de Sédécias, se mit à crier dans le temple, en présence de Jérémie, des prêtres et de tout le peuple : « Ainsi parle le Seigneur, le Dieu des armées, le Dieu d'Israël : je brise le joug de Babylone! Encore deux ans, et je ferai revenir dans ce lieu tous les ustensiles du temple du Seigneur, que Nabuchodonosor a enlevés de ce lieu... Et je ferai revenir dans ce lieu, dit le Seigneur, Jéchonias, fils de Joakim, et tous les captifs de Juda qui sont allés à Babylone. » Sur l'ordre du Seigneur, Jérémie s'était fabriqué des liens et un joug, (fig. 127) qu'il portait ostensiblement sur lui. Il expliquait au peuple cet acte symbolique, en répétant à ses compatriotes que, pour eux, le véritable salut consistait à supporter patiemment le joug de

1. Jérémie, xxii, 24-30. — 2. Ézéchiél, xi, 15. — 3. Jérémie, xxviii, 1-17.

Babylone, aussi longtemps qu'il plairait à Dieu de le leur imposer¹. Un jour cet Hanania, pour protester, s'élança brutalement sur Jérémie, enleva le joug qu'il portait à son cou et le mit en pièces. Dieu lui fit porter ce message par son prophète si indignement outragé : « Tu as brisé un joug de bois, et tu auras à sa place un joug de fer. » Cet oracle s'adressait à tout Juda, trop crédule. Quant à Hanania, il apprit alors qu'il mourrait dans le courant de l'année; ce qui eut lieu². Ces insensés s'imaginaient et se disaient entre eux que l'empire babylonien, de si récente origine, n'aurait pas plus de durée qu'il n'avait encore de prestige, et qu'on le renverserait aisément.

Ce fol espoir d'une prochaine délivrance, formulé par des intriguants et des prophètes de mensonge, avait aussi envahi, pour les troubler, les cœurs de nombreux Juifs déportés à Babylone. Aussi



Fig. 127. — Joug égyptien en bois, de 1^m,30 de longueur. (Musée du Louvre.)

Jérémie crut-il devoir les mettre eux-mêmes en garde contre une fausse attente, qui ne pouvait que leur être pernicieuse de toutes manières. Le roi Sédécias, voulant alors donner à Nabuchodonosor une preuve de sa soumission, lui envoya des ambassadeurs, qui devaient sans doute aussi lui remettre une partie du tribut imposé au royaume de Juda. Jérémie leur confia une pressante lettre dans laquelle, sans décourager les exilés, il leur recommandait de ne pas se fier, eux non plus, aux promesses que de faux prophètes faisaient entendre à leurs oreilles, comme si la captivité devait finir bientôt; au contraire, ils devaient s'installer pour une longue échéance sur la terre d'exil, y bâtir des maisons, y planter des jardins, s'intéresser au bien des villes qui leur avaient été assignées comme résidence, car ils ne quitteraient pas la Chaldée avant soixante-dix ans révolus³. En même temps, il leur envoyait un autre message, des plus consolants, car il leur annonçait que Babylone, la persécutrice de leur patrie, ne tarderait pas à succomber elle-même. Nabuchodonosor ne se jugea pas entièrement satisfait par les explications des ambassadeurs de Sédécias, car il exigea que le roi de Juda vînt en personne à Babylone, pour justifier sa conduite⁴. Quant aux meneurs qui avaient excité le trouble parmi les déportés, il se débarrassa d'eux « en les faisant rôtir au feu⁵. » En Égypte, Psammétique II (594-

1. Jérémie, xxvii, 1-22. — 2. Jérémie, xxvii, 11-17. — 3. Jérémie, xxix, 1-32. — 4. Jérémie, li, 59-64. — 5. Jérémie, xxix.

588) ayant succédé à son père Néchao II, la faction juive qui poussait à une alliance avec cette contrée s'agita, mais pour le moment sans succès.

Revenons à Sédécias, qui venait de ceindre la couronne à une époque si difficile. Il n'était âgé que de vingt et un ans. Il fut le vingtième et dernier roi de Juda. Élu par la faveur de Nabuchodonosor, qui prit la précaution de lui faire prêter un serment solennel de soumission, au nom de Jéhovah, il régna pendant onze ans (599-588 avant J.-C.)¹. Comme ses deux frères et son neveu, « il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur. » Il semble cependant avoir eu, jusqu'à un certain point, de bonnes intentions; mais il était irrésolu, faible de caractère, et il avait à compter avec des factieux décidés énergiques, auxquels il fut incapable de résister. Il consultait parfois Jérémie. Mais le respect humain, la crainte de son entourage, l'empêchaient de suivre ses conseils; aussi l'auteur des Paralipomènes reproche-t-il à Sédécias de ne « s'être pas humilié » devant le saint prophète². Suivant le langage expressif d'Ézéchiel³, « il n'était pas un rameau assez vigoureux pour faire un sceptre de souverain. » De son côté, Jérémie⁴ fait dire à Sédécias par les femmes du harem royal : « Tu as été trompé, dominé par ceux qui t'annonçaient la paix, et quand tes pieds sont enfoncés dans la boue, ils s'éloignent. » L'historien Josèphe⁵ nous montre aussi ce triste roi impuissant et passif entre les mains des factieux. « Aussi longtemps, écrit-il, que Sédécias entendait le prophète (Jérémie) lui dire ces choses, il le croyait; il reconnaissait que tout était vrai et serait à son avantage. Mais ensuite ses amis le trompaient, le détournaient de ce que lui avait suggéré le prophète, et ils lui faisaient faire tout ce qu'ils voulaient. »

Une profonde réflexion du IV^e livre des Rois explique la persistance néfaste des derniers rois de Juda dans le mal et l'impiété. Cela arriva parce que « le Seigneur était irrité contre Jérusalem et contre Juda, qu'il voulait rejeter de devant sa face. » Grièvement offensé, depuis si longtemps, par son peuple coupable à l'excès, Dieu permettait qu'il eût de mauvais gouvernants, dont les fautes accéléraient l'arrivée de la catastrophe finale. Nous lisons à ce sujet, au II^e livre des Paralipomènes, xxxvi, 13-16, de graves et profondes réflexions, analogues à celles que le IV^e livre des Rois, xvii,

1. Les principaux événements de son règne sont très brièvement racontés par IV Rois, xxiv, 18-21, et II Par., xxxvi, 11-21. Mais le livre de Jérémie nous fournira d'autres détails intéressants.

2. Ce qui est confirmé par maint détail de la vie de Jérémie pendant ce triste règne. Cf. Jér., xxi, 1-7; xxiv, 1-10; xxvii, 12-22; xxxii, 3-5; xxxiv, 1-22; xxxvii, 2. Etc.

3. Ézéchiel, xix, 14.—4. Jérémie, xxxviii, 22.—5. Josèphe, *Ant.*, X, vii, 2.

17-28, nous faisait entendre plus longuement encore, à propos du châtement et de la ruine du royaume d'Israël. Il est dit d'abord de Sédécias qu' « il raidit son cou et endurecit son cœur, au point de ne pas retourner au Seigneur Dieu d'Israël. » La conduite du peuple est ensuite stigmatisée en ces termes :

Tous les chefs des prêtres et le peuple multipliaient aussi les transgressions, selon toutes les abominations des païens, et ils profanaient la maison du Seigneur, qu'il s'était sanctifiée à Jérusalem. Le Seigneur, le Dieu de leurs pères, donna de bonne heure à ses envoyés l'ordre de les avertir, car il voulait épargner son peuple et son temple; mais ils se moquèrent des envoyés de Dieu¹, ils méprisèrent ses paroles et ils se railèrent de ses prophètes, jusqu'à ce que la colère du Seigneur contre son peuple fût devenue sans remède.

Jérémie et Ézéchiël tracent un désolant tableau de l'état moral des habitants de Juda durant toute cette période. L'idolâtrie la plus éhontée avait envahi de nouveau presque toutes les classes; les riches et les chefs du peuple donnaient tristement l'exemple du luxe, de l'impudicité, de la violence; les classes inférieures se laissaient emporter par un patriotisme fanatique et dangereux; les mauvais prêtres et les faux prophètes abondaient, nous l'avons aussi constaté.

Sédécias, entraîné par la confiance aveugle de sa cour et de la populace, déchaîna lui-même le malheur sur son royaume, vers la fin de la huitième année de son règne². Déjà, quelque temps auparavant, les représentants de plusieurs petits États voisins qui dépendaient de Babylone — ceux de Moab, d'Ammon, d'Édom, de Tyr et de Sidon — s'étaient réunis à Jérusalem, évidemment dans l'intention de se liguier contre leur suzerain. La révolte n'éclata pas cette fois; on n'était pas assez prêt, et le roi d'Égypte, Psammétique II, demeurait encore indécis. Surtout, les objurgations très sévères de Jérémie, ne manquèrent pas de faire réfléchir et de calmer les plus ardents³. Ce vénérable prophète ne se lassait pas de recommander à Sédécias, comme autrefois Isaïe à Ézéchias, de ne pas se fier à l'Égypte, et de demeurer malgré tout fidèle à Nabuchodonosor. Mais le jour vint où le roi de Juda, infatué, oubliant le sort funeste de son frère Joakim et de son neveu Joachin, leva l'étendard de la rébellion, de concert avec les rois de Tyr, d'Ammon et d'Égypte. Les rois de Moab, d'Édom et les Philistins s'étaient prudemment retirés de la ligue. Nabuchodonosor était alors occupé à guerroyer contre les Élamites, et les confédérés crurent que l'occasion était

1. Voir Jérémie, xvii, 15; xx, 8, etc.; Ézéchiël, xxxiii, 22.

2. Josèphe, *Ant.*, X, vii, 3.

3. Jérémie, chap. xxvii et xxviii.

excellente pour recouvrer facilement leur indépendance (590 avant J.-C.). En insérant dans son récit le fait de cette révolte, l'auteur des Paralipomènes, II, xxxvi, 13, note que Sédécias violait ainsi le serment d'allégeance qu'il avait prêté au roi de Chaldée, au nom du Dieu d'Israël. A ce blâme implicite, Ézéchiél¹ ajoute un reproche direct, qu'il place sur les lèvres du Seigneur lui-même :

Celui qui a fait de telles choses échappera-t-il? Il a rompu l'alliance, et il échapperait! Par ma vie, dit le Seigneur Dieu, c'est dans le pays du roi qui l'a mis sur le trône, envers qui il a violé son serment et dont il a rompu l'alliance, c'est près de lui, au milieu de Babylone, qu'il mourra.

Et le prophète revient plusieurs fois encore sur cette violation du serment :

Il a violé le serment, il a rompu l'alliance; il avait donné sa main, et il a fait tout cela! Il n'échappera pas: C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur : Par ma vie, c'est le serment prêté en mon nom qu'il a méprisé, c'est mon alliance qu'il a rompue. Je ferai retomber cela sur sa tête. J'étendrai mon rets sur lui, et il sera pris dans mon filet (fig. 128); je l'emènerai à Babylone, et là je plaiderai avec lui sur sa perfidie à mon égard. Tous les fuyards de toutes ses troupes tomberont par l'épée, et ceux qui resteront seront dispersés à tous les vents. Et vous saurez que moi, le Seigneur, j'ai parlé².

En Égypte, le pharaon Ouhabra, l'Après des historiens grecs, venait de succéder à son frère Psammétique II, et, comme il était résolu à reprendre énergiquement la suite de la politique de Nécho II, son père, il est probable que Sédécias ne se décida lui-même à la révolte qu'à son instigation. Le roi de Juda, sans se rendre compte que sa conduite était un véritable suicide, comprit qu'il devait se préparer promptement à la résistance; aussi envoya-t-il des messagers en Égypte, pour demander « qu'elle lui donnât des chevaux et des hommes en grand nombre³. » Cependant Nabuchodonosor ne se pressa pas d'accourir pour châtier les rebelles. Sûr du succès final, il voulut d'abord terminer les opérations qu'il avait commencées dans l'Élam et en Susiane⁴. Il s'avança ensuite avec deux corps d'armée, dont l'un alla faire le siège de Tyr, tandis que l'autre était chargé de soumettre Juda et Ammon⁵. Tout d'abord, il n'accompagna ni l'un ni l'autre de ces corps expéditionnaires; mais il établit son quartier général à Ribla, comme avait fait Nécho II quelques années auparavant. Bâtie sur l'Oronte, au milieu d'une plaine vaste et fertile, en un point central d'où partent des routes qui se dirigent soit vers l'Euphrate à l'est, soit vers la côte méditerranéenne à

1. Ézéchiél, xvii, 11-13. — 2. Ézéchiél., xvii, 18-21. Voir aussi, xvi, 59; xxi, 28.
3. Ézéchiél, xvii, 15. — 4. Jérémie, xlix, 34-39. — 5. Ézéchiél, xxi, 24-27.

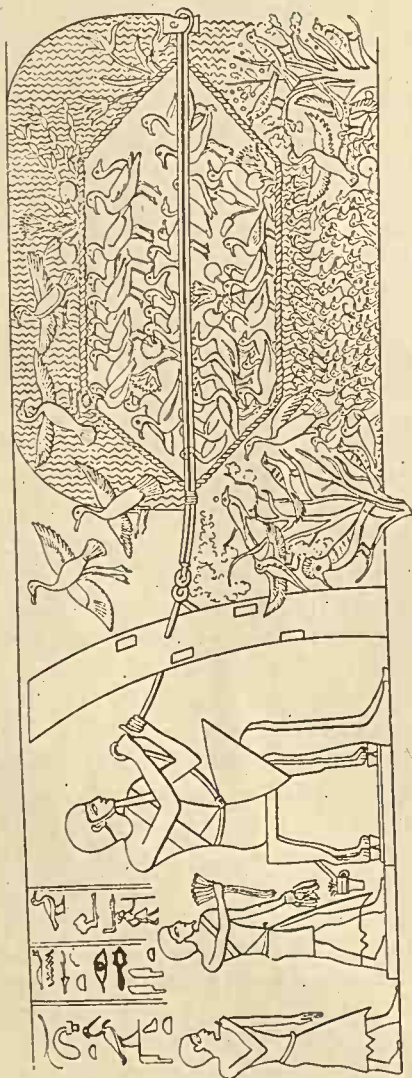


Fig. 128. — Filet égyptien pour la pêche aux oiseaux aquatiques.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. II, Bl. 130.)

l'ouest, soit au sud, vers la Palestine et l'Égypte en traversant la Cœlésyrie, cette ville était un excellent point d'observation. De ce centre, Nabuchodonosor pouvait surveiller attentivement ce qui allait se passer soit à Tyr, soit à Jérusalem. Le corps d'armée destiné à attaquer Sédécias, et, s'il le fallait, les troupes égyptiennes, envahit le territoire entier de Juda et s'empara de toutes les places fortes. Il ne trouva de résistance sérieuse que devant Jérusalem, Lachis et Azéca; encore ces deux dernières villes ne tardèrent-elles pas à tomber au pouvoir des Chaldéens¹. C'est le dixième jour du dixième mois de la neuvième année du règne de Sédécias que les soldats de Nabuchodonosor commencèrent le siège de la capitale juive². Il se prolongea pendant dix-huit mois. Dans la lointaine Babylone, le prophète Ézéchiël fut averti par une révélation divine, le jour même où Jérusalem était ainsi investie³. Fortifiée par sa situation même et par des travaux de défense habilement conçus, elle était difficile à conquérir. Du reste, ses habitants se défendirent avec toute l'énergie du désespoir. Comme plus tard Titus, les généraux chaldéens s'occupèrent tout d'abord d'élever autour d'elle des retranchements solides, pour empêcher tout secours de lui parvenir. Avant l'arrivée des Chaldéens à Jérusalem et refoulés par eux, de nombreux habitants des villes et de la campagne de Juda étaient venus chercher un abri derrière les remparts de la métropole; ce qui créa une difficulté de plus, car il fallut les loger et les nourrir. Nous n'avons que fort peu de détails sur ce qui se passa dans les murs de la cité pendant son long investissement. Mais on les devine sans peine. Les plus intéressants, qui sont en même temps les plus douloureux, nous ont été conservés par Jérémie, au livre de ses prophéties, et dans ses Thrènes ou Lamentations⁴. Il se passa des scènes affreuses. Les soldats se regardaient comme les maîtres et se conduisaient avec la brutalité la plus odieuse. Les faux prophètes continuaient de donner au peuple des espérances trompeuses, auxquelles on ajoutait foi, tandis que les protestations de Jérémie et ses oracles de malheur étaient accueillis par des risées, et lui attiraient des avanies allant parfois jusqu'au danger de mort⁵.

A un moment donné, l'armée égyptienne, commandée par le pharaon Ouhabrà, s'avança du côté de la Palestine, pour venir au secours de Jérusalem. Les Chaldéens levèrent aussitôt le siège, pour

1. Jérémie, xxxiv, 7.

2. IV Rois, xxv, 1. Le dixième mois de l'année juive s'appelait *tébeth*; il correspondait en partie à décembre, en partie à janvier.

3. Ézéchiël, xxiv, 1.

4. Nous en citerons plus loin quelques passages.

5. Voir en particulier Jérémie, xxxviii, 1-28. Le roi Sédécias lui sauva la vie dans cette circonstance.

aller au devant de ce puissant adversaire. Le parti favorable à l'Égypte cria alors victoire, comme si la délivrance était définitive. Mais Jérémie reçut de Dieu la mission de détromper le peuple, en disant : « Voici, l'armée du pharaon, qui était en marche pour vous secourir, retourner dans son pays, en Égypte, et les Chaldéens reviendront; ils attaqueront cette ville, ils la prendront et la brûleront par le feu¹. » En effet, Ouhabrâ eut peur, en apprenant l'approche des Chaldéens, et il retourna en Égypte sans oser affronter le sort des armes. Lorsque les assiégeants revinrent sous les murs de Jérusalem, l'allégresse des habitants se transforma en désespoir, à tel point qu'un certain nombre d'entre eux allèrent se rendre aux Chaldéens. Les partisans de la résistance à outrance étaient alors si puissants, si surexcités, que le roi lui-même ne se sentait pas en sûreté au milieu d'eux². Jérémie avait, lui aussi, formé le dessein de quitter Jérusalem, et il tenta de l'exécuter après le départ momentané de l'armée chaldéenne; mais on l'arrêta au moment où il allait franchir la porte dite de Benjamin, et il fut maltraité, puis emprisonné comme s'il était un traître³.

A l'occasion de ce même départ, Sédécias et les Juifs enfermés dans Jérusalem, désireux d'attirer la bénédiction du Seigneur sur le pays qui courait un si grand péril, avaient fait un vœu solennel, s'engageant à publier la liberté, « afin que chacun renvoyât libres son esclave et sa servante, et que personne ne tint plus dans la servitude le Juif son frère. » En effet, la loi mosaïque interdisait formellement aux Israélites de garder les hommes et les femmes de leur race en esclavage perpétuel⁴, et on l'avait violée sur ce point comme sur tant d'autres. Pour manifester l'importance qu'on attachait à ce vœu, ceux qui le contractèrent avec un si bel entrain renouvelèrent l'antique cérémonie par laquelle Dieu lui-même avait conclu autrefois une alliance avec Abraham⁵. Ils immolèrent un veau, le coupèrent en deux parties, qu'ils placèrent l'une en face de l'autre, en laissant entre elles un petit espace par lequel ils passèrent. Ils ratifiaient ainsi leur promesse. Tous les esclaves juifs furent mis ensuite en liberté. Mais bientôt ceux qui avaient consenti à cet acte de générosité le regrettèrent, et reprirent ceux et celles qu'ils avaient affranchis, les forçant de redevenir leurs esclaves. Cette violation sacrilège de leur serment déplut singulièrement à Dieu, qui fit annoncer aux coupables, en un langage très sévère, qu'ils tomberaient tous entre les mains des Babylo niens et seraient traités par eux sans merci⁶.

Jérémie, après avoir raconté cette grave désobéissance, cite, par

1. Jérémie, xxxvii, 5-10. — 2. Jérémie, xxxviii, 14-27. — 3. Jérémie, xxxvii, 11-16. — 4. Deutéronome, xv, 12-16. — 5. Genèse, xv, 7-11. — 6. Jérémie, xxxiv, 8-22.

manière de contraste, un fait très édifiant qui s'était passé sous ses yeux quelque temps auparavant, pendant le règne de Joakim. Lorsque Nabuchodonosor était venu à Jérusalem avec une armée, pour l'assiéger et pour ramener à l'obéissance le roi révolté, la petite tribu des Récabites, issue des anciens Madianites, et associée autrefois au peuple hébreu ¹, avait quitté le district de Juda, où elle vivait sous des tentes comme ses ancêtres, et s'était réfugiée dans la capitale. Jérémie en réunit les membres dans un des édifices attenants au temple, et plaça devant eux des coupes pleines de vin. Puis il leur dit : « Buvez ce vin. » Mais ils lui répondirent :

Nous ne buvons pas de vin; car Jonadab, fils de Récab, notre père, nous a donné cet ordre : Vous ne boirez jamais de vin, ni vous, ni vos fils, et vous ne bâtirez pas de maisons; vous ne sèmerez aucune semence, vous ne planterez pas de vignes et vous n'en posséderez pas; mais vous habitez toute votre vie sous des tentes... Nous obéissons à tout ce que nous a prescrit Jonadab, fils de Récab, notre père.

Le Seigneur ordonna à Jérémie d'opposer publiquement ce bel exemple d'obéissance aux désobéissances perpétuelles des Juifs, et de proclamer une fois de plus devant ceux-ci le châtement sévère et prochain qui leur était réservé ².

Cependant, la provision de blé qu'on avait entassée à la hâte dans les greniers de Jérusalem était épuisée ³. La famine éclata donc avec toutes ses horreurs dans cette ville surpeuplée. Jérémie, auquel nous devons tant de détails douloureusement intéressants sur les derniers jours de Jérusalem, nous montre, en termes tragiques, dans ses Lamentations ⁴, les enfants demandant à leurs mères : « Où y a-t-il du blé et du vin? » et mourant de faim sur le sein maternel ou au coin de toutes les rues; les princes eux-mêmes, affreusement amaigris, cherchant leur nourriture dans les immondices; bien plus, les femmes faisant cuire leurs enfants pour les manger. Il est probable que la peste dut éclater aussi ⁵, comme un surcroît épouvantable.

La fin du siècle approchait, et Ézéchiél l'annonçait de son côté ⁶ :

Voici la fin!

La fin vient sur les quatre extrémités du pays.

Maintenant la fin vient sur toi...

La fin vient, la fin vient.

Voici, elle vient ⁶!

1. Voir IV Rois, x, 15.

2. Jérémie, xxxv, 1-19.

3. Josèphe, *Ant.*, X, vii, 4.

4. Thrènes, ii, 11, 12, 19; iv, 4-10; IV Rois, xxv, 3.

5. Jérémie, xxxviii, 2.

6. Ézéchiél, vii, 1-6.

Le quatrième jour du quatrième mois ¹, à minuit d'après l'historien Josèphe ², les Chaldéens pénétrèrent dans la ville, par une brèche qu'ils avaient réussi à percer dans le rempart du nord ³.

Le roi Sédécias et ses gens de guerre essayèrent de s'échapper, à la faveur de la nuit, en sortant de la ville par la porte située à l'entrée de la petite vallée nommée plus tard Tyropéon, près du jardin du roi, au sud-est des remparts. De là ils espéraient pouvoir arriver sains et saufs au Jourdain, le franchir et se trouver en sécurité. Mais ils furent poursuivis, et, tandis que la plupart des soldats parvenaient à se disperser et à s'échapper, le roi, ses fils et d'autres avec eux, furent saisis et conduits ensuite à Ribla, où Nabuchodonosor se trouvait encore. Le terrible monarque eut la cruauté de faire tuer les fils de Sédécias en présence de leur père; on creva ensuite les yeux au roi de Juda — affreux supplice, représenté plus d'une fois sur les monuments assyriens et chaldéens; — on chargea de chaînes ses mains et ses pieds, et on l'emmena à Babylone, où il mourut misérablement en prison ⁴. Ce désastre avait lieu en 588.

Le septième jour du cinquième mois ⁵ fut un autre « jour de douleur », dont les Juifs commémorent aussi le triste anniversaire. Ce jour-là, Nabuzardan, chef de la garde royale de Nabuchodonosor, arrivait à Jérusalem, muni de pleins pouvoirs pour achever de tirer vengeance de la cité rebelle. Il fut sans pitié. Le grand-prêtre, les chefs des familles sacerdotales, les officiers de l'armée, les notables, c'est-à-dire, les principaux habitants, furent conduits enchaînés, à Ribla, où on les mit à mort, au nombre de soixante-dix. Beaucoup d'autres habitants furent aussi égorgés; « on n'épargna ni le jeune homme, ni la jeune fille, ni le vieillard, ni l'homme aux cheveux blancs. » Un carnage particulièrement horrible eut lieu dans les cours du temple ⁶. On s'attaqua immédiatement aussi aux constructions les plus importantes de la ville. Le temple, les palais royaux, les maisons riches furent incendiés et détruits. On démolit la plus grande partie des remparts. On ne laissa debout que les maisons des pauvres. Cette destruction, accompagnée du pillage, dura trente jours. Les Chaldéens ne s'emparèrent pas seulement des ustensiles ⁷.

1. Son nom hébreu était *tammouz*. Il correspondait en partie à juin, en partie à juillet.

2. *Ant.*, X, VIII, 2.

3. Jérémie, XXXIX, 3.

4. IV Rois, XXV, 3-7; II Par., XXXVI, 17; Jérémie, XXXIX, 2-7.

5. Juillet-août. Les Hébreux le nommaient *ab*.

6. IV Rois, XXV, 18-21; II Par., XXXVI, 17; Thrènes, II, 7, 20; Ézéchiel, IX, 6, 7.

7. Jérémie, LI, 19, en donne une longue liste : les cendriers, les pelles, les couteaux, les tasses, et tous les ustensiles d'airain; les ustensiles d'or et d'argent, entre autres les encensoirs et les coupes, etc.

portatifs du temple, mais encore du gros mobilier : la mer d'airain, les deux colonnes de même métal placées de chaque côté du portique leurs bases et leurs chapiteaux (fig. 129). Leur poids était énorme, et on dut les mettre en pièces pour pouvoir les emporter à Babylone. L'airain avait alors une grande valeur et était par là-même très recherché, car on en fabriquait des armes, des chars de guerre et toute sorte d'objets ménagers et autres ¹.

Ce n'est pas tout. En se retirant, Nabuzardan emmena avec lui en Chaldée la plupart des habitants de Jérusalem et du royaume. Il ne laissa dans le pays que la partie la plus misérable de la population, pour cultiver les champs et les vignes. Aussi l'auteur du IV^e livre des Rois peut-il dire, en achevant ce récit : « Juda fut déporté

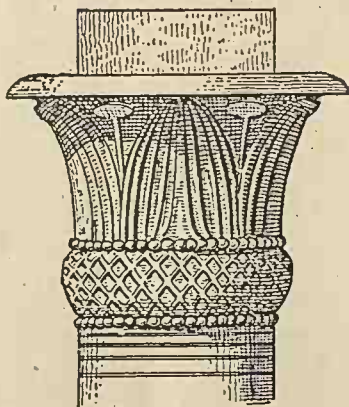


Fig 129. — Chapiteaux des colonnes Jachin et Boaz. (Essai de reconstitution.)

comme captif hors de son pays ² ». Jérémie demeura pendant quelque temps le centre et le conseiller de ceux de ses compatriotes que les Chaldéens avaient laissés en Judée. Lorsque ceux-ci s'emparèrent de Jérusalem, il était encore dans la prison où l'avaient jeté les partisans de l'Égypte et de la guerre à outrance. Sa réputation de sagesse et de modération était parvenue jusqu'à Nabuchodonosor; aussi avait-il ordonné à Nabuzardan de le traiter avec beaucoup d'égards, et de le laisser entièrement libre de s'établir où il voudrait. Le chef de la garde royale lui dit, en effet : « Si tu veux venir avec moi à Babylone, viens, j'aurai soin de toi; si cela te déplaît de venir avec moi à Babylone, ne viens pas; regarde, tout le pays est devant toi; va où il te semblera bon et convenable d'aller. » Mais Jérémie n'hésita

1. IV Rois, xxv, 8-10; II Par., xxxvii, 18, 19; Jérémie, lii, 12-14, 17-23.

2. IV Rois, xxv, 11, 12, 22; II Par., xxxvi, 20; Jérémie, xxxix, 9, 10; lii, 15, 16, 28.

pas à profiter de cette autorisation, pour demeurer en Judée, où il savait qu'il pouvait faire encore du bien ¹.

Le roi de Babylone, désireux de rassurer ceux des Juifs qui étaient restés dans le pays, en leur donnant une marque spéciale de bienveillance, leur avait choisi comme gouverneur un de leurs compatriotes les plus distingués, Godolias, fils d'Ahicam. Ce choix leur inspira une grande confiance; aussi la plupart de ceux qui s'étaient dispersés ou cachés dans la contrée vinrent-ils rejoindre leur nouveau chef à Maspha — identique, d'après les uns, à *Châfath*, légèrement au nord de Jérusalem; selon d'autres, à *Neby-Samouil*, plus au nord est — où Godolias avait établi sa résidence officielle. Il les accueillit avec bonté, et, convaincu, comme Jérémie dont il était l'ami, qu'il n'y avait d'espoir, pour l'avenir de ce petit reste qui représentait la nation juive, qu'à la condition de demeurer en paix, il les exhorta à rester complètement soumis à leurs vainqueurs tout-puissants. « Ne craignez pas de servir les Chaldéens, leur dit-il; demeurez dans le pays; servez le roi de Babylone, et vous vous en trouverez bien. Faites la récolte du vin, des fruits d'été et de l'huile..., et demeurez dans les villes que vous occupez ². » Ils firent, en effet, une abondante récolte de vin et de fruits d'été.

Mais déjà le mal était actif, et prêt à réduire à néant ces belles espérances. Parmi les Juifs qui étaient venus se ranger autour de Godolias et reconnaître son autorité, se trouvaient, en assez grand nombre, les soldats qui étaient sortis de Jérusalem avec Sédécias au moment où les Chaldéens y pénétraient en vainqueurs, et qui, plus heureux que le roi, avaient échappé, eux et leurs chefs, à la poursuite de l'ennemi. Or, l'un de ces chefs, Ismaël, qui appartenait à la famille royale de Juda, était jaloux de la dignité accordée à Godolias par Nabuzardan. Aussi, lorsque Baalis, roi de ces Ammonites que nous trouvons presque toujours prêts à nuire aux Juifs, l'eut poussé à mettre à mort le nouveau gouverneur, accepta-t-il de remplir ce rôle : rôle doublement criminel dans les circonstances actuelles, puisqu'il menaçait aussi l'existence du petit reste de la nation théocratique qui avait survécu au désastre. Baalis, l'instigateur du crime, comptait pouvoir s'approprier ensuite plus facilement une bonne partie du territoire de Juda. Le sinistre projet ne resta pas longtemps secret, et les chefs des soldats installés dans le district de Maspha vinrent avertir Godolias du grave danger qui le menaçait. Il ne voulut pas les croire. Jochanan, le principal d'entre eux, insista dans un entretien particulier avec le gouverneur, en lui disant : « Permits que j'aie tuer Ismaël; personne ne le saura. » Il ajouta, pour légitimer sa proposition : « Pourquoi t'ôterait-il la vie? Pour-

1. Jérémie, xxxix, 11-14; xl, 1-6. — 2. IV Rois, xxv, 23, 24; Jérémie, xl, 7-12.

quoi tous ceux de Juda qui se sont rassemblés auprès de toi, se disperseraient-ils? Pourquoi le reste de Juda périrait-il? » Godolias n'accepta pas, on le comprend, cette manière de se débarrasser d'un ennemi, même si dangereux; mais, trop confiant, il ne fit encore aucune démarche pour s'en garantir. Bien plus, Ismaël étant venu à Maspha, avec des hommes qu'il s'était associés pour accomplir plus sûrement son crime, le gouverneur les invita à sa table, et ils l'assassinèrent pendant le repas. Ils tuèrent aussi tous les Juifs qui étaient à Maspha avec Godolias, et même les soldats chaldéens qui faisaient partie de sa suite officielle. Cela se passait au septième mois de l'année juive¹.

Nous empruntons au livre de Jérémie, qui nous a déjà fourni la



Fig 130. — Sémites portant la barbe rasée dans la partie supérieure.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. II, Bl. 183.)

plupart des détails précédents, le récit d'un autre douloureux épisode. La cruauté d'Ismaël's'y manifestera encore de la façon la plus odieuse :

Le second jour après le meurtre de Godolias, dont personne n'avait encore eu connaissance, il arriva de Sichem, de Silo et de Samarie, au nombre de quatre-vingts, des hommes qui avaient la barbe rasée (fig. 130) et les vêtements déchirés, et qui s'étaient fait des incisions². Ils portaient des offrandes et de l'encens, pour les présenter dans la maison du Seigneur³. Ismaël sortit de Maspha au-devant d'eux; il marchait en pleurant⁴. Après les avoir rejoints, il leur dit : « Venez auprès de Godolias. » Quand ils furent au milieu de la ville, Ismaël les massacra et les jeta dans la citerne, aidé des hommes qui l'accompagnaient. Mais il s'en trouva dix parmi eux qui dirent à Ismaël : « Ne nous tue pas, car nous avons des provisions cachées dans les champs : du blé, de l'orge, de l'huile et du miel. » Alors il les épargna et ne les fit pas mourir avec leurs frères. La citerne

1. Le mois de *tichri* (septembre-octobre).

2. Pratique toute païenne; mais ces hommes appartenaient à l'ancien royaume d'Israël, et, bien qu'ils allassent en pèlerinage à Jérusalem, pour gémir sur sa ruine, leur religion était loin d'être parfaite.

3. C'est-à-dire, sur ses ruines.

4. Larmes hypocrites, pour mieux cacher son jeu barbare.

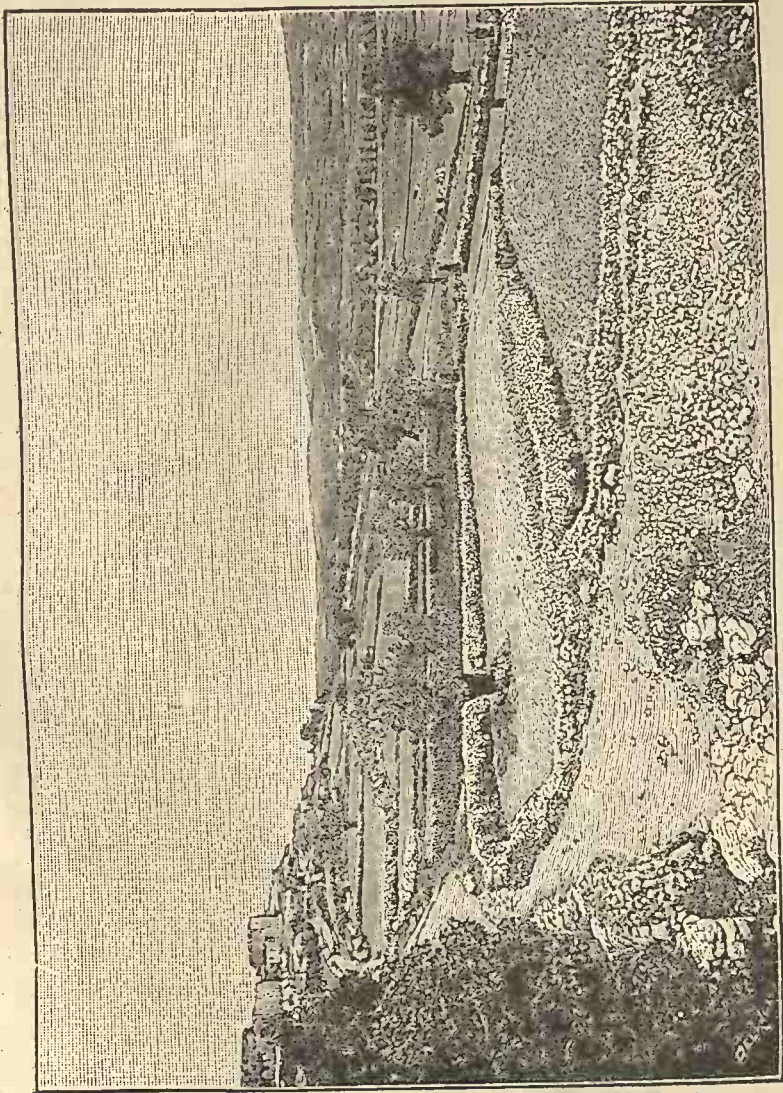


Fig. 131. — Ancienne piscine de Gabon. (D'après une photographie.)
La piscine est à droite, marquée par les personnages qui sont à ses quatre extrémités.

dans laquelle Ismaël jeta tous les cadavres des hommes qu'il avait tués auprès de Godolias, avait été creusée par le roi Asa.

La violence barbare d'Ismaël n'était pas encore satisfaite. En quittant Maspha pour rentrer chez les Ammonites, il emmena comme prisonniers tous les Juifs qui étaient dans cette ville, en particulier les filles du roi Sédécias, et les autres membres de la nation théocratique que Nabuzardan avait confiés à Godolias. Johanan et les autres chefs militaires qui avaient, quelque temps auparavant, témoigné leur dévouement au gouverneur en l'avertissant du danger qu'il courait, furent informés de tout le mal qu'Ismaël venait de faire. Ils réunirent promptement leurs anciens partisans, avec lesquels ils avaient lutté contre les Chaldéens, et s'élancèrent à la poursuite de l'assassin. Ils l'atteignirent « près des grandes eaux de Gabaon » (fig. 131), aujourd'hui *el Djib*, un peu au nord de Maspha. A l'est du village, se trouve encore une source abondante. Ismaël et les hommes de sa suite prirent la fuite, en se voyant attaqués par des forces supérieures, et purent rentrer au pays d'Ammon, après avoir franchi le Jourdain. Les prisonniers qu'ils voulaient entraîner avec eux furent heureux de recouvrer leur liberté¹.

Cependant Johanan, qui se trouvait maintenant de fait à la tête de ce tout petit reste, sauvé grâce à son intervention énergique, ne le ramena pas à Maspha. De Gabaon, « ils se mirent en marche et s'arrêtèrent à l'hôtellerie de Kimham, près de Bethléem, pour se retirer ensuite en Égypte, loin des Chaldéens, dont ils avaient peur, parce qu'Ismaël avait tué Godolias, que le roi de Babylone avait établi gouverneur du pays². » Cette modeste caravane se composait de femmes, d'enfants, d'eunuques qui avaient été au service du roi de Juda, de soldats juifs et de leurs chefs. Encore indécis sur ce qu'ils devaient faire, tous « depuis le plus petit jusqu'au plus grand », s'adressèrent à Jérémie, qui les avait rejoints ou qu'ils avaient pris avec eux en traversant les ruines de Jérusalem, et ils le prièrent de consulter Dieu à leur sujet. D'avance ils s'engagèrent solennellement à se conformer à la volonté divine. Dix jours plus tard, Jérémie recevait une réponse du ciel à sa prière. Il fit venir auprès de lui Johanan et les autres officiers, pour la leur communiquer. Il leur dit :

Ainsi parle le Seigneur, vers lequel vous m'avez envoyé : « Si vous restez dans ce pays, je vous y établirai et je ne vous détruirai pas; je vous planterai et je ne vous arracherai pas... Ne craignez pas le roi de Babylone dont vous avez peur; car je suis avec vous pour vous sauver de sa main. Je lui inspirerai de la compassion pour vous; il aura pitié de vous et il vous laissera demeurer dans le pays. »

1. Jérémie, xli, 1-15; IV Rois, xxv, 25.

2. Jérémie, xli, 16-18.

Au contraire, le prophète promulgua au nom du Seigneur de graves menaces contre ces « restes de Juda », s'ils se décidaient à se réfugier en Égypte, malgré cette interdiction. La conclusion était : « Le Seigneur vous dit : N'allez pas en Égypte! Sachez que je vous le défends aujourd'hui¹ ». Mais la peur des Chaldéens l'emporta. Oubliant sa promesse, et malgré les protestations de Jérémie, qu'on



Fig. 132. — Dieu sémitique de Taphnès. (Musée du Caire.)
(D'après W. M. Müller, *Egyptological researches*, pl. 40.)

osa même accuser de mensonge, la caravane franchit la frontière et se réfugia en Égypte. La plupart de ceux qui la composaient s'établirent à Taphnès (fig. 132), la Daphné des Grecs, dans le Delta oriental, sur la branche pélusiaque du Nil. D'autres se fixèrent à Memphis, la célèbre capitale de la Basse-Égypte, dont on voit les ruines sur le rivage occidental du fleuve; d'autres dans l'ancienne cité de Migdol, qui existait aussi dès le temps de l'Exode², et qui était pareillement

1. Jérémie, XLII, 1-12., — 2. Exode, XIV, 2.

située vers la frontière nord-est du pays. D'autres encore remonterent le Nil jusqu'à « la terre de Pathros », c'est-à-dire la Haute-Égypte¹. Dans quelque temps, nous aurons à parler de la colonie juive fondée à Éliphanthire, dans cette dernière province. En entrant en Égypte, les exilés volontaires emmenèrent avec eux, mais malgré lui, le prophète Jérémie, comme un protecteur et un palladium. Ils firent la même violence à Baruch, son secrétaire. Jérémie accomplit jusqu'au bout parmi eux son ministère qui, hélas! n'eut guère à changer de forme, puisque ces Juifs incorrigibles se remirent à pratiquer l'idolâtrie, malgré les sanglantes leçons qu'ils venaient de recevoir. Les femmes étaient les plus ardentes à adorer les faux dieux, et leurs préférences allaient aux astres, comme on le voit par le langage insolent que celles de Pathros osèrent tenir à Jérémie :

Nous ne t'obéirons en rien de ce que tu nous as dit au nom du Seigneur; mais nous voulons, comme nous l'avons promis, offrir de l'encens à la reine du ciel² et lui faire des libations, comme nous l'avons fait, pour nous et nos pères, nos rois et nos princes, dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem. Alors nous pouvions nous rassasier de pain, nous étions heureux et nous n'avons pas éprouvé de malheur. Mais, depuis que nous avons cessé d'offrir de l'encens à la reine du ciel et de lui faire des libations, nous avons manqué de tout, et nous avons été consumés par le glaive et par la famine. Du reste, si nous offrons de l'encens à la reine du ciel, et si nous lui offrons des libations, est-ce sans l'autorisation de nos maris que nous lui préparons des gâteaux³ pour l'honorer, et que nous lui faisons des libations?

Le prophète leur répondit que c'étaient précisément ces pratiques sacrilèges qui avaient été la vraie cause de la malédiction lancée par le Seigneur contre Juda. Puis, continuant de parler au nom du Dieu d'Israël, il annonça que, même sur le sol égyptien, les coupables seraient châtiés. Voici sa conclusion :

Ceux qui, en petit nombre, échapperont au glaive, retourneront du pays d'Égypte au pays de Juda. Mais tout le reste de Juda, tous ceux qui sont venus au pays d'Égypte pour y demeurer, sauront si c'est ma parole ou la leur qui s'accomplira... Voici, je livrerai le pharaon Hophra⁴ (Ouhabrâ) (fig. 133), roi d'Égypte, entre les mains de ses ennemis,... entre les mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone⁵.

1. Jérémie, XLIII, 1-XLIV, 1.

2. La lune.

3. Les anciens auteurs nous apprennent que les Athéniens offraient à Diane, les Siciliens à Séléne (de part et d'autre la déesse de la lune), des gâteaux composés de farine et de miel, de forme ronde comme celle de la lune, et nommés pour ce motif *selenæ* « lunes ».

4. Il est nommé Éphrée dans la Vulgate.

5. Jérémie, XLIV, 1-30; IV Rois, xxv, 26.

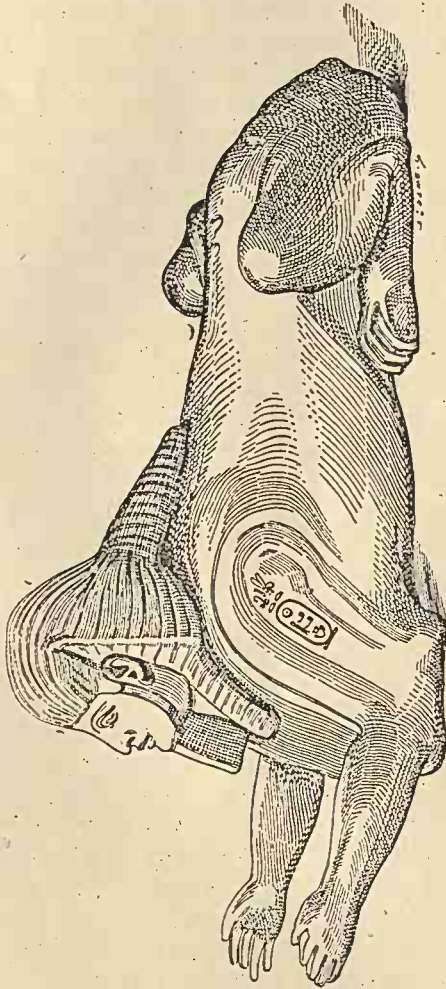


Fig. 133. — Sphinx égyptien, portant un cartouche au prénom d'Ephrée (*Ouhabrd*).

Cette menace ne tarda pas à se réaliser. En 585, la ville de Tyr, dont les Chaldéens avaient commencé le siège en même temps que celui de Jérusalem, succombait à son tour. Libre de ce côté, Nabuchodonosor envahit le territoire égyptien avec son armée victorieuse, probablement à la suite d'une nouvelle provocation d'Ouhabrá¹. Quelques indications de l'historien Josèphe² nous permettent de supposer que les Juifs réfugiés en Égypte eurent à souffrir de cette invasion, comme Jérémie, et aussi Ézéchiél, l'avaient prédit. C'est sans doute à la même occasion, en retraversant à son retour l'ancien domaine de Juda, que Nabuchodonosor opéra une troisième déportation, dont nous reparlerons plus loin. Quant à Jérémie, une tradition consignée dans les écrits de plusieurs Pères³, rapporte qu'il fut lapidé à Taphnès, par ses compatriotes eux-mêmes, irrités d'entendre ses reproches et ses menaces au sujet de leur idolâtrie. Sa vie se serait ainsi achevée par un glorieux martyr. Si, de son vivant, il eut beaucoup à souffrir de ses concitoyens, ils surent plus tard, surtout après que sa prophétie relative à la cessation de la captivité de Babylone après soixante-dix ans révolus, se fut exactement accomplie, reconnaître et apprécier ses qualités et sa grandeur⁴. Le livre de l'Écclésiastique, XLIX, 8-9, fait son éloge, tout en le plaignant d'avoir été maltraité par ses contemporains. Durant un songe célèbre, Judas Maccabée le vit « distingué par son grand âge et son air de dignité, d'un respect admirable et entouré de la plus imposante majesté. » Et le prophète, étendant sa main droite, lui donna une épée d'or, en lui disant : « Prends cette sainte épée, c'est un don de Dieu ; avec elle tu mettras tes ennemis en pièces⁵. » Plus tard encore, les Juifs, frappés des miracles de N.-S. Jésus-Christ, marquaient leur admiration, en disant que l'auteur de ces merveilles devait être Jérémie, ou l'un des anciens prophètes⁶.

Nous venons d'assister à la fin du royaume de Juda, et par là-même, à la ruine de la nation théocratique. Cette « mort » douloureuse, qui remplit le livre de Jérémie, avait été également l'objet des oracles d'Ézéchiél, et il faut bien dire, à la suite de ces deux grands prophètes, que les Israélites avaient fait, du côté du ciel et du côté de la terre, tout ce qu'ils pouvaient pour être les véritables auteurs de leurs maux. Dieu les avait paternellement avertis, sévèrement menacés du sort qui les attendait s'ils continuaient de l'offenser ; mais ils n'avaient tenu compte ni de ses avertissements, ni de

1. En 581. Cf. Hérodote, II, 161.

2. *Ant.*, X, IX.

3. Voir en particulier Tertullien, *Adv. Scorp.*, VIII ; S. Jérôme, *Adv. Jovinian.*, II, 37.

4. II Par., XXXVI, 21 ; Daniel, IX, 2 ; Esdras, I, 1.

5. II Mach., XV, 13-16. — 6. S. Matth., XVI, 14.

ses menaces. D'autre part, leur politique humaine avait été, depuis longtemps, tout à fait contraire à leurs intérêts : ils comptaient sur l'Égypte, qui n'était, selon le langage des prophètes, qu'un rameau déjà à demi brisé, sur lequel il était manifeste qu'on ne pouvait s'appuyer; puis ils se révoltaient contre les Assyriens et les Chaldéens, auxquels leur intérêt les engageait à demeurer soumis. Ce n'est pourtant qu'avec une vive angoisse qu'on assiste aux malheurs successifs, puis à la ruine de ce peuple que le Seigneur avait tant béni, tant privilégié, tant aimé. Mais sa mort n'était qu'apparente et relative. L'auteur des Paralipomènes¹ avait raison de la comparer à un repos. Jérémie dit mieux encore, quand il nous fait entendre la voix du Seigneur, adressant ces paroles de suave consolation au peuple si coupable dont il venait de prononcer la sentence :

Et toi, Jacob², mon serviteur, ne crains pas;
ne t'effraie pas, Israël!

Car je te délivrerai de la terre lointaine,
je délivrerai ta postérité du pays où elle est captive.

Jacob reviendra, et il jouira du repos,...
et il n'y aura personne pour le troubler.

Toi, Jacob, mon serviteur, ne crains pas,...
car je suis avec toi.

J'anéantirai les nations chez lesquelles je t'ai dispersé;
mais toi, je ne t'anéantirai pas,
je te châtierai avec équité³.

« Il est vrai que le peuple de Dieu paraissait avoir été mis au tombeau; mais tout espoir de résurrection n'était point perdu pour lui. La flamme qui avait consumé Jérusalem avait été pour Juda un feu purificateur. Le grain semé dans les champs de l'exil devait produire une moisson impérissable⁴. »

XI. — Les Lamentations de Jérémie; sa lettre contre l'idolâtrie; le livre de Baruch.

Pendant les quelques semaines qui suivirent la prise de Jérusalem par les Chaldéens, ou du moins aux premiers temps de son séjour en Égypte, Jérémie composa le petit livre qui contient les cinq élégies désignées par les noms de *Thrènes* ou de *Lamentations*⁵. Livre admi-

1. II Par., xxxvi, 21.

2. Ici, ce nom désigne toute la nation issue du grand patriarche, telle qu'elle était à l'époque de Jérémie.

3. Jérémie, xlvi, 27, 28.

4. Cornill, *History of the people of Israel*, trad. anglaise, p. 144.

5. Le premier correspond au mot grec *Θρήνοι*, qui sert de titre à la traduction des Septante; le second est le titre donné par la Vulgate.

nable, dont on a pu dire sans exagération que, « dans tout le domaine de la douleur humaine exprimée par des paroles, on trouverait difficilement quelque chose que l'on puisse comparer à ces élégies sacrées, tant pour la profondeur du pathétique, que pour la beauté et la noblesse du langage. » Bossuet a dit aussi, dans le même sens : « Jérémie est le seul qui ait égalé les lamentations aux calamités. » Le prophète avait été témoin de toutes les horreurs du siège prolongé de Jérusalem, et il aimait la ville sainte de toute sa tendresse de patriote et de serviteur du Dieu d'Israël; il la vit ensuite pillée, ravagée, ruinée de fond en comble par des vainqueurs sans pitié. Sur son âme douée d'une exquise sensibilité, ces tableaux d'une affreuse misère produisirent une profonde impression. Il n'eut donc qu'à laisser courir sa plume, pour les retracer avec une vigueur et une netteté qui, après de si longs siècles, les mettent très vivants sous nos yeux. Il y a, dans le livre des *Thrènes*, l'association du pathétique le plus vrai à la poésie la plus relevée.

Il consiste en un poème élégiaque composé de cinq chants ¹, qui décrivent les scènes les plus tragiques et les plus émouvantes de la catastrophe finale du royaume de Juda, et surtout de sa capitale. Ce sont moins des plaintes passionnées que des méditations douloureuses, de tristes retours sur le bonheur perdu, des descriptions pleines d'angoisse, d'ardentes prières vers Dieu, qui seul pouvait adoucir de tels maux. Chaque chant embrasse dans leur ensemble ces divers points. Toutefois, la première élégie fait plus directement allusion à l'état d'abandon et aux humiliations de Jérusalem; la seconde, au rôle terrible que le Seigneur lui-même avait joué dans la ruine de la malheureuse cité; la troisième expose au peuple comment ses souffrances doivent le conduire à la pénitence d'abord, puis à l'espoir; la quatrième parle surtout du châtement des classes dirigeantes; la cinquième demande le rétablissement de la nation.

La forme extérieure de ces chants est digne des pensées et les fait valoir à chaque ligne. Les quatre premiers sont acrostiches, avec cette différence que, dans le premier, le second et le quatrième, chaque verset commence tour à tour par une des vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, tandis que, dans le troisième, chacune des lettres est placée en tête de trois versets consécutifs ². Le style aussi est très soigné, de sorte que, de toutes manières, le livre des *Thrènes* fait honneur à la littérature hébraïque. C'est un des joyaux de la Bible.

En le composant, Jérémie avait pour but d'amener insensiblement

1. Ils correspondent exactement aux cinq chapitres du livre.

2. C'est pour cela que les Septante et la Vulgate ont conservé, en avant des versets, les noms des lettres hébraïques : *aleph, beth, ghimel, dalet*, etc.

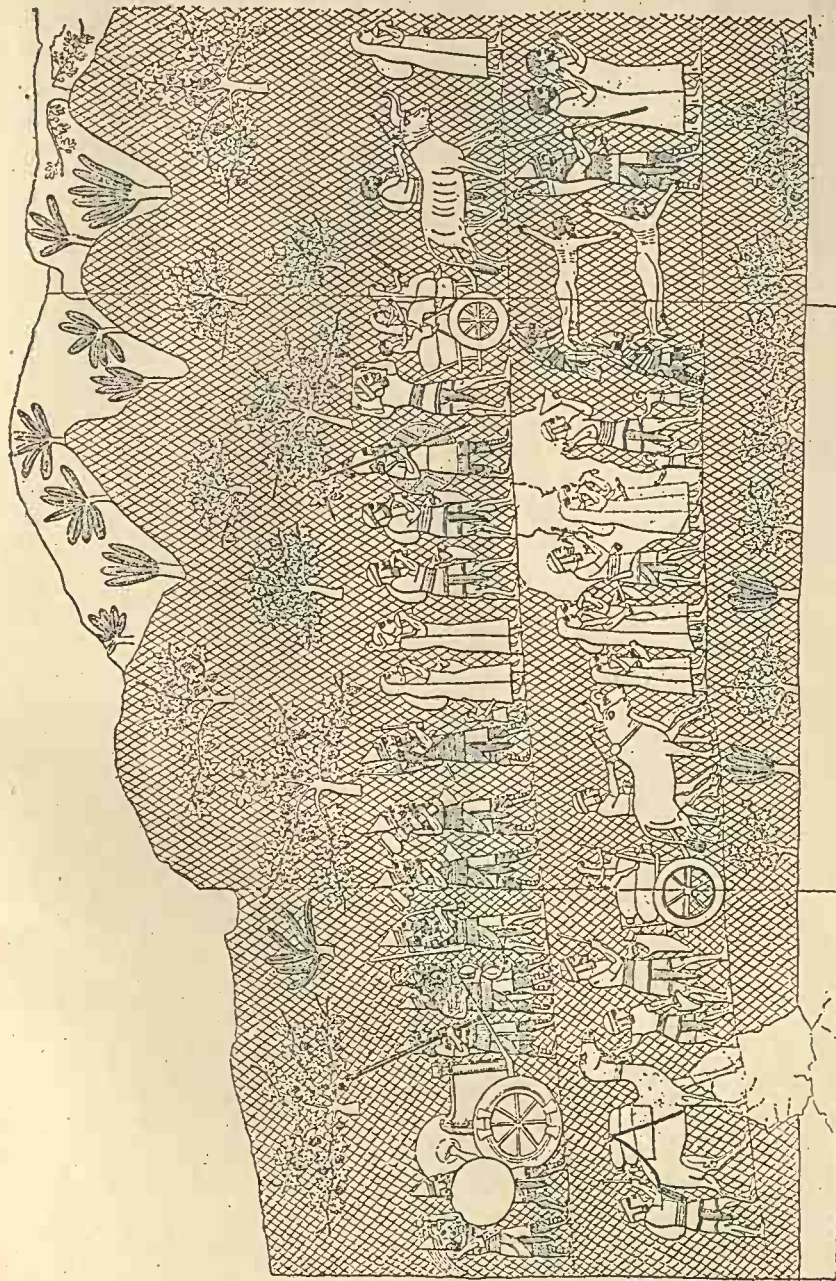


Fig. 134. — Captifs de guerre emmenés en captivité. Parmi eux, on voit des enfans. (D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 22.)

ses compatriotes, si profondément affligés, à la vraie connaissance de leurs fautes et, par conséquent, à la vraie douleur et à la vraie plainte; il se proposait de transformer leur chagrin sauvage en une humble prière. En de telles calamités, le cœur humain se dessèche et devient insensible, ou s'abandonne au désespoir. L'auteur de ces admirables pages voulait prémunir ses compatriotes contre l'un et l'autre de ces excès. Les citations que nous allons lui emprunter montreront à quel point ses descriptions lamentables, ses gémissements, ses cris de douleur vers Dieu, étaient capables de réaliser cette noble intention.

Première Élégie, Jérusalem délaissée et humiliée ¹ :

Comment est-elle assise solitaire,
la cité pleine de peuple?
Elle est devenue comme une veuve,
celle qui était grande parmi les nations.
Elle, souveraine des peuples,
elle a été rendue tributaire.
Elle pleure, elle pleure durant la nuit,
et ses larmes coulent sur ses joues.
De tous ceux qui l'aimaient,
pas un ne la console.
Tous ses alliés l'ont trahie,
ils sont devenus ses ennemis.
Juda est allé en exil,
victime de l'oppression et de la servitude;
il habite parmi les nations,
il n'a pas trouvé de repos.
Tous ceux qui le poursuivaient l'ont atteint
dans les défilés étroits.
Les chemins de Sion sont dans le deuil,
car personne ne vient plus aux fêtes.
Toutes ses portes sont détruites,
ses prêtres sanglotent.
Ses jeunes filles se désolent
et elle est elle-même dans l'amertume.
Ses ennemis ont le dessus,
ses adversaires sont en prospérité;
car le Seigneur l'a humiliée,
à cause de la multitude de ses révoltes.
Ses petits enfants ont marché captifs (fig. 134.)
devant l'oppresseur.
Toute la gloire de la fille de Sion
s'est éloignée d'elle.

1. *Thrènes*, I, 1-22.

Ses chefs sont comme des cerfs,
qui n'ont pas trouvé de pâturage,
et qui s'en vont sans force
devant celui qui les chasse...

Jérusalem, aux jours de son affliction et de sa misère,
se souvient des biens qu'elle avait depuis les jours anciens.

Maintenant que son peuple est tombé par la main de l'ennemi,
et que personne ne lui vient en aide,
ses ennemis la voient
et ils rient de sa chute.

Jérusalem a grandement péché;
c'est pourquoi elle est devenue un objet d'horreur.

Tous ceux qui l'honoraient la méprisent,
en voyant son ignominie.

Elle détourne elle-même la face,
en gémissant.

Elle a été étrangement abaissée;
nul ne la console.

Voyez, Seigneur, ma misère,
car l'ennemi triomphe!

L'oppresser a étendu la main
sur tous ses trésors;

car elle a vu les nations
pénétrer dans son sanctuaire...

Tout son peuple gémit
et cherche du pain.

Ils donnent leurs joyaux
pour des aliments qui leur rendent la vie.

Voyez, Seigneur, et regardez,
dans quelle abjection je suis!

O vous tous qui passez par le chemin,
regardez et voyez s'il est une douleur pareille à la mienne,
à celle dont le Seigneur m'a frappée,
au jour de son ardente colère...

D'en haut il a lancé dans mes os
un feu qui les consume.

Il a tendu un filet devant mes pieds,
il m'a fait tomber en arrière.

Il m'a rendue désolée,
languissante tout le jour...

C'est pour cela que je pleure;
mon œil, mon œil fond en larmes;

car (Dieu) a éloigné de moi le consolateur
qui devait ranimer ma vie...

Le Seigneur est juste,
car j'ai été rebelle à ses ordres.

Écoutez, vous, tous les peuples
et voyez ma douleur.

Mes jeunes filles et mes jeunes gens
sont allés en captivité.
J'ai appelé mes amis,
et ils m'ont trompée.
Mes prêtres et mes vieillards
ont péri dans la ville,
en cherchant de la nourriture.

Troisième Élégie : plainte amère, sentiments d'espérance et de soumission, confiance et prière. Dans cette touchante analyse d'âme, dont nous ne citerons que les passages principaux, un Israélite, qui représente toute la nation cruellement éprouvée, nous dit, en un langage saccadé, en sentences brisées, ses misères, ses fluctuations entre l'espérance et le désespoir, ses cris et ses supplications. Après une plainte très intense, il se console, en se rappelant la bonté de Dieu et sa justice, comme aussi en pensant au bien qu'il pourra tirer lui-même de ses rudes épreuves¹ :

Je suis l'homme qui a vu l'affliction
sous la verge de sa fureur.
Il m'a conduit et fait marcher
dans les ténèbres et non dans la lumière.
Contre moi il tourne et retourne
sa main tout le jour.
Il a fait vieillir ma chair et ma peau,
il a brisé mes os.
Il a bâti autour de moi,
et m'a environné de fiel et de douleur.
Il m'a fait habiter dans les ténèbres,
comme ceux qui sont morts depuis longtemps...
Même si je crie vers lui et si je l'invoque,
il ferme l'accès à ma prière.
Il m'a barré les chemins avec des pierres de taille,
il a bouleversé mes sentiers.
Il a été pour moi un ours en embuscade,
un lion dans un lieu caché...
Il a bandé son arc (fig. 135)
et il m'a placé comme but pour ses flèches;
il a fait pénétrer dans mes reins
les traits de son carquois.
Je suis la risée de tout son peuple,
leur chanson tout le jour...
La paix a été bannie de mon âme,
j'ai oublié le bonheur.
Et j'ai dit : « C'en est fait de ma vie,
et de mon espérance dans le Seigneur. »

1. *Thrènes*, III, 1-66.

La plainte désespérée que vient de prononcer cet Israélite affligé le ramène à son Dieu. Le nom du Seigneur n'est pas plus tôt sorti de sa bouche, que sa foi se réveille et l'aide à se retourner vers lui, pour l'implorer :

Souvenez-vous de mon affliction et de ma misère,
de l'amertume et du fiel.
Mon âme s'en souvient sans cesse,
et elle est abattue en moi.
Mais voici ce que je me rappellerai dans mon cœur
et pourquoi j'espérerai :
C'est une grâce du Seigneur que nous n'ayons pas été anéantis,
que ses compassions ne soient pas épuisées.
Elles se renouvellent chaque matin ;
que votre fidélité est grande !



Fig. 135. — Assyriens bandant un arc. (Bas-relief de Ninive.)

Le Seigneur est mon partage, a dit mon âme ;
c'est pourquoi j'espérerai en lui.
Le Seigneur est bon pour celui qui espère en lui,
pour l'âme qui le cherche.
Il est bon d'attendre en silence
le salut du Seigneur.
Il est bon à l'homme
de porter le joug dès sa jeunesse...
Qu'il s'assoie à part et garde le silence,
quand Dieu le lui a imposé...
Qu'il présente la joue à celui qui le frappe,
qu'il se rassasie d'opprobres ;
car le Seigneur ne rejette pas à jamais,
et, quand il afflige,
il a compassion selon sa grande miséricorde.
Car ce n'est pas de bon cœur qu'il humilie
et qu'il afflige les enfants des hommes...

Nous entendons ensuite une humble confession :

Pourquoi l'homme vivant se plaindrait-il ?
qu'il se plaigne de ses péchés !

Examinons nos voies, sondons-les,
et revenons au Seigneur.
Élevons nos cœurs avec nos mains
vers Dieu dans le ciel...
Nous avons agi injustement, nous nous sommes révoltés;
c'est pourquoi vous avez été inexorable.
Vous vous êtes enveloppé dans votre colère,...
et vous avez tué sans épargner.

La plainte recommence, douloureuse, mais sans amertume maintenant, et bientôt elle fait place à la prière :

J'ai invoqué votre nom, Seigneur,
du plus profond de la fosse ¹.
Vous avez entendu ma voix; ne fermez pas l'oreille
à mon gémissment, à mes cris de détresse.
Au jour où je vous ai invoqué,
vous vous êtes approché, en disant : « Ne crains pas ! »
Seigneur, vous avez pris la défense de mon âme,
vous m'avez sauvé la vie...

La quatrième Élégie, iv, 1-22, reprend, pour la développer, l'idée si vraie que le châtement avait été attiré sur Juda et Jérusalem par les crimes du peuple, spécialement par la conduite des classes supérieures :

Comment l'or s'est-il terni?
comment l'or pur s'est-il altéré?
Comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées
aux coins de toutes les rues?
Les nobles fils de Sion,
estimés à l'égal de l'or fin,
sont regardés comme des vases de terre,
ouvrage des mains du potier.
Même les chacals présentent la mamelle
à leurs petits pour les allaiter.
La fille de mon peuple a été cruelle
comme l'autruche du désert ².
La langue du nourrisson, dans sa soif,
s'attache à son palais.
Les enfants ont demandé du pain,
et personne ne leur en donnait...
L'iniquité de la fille de mon peuple
a été plus grande que le crime de Sodome,
qui fut renversée en un instant,
sans qu'aucune main eût été levée contre elle.

1. La fosse du malheur.

2. L'autruche abandonne assez facilement ses œufs; elle va même jusqu'à les briser, si elle remarque que son nid a été découvert. Aussi passe-t-elle dans l'Orient biblique pour un être sans cœur.

Les nobles étaient plus brillants que la neige
et plus blancs que le lait;
ils étaient, plus vermeils que le corail,
plus beaux que le saphir.
Leur visage est plus noir que le charbon,
on ne les reconnaît plus dans les rues.
Leur peau est collée sur leurs os,
desséchée comme du bois...
Les femmes, d'ordinaire compatissantes,
ont fait cuire leurs enfants;
ils leur ont servi de nourriture,
dans la ruine de la fille de mon peuple...



Fig. 136. — Oiseaux de proie dévorant des cadavres.

C'est à cause des péchés de ses prophètes,
des iniquités de ses prêtres,
qui ont répandu au milieu d'elle
le sang des justes.
Ils ont erré comme des aveugles dans les rues,
tout souillés de sang,
de sorte qu'on ne pouvait pas
toucher leurs vêtements...
Ceux qui nous poursuivaient ont été plus légers
que les aigles du ciel;
ils nous ont pourchassés sur les montagnes,
ils nous ont dressé des pièges dans le désert.

On rattache assez généralement à la prise de Jérusalem par les Chaldéens la composition des psaumes LXXIII (hébr., LXXIV) *Ut quid, Deus, repulisti in finem*, et LXXVIII (hébr., LXXIX), *Deus venerunt*

gentes in hereditatem suam, qui décrivent aussi, dans le plus émouvant des langages, les humiliations et les souffrances de tout genre que les vainqueurs firent subir aux malheureux vaincus, selon la coutume barbare de ce temps. Voici la traduction du psaume lxxviii.

Le poème débute par une plainte poignante, mais pleine de foi, qui s'exhale devant Dieu. La conduite cruelle des ennemis d'Israël est exposée très simplement, dans toute son horreur :

O Dieu, les nations sont venues sur ton héritage¹ ;
elles ont profané ton saint temple,
elles ont fait de Jérusalem un monceau de ruines.
Elles ont livré les cadavres (fig. 136) de tes serviteurs
en pâture aux oiseaux du ciel,
les chairs de tes saints aux bêtes de la terre.
Elles ont répandu leur sang comme de l'eau
tout autour de Jérusalem,
et il n'y a eu personne pour les ensevelir.
Nous sommes devenus un objet d'opprobre pour nos voisins,
la risée et la moquerie de ceux qui nous environnent.

A ces désolants souvenirs, le poète sacré rattache une ardente prière. Il conjure d'abord le Seigneur de punir comme ils le méritent les auteurs de ces sacrilèges et de ces crimes :

Jusques à quand, Seigneur, t'irriteras-tu sans cesse²
et ta colère s'allumera-t-elle comme le feu ?
Répands ta fureur sur les nations qui ne te connaissent pas,
et sur les royaumes qui n'invoquent pas ton nom ;
car ils ont dévoré Jacob
et ravagé son pâturage.

La supplication continue, mais en faveur des Juifs. Que Dieu daigne leur pardonner leurs péchés et avoir égard à leurs souffrances ! La gloire de son nom est intéressée à leur délivrance :

Ne te souviens plus de nos iniquités passées ;
que tes compassions viennent en hâte au-devant de nous,
car nous sommes extrêmement affligés.
Aide-nous, Dieu de notre salut, pour la gloire de ton nom ;
délivre-nous et pardonne nos péchés, à cause de ton nom,
pour que les nations ne disent : « Où est leur Dieu ? »
Qu'on sache parmi les nations, sous nos yeux,
que tu venges le sang de tes serviteurs...

Réitération éloquentes de la double prière, et promesses d'une perpétuelle reconnaissance.

1. Le territoire de Juda, domaine consacré au Seigneur.

2. Contre les Israélites, que la main divine avait frappés à coups redoublés.

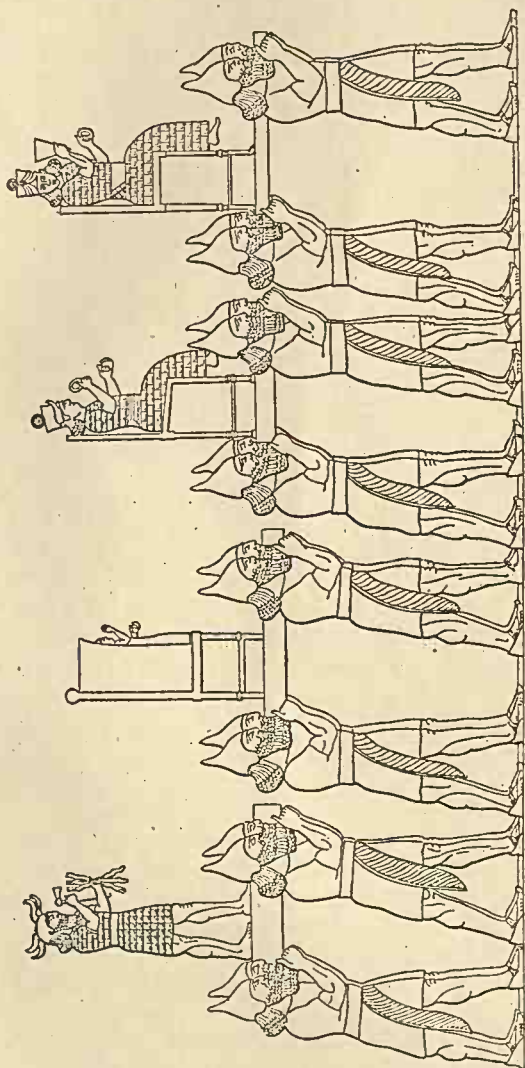


Fig. 137. ~ Les idoles portées en procession. (D'après un ancien bas-relief.)

Que les gémissements des captifs pénètrent jusqu'à toi;
par la force de ton bras, sauve ceux qui vont périr!
Fais retomber sept fois dans le sein de nos voisins
les outrages qu'ils t'ont faits, Seigneur.
Et nous, ton peuple, les brebis de ton pâturage,
nous te louerons à tout jamais;
nous publierons tes louanges de génération en génération.

Notons, en passant, que la fureur des Chaldéens, comme plus tard celle des Romains, se déchargea surtout sur Jérusalem, la capitale, le centre politique et religieux du royaume. Elle fut complètement ravagée, de manière à devenir « le repaire des chacals ¹ ». Il ne semble pas que les autres villes aient été traitées avec autant de rigueur. C'est encore Jérusalem qui fournit le plus grand nombre de déportés.

Faisant violence à sa propre douleur et ne pensant qu'à rendre service à ses frères malheureux, Jérémie prit aussi la peine d'écrire une longue lettre à l'usage des Juifs qui allaient être déportés à Babylone. Dans la Vulgate, elle a été rattachée au livre de Baruch, dont elle occupe le dernier chapitre, VI, 1-72. Elle a pour but de démontrer, par des arguments très simples, mais saisissants, généralement présentés sous une forme mordante, le néant des idoles et l'absurdité de l'idolâtrie. Par là-même, elle convenait fort bien pour mettre en garde les exilés contre le culte des faux dieux, qui était en vigueur sous toutes les formes chez les Chaldéens. Les protestants et les néo-critiques en rejettent à tort l'authenticité. La Synagogue l'a reçue autrefois comme faisant partie des écrits inspirés, puisque la traduction des Septante, composée par des Juifs, la contient. Le style et les idées rappellent constamment Jérémie. Les détails intéressants que donne l'auteur au sujet de l'idolâtrie des Chaldéens concordent parfaitement avec tout ce que nous en savons par ailleurs. Il suffira d'en citer quelques passages :

A cause des péchés que vous avez commis, vous allez être emmenés captifs à Babylone... Vous verrez à Babylone des dieux d'or, d'argent et de bois, que l'on porte sur les épaules (fig. 137) en procession, et qui inspirent de la crainte aux païens... N'imites pas la conduite de ces étrangers, et n'ayez pas peur de leurs dieux. Lorsque vous verrez une foule en avant et derrière, dites, en adorant dans votre cœur: « C'est vous qu'il faut adorer, Seigneur... »

La langue de ces idoles a été polie par le sculpteur, mais celles mêmes qui sont dorées et argentées sont vaines, et ne peuvent parler. Comme l'on fait des ornements pour une femme qui les aime, ainsi on a pris de l'or pour fabriquer ces idoles. Leurs dieux ont des couronnes d'or sur la tête; mais les prêtres en retirent l'or et l'argent, et s'en servent pour eux-mêmes..

1. *Thrènes*, v, 18.

Ces dieux ne se défendent ni de la rouille, ni des vers. Après les avoir couverts d'un vêtement de pourpre, on leur essuie le visage, à cause de la grande poussière qui se soulève dans la maison où ils sont. L'un porte un sceptre comme un gouverneur de province; mais il ne fait pas mourir celui qui l'offense. L'autre a une épée ou une hache à la main (fig. 138); mais il ne peut se délivrer ni des combattants ni des voleurs. Sachez par là que ce ne sont pas des dieux; ne les craignez donc pas ¹.

De même qu'un vase brisé devient inutile, tels sont aussi leurs dieux...

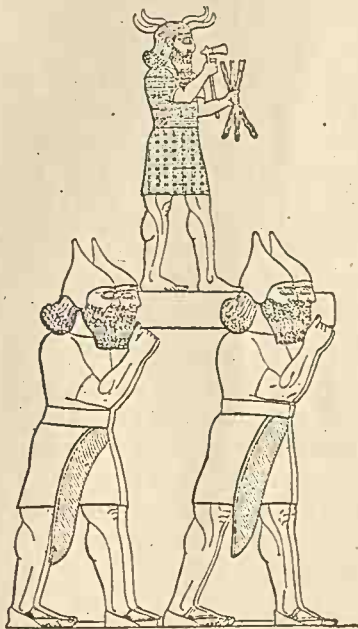


Fig. 138. — Le dieu Bel, une hache à la main.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. I, p. 65.)

De même qu'on ferme les portes autour de celui qui a offensé le roi, ou autour d'un mort qui a été conduit au sépulchre, ainsi les prêtres protègent les portes par des serrures et des verrous, de peur que les voleurs ne dépouillent leurs dieux. Ils leur allument des lampes en grand nombre; mais ils n'en peuvent voir aucune et ils sont comme des poutres dans une maison. Leurs visages deviennent noirs, par la fumée qui s'élève dans la maison. Sur leurs corps et sur leurs têtes volent les oiseaux de nuit, les hirondelles et les autres oiseaux; les chats y courent aussi. Sachez par là que ce ne sont pas des dieux, ne les craignez donc pas...

Lorsqu'on les a fondus, ils ne l'ont pas senti. On les a achetés à grand

1. Cette phrase est répétée en guise de refrain, à la suite de chacun des dix tableaux dont la lettre se compose.

prix, bien qu'il n'y ait pas de vie en eux... S'ils tombent à terre, ils ne se relèvent pas d'eux-mêmes, et si on les redresse, ils ne se tiendront pas debout par eux-mêmes... Dans leurs temples, les prêtres sont assis avec des tuniques déchirées, la tête et la barbe rasées et la tête découverte. Ils rugissent en criant devant leurs dieux... Les prêtres leur ôtent leurs vêtements, et ils en habillent leurs femmes et leurs enfants... Qu'on fasse du mal ou qu'on fasse du bien à ces dieux, ils ne peuvent le rendre. Ils ne peuvent ni établir un roi, ni le renverser... Ils ne sauvent personne de la mort, et ils n'arrachent pas le faible au plus puissant. Ils ne rendent pas la vue à l'aveugle; ils n'ont pas pitié de la veuve et ne font pas de bien à l'orphelin...

Quand le feu aura pris à la maison de ces dieux de bois, d'argent et d'or, leurs prêtres s'enfuiront et seront sauvés; mais eux, ils seront consumés comme des poutres... De même que, dans un champ de concombres, un épouvantail ne sert de rien, tels sont leurs dieux de bois, d'argent et d'or. Ils sont semblables à l'aubépine dans un jardin, sur laquelle tous les oiseaux se posent. Leurs dieux de bois, d'argent et d'or ressemblent encore à un mort jeté dans les ténèbres. La pourpre et l'écarlate, qui sont rongés sur eux par les vers, vous montrent aussi que ce ne sont pas des dieux.

C'est ainsi que Jérémie se faisait l'éloquent champion du dogme de l'unité de Dieu, et qu'il mettait ses coreligionnaires, exilés à Babylone, en garde contre les séductions de l'idolâtrie. Ces traits ironiques, railleurs, acérés, d'ailleurs si exacts, ne pouvaient pas manquer d'atteindre le but que se proposait le prophète : celui d'inspirer un ardent mépris pour ces morceaux de bois, de pierre, de fer, qui n'étaient que néant, même quand ils étaient revêtus d'argent et d'or. Isaïe, XLIV, 6-20, les auteurs des Psaumes çà et là¹, et d'autres passages de l'Ancien Testament, tournent à bon droit les idoles en ridicule en des termes analogues.

Le prophète Baruch, secrétaire et ami fidèle de Jérémie — son Élisée, comme on l'a dit — appartenait à une famille distinguée. Il partagea l'impopularité, les épreuves et aussi les périls de son maître, avec lequel on l'accusait de conspirer contre le bien général. Il fut contraint, lui aussi, d'accompagner en Égypte les Juifs qui s'y réfugièrent après l'assassinat de Godolias². Il quitta ce pays après la mort de Jérémie, car, sept ans après la destruction de Jérusalem, nous le trouvons à Babylone, où il était allé rejoindre les déportés³.

C'est là qu'il composa le petit livre qui porte son nom, et qui nous a été transmis, comme la lettre de Jérémie, par l'intermédiaire des Septante, le texte hébreu s'étant aussi perdu de bonne heure. On

1. Voir en particulier aux psaumes cxiv (hébr., cxv), 4-8, et cxxxiii (hébr., cxxxiv), 15-18.

2. Jérémie, xliii-xlv.

3. Baruch, i, 1, 2.

n'a aucune raison sérieuse de mettre en doute son authenticité, bien qu'il n'ait pas été inséré dans la Bible hébraïque. Ce livre se compose de deux parties. La première, I, 1-III, 8, contient une exhortation à la pénitence, adressée par Baruch aux Israélites demeurés à Jérusalem après la ruine du pays; la seconde, III, 9-v, 9, renferme un discours très consolant, qui promet aux débris du peuple théocratique, dans l'hypothèse d'une conversion sincère, la fin de sa captivité et le rétablissement de la nation sur de nouvelles bases. Dans un écrit composé par le secrétaire de Jérémie, on doit s'attendre à retrouver les pensées dominantes et le genre du maître. C'est ce qui a lieu réellement : mêmes reproches aux Juifs coupables, mêmes menaces, et aussi même espoir de pardon. Nous citerons d'abord son éloge de la Sagesse divine, qui rivalise avec la description analogue du livre de Job¹, et ensuite les joyeuses promesses adressées à Jérusalem.

1^o Éloge de la divine Sagesse² :

Écoute, Israël, les préceptes de la vie;
prête l'oreille, pour apprendre la prudence.
D'où vient, Israël, que tu es au pays de tes ennemis,
que tu as vieilli sur la terre étrangère?...
C'est que tu as abandonné la source de la sagesse.
Car si tu avais marché dans la voie de Dieu,
tu aurais certainement habité dans une paix éternelle.
Apprends où est la prudence,
où est la force, où est l'intelligence,
afin que tu saches où est aussi la longueur de la vie,...
où est la lumière des yeux et la paix.
Qui a trouvé le lieu où elle réside,
et qui est entré dans ses trésors?
Où sont les princes des nations³,
qui dominent sur les bêtes de la terre,
et qui se jouent des oiseaux du ciel;
qui thésaurisent l'argent et l'or,...
et qui tâchent d'acquérir sans fin?
Ils sont morts et sont descendus dans la fosse,
et d'autres se sont levés à leur place.
Des jeunes gens ont vu la lumière
et ont habité sur la terre;
mais ils ont ignoré la voie de la sagesse,
et ils n'ont pas compris ses sentiers;
leurs enfants non plus ne l'ont pas reçue.

1. Job, xxviii, 1-28.

2. Baruch, III, 9-iv, 4.

3. Le prophète démontre par quelques exemples que personne, à part Dieu, n'a trouvé la résidence de la sagesse.

On n'a pas entendu parler d'elle au pays de Canaan,
et elle n'a pas été vue dans Théman¹...
Les chercheurs de prudence et d'intelligence
n'ont pas connu non plus la voie de la sagesse,
et ne se sont pas souvenus de ses sentiers.
O Israël, que la maison de Dieu est grande,
et que le lieu qu'il possède est étendu!...
Là furent ces géants célèbres,
qui existaient au commencement²...
Le Seigneur ne les a pas choisis,
et ils n'ont pas trouvé la voie de la sagesse;
C'est pour cela qu'ils ont péri...
et comme ils n'ont pas eu la sagesse,
ils sont morts à cause de leur folie.
Qui est monté au ciel pour l'y prendre,
et qui l'a fait descendre des nuées?
Qui a passé la mer et l'a trouvée,
et l'a apportée de préférence à l'or le plus pur?
Personne ne peut connaître ses voies,
ni découvrir ses sentiers.
Mais Celui qui sait tout la connaît,
et il l'a trouvée par sa prudence,
lui qui a créé la terre à jamais,
et qui l'a remplie d'êtres vivants;
lui qui envoie la lumière, et elle part;
il l'appelle, et elle lui obéit avec tremblement.
Les étoiles ont donné leur lumière, à leurs postes,
et elles ont été dans l'allégresse;
elles ont été appelées, et elles ont dit : « Nous voici ! »
et elles ont lui avec joie pour leur auteur.
C'est Lui qui a trouvé toutes les voies de la sagesse,
et qui l'a donnée à Jacob, son serviteur,
et à Israël, son bien-aimé.

2^o Joyeuses promesses d'avenir³ :

Aie bon courage, Jérusalem!
Celui qui t'a donné ton nom t'y invite.
Les méchants qui t'ont tourmentée périront,
et ceux qui se sont réjouis de ta ruine seront punis.
Les villes où tes enfants ont été esclaves seront châtiées,
comme aussi celle qui les a déportés⁴.
Car de même qu'elle s'est réjouie de ta ruine
et qu'elle a été heureuse de ta chute,
ainsi elle sera attristée par sa propre désolation.

1. District de l'Idumée, renommé pour la sagesse de ses habitants.
2. Allusion aux géants antédiluviens, Gen., vi, 4; Job, xxii, 15; Eccl., xvi, 7, etc.
3. Baruch, iv, 30-v, 9.
4. Babylone aura son tour.

L'allégresse de ses nombreux habitants sera retranchée,
et sa joie sera changée en deuil...
Jérusalem, regarde du côté de l'Orient¹,
et vois la joie que Dieu te réserve.



Fig. 139. — Assaut d'une place forte par les Assyriens. Convoi de prisonniers.
(Bas-relief de Ninive.)

Car voici que reviennent tes enfants.
que tu as vus partir pour être dispersés.
Ils viendront tous ensemble, de l'Orient à l'Occident...
et pleins de joie ils rendront gloire à Dieu.

1. C'est de cette direction que les Juifs exilés devaient revenir à Jérusalem.

Quitte, Jérusalem, tes vêtements de deuil et d'affliction,
et revêts-toi de l'éclat et de la splendeur,
de la gloire éternelle qui te vient de Dieu.
Le Seigneur t'enveloppera de justice comme d'un manteau,
et il mettra sur ta tête un diadème de gloire;
Dieu montrera à tout ce qui est sous le ciel
la splendeur qu'il mettra en toi...
Lève-toi, Jérusalem, et tiens-toi sur la hauteur,
et vois tes enfants rassemblés,
du levant au couchant, par la parole du Saint,
pleins de joie, parce que Dieu s'est souvenu d'eux...
Ils sont sortis de toi à pied, emmenés par l'ennemi (fig. 139);
mais le Seigneur te les ramènera avec honneur...
Car Dieu a résolu d'abaisser toute montagne élevée,...
et de remplir les vallées en égalisant la terre,
afin qu'Israël rentre en sécurité.
Les forêts mêmes et tous les arbres odoriférants
ombrageront Israël, par l'ordre de Dieu.
Car Dieu ramènera Israël avec allégresse,...
avec la miséricorde et la justice qui viennent de lui¹.

1. Ce rétablissement d'Israël en Terre sainte n'est dépeint sous de si brillantes couleurs, que parce qu'il devait avoir pour terme la création de la nouvelle Alliance, la fondation de l'Église du Christ.

TROISIÈME PÉRIODE

DEPUIS LA DESTRUCTION DU ROYAUME DE JUDA

PAR LES CHALDÉENS

JUSQU'À LA RUINE DE L'ÉTAT JUIF

PAR LES ROMAINS

(588 avant J.-C. - 70 après J.-C.)

LIVRE PREMIER

De la ruine de Jérusalem à la fin de la captivité de Babylone

(588-536 avant J.-C.)

Cette période est de beaucoup la plus courte de toutes celles qui se sont succédé dans l'histoire du peuple de Dieu. Mais elle a son cachet à part, qui la rend douloureusement intéressante. D'un autre côté, ainsi que nous aurons à le redire, l'exil babylonien a été, pour la meilleure portion d'Israël, un creuset dans lequel son Dieu l'avait plongée pour la purifier, pour en former une nouvelle nation théocratique, plus apte que la première à réaliser les desseins miséricordieux du Seigneur sur le monde entier, et pour préparer ainsi l'avènement du Messie rédempteur. Si, pour raconter l'histoire de cette période, nos documents sont relativement rares, ils suffisent cependant, pour nous donner une idée exacte de la situation extérieure des Juifs exilés, et aussi pour nous révéler les sentiments intimes de leurs âmes. Déjà nous avons entendu la voix retentissante de Jérémie. Nous l'entendrons encore, avec celles des deux autres grands prophètes, Ézéchiël et Daniel. Le livre d'Esdras, bien qu'il appartienne directement à la période suivante, nous fournira aussi quelques renseignements; la collection des Psaumes fera de même. L'histoire profane — l'historien Josèphe, les inscriptions babyloniennes, Bérose — compléteront de la manière la plus heureuse les renseignements bibliques. L'essentiel, pour nous, sera de bien connaître la situation sociale et religieuse des exilés, et ensuite, de pouvoir signaler les principaux faits et les principaux résultats de la captivité.

CHAPITRE PREMIER

LA DISPERSION ET LA CAPTIVITÉ D'ISRAËL

I. — Dispersion du peuple juif en trois directions différentes.

Voilà donc la nation israélite, qui, depuis tant de siècles, avait été de la part de son Dieu, l'objet de faveurs sans nombre et d'une prédilection constante, non seulement humiliée et châtiée par lui d'une manière exemplaire, mais presque anéantie en réalité. Les dix tribus du nord ont disparu les premières et se sont, en grande partie, plus ou moins fondues avec les peuples parmi lesquels leurs vainqueurs les avaient dispersées. Celles de Juda et de Benjamin, qui formaient le royaume de Juda, viennent à leur tour de subir, de la part des Chaldéens, un traitement semblable à celui qui avait été imposé à leurs sœurs par les Assyriens. Dieu aurait-il donc complètement abandonné et condamné à une mort prochaine le peuple qui lui était si cher, et auquel il avait fait de si glorieuses promesses, rattachées à l'avènement du Messie? Envisagé au point de vue de l'histoire du monde, l'écrasement total d'une nation plus faible par une race puissante n'avait rien de bien surprenant, à cette époque surtout; les annales assyriennes et chaldéennes ne le prouvent que trop. Toutefois, il ne s'agit pas ici d'un peuple ordinaire, mais du peuple de Dieu, que nous avons appris à aimer malgré ses fautes réitérées, et dont les malheurs ne nous ont pas laissés insensibles.

Examinons de plus près dans quel état il se trouvait à la suite des faits désolants que nous avons racontés. Les Juifs qui formaient la population du royaume de Juda sont divisés maintenant en trois tronçons inégaux. Une partie, la plus petite sans doute, au début, se composait de ceux des habitants que les Chaldéens avaient laissés en Judée, et que la peur de graves représailles n'avait pas entraînés en Égypte après l'assassinat de Godolias. La deuxième partie de la nation si éprouvée consistait précisément dans ces réfugiés au pays du Nil, qui étaient assez nombreux. Les Israélites déportés, par trois fois, à Babylone et en Mésopotamie, formaient la troisième partie, de beaucoup la plus considérable. Étudions rapidement la composition et la situation des deux premières catégories; nous reviendrons ensuite à la troisième, pour exposer plus amplement son histoire pendant la durée de l'exil.

Nabuchodonosor n'avait pas voulu que le territoire de Juda fût entièrement dépeuplé; cela aurait été contraire à son intérêt, puisque la Palestine devait demeurer, entre la Chaldée et l'Égypte sa rivale, ce qu'on appelle aujourd'hui un État-tampon. Mais, après les déportations qui précédèrent et qui suivirent la prise de Jérusalem, et davantage encore après le départ des Juifs qui allèrent se réfugier en Égypte, ceux des anciens habitants qui étaient restés dans le pays appartenaient, on l'a déjà insinué, à la classe la plus pauvre, la plus humble et la moins intelligente de la population. Instruits par les rébellions qui avaient éclaté coup sur coup en Judée, le roi de Babylone et ses officiers avaient éloigné tous ceux dont ils pouvaient redouter quelque influence dangereuse pour leur domination. Faible, abattu par tant de maux, sans chef, ce triste débris d'un peuple autrefois si glorieux n'était pas à craindre. Quelques détails insérés dans les Lamentations de Jérémie nous donnent une idée de l'existence misérable que ces malheureux durent traîner parmi les ruines de leurs villes et de leurs villages, sous la terreur des calamités déjà subies et de celles qui pouvaient les accabler encore.

Nous buvons notre eau à prix d'argent,
nous payons notre bois.

Nous sommes poursuivis, le joug sur le cou,
nous sommes épuisés, sans repos...

Des esclaves dominent sur nous,
et personne ne nous délivre de leurs mains.

Nous cherchons notre pain au péril de notre vie,
devant l'épée du désert.

Notre peau est brûlante comme un four,
par l'ardeur de la faim ¹.

Comme cette population juive était peu considérable, les peuplades voisines s'empressèrent d'envahir le territoire de la Judée le plus rapproché du leur, et d'en prendre possession. C'est ce que firent les Ammonites à l'est, les Édomites et les Arabes au sud, les Samaritains au nord; de même les Moabites et les Philistins. Chacun s'empara de ce qui était le plus à sa portée et à son goût ².

C'est tout ce que nous savons au sujet des Juifs demeurés dans le pays après la ruine du royaume. Nous avons peu de chose à ajouter aux informations que le prophète Jérémie nous a déjà fournies sur ceux de ses compatriotes qui allèrent chercher un abri en Égypte après l'assassinat de Godolias. Ils formaient « une grande assemblée ³ » et ils ne furent sans doute pas les seuls à se réfugier sur les bords du

1. *Thrènes*, v, 4-10.

2. *Ézéchiel*, xxv, 3-17. — 3. *Jérémie*, xliiv, 15.

Nil. D'autres Juifs l'avaient fait avant eux, en voyant leur contrée menacée ou envahie par les Chaldéens; Jérémie nous le dit formellement ¹. Ces exilés volontaires appartenaient en général à des classes plus relevées de la population de Juda. Parmi eux, nous avons vu les filles du roi, et un certain nombre d'officiers de l'armée de Sédécias, qui avaient échappé avec leurs soldats aux poursuites des Chaldéens, après la prise de Jérusalem. Le pharaon Ouhabrà (Apriès) leur fit un excellent accueil, le royaume de Juda ayant été depuis plusieurs années l'allié et l'ami des Égyptiens.

Nous les avons vus s'établir, pour la plupart, dans les districts septentrionaux de l'Égypte; car ils s'imaginaient, comme leurs frères déportés à Babylone, que leur installation sur la terre étrangère serait de courte durée ² (fig. 140). Assez rapprochés de leur patrie, ils pourraient ainsi en avoir des nouvelles plus promptes, plus fréquentes et plus sûres. Ils vécurent à part dans les différentes colonies qu'ils fondèrent au Delta, à Noph (Memphis) et dans l'Égypte du sud. Ézéchiél nous montre quelques-uns d'entre eux allant se fixer jusqu'à Syène, dans l'île d'Éléphantine, sur le haut Nil ³. Nous aurons à parler plus loin de cette dernière colonie. Nous avons entendu Jérémie adresser à ses compatriotes réfugiés en Égypte, le grave reproche de se livrer au culte des astres. Nous avons dit aussi que, parmi eux, beaucoup ne réussirent pas à échapper à la colère de Nabuchodonosor, qui les atteignit jusque sur le sol égyptien ⁴, lorsqu'il vint ravager toute la partie orientale du Delta, précisément celle où demeuraient la plupart d'entre eux ⁵.

Ce n'est donc pas non plus de ce côté que devait sortir l'Israël régénéré qu'avaient annoncé plusieurs prophètes. C'est au milieu des Juifs déportés à Babylone que le Seigneur avait résolu de le faire surgir. Rappelons rapidement ce qu'était ce milieu spécial. D'abord il était de beaucoup le plus nombreux, car il était le produit de trois déportations successives. La première remontait à l'an 606 ⁶; mais le nombre des déportés n'est pas marqué. La deuxième déportation, qui fut la plus considérable, eut lieu en 598. Le roi Jéchonias ou Joachin en faisait partie avec sa famille; de même Ézéchiél, et plusieurs milliers de Juifs appartenant aux classes supérieures, et mille artisans; 10 000 hommes, ajoute Jérémie en chiffres ronds.

1. Jérémie, xxiv, 8. — 2. Jérémie, xlv, 28. — 3. Ézéchiél, xxx, 5.

4. Jérémie, xlv, 14, 28.

5. Jérémie, xlvi, 13-26; Josèphe, *Ant.*, X, ix, 10.

6. D'après Daniel, i, 1-3; c'était la troisième année du règne de Joakim. C'eût été la quatrième d'après Jérémie, xxv, 1-11. Comme on l'a dit (Gratz, *Geschichte der Juden*, t. III, p. 378), les dates qui diffèrent ainsi ne se contredisent pas; elles proviennent d'une manière différente de supputer les années d'un règne. Jérémie compterait ici l'année qui commence; Daniel, celle qui s'achève.

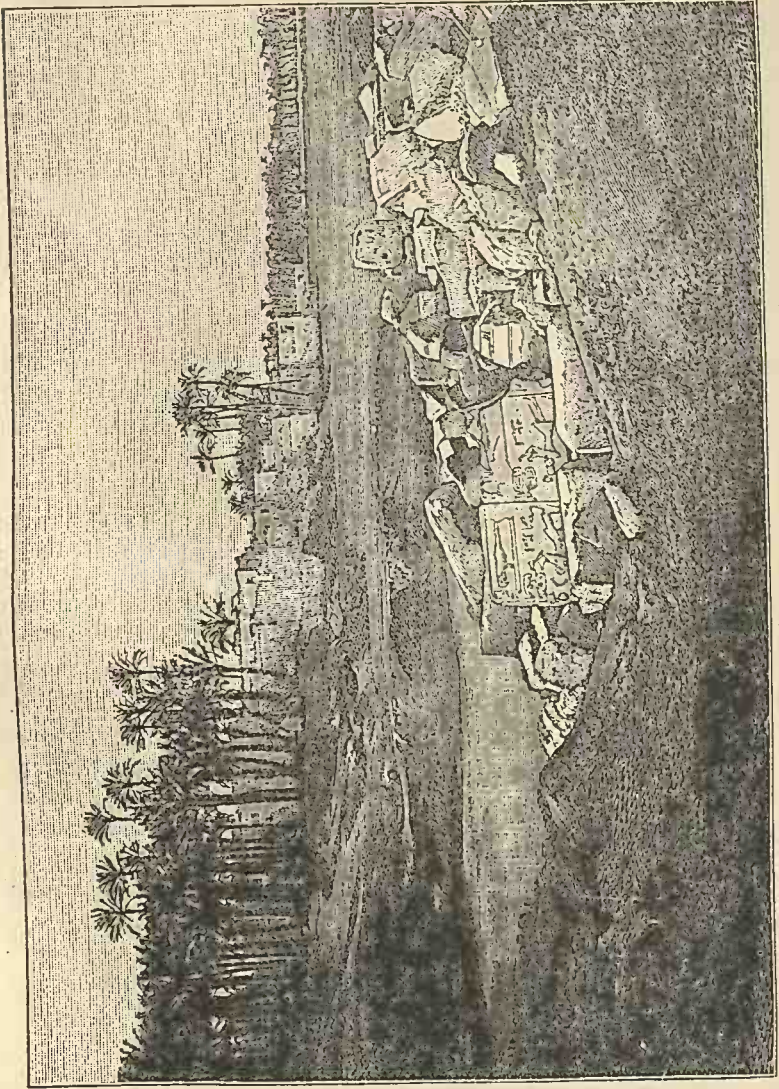


Fig 140. — Ruines du temple de Ptah à Memphis, (D'après une photographie.)

A ce nombre nous devons ajouter celui des femmes et des enfants, qui ne sont jamais mentionnés à part dans ces sortes d'énumérations; et aussi les 3 023 Israélites dont parle Jérémie, **LII**, 28, 29, et qui paraissent avoir appartenu aux villages de Juda : ce qui ferait en tout, pour cette seconde déportation, de trente à quarante mille Israélites emmenés en captivité. La troisième eut lieu environ dix ans plus tard, après la prise de Jérusalem. Le **IV^e** livre des Rois, **xxi**, 8-11, n'indique pas, cette fois, le nombre des captifs; mais il permet de supposer que la plupart des habitants trouvés dans la ville furent déportés, hormis les classes les plus pauvres, ainsi qu'il a été dit ci-dessus. Un peu plus tard, en 581, Nabuchodonosor emmena encore en Chaldée 745 autres Juifs¹; c'est-à-dire, en ajoutant les femmes et les enfants, environ 2 500 personnes. En réunissant ces divers chiffres, il est permis d'évaluer à environ 50 000 le nombre total des Israélites déportés en Babylonie dans ces différentes circonstances². Nous avons de bonnes raisons de croire qu'il n'est point exagéré. S'il avait été moindre, on s'expliquerait difficilement que, soixante ans plus tard en moyenne, ceux des déportés qui rentrèrent en Palestine après l'édit de Cyrus, aient atteint le chiffre de 42 372, « sans compter leurs serviteurs et leurs servantes, au nombre de 7 337³ » et aussi, sans compter leurs femmes et leurs enfants. On ne comprendrait pas non plus que, dans les siècles suivants, il se soit trouvé tant de Juifs à Babylone et en général dans les contrées orientales.

II. — La colonie juive de Babylone.

Rappelons qu'elle représentait, à tous les points de vue, la meilleure partie des déportés. Dieu l'avait lui-même déclaré à Jérémie, en lui montrant dans une vision, deux paniers, dont l'un « contenait de très bonnes figes, comme les figes de la première récolte », tandis que l'autre était rempli « de très mauvaises figes, qu'on ne pouvait manger tant elles étaient mauvaises⁴ ». Le Seigneur, expliquant ensuite cette vision à son prophète, lui avait dit que les bonnes figes (fig. 141), symbolisaient « les captifs de Juda envoyés au pays des Chaldéens », et que les mauvaises figuraient la partie du peuple qui était restée en Judée. Ezéchiel, tout en ayant plus d'un reproche à adresser à ses compatriotes déportés en Chaldée, les préférait aussi, sous le rapport intellectuel et moral, à ceux que les Chaldéens avaient laissé

1. Jérémie, **LII**, 30.

2. Voir C. Kent, *History of the Jewish people during the Babylonian, Persian and Greek Periods*, p. 18, 19. Divers auteurs réduisent beaucoup trop ce chiffre.

3. Esdras, **ii**, 64, 65.

4. Jérémie, **xxiv**, 1-8.

végéter en Judée. C'est donc sur la terre d'exil que vivra pendant quelque temps le véritable noyau de la nation théocratique, et c'est à lui surtout que nous devons consacrer notre attention.

Suivons d'abord ces malheureux captifs sur la route si longue, si pénible, qu'ils eurent à parcourir, le cœur et le corps brisés, pour arriver en Chaldée. Les monuments assyriens et chaldéens mettent fréquemment sous nos yeux des scènes désolantes du même genre, où l'on voit des caravanes, composées d'hommes, de femmes et d'enfants prisonniers de guerre, marchant péniblement, chargés de leurs pauvres hardes, et escortés par de rudes soldats qui ne leur ménagent pas les coups. Le chemin qui conduit du territoire de Juda à Babylone dut être souvent témoin de pareilles scènes. Il est

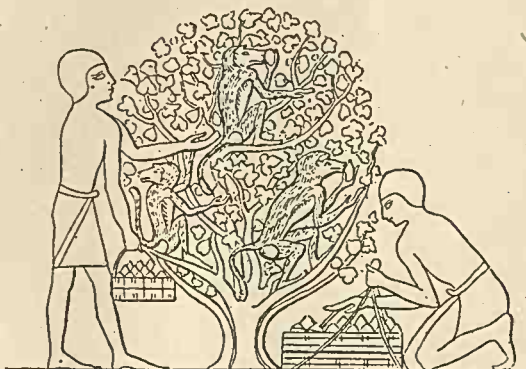


Fig. 141. — Cueillette des figues dans l'ancienne Égypte.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth II, Bl. 137.)

facile de se représenter les fatigues, les angoisses, les privations de tels voyages, qui duraient des mois entiers, et durant lesquels maint prisonnier, épuisé de fatigue, tombait pour ne plus se relever.

Les captifs juifs arrivent enfin au terme de leur voyage, et sont installés pour la plupart à Babylone et dans son voisinage immédiat. En effet, la capitale de l'empire chaldéen était moins une ville que toute une province à elle seule, et elle pouvait contenir un nombre presque illimité d'habitants. Au lieu d'être resserrée entre des montagnes, comme Jérusalem, où les édifices et les maisons s'entassaient les unes sur les autres, selon la description très exacte du psaume cxxi (hébr., cxxii), 3, Babylone s'étalait au loin dans la plaine, sur les deux rives de l'Euphrate, qui coupait en diagonale le vaste quadrilatère formé par la ville. On comprend qu'en y arrivant, les Juifs aient éprouvé, malgré la tristesse profonde qui remplissait leurs cœurs, des sentiments de vive surprise. Tout était si remarquable dans l'ancienne cité, surtout depuis que Nabuchodonosor s'était

soigneusement appliqué à l'agrandir, à la fortifier et à l'embellir! Nous parlerons plus loin de ses fortifications gigantesques, qui semblaient la rendre imprenable. Ses palais rivalisaient de splendeur avec ses temples. Le palais royal, avec ses dépendances, formait comme une ville dans la ville; on admirait ses jardins suspendus sur des terrasses, avec leurs arbres de toute espèce, formant de petites forêts (fig. 142). Le temple de Bel, le grand dieu de Babylone, dont elle portait le nom — *Bab Bel*, « porte de Bel » — occupait une position centrale. Nabuchodonosor avait pris soin de rebâtir la tour à huit étages qui en faisait partie. Chaque étage était consacré à une divinité planétaire, dont il portait les couleurs : noir, rouge, cramoisi, or, jaune foncé, bleu ardent, argent. De chaque côté du fleuve étaient construits des quais, bien aménagés pour faciliter le débarquement des marchandises amenées de toutes parts dans « ce pays de trafic et cette ville de marchands ¹ ». Les rues étaient droites, coupées à angle droit; les maisons avaient deux ou trois étages, comme celles de Tyr. Babylone était alors, sans contredit, la plus brillante cité du monde, et elle est demeurée la plus grande des villes bâties par des mains humaines. Si les matériaux qui avaient servi à la bâtir — simples briques, tantôt durcies au feu, tantôt simplement séchées au soleil brûlant de ces régions — ont été incapables de résister à l'œuvre du temps, à l'intempérie des saisons et aux ravages opérées par les hommes, de sorte qu'il ne reste d'elle que des monticules d'argile ², la description détaillée qu'Hérodote nous a laissée d'elle ³, et divers passages des inscriptions cunéiformes, nous permettent de nous faire quelque idée de sa splendeur. Isaïe la contemplait longtemps d'avance, dans une vision surnaturelle. Il la nomme « l'ornement des royaumes, la fière parure des Chaldéens ⁴. » Jérémie la compare à une coupe d'or dans la main du Seigneur ⁵. Daniel nous fait entendre Nabuchodonosor lui-même, s'écriant, gonflé d'orgueil à la vue de cette merveille qui était en grande partie son œuvre : « N'est-ce pas ici Babylone la grande, que j'ai bâtie par la force de ma puissance et pour la gloire de ma magnificence ⁶? »

Les Juifs déportés en Babylonie ne purent certainement pas retenir leur admiration, à la vue d'un spectacle si nouveau pour eux ⁷.

1. Ézéchiel, xvii, 5.

2. Les monuments égyptiens, bâtis en de tout autres conditions, sont au contraire parvenus jusqu'à nous, plus ou moins bien conservés.

3. Hérodote, 178-186. — 4. Isaïe, xiii, 14. — 5. Jérémie, li, 7. — 6. Daniel, iv, 34.

7. Pour des descriptions détaillées, voir aussi A. Stanley, *Lectures on the History of the Jewish Church*, nouv. édit., t. iii, p. 3-12; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. iv, p. 156-163; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. iii, p. 560-565.

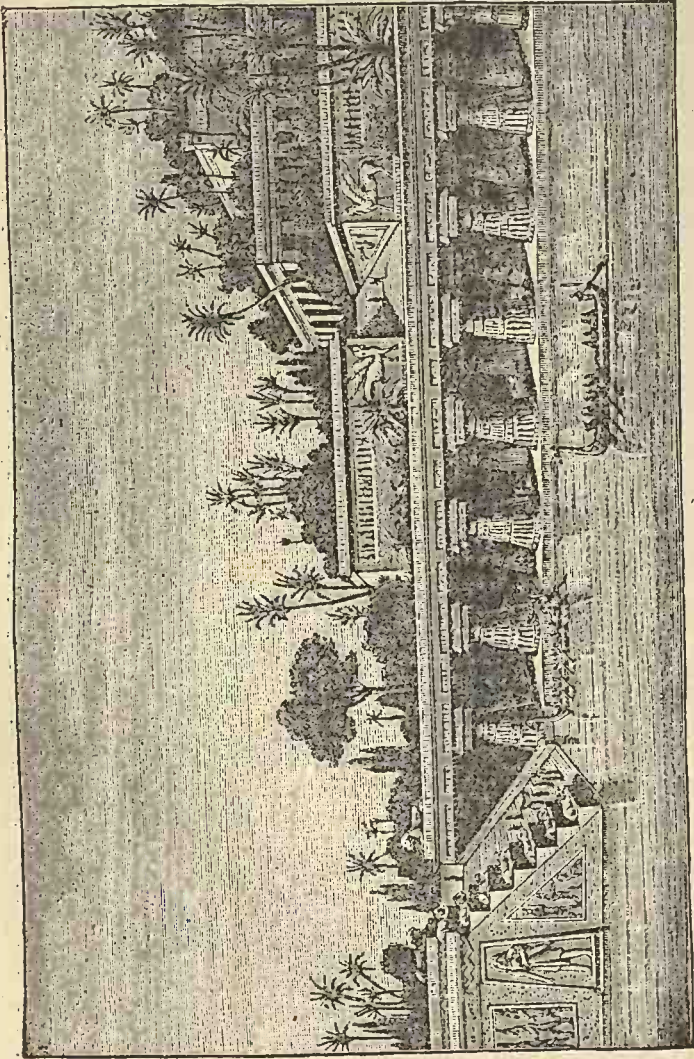


Fig. 142. — Jardins suspendus de Babylone. (Essai de reconstitution.)

Du reste, le pays tout entier, très différent du leur, dut attirer leur attention. Au lieu de leurs montagnes, de leurs vallées, de leurs rochers pittoresques, mais souvent arides et déboisés, c'est une plaine sans fin, arrosée par l'Euphrate et ses canaux multiples (le principal portait le nom de *Nahar malka*, « fleuve royal »), sur les bords desquels croissaient abondamment le saule, le peuplier, le tamaris et d'autres arbres. Grâce à un excellent système d'irrigation, leurs eaux portaient la fertilité dans toute la région. L'Euphrate, mentionné si fréquemment dans la littérature sacrée d'Israël comme « le fleuve » par excellence, devait d'autant plus intéresser les Juifs exilés, que leur illustre ancêtre Abraham était parti de ses rives pour aller fonder en Palestine la future nation théocratique. La population de Babylone, cette immense fourmilière humaine, venue de toutes les provinces de l'Asie occidentale, ne manqua pas non plus d'attirer leur attention. Elle contenait des milliers d'autres captifs, arrachés comme eux à leur pays par de cruels vainqueurs et transplantés de force sur la terre étrangère.

Dans quelles conditions morales et religieuses les Juifs déportés à Babylone et en Chaldée traversèrent-ils les longues années de leur exil? Les écrits bibliques contemporains ne tracent nulle part un tableau concret de leur existence d'alors. Cependant, en réunissant les détails épars que contiennent ces livres, nous pouvons nous représenter assez nettement ce que fut cette vie. Il n'est toutefois pas possible d'établir des règles fixes, les circonstances générales et individuelles n'ayant pas toujours été les mêmes. Au début, après tant d'humiliations, de séparations et de souffrances, une poignante tristesse et un profond découragement durent régner parmi tous les déportés. Un certain nombre d'entre eux, ceux qui étaient connus pour avoir poussé à la révolte en Palestine, ou qui suscitèrent des mouvements de rébellion en Chaldée, furent chargés de chaînes, emprisonnés, ou vendus et traités comme esclaves, ou mis à mort sans pitié¹. Il ressort néanmoins de l'ensemble de nos documents que le sort de la plupart des exilés fut non seulement tolérable, mais satisfaisant. A lui seul, un fait remarquable démontre que les Juifs de Babylone et de Chaldée n'eurent pas trop à se plaindre : lorsque l'édit de Cyrus mit fin à leur captivité officielle et leur permit de rentrer en Palestine, beaucoup d'entre eux — et ce fut très probablement le plus grand nombre — préférèrent demeurer sur la terre d'exil, où ils se trouvaient avantageusement installés.

Autrefois, après la prise de Samarie et la ruine du royaume schismatique des dix tribus, les Assyriens avaient dispersé les habitants un peu partout. Nous les avons suivis à Ninive, à Ecbatane et jusque

1. Voir Jérémie, xxvii, 21, 22; Ézéchiel, xii, 21-xiii, 23, etc.

dans la lointaine Ragès. Les captifs du royaume de Juda ne furent pas disséminés ainsi, mais établis en majorité à Babylone, ou dans d'autres centres de la région babylonienne; par exemple, soit à Tell-Abib (*Til Aboubi* des inscriptions cunéiformes), soit auprès du fleuve Chobar (nom qui désigne vraisemblablement ici l'un des canaux de l'Euphrate, plutôt que le *Kabour* dont il a été question plus haut), soit dans les localités appelées Sodi, Ahava et Casphia¹. En ces divers lieux, ils ne vivaient point isolément, mais par groupes plus ou moins compacts²; ce qui était un très grand avantage. De plus, ils n'étaient pas traités comme des prisonniers; ils jouissaient d'une liberté relative, à condition de se conformer aux lois générales du pays. On leur avait même permis de s'organiser entre eux, d'après leurs anciennes coutumes nationales. C'est pourquoi nous voyons à leur tête les chefs des différentes familles, les « anciens » ou notables qu'ils élisaient eux-mêmes, des juges qui pouvaient même prononcer des sentences de mort et les faire exécuter librement³. Ils étaient libres aussi de se réunir les uns chez les autres, de faire des quêtes pour leurs frères de Palestine, de correspondre avec eux⁴. En tout cela il y avait pour eux de grandes consolations.

C'est même, en bonne partie, grâce à ce groupement et à cette cohésion étroite, que les Juifs déportés en Chaldée ne perdirent pas le sentiment de leur nationalité. Beaucoup d'autres prisonniers de guerre, traités comme eux, mais vivant plus séparés de leurs compatriotes, se laissèrent graduellement absorber par les peuples chez lesquels on les avait établis et se fondirent avec eux. C'est ce qui était arrivé à de nombreux Israélites du royaume du nord, et aussi, nous en avons été témoins, aux différentes races déportées par les Assyriens sur le territoire de Samarie : elles fusionnèrent entre elles et avec les habitants laissés dans le pays, de manière à former le petit peuple samaritain. Au contraire, les captifs amenés de Judée vécurent au milieu des Chaldéens sans se mélanger avec eux, et conservèrent ainsi leur caractère national.

Sous le rapport matériel, ils n'eurent ni longtemps ni beaucoup à souffrir. Les vainqueurs ne les avaient pas dépouillés, du moins complètement, de l'argent qu'ils avaient apporté. Ils purent donc, comme Jérémie le leur recommandait de bonne heure⁵, acheter du terrain et le cultiver, se bâtir des maisons, prendre leurs dispositions pour un long séjour. C'est alors peut-être que se révélèrent chez eux ces aptitudes spéciales pour le commerce et les affaires qui ont,

1. Ézéchiel, I, 3; Esdras, VIII, 15, 17; Baruch, I, 41.

2. Ézéchiel, I, 1; VIII, 1; Daniel, XIII, 28, etc.

3. Esdras, VIII, 1-14; Ézéchiel, XIV, 1; XX, 1; Daniel, XIII, 5, 41, etc.

4. Jérémie, XXIX, 4-32; LI, 59; Ézéchiel, XXIV, 26; Baruch, I, 6, 7.

5. Jérémie, XX, 4-9.

depuis, fait prospérer une grande partie de leur nation. Le milieu très peuplé où ils vivaient se prêtait merveilleusement au succès. Aussi n'est-il pas surprenant que plusieurs d'entre eux aient pu réaliser des fortunes considérables, dont ils jouissaient en toute liberté¹, et qu'ils auraient difficilement réussi à acquérir en Judée. Et ce n'est pas seulement à la richesse qu'ils pouvaient parvenir dans le pays de leur captivité, mais aux plus grands honneurs, à des fonctions officielles de premier ordre, comme nous le verrons par l'exemple de Daniel, et de ses trois amis.

Nous abordons un côté beaucoup plus important et beaucoup plus délicat de la situation des Juifs exilés à Babylone, en passant aux conditions religieuses dans lesquelles ils se trouvaient alors. Jérémie l'avait compris; aussi s'était-il empressé de les prévenir qu'à ce point de vue leur foi, et aussi leur nationalité, couraient les plus grands périls. Comme l'a écrit un maître parfaitement autorisé², « l'atmosphère morale dans laquelle les Juifs avaient été brusquement transportés était une atmosphère empoisonnée; et le poison (idolâtrique) entraît, pour ainsi dire, en eux par les oreilles comme par les yeux³. Déjà enclins par une sorte de penchant violent à l'idolâtrie, tout maintenant les portait à s'y laisser aller doucement et comme sans s'en apercevoir. Le polythéisme, tel qu'il était compris par les peuples de l'Orient, était spécialement à craindre. Si les Chaldéens au milieu desquels vivaient les captifs avaient directement attaqué Jéhovah, les Juifs auraient été moins exposés à faiblir et se seraient retournés, comme un lion blessé, contre les agresseurs de leur Dieu. Mais leurs nouveaux maîtres n'attaquaient en aucune manière la divinité du Dieu d'Israël; ils l'acceptaient comme les enfants de Jacob, quoique pas dans le même sens. Ils ne disaient pas : « Jéhovah n'est pas Dieu »; ils disaient seulement : « Nos dieux Bel-Mérodach, Nébo (fig. 143), Istar, (fig. 144), sont plus puissants que le vôtre, qui n'a pu vous défendre contre eux. » Leur croyance, qui était celle de tous les peuples de l'Asie antérieure, était, en effet, que chaque peuple avait son dieu, et quand une nation avait été défaite, c'était parce que le dieu des vainqueurs avait été plus fort que le dieu des vaincus. Les dieux de Babylone, d'après ces idées courantes, étaient donc les plus puissants et les plus redoutables de tous, puisque tous les autres, depuis la Syrie jusqu'à l'Égypte, avaient été obligés de s'humilier devant eux⁴.

1. Daniel, xiii, 1-17.

2. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 170, 171.

3. Dans les pages précédentes, 164-169, M. Vigouroux a décrit les splendeurs du culte païen à Babylone et le caractère profondément religieux des Chaldéens; circonstances qui rendaient leurs exemples plus pernicieux.

4. Tel avait été autrefois le raisonnement mis en avant par Sennachérib (IV Rois, xviii, 19-35).!

Qu'un Israélite entrât dans un des nombreux temples de Babylone, il en avait la preuve palpable sous les yeux! Son regard était ébloui par la magnificence de cet édifice, par les statues d'or et d'argent



Fig. 143. — Le dieu Nébo.

qu'on y adorait; mais ce qui devait le frapper plus encore, c'était la vue des dieux étrangers, captifs dans ce temple, comme il l'était lui-même dans la terre de son ennemi. «Nabuchodonosor, en effet,

selon la coutume universelle de l'Orient, emportait comme trophée de ses victoires et comme marque sensible de la supériorité de ses dieux, les idoles des peuples vaincus, et il les plaçait dans les temples de Babylone, pour attester à tous que Bel-Mérodach et Nébo étaient les plus grands des dieux. La foi de plus d'un Juif devait être ébranlée par un pareil spectacle. »

C'est ce qui arriva plus d'une fois, comme nous l'apprend le prophète Ézéchiél, VIII, 3-18. Si la science très souvent superstitieuse



Fig. 144. — La déesse Istar.

et les bibliothèques de Babylone furent capables d'impressionner les captifs juifs; si les splendides solennités dans lesquelles le roi apparaissait lui-même, accompagné de la suite brillante de ses officiers civils et militaires — « les satrapes, les intendants et les gouverneurs, les grands juges, les trésoriers, les jurisconsultes, les juges et tous les magistrats des provinces ¹ — durent accroître la crainte impressionnante qu'ils éprouvaient déjà en face de leurs vainqueurs, « les processions religieuses, où s'étalaient tout l'éclat et toute la magnificence orientale ² », les éblouirent davantage encore, et les

1. Cette énumération est empruntée à Daniel, III, 2.

2. F. Vigouroux, *op. cit.*, p. 164.

excitèrent tout au moins à associer le culte des divinités babyloniennes à celui du Dieu d'Israël. « C'est un pays d'idoles; ils sont fous de leurs idoles », disait Jérémie au sujet de Babylone et de ses habitants ¹. Cette folie s'empara malheureusement de plus d'un Juif, de ceux surtout qui avaient vécu en païens ou en demi-païens dans leur patrie, et aussi de ceux que les maux de leur peuple avaient éloignés de Dieu, comme s'il eût vraiment abandonné, rejeté Israël et son sanctuaire ².

Les vrais fidèles, au contraire, s'attachaient plus étroitement que jamais à Jéhovah, reconnaissant que l'épreuve imposée par lui à



Fig. 145. — Petite harpe à sept cordes.
(D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. iv, pl. 418 .

leur nation n'était que trop méritée. Le psaume cxxxvi (hébr., cxxxvii) exprime avec autant de délicatesse que d'énergie leurs sentiments de fidélité à leur Dieu, et la tristesse qu'ils éprouvaient en se voyant si loin de Jérusalem, de son temple et de son culte :

Sur le bord des fleuves de Babylone,
nous étions assis et nous pleurions,
en nous souvenant de Sion.
Aux saules qui étaient au milieu d'elle
nous avons suspendu nos harpes (fig. 145.)
Là nos vainqueurs nous demandaient des chants,
et nos oppresseurs, des cantiques :
Chantez-nous quelque hymne de Sion!
Comment chanterions-nous les cantiques du Seigneur
sur une terre étrangère?
Si jamais je t'oublie, Jérusalem,
que ma (main) droite m'oublie!

1. Jérémie, I, 38.

2. *Thrènes*, II, 7.

Que ma langue s'attache à mon palais,
 si je ne me souviens de toi,
 si je ne fais de Jérusalem
 le premier objet de mes joies!...

Rien ne prouve que les Babyloniens aient eu une arrière-pensée de dérision, lorsqu'ils exprimaient le désir d'entendre les captifs juifs leur chanter quelques-uns de leurs cantiques religieux. Ils aimaient la musique¹, et leur demande n'avait sans doute pas d'autre motif qu'une curiosité sympathique. Mais on comprend que les exilés se soient refusés à chanter à des étrangers des cantiques qui avaient été composés tout exprès pour le Dieu d'Israël. Ce trait nous intéresse aussi, en ce sens qu'il nous montre les captifs israélites se consolant et se récréant parfois, lorsqu'ils étaient seuls, en chantant les hymnes de Sion avec accompagnement de leurs harpes.

Aux premiers temps surtout, ils furent très sensibles à la cessation de leurs grandes fêtes religieuses, célébrées autrefois à Jérusalem avec tant de solennité, au milieu d'un immense concours de peuple. Dans la religion israélite, les sacrifices avaient été jusqu'alors le centre et la partie essentielle du culte extérieur, et les victimes à immoler avaient toujours été abondamment et généreusement offertes par les fidèles. Mais ils étaient devenus impossibles, puisque le temple de Jérusalem, l'unique sanctuaire où il plaisait à Dieu de les accepter, était en ruines. Les pieux Israélites les remplacèrent par des prières plus fréquentes et plus ferventes, qu'ils faisaient en se tournant du côté de Jérusalem². Ils continuèrent, du reste, de célébrer la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, celle du Grand Pardon et plusieurs autres encore, en se conformant à ceux des rites que leurs conditions actuelles rendaient possibles. Ils observaient rigoureusement les lois relatives à la circoncision, au repos du sabbat, et s'abstenaient des aliments qui leur avaient été interdits. Ils organisèrent même bientôt des réunions cultuelles, qui eurent lieu d'abord chez de simples particuliers, en attendant qu'on eût construit les édifices spéciaux qui reçurent plus tard le nom de synagogues³. Les jeûnes de dévotion étaient en honneur⁴, indépendamment de celui du Grand Pardon, et des quatre autres, récemment ordonnés, pour rappeler le souvenir des douloureux anniversaires du commencement du siège de Jérusalem, de la prise de la ville, de l'incendie du temple et de l'assassinat de Godolias. De la sorte, au point de vue religieux, les vrais croyants s'adaptèrent

1. Daniel, III, 5, 7, 15, donne toute une liste des principaux instruments dont on jouait chez eux.

2. Cf. III Rois, VIII, 48; Daniel, VI, 10. Cette coutume subsiste encore chez les Juifs.

3. Talmud de Babylone, *Meguilla*, 28, a.

4. Esdras, VIII, 20; Néhémie, I, 45.

pour le mieux à leur situation nouvelle. Leur culte n'en devint que plus spirituel; dans les âmes bien disposées, la piété prit un caractère individuel dont elle avait été fréquemment dépourvue jusqu'alors. En réfléchissant sur leurs malheurs et leurs causes, de nombreux Juifs exilés comprirent que la religion et les sacrifices qui sont le plus agréables à Dieu, consistent avant tout dans l'obéissance à sa volonté, à ses lois, comme leurs anciens prophètes le leur avaient dit et redit plus d'une fois ¹, et comme nous entendrons Ézéchiel le leur répéter encore.

Le mouvement religieux fut donc loin de demeurer stationnaire dans la meilleure partie de la colonie juive de Babylone et de la Chaldée. Il prit au contraire des proportions considérables chez tous ceux des exilés — et ils formèrent la grande majorité — qui demeurèrent fidèles à leur Dieu, ou qui se convertirent de leurs égarements. Signalons d'abord le résultat principal de cette longue et pénible captivité. L'idolâtrie, avons-nous dit, avait été le grand danger qui menaçait les exilés, et elle fit certainement des lâches et des apostats, sans parler de ceux qui s'y étaient déjà livrés avec frénésie en Palestine. Mais on est heureux de constater qu'elle reçut, pendant l'exil, le coup de mort en ce qui concerne la masse de la nation. S'il y eut plus tard quelques défaillances, elles furent rares et relativement légères. Sous ce rapport, le peuple de Dieu rentrera vraiment transformé sur le sol de la Terre sainte. C'est ce qu'avait prédit Ézéchiel, lorsqu'il disait au nom du Seigneur :

Je vous retirerai du milieu des nations,... et je vous ramènerai dans votre pays. Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés; je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau. J'enlèverai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous, et je ferai que vous obéissiez à mes préceptes, et que vous observiez et pratiquiez mes lois. Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos pères; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. Je vous délivrerai de toutes vos souillures ².

Jetés dans le creuset de l'épreuve, les Israélites en devaient donc sortir, pour la plupart, purifiés, transformés, capables de remplir la haute mission que le Seigneur tenait en réserve pour eux. Ce sont eux qui, après leur réinstallation en Judée, donneront le ton à ceux de leurs compatriotes qui y étaient restés, et qui, Dieu aidant, détermineront le caractère du nouvel Israël.

Ajoutons cette autre réflexion. L'exemple de fidélité que les Israélites captifs donnèrent aux Gentils ne fut pas perdu. Ils apportèrent

1. I Rois, xv, 22, 23; Osée, vi, 6, etc.

2. Ézéchiel, xxxvi, 24-29.

avec eux sur la terre étrangère la doctrine du monothéisme, et ils la firent germer sur les bords de l'Euphrate, qui devenaient alors comme le rendez-vous du monde, et où l'on vit dominer tour à tour les Mèdes et les Perses, les Grecs et les Romains. Les prophètes qui avaient pour mission de préparer les voies à l'avènement du Messie, devaient, en faisant entendre leur voix en Chaldée, commencer à prêcher le vrai Dieu aux enfants de Japhet¹. Tobie exprimait cette même pensée dans son cantique², quand il disait à ses compatriotes exilés comme lui :

Célébrez le Seigneur, enfants d'Israël,
et louez-le devant les nations;
car il nous a dispersés parmi les nations qui l'ignorent,
afin que vous racontiez ses merveilles,
et que vous leur fassiez connaître
qu'il n'y a pas d'autre Dieu tout-puissant que lui.

Un autre résultat — plus spécial, mais non sans importance — de la captivité de Babylone concerne le canon biblique. Un zèle très louable se manifesta à cette époque, parmi un certain nombre de Juifs intelligents, au sujet de la conservation, de la collection, de l'organisation des écrits qui formaient la littérature sacrée. Nous avons vu le saint roi Ézéchias entreprendre et diriger les recherches de quelques-uns de ses sujets dans cette direction. Ce genre d'études fut continué avec succès à Babylone. C'est d'ailleurs à cette époque qu'apparurent pour la première fois les *sôfrim*, c'est-à-dire, les « Scribes », dont l'occupation principale était de copier, de reviser, d'interpréter les saints Livres. Nous aurons à signaler plus loin la part très louable qu'Esdras prit à ce travail. C'est pendant l'exil babylonien que furent rédigés, d'après des documents anciens, le III^e et le IV^e livre des Rois et les deux livres des Paralipomènes³.

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 182.

2. Tobie, xiii, 3, 4.

3. A cette même époque fut fondée à Neharda, en Chaldée, une sorte d'académie juive, qui se perpétua pendant des siècles, et qui se distingua plus tard en composant le Talmud dit de Babylone. Voir Josèphe, *Ant.*, XV, ii, 2; XVII, ii, 1-3.

CHAPITRE II

LES PROPHÈTES DE L'EXIL ET LES DERNIERS ROIS DE BABYLONE

I. — Ézéchiel et Daniel.

Si la condition religieuse des Israélites déportés en Chaldée fut entourée de graves périls, Dieu conjura en partie ces dangers par des secours providentiels, dont le principal consista dans la présence, au milieu des captifs, de deux prophètes d'une grande valeur, Ézéchiel et Daniel. Ils remplirent fidèlement à Babylone le rôle que Jérémie accomplissait à Jérusalem et en Égypte avec tant de zèle. La réalisation de leurs oracles relatifs à la ruine de l'État juif et à l'exil, conférait à ces prophètes une grande autorité, accrue encore par leur sainteté personnelle.

Ézéchiel était, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même au début du livre de ses prophéties (1, 3), fils de Buzi, et appartenait, comme Jérémie, à la race sacerdotale. Il avait été déporté en Chaldée avec le roi Joachin, en 598-597, onze années environ avant la destruction de Jérusalem¹. Nous le voyons installé, avec ses compagnons de captivité, à Tel-Abîb, sur les bords du fleuve Chobar. Il était âgé d'environ trente ans, et il s'en était écoulé cinq depuis sa déportation, lorsque Dieu l'appela au ministère prophétique. Il exerça cette fonction pendant vingt-deux années au moins (592-570), à l'époque la plus désastreuse de l'histoire israélite. Sa mission, qui lui fut conférée, comme celles d'Isaïe et de Jérémie, dans une glorieuse vision (chap. 1-III de son livre), consistait principalement à affirmer, sans se lasser, que le Dieu d'Israël serait fidèle à exécuter ses graves menaces, fidèle également à tenir ses gracieuses promesses. Aussi appelle-t-on parfois Ézéchiel « le prophète de la fidélité divine. » Cette mission fut difficile à remplir dans sa première partie. En effet, à l'annonce réitérée que l'homme de Dieu faisait de la ruine de Jérusalem et de l'État israélite, les faux prophètes captifs à Babylone opposaient, comme ceux de la ville sainte aux oracles semblables de Jérémie, l'annonce que les Chaldéens ne réussiraient pas dans leur projet

1. Ézéchiel, I, 2; xxxiii, 21; xl, 1.

d'asservissement de la nation théocratique. Ézéchiél eut donc tout d'abord à lutter contre les folles espérances et les dangereuses illusions dans lesquelles ses compagnons de captivité furent ainsi entretenus jusqu'à la prise et la destruction de Jérusalem. En même temps, il dut protester contre les vices et les tendances idolâtriques d'un grand nombre de captifs. Le Seigneur l'avait averti de ces difficultés, le jour même où il lui avait confié le rôle prophétique, et il l'avait muni d'une force irrésistible, pour l'aider à bien remplir ce rôle :

La maison d'Israël ne veut pas t'écouter, parce qu'elle ne veut pas m'écouter; car toute la maison d'Israël a un front d'airain et un cœur endurci. Mais voici que j'ai rendu ton visage plus ferme que leurs visages, et ton front plus dur que leurs fronts. Je t'ai donné un front de diamant, plus dur qu'un caillou. Ne les crains pas, et ne t'effraie pas devant eux.

Il ne les craignit pas, et il leur communiqua, sans peur et sans reproche, les messages souvent sévères que Dieu le chargea de porter à ces ingrats. Ézéchiél eut du moins la consolation de rappeler aux captifs, après la destructoin de l'État israélite, que le trône de David, si douloureusement brisé, renaîtrait de ses ruines; que, de la malheureuse nation, semblable alors à un troupeau meurtri et dispersé, surgirait un reste, sur lequel Dieu établirait un pasteur généreux et fidèle, qui conduirait ses brebis à d'excellents pâturages. Ce pasteur serait un autre David, le Messie en personne ¹. A ce peuple nouveau, le Seigneur donnera un cœur nouveau, et l'humble « reste » formera une nation immense, qui lui sera toute dévouée ².

Comme Isaïe et Jérémie, Ézéchiél a mis par écrit ses prophéties dans un livre remarquable, qui contient des oracles relatifs au peuple de Dieu et aux nations païennes. A ses compatriotes, comme aux païens d'alentour (Ammonites, Moabites, Édomites, Philistins, Tyriens, Sidoniens, Égyptiens), il annonce énergiquement les jugements sévères du Seigneur, qu'ils ont si grièvement offensé (chap. III, 22-xxxii, 2). Il prédit ensuite la résurrection idéale de la nation théocratique et décrit longuement, dans un langage imagé, emprunté en partie à l'ancien temple de Jérusalem et à l'ancien culte, l'avenir du nouveau peuple de Dieu (chap. xxxiii-xlviii).

Dès les premières pages du livre d'Ézéchiél, on est frappé du nombre considérable des visions et des actes symboliques qu'il expose avec tous leurs détails. A vrai dire, elles en constituent le fond; car la plupart des oracles qu'il contient reçoivent plus ou moins cette forme, qui lui communique un caractère particulier. « Tout revêt, chez ce peintre inspiré, une forme pittoresque et plastique. Dieu lui a révélé

1. Sur ces prophéties messianiques, voir entre autres passages, Ézéchiél, xxxvi, 15-38; xxxvii, 24,25; xxxix, 22-29. Etc.

2. Cf. xi, 13, 16-20; xii, 16; xiv, 22, 23; xvi, 59-63. Etc.

sa grandeur et les événements futurs dans une suite de magnifiques tableaux ¹. » Le milieu dans lequel Ézéchiél vivait en Chaldée a été en grande partie l'occasion de ces descriptions merveilleuses. Les statues colossales et les splendides ornements des palais et des temples babyloniens devaient produire, nous l'avons dit, une impression très vive sur les Juifs déportés, quand ils les virent dans tout l'éclat de leur beauté, et avec leur magnifique entourage. Ils « durent être tentés de croire les Chaldéens au-dessus d'eux, et la religion qui avait une telle magnificence put leur paraître moins méprisable qu'ils ne l'avaient imaginé. La Providence prit soin de les empêcher de tirer ces fausses conclusions. Dans ce pays de l'art, Dieu, des écrivains inspirés fit des maîtres de l'art, et, par eux, il se montra à son peuple au-dessus de tout ce qu'on voyait en Chaldée. Si ces œuvres colossales avaient d'abord ébloui les yeux des captifs, ils purent bientôt reconnaître, avec admiration, quand ils ouïrent les oracles de leurs voyants ou lurent leurs écrits, que leur Dieu, le vrai Dieu, était infiniment plus beau et plus grand. Les prophètes le peignaient à Babylone sous un aspect nouveau, approprié au milieu dans lequel ils avaient été transportés; des éléments auparavant inconnus apparaissent pour la première fois à cette époque dans la littérature hébraïque. La sculpture, jusqu'alors ignorée, tient une large place dans le livre de Daniel. Il en est de même dans celui d'Ézéchiél ² ». Les images contrastent avec la simplicité habituelle du style, et créent parfois — c'est le cas pour le célèbre char des chérubins — quelque obscurité, comme s'en plaignait saint Jérôme. Maint passage brille par sa chaude éloquence, ou par la magnificence de ses descriptions. On le verra par les extraits suivants.

Voici d'abord le début de la magnifique et mystérieuse description des chérubins qui formaient comme le char du Seigneur, quand il apparut à Ézéchiél pour lui confier sa mission :

J'étais parmi les captifs, auprès du fleuve Chobar,... et je vis, et voici qu'un tourbillon de vent venait du nord, un gros nuage et une masse de feu qui resplendissait tout autour, et au milieu d'elle, on voyait comme de l'airain poli. Au milieu (je vis) la ressemblance de quatre êtres vivants, et voici quel était leur aspect. Ils avaient une ressemblance humaine. Chacun d'eux avait quatre faces et chacun quatre ailes (fig. 146). Leurs pieds étaient droits, et la plante de leurs pieds était comme la plante du pied d'un veau, et ils étincelaient comme de l'airain poli. Ils avaient des mains d'homme sous leurs ailes, aux quatre côtés... Les ailes de l'un étaient jointes à celles de l'autre, et ils ne se retournaient pas en marchant; chacun d'eux allait devant soi. Quant à l'apparence de leurs faces, ils avaient tous une face d'homme (par devant), une face de lion à droite,

1. F. Vigouroux, *op. cit.*, t. iv, p. 187.

2. F. Vigouroux, *ibid.*, p. 186, 187.

une face de taureau à gauche, et une face d'aigle. Leurs faces et leurs ailes étaient séparées en haut. Leurs ailes se déployaient au-dessus d'eux; elles se joignaient deux à deux, et deux autres ailes couvraient leur corps. Chacun marchait devant soi; ils allaient où l'esprit les poussait, et ils ne se retournaient pas en marchant. L'aspect de ces êtres vivants ressemblait à celui de charbons ardents; ils paraissaient embrasés comme des torches. On voyait courir des flammes de feu au milieu d'eux, et de ce feu sortaient des éclairs ¹.

¶ Au-dessous de ces chérubins, étaient des roues, qui se mouvaient en même temps qu'eux. Au-dessus d'eux était dressé comme un firmament limpide et étincelant, qui supportait le trône divin. Mais



Fig. 146. — Le char et les chérubins de la vision d'Ézéchiel.
(Essai de reconstitution.)

(D'après Riehm, *Wörterbuch der biblischen Altertums*, t. 1, p. 231.)

nous abrégeons cette description, dont l'explication exigerait de trop longs détails ².

Le châtement de Juda est proche, telle est la pensée dominante de cet autre passage ³ :

Ainsi parle le Seigneur, le Dieu du pays d'Israël : « La fin vient ⁴; elle vient, la fin, sur les quatre coins du pays. Maintenant la fin vient sur toi, je lancerai ma colère contre toi, et je te jugerai selon ta conduite, et je ferai retomber sur toi toutes tes abominations... » Ainsi parle le Seigneur Dieu : « Un malheur, un malheur unique ⁵. La fin vient, elle vient la fin, elle s'éveille contre toi; voici qu'elle vient! Il est proche, le jour du carnage... Voici, le jour vient, il vient, ton tour est arrivé. »

1. Ézéchiel, I, 4-28; III, 23; VIII, 2-4. — 2. Ézéchiel, I, 4-14. — 3. Ézéchiel, VII, 1-10.

4. La répétition fréquente de cette petite phrase est d'un effet saisissant.

5. Il sera tellement grand, qu'un autre, après lui, serait inutile.

La petite parabole de la vigne ¹, dont le bois, une fois coupé, ne peut servir qu'à alimenter le feu, figure les malheurs réservés aux Israélites si coupables :

Que fera-t-on du bois de la vigne, si on le compare à tous les autres arbres qui sont dans la forêt? En prend-on du bois pour en fabriquer quelque ouvrage? En tire-t-on une cheville, pour y suspendre quelque objet? Voici, on le met au feu pour être consumé; le feu en consume les deux bouts, et le milieu est aussi brûlé. Servira-t-il à quelque ouvrage? Même lorsqu'il était entier, il n'était bon à rien; combien moins, quand le feu l'a consumé et brûlé, en fabriquerait-on quelque ouvrage? C'est

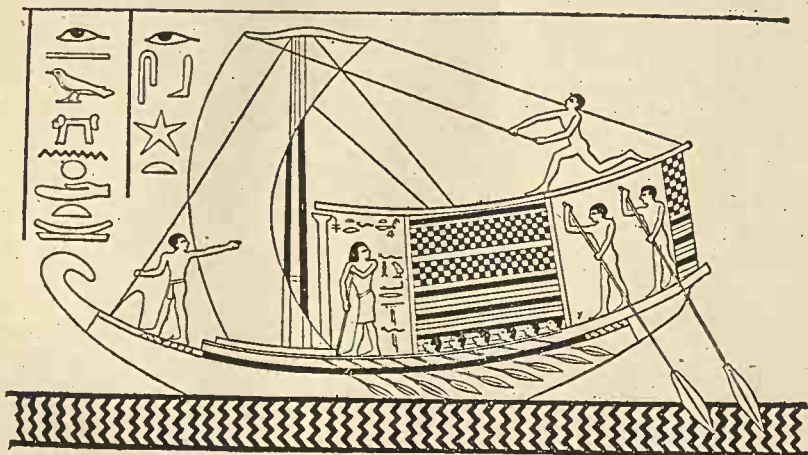


Fig. 147. — Éléant bateau égyptien voguant sur le Nil.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. III, Bl. 96.)

pourquoi, ainsi parle le Seigneur : « Comme le bois de la vigne que j'ai livré au feu parmi les arbres de la forêt, pour être consumé, ainsi je livrerai les habitants de Jérusalem... Je dirigerai ma face contre eux... Le feu les consumera, et vous saurez que je suis le Seigneur... Je ferai de leur pays un désert, parce qu'ils se sont montrés infidèles, dit le Seigneur Dieu. »

Tyr, la grande cité phénicienne, était célèbre dans l'antiquité par ses flottes nombreuses, au moyen desquelles elle faisait un immense commerce et s'enrichissait chaque jour. En lui prédisant sa ruine, Ézéchiel la compare, dans un magnifique tableau, à un splendide navire, dirigé par ses pilotes sur des eaux dangereuses où il fait naufrage :

Ainsi parle le Seigneur : « O Tyr, tu as dit : Je suis parfaite en beauté! Ton domaine est au sein des mers; ceux qui t'ont construite t'ont rendue

1. Ézéchiel, xv, 1-8.

parfaite en beauté (fig. 147.) Ils ont construit toute la charpente en cyprès de Sanir¹; ils ont pris du Liban un cèdre pour faire ton mât. Ils ont fait tes rames en chêne de Basan². Ils ont construit tes bancs avec de l'ivoire incrusté dans du buis apporté de l'île de Chypre. Du fin lin d'Égypte on a tissé tes voiles; tu avais pour tentures l'hyacinthe et l'écarlate des îles de la Grèce. Les habitants de Sidon et d'Arvad ont été tes rameurs; tes hommes habiles, ô Tyr, t'ont servi de pilotes... Tous les navires de la mer et leurs marins venaient chez toi, pour échanger des marchandises. Des Persans, des Lydiens et des Libyens étaient dans ton armée, ils suspendaient chez toi leurs boucliers et leurs casques, et ils te donnaient de l'éclat...

« Tharsis³ trafiquait avec toi, pour des richesses de toute espèce... La Syrie trafiquait avec toi, à cause de la multitude de tes produits; elle exposait sur tes marchés les perles, la pourpre, les broderies, le corail, le fin lin et les pierres précieuses. Juda et le pays d'Israël trafiquaient avec toi; ils exposaient sur tes marchés le pur froment, le miel, l'huile et le baume... Tu t'es remplie de biens; tu es devenue très puissante au cœur de la mer.

« Tes rameurs t'ont conduite sur les grandes eaux; le vent d'orient t'a brisée au cœur de la mer. Tes richesses, tes marchandises, ton trafic, tes marins, tes pilotes, tes radoubeurs et tes courtiers, les guerriers qui sont chez toi et toute la multitude que tu portes tomberont au cœur de la mer, au jour de ta ruine. Au cri de tes pilotes, le pays d'alentour sera épouvanté. Tous ceux qui manient la rame descendront de leurs vaisseaux; tous les marins et les pilotes de la mer se tiendront sur terre. Ils se lamenteront sur toi et pousseront des cris amers... Ils prononceront sur toi un chant lugubre : Qui était comme Tyr, qui est devenue muette au milieu de la mer?... Tu es un objet d'effroi; c'en est fait de toi pour toujours⁴. »

La vision symbolique par laquelle le Seigneur fit connaître à Ézéchiel la résurrection future de la nation théocratique, alors si humiliée, est un des plus beaux passages, non seulement du livre de notre prophète, mais de la Bible entière⁵:

La main du Seigneur fut sur moi, et le Seigneur me conduisit en esprit et me laissa au milieu d'une plaine qui était remplie d'ossements. Il me fit passer près d'eux, tout autour; ils étaient très nombreux à la surface de la plaine et entièrement desséchés. Puis il me dit : « Fils de l'homme, ces os reviendront-ils à la vie? » Je répondis : « Seigneur Dieu, vous le savez. » Il me dit : « Prophétise sur ces ossements, et dis-leur : Os desséchés, entendez la parole du Seigneur. Ainsi parle le Seigneur Dieu à ces os : Je vais introduire en vous l'esprit, et vous vivrez; je mettrai sur vous

1. Un des noms qui servaient à désigner le mont Hermon, situé dans la partie nord-est de la Palestine.

2. District boisé, de la même région palestinienne, et renommé pour ses chênes.

3. Ville et région d'Espagne.

4. Ézéchiel, xxvii, 1-36.

5. S. Jérôme : *Famosam hanc visionem omnium Ecclesiarum Christi lectione celebratam.*

des nerfs et je vous revêtirai de chair, je vous couvrirai de peau et je mettrai en vous l'esprit, et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur. »

Je prophétisai donc comme j'en avais reçu l'ordre. Et comme je prophétisais, il se fit un son, puis un bruit retentissant, et les os se rapprochèrent les uns des autres. Et je vis qu'ils s'étaient couverts de nerfs et de chair, et s'étaient couverts de peau; mais il n'y avait pas d'esprit en eux. Alors Dieu me dit : « Prophétise à l'esprit; prophétise, fils de l'homme, et dis à l'esprit : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Viens des quatre vents, esprit, et souffle sur ces morts, afin qu'ils vivent. » Je prophétisai comme Dieu me l'avait ordonné. Et l'esprit entra en eux, et ils devinrent vivants et se tinrent sur leurs pieds. C'était une grande, une très grande armée.

Dieu me dit : « Fils de l'homme, ces ossements-là, ce sont tous les fils d'Israël. Ils disent : Nos os se sont desséchés, notre espérance n'est plus, nous sommes perdus. Prophétise donc et dis-leur : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Je vais ouvrir vos tombeaux, et je vous en ferai sortir, ô mon peuple, et je vous ramènerai sur le sol d'Israël; et vous saurez que je suis le Seigneur, lorsque j'aurai ouvert vos tombeaux et que je vous en aurai fait sortir, ô mon peuple; et je mettrai mon esprit en vous, et vous vivrez, et je vous donnerai du repos dans votre pays, et vous saurez que moi, le Seigneur, je dis et j'exécute, dit le Seigneur¹. »

Au chapitre xxxiv^e, Dieu annonce, avec une sévérité légitime, qu'il se propose d'arracher son peuple aux mains des pasteurs impies et cruels qui les opprimaient, et que désormais il en prendra soin lui-même par l'intermédiaire du Messie, qui sera le Bon Pasteur par excellence :

Malheur aux pasteurs d'Israël, qui se paissent eux-mêmes. Les pasteurs ne doivent-ils pas paître le troupeau? Vous avez mangé la graisse, vous vous êtes vêtus avec la laine, vous avez tué ce qui était gras, et vous n'avez pas fait paître les brebis. Vous n'avez pas fortifié celles qui étaient faibles, guéri celle qui était malade, pansé celle qui était blessée; vous n'avez pas ramené celle qui s'égarait, ni cherché celle qui s'était perdue; mais vous leur avez commandé avec violence et dureté. Elles se sont dispersées parce qu'elles n'avaient point de pasteur; elles sont devenues la proie de toutes les bêtes sauvages... Mon troupeau est errant sur toutes les montagnes et sur toutes les collines élevées; mon troupeau est dispersé sur toute la face du pays; personne ne s'en inquiète, personne ne le cherche.

C'est pourquoi, pasteurs, écoutez la parole du Seigneur. Par ma vie, dit le Seigneur, parce que mes brebis sont livrées au pillage et qu'elles sont devenues la proie de toutes les bêtes sauvages, faute de pasteur;... à cause de cela, pasteurs, écoutez la voix du Seigneur : Voici, j'en veux aux pasteurs. Je reprendrai mes brebis d'entre leurs mains, et je ne les laisserai plus paître mes brebis;... je délivrerai mes brebis de leur bouche et elles ne seront plus leur proie... J'aurai soin moi-même de mes brebis et

1. Ézéchiel, xxxvii, 1-14.

je les passerai en revue. Comme un pasteur inspecte son troupeau lorsqu'il est au milieu de ses brebis dispersées, ainsi j'inspecterai mes brebis et je les rassemblerai de tous les lieux où elles avaient été dispersées au jour des nuages et de l'obscurité...; je les ferai paître sur les montagnes d'Israël, le long des ruisseaux et dans tous les lieux habités du pays... J'établirai sur elles un seul pasteur, qui les fera paître, mon serviteur David; il les fera paître, il sera leur pasteur. Moi, le Seigneur, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles.

Non pas David en personne, mais le dernier et le plus illustre de ses descendants : le Messie, comme l'affirment d'autres nombreuses prophéties ¹.

L'appel à l'épée vengeresse du Seigneur est d'une vigueur remarquable.

Fils de l'homme ², prophétise et dis :
Ainsi parle le Seigneur :
Dis : Le glaive, le glaive!
Il est aiguisé, il est poli.
C'est pour massacrer qu'il est aiguisé;
c'est pour étinceler qu'il est poli...
On l'a donné à polir,
afin que la main le saisisse.
Il est aiguisé, le glaive, il est poli,
pour être dans la main de celui qui tue
Crie et gémis, fils de l'homme,
car il est fixé contre mon peuple,
contre tous les princes d'Israël.
Ils sont livrés au glaive avec mon peuple...
Que les coups de glaive soient doublés,
qu'ils soient triplés.
C'est le glaive du carnage, du grand carnage,
le glaive qui les fait s'épouvanter...
Il a été poli pour étinceler,
il a été aiguisé pour massacrer ³.

Daniel, le quatrième des « grands prophètes » de la Bible, naquit en Palestine, de race noble, et même de race royale au dire de l'historien Josèphe ⁴. Il n'était qu'un adolescent d'environ quinze ans, lorsqu'il fut déporté à Babylone, tout à fait au début de la captivité israélite, la troisième année du règne de Jéchonias ou Joakim ⁵ (606 ou 605 avant Jésus-Christ). « Les rois de Chaldée et d'Assyrie — les anciens

1. Entre autres II Rois, vii, 8-16; Isaïe, ix, 7 et xii, 7; Jérémie, xxiii, 4, et xxx, 9; Osée, i, 11, et iii, 5; Amos, ix, 11; Michée, v, 2. Etc.

2. Nom par lequel Dieu désignait habituellement Ézéchiël.

3. Ézéchiël, xxi, 13-20.

4. *Ant.*, X, x, 1.

5. Daniel, i, 1.

documents nous l'apprennent — pour être en état de gouverner plus facilement leurs sujets de races et de langues étrangères, avaient coutume de choisir parmi eux des jeunes gens de bonne famille, de physionomie agréable, d'intelligence ouverte, et de les faire élever à leur cour, où ils recevaient la même éducation et la même instruction que les enfants des grands officiers indigènes ¹. » Daniel fut l'objet d'un choix de ce genre, avec trois autres jeunes Israélites, Ananias, Misaël et Azarias. C'était une faveur; mais, puisqu'elle faisait d'eux des Babyloniens dans une certaine mesure, on leur donna des noms du pays, conformément à l'usage. Daniel reçut celui de Baltasar (en chaldéen, *Balat-sour-outsour*); Ananias fut appelé Sidrach; Misaël, Misach; Azarias, Abdénago, ou plus exactement *Ebed-Nébo* « Serviteur du (dieu) Nébo ² ».

A peine installés dans l'école du palais royal, Daniel et ses trois compagnons donnèrent une preuve frappante de leur scrupuleux attachement à la loi mosaïque. Une difficulté spéciale se présentait pour eux. Le roi leur avait assigné une portion quotidienne des mets de sa table et du vin dont il buvait. Mais la loi divine interdisait aux Israélites, sous peine de péché, de manger des viandes préparées par les païens, surtout parce que ceux-ci avaient l'habitude de donner à leurs repas un caractère religieux, en offrant aux dieux quelque portion de la viande et du vin servis sur leurs tables. Daniel et ses trois compagnons résolurent donc de s'abstenir des mets royaux. Pour cela, l'autorisation de l'officier chargé des jeunes pages était nécessaire; Daniel la lui demanda, sans le moindre respect humain. L'officier répondit : « Je crains que le roi ne remarque que vos visages sont devenus plus maigres que ceux des autres jeunes gens, et alors je courrai le risque de perdre la vie. » Daniel lui fit alors cette proposition : « Éprouve tes serviteurs pendant dix jours, et ne nous donne que des légumes à manger et de l'eau à boire. » Il fut fait ainsi, et, après que l'expérience eut été tentée, Daniel et ses trois amis avaient un meilleur visage et plus d'embonpoint que les autres jeunes gens nourris des mets royaux. C'était évidemment un résultat de la faveur du ciel. Dieu récompensa mieux encore la fidélité courageuse de ses jeunes serviteurs. Au terme de trois ans, fixé pour leur instruction, ils furent présentés à Nabuchodonosor, qui s'entretint avec eux et les trouva de beaucoup supérieurs aux autres jeunes gens.

Le texte sacré insiste sur ce fait avec une légitime complaisance : « Le roi... trouva qu'il n'y en avait point parmi tous (leurs condisciples), qui les égalassent... Sur toutes les questions de science et

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. iv, p. 273.

2. L'orthographe des noms Sidrach et Misach a été défigurée par les copistes, de sorte qu'il n'est pas possible de découvrir leur équivalent chaldéen.

d'intelligence sur lesquelles le roi les interrogea, il les trouva dix fois supérieurs à tous les lettrés et magiciens de son royaume¹. » Ils furent donc très honorablement admis au service de Nabuchodonosor. Daniel surtout était doué d'une intelligence et d'une sagesse naturelle fort remarquables, que Dieu se plaisait à accroître, et auxquelles il ajouta bientôt le don tout surnaturel d'interpréter les visions et les songes.

Un événement extraordinaire lui fournit bientôt l'occasion de manifester sa sagesse précoce. Il y avait alors à Babylone un Juif riche et distingué, nommé Joakim, chez lequel les autres Israélites exilés se réunissaient fréquemment. Parmi eux se trouvaient deux vieillards, auxquels leurs compatriotes, qui les croyaient très recommandables, avaient confié les fonctions de juges. La femme de Joakim, Suzanne (nom qui, en hébreu, a la signification de « lis »),



Fig. 148. — Suzanne et les deux vieillards. (Peinture symbolique des Catacombes.)

était d'une beauté remarquable, et surtout très vertueuse, irréprochable. Elle avait l'habitude, vers le milieu du jour, de se promener dans le jardin de son mari, attendant à sa maison. Or, un jour, les deux juges, qui étaient en réalité des hommes dignes de mépris, se cachèrent dans le jardin, avec l'intention de porter Suzanne à faire le mal. Elle était seule alors, car elle venait de renvoyer à la maison la servante qui l'avait accompagnée. S'approchant d'elle, ils osèrent lui dire : « Viens, les portes du jardin sont fermées; personne ne nous regarde. Si tu ne nous accordes pas ce que nous voulons, nous dirons que nous t'avons surprise faisant le mal. » Suzanne gémit et répondit : « L'angoisse m'entoure de tous côtés. Si je fais ce que vous me demandez, c'est la mort²; si je ne le fais pas, je n'échapperai pas de vos mains. Mais il est meilleur pour moi de tomber entre vos mains sans le mériter, que de pécher en présence du Seigneur. »

Cela dit, elle poussa un grand cri, pour appeler du secours. Les gens arrivèrent en hâte; mais les juges accusèrent aussitôt Suzanne d'un grand crime, dont ils auraient été témoins. Le lendemain, elle

1. Daniel, I, 19, 20.

2. La mort morale par le péché.

fut conduite devant le tribunal. Tous ses parents et tous ceux qui la connaissaient étaient en larmes. Elle pleurait aussi; mais son cœur était plein de confiance en Dieu. Les deux vieillards renouvelèrent solennellement leur accusation. On les crut sur parole, à cause de leur âge et de leur dignité, et Suzanne fut condamnée à mort. En entendant cet arrêt, elle s'écria : « Dieu éternel, qui pénétrez ce qui est caché et qui connaissez toutes choses avant qu'elles arrivent, vous savez qu'ils ont porté un faux témoignage contre moi, et voici que je meurs sans avoir rien fait de tout ce qu'ils ont méchamment inventé contre moi. »

Ainsi qu'il a été dit précédemment, les rois de Babylone permet-



Fig. 149. — Rameau fleuri de lentisque.

taient, dans une large mesure, aux populations qu'ils avaient déportées en masse sur leur territoire, de se gouverner d'après leurs propres lois et coutumes. Cette sentence de mort était donc très naturelle, puisque tel était le châtiement de l'adultère chez les Juifs. Mais le Seigneur entendit la voix de la malheureuse femme. Comme on la conduisait au supplice, il permit que Daniel, jeune encore, se trouvât sur le passage du sinistre cortège; il lui révéla l'innocence de Suzanne et le pressa de prendre sa défense. En effet, lorsqu'elle passa devant lui, il dit d'une voix forte : « Je ne suis pas responsable du sang de cette femme. » Cela signifiait : Je suis convaincu de son innocence. Ces mots attirèrent l'attention de la foule. Daniel reprit : « Êtes-vous donc assez insensés, fils d'Israël, pour condamner une fille d'Israël sans connaître la vérité? Jugez-là de nouveau, car on

a porté contre elle un faux témoignage. » Ses paroles et sa physionomie portaient l'expression d'une telle conviction, que la foule lui obéit aussitôt.

On ramena donc Suzanne à la salle d'audience, et on pria Daniel de diriger l'interrogatoire. « Séparez ces deux hommes l'un de l'autre, » dit-il d'abord, en désignant les deux accusateurs. Il se fit ensuite présenter l'un d'entre eux, et il lui demanda sévèrement : « Homme vieilli dans le mal, sous quel arbre as-tu vu Suzanne offenser Dieu? » « Sous un lentisque, » (fig. 149) répondit le juge. « Tu as menti pour ta propre condamnation, » reprit Daniel. L'autre vieillard fut ensuite introduit, et Daniel lui posa la même question : « Sous quel arbre l'as-tu vue offenser Dieu? » Il répondit : « Sous un chêne. » « Toi aussi, s'écria Daniel, tu as menti pour ta propre condamnation. » En se contredisant l'un l'autre, les deux vieillards prouvaient qu'ils avaient fausement accusé Suzanne, qui était ainsi providentiellement sauvée. Le peuple rendit grâce à Dieu, qui délivre les innocents qui ont confiance en lui. Les deux vieillards criminels furent lapidés, et Daniel acquit la réputation d'une haute sagesse. Son jugement rappelait, en effet, celui qui avait contribué à rendre Salomon si célèbre. Dieu le préparait ainsi à remplir avec plus de succès et plus de fruit la grande mission qu'il avait en vue pour lui : celle de manifester et de faire attester, en face des divers rois qui se succédèrent à Babylone pendant la durée de la captivité, sa puissance suprême, qui mettait en relief le néant absolu des dieux du paganisme.

Daniel, tout en étant un prophète d'action, nous a laissé un écrit important, qui se divise en deux parties très distinctes. La première (chap. I-VI) raconte tout au long quelques épisodes de la vie de Daniel et de ses trois amis à Babylone. La seconde (chap. VII-XII) expose quatre visions majestueuses que Dieu lui révéla touchant l'avenir du royaume messianique. Un appendice (chap. XIII-XIV) contient l'histoire de Suzanne et les épisodes de Bel et du Dragon. Grâce à la partie historique, nous possédons, sur la dernière période de l'empire chaldéen et sur les débuts de la monarchie persane, d'intéressants détails que nous n'aurions jamais connus sans elle. La partie prophétique déroule magnifiquement sous nos yeux les perspectives du royaume messianique dans la suite des temps. Non seulement elle nous présente, avec toute la clarté désirable, la personne du Libérateur promis, mais elle détermine avec une grande précision l'époque de sa venue. Néanmoins elle n'est pas sans obscurités — le lecteur en jugera plus loin — à cause de la forme dite apocalyptique¹ sous laquelle les visions sont présentées.

1. C'est-à-dire, semblable à celle qu'a employée S. Jean dans son Apocalypse.

Au point de vue littéraire, le livre de Daniel, à cela de particulier qu'il a été écrit en deux langues différentes, en hébreu (i, 1-ii, 4^a; viii-xi), et en araméen, c'est-à-dire dans la langue que parlaient les habitants des pays d'Aram ou de Syrie (ii, 4^b-vii, 28, à part le passage iii, 24-90, qui ne nous est parvenu qu'en grec). Nous n'avons aussi, actuellement, que la traduction grecque des chapitres xiii et xiv. L'authenticité du livre entier et même le caractère historique des faits qu'il raconte sont, aujourd'hui plus que jamais, l'objet de violentes attaques; mais ils ont trouvé de puissants défenseurs¹.

Première vision, les quatre animaux symboliques jugés par l'Ancien des jours² :

Je regardais, dans ma vision nocturne, et voici, les quatre vents du ciel s'abattirent sur la grande mer. Et quatre grands animaux, différents l'un de l'autre, sortirent de la mer. Le premier était semblable à un lion, et avait des ailes d'aigle. Je regardais, jusqu'à ce que ses ailes eurent été arrachées. Il fut soulevé de terre, et mis debout sur ses pieds comme un homme. Et voici, un deuxième animal, semblable à un ours, se tenait sur un côté; trois côtes étaient dans sa gueule entre ses dents, et on lui disait: « Lève-toi, mange beaucoup de chair. » Après cela, je regardais, et voici, un autre (animal) était semblable à un léopard, et avait sur son dos quatre ailes d'oiseau; il avait quatre têtes, et la domination lui fut donnée. Après cela, je regardais..., et voici, un quatrième animal, effrayant, terrible et extraordinairement fort : il avait de grandes dents de fer; il mangeait, mettait en pièces, et foulait aux pieds ce qui restait. Il était différent de tous les animaux qui l'avaient précédé, et il avait dix cornes. Je considérais les cornes, et voici, une autre corne, petite, sortit du milieu d'elles, et trois des premières furent arrachées par elle; et voici, elle avait des yeux comme des yeux d'hommes, et une bouche qui parlait avec arrogance.

Je regardais, jusqu'à ce que les trônes fussent placés, et l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme de la laine pure; son trône était comme des flammes ardentes, et les roues comme un feu brûlant. Un fleuve de feu sortait et coulait de devant lui. Mille millions (d'anges) le servaient, et dix mille millions se tenaient en sa présence. Les juges s'assirent et les livres furent ouverts. Je regardais alors, à cause du bruit des paroles arrogantes que prononçait la corne, et, tandis que je regardais, l'animal fut tué, et son corps détruit et livré au feu. Les autres animaux furent dépouillés de leur puissance...

Je regardais, pendant mes visions nocturnes, et voici, quelqu'un semblable au Fils de l'homme³, venait sur les nuées du ciel. Il s'avança vers

1. Voir en particulier Cornely, *Historica of critica introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, t. ii, part. 2, p. 486-489; Knabenbauer, *Commentar. in Daniele prophetam*, p. 20-67; F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 6^e édit., t. v, p. 171-225; Fabre d'Envieu, *Le livre du prophète Daniel*, p. 772-992.

2. Daniel vii, 1-18.

3. Le Messie, N.-S. Jésus-Christ, s'est souvent désigné lui-même par ce titre.

l'Ancien des jours, et on l'amena devant lui. Il lui donna la domination, la gloire et le règne; et tous les peuples, les nations et les langues le servaient. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit.

Moi, Daniel, j'eus l'esprit troublé au dedans de moi; et les visions de ma tête m'effrayèrent. Je m'approchai de l'un de ceux qui se tenaient debout, et je lui demandai ce qu'il y avait de vrai dans tout cela. Il me le dit, et m'en donna l'explication : Ces quatre grands animaux sont quatre rois qui s'élèveront de terre; mais les saints du Très-Haut recevront le royaume, et ils le posséderont à jamais, d'éternité en éternité.

Ce n'est là qu'une partie de la vision, mais c'est la partie principale, et elle suffit pour donner au lecteur une idée du genre apocalyptique des visions de Daniel. Nous n'avons pas à expliquer celle-ci ligne par ligne. Nous nous contenterons de dire, d'après l'opinion traditionnelle, que les quatre animaux de la vision représentent les quatre grands empires païens, dont il sera bientôt encore question dans le songe de Nabuchodonosor : l'empire chaldéen, l'empire médoparse, l'empire gréco-macédonien et l'empire romain¹. La petite corne mystérieuse est la figure, en premier lieu du roi persécuteur des Juifs, Antiochus Épiphane, puis de l'Antéchrist, à la fin des temps.

La prophétie des soixante-dix semaines d'années a une importance exceptionnelle, car elle détermine l'époque de l'avènement du Messie. En voici la partie principale² :

Je parlais encore, priant, confessant mes péchés et les péchés d'Israël, mon peuple, et je présentais mes supplications au Seigneur mon Dieu... ; je parlais encore dans ma prière, et voici que l'ange Gabriel, que j'avais vu dans une vision précédente, s'approcha de moi d'un vol rapide, à l'heure du sacrifice du soir³. Il m'instruisit et s'entretint avec moi. Il me dit : « Daniel, je suis venu maintenant pour t'ouvrir l'intelligence. Dès le commencement de ta prière, une parole⁴ est sortie, et je suis venu pour te l'annoncer, car tu es un (homme) favorisé. Sois donc attentif à la parole, et comprends la vision.

« Soixante-dix semaines ont été décidées sur ton peuple et sur ta ville sainte (Jérusalem), pour faire cesser les transgressions et pour mettre fin aux péchés, pour effacer l'iniquité et pour amener la justice éternelle, pour mettre le sceau à la vision et à la prophétie, et pour oindre le Saint des Saints. Sache-le donc et comprends. Depuis l'ordre donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ-chef, il y aura sept semaines et soixante-dix

1. Voir L. Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. VI, p. 233, 234, 277, 278, 282, 283.

2. Daniel, ix, 20-26.

3. Ce sacrifice solennel, qui consistait en un agneau, était offert chaque soir, avant le coucher du soleil.

4. Un oracle divin.

semaines; les places et les murs seront rebâtiés en des temps d'angoisse. Et après soixante-deux semaines, le Christ sera retranché (mis à mort)... Le peuple d'un chef qui viendra détruira la ville et le sanctuaire... Il confirmera l'alliance avec un grand nombre pendant une semaine, et au milieu de la semaine, les victimes et les sacrifices cesseront, l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin. »

Les semaines en question sont des semaines d'années ($70 \times 7 = 490$ ans). Pendant les sept premières semaines (49 ans) Jérusalem a été reconstruite par Néhémie et ses successeurs. A la fin de la soixante-neuvième semaine, le Messie a fait son apparition, dans la personne de N.-S. Jésus-Christ, qui a apporté au peuple juif le pardon de ses péchés et la justice éternelle. Ce même Jésus a réalisé à la perfection toutes les anciennes prophéties. Au milieu de la dernière semaine, il a été renié et mis à mort par ses compatriotes; il a fondé la nouvelle Alliance et aboli les sacrifices mosaïques. Un peu plus tard, le temple de Jérusalem a été profané, puis détruit par les Romains; la ville a été saccagée; le peuple juif, écrasé par le vainqueur, n'a jamais pu se relever de cette ruine, et il est dispersé aujourd'hui à travers toute la terre. Tels sont les points principaux de ce célèbre oracle, que la tradition chrétienne a toujours appliqué à Jésus-Christ d'une manière exclusive ¹. Somme toute, l'ange Gabriel annonce ici à Daniel le commencement de la période dont il prédira le terme à Zacharie, au seuil de l'évangile. De l'édit d'Artaxerxès Longue-Main, autorisant la reconstruction de Jérusalem (en 457), jusqu'à la mort de Jésus-Christ l'année 33 de notre ère, il s'est écoulé 490 ans.

II. — Daniel et Nabuchodonosor.

Les principaux événements de l'histoire du peuple de Dieu pendant la captivité de Babylone, du moins ceux qui sont parvenus à notre connaissance, se confondent, pendant quelque temps, avec l'histoire des relations de Daniel avec le roi Nabuchodonosor et plusieurs de ses successeurs. Ces relations donnèrent lieu à six épisodes, dont les trois premiers se passèrent pendant le règne de Nabuchodonosor.

Une nuit, ce prince eut un songe mystérieux, dont il fut très effrayé ². Comme autrefois le pharaon d'Égypte dans une circonstance

1. Pour plus de détails, voir Corluy, *Spicilegium dogmatico-biblicum*, t. 1, p. 474-512; Knabenbauer, *Commentar. in Daniele*, p. 229-275; Fabre d'Envieu, *op. cit.*, t. III, p. 880-1323; A. Hebbelynek, *De auctoritate historica libri Danielis*, 1887, p. 281-384.

2. Sur l'importance extraordinaire que les Chaldéens et les Assyriens attachaient aux songes, voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. IV, p. 285-290.

semblable, il fit appeler les magiciens et les sorciers, très nombreux en Chaldée¹, et il leur en demanda l'explication. Mais il lui fut impossible de le raconter, car il n'en avait gardé qu'un souvenir confus. Dans ces conditions, ils se reconnurent incapables de l'interpréter. « Il n'y a pas d'homme sur la terre, lui répétèrent-ils plusieurs fois, qui puisse faire ce que le roi demande. Dis le songe à tes serviteurs, et nous en donnerons l'explication. » Vivement irrité, Nabuchodonosor, en vrai despote, donna l'ordre de mettre à mort tous les magiciens et tous les « sages » de Babylone. Comme Daniel et ses trois compagnons faisaient partie de la classe des « sages », l'arrêt de mort les atteignait aussi. Daniel obtint cependant du roi un délai pour fournir l'explication demandée. Ils recoururent alors tous les quatre à la prière et au jeûne, pour que Dieu daignât éclairer leur esprit. Ils furent exaucés, car Daniel reçut du Seigneur une révélation, qui lui permettait de reconstituer le songe du roi et d'en fournir l'explication.

Après avoir rendu grâce à Dieu, ils vinrent trouver Nabuchodonosor, et Daniel lui dit :

Le mystère dont le roi demande l'éclaircissement, aucun magicien, aucun sage n'est capable de le découvrir au roi; mais il y a dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères, et qui m'a révélé, ô roi, ce qui doit arriver dans les derniers temps². O roi, tu as vu une statue immense, d'une splendeur extraordinaire. Sa tête était d'or; sa poitrine et ses bras, d'argent; son ventre et le haut de ses jambes, d'airain; le bas des jambes, de fer; ses pieds, en partie de fer et en partie d'argile. Tu regardais, et voici qu'une pierre se détacha d'elle-même, frappa les pieds de la statue et les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or furent brisés en même temps; le vent les emporta et nulle trace n'en fut retrouvée. Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre.

Tel était le songe, Daniel en donna ensuite l'explication :

O roi des rois, c'est toi qui es la tête d'or; après toi s'élèvera un autre royaume, moindre que toi; puis un troisième, d'airain, qui dominera sur toute la terre. Un quatrième sera fort comme le fer; il écrasera et mettra en pièces tous les autres; mais il aura sa faiblesse, comme l'indiquent ses pieds, mêlés de fer et d'argile. A sa place, Dieu suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, qui brisera tous les autres et subsistera à jamais. C'est lui qui est figuré par la pierre que tu as vue.

Nabuchodonosor dit alors, dans son admiration : « En vérité, votre Dieu est le Dieu des dieux et le révélateur des mystères, puisque

1. Voir Fr. Lenormant, *La magie chez les Chaldéens*, 1874, et *La divination et la science des présages chez les Chaldéens*, 1875; A. Laurent, *La magie et la divination chez les Chaldéens-Assyriens*, 1894.

2. A l'époque du Messie, d'après l'usage biblique de cette expression.

tu as pu révéler ce secret. » Pour témoigner à Daniel sa reconnaissance, il lui fit de riches présents et le nomma gouverneur de la province de Babylone; il conféra aussi de hautes dignités à Ananias, à Misaël et à Azarias.

Ici un rapprochement se présente de lui-même à l'esprit. Deux mille ans auparavant, un autre jeune Israélite distingué, Joseph, avait été promu soudain à une très haute dignité en Égypte, pour avoir interprété, grâce à l'inspiration divine, le double songe du pharaon. Daniel reçut la même faveur du Dieu d'Israël, et une récompense semblable du roi de Babylone. Le Seigneur ajouta même, pour lui, le don de prophétie et d'éclatants miracles; afin de lui venir en aide, ainsi qu'à ses trois compagnons, et de les arracher à de grands dangers.

Plus haut il a été dit que la vision des quatre animaux symbolise les quatre puissants empires qui devaient se succéder, depuis l'époque de Daniel jusqu'à celle du Messie. Nous retrouvons ici les mêmes empires, d'après le sentiment traditionnel. En effet, le premier des quatre royaumes du songe de Nabuchodonosor correspond à l'empire de Chaldée, à la tête duquel était alors ce prince; le second, à l'empire médo-perse, qui sera bientôt fondé par Cyrus; le troisième, à l'empire gréco-macédonien, établi par Alexandre le Grand; le quatrième, à l'empire romain. Quant à la petite pierre qui les a renversés, faible en apparence, mais d'une force invincible, elle représente le Messie, N.-S. Jésus-Christ, qui a établi son empire, universel et éternel, sur les ruines de tous les autres ¹.

L'épisode qui vient d'être raconté est daté de la seconde année du règne de Nabuchodonosor, par conséquent de l'année 602 avant Jésus-Christ. Le suivant n'est daté ni dans le texte hébreu ni dans la Vulgate; mais les Septante, Théodotion et la version syriaque le placent à la dix-huitième année du même règne (c'est-à-dire, en 586).

Nabuchodonosor, dans son orgueil effréné, érigea, en l'honneur de quelqu'un de ses dieux, une statue d'or gigantesque, haute de trente mètres ². Pour l'inaugurer, il convoqua tous les dignitaires de la Chaldée et fit faire cette proclamation par un héraut :

Au moment où vous entendrez le son de la trompette, de la flûte (fig. 150) et des autres instruments de musique, prosternez-vous pour adorer la statue d'or. Quiconque ne se prosternera pas pour adorer, sera aussitôt jeté dans la fournaise de feu.

1. Voir L. Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. vi, p. 224-235 et les grands commentaires du livre de Daniel.

2. Il est probable, vu les dimensions gigantesques de cette statue, qu'elle était, comme beaucoup d'autres statues babyloniennes, simplement en terre cuite, revêtue de lames d'or plus ou moins épaisses. Mais une masse énorme de métaux précieux était alors accumulée à Babylone, à la suite des conquêtes et du pillage.

Daniel était alors absent, car il ne sera pas question de lui dans cet épisode; mais ses trois amis refusèrent naturellement d'accomplir cet acte d'idolâtrie. Des Chaldéens, jaloux de la faveur que le roi leur avait accordée, allèrent les lui dénoncer. Nabuchodonosor les fit appeler, et exigea d'eux qu'ils obéissent à son ordre. Ils firent cette noble réponse à ses menaces : « Notre Dieu peut nous sauver; mais, ô roi, nous ne servirons pas tes dieux. » Alors furieux, Nabuchodonosor ordonna de chauffer la fournaise sept fois plus que d'ordinaire et d'y jeter Ananias, Misaël et Azarias.

Mais ils furent miraculeusement sauvés de ce feu intense. Ils allaient et venaient dans la fournaise, louant et bénissant Dieu, et

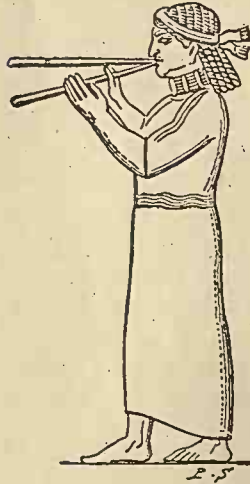


Fig. 150. — Assyrien jouant de la flûte double.
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 48.)

le conjurant de rétablir leur peuple, si malheureux, si humilié. On ne cessait cependant pas d'alimenter le brasier, en jetant dans ce foyer déjà si ardent, du naphte, de la poix, du bois et de l'étoûpe. La flamme montait à vingt-quatre mètres au-dessus de l'ouverture de la fournaise. Mais Dieu envoya un de ses anges, pour protéger ses fidèles serviteurs. Un vent de rosée soufflait au milieu des flammes, de sorte que le feu ne leur causa pas le moindre mal. Seules, pour rendre le prodige plus frappant, les cordes avec lesquelles ils avaient été liés furent brûlées, tandis que ni leurs vêtements ni même leurs cheveux ne furent endommagés. Par contraste, le feu atteint et consuma ceux des Chaldéens qui se trouvaient auprès de la fournaise ¹.

1. Daniel, III, 1-50.

Nous possédons encore le beau cantique que chantaient ensemble les trois martyrs. C'est une invitation éloquente, adressée à toutes les créatures du ciel et de la terre, de louer sans mesure leur tout-puissant Créateur :

Bénissez le Seigneur, œuvres du Seigneur; louez-le et exaltez-le à jamais. Anges du Seigneur, bénissez-le; cieux, soleil et lune, étoiles du ciel, feu et chaleur, glace et neiges, bénissez le Seigneur. Montagnes et collines, fontaines, mers et fleuves, oiseaux du ciel, animaux terrestres de toute espèce, fils des hommes, Israël, prêtres du Seigneur, bénissez le Seigneur¹.

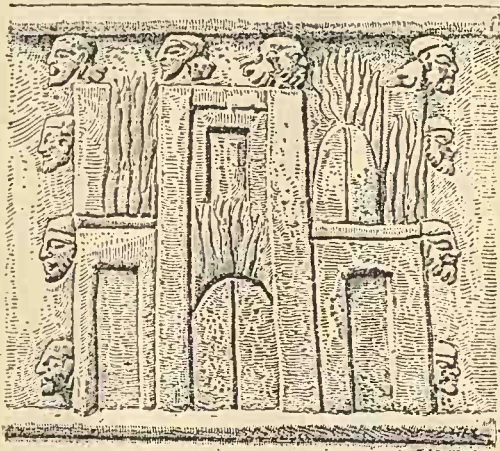


Fig. 151. — Fournaise assyrienne. (Portes de Balawat).

Nabuchodonosor eut connaissance de ce prodige, et il vint lui-même le constater de près. Il fut tout étonné de voir dans la fournaise (fig. 151) quatre jeunes hommes au lieu de trois; le quatrième était l'ange tutélaire envoyé par le Seigneur. « Sortez et venez, » dit le roi à Ananias, à Misaël et à Azarias. Ils sortirent de la fournaise, et quand ils se présentèrent à lui sains et saufs, Nabuchodonosor ne put s'empêcher de louer leur Dieu, qui les avait si merveilleusement préservés. « Il n'y a pas d'autre Dieu qui puisse sauver ainsi », disait-il. La troupe nombreuse des fonctionnaires qui avaient été témoins du miracle contemplaient avec admiration ces hommes sur lesquels un tel brasier n'avait eu aucun pouvoir. Nabuchodonosor, non content de rendre ses faveurs à Ananias, à Misaël et à Azarias, les éleva à des dignités supérieures à celles qu'il leur avait accordées auparavant².

1. Ce n'est là qu'un pâle sommaire, car le cantique se compose de trente-huit versets dans le texte grec (Daniel, III, 52-90).

2. Daniel, III, 91-97.

Un peu plus tard, Daniel fut de nouveau mandé à la cour, pour interpréter un autre songe du roi. Cette fois, Nabuchodonosor en avait gardé un souvenir très net, et il en exposa lui-même tous les détails aux magiciens et aux sages de Babylone, qu'il avait convoqués tout d'abord. Pendant son sommeil, il avait rêvé qu'il voyait un arbre gigantesque, planté au milieu de la terre, et qu'on apercevait de toutes parts. Son feuillage était beau et ses fruits si abondants, qu'ils fournissaient de la nourriture à tous les vivants. Les bêtes des champs s'abritaient à son ombre, et les oiseaux du ciel habitaient sur ses branches. Tout à coup, un ange descendit du ciel, et ordonna de couper cet arbre, d'abattre ses branches, de détruire ses fleurs et ses fruits, de disperser ceux qui avaient établi sous lui ou sur lui leur résidence. L'ange ajoutait, et déjà ce trait lève un coin du voile qui recouvrait le songe : « Son cœur d'homme lui sera ôté, et un cœur de bête lui sera donné ¹. »

Une fois de plus, les magiciens et les sages de Babylone durent avouer leur ignorance. Daniel lui-même « fut un moment stupéfait et ses pensées le troublaient. » Mais bientôt, divinement éclairé, il dit à Nabuchodonosor :

Mon Seigneur, l'arbre que tu as vu..., c'est toi, ô roi, qui es devenu grand et fort,... et dont la domination s'étend jusqu'aux extrémités de la terre... On te chassera du milieu des hommes, tu auras ta demeure avec les bêtes des champs, et l'on te donnera, comme aux bœufs, de l'herbe à manger; tu seras trempé de la rosée du ciel... Quant à l'ordre de laisser le tronc (intact)..., cela signifie que ton royaume te demeurera, lorsque tu auras reconnu que celui qui domine est dans le ciel ².

La prédiction s'accomplit à la lettre, un an plus tard. Comme Nabuchodonosor se promenait dans son palais à Babylone, il prit la parole et s'écria, gonflé d'orgueil : « N'est-ce point là cette grande Babylone, que j'ai bâtie comme résidence royale, dans la force de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire? » Tout à coup il fut frappé de folie, sous la forme humiliante qu'on nomme, en médecine, « lycanthropie. » Celui qui est atteint de ce mal se croit métamorphosé en un animal quelconque, dont il imite les mœurs, les cris, les attitudes. Il vit en plein air, soumis à toutes les intempéries des saisons, et se nourrit parfois d'herbe, comme un ruminant. Ses cheveux durcissent, ses ongles deviennent semblables à des griffes. Nabuchodonosor subit pendant un certain temps un accès de cette triste maladie. Puis il recouvra la santé, la raison, le sentiment de sa personnalité humaine. Il en fit aussitôt un excellent usage, en célébrant la puissance et la justice du vrai Dieu, « qui peut humilier ceux qui marchent avec orgueil. » Puis il reprit ses fonctions royales ³. Fait remarquable :

1. Daniel, iv, 7-18. — 2. Daniel, iv, 19-27. — 3. Daniel, iv, 28-37.

ce monarque orgueilleux raconte lui-même ces divers détails dans un rescrit qu'il adressa à ses sujets, et que Daniel s'est contenté d'insérer tout au long dans son livre. Ce despote n'était pas sans qualités.

Parmi les événements importants de cette période qui intéressent notre histoire, nous ne pouvons qu'enregistrer la mort du roi Sédécias, dont nous ne connaissons pas la date. Elle mit fin à une existence misérable, ce prince ayant été traité avec une sévérité exemplaire par Nabuchodonosor, qui l'avait installé sur le trône de Juda, lui avait fait prêter serment de fidélité au nom de Jéhovah, et qui ne pouvait pas lui pardonner sa rébellion. Cependant, après que Sédécias eut rendu le dernier soupir dans sa prison, le roi de Babylone lui accorda de somptueuses funérailles, au cours desquelles on fit brûler des parfums et retentir des lamentations bruyantes, conformément aux usages orientaux. Jérémie avait prédit qu'il en serait ainsi ¹.

Un événement d'une importance autrement grande consista dans la mort de Nabuchodonosor lui-même. Mais elle eut lieu beaucoup plus tard, en 562 avant J.-C. Ce prince avait régné glorieusement pendant quarante-trois ans. La première partie de son règne avait été troublée par des guerres qui réclamaient toute son activité; mais ses victoires réitérées sur tous ses ennemis lui avaient permis de demeurer ensuite en paix, occupé surtout, ainsi qu'il a été dit, à reconstruire, à embellir, à fortifier sa capitale, à bâtir des temples et d'autres édifices somptueux à travers toute la Chaldée, à creuser des canaux destinés à accroître la fertilité du pays. Ses inscriptions le représentent comme un roi plutôt doux par tempérament, et profondément religieux. Nous ne devons donc pas le juger uniquement d'après le traitement si dur qu'il fit subir aux Israélites, à leur pays et en particulier à la ville sainte, pour châtier leurs révoltes successives.

III. — Les derniers rois de Babylone; chute de l'empire chaldéen.

Nabuchodonosor eut pour successeur son fils Evil-Mérodach, dont le nom babylonien était *Amil-Mardouk*. Il lui laissait un royaume puissant, parfaitement organisé. Malheureusement le nouveau monarque était, au dire de Béroze, faible de caractère, dissolu, injuste dans ses procédés de gouvernement. Avec lui commença la déchéance de cet empire qui paraissait destiné à demeurer florissant pendant des siècles. Evil-Mérodach ne demeura que deux ans sur le trône, assez du moins pour accomplir, peu après son avènement, un acte de

1. Jérémie, xxxiv, 4. Voir aussi Josèphe, *Ant.*, X, viii, 7.

clémence qui dut être très agréable aux Israélites dispersés, surtout à ceux de Babylone et de la Chaldée. L'auteur du IV^e livre des Rois, xxv, 27-30, termine par là son récit, dont les dernières pages avaient été si désespérantes pour le royaume de Juda. « La trente-septième année de l'emprisonnement de Jéchonias ou Joachim, dit-il, le douzième mois, le vingt-septième jour du mois » — dates soulignées joyeusement — Evil Mérodach « releva la tête » du roi juif captif, c'est-à-dire, mit fin à son état d'humiliation, « et le tira de prison; il lui parla avec bonté, et plaça son trône au-dessus du trône des rois qui étaient (détenus) avec lui à Babylone; il lui fit changer ses vêtements de prisonnier, et Joachim mangea à sa table tout le temps de sa vie. Le roi pourvut constamment à son entretien journalier tout le temps de sa vie ¹ ».

Il est probable qu'Evil-Mérodach compléta cette mesure bienveillante, en adoucissant le sort d'autres déportés juifs. Mais il disparut bientôt (en 559), assassiné par Nériglissor (en babylonien *Nergal-sar-outsour*; « que (le dieu) Nergal protège le prince! »), son propre beau-frère d'après les historiens grecs ². Ce Nériglissor ne diffère pas sans doute du personnage mentionné par Jérémie, xxxix, 3 et 33, dans le texte hébreu, sous le nom de « Nergal-Schéretser » et sous le titre de *rab-mag* ³, et présenté comme l'un des principaux officiers de Nabuchodonosor. Sur les briques qui datent de son règne, il prend précisément le titre de *rab-mag*, « chef des mages ». Pendant quelque temps, il adopta la politique de Nabuchodonosor et sut maintenir l'intégrité de l'empire. Il fut, lui aussi, un bâtisseur, d'après l'inscription cunéiforme de Nabonide, qui lui attribue la restauration du palais royal et de plusieurs temples. Des mouvements de révolte et des conspirations troublèrent son règne, qui ne dura que quatre ans et quelques mois (559-555). On cite de lui cette prière, qui manifeste les soucis que cette situation lui causait : « O Mardouk, puissant Seigneur, prince très fort et invincible..., c'est toi que j'invoque, sois aimablement disposé envers l'œuvre de mes mains, et accorde-moi en don une longue vie, de nombreux enfants, un trône stable, un gouvernement durable : cela, conformément à ta volonté éternelle et immuable, à moi, Nergal-sar-outsour, roi, bâtisseur, qui ai soin de ton sanctuaire ⁴. »

1. Entre cet événement et la prise de Babylone en 538 avant J.-C., il y a dans la Bible un vide complet, de vingt-deux ans. Mais il est très facile de le combler à l'aide des documents profanes. Nous ne signalerons cependant que les faits principaux.

2. Il aurait épousé une fille de Nabuchodonosor; ce qui n'est nullement impossible.

3. La Vulgate paraît en faire trois personnes différentes.

4. Cf. Kent, *A. history of the Jewish people...*, p. 67.

En mourant, il laissa la couronne à son tout jeune fils, Laborsarchod, qui, d'après l'inscription de Nabonide, « monta sur le trône de la souveraineté, mais non d'après le désir des dieux. » Prétendant trouver en lui des dispositions mauvaises, les nobles du pays le déposèrent et le mirent à mort. Il n'avait régné que neuf mois. Ils élurent pour le remplacer, Nabounaïde ou Nabonide, l'un d'entre eux, qui, au dire de plusieurs auteurs, était un fils ou un petit-fils de Nabuchodonosor. Faisant lui-même allusion à son couronnement, dans l'inscription célèbre qui porte son nom, Nabonide tient ce langage :

Ils me conduisirent au milieu du temple,... et ils déposèrent leurs nombreuses offrandes à mes pieds; ils baisèrent mes pieds et rendirent hom-



Fig 152. — Hommages rendus par les Élamites à un nouveau roi que leur présente un général assyrien. (D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 48.)

mage à ma majesté (fig. 152). Par le décret du seigneur Mardouk, j'ai été élevé au gouvernement du pays. Et maintenant, ils crient : « O père du pays, tu n'as pas d'égal. »

Homme d'un tempérament pacifique, Nabonide n'était pas de taille à prévoir suffisamment, et moins encore à écarter les graves dangers qui se dressaient contre l'empire. Il est vrai qu'en prévision d'une attaque venant du dehors, il consolida les remparts de Babylone. Toutefois, pendant son règne de dix-sept ans, sa principale occupation consista surtout à faire revivre le culte des anciennes divinités du pays, en grande partie oubliées — telles que Sin, Schémesch, et Istar — à rebâtir splendidement leurs sanctuaires sur leur emplacement primitif, à collectionner leurs images à la façon d'un antiquaire, et à les placer dans les localités où il supposait qu'elles seraient le mieux honorées. En agissant ainsi, il déplut aux adorateurs des dieux particulièrement chers aux Babyloniens (Bel, Nébo, Mardouk), qui allèrent grossir le nombre des mécontents. L'impopularité de Nabonide s'accrut encore, quand il quitta Babylone, pour s'établir dans une autre ville. Comme on l'a dit : « Il y a quelque chose d'extrêmement tragique dans la conduite de ce dernier roi de la

fière Babylone, consacrant son attention (enthousiaste) aux dieux d'un passé mort depuis longtemps, négligeant pour eux ses devoirs de roi, excitant les soupçons et la haine de ses sujets, alors que, du côté du nord, sans qu'il parût s'en soucier beaucoup, les sombres nuages de la guerre se rapprochaient sans cesse ¹. » Il comptait en partie sur les fortifications de Babylone, qui rendaient, croyait-on, la ville imprenable, en partie sur ceux des dieux dont il se montra le si dévot serviteur et qu'il supposait, dans sa confiance aveugle, ne devoir pas l'abandonner. Par précaution, cependant, il accorda une part importante dans le gouvernement général du royaume à son fils aîné, *Bel-sar-outsour* (« Baltassar » de la Vulgate), qu'il semble même avoir associé tout à fait au trône dans les derniers temps de son règne. Mais ce roi rêveur allait avoir bientôt un terrible réveil.

Pour bien comprendre la suite des faits, revenons un peu en arrière sur ce qui s'était passé récemment chez les Mèdes et chez les Perses ². « Le roi de Médie Astyage, fils de Cyaxare, vivait pacifiquement, plus occupé de chasses que de guerres. Mais, tandis que les Mèdes s'affaiblissaient dans le repos, les Perses, leurs tributaires, confinés dans une région plus dure, à l'est de l'Élam, gardaient leurs mœurs guerrières. Leurs rois descendaient d'Achiménès, qui avait été leur chef à l'époque déjà lointaine de leur établissement dans le pays. Une légende, rapportée par Hérodote, prétend qu'Astyage avait donné sa fille unique, Mandam, au roi perse d'alors, nommé Cambyse. De ce mariage était né Cyrus, qui avait été élevé à la cour de son aïeul maternel. Plus tard, devenu roi à son tour, Cyrus commença par assujettir toutes les tribus voisines; puis il attaqua la Médie, dont il connaissait la faiblesse. Astyage essaya de se défendre; mais, abandonné par ses soldats, il tomba aux mains de Cyrus, qui s'empara de son royaume, vers 550.

« Alors régnait en Lydie le célèbre Crésus, dont les richesses et la générosité sont restées proverbiales. Son empire comprenait, l'Asie Mineure, de la mer Égée au fleuve Halys. Cyrus devenait son voisin. Évidemment, tôt ou tard, il voudrait s'étendre plus à l'ouest. Il fallait profiter de ce que son pouvoir n'était pas encore solidement établi. Pour le prévenir, Crésus gagna à sa cause Nabonide de Babylone et Ahmès d'Égypte. Ayant fait consulter l'oracle de Delphes, il reçut cette réponse : « Si vous faites la guerre, vous détruirez un grand empire. » Il ne put s'imaginer qu'il s'agissait du sien, et, sans attendre ses alliés, il marcha contre Cyrus. Le roi

1. Kent, *op. cit.*, p. 71.

2. Nous empruntons ce résumé à l'excellent petit volume du Père Brou, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, in-12, 1901, p. 217-219.

perse vint à sa rencontre. On se battit jusqu'à la nuit, et Crésus, voyant l'ennemi rester immobile, se retira.

« Il croyait que l'hiver empêcherait son adversaire d'avancer, et il comptait avoir le temps de renforcer son armée. Mais Cyrus,



Fig. 153. — Cyrus, roi de Perse. (Bas-relief de Mourgab.)
(D'après M. Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, t. 1, pl. xvii.)

malgré la saison, marcha droit sur la Lydie. Crésus lui opposa ce qui lui restait de troupes, une magnifique cavalerie armée de longues lances. Cyrus hésitait à attaquer. Il eut recours à la ruse. Faisant décharger ses chameaux qui portaient les bagages, il les fit monter par ses cavaliers et en forma sa première ligne. L'aspect et l'odeur de ces bêtes effraya tellement les chevaux des Lydiens, qu'ils se

cabrèrent et refusèrent d'avancer. Les Lydiens eurent le courage de descendre et de combattre à pied; mais ils furent écrasés. Peu après, Sardes (la capitale de la Lydie) fut prise et l'empire de Crésus passa aux Perses... Les autres rois coalisés (Nabonide et Ahmès) ne bougeant pas, Cyrus porta ses armes d'un autre côté. Pendant quatre ou cinq ans (545-539), il fut occupé à la conquête des régions situées à l'est de la Perse et de la Médie : la Bactriane, la Margiane, la Sogdiane, l'Asie. Il pénétra jusqu'aux frontières de l'Inde. Quand il en revint, il décida de se porter sur Babylone. »

Les relations d'alliance officielle et d'amitié qui avaient existé entre les Chaldéens et les Médo-Perses s'étaient refroidies peu à peu, après la mort de Nabuchodonosor. De ce côté, Cyrus (fig. 153) se regardait donc comme tout à fait libre. Avec lui, la race aryenne ou indogermanique va prendre la place occupée depuis plusieurs siècles par les Sémites — les Assyriens et les Chaldéens étaient des descendants de Sem — dans le gouvernement de l'ancien monde; Japhet va triompher de Sem. Son nom dans l'ancienne langue perse était *Kourouch*; *Kourás* dans les inscriptions cunéiformes; *Korech* en hébreu. D'après les inscriptions babyloniennes, il était roi d'*Anchân*, petit État situé dans la partie nord-ouest de l'Élam, au sud de la Médie, parmi les montagnes du nord-est de la Babylonic. Sur les inscriptions récemment découvertes et qui contiennent une partie de ses campagnes, il cite une longue liste de ses ancêtres, qui avaient gouverné avant lui le royaume d'Anchâm, et il nous apprend qu'il monta lui-même sur le trône en 559 avant J.-C. Nous venons de dire que, dix ans plus tard (549), il s'emparait de la Médie et en devenait aussi le roi¹. « Il réunissait en lui les qualités d'un grand général, l'habileté d'un diplomate, la prudence d'un homme d'État². » Xénophon a embelli son portrait, en faisant de lui, dans sa *Cyropédie*, le plus idéal des rois. En réalité, Cyrus fut un conquérant asiatique, à une époque où les vertus guerrières et les succès sur les champs de bataille étaient regardés comme le plus noble titre d'un monarque; mais nous aurons à dire bientôt qu'il fut, autant que cela était possible alors, un conquérant qui savait associer la douceur à la force, la justice à la violence³.

Il nous intéresse surtout par le rôle très remarquable, unique

1. C'est pour ce motif que la Bible donne parfois le nom de « Médie » à l'empire médo-persé fondé par Cyrus.

2. Kent, *op. cit.*, p. 75.

3. Parmi les anciens historiens qui nous ont laissé des renseignements importants sur Cyrus, nous citerons Hérodote, I, 95, 108-110, 177-267; Ctésias, *Persica*, VII-XI; Xénophon, *Cyropædia* (mais, comme il a été noté ci-dessus, il faut se défier de ce dernier auteur au point de vue de la réalité historique). Voir l'article du P. Dhorme, *Cyrus le Grand*, dans la *Revue biblique*, année 1912, p. 22-50.

même, qu'il a plu au Dieu d'Israël de lui confier à l'égard de son peuple. Ce rôle avait été révélé depuis près de deux cents ans au prophète Isaïe, qui le décrit dans un merveilleux et tout suave langage, dicté par le Seigneur lui-même :

Je dis de Cyrus : Il est mon pasteur,
et il accomplira toute ma volonté.
Il dira de Jérusalem : Qu'elle soit rebâtie!
et du temple : Qu'il soit reconstruit !
Ainsi parle le Seigneur à son Oint, à Cyrus,
qu'il tient par la main droite,
pour terrasser devant lui toutes les nations,

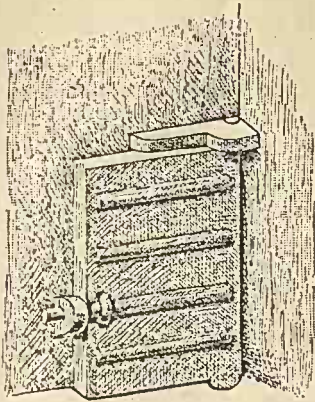


fig. 151. — Porte d'une ancienne maison égyptienne munie d'un fort verrou.
(D'après Wilkinson, *Manners and Customs*, t. I, fig. 117, p. 351.)

et pour délier la ceinture des rois ²,
pour lui ouvrir les portes,
afin qu'elles ne soient pas fermées :
Je marcherai devant toi,
j'aplanirai les chemins montueux.
Je briserai les portes d'airain (fig. 154),
et je mettrai en pièces les verrous de fer.
Je te donnerai les richesses cachées
et les trésors secrets,
pour que tu saches que je suis le Seigneur,
le Dieu d'Israël qui t'ai appelé par ton nom.
Par amour pour mon serviteur Jacob,
et pour Israël, mon élu,
je t'ai appelé par ton nom,

1. Isaïe, XLIV, 28.

2. C'est-à-dire pour les affaiblir, les vaincre, la ceinture étant l'emblème de la force.

je t'ai désigné quand tu ne me connaissais pas.
 Je suis le Seigneur, et il n'y a en pas d'autre;
 en dehors de moi il n'y a pas de Dieu.
 Je t'ai ceint (de force) avant que tu me connusses
 pour qu'on sache, du soleil levant au soleil couchant,
 qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi,
 moi, le Seigneur, et nul autre ¹.

La plupart des Israélites exilés en Babylonie connaissaient ces oracles, et avaient fondé sur eux de légitimes espérances; aussi les conquêtes de Cyrus faisaient-elles battre leurs cœurs. Peut-être furent-ils déçus lorsque, en 546, le vaillant roi, après avoir conquis la Médie, franchit le Tigre, s'empara des vastes plaines de la Mésopotamie, situées au nord de Babylone, et s'éloigna ensuite pour accomplir d'autres prouesses. Mais l'heure providentielle de la délivrance n'était pas encore arrivée. C'est seulement en l'année 538 que Cyrus vint attaquer directement l'antique et glorieuse capitale de l'empire chaldéen, mûre désormais pour la ruine.

Isaïe, divinement inspiré, n'avait pas seulement prédit que Cyrus délivrerait un jour le peuple de Dieu et mettrait fin à son exil. Il avait également tracé, en un magnifique langage, plusieurs tableaux de la conquête de Babylone par ce prince et ses vaillants guerriers ². Plus tard, Jérémie avait fait de même ³. Leurs pages mériteraient d'être citées en entier, tant elles sont éloquentes, émues, dramatiques. Les deux prophètes semblent assister au siège et à la prise de l'immense cité; on dirait qu'ils dirigent eux-mêmes les opérations. De nombreux détails se sont réalisés à la lettre. Nous mettrons sous les yeux du lecteur quelques passages saillants de ces descriptions. L'oracle suivant d'Isaïe est admirable par sa vigueur ⁴ :

Comme s'avance l'ouragan du midi,
 cela ⁵ vient du désert, d'un pays redoutable.
 Une vision terrible m'a été révélée;
 l'oppresseur opprime et le ravageur ravage.
 Monte, Élam ⁶; Mède, assiège;
 je fais cesser tous les gémissements ⁷.
 C'est pourquoi mes reins sont remplis de douleur,
 l'angoisse me saisit...
 Mon cœur bat violemment,
 la terreur s'empare de moi ⁸...

1. Isaïe, xlv, 1-6. — 2. Isaïe, chap. xiii, xiv, xx, xlvii. — 3. Jérémie, chap. i et li. — 4. Isaïe, xxi, 1-10.

5. Le malheur qui menace Babylone.

6. La Perse.

7. Babylone n'étant plus, les peuples maltraités par elle cesseront de gémir,

8. Le prophète est vivement ému par la vision terrible qu'il contemple.

On dresse la table, on monte la garde,
on mange, on boit ¹.
Debout, princes! oignez le bouclier!
Car voici ce que m'a dit le Seigneur :
« Va, place la sentinelle;
qu'elle annonce ce qu'elle verra! »
Elle vit une troupe de cavaliers deux à deux;
des cavaliers montés sur des ânes;
et des cavaliers montés sur des chevaux.
Elle était attentive, très attentive;
puis elle s'écria, comme un lion :
« Seigneur, je me tiens à mon poste tout le jour,
et je m'y tiens toutes les nuits.
Et voici, il vient une troupe d'hommes à cheval,
de cavaliers deux à deux. »
Elle prit ensuite la parole et dit :
« Elle est tombée, elle est tombée, Babylone,
et toutes les images de ses dieux sont brisées à terre. »

Jérémie n'est ni moins précis ni moins énergique dans ses tableaux prophétiques contre Babylone :

Voici, c'est à toi que j'en veux, orgueilleuse,
dit le Seigneur, le Dieu des armées;
car ton jour est arrivé,
le temps où je vais te châtier.
L'orgueilleuse chancellera et tombera,
et il n'y aura personne pour la relever...
Les enfants d'Israël et les enfants de Juda sont opprimés ensemble;
tous ceux qui les ont faits captifs les retiennent,
et refusent de les relâcher.
Mais leur vengeur est puissant...
et il défendra leur cause...
Le glaive contre les Chaldéens, dit le Seigneur,
contre les habitants de Babylone, ses chefs et ses sages!
Le glaive contre ses sorciers;
qu'ils deviennent insensés!
Le glaive contre ses vaillants guerriers;
qu'ils aient peur!
le glaive contre ses chevaux et ses chars,
contre les gens de toute sorte qui sont au milieu d'elle;
qu'ils deviennent semblables à des femmes!
Le glaive contre ses trésors;
qu'ils soient pillés!
la sécheresse contre ses eaux;
qu'elles tarissent ²...

1. Description anticipée de l'orgie dont Daniel nous rendra davantage témoins.

2. Jérémie, I, 31-38.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, m'a dévorée, m'a détruite;
il a fait de moi un vase vide.
Comme un dragon, il m'a engloutie;
il a rempli son ventre de ce que j'avais de précieux...
Que la violence qu'on m'a faite retombe sur Babylone
dit l'habitante de Sion.
Que mon sang retombe sur les habitants de la Chaldée!
dit Jérusalem.
C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur :
Voici, je jugerai ta cause;
je mettrai à sec la mer de Babylone
et je tarirai ses eaux.
Babylone sera un monceau de ruines,...
un objet de désolation et de moquerie¹.

Les deux illustres prophètes ajoutent que Babylone tombera entre les mains des Mèdes et des Perses (fig. 155) dont ils décrivent les armes favorites, les flèches qu'ils savaient lancer droit au but; ils contemplent l'état de désolation qui sera un jour celui de la superbe et splendide cité. Dieu l'avait choisie, il est vrai, comme l'instrument de ses vengeances, comme le marteau avec lequel il frapperait son peuple coupable; mais elle a abusé de ses droits, c'est pourquoi elle est elle-même frappée, comme l'avait également proclamé le prophète Habacuc. Elle était, en outre, la personnification de l'idolâtrie; l'unique vrai Dieu montrera qu'il est plus puissant que Bel, Mardouk et les autres divinités favorites des Babyloniens.

Voyons maintenant ce que nous apprend l'histoire, au sujet de la prise et de la ruine de Babylone. La capitale de la Chaldée, avon-nous dit, passait pour imprenable, tant ses fortifications étaient puissantes. Elle « avait été entourée par Nabuchodonosor d'un formidable appareil de défense. (Au nord) à l'endroit où le Tigre se rapproche de l'Euphrate, il avait construit, d'un fleuve à l'autre, un rempart garni sur les deux faces de quatre ou cinq fossés... Une première enceinte, précédée d'un fossé, haute de 45 mètres, épaisse de 27, flanquée de tours², percée de portes aux battants d'airain, enfermait un espace de 520 kilomètres (sept fois Paris)... Trois ou quatre kilomètres plus loin, une enceinte moins haute, de 60 kilomètres de développement³ ». Le mur principal « dominait la plaine de trente mètres et ressemblait à une chaîne de montagnes crénelée, tourelée. »

1. Jérémie, I, 34-37.

2. Elles étaient larges, carrées, et dépassaient de cinq mètres et demi la bande des créneaux.

3. Le P. Brou, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 219. Voir les détails dans Hérodote, I, 178, 179; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 562, 563. Cf. Jérémie, I, 15; II, 53-58.

Cyrus était trop prudent, trop habile pour attaquer de front une pareille forteresse, qui pouvait résister par ses propres moyens à un siège de plusieurs années. Il recourut donc à la ruse. Il n'ignorait pas le mécontentement que la conduite de Nabonide avait soulevé dans les classes dirigeantes de la population, surtout parmi les prêtres et les nobles; il noua donc par ses espions des intrigues dans l'intérieur de la ville, pour préparer la victoire. La Mésopotamie, qu'il

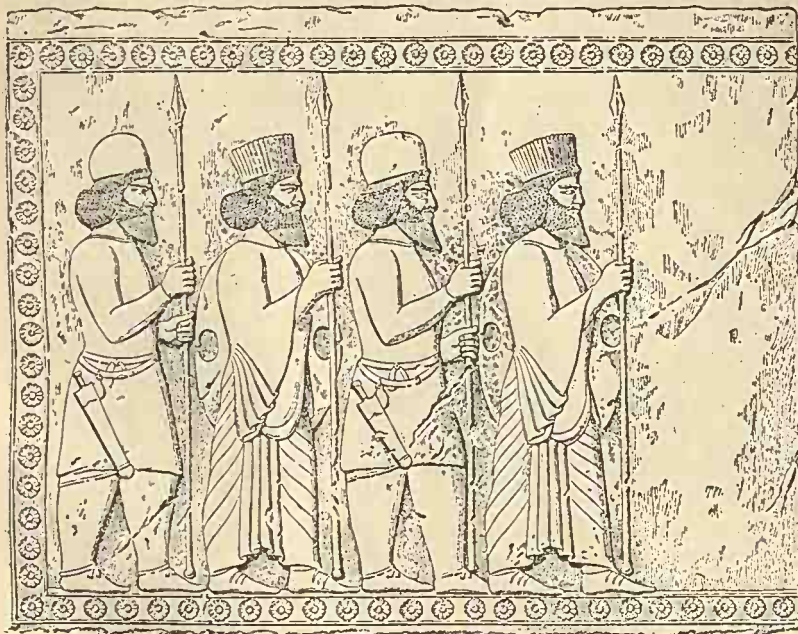


Fig. 155.— Soldats mèdes et perses. (Palais de Persépolis.)

(D'après Coste et Flandin, *Voyage en Perse*, t. II, pl. c.)

Le premier et le troisième personnages, de droite à gauche, sont mèdes.

avait reprise aux Chaldéens en 547, lui servit de base d'opérations. Lorsqu'il s'avança de là contre Babylone (538 avant J.-C.), Nabonide marcha à sa rencontre. Battu à Routen, le roi de Chaldée prit la fuite, ou, suivant une autre version, fut fait prisonnier. Plus tard, Cyrus fit de lui un satrape de la province de Caramanie, au nord du golfe Persique. Quelques jours après cette première victoire, la ville importante de Sippar se rendait à Gobryas (*Ougbarou* des inscriptions cunéiformes), général en chef de l'armée médo-perse. C'est alors, raconte Hérodote, que Cyrus, pour déjouer les soupçons et l'attention des Babyloniens, fit semblant de s'éloigner et remonta le cours de l'Euphrate, comme s'il renonçait à s'emparer de la ville. Arrivé à une

certaine distance, il s'arrêta et fit creuser par ses soldats des canaux de dérivation dans lesquels, au moment décisif, il pouvait faire dévier les eaux du fleuve et vider son lit.

Daniel va nous aider, par une description d'une grandeur tragique, à compléter le récit des historiens profanes et des inscriptions de Cyrus¹. La nuit qui précéda la prise de Babylone, les habitants, qui vivaient dans une aveugle sécurité, se livrèrent à une joie insensée, à l'occasion d'une fête en l'honneur de leurs dieux, comme l'ajoute Hérodote. Isaïe avait prédit ce détail, lorsqu'il disait : « La nuit de mes plaisirs devient une nuit d'épouvante... On dresse la table, on mange, on boit². » Baltassar, fils de Nabonide et co-régent du royaume, donnait dans son palais un de ces banquets gigantesques (fig. 156) qui étaient de mode dans les cours orientales³. Mille convives,



Fig. 156. — Eunuques assyriens remplissant des coupes.
(D'après Botta, *Monuments de Ninive*, t. I, pl. 76.)

choisis parmi les grands dignitaires, y assistaient. Excité par le vin⁴, déjà en état d'ivresse et continuant de boire, Baltassar donna l'ordre qu'on apportât dans la salle du festin les vases sacrés, d'or et d'argent, qui avaient appartenu au temple de Jérusalem. Tous les convives, hommes et femmes — car le harem royal assistait au festin — s'en servirent pour boire, en chantant des hymnes en l'honneur de leurs divinités.

Le Dieu d'Israël fit une réponse immédiate à cette provocation sacrilège. Soudain, Baltassar pâlit et fut si violemment impressionné, que ses genoux se heurtèrent l'un contre l'autre. Il venait d'apercevoir nettement, sur le mur d'en face, revêtu d'un brillant

1. Daniel, v, 1-31. — 2. Isaïe, XXI, 4, 5.

3. La Bible nous en offre un autre exemple au début du livre d'Esther, I, 3-8.

4. Les Chaldéens et les Assyriens étaient de grands buveurs de vin. Leurs bas-reliefs en donnent souvent la preuve. Cf. Vigouroux, *op. cit.*, t. IV, p. 368, 369

enduit¹, des doigts qui écrivaient. Au plus vite, comme autrefois Nabuchodonosor, il fit venir les magiciens et les sages de la ville, et il leur dit : « Quiconque lira ce qui est écrit ici et m'en donnera l'explication sera revêtu de pourpre et portera au cou une chaîne d'or, et il commandera en troisième dans le royaume. » En troisième, parce que le roi Nabonide occupait le premier rang, et Baltassar le deuxième. Mais aucun des devins ne fut capable de lire ce qui avait été écrit par la main mystérieuse. Pour expliquer leur embarras, on a dit parfois que les caractères étaient ceux du vieil alphabet phénicien, et non ceux de l'écriture carrée, plus récente; ou bien, que l'inscription était hiéroglyphique. Nous constaterons bientôt que les mots étaient sémitiques. De plus, il est vraisemblable que l'écriture n'était pas illisible en elle-même, de sorte que les sages babyloniens purent contrôler l'explication donnée par Daniel. La difficulté principale consistait sans doute dans l'agencement des lettres, qui formaient une sorte de cryptogramme. Le prophète, éclairé divinement, eut aussitôt la clef de l'énigme, tandis que les autres ne purent rien découvrir.

Devant leur impuissance, le trouble du roi et de tous les convives ne fit que s'accroître. La reine mère, avertie, entra dans la salle du festin, et fit connaître au roi et à l'assemblée l'habileté avec laquelle Daniel, dans une circonstance analogue, avait réussi à reproduire et à interpréter le songe de Nabuchodonosor². On avait trouvé en lui « un esprit supérieur, de la prudence, de l'intelligence..., le don de découvrir les choses secrètes et de résoudre les questions, les plus difficiles. » Qu'on appelle donc maintenant Daniel, et il donnera l'interprétation, » telle fut la conclusion de la reine³. Le roi fit immédiatement appeler Daniel, auquel, dans un langage très respectueux, il renouvela les promesses qu'il avait faites aux magiciens. Le prophète, qui était alors un vénérable vieillard d'environ soixante-dix ans, répondit avec dignité :

Que tes présents soient à toi, et donne à un autre les biens de ta maison. Maintenant je te lirai cette inscription, ô roi, et je t'en indiquerai l'interprétation.

Puis, après avoir rappelé à Baltassar de quelle manière avait

1. Dans l'intérieur des palais assyriens et babyloniens — les découvertes modernes l'ont démontré — les murs des appartements, construits en briques sèches ou cuites, étaient toujours revêtus d'une sorte de mastic blanc, formé de chaux et de plâtre, qui adhérait solidement à l'argile. Voir Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 286.

2. La reine parle de ce monarque comme s'il avait été le père de Baltassar; mais elle emploie cette expression dans un sens large, à la façon orientale. D'ailleurs, Baltassar appartenait à la famille du grand conquérant.

3. Daniel, v, 1-12.

été puni l'orgueil de Nabuchodonosor, réduit à mener pendant quelque temps la vie des animaux, il continua en ces termes :

Toi aussi, Baltassar, tu t'es élevé contre le dominateur du ciel. On a apporté devant toi les vases de son temple, et vous y avez bu, en louant les dieux d'or et d'argent, de bois et de pierre, de fer et d'airain, qui ne voient pas, n'entendent pas et ne sentent pas; et tu n'as pas glorifié Dieu, qui tient dans sa main ton souffle et toutes tes voies. C'est pourquoi il

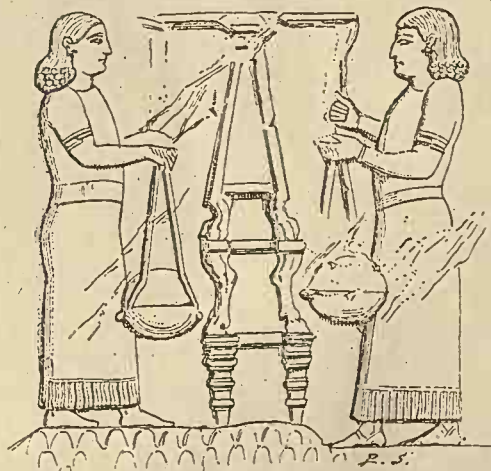


Fig. 157. — Balance assyrienne. (D'après Botta, *Monuments de Ninive*, p. 110.)

a envoyé l'extrémité de cette main, qui a écrit ce qui est marqué (sur la muraille). Or, voici l'écriture qui a été tracée :

MENÉ, MENÉ, TÉKEL, OUPHARSÎN¹.

Et voici la signification de ces paroles : *Mené* : Dieu a compté (*menach*) ton règne, et il y met fin; *Tékel* : tu as été pesé (*tekilta*) dans la balance (fig. 157), et tu as été trouvé (trop) léger; *Oupharsîn* : ton royaume a été divisé (*périsath*), et il a été donné aux Mèdes et aux Perses.

Sur-le-champ, Baltassar tint sa promesse. « Il ordonna qu'on revêtit Daniel de pourpre, et qu'on lui mît un collier d'or au cou, et on publia qu'il serait le troisième dans le royaume. » L'écrivain sacré dit ensuite, sans la moindre transition : « Cette nuit même, Baltassar, roi de Chaldée, fut tué². » Les soldats de Cyrus, mettant à profit le désordre occasionné dans Babylone par cette fête bachique, y pénétrèrent par le lit de l'Euphrate, dont on avait détourné les eaux, et s'emparèrent aisément de la ville. « Les habitants avaient

1. C'est-à-dire : « Compté, compté, pesé et divisé. »

2. Daniel, v, 13-30.

oublié les Perses; ils ne songeaient qu'à leurs orgies. Surpris au milieu des ténèbres, rendus incapables de résister par leur état d'ivresse, ils tombèrent, non comme des soldats, mais comme des femmes, sous les coups des vainqueurs¹. Ainsi furent accomplies les prophéties d'Isaïe et de Jérémie contre la grande Babylone. Ses princes et ses sages, ses chefs et ses commandants, ses hommes puissants s'endormirent de l'éternel sommeil². L'inscription cunéiforme (de Nabonide)... jette un voile sur la prise de Babylone; mais il faudrait ignorer ce qu'était la guerre à cette époque, pour supposer que l'armée des Mèdes et des Perses put entrer dans la ville sans s'y livrer à des scènes de désordre, de meurtre et de pillage³. »

C'est ainsi que tomba, avec une rapidité foudroyante, cette Babylone si puissante, et, avec elle, l'empire chaldéen, dont elle était le centre et comme le cœur. Il n'y avait guère que vingt ans que Nabuchodonosor avait porté cet empire et sa capitale à l'apogée de la gloire. Mais, « aucun empire oriental n'était capable de résister à des changements de personnes (c'est-à-dire, de chefs) si brusques et si fréquents. A l'exemple de tant de dynasties, celle de Nabopolassar (père de Nabuchodonosor) s'effondra comme épuisée, aussitôt après la mort de son héros, et sombra dans l'imbécillité et l'impuissance⁴. » Ninive et l'empire assyrien avaient disparu de la même manière. Entre Ninive et Babylone, Jérusalem aussi et l'État juif étaient tombés. Mais Ninive et Babylone avaient perdu à tout jamais ce qui faisait leur gloire, tandis que Jérusalem devait renaître de ses cendres, à l'état de transfiguration, grâce à son Dieu et en vue du Messie.

Cyrus fit son entrée solennelle dans Babylone, peu de temps après la conquête de la ville par Gobryas et ses vaillants soldats. Les habitants s'abandonnèrent à la bienveillance du monarque victorieux, et ils n'eurent pas à le regretter. En effet, au lieu de se conduire à leur égard avec la violence des rois assyriens et chaldéens, qui avaient pour principe d'abattre tout à fait et d'écraser les nations vaincues, pour les rendre incapables de se relever, Cyrus avait adopté, aussi bien en vertu de son tempérament porté à la douceur, que par suite d'un principe politique, une manière de faire entièrement opposée à celle de ces rudes conquérants. Il traita donc les Babyloniens avec bonté, « proclamant la paix pour eux tous, dit l'inscription de Nabonide, et donnant la paix à la ville. » Il connaissait leur esprit de religion, et la peine qu'ils avaient ressentie des transfor-

1. Xénophon, *Cyropédie*, VII, v, 26-31; Jérémie, I, 30; II, 4, 30.

2. Jérémie, II, 57. Cf. Xénophon, *ibid.*, VII, v, 27-30; Jérémie, II, 39, 40, etc.

3. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6^e édit., t. IV, p. 371, 372.

4. Maspero, *op. cit.*, t. III, p. 567.

mations apportées par Nabonide au culte de leurs divinités favorites. Il remit toutes choses dans leur état primitif, et proclama hautement que lui et son fils Cambyse étaient des adorateurs fidèles de Mardouk, de Bel et de Nébo. Cette conduite pleine de clémence lui procura des avantages immédiats, car les chefs des villes et des contrées qui avaient été auparavant les vassales de Babylone s'empressèrent de lui envoyer des ambassadeurs, pour faire leur soumission. Dans le compte rendu officiel de l'accueil que Cyrus fit à ces délégués, nous lisons ces mots significatifs, qui sont comme un prélude du traitement réservé aux Israélites par le monarque victorieux : « Les dieux dont les sanctuaires avaient été depuis longtemps en ruine, je les ai reportés dans leurs demeures, pour qu'ils y résident à jamais. J'ai rassemblé tous les otages de ces pays et je les ai rendus à leurs foyers. » Il est permis de conclure de ce texte que Cyrus autorisa la plupart des captifs, appartenant aux nations les plus diverses, qui se trouvaient alors dans ses États, à rentrer dans leur pays et à emporter avec eux les statues de leurs dieux, et aussi les autres objets du culte dont les Chaldéens avaient dépouillé leurs sanctuaires.

A la fin du chapitre v^e de son livre, Daniel, après avoir mentionné la mort de Baltassar, ajoute que « Darius le Mède reçut le royaume, étant âgé de soixante-deux ans ¹ ». Jusqu'à ces derniers temps, l'existence de ce Darius constituait un problème historique qu'on était incapable de résoudre. En effet, nulle part ailleurs il n'est question de ce Darius le Mède, et tous les autres historiens de l'antiquité donnent à supposer que c'est Cyrus lui-même qui régna à Babylone, aussitôt après la prise de cette ville. On avait donc identifié ce Darius successivement « à tous les personnages de cette époque connus, par l'histoire profane, comme ayant pris ou ayant pu prendre part à la conquête de Babylone par Cyrus : Cyaxare II, fils et successeur d'Astyage, Astyage lui-même..., Darius fils d'Hystaspe... Mais tout ce qu'ont écrit là-dessus les savants ne repose que sur de pures conjectures... Nous savons, par les documents indigènes eux-mêmes, quel est celui qui gouverna le pays immédiatement après la chute de la dynastie indigène ². » Un fragment de la Chronique babylonienne, découvert en 1879, dit en propres termes que Cyrus, après son entrée dans Babylone, « y établit Ougbarou, son lieutenant, comme gouverneur ». On ne peut donc plus douter, d'après ce document authentique, qu'*Ougbarou*, le Gobryas d'Hérodote, « ne soit le personnage dont le nom a été altéré par les copistes en celui de Darius, qui leur était plus familier. Ougbarou se rend maître de Babylone, et y exerce le souverain pouvoir jusqu'à l'arrivée

1. v, 30.

2. F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. II, col. 1297.

de Cyrus... Il continue ensuite à l'administrer pour le grand roi, qui l'en établit gouverneur. Il ne reçoit pas l'investiture du royaume de Babylone... Il faut bien remarquer que le livre de Daniel dit au sujet de Darius le Mède : « Il reçut le royaume »; il le reçut de la main d'un autre, par l'autorité de Cyrus. Cette locution s'applique très bien à celui qui fut établi par Cyrus pour administrer à sa place et en son nom... Si Darius le Mède est qualifié de roi (Daniel, vi, 4, 6, 8, etc...), ce titre doit se prendre dans le sens de vice-roi, comme pour Baltassar... » Après avoir organisé toutes choses à Babylone au point de vue politique, Cyrus se retira pour aller compléter ses brillantes conquêtes, qui étendirent les limites de son empire, de l'Himalaya, à l'est, jusqu'à la mer Egée, à l'ouest. Ougbarou gouverna la ville et la province en son nom.

Il ne semble pas que l'épreuve eût atteint personnellement Daniel, depuis qu'il avait été admis à la cour de Babylone. Voici qu'elle va tomber sur lui, après qu'il est arrivé au faite de la grandeur; mais il saura la supporter avec courage, et Dieu accomplira un grand miracle pour le sauver. Il avait promptement gagné les bonnes grâces de Darius le Mède, comme autrefois celles de Nabuchodonosor. Mais les satrapes, c'est-à-dire les gouverneurs des cent vingt provinces de l'empire, dont la jalousie était excitée au plus haut point, formèrent un projet sinistre, destiné à ruiner sans retour sa puissance. Ils savaient que la conduite de Daniel était parfaite en tous points et inattaquable en ce qui concernait ses fonctions officielles; mais ils espéraient avoir raison de lui sur le terrain religieux. Ils proposèrent à Darius de publier un édit d'après lequel quiconque, pendant un mois, adresserait des prières à quelque divinité que ce fût, si ce n'est au roi seul, serait jeté dans la fosse aux lions. Genre de supplice tout à fait babylonien. Darius, ne se doutant pas de l'arrière-pensée des satrapes, publia ce décret. Daniel ne s'en inquiéta pas, et continua de faire ses prières à sa manière accoutumée, dans une chambre bâtie sur la terrasse de sa maison et dont les fenêtres s'ouvraient dans la direction de Jérusalem¹. Il agissait ainsi sans ostentation comme sans crainte. Les honneurs et le pouvoir n'avaient altéré en rien la foi de sa jeunesse. Ses ennemis l'épièrent et le dénoncèrent au vice-roi.

Darius en ressentit une peine très vive, car il estimait et aimait beaucoup Daniel. Il prit aussitôt la résolution de faire tout ce qu'il pourrait pour lui sauver la vie. Mais les satrapes devinèrent son intention, et ils vinrent tumultueusement lui rappeler que, d'après une loi rigoureuse des Mèdes et des Perses, il n'était pas permis de

1. Les Juifs se tournent habituellement de ce côté, aujourd'hui encore, pour faire leurs prières.

modifier quoi que ce soit à un décret porté par le chef de l'État. Cette loi avait pour base le sentiment d'après lequel le roi, étant regardé comme le représentant de la divinité, était censé infaillible dans toutes ses décisions¹. Darius fut donc obligé, à son grand regret, de faire jeter Daniel dans la fosse aux lions. Mais il lui dit, en se séparant de lui : « Puisse ton Dieu, que tu adores, te délivrer ! » Lorsque Daniel eut été introduit dans la fosse, on appliqua le sceau royal et celui des grands seigneurs de Babylone sur la pierre qui en fermait l'ouverture. Le lendemain, dès l'aurore, Darius, qui n'avait pu prendre aucun repos tant il était désolé, alla auprès de la fosse aux lions et appela Daniel, en lui disant : « Ton Dieu a-t-il pu te délivrer ? » Daniel répondit : « Mon Dieu a envoyé son ange et fermé la gueule des lions, qui ne m'ont fait aucun mal. » Alors le vice-roi donna l'ordre de le retirer de la fosse et d'y jeter ceux qui l'avaient si cruellement dénoncé. Ils n'en avaient pas encore atteint le fond, que déjà les lions les avaient saisis et déchirés².

Comme autrefois Nabuchodonosor³, Darius le Mède promulgua, à la suite de ce prodige, un décret par lequel il ordonnait à tous les sujets de l'empire médo-perse de rendre un culte au Dieu de Daniel. Cet édit était ainsi motivé :

Car il est le Dieu vivant, et il persiste éternellement ; son royaume ne sera pas détruit, et sa domination durera jusqu'à la fin. C'est lui qui délivre et qui sauve, qui opère des miracles et des prodiges dans le ciel et sur la terre. C'est lui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions⁴.

Évidemment, cela doit s'entendre au point de vue du paganisme. En favorisant le culte de Jéhovah, Darius le Mède ne cessa pas plus que son prédécesseur d'être polythéiste, et il n'enjoignit pas plus que lui à ses sujets d'abandonner le culte des idoles. Le paganisme autorisait ces mélanges.

Nous arrivons aux deux épisodes qui servent de conclusion au livre de Daniel, sous la forme qu'il a reçue dans la traduction des Septante et dans la Vulgate. Il y a entre eux une certaine analogie, car ils démontrent l'un et l'autre la fausseté, le ridicule du paganisme. Le premier se rapporte au culte de Bel, ce dieu si cher aux Babyloniens, qui le regardaient comme leur patron principal⁵. Chaque jour on lui offrait quarante « artabes » de pure farine⁶, quarante brebis et six « métrètes » de vin⁷. Ce détail est confirmé par Hérodote, et

1. Voir Esther, viii, 6. — 2. Daniel, vi, 1-24.

3. Voir la page 505 de ce volume.

4. Daniel, vi, 25-27.

5. Voir la gravure de la page 461.

6. *L'artaba* était une mesure qui, chez les Perses, équivalait à 52 litres 53.

7. Le *métrètes* grec correspondait à 39 litres environ.

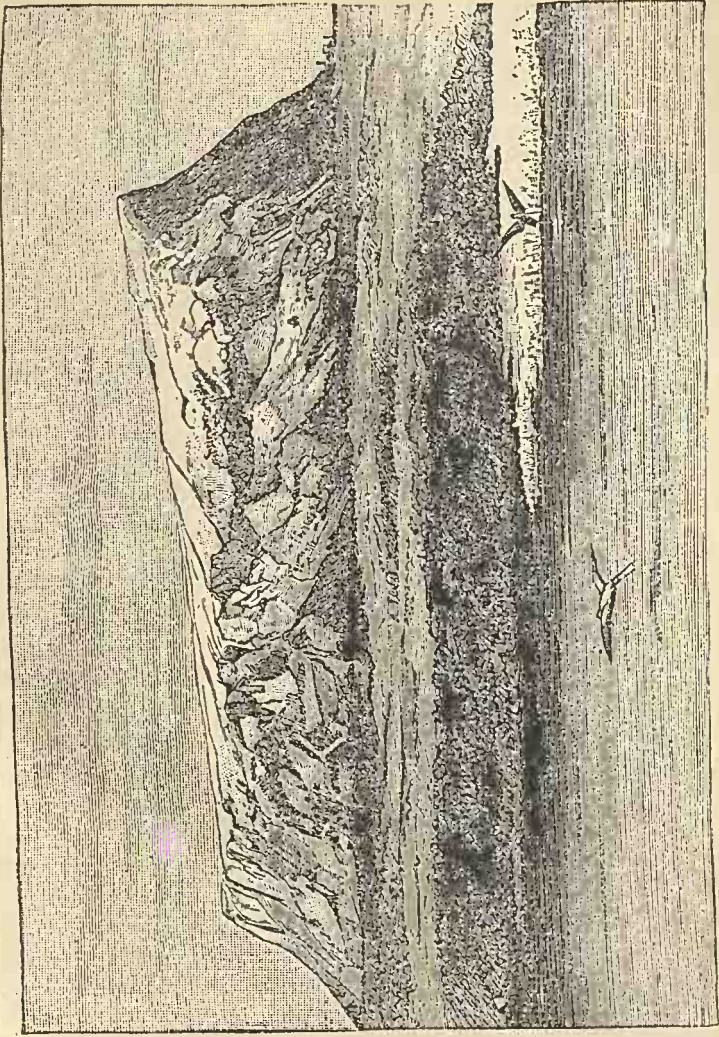


Fig. 158. — Monticule qui recouvre un petit coin des ruines de Babylone. (D'après une photographie.)

aussi par les documents cunéiformes. Dans l'une de ses inscriptions, Nabuchodonosor assure qu'il déposait journellement sur la table de ses dieux favoris un bœuf entier, du poisson, de la volaille et d'autres aliments, avec des boissons variées, parmi lesquelles, des vins de sept ou huit contrées, « abondantes comme les eaux d'une pluie. » Cyrus, qui avait repris en mains le gouvernement du royaume¹, allait souvent aussi offrir ses hommages au dieu Bel. Un jour, il demanda à Daniel : « Pourquoi n'adores-tu pas Bel ? » Le saint prophète répondit : « Parce que je n'adore pas des idoles faites de main d'homme, mais le Dieu vivant, qui a créé le ciel et la terre. » Le roi reprit : « Est-ce que Bel n'est pas un dieu vivant ? Vois ce qu'il mange et ce qu'il boit chaque jour. » Daniel lui dit : « Ne te laisse pas tromper, ô roi ; Bel est d'argile au dedans et d'airain au dehors ; il ne mange jamais. »

Il lui fut aisé de démontrer la vérité de son assertion. Pendant la nuit, il fit répandre secrètement de la cendre dans le sanctuaire du dieu Bel, et le lendemain, il montra au roi les traces de pieds nombreux, petits et grands. Les prêtres, leurs femmes et leurs enfants avaient aussi pénétré dans le temple par une porte dérobée, à une heure plus avancée de la nuit, et s'étaient emparés des mets et des vins offerts au dieu. Cyrus, violemment irrité, condamna à mort les auteurs de cette fourberie².

L'épisode du dragon se passa peu de temps après³. Ce dragon n'était autre qu'un énorme serpent, auquel les Babyloniens rendaient un culte, ainsi que les monuments assyriens et chaldéens en fournissent également la preuve. Le roi dit un jour à Daniel : « Voici, tu ne peux pas dire que celui-ci n'est pas un dieu vivant ; adore-le donc. » Daniel répondit : « J'adore le Seigneur mon Dieu, car il est le Dieu vivant ; mais celui-ci n'est pas un dieu vivant. Permits-le moi, ô roi, et je tuerai ce dragon sans épée ni bâton. » « Je te le permets », dit le roi. Daniel prit donc de la poix, de la graisse et des poils, et il les fit cuire ensemble ; il en fit ensuite un gâteau, et il en donna au dragon, qui mourut étouffé par le mélange indigeste dont il avait absorbé une quantité considérable.

L'indignation des Babyloniens fut à son comble. Une assemblée de protestation eut lieu. « Le roi est devenu Juif, criait-on ; il a tué le dragon et fait mourir les prêtres. » Ils vinrent en tumulte au palais, et dirent au roi : « Livre-nous Daniel ; sinon, nous te tuerons, avec toute ta maison. » Le roi prit peur et livra Daniel aux émeutiers, qui le jetèrent dans la fosse aux lions, où il demeura six jours. Mais

1. Daniel, xiii, 65.

2. Daniel, xiv, 1-21.

3. Daniel, xiv, 22-42.

Dieu sauva de nouveau miraculeusement son serviteur, et Cyrus proclama, une fois de plus, la toute-puissance et la grandeur de Jéhovah.

A la fin du vi^e chapitre du livre de Daniel, on lit cette note intéressante : « Daniel prospéra (c'est-à-dire, fut dans les honneurs) sous le règne de Darius et sous le règne de Cyrus le Perse; » du moins pendant les premières années de ce dernier règne. Il survécut par conséquent au retour de ses compatriotes en Palestine, et, après avoir veillé sur eux et les avoir protégés pendant l'exil, il termina ses jours au milieu de ceux des Israélites qui demeurèrent en Chaldée. On a dit de lui, en toute vérité, qu'il est « un des plus grands caractères qui apparaisse dans la dernière période de l'ancienne Alliance. » C'était un homme accompli, admirablement doué¹, dont le Dieu d'Israël se servit, simultanément avec Ézéchiel, pour maintenir dans la foi, l'espérance et la pratique de la Loi mosaïque, les Juifs exilés à Babylone et en Chaldée.

Nous avons tracé plus haut le désolant tableau des ruines de Ninive et de celles de Jérusalem. Il convient d'achever l'histoire de cette période par une brève description du sort de Babylone, à partir du moment où les Médo-Perses y entrèrent en vainqueurs. Isaïe et Jérémie² avaient annoncé qu'un jour viendrait, où l'orgueilleuse et splendide capitale de Nabuchodonosor ne serait plus qu'un affreux désert, où elle n'aurait d'autres habitants que les bêtes sauvages. Toutefois, cette partie de leurs oracles ne s'accomplit que lentement, graduellement. Babylone continua même pendant quelque temps d'être une des principales villes des Médo-Perses, et, à plusieurs reprises, elle se sentit assez forte pour essayer de recouvrer son indépendance. Mais ces tentatives furent toujours châtiées, et la cité rebelle fut démantelée, saccagée. Alexandre le Grand avait formé le projet de la rebâtir et d'en faire sa capitale; il en fut empêché par la mort. Séleucus I^{er} Nicator (320-282 avant J.-C.), roi de Syrie, reprit ce projet; puis il y renonça et construisit sur le Tigre, à quelque distance de là, une autre capitale, qu'il nomma Séleucie et qui fit une concurrence sérieuse à Babylone. La construction de Ctésiphon par les Parthes, un peu plus tard, dans la même région, ne fut pas moins fatale à la prospérité de la grande cité chaldéenne, qui se dépeupla peu à peu. Babylone, quoique à demi ruinée, survécut cependant assez longtemps encore à ses malheurs. Mais, au premier siècle de l'ère chrétienne, elle n'était plus habitée que par une colonie juive. Ses ruines immenses, « comme celles de toutes les vieilles cités chaldéennes qui l'entouraient, servirent de carrières

1. Josèphe, *Ant.*, X, xi, 7, fait de lui un magnifique éloge.

2. Voir surtout Isaïe, xiii, 19-22, et Jérémie, I, 39, 40; II, 41-44.

et de matériaux de construction pour toutes les cités arabes qu'on éleva depuis dans ces régions. Le reste du pays demeura à l'abandon; les canaux se comblèrent, de sorte que le sable et les eaux stagnantes des marais couvrent maintenant en grande partie le territoire de l'empire chaldéen¹. » Sur l'emplacement de Babylone se dressent « de gigantesques amas de décombres », formant de vraies collines (fig. 158), à travers lesquelles errent les lions, les chacals et autres animaux du désert.

1. F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. 1, col. 1371. Voir Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 484.

TABLE DES GRAVURES

1. Bir Eyoub à l'époque où il déborde.....	9
2. Trône assyrien.....	10
3. Le Cénacle au sommet de la colline de Sion.....	17
4. Jésus en croix, miniature.....	23
5. Emplacement et ruines de Gézer (Tell el Djézer).....	27
6. Cuisiniers du roi d'Égypte.....	34
7. Chars égyptiens montés par un combattant et un cocher.....	37
8. Murs de l'acropole de Baalbek.....	39
9. Groupes de cèdres du Liban.....	41
10. Radeau assyrien soutenu par des outres et transportant des pierres de construction.....	43
11. Assyriens transportant une statue colossale.....	45
12. Pierres de construction portant comme marque des lettres égyptiennes trouvées sur l'emplacement du temple à Jérusalem..	46
13. Plan général du temple de Salomon.....	48
14. Coupe longitudinale du temple de Salomon.....	49
15. Coupe transversale du temple de Salomon.....	51
16. La Mer d'airain et le bassin mobile. Essai de reconstruction...	53
17. Égyptiennes jouant de la harpe, du luth, de la flûte, de la lyre, du tambourin.....	55
18. Serviteurs prosternés devant leur maître.....	59
19. Ouadi Ourtas.....	63
20. Carte du golfe Élanitique.....	67
21. Vaisseau de la reine Habasou que l'on charge de précieuses mar- chandises.....	69
22. Trône égyptien.....	70
23. Une partie des murs de Damas.....	75
24. Portrait de Sésac.....	77
25. Branche de corail.....	84
26. Cellier égyptien.....	86
27. Palmyrienne tenant des fuseaux dans la main gauche.....	87
28. Maison égyptienne entourée d'un parc et d'une vigne.....	91
29. Personnage porté sur un palanquin.....	95
30. Tombeaux taillés dans le roc.....	97
31. Lampes trouvées à Jérusalem.....	101
32. Chasse à l'hippopotame en Égypte.....	103
33. Fouets égyptiens.....	107
34. Roi d'Égypte sur son char.....	109

35. Aïalon, actuellement Yalo.....	113
36. Roi d'Égypte offrant de l'encens à une idole.....	115
37. Bas-relief de Karnak qui représente Sésac et les villes juives dont il prétend s'être emparé.....	119
38. Fantassins assyriens armés de la lance et du bouclier.....	122
39. Troupeau de brebis.....	123
40. Lits égyptiens.....	127
41. La colline de Samarie.....	129
42. Astarté, terre cuite phénicienne.....	134
43. Le dieu Baal, stèle phénicienne.....	134
44. Anciennes cruches trouvées à Tell-el-Hézy.....	139
45. Le promontoire du Carmel.....	141
46. Zéraïn, l'ancienne Zezraël.....	143
47. Le labourage en Égypte.....	147
48. Bataille livrée par Assurbanipal dans le pays d'Élam.....	151
49. Vignoble assyrien sur les bords d'une rivière.....	153
50. Archers assyriens combattant sur un char.....	158
51. Scribes inscrivant les têtes des ennemis tués pendant la bataille	159
52. Fenêtre égyptienne fermée par une natte.....	164
53. Paysage des bords du Jourdain.....	167
54. Fontaine d'Élisée à Jéricho.....	169
55. Joueurs de harpe susiens.....	173
56. Des soldats assyriens coupent les arbres fruitiers en pays ennemi	174
57. Stèle de Mésa.....	175
58. Le Barada, ancien Abana.....	183
59. Siège d'une ville par les Assyriens, qui l'attaquent les uns à pied; les autres montés sur une tour roulante.....	187
60. Lépreux de Jérusalem.....	190
61. Phéniciens apportant leur tribut en Égypte.....	193
62. La tunique retroussée dans la ceinture.....	199
63. Femme syrienne dont les yeux sont peints à l'antimoine.....	203
64. Prêtre carthaginois au service de Baal.....	207
65. Prêtresse carthaginoise au service de Baal.....	207
66. Les ambassadeurs de Jehu viennent payer en son nom un tribut à Salmanasar IV.....	211
67. Trompette égyptienne.....	214
68. Roi chaldéen armé d'un arc et de deux flèches.....	221
69. Vue de Pétra.....	225
70. Soldats égyptiens armés de la lance, de la hache et du bouclier..	232
71. Invasion de sauterelles.....	237
72. Branche du Sycomore oriental chargée de fruits.....	241
73. Chambre à coucher au palais de Sargon à Khorsabad.....	242
74. Chariot agricole d'Assyrie traîné par un bœuf.....	245
75. Vue de Joppé:.....	251
76. Le requin.....	252
77. Histoire de Jonas d'après un psautier du x ^e siècle.....	255
78. Téglatphalasar III sur son char de guerre.....	257
79. Groupe de soldats assyriens.....	259
80. Étable à bœufs dans l'ancienne Égypte.....	261
81. Anneaux aux pieds.....	263
82. Miroir égyptien.....	263
83. Grecque se regardant dans un miroir.....	264
84. Le Birket Mamillah.....	269
85. Isaïe prophétise la conception virginale de la Mère de Messie....	271
86. Oiseaux en cage.....	276

87. Autel assyrien.....	277
88. Le roi Sargon entre deux de ses grands officiers.....	282
89. Roi d'Égypte en adoration devant le soleil.....	285
90. Emath, aujourd'hui Hamah.....	287
91. Les stèles de Gézer.....	293
92. Luths égyptiens.....	295
93. Horloge d'Achaz.....	301
94. Le roi Mérodack-Baladan.....	305
95. Fragment d'une inscription cunéiforme racontant le siège de Lachis par Sennachérib.....	311
96. Le roi Sennachérib sur son trône devant Lachis.....	313
97. Figuiers et vigne aux environs de Lachis.....	317
98. Assyriens combattant dans un pays montagneux.....	323
99. On compte les mains des ennemis tués pendant le combat.....	327
100. Les champs de Memphis avec la statue colossale de Ramsès II mise en pièces.....	331
101. Le roi Assurhasirhabal tenant son sceptre.....	333
102. Pressoir égyptien.....	340
103. Safed, l'ancienne Séphet.....	343
104. L'Égyptien Ra-emké, la tunique retroussée et le bâton à la main.....	350
105. Chien d'Assyrie.....	353
106. Prisonnier assyrien enchaîné.....	357
107. Le roi Assourbanipal offrant une libation aux dieux.....	359
108. Salle hypostyle de Karnak.....	361
109. Obélisque de la reine Hatchepsou à Karnak.....	362
110. Archers assyriens combattant à cheval.....	369
111. Palmyrienne parée de ses bijoux.....	374
112. Camp et tentes d'une armée assyrienne.....	375
113. Rouleaux hébreux réunis dans une boîte.....	382
114. Une vue de la vallée du Cédron.....	385
115. Scarabée de Néchao II.....	390
116. Groupe d'archers égyptiens.....	392
117. Guerriers scythes.....	394
118. Lion qui s'élance de son fourré pour attaquer des cerfs.....	395
119. Butin emporté par les Assyriens vainqueurs.....	397
120. Le palais de Sennachérib.....	405
121. Tentés arabes.....	409
122. Pleureuses égyptiennes répandant de la poussière sur leur tête en signe de deuil.....	416
123. Bouclier assyrien.....	418
124. Ambassadeurs de Charcamis payant le tribut à Salmanasar II roi d'Assyrie.....	423
125. Brique portant les titres de Nabuchodonosor.....	425
126. Le dieu Bel-Mérodach luttant contre un monstre.....	427
127. Joug égyptien en bois.....	431
128. Filet égyptien pour la pêche aux oiseaux aquatiques.....	435
129. Chapiteaux des colonnes Joachin et Boaz.....	440
130. Sémites portant la barbe rasée dans la partie supérieure.....	442
131. Ancienne piscine de Gabaon.....	443
132. Dieu sémitique de Taphius.....	445
133. Sphinx égyptien, portant un cartouche au prénom d'Ephrée.....	447
134. Captifs de guerre emmenés en captivité.....	451
135. Assyriens bandant un arc.....	455
136. Oiseaux de proie dévorant des cadavres.....	457

137. Les idoles portées en procession.....	459
138. Le dieu Bel, une hache à la main.....	461
139. Assaut d'une place forte par les Assyriens.....	465
140. Ruines du temple de Phtah à Memphis.....	471
141. Cueillette de figues dans l'ancienne Égypte.....	473
142. Jardins suspendus de Babylone.....	475
143. Le dieu Nébo.....	479
144. La déesse Istar.....	480
145. La petite harpe à sept cordes.....	481
146. Le char et les chérubins d'Ézéchiél.....	488
147. Élégant bateau voguant sur le Nil.....	489
148. Suzanne et les deux vieillards.....	494
149. Rameau fleuri de lentisque.....	495
150. Assyrien jouant de la flûte double.....	502
151. Fournaise assyrienne	503
152. Hommages rendus par les Élamites à un nouveau roi que leur présente un général assyrien.....	507
153. Cyrus roi des Perses.....	509
154. Porte d'une ancienne maison égyptienne munie d'un fort verrou.....	511
155. Soldats mèdes et perses.....	515
156. Eunuques assyriens remplissant des coupes.....	516
157. Balance assyrienne.....	518
158. Monticule qui recouvre un petit coin de ruines de Babylone....	523

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

LIVRE CINQUIÈME

DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA ROYAUTE AU SCHISME DES DIX TRIBUS

(Suite)

CHAPITRE III

Le règne de Salomon.

I. — L'onction royale du jeune prince; mort de David	5
II. — Début du règne de Salomon	24
III. — L'administration politique et militaire de Salomon; ses richesses, sa sagesse, sa renommée	32
IV. — Construction et dédicace du temple de Jérusalem.....	38
V. — Apogée de la puissance et de la gloire de Salomon...	61
VI. — Sa décadence, ses fautes et son châtement	71
VII. — Les écrits de Salomon et le livre de Job	79

LIVRE SIXIÈME

DEPUIS LE SCHISME DES DIX TRIBUS JUSQU'A LA DESTRUCTION
DU ROYAUME DU NORD

CHAPITRE PREMIER

Le schisme; Roboam, roi de Juda; Jéroboam, roi d'Israël.

I. — Schisme des dix tribus du centre et du nord de la Palestine.	105
II. — Les règnes de Roboam et de Jéroboam.....	111

CHAPITRE II

Annales des deux royaumes entre la mort de Roboam et l'avènement d'Achab sur le trône d'Israël.

I. — Abia et Ása, rois de Juda.....	120
II. — Suite du règne d'Asa; Nadab, Baasa, Éla, Zambri et Amri, rois d'Israël	125

CHAPITRE III

Les royaumes d'Israël et de Juda pendant les règnes d'Achab et de Josaphat.

I. — L'impiété d'Achab et de Jézabel, la sainteté de Josaphat.	132
II. — Ministère du prophète Élie	136
III. — Victoires d'Achab sur Benhadad, roi de Syrie.....	148
IV. — L'épisode de la vigne de Naboth.....	152
V. — Expédition d'Achab et de Josaphat contre les Syriens; mort d'Achab	155
VI. — Josaphat est délivré miraculeusement des Moabites et des Amalécites	161
VII. — Ochozias roi d'Israël, mystérieux enlèvement d'Élie ; début du ministère d'Élisée.....	163
VIII. — Campagne victorieuse de Josaphat et de Joram, roi d'Israël, contre les Moabites; mort de Josaphat.....	170

CHAPITRE IV

Les principaux actes du prophète Élisée.

I. — Il multiplie les miracles	177
II. — Guérison du général syrien Naaman	180
III. — Campagnes de Benhadad, roi de Syrie, contre le royaume d'Israël.	185
IV. — Élisée confère l'onction royale à Hazaël, qui succède à Benhadad	192

CHAPITRE V

Depuis la mort de Josaphat jusqu'à l'usurpation d'Athalie.

I. — Joram et Ochozias, rois de Juda	195
II. — Onction royale de Jéhu; mort d'Ochozias, roi d'Israël, et de Jézabel	198
III. — Jéhu extermine la race d'Achab et les adorateurs de Baal.	204

CHAPITRE VI

Entre l'usurpation d'Athalie et la ruine du royaume schismatique d'Israël.

I. — Athalie et Joas sur le trône de Juda.....	212
II. — Joachaz et Joas, rois d'Israël; Amasias, roi de Juda....	219

III. — Jéroboam II, roi d'Israël; Ozias, roi de Juda	228
IV. — Les prophètes de Juda et d'Israël à cette époque	234
V. — Zacharie, Sallum, Manahem, Phacéia et Phacée, rois d'Israël; Joatham et Achaz, rois de Juda	254
VI. — Osée, dernier roi d'Israël; prise de Samarie par les Assy- riens et fin du royaume d'Israël	279

CHAPITRE VII

Depuis la fin du royaume d'Israël jusqu'à celle du royaume de Juda.

I. — Le saint roi Ézéchias; les débuts de son règne.....	291
II. — Ses réformes religieuses.....	292
III. — Sa maladie et sa guérison miraculeuse; ambassade de Mérodach-Baladan	299
IV. — Ézéchias et Sennachérib	308
V. — Les prophètes Isaïe et Michée	327
VI. — Histoire de Tobie	342
VII. — Règnes impies de Manassé et d'Amon.....	354
VIII. — Judith et Holopherne	366
IX. — Règne du pieux Josias	380
X. — Les derniers prophètes de Juda; la ruine de Ninive.....	399
XI. — Les derniers rois de Juda; prise de Jérusalem par les Chaldéens et fin du royaume	419
XII. — Les lamentations de Jérémie et sa Lettre contre l'ido- lâtrie; le livre de Baruch	449

TROISIÈME PÉRIODE

DEPUIS LA DESTRUCTION DU ROYAUME DE JUDA
PAR LES CHALDÉENS
JUSQU'À LA RUINE DE L'ÉTAT JUIF PAR LES ROMAINS

LIVRE PREMIER

DE LA RUINE DE JÉRUSALEM A LA FIN DE LA CAPTIVITÉ
DE BABYLONE

CHAPITRE PREMIER

La dispersion et la captivité d'Israël.

I. — Dispersion du peuple juif en trois directions différentes.	468
II. — La colonie juive de Babylone	472

CHAPITRE II

Les prophètes de l'exil; les derniers rois de Babylone.

I. — Ézéchiel et Daniel	485
II. — Daniel et Nabuchodonosor	499
III. — Les derniers rois de Babylone; fin de l'empire chaldéen.]	505

